U d'/of OTTAWA
39003001466852

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/mmoiresdelag00abra

MÉMOIRES DE LA GÉNÉRALE JUNOT

DUCHESSE D'ABRANTÈS

MÉMOIRES DE LA GÉNÉRALE JUNOT

DUCHESSE D'ABRANTÈS

SOUVENIRS INTIMES

SUR L'ENFANCE, LA JEUNESSE, LA VIE PRIVÉE DE

NAPOLÉON BONAPARTE

GÉNÉRAL ET PREMIER CONSUL

1769-1801

PARIS

SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS LITTÉRAIRES ILLUSTRÉES

24, RUE PIERRE-CHARRON

1910

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

DC
198
.A27M4
1910

NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous avons mis en ordre les souvenirs de Mme la duchesse d'Abrantès sans y changer une ligne, mais en élaguant et en remaniant complètement les chapitres.

Nous nous sommes plus spécialement attaché à mettre en lumière les passages qui ont trait à l'intimité de Napoléon Bonaparte et montrent bien son caractère.

Ainsi, croyons-nous, sera rendue plus facile et plus saisissante la lecture de ces mémoires, les plus intéressants, sans contredit, qui aient été écrits sur l'Empereur et sur l'homme.

MÉMOIRES

DE LA

DUCHESSE D'ABRANTÈS

CHAPITRE I

Pourquoi Mme la duchesse d'Abrantès est la seule personne qui connaisse parfaitement Napoléon Bonaparte. — Elle est issue de David II dernier empereur de Trébizonde. — *Calomeros* et *buona parte*. — Origine grecque de Bonaparte. — Union des deux familles. — Naissance de Napoleone Bonaparte. — Naissance de Laure de Permon (Mme d'Abrantès). — Mort de Charles Bonaparte. — Misère de la famille Bonaparte. — Napoléon à l'école militaire. — Marianne Bonaparte à Saint-Cyr. — Amertumes. — « Si j'étais le maître » ! — Sous-lieutenant. — Le Chat botté.

Je veux parler des relations très étroites qui existaient entre ma mère et la maison de Bonaparte. Celui qui fut depuis le maître du monde a vécu longtemps dans notre intimité. Je l'y ai vu, moi, étant encore une toute petite enfant, lui à peine un jeune homme. Mon œil s'est attaché à son étoile depuis le jour où elle s'est élevée sur l'horizon jusqu'au jour où, devenue soleil dévorant, elle a tout consumé, jusqu'à lui-même. J'ai assisté aux scènes de sa vie entière ; car, mariée à l'un de ceux qui lui étaient le plus dévoués et qui pendant bien des années ne cessa d'avoir sur lui le regard de l'affection, ce que je n'ai pas vu il me l'a fait connaître.

Je ne crains donc pas d'affirmer que, de toutes les personnes qui ont parlé de l'empereur, je suis la seule qui puisse donner

des détails aussi complets. Ma mère l'a vu naître ; amie de Lætitia Ramolino, elle a porté Napoléon dans ses bras, l'a balancé dans son berceau et plus tard elle a protégé, guidé sa toute première jeunesse, lorsque après avoir quitté Brienne il vint à Paris. Non seulement elle aimait Napoléon, mais ses frères et ses sœurs étaient presque de notre famille. Je parlerai des relations d'amitié qui se formèrent même plus tard entre les sœurs de Napoléon et moi ; amitié que l'une d'elles a bien entièrement oubliée.

Lorsque ma mère quitta la Corse pour suivre mon père en France les rapports d'intimité qui l'unissaient à la famille Bonaparte ne furent détruits ni par l'éloignement ni par l'absence ; et la conduite de mes parents envers M. Buonaparte le père, lorsqu'il vint à Montpellier, avec son fils et son beau-frère, pour y mourir loin de sa patrie et de tout ce qui lui était cher, ne doit jamais être oubliée par les deux familles, dont l'une doit se la rappeler avec le sentiment d'une bonne action, l'autre avec celui de la reconnaissance.

Les autres membres de la famille Bonaparte étaient également aimés de ma mère. Lucien trouva plus qu'une amie ordinaire en elle. Lorsqu'il fit cet étrange mariage avec Mlle Boyer, ma mère l'accueillit comme sa fille et devina d'abord qu'il y avait un ange sous cette enveloppe de femme. Mme Joseph Bonaparte, Mme Leclerc étaient dans notre plus grande intimité. Les détails dans lesquels j'entrerai en parlant des événements de ma vie et de celle de mes parents en donneront une juste idée.

Lorsque Bonaparte quitta Brienne pour venir à l'École militaire de Paris, ma mère et mon père furent pour lui comme les correspondants de sa famille, avec cette différence qu'ils prenaient sur eux d'agir avec le jeune élève, qu'ils voyaient si malheureux, comme n'aurait pas osé le faire un correspondant ordinaire.

Ce fut au siège de Toulon que mon mari fut attaché à Bonaparte ; et, à dater de ce moment, il ne l'a plus quitté que pour mourir. Sans être près de lui, j'avais donc des yeux, des oreilles à moi, pour le voir, pour l'entendre.

On voit, par ce que je viens de dire, qu'en ayant la prétention d'être la *seule* personne qui connaisse parfaitement Napoléon, je n'ai pas une prétention présomptueuse.

Je ne suis ni *ennemie* ni *séide*. Je réfuterai cependant des imputations méchantes et fausses ; je prouverai des droits qu'on

veut méconnaître ; je laverai de tout reproche une mémoire qui n'en mérite aucun ; enfin, je remplirai mon devoir comme je l'ai dit plus haut. En accomplissant cette tâche, je suis obligée de feuilleter un grand nombre de pages où sont inscrits des souvenirs tout empreints de la couleur du temps dont ils retracent les époques ; je les joindrai à mes réfutations. Ils peuvent avoir de l'intérêt.

Je suis née à Montpellier le 6 novembre 1784. Ma famille était alors établie passagèrement en Languedoc pour faciliter à mon père l'exercice de la charge de finance qu'il avait acquise à son retour d'Amérique. Cet établissement temporaire explique comment, étant née à Montpellier, je n'y ai conservé que des amis et point de parents. Néanmoins les souvenirs qui m'en restent ont tous la couleur de la patrie et j'ai constamment considéré les Languedociens comme mes compatriotes.

Ma mère était, comme moi, née sous la tente que ses parents avait dressée sur la terre étrangère. Du Bosphore, ses pères avaient émigré aux solitudes du Taygète, qu'ils avaient ensuite quittées pour aller habiter les montagnes de la Corse.

Les Grecs avaient alors pour chef privilégié Jean Stephanopoulos Comnène. Ce fut le premier Comnène de sa branche qui naquit sujet d'une puissance étrangère. C'était un homme supérieur et digne à la fois de sa double origine spartiate et messénienne.

Ce fut Constantin qui succéda à son père. Brave comme lui, il ajoutait aux qualités précieuses de Jean une plus grande connaissance du monde et des manières excellentes que lui avaient données les différents voyages qu'il avait faits. Il avait quatre enfants, trois garçons et une fille, qui était ma mère.

Mon oncle Démétrius, devenu l'aîné de sa maison, ne se sentait aucune vocation pour l'état ecclésiastique. Averti du danger de son père, il quitta aussitôt le collège de la Propaganda-Fida, où il était élevé, et se hâta d'arriver en Corse. Mais, en débarquant, il apprit que mon aïeul était mort depuis deux jours et qu'il restait seul à sa mère et à sa jeune sœur.

La perte d'un père n'était pas la seule peine qui l'attendît au rivage natal. Le rang de primatie que Gênes avait toujours conservé à sa famille par plusieurs traités authentiques passés entre la république ligurienne et les Comnène, ce rang fut aboli et les biens personnels de la famille réunis aux domaines de la couronne de France. Démétrius vint porter au pied du trône ses

justes réclamations. Elles furent écoutées favorablement. Voici quel fut le résumé de M. Chérin, généalogiste du Roi :

« *On ne peut douter que M. de Comnène ne soit issu en ligne* « *directe et masculine de David II, dernier empereur de Trébi-* « *zonde, tué par ordre de Mahomet II, et par conséquent suscep-* « *tible de toutes les distinctions réservées à son origine.* »

Après un nouvel examen fait au conseil du roi, une filiation *directe* depuis David jusqu'à Démétrius Comnène a été reconnue et constatée par lettres patentes de Louis XVI, datées du 15 avril 1782, enregistrées au parlement le 1er septembre 1783.

Lorsque Constantin Comnène aborda en Corse, en 1676, à la tête de la colonie grecque, il avait avec lui plusieurs fils, dont l'un s'appelait *Calomeros*. Ce fils fut envoyé par lui à Florence pour remplir près du grand-duc de Toscane une mission délicate. Constantin Comnène mourut avant son retour. Le grand duc garda le jeune Grec près de lui et, renonçant à la Corse, Calomeros s'établit en Toscane.

Calomeros, traduit littéralement, signifie *bella parte* ou *buona parte*. Le nom de ce Calomeros a donc été *italianisé*. C'est ainsi que de Ἰατρὸς (mot qui signifie médecin), nom d'une famille considérée de Mania, où elle subsiste encore de nos jours ainsi qu'en Corse, les Italiens ont fait *Medici*. C'est ainsi que, au rapport de *Linda*, plusieurs branches des Comnène existaient en Italie sous des noms empruntés, qui obscurcissaient le véritable. Dans le duché de Mantoue, une famille fut nommée *Arriva-Bene*. Qui se serait jamais douté que cette famille appartînt à celle des Comnène, si Minati ne nous l'apprenait pas ? En général, le peuple italien a métamorphosé tous les noms grecs ayant une signification.

Pour en revenir à mon sujet, je dirai donc qu'un *Calomeros* revint d'Italie, de Toscane même, et s'établit en Corse, où ses descendants se perpétuèrent et formèrent la famille *Buonaparte*. Maintenant la question est de savoir si le *Calomeros* partant et le *Calomeros* revenant ont une filiation directe. Ce qui est certain, ce sont les deux faits, du départ de l'un et du retour de l'autre. Une particularité assez singulière, c'est que les Comnène, en parlant des Bonaparte, ne se servent jamais, dans leur idiome, que du nom grec pour les désigner, *Calomeros*, *Calomeri* ou *Calomeriani*, selon qu'ils parlent d'un seul, ou de plusieurs collectivement. Une grande amitié unissait les deux familles.

Un soir, quelque temps après son retour à Paris, le prince Démétrius Comnène vit arriver chez lui le chevalier d'Hénin, qui était devenu maréchal de camp. Il pria mon oncle de passer dans un cabinet et, là, il lui parla très longuement pour l'exhorter à reconnaître que *Calomeros*, revenu en Corse, était le petit-fils de celui qui était allé en Toscane.

Mon oncle, après avoir attentivement écouté M. d'Hénin, lui répondit :

— Je n'ai pas fait ce que vous me demandez, mon cher général, lorsque j'étais en Corse près de Bonaparte *malheureux*, vivant avec eux en ami et en frère, parce que je ne trouvais pas que les preuves de leur parenté fussent assez positives pour ajouter une nouvelle branche à notre arbre de famille, bien qu'à vrai dire je sois, *moi*, *intimement convaincu*, que les *Calomeri* sont nos parents, et nos parents très proches. Mais une conviction morale, qui m'est personnelle, ne suffit pas ici, je le répète. Et certes, ce que je n'ai pas fait lorsque les Bonaparte étaient malheureux, je ne le ferai pas aujourd'hui que Napoléon est au pouvoir et qu'il semble me le commander.

M. d'Hénin insista, en assurant qu'il n'était chargé d'aucune mission et que son intérêt pour le prince Démétrius le guidait seul dans cette démarche. Mais mon oncle avait prononcé. M. d'Hénin ne put rien obtenir. A quelque temps de là, une autre personne renouvela la tentative sans plus de succès.

Lorsque les Grecs furent contraints de fuir les persécutions des Corses révoltés, ils avaient été s'établir momentanément dans les villes demeurées fidèles à la république de Gênes. Mais plus tard, lorsque, pour récompenser et indemniser les Grecs de leurs immenses pertes, on leur donna Cargèse pour y former un nouvel établissement, quelques familles gardèrent une maison à Ajaccio. De ce nombre fut celle du chef privilégié et ma mère passa également son temps à Ajaccio et à Cargèse ; ce fut alors qu'elle se lia d'une amitié tendre avec la signora Lætitia Ramolino, mère de Napoléon. Elles étaient à peu près du même âge et toutes deux ravissantes de beauté. Le caractère de cette beauté était assez différent pour qu'il n'y eût entre elles aucune jalousie. M^me^ Lætitia Bonaparte était gracieuse, jolie, charmante ; mais, sans aucune vanité filiale, je puis dire ici que je n'ai jamais rencontré dans le monde une femme aussi belle, aussi jolie que je me rappelle encore avoir vu ma mère. A l'âge de quatorze ans, c'était la meil-

leure, la plus spirituelle, la plus gracieuse jeune fille de toute la colonie et, sans Lætitia Ramolino, on aurait pu dire de toute l'île (1). Lætitia Ramolino était en effet une belle personne ; ceux qui l'ont connue âgée lui trouvaient de la sévérité dans la physionomie, mais cela n'était pas ; l'expression un peu dure qui était habituellement la sienne venait, au contraire, de la crainte. C'est une personne qui a été bien supérieure dans toutes les positions où elle s'est trouvée, et comme malheur et comme bonheur. Son fils lui a rendu justice, mais un peu tard. Lui-même aidait à l'erreur ; et, s'il l'a réparée depuis, l'impression était donnée et reçue.

On sait que, avant d'entrer en négociation avec la république de Gênes, la France lui avait fourni des troupes pour ramener les insulaires à l'obéissance. Parmi les Français qui faisaient partie de l'administration on remarquait un jeune homme de vingt ans, d'une agréable tournure, faisant des armes comme Saint-Georges, jouant au violon à ravir, ayant toutes les manières d'un homme de qualité et n'étant cependant qu'un roturier. Mais il s'était dit : « Je ferai ma fortune et je parviendrai ; » et cela avec une de ces volontés à qui rien ne résiste, parce qu'elles résistent à tout. Aussi avait-il déjà une fortune honorable à offrir à celle qu'il épouserait. Il n'avait garde de ne pas choisir la perle de la contrée ; il demanda ma mère et l'obtint. Cet homme fut mon père, c'était M. de Permon.

Mes parents quittèrent la Corse et vinrent en France, où les affaires de mon père l'appelaient. Quelques années après il fut nommé à une place importante à l'armée d'Amérique et partit en emmenant mon frère, âgé seulement de huit ans (2). Ma mère

(1) On trouvera peut-être que je retourne la fable du hibou, et que je prends un peu trop l'habitude de dire : « Les miens sont gentils sur tous leurs compagnons. » Mais ici je n'avance rien qui ne soit parfaitement connu. Il existe encore assez de personnes qui ont connu mon père pour dire si j'ai flatté le portrait ; j'ai laissé au contraire bien des qualités dans l'ombre, dont je parlerai plus loin. Quant à ma mère et à mon oncle, l'abbé de Comnène, ce que j'en dis est tellement peu influencé par les rapports et les liens de parenté que je ne craindrai pas d'y ajouter encore. C'est un bien pour le cœur ; il n'est que trop de parents dont l'âme et la figure ne gagneraient certes pas à être dépeintes et dévoilées.

(2) Mon père avait un système d'éducation pour ses enfants qui montre à quel point son excellent esprit avait devancé le siècle et pris goût à la méthode de Jean-Jacques dans ce qu'elle avait de bon. Mon père a été notre instituteur. Je l'ai perdu trop jeune ; mais ceux qui ont connu mon frère savent quel sujet il avait formé.

retourna en Corse près de mon aïeule, avec toute sa jeune famille, pour y attendre le retour de mon père. Je n'étais pas née à cette époque.

Après le départ de mon père pour l'Amérique, ma mère ayant donc été rappelée en Corse par des souvenirs de famille et d'amitié, se résolut à y passer une partie du temps de l'absence de mon père. C'est alors qu'elle a vu Napoléon tout petit enfant, qu'elle l'a souvent porté dans ses bras, qu'il jouait lui-même avec une sœur aînée que j'ai perdue de la manière la plus funeste. Napoléon se la rappelait à merveille et souvent, dans les années où il était à Paris sans aucun emploi, lorsque, après avoir dîné à notre table de famille, il se mettait devant le feu, les bras croisés sur sa poitrine, les jambes étendues devant la cheminée, il disait : « Signora Panoria, parlons de la Corse, parlons de la signora Lætitia. »

Il appelait presque toujours sa mère ainsi, mais seulement avec ou devant les personnes qu'il connaissait depuis longtemps et auxquelles il savait que ce nom ne pouvait paraître singulier. « Comment se porte la signora Lætitia? » me demandait-il quand il me voyait. Ou bien, à elle-même : « Eh bien ! signora Lætitia, comment vous trouvez-vous de la cour? Vous vous ennuyez, n'est-ce pas ? C'est que vous vous y prenez mal : vous ne recevez pas assez. Voyez vos filles : elles semblent être nées où elles sont. Je vous ai donné un bel hôtel, une belle terre, un million de rentes pour jouir de tout cela : et vous vivez comme une bourgeoise de la rue Saint-Denis. Recevez, et recevez d'autres têtes que vos C... et vos Cl... de..... »

Mme Bonaparte était à son aise parce qu'avec nous elle ne parlait qu'italien et que, pour dire la vérité, son français n'était pas compréhensible. Elle nous raconta comment, étant à la messe le jour de la fête de Notre-Dame d'août, les douleurs lui prirent et qu'elle eut à peine le temps d'arriver jusque chez elle, où elle accoucha de *Napoleone*, sur un méchant tapis. Déjà pendant cette grossesse elle avait éprouvé des accidents. Lorsque les Français étaient entrés à Corte, plusieurs familles principales, parmi lesquelles était la famille Bonaparte, furent contraintes de fuir. Elles se réunirent au pied du Monte-Rotondo, la plus haute montagne de la Corse. Elles eurent beaucoup à souffrir dans cette fuite et pendant ce séjour au pied des montagnes. Dans ce moment, Mme Bonaparte était grosse de Napoléon :

— Je ne sais pourquoi, nous dit-elle, on a répandu le bruit que Paoli était le parrain de Napoleone. Cela n'est pas vrai. C'est Laurent Giùbéga qui l'a tenu sur les fonts de baptême avec une autre de nos parentes, Geltruda Bonaparte.

Ma mère et mes oncles me l'ont assuré mille fois, Napoléon n'a eu dans son enfance aucun des caractères singuliers que le merveilleux lui prête. Il se portait bien et était même, jusqu'au moment où il vint en France, ce qu'on appelle un gros et beau garçon; enfin, il était ce que sont tous les enfants.

Peut-être cependant existait il dans le caractère de Napoléon enfant quelques-unes de ces nuances délicates qui font pressentir l'homme extraordinaire. Mais qu'il ait fait deviner le géant qui devait un jour sortir de cette enveloppe, non, cela n'est pas. Mme Bonaparte avait amené avec elle en France une bonne, une de ces *servantes-maîtresses*, comme il y en a tant dans nos provinces. Cette femme qui se nommait *Saveria*, était curieuse à entendre sur cette famille qu'elle avait élevée, dont elle connaissait l'intérieur et dont chaque membre occupait un trône; elle racontait une foule de choses qui devenaient anecdotiques. J'aimais fort à causer avec elle lorsque j'allais à Pont-sur-Seine faire mon service. J'avais remarqué qu'elle aimait moins quelques enfants de la famille que les autres; j'avais fait cette remarque, je lui en demandai l'explication. Comme j'ignore si elle est morte, je ne veux pas l'exposer, à son âge, lorsqu'elle va peut-être bientôt dépendre de personnes qui pourraient se rappeler une préférence ou une exclusion qui les blesseraient, à voir son existence compromise par mon indiscrétion. Tout ce que puis dire, c'est qu'elle adorait l'empereur et Lucien. Elle me parlait un jour de plusieurs petites scènes de l'enfance de l'empereur, qui n'est demeuré en Corse que jusqu'à l'âge de neuf ans; et à propos de l'une de ces scènes où il avait eu le fouet, Savéria me confirmait une chose que m'avait assurée ma mère : c'est que Napoléon, lorsqu'il était grondé, ne pleurait presque jamais. En Corse, les enfants sont battus dans toutes les classes. Battre sa femme est là, comme ailleurs, le type de la grossièreté; mais battre son enfant c'est la chose la plus simple. Lorsqu'il arrivait à Napoléon d'être battu, quelquefois la douleur lui arrachait une larme, mais cela durait peu et lorsqu'il n'avait pas tort il ne voulait rien dire pour obtenir sa grâce. Voici à cet égard une anecdote que je tiens *de lui-même*; il me l'a racontée pour me donner un exemple de modération.

Il fut un jour accusé par une de ses sœurs d'avoir mangé une grande corbeille de raisins, de figues et de cédrats ; ces fruits venaient d'un jardin de *l'oncle le chanoine*. Or, il faut avoir vécu dans l'intérieur de la famille Bonaparte pour comprendre la grandeur du méfait d'avoir mangé des fruits de la vigne de *l'oncle le chanoine* ; c'était bien plus criminel que d'avoir mangé des raisins et des figues d'un autre. Enfin, grand interrogatoire ; et comme Napoléon niait, il fut fouetté. On lui dit de demander grâce ; que, s'il le faisait, on lui pardonnerait. Il avait beau dire qu'il était innocent, on ne le croyait pas et le pauvre petit postérieur était abîmé de coups. Je crois me rappeler qu'il nous dit que sa mère était en ce moment-là en visite chez M. de Marbeuf ou chez quelque autre ami. Le résultat de son obstination fut d'être trois jours entiers sans manger autre chose qu'un peu de pain avec du fromage qui n'était pas du *broccio* (1) : néanmoins il ne pleura pas ; il était triste, mais non pas boudeur. Enfin le quatrième jour une petite amie de Marianne Bonaparte revint de la vigne de son père, et, ayant appris ce qui s'était passé, alla s'accuser et dire que c'était elle et Marianne qui avaient expédié la corbeille de figues et de raisins. Ce fut le tour de Marianne d'être punie. On demanda à Napoléon pour quelle raison il n'avait pas dénoncé sa sœur ; il répondit qu'il ne savait pas que ce fût elle qui était coupable ; cependant qu'il s'en doutait, mais que, en considération de la petite amie, qui n'avait pas trempé dans le mensonge, il n'aurait rien dit. Ceci est fort remarquable ; il n'avait que sept ans à cette époque.

Napoléon, me disait Savéria, n'a jamais été *un joli enfant*, comme l'était Joseph, par exemple : sa tête avait toujours été trop grosse pour son corps, défaut commun dans la famille Bonaparte. Cette sorte de difformité donne ordinairement, de celui qui l'a reçue, l'idée d'une forte prééminence sur les autres. Ici la chose s'est trouvée justifiée et, pourtant, il n'en faudrait rien conclure à l'avantage des grosses têtes ni au désavantage des petites. Qui a eu une plus petite tête que Voltaire ?

Ce que Napoléon avait de charmant lorsqu'il devint *jeune homme*, c'était son regard et, surtout, l'expression douce qu'il savait lui donner dans un moment de bienveillance. A la vérité, l'orage était affreux et, quelque aguerrie que je fusse, jamais je n'ai regardé

(1) Fromage fort aimé en Corse.

cette physionomie admirable, même dans la colère, lorsqu'elle en était animée, sans éprouver un frisson ; son sourire était également captivant, comme le mouvement dédaigneux de sa bouche vous faisait trembler. Mais tout cela, mais le front qui devait porter les couronnes d'un monde, ces mains dont la plus coquette des femmes se serait enorgueillie et dont la peau blanche et douce recouvrait des muscles d'acier, des os de diamant ; tout cela ne se distinguait pas dans l'enfant et ne se fit présumer que dans le jeune homme adolescent. Savéria me disait, avec vérité, que, de tous les enfants de la signora Lætitia, l'empereur était celui qui le dernier aurait donné l'idée d'une fortune inespérée.

J'ai quitté ma mère et je l'ai laissée se rendant à Ajaccio. Nous allons l'y retrouver, toujours aussi gracieuse, aussi aimable, et avec deux enfants beaux comme elle.

C'est pendant ce séjour que ma mère a revu son amie et ses enfants ; mais Napoléon était alors en France. Ma mère, en y retournant, promit tous ses bons offices pour le jeune Corse, s'il avait besoin d'amis à une aussi grande distance de sa famille. J'ignore ce qui avait produit un léger refroidissement entre M. Charles Bonaparte et la famille de ma mère ; ceci est trop confus dans mes idées pour que je m'y arrête davantage. La chose est, d'ailleurs, de si peu d'importance que je ne présume pas qu'on m'en veuille de ne pas l'approfondir.

La guerre d'Amérique étant terminée, mon père, revenu dans sa patrie et quoique bien jeune encore, acheta une charge de receveur des finances. Les devoirs de cette charge se fixèrent momentanément à Montpellier ; un événement ordinairement fort simple, mais auquel des circonstances malheureuses faillirent donner une issue sinistre, l'y retint avec ma mère bien au-delà du terme qu'il s'était fixé.

Ma mère était grosse de moi ; sa grossesse avait été des plus heureuses et tout faisait présumer que cette couche, qui était sa cinquième, aurait le plus heureux terme.

Le 6 novembre, ma mère, après avoir soupé chez M^me^ de Moncan, femme du commandant en second de la province, rentre chez elle très bien portante ; elle avait bien soupé et était de la plus belle humeur ; elle se couche (il était une heure) : à deux heures elle était accouchée d'une grosse fille ; elle s'endort dans le calme le plus complet. Le lendemain, 7 novembre, à huit heures du matin, elle était entièrement perclue du côté droit et en partie

du côté gauche. C'est en vain que la Faculté de Médecine de Montpellier, alors la ville de l'Europe la plus justement renommée pour sa science, entoure son lit de douleur des soins les plus assidus ; on ne peut soulager son mal ni même en deviner la cause. Pendant trois mois ma pauvre mère est à l'agonie, sa voix est éteinte à force de crier. Enfin elle est guérie.

En rentrant un jour chez lui, mon père annonça à ma mère une assez singulière nouvelle. Il venait d'apprendre que, dans une petite auberge qu'il lui nomma, auberge assez misérable, étaient descendus trois Corses dont l'un était fort malade. « Qui cela peut-il être? demanda mon père. — Il faut aller t'en informer, dit aussitôt ma mère avec sa vivacité ordinaire. Comment peux-tu venir m'annoncer qu'il y a dans Montpellier un de mes compatriotes malade et à l'auberge ! Charles, je ne te reconnais pas ! »

En parlant ainsi, ma mère remettait le chapeau de mon père sur sa tête et le poussait par les épaules pour qu'il marchât plus vite. A son retour, quel fut l'étonnement, triste et joyeux à la fois, de ma mère en apprenant que ce compatriote malade, auquel elle portait intérêt sans le connaître, était le mari de Lætitia Ramolino ! « Il est fort malade, lui dit mon père, et je ne crois pas qu'il soit bien où il est ; il faudrait le faire transporter dans une maison particulière. — Mon ami, lui dit ma mère, rappelle-toi combien tu as souffert, lorsque tu es tombé malade à Philadelphie, et que tu n'avais près de toi, pour te soigner, qu'un enfant de neuf ans et des domestiques. Nous devons épargner de telles inquiétudes à nos amis. »

Mon père n'aimait pas les Corses. Il voulait bien avoir pour MM. Bonaparte toutes les attentions que demandait la situation du malade ; mais l'admettre dans sa maison, au milieu de sa jeune famille, cela ne lui convenait pas. Il fallut tout le crédit de ma mère sur lui pour le faire changer d'avis.

Ma mère reçut le dernier soupir de M. Bonaparte, et comme un ange envoyé pour lui en adoucir l'amertume. Il lui recommanda fortement son jeune fils qui venait de sortir de l'École militaire de Brienne pour entrer à l'École militaire de Paris (1).

Ma mère ne borna pas là son pieux office. Joseph Bonaparte et son oncle Fesch, devenus nos commensaux, reçurent d'elle et de

(1) Napoléon est sorti de Brienne le 14 octobre 1784.

mon père tous les secours, toutes les consolations qu'une âme souffrante peut attendre de l'amitié ; et lorsque enfin vint le moment de leur départ pour la Corse, tout ce qui put non seulement faciliter, mais embellir leur voyage, fut prévu par mon père.

Depuis cette époque, j'ai revu bien des fois Joseph Bonaparte ; jamais il n'a manqué de rappeler les obligations infinies qu'il avait à ma famille. Bon et excellent homme ! Le roi Joseph est pour moi un être à part pour l'amitié que je lui ai vouée. On est encore injuste pour celui-là comme pour d'autres membres de sa famille, parce qu'on a eu à lui reprocher quelques circonstances qui ne sont même pas des fautes ; des choses qui auraient passé inaperçues sous le règne chevaleresquement libertin de Louis XIV, qui auraient été applaudies sous le règne avili de Louis XV et tolérées sous le règne débile de Louis XVI. Mais il s'est vu mettre au ban de l'opinion ; et dans quel lieu ? en Espagne ; et par qui ? et pourquoi ? peut-être parce qu'il avait pris la maîtresse du grand inquisiteur. Joseph Bonaparte partit avec son oncle qui, je pense, était de son âge, si même il n'était pas plus jeune que lui.

La famille Bonaparte, surtout après le procès qu'elle perdit contre les jésuites pour une affaire de succession, était tout à fait malheureuse. A cette époque nous étions dans une position totalement différente de la leur et nous en donnâmes des preuves à ce malheureux M. Bonaparte, lorsqu'il vint mourir à Montpellier.

En arrivant à Paris, le premier soin de ma mère fut de s'informer de Napoléon Bonaparte. Il était alors à l'École militaire de Paris, ayant quitté celle de Brienne depuis le mois de septembre de l'année précédente. Mon oncle Démétrius lui en parla ; il l'avait rencontré le jour de son arrivée au moment où il venait de sortir du coche. « Et en vérité, dit mon oncle, il avait bien l'air d'un nouveau débarqué. Je le rencontrai au Palais-Royal, où il bayait aux corneilles, regardant de tous côtés, le nez en l'air, et bien de la tournure de ceux que les filous dévalisent sur la mine, s'il avait eu quelque chose à prendre. » Mon oncle lui demanda où il dînait et, comme il n'avait pas d'engagement, il l'emmena dîner chez lui ; car bien que mon oncle fût encore garçon à cette époque, il ne serait pas entré chez un traiteur (tel était alors le nom qu'ils avaient ; celui de restaurateur n'est venu que plusieurs années après). Il dit à ma mère qu'elle trouverait Napoléon assez morose. « Je crains, ajouta mon oncle, que ce jeune homme n'ait plus de vanité qu'il ne lui convient d'en avoir dans la position où il est.

Lorsqu'il vient me voir, il déclame fortement contre le luxe des jeunes gens de l'École militaire. Il est venu, il y a quelque temps, me parler de Mania, de l'éducation actuelle des jeunes Maniotes, du rapport qu'elle a avec l'ancienne éducation spartiate, et tout cela pour mettre, m'a-t-il dit, dans un mémoire qu'il veut faire pour le présenter au ministre de la guerre. Tout cela ne servira qu'à le faire prendre en grippe par ses camarades et, peut-être même, à lui valoir quelque coup d'épée. »

Peu de jours après, ma mère vit Napoléon et cette disposition à l'humeur était, en effet, des plus fortes. Il souffrait peu d'observations, même dans son intérêt, et je suis persuadée que c'est à cette excessive irritabilité qu'il ne pouvait contraindre qu'il doit la réputation, qu'il a conservée longtemps, d'une enfance et d'une jeunesse sombres et atrabilaires.

Mon père, qui connaissait une grande partie de ses chefs, le fit sortir quelquefois pour le distraire. On prit pour prétexte un accident, une entorse (je ne me rappelle plus trop bien le motif que l'on donna) et Napoléon passa toute une semaine dans notre maison. Lorsque encore aujourd'hui je passe sur le quai Conti, je ne puis m'empêcher de regarder une mansarde, à l'angle gauche de la maison, au troisième étage. C'est là que logeait Napoléon toutes les fois qu'il venait chez mes parents. Cette petite chambre était fort jolie. A côté se trouvait celle de mon frère.

Les deux jeunes gens étaient presque du même âge ; mon frère avait peut-être un an ou quinze mois de plus. Ma mère lui avait recommandé de se lier avec le jeune Bonaparte ; mais, après plusieurs tentatives, mon frère témoigna combien il lui était pénible de ne trouver qu'une stérile politesse là où devait être de l'affection, et cette répulsion lui était presque offensante. Elle devait surtout l'être pour mon frère, qui était non seulement aimé pour la douceur de son caractère, l'aménité, la bonne grâce de ses manières, mais recherché dans les sociétés les plus distinguées de Paris pour ses talents et son esprit. Il s'était même aperçu d'une sorte d'âcreté, d'ironie amère, dont il avait longtemps cherché la cause.

— Je crois, dit un jour Albert à ma mère, que le pauvre enfant sent vivement sa position dépendante.

— Mais elle ne l'est pas du tout, s'écria ma mère ; j'espère bien que tu ne lui as pas fait sentir qu'il n'était pas chez lui ?

— Albert n'a aucun tort dans cette affaire, dit mon père qui

se trouvait présent. Napoléon souffre parce qu'il a de l'orgueil ; et je ne puis l'en blâmer. Il te connaît ; il sait que ta famille et la sienne sont en Corse dans une égale position de fortune ; il est le fils de Lætitia Bonaparte, comme Albert est le tien. Je crois même que vous êtes parents. Tout cela ne s'arrange pas dans sa tête, avec cette immense différence dans l'éducation qu'il reçoit comme boursier, isolé, loin des siens, privé de ces soins qu'il voit ici prodiguer à nos enfants.

— Mais, c'est de l'envie, ce que tu me dépeins là, dit aussitôt ma mère.

— Non, il y a loin de l'envie à ce que je crois qu'éprouve ce jeune homme ; mais j'ai trop l'habitude du cœur humain pour me méprendre à ce qui est dans le sien. Il souffre, et dans ta maison peut-être plus qu'ailleurs. Tu es bonne et tu ne comprends pas que quelquefois la bonté mal placée peut n'être pas un remède curatif. Lorsque tu voulus employer le crédit de M. de Falgueyreytes pour faire sortir le jeune Napoléon pour plus d'un jour ou deux, je te dis que tu faisais mal. Tu ne voulus pas me croire et, dans le zèle de ton amitié pour la mère, tu mis le fils sans cesse en présence d'une position qui ne peut que lui être pénible, parce qu'il se dit : « Pourquoi ma famille n'est-elle pas ainsi ? »

— Tu m'impatientes, répondit ma mère. S'il disait cela, il serait un sot et méchant enfant.

— Il ne serait ni plus sot ni plus méchant que les autres ; il serait homme. Pourquoi est-il dans un état permanent de colère depuis son arrivée à Paris ? Pourquoi crie-t-il du haut de sa tête contre le luxe indécent (ce sont ces paroles) de tous ses camarades de l'école ? Parce que leur position blesse à chaque instant la sienne. Il trouve ridicule que ces jeunes gens aient un domestique, parce qu'il n'en a pas ; il trouve mauvais que l'on mange à deux services, parce que, lorsqu'il y a des pique-niques en fraude, il ne peut pas y contribuer. L'autre jour, j'ai su par Dumarsay, le père de l'un de ses camarades, qu'il devait y avoir un déjeuner donné à l'un des maîtres, et chaque élève devait contribuer pour une somme vraiment trop forte pour ces enfants. En cela Napoléon a raison. Bref, je fus le voir et je le trouvai encore plus triste que de coutume. Je me doutai pourquoi et j'abordai le sujet en lui proposant la petite somme qu'il lui fallait. Il devint aussitôt très rouge ; puis sa figure reprit cette teinte d'un jaune pâle qu'il a toujours, et il me refusa.

— C'est que tu t'y seras mal pris ! s'écria ma mère. Les hommes sont toujours maladroits.

— Quand je vis que le cœur du jeune homme était si élevé, dit mon père, sans se laisser déconcerter par la vivacité de ma mère, à laquelle il était habitué, je fis un mensonge et Dieu me le pardonnera sans doute. Je lui dis que, lorsque son père était mort dans nos bras à Montpellier, il m'avait remis une petite somme pour lui être donnée de cette manière dans un cas pressant pour sa convenance personnelle. Il me regarda fixement, ajouta mon père, avec un œil si scrutateur qu'il m'intimida presque. « Puisque cet argent vient de mon père, monsieur, me dit-il, je l'accepte ; mais, si c'eût été à titre de prêt, je n'aurais pu le recevoir. Ma mère n'a que trop de charges ; je ne dois pas les augmenter par des dépenses, surtout lorsqu'elles me sont imposées par la folie stupide de mes camarades. » Tu le vois donc bien, poursuivit mon père, si son orgueil est aussi facilement blessé à son école par des étrangers, que ne doit-il pas souffrir ici, quelque tendresse que nous lui montrions ? Albert n'en doit pas moins continuer ses prévenances et ses bons procédés ; mais je doute qu'ils produisent pour résultat une liaison intime.

Un événement important eut lieu cette même année dans notre famille. Ce fut le mariage de mon oncle le prince de Comnène. Il épousa une riche héritière de Touraine, fille unique de M. le comte de Boucherville, officier de la marine royale.

Joseph Bonaparte avait adressé à mon oncle Démétrius, une lettre dans laquelle il le remerciait de vouloir bien aller voir Marianne Bonaparte, qui était élève de Saint-Louis, à l'établissement de Saint-Cyr. C'était ma mère qui se chargeait de ce soin. Elle le remplissait avec une grande bienveillance et, pendant le longtemps que Marianne passa à Saint-Cyr, ma mère fut pour elle une amie bonne et tendre.

Un jour que Napoléon était venu avec mon oncle qui l'avait fait sortir, on fut à Saint-Cyr exprès pour lui. Marianne vint au parloir fort triste, fort abattue et le cœur tellement gros qu'au premier mot qu'on lui dit pour lui demander ce qu'elle avait, elle fondit en larmes. Ma mère l'embrassa, la consola, sans savoir ce qu'elle avait d'abord ; ce qu'elle ne parvint à tirer d'elle qu'avec beaucoup de peine, car elle avait bien pleuré parce que la nature l'avait vaincue, mais ici la vanité s'en mêlait et elle ne voulait pas desserrer les dents. Enfin, ma mère apprit que M^lle^ de

Montluc, je crois, sortant dans huit jours, les élèves de sa classe devaient donner un goûter d'adieu ; chacune contribuait et Marianne ne pouvait donner, parce que sa pension était à sa fin et qu'il ne lui restait que six francs.

— Si je les donne, disait-elle, je n'aurai plus rien et ma pension ne me sera payée que dans six semaines ; et puis, d'ailleurs, ce n'est pas assez.

Le premier mouvement de Napoléon, m'a dit ma mère en me contant cette anecdote, avait été de porter la main à sa poche ; mais comme la réflexion lui dit qu'il ne trouverait pas ce qu'il y cherchait, il s'arrêta et rougit en frappant du pied. Quant à ma mère, elle ne put s'empêcher de rire en pensant au rapport singulier qu'il y avait entre le goûter de Saint-Cyr et le déjeuner de l'École militaire de Paris, et elle le dit en grec à mon oncle. Au fait, la chose était toute simple ; le frère et la sœur étaient tous deux boursiers dans des écoles où se trouvaient en même temps des enfants de nobles et riches familles. Ce qu'ils souffraient aurait été inaperçu par eux-mêmes s'ils eussent été dans une position seulement aisée ; or la famille Bonaparte, loin d'être riche, pouvait être regardée comme pauvre. M. Bonaparte le père en convenait hautement lui-même lorsqu'il écrivait au ministre de la guerre pour lui demander de placer Lucien à Brienne. Je ne sais pourquoi on a voulu parler du luxe de M. Bonaparte le père ; luxe qui avait, dit-on, dérangé ses affaires, que l'oncle le chanoine, comme l'appelait Madame, avait remises en ordre ; et à propos de cela suit un long article sur les richesses de l'oncle le chanoine. Tout ce qui est dit à cet égard est vraiment ridicule. Qu'importait à la grandeur de la famille de Napoléon, lorsque chacun de ses frères occupait un trône, lorsque Madame mère était altesse impériale et qu'elle habitait un palais somptueux où elle représentait fort dignement comme mère du plus grand homme qui ait jamais existé, comme mère de l'empereur, ce qu'elle faisait fort convenablement, quoique la haine et la méchanceté puissent dire aujourd'hui ; qu'importe, mon Dieu ! qu'avant d'entrer dans cette nouvelle vie de merveilles ils aient été plus ou moins riches, plus ou moins heureux ? Cela fait-il un point d'appui pour le départ ? Cela fait-il un point de comparaison ? Eh ! non, sans doute. Le seul effet d'aussi misérables reproches, c'est de prêter à rire de ceux qui les font.

Pour en revenir à la pauvre affligée, ma mère lui demanda ce

qu'il lui fallait pour calmer son chagrin ; la somme n'était pas énorme, il s'agissait de dix à douze francs (1) ; ma mère les lui donna et fit la remarque qu'elle ne s'en mit pas autant en peine que son frère à la proposition de mon père.

Lorsqu'on fut remonté en voiture, Napoléon, qui s'était contenu devant sa sœur, éclata en invectives contre la détestable administration des maisons comme Saint-Cyr et les Écoles militaires. On voyait que l'humiliation de sa sœur lui avait fait mal. Mon oncle, qui était extrêmement vif, s'impatienta à la fin du ton d'amertume tranchant qu'il mettait dans son discours et le lui dit assez sèchement. Napoléon se tut aussitôt, parce qu'alors la jeunesse était élevée un peu plus dans l'observance des bonnes manières envers les personnes plus âgées. Mais son cœur était trop plein ; il ramena bientôt la conversation sur le même sujet, et enfin ses expressions devinrent tellement offensantes que mon oncle lui dit : « Tais-toi ! il ne t'appartient pas, étant élevé par la charité du roi, de parler ainsi que tu le fais. »

Ma mère m'a dit qu'elle avait craint que Napoléon n'étouffât. En un moment il devint blême et cramoisi.

— Je ne suis pas élève du roi, dit-il d'une voix tremblante d'émotion ; je suis élève de l'État.

— Voilà une belle distinction que tu as trouvée là, répondit mon oncle. Mais que tu sois élève du roi ou de l'État, il n'importe. Le roi n'est-il pas l'État, d'ailleurs ? et puis je ne veux pas que tu parles ainsi de ton bienfaiteur devant moi.

— Je ne dirai rien qui vous déplaise, monsieur de Comnène, dit le jeune homme ; permettez-moi seulement d'ajouter que, *si j'étais le maître de rédiger* les règlements, ils le seraient autrement et pour le bien de tous.

Je n'ai rapporté cette petite scène que pour faire remarquer ces mots : *si j'étais le maître !...* Il l'est devenu, et l'on sait comment il avait monté toute l'administration de ses Écoles militaires. Je suis convaincue qu'il a gardé longtemps le souvenir pénible des humiliations qu'il a été obligé de supporter à l'École militaire de Paris. Sans doute, il y avait à cette école des jeunes gens qui, comme lui, n'étaient pas riches ; mais ils avaient au moins des parents, des correspondants, des moyens de distraction

(1) La somme est modique en elle-même, mais au fait elle est énorme pour un pique-nique d'élèves, dans un lieu où elles sont censées peu riches.

que Napoléon n'avait pas. Ce ne fut qu'à l'arrivée de ma mère qu'il eut enfin quelqu'un qui prit intérêt à lui ; mais il y avait déjà un an qu'il était à l'École militaire de Paris, seul et presque continuellement humilié et blessé. Il n'y était pas aimé. Plusieurs chefs qui étaient de la connaissance de mon père lui dirent alors que le jeune Napoléon Bonaparte avait un caractère impossible à rendre même sociable. Il frondait tout, blâmait hautement et avec un ton tranchant qui ne pouvait être admis par toutes ces vieilles têtes qui ne voyaient en lui qu'un jeune humoriste. Le résultat de sa conduite fut de faire avancer le moment de sa sortie ; ce fut un concours unanime pour la demander (1). C'est alors qu'il fut pourvu d'une sous-lieutenance dans un régiment d'artillerie et qu'il fut à Grenoble, Valence, Auxonne, etc., avant de revenir à Paris. Lors de l'époque de son départ, il vint passer quelque temps avec nous. Ma sœur était alors au couvent, mais elle sortait fréquemment et vint chez nos parents tandis que Napoléon y était. Je me rappelle que le jour où il endossa l'uniforme il était joyeux comme tous les jeunes gens le sont à pareil jour ; mais il avait dans son habillement une chose qui lui donnait une apparence fort ridicule, c'étaient ses bottes. Elles étaient d'une dimension si singulièrement grande que ses petites jambes, alors fort frêles, disparaissaient dans leur ampleur. On sait que rien ne saisit le ridicule comme l'enfance ; aussitôt que ma sœur et moi nous le vîmes entrer dans le salon avec ses deux jambes affublées de la sorte, nous ne pûmes nous contenir et des rires fous s'ensuivirent. Alors, comme plus tard, il n'entendait pas la plaisanterie ; dès qu'il se vit l'objet de notre hilarité, il se fâcha. Ma sœur, qui était plus grande que moi et beaucoup plus âgée (elle était ma marraine), lui répondit, toujours en riant, que, puisqu'il ceignait l'épée, il devait être le chevalier des dames et qu'il était bien heureux qu'elles plaisantassent avec lui.

— On voit bien que vous n'êtes qu'une petite pensionnaire, dit alors Napoléon d'un air dédaigneux.

Ma sœur avait alors douze à treize ans : on peut penser combien ce mot la blessa. Elle était fort douce ; mais nous ne le sommes plus, nous autres femmes, quels que soient et notre âge et notre caractère habituel, lorsque notre vanité s'en mêle. Celle

(1) C'est-à-dire, pour le faire entrer dans un régiment. Il n'est pas question d'une autre manière de sortir.

de Cécile fut blessée au vif de l'épithète de petite pensionnaire.

— Et vous, répondit-elle à Bonaparte, vous n'êtes qu'un CHAT BOTTÉ.

Tout le monde se mit à rire ; le coup avait porté. Je peindrais difficilement la colère où il mit Napoléon. Il ne répondit rien, et il fit bien. Ma mère trouva elle-même l'épithète de *chat botté* si juste et si plaisante qu'elle en rit de bon cœur. Napoléon, bien qu'alors il manquât d'usage du monde, avait un esprit trop fin, trop instinctif pour ne pas comprendre qu'il devait se taire dès qu'il y avait des personnalités et que son adversaire était une femme ; quel que fût son âge, il devait la respecter.

Bonaparte, quoiqu'il fût piqué vivement du malheureux sobriquet que ma sœur lui avait donné, affecta de n'y plus penser si ce n'est pour en rire avec les autres et, pour prouver qu'il n'en avait aucune rancune, il fit faire un petit joujou, qu'il m'apporta et qui représentait un chat botté courant devant le carrosse de monsieur le marquis de Carabas. Ce joujou était fort joli et lui avait sûrement coûté cher, ce qui n'allait pas avec l'état de ses finances. Il y avait joint une charmante petite édition du conte du *Chat botté* pour ma sœur, en lui disant que c'était *un souvenir* qu'il la priait de conserver. « Le conte est de trop, Napoléon, lui dit ma mère ; s'il n'y avait eu que le joujou de *Loulou*, à la bonne heure ; mais le conte pour Cécile montre que vous êtes piqué contre elle. » Il répondit qu'il donnait sa parole du contraire. Mais je pense, comme ma mère, qu'il était piqué et fortement encore. Toute cette histoire me serait bien sûrement sortie de la tête, si ma mère et mon frère, en la répétant devant moi depuis, ne me l'avaient rendue familière. Elle me fut utile depuis et d'une étrange façon.

Bonaparte n'avait pas toujours la main légère pour manier l'arme de la raillerie ; et les personnes qu'il aimait le mieux avaient souvent à souffrir de *la douleur* du coup. Quoique Junot fût très aimé de lui, sous le consulat et pendant les premières années de l'empire, il le choisissait quelquefois pour but de quelque grosse plaisanterie qu'il accompagnait d'une oreille pincée jusqu'au sang, et la faveur était complète.

Junot, qui avait pour lui un sentiment d'attachement abnégatif qui faisait tout disparaître, excepté le rapport aimant que le liait à Napoléon, en riait le premier, en riait de bonne foi, et il n'y pensait plus ; mais quelquefois un de ceux qui étaient présents

recueillait la mauvaise plaisanterie et trouvait admirable de la répéter. Junot n'y faisait aucune attention ; mais j'avais l'oreille plus fine, et il arriva qu'une fois la chose me donna de l'humeur.

Le premier consul était un jour d'une grande gaîté. On était à la Malmaison ; on dînait sous les grands arbres qui couronnent le petit monticule à gauche de la prairie devant le château. Mme Bonaparte avait essayé le même jour de mettre de la poudre, ce qui lui allait fort bien. Mais le premier consul n'en fit que rire et lui dit qu'elle pouvait jouer *la comtesse d'Escarbagnas*. La plaisanterie ne lui plut pas apparemment, car elle fit une petite moue, dont le premier consul s'aperçut. « Eh bien ! qu'est-ce ? dit-il ; crains-tu de manquer de cavalier ? Voilà M. le marquis de Carabas (et il montrait Junot) qui te donnera le bras. »

Or, il faut savoir que le premier consul avait déjà nommé ainsi quelquefois Junot et Marmont, mais tout à fait en bonne et gracieuse humeur. « C'était, disait-il, à cause de leur goût pour la représentation. » Tous deux n'en faisaient que rire et, dans le fait, la chose n'était que plaisante. Mme Bonaparte ne la prit pas ainsi et montra un air chagrin. Ce n'était pas le moyen de plaire à Bonaparte, dont le front se rida à l'instant même. Il prit son verre et, regardant sa femme, il s'inclina en buvant et dit : « A la santé de Mme la comtesse d'Escarbagnas. » La continuité de cette plaisanterie fit venir les larmes aux yeux de Mme Bonaparte. Napoléon le vit et, comme il l'aimait, il fut, je crois, fâché d'avoir été si loin. Pour arranger l'affaire, il reprit son verre et, s'inclinant de mon côté en me faisant un clignotement de l'œil, il me dit : « A la santé de Mme la marquise de Carabas. » Nous nous mîmes tous à rire, Mme Bonaparte comme les autres ; mais elle avait le cœur gros. Je n'avais que seize ans et elle en avait quarante.

Jusque-là l'histoire ne paraît pas me regarder ; mais en voici la suite. Parmi les camarades de Junot et ceux qui entouraient alors le premier consul, il y avait bien des variétés dans l'espèce. La bravoure était la seule vertu commune. Quant au reste, c'était comme dit M. Bonnard, *une autre chose*. Or, parmi cette troupe de bons et vaillants enfants de la France, il y en avait qui n'étaient pas forts sur la compréhension. L'un de ceux-ci trouva admirable de répéter la plaisanterie du premier consul. Oh ! cela était trop fort ! et puis l'imitation ne lui

allait pas. Il était le meilleur des humains, mais la raillerie lui était de peu d'usage.

> Jamais un lourdaud, quoi qu'il fasse,
> Ne saurait passer pour galant.

Ensuite Junot aurait pu l'entendre et, de ridicule, la chose serait devenue tragique. Je ne voulus donc pas laisser continuer la représentation imitative et, désirant m'en mêler seule, je consultai ma mère. Elle m'écouta attentivement, puis me donna mes instructions et je retournai à la Malmaison, où nous étions à cette époque pour plusieurs jours.

Le lendemain, Junot, qui était alors commandant de Paris et ne pouvait pas venir tous les jours, ne se trouva pas à dîner, mais il vint le jour d'après et le marquis de Carabas ne faillit pas en son lieu. On était alors sur le pont qui mène au jardin ; le premier consul était assis sur le bord du parapet : « Mon ami, dis-je à Junot, la première fois que nous irons dans *tes terres*, il ne faudra pas oublier une chose tout à fait de rigueur dans ton train où je ne vais pas avec toi, je t'en avertis, et je suis sûre que le général m'approuvera. Qu'est-ce donc ? demanda le premier consul. C'est un chat botté pour coureur. »

Tout le monde se mit à rire en se récriant. Mais je n'oublierai jamais la figure du premier consul, elle était à peindre. Je poursuivis d'un grand sérieux : « J'ai conservé un joujou que l'on m'a donné étant petite enfant ; si tu le veux pour modèle, je te le donnerai. »

On rit beaucoup et la chose n'alla pas plus loin ce jour-là. Mais mon grain avait été jeté en bon terrain ; il devait porter fruit. Quelques jours après, nous étions, après dîner, dans la galerie qui est à côté du salon et qui alors était beaucoup plus petite que maintenant. L'*imitateur*, avec un bon et franc rire, se mit à parler du *marquisat*. Je ne fis que regarder le premier consul ; il se tourna vers son *sosie* et lui dit assez sèchement : « Lorsque vous voudrez *faire* et *dire* comme moi, choisissez mieux vos sujets. Il me semble que l'on peut m'imiter en autre chose ».

Un quart d'heure après, il s'approcha de moi, me prit le nez, me le pinça à me faire crier et me dit : « Vous avez de l'esprit, petite peste, mais vous êtes méchante. Ne le soyez pas. Une femme n'a jamais de charmes lorsqu'elle se fait craindre ».

Le résultat de tout cela fut que je n'entendis plus parler du *marquisat*, d'autant qu'on portait alors des bottes à l'écuyère avec des manchettes et que le *chat botté* serait venu là à miracle. Ma mère, qui me demanda des nouvelles de mon expédition et qui, bien certainement, y avait mis plus de malice que moi, rit beaucoup de l'effet que j'avais produit. « J'en était sûre », me dit-elle.

CHAPITRE II

Opinion de Napoléon sur les États généraux. — Mirabeau et la reine. — « Un ministère ! un ministère » ! — « Je n'ai pas fait la faute et j'en suis responsable ». — 14 Juillet. — Le sectionnaire Thirion et Bonaparte. — « C'est une infamie » ! — 10 Août. — Massacres de Septembre. — La tête de la princesse de Lamballe. — La Terreur à Toulouse. — Appel de Mme de Permon au représentant Salicetti. — Mort de Louis XVI.

Ce fut le 5 mai (1) de l'année 1789 que se fit l'ouverture des États-généraux. J'étais trop jeune alors pour bien sentir la grandeur imposante du spectacle qu'offraient les États, se rendant en masse à Saint-Louis de Versailles, pour y entendre la messe, la veille de l'ouverture de leurs séances. Mais je vois encore cette foule immense et joyeuse qui encombrait les trois avenues et bordait la route que suivaient les députés. Je vois ces femmes si bien parées agitant leurs mouchoirs, toute une population animée d'un même sentiment et dans l'ivresse de la joie et de l'espérance.

Cependant les Etats avaient commencé leurs travaux. Les cahiers des bailliages étaient ouverts. Si l'accord eût été général entre toutes les parties de ce grand ensemble, cet admirable ouvrage serait venu à bien. Malheureusement, cet accord non seulement manquait, mais il n'y avait pas même intention de l'établir.

Le tiers finit par se lasser de n'être pas écouté, et surtout de ne recevoir pour réponse que des demandes faites par le clergé et la noblesse avec un ton d'autorité qui ne convenait plus aux circonstances. Enfin arriva la séparation du tiers d'avec les deux

(1) C'est un jour fatidique pour la France ; c'est aussi un cinq mai que Napoléon est mort sur le roc aride où la trahison lui avait préparé une si longue et si amère agonie.

ordres privilégiés. Dès lors tout fut consommé. La lutte se soutenait encore entre quelques orateurs faisant assaut d'éloquence, mais le grand procès entre le trône et la nation venait d'être jugé.

La retraite du tiers-état dans la salle du Jeu de paume produisit un effet que des années n'auraient pas amené. Les députés, en se reconnaissant comme représentants d'une grande nation, se grandissaient avec elle. La nation le sentit. A son tour elle mesura sa force, et elle comprit qu'elle pouvait beaucoup oser pour accomplir le grand œuvre de sa délivrance.

Napoléon disait qu'une des grandes fautes de cette époque avait été d'entreprendre sans s'être assuré de rien. On tremblait à la cour en pensant aux États-généraux, et nulle mesure n'était prise pour s'opposer à ce torrent. « Il fallait remettre l'ouverture des États », disait-il. Le mouvement que cette mesure aurait produit devenait toujours moins à craindre.

Une des causes qui perdit aussi la couronne, à cette désastreuse époque, fut le gouvernement occulte. Un jour Napoléon, parlant de la Révolution avec le comte Louis de Narbonne, lui dit : « Mais vous en étiez bien aussi, vous ! » M. de Narbonne lui prouva que rien n'était plus faux. Ses opinions constitutionnelles l'éloignaient d'une pareille manière de diriger ou même de combattre la Révolution, quand son esprit ne lui en aurait d'ailleurs pas démontré les dangers. « C'est surtout la reine, poursuivit M. de Narbonne, qui tenait à cette double représentation du pouvoir royal, mais sans nulle disposition hostile contre la France, que je puis certifier qu'elle aimait comme on aime le pays qui est devenu notre seconde patrie et où doivent se fermer nos yeux. »

Mirabeau ne m'est pas apparu comme tous ceux qui ont figuré dans la Révolution. Je l'ai connu plus particulièrement peut-être que si je l'eusse vu fréquemment à l'époque de sa brillante existence.

Le jour même de l'ouverture, en entrant dans la salle, il fixa d'un œil perçant et audacieux ces rangs dont on lui défendait d'approcher. Un rire amer glissa sur ses lèvres habituellement contractées par une expression moqueuse et dédaigneuse. Il traversa ensuite la salle et fut siéger sur ces bancs d'où devait partir la foudre qui frappa le trône.

Un homme fort attaché à la cour, mais ami de Mirabeau, le comte de Reb..., ayant remarqué le regard empreint de fiel qu'il

avait lancé circulairement lorsqu'il avait été assis, lui en parla le jour même, en lui faisant observer que sa position dans le monde lui fermait les portes de tous les salons : « Songez, lui dit-il, que la société veut qu'on fasse pour elle ce qu'elle ne fait jamais. Elle est difficilement ramenée, une fois blessée. Tu as des torts envers elle et, si tu veux qu'on te pardonne, tu dois ne rien braver et plutôt demander grâce. »

Tandis que le comte parlait, Mirabeau l'écoutait avec impatience ; mais au mot *grâce* il éclata. Il se leva, frappa du pied avec violence. Son immense chevelure parut se hérisser, ses petits yeux lancèrent des éclairs et ses lèvres devinrent blanches et tremblantes — ce qui lui arrivait toujours lorsqu'il était fortement ému, sans que cela nuisît aucunement à la clarté de son organe.

— Je suis venu, s'écria-t-il d'une voix tonnante, je suis venu ici pour faire demander grâce et non pour la demander moi-même.

Dès le 7 mai 1789, la reine fut avertie des intentions hostiles de Mirabeau (1).

Muni de ses instructions et d'un portefeuille bien garni, le comte de Réb.....l se rendit un matin chez Mirabeau. Il s'y prit avec beaucoup d'art et lui fit enfin des offres qu'il se croyait sûr de voir accepter.

Mirabeau le congédia avec la dignité de l'aîné des Gracques, en lui disant que des offres d'argent ne pouvaient être écoutées par lui.

Lorsqu'il entra dans le cabinet de la reine, Sa Majesté s'avança vers lui avec un visage riant et une expression de bonheur. Hélas ! déjà la soumission d'un sujet, qui devait être un devoir, était regardée comme une faveur !...

— Le roi sera bien touché de votre zèle, monsieur le comte, dit-elle au plénipotentiaire. Eh bien, avez-vous eu bon marché de cet homme ? *Nous coûte-t-il bien cher ?*

Le comte de Réb...l lui dit alors que Mirabeau, dans un accès de grandeur d'âme qui lui faisait repousser toute proposition pécuniaire, présentait lui-même les siennes, et il parla du ministère.

A peine ce mot fut-il lâché que la reine devint cramoisie et

(1) C'est-à-dire que l'on eut la certitude, *avoué par lui-même*, de ce qu'il voulait faire et de ce qu'il demandait pour faire le contraire. Les pièces de cette affaire *ont été dans mes mains* et existent encore aujourd'hui.

puis pâle comme la mort. Elle ferma les yeux et appuya sa main sur son front en le serrant avec force.

— Un ministère ! s'écria-t-elle. Un ministère à *Riquetti Mirabeau ?* Jamais ! Jamais je ne permettrai que le seuil du conseil du roi soit sali par les pas d'un tel homme. (Elle était tremblante de colère.) Donnez-lui de l'argent, tout l'argent qu'il voudra. Mais un ministère ! (La reine oubliait M. de Calonne.) — Et ce sont mes amis qui me conseillent une telle infamie ?

Une particularité fort remarquable, c'est que Mirabeau a beaucoup insisté pour une entrevue particulière avec la reine. Dès qu'il abordait ce sujet, il devenait à l'instant plus affectueux et donnait l'espoir de tout accorder ; mais la reine ne voulut jamais y consentir, à moins que ce ne fut en présence de M. de Réb...l ou de *Monsieur*. Mirabeau ne voulut pas à son tour l'accorder.

Cependant l'orage commençait à menacer. L'horizon devenait de jour en jour plus sombre. Chacun voyait approcher le péril ; on convenait de sa réalité, on tremblait enfin et cependant on ne prenait aucune mesure. Tout demeurait dans cette stagnation qui annonce presque toujours la tempête. Enfin les malheurs firent des progrès si rapides qu'il est presque effrayant de les suivre. De grandes fautes les précédèrent, parmi lesquelles figure au premier rang la séance royale du 23 juin. La démission de M. Necker à cette époque doit être aussi regardée comme une faute malheureuse. Cependant depuis sa rentrée au ministère, quoiqu'on retrouvât toujours en lui l'honnête homme, l'homme d'État s'enveloppait souvent de nuages. Personne ne rend plus que moi justice à M. Necker ; personne, comme Française, ne lui porte plus de reconnaissance. Son caractère me paraît admirable. Il y a, dans le cours de sa vie politique, plusieurs faits dont un seul aurait suffi jadis à Rome pour lui mériter l'ovation. Mais plus ces parties sont brillantes, plus elles font ressortir celles qui sont défectueuses. J'ai souvent discuté avec Napoléon à son sujet. Junot, qui voulait sauver M^me^ de Staël de l'exil et qui savait que je connaissais beaucoup de particularités de la vie de Necker, me disait de prendre mon moment, de saisir un jour moins obscur pour placer en évidence quelques-uns de ses beaux traits. Je l'ai souvent tenté ; mais Napoléon, qui n'aimait pas M. Necker, me fermait quelquefois la bouche en m'objectant les fautes de ses deux derniers ministères, ou plutôt celles qu'il laissa commettre.

A cette occasion, je me rappelle qu'un jour il me fit répéter la

conversation que mon père avait eue avec M. Necker, et le mot de M. Necker sur les Etats-généraux : *Je n'ai pas fait la faute et j'en suis responsable !*

Bonaparte me fit redire *trois fois* cette phrase. Je le vois encore dans l'attitude qu'il avait. Nous étions à dîner, il tenait son verre, le portait à sa bouche, mouillait ses lèvres, le remettait sur la table, rebuvait encore et fit cette manœuvre sept à huit fois, tout en répétant à demi-voix le mot de M. Necker. Enfin, il se leva brusquement de table et dit : « Sans doute il en était responsable. C'est pour cela qu'il devait consulter ses forces avant d'accepter le fardeau. » C'est bien là le mot de l'homme qui ne voulait jamais admettre qu'un général ne fût pas vainqueur.

Au surplus, tout admiratrice que je puisse être des belles qualités de M. Necker, je dois convenir de ce qui est vrai. Cependant, pensant à tout le mal que faisait alors ce gouvernement secret, j'hésite encore à condamner M. Necker et à l'accuser des malheurs postérieurs aux États-généraux. Je le vois, après cette fameuse séance, remettant le pouvoir aux mains du roi. C'était un crime aux yeux de cette troupe criminelle elle-même, qui ne pouvait consentir à ce que le roi tint sa tranquillité d'une main étrangère et qui n'était ni assez forte ni assez habile pour la lui faire obtenir.

Enfin, quelle qu'en ait été la cause, il y eut à ce moment un mouvement d'impulsion donné qui fut terrible. La prise de la Bastille, premier acte de cette sanglante tragédie, en souillant du sang français la robe tout éblouissante de blancheur et de pureté de notre belle Liberté, rendit la cause du peuple moins glorieuse. Le sang avait coulé, il devait couler encore et l'effet que produisit le mot de Barnave, mot détesté par son auteur, repoussé par tout un parti, mais ayant l'assentiment du plus grand nombre, semblait indiquer quelle route on allait suivre.

Je me rappelle, comme un songe terrible, ces journées du 14 juillet, du 6 octobre, du 21 juin, et une foule d'autres qui formaient ainsi le plus sinistre des calendriers. Le 6 octobre surtout me frappe encore dans mes souvenirs, de manière à me serrer le cœur. Je vois ma mère faisant fermer, dès trois heures de l'après-midi, les volets du salon de réception dont les fenêtres donnaient sur le quai. Elle pleurait et retenait mon père qui voulait absolument se rendre à Versailles.

Mon père, effrayé de l'aspect des choses, qui prenait à toute

heure une apparence plus sinistre, convertit ses fonds en traites sur Londres et partit avec Albert pour l'Angleterre, tandis que les passages étaient encore libres.

L'année précédente, un homme se disant tapissier était venu s'établir dans l'une des mauvaises boutiques qui sont dans le pourtour de l'espèce de petite place située à gauche de la Monnaie. Cet homme, qui s'appelait, je crois, Thirion, vint d'une manière fort arrogante demander la pratique de la maison. Il s'adressa au valet de chambre de ma mère, qui lui répondit qu'on avait un tapissier et que sûrement on ne le changerait pas pour un inconnu. Cet homme se fâcha, parla haut. Mon père vint au bruit, et le résultat fut de mettre M. Thirion à la porte, en lui disant qu'il était non seulement un fou, mais un fou impertinent.

Mon père devait penser que, si l'on trouvait un fou dans son chemin, on n'irait pas le braver, ni chercher en lui plus ou moins de bonne éducation. Le fait est que, dans le courant de l'année qui suivit cette scène, mon père oublia ce Thirion ; mais lui n'en fit pas de même et il jura une haine à mort à notre maison.

Les sections se formèrent. Cet homme devint prépondérant dans la nôtre. Il fut secrétaire, greffier, président, je ne sais quoi. Enfin cela le mettait en position de nous nuire ; il ne l'oublia pas.

Peu de jours après le retour d'Angleterre de mon père une visite domiciliaire spécialement ordonnée par la commune est faite dans notre maison. Thirion en avait obtenu la direction, s'il ne l'avait lui-même provoquée. Mon père venait de se lever et faisait sa barbe. Naturellement vif, son impatience naturelle fut encore augmentée à la vue de cet homme et il commit une imprudence en faisant un geste menaçant, dès qu'il le vit entrer dans son cabinet de toilette.

— Je suis ici pour faire exécuter la loi, s'écria Thirion en voyant mon père s'avancer sur lui, son rasoir à la main.

— Eh bien ! que veut cette loi qui s'exprime par un si digne organe ?

— Je suis ici pour savoir votre âge, vos qualités, et puis vous interroger sur les motifs de votre voyage à Coblentz.

Mon père, qui depuis le moment de l'entrée de cet homme, éprouvait la plus violente tentation de le jeter à la porte, fut pris d'une telle crispation nerveuse, qu'il lui devint impossible d'articuler un mot. Enfin, il parvint à surmonter son émotion, c'est-à-dire à la concentrer. Il déposa son rasoir, essuya son menton ; puis

croisant ses bras, il vint se placer devant Thirion et là, le toisant de toute la hauteur de sa taille riche et élégante, il lui dit : « Vous voulez savoir mon âge ? — Oui tel est mon ordre! » Mon père étendit la main. « Où est-il, cet ordre? — Il vous suffit de savoir que je suis envoyé par le comité de ma section ; mon ordre est suffisamment prouvé par ma présence. — Oui dà ! le croyez-vous ainsi? Eh bien, moi, je pense le contraire. Votre présence chez moi n'est qu'une insulte, si elle n'est justifiée par un mandat judiciaire. Montrez-le-moi et j'oublie le nom de l'homme pour ne voir que le fonctionnaire public. — Je vous répète, dit Thirion en élevant la voix à mesure qu'il voyait mon père se calmer, je vous répète que vous n'avez nul besoin de voir mon ordre. Encore une fois, voulez-vous répondre à mes questions ? Quel est votre âge? Quelles sont vos qualités? Quel est le motif de votre voyage à Coblentz ? — Et vous, encore une fois, voulez-vous me montrer l'ordre en vertu duquel vous violez mon domicile ? — Il doit vous suffire que j'y sois. Quel est votre âge. — Si vous me faites une telle question de la part d'une jolie femme, j'ai vingt-cinq ans. Autrement, poursuit mon père en laissant éclater sa colère et allant prendre un énorme bambou qu'il avait rapporté de l'Inde, autrement je vous prouverai que ce bras appartient à un homme encore en état de châtier les impertinents. » Et, en parlant ainsi, il faisait faire le moulinet à son bambou au-dessus de la tête de Thyrion et de ses acolytes, qui étaient ses deux frères et son garçon de boutique. Sa colère était à son comble, car le refus constant de cet homme de lui montrer son ordre, lui prouvait qu'il n'avait pas mission d'agir comme il le faisait.

La colère de mon père allait devenir tragique, lorsque ma mère arriva sur le lieu de la scène. Elle parvint à emmener mon père dans une autre pièce et là, par nos caresses, nous obtînmes de lui un peu de calme. Je me souviens qu'elle me plaçait dans les bras de mon père, me disant tout bas de le conjurer de penser à moi. Pendant ce temps, Thirion était parti après avoir verbalisé et fait un rapport contre mon père.

Je rentrai dans le salon et je pleurais sans comprendre pourquoi je pleurais ; mais je voyais ma mère tout en larmes ainsi que ma sœur. Mon père était pâle et tremblant de colère, et autour de moi tout avait un aspect désolé. J'étais donc fort affligée, lorsque je vis entrer Napoléon Bonaparte. Il me prit par la main et me demanda avec intérêt ce que j'avais. Je lui dis ce qui

venait d'arriver. Il alla aussitôt frapper à la porte du cabinet de mon père, qui lui raconta, plus en détail que je ne le pouvais faire, ce qui venait d'avoir lieu.

— Mais, c'est une horreur! s'écria Bonaparte, c'est une infamie! Comment, quatre hommes viennent chez vous sans produire un ordre, pour légaliser leur entrée dans votre domicile? Mais il faut vous plaindre. Il est évident, d'après ce que vous venez de me dire, que cet homme vous en veut de longue date; il trouve le moment bon pour se venger; il ne faut pas lui en laisser le temps. Je vais m'occuper de cela; laissez-moi faire (1). »

Bonaparte sortit. Il fut à la section, au club, au comité; je ne sais pas trop quel était le nom qu'à cette époque on donnait à l'autorité qui faisait faire les visites domiciliaires. Il parla vivement de celle qui venait d'avoir lieu dans la demeure d'un citoyen paisible; mais, au premier mot, il vit que le Thirion avait déjà fait son rapport; il n'en parla pas avec moins de force sur le refus de cet homme de montrer son mandat, refus qui pouvait attirer les plus grands malheurs, « car, ajouta-t-il, si M. de Permon avait tiré un coup de fusil sur cet homme, il défendait son domicile contre un inconnu, personne ne pouvait l'accuser ».

Le jour où Napoléon disait de si belles paroles, était le 7 ou le 8 août. Il y avait une telle agitation partout, qu'il lui fut impossible, dit-il à mon père en revenant, de se faire bien écouter de ceux à qui il parlait. Il l'engagea fortement à être sur ses gardes. Bien des souvenirs ont pâli en moi sous l'action puissante du temps; mais il en est qui sont toujours dans leur terrible vérité, et le 10 août est de ce nombre. Jamais, malgré les années qui se mettront entre nous, tout ce qui rattache à cette affreuse date, ne sortira de ma mémoire. Le 10 août est le jour de ma fête (2). Depuis que ma jeune intelligence avait pu recevoir une

(1) Il faut remarquer que Bonaparte avait une manière de parler et de construire ses phrases qui n'appartenait qu'à lui. Je la conserverai toujours dans le cours de ces mémoires, ainsi que les fautes qu'il faisait même en parlant, et qui étaient assez fortes.

(2) Je me nomme *Laure*. Comme nous n'avons pas de sainte Laure, ni de sainte Laurette, ma mère avait choisi saint Laurent pour être mon patron. Lorsque je devins mère, j'instituai pour l'aîné de mes enfants une journée semblable. Je choisis seulement le jour de sa naissance comme beaucoup plus parfait pour être fêté par sa famille; c'était vraiment celui dont je devais remercier Dieu. La suite a bien prouvé, en effet, que ce jour était pour moi un heureux jour!

impression, ma mère avait voulu que cette journée en fût une de bonheur pour moi, comme espérance et comme souvenir ; aussi, trois mois avant et trois mois après, le 10 août occupait-il l'imagination enfantine de mes jeunes amies et surtout la mienne. Dès le matin, ma petite chambre blanche était remplie de fleurs, de bonbons et de joujoux.

Il faut avoir, comme nous, fait l'apprentissage de ces terribles journées pour en concevoir l'horreur. Nos enfants ont préludé à tout ce qu'ils voient par des traditions de famille, des histoires racontées dans les longues soirées d'hiver, par tout ce qu'ils ont lu et entendu ; mais nous, nous tombions du ciel dans l'enfer ! Des cris de rage et de fureur remplaçaient immédiatement des voix paisibles et joyeuses ! Quel moment !

Le 10 août ne fut pas seulement affreux pour moi par les cris du peuple, les coups de canon, les gémissements des blessés qui passaient sous nos fenêtres, mais par les inquiétudes que me causaient mon père et mon frère. Mon frère, animé des sentiments les plus honorables avec un cœur jeune et brûlant, aurait voulu se multiplier pour donner ses soins à sa famille et sauver en même temps ceux de ses amis qui couraient des dangers.

Vers midi nous le vîmes rentrer avec un de ses frères d'armes (1), qui était enveloppé dans une redingote bourgeoise. Le malheureux n'avait pas mangé depuis quarante heures. On le cherchait. Si on l'eût trouvé, il était massacré. Sa famille avait d'immenses obligations à la reine ; sa tête était fort exaltée, le devoir et les opinions se trouvaient réunis en lui ; quelques jours avant, il avait eu trois duels, dont deux avaient eu la plus funeste issue. L'un des morts étant parent de Manuel, il avait tout à craindre. On le cacha dans ma petite chambre, en me faisant ma leçon sur ce que je devais répondre, si l'on venait dans la maison. C'est à dater de ce jour que je commençai, pour un étranger, ce rôle de prudence craintive, que je devais ensuite continuer pour ceux qui m'étaient chers.

Cependant les heures s'écoulaient ; mon père ne rentrait pas ; ma mère pleurait et se tordait les bras, mon frère allait à chaque instant à la porte cochère ; la position de la maison, dans cette

(1) Je crois que c'était M. d'Averton, mais je n'en suis pas sûre. Du reste, sa conduite fut tellement honorable et pure, que mon assertion, quoique incertaine, ne peut être offensante pour personne.

partie isolée, permettait qu'il y restât même sans danger. Il avait même été jusque sur le quai et n'avait rien appris de plus que la déchéance du roi. L'orage paraissait calmé, des coups de fusil de distance en distance se faisaient encore entendre ; mais le plus inquiétant était des groupes de femmes et d'hommes ivres qui blasphémaient et hurlaient à faire horreur. Le jour baissait, et mon père ne rentrait pas. Enfin, à l'un de ses voyages à la porte cochère, mon frère vit un homme tourner le coin de l'hôtel du côté du quai. La tournure élégante de mon père ne pouvait être méconnue. C'était lui, il marchait avec précaution, regardait souvent derrière lui et parut vouloir s'arrêter lorsqu'il vit quelqu'un sur la porte. Mais à la voix de mon frère, il avança rapidement, lui dit de tenir la porte ouverte; puis, retournant aussitôt sur ses pas, il fut prendre une personne qu'il avait laissée dans le renfoncement de l'arcade de la Monnaie. Cette personne marchait avec peine ; mon père lui donnait le bras et la conduisit aussi avec mystère jusque dans sa chambre à coucher. Il nous imposa silence et nous dit de donner tous nos soins à celui qu'il nous amenait. Hélas ! lorsqu'il fut débarrassé du grand manteau de soldat qui l'entourait, nous reconnûmes M. de Bévy, officier supérieur aux gardes du corps. Il était tout sanglant, pâle, défait ! Quelle vue, mon Dieu ! Il était accablé du poids des événements du jour plus encore que de ses maux physiques. Il m'attira à lui.

— Pauvre Loulou, me dit-il en s'apercevant que je pâlissais et que je tremblais à la vue de ses mains toutes tachées de sang, c'est une triste fête pour vous, ma chère enfant ! Grand Dieu, quelle fête !

Le malheureux homme était accablé. Il laissait tomber sa tête sur sa poitrine et son grand corps (il avait près de six pieds) semblait s'affaisser sous le poids de son chagrin.

La soirée fut orageuse encore. La demi-lune, que forme l'espèce de place qui est en cet endroit du quai, nous mettait dans une position moins fâcheuse que les autres maisons, en ce que nous étions moins en vue et que nous entendions moins les imprécations épouvantables que proféraient les gens, ivres de sang et de vin, qui parcoururent Paris pendant toute la nuit. Tout ce que je sais de la suite de cette affaire c'est que l'ami d'Albert fut sauvé.

Le lendemain, la stupeur fut générale dans tout Paris, mal-

gré l'agitation inséparable d'un pareil événement. La ville présentait un aspect effrayant. Que d'alarmes ! que d'existences brisées ! que de têtes proscrites ! Mon père paraissait ne rien craindre. Il était occupé à écrire une lettre pour M. de Bévy. Cette lettre, qui était une lettre de crédit pour Londres, pour servir à notre ami (car il allait tenter de fuir) devait être portée par mon père à M. de Bévy, dans le nouvel asile qu'on avait été forcé de lui trouver, car notre maison n'était plus sûre. Mon père allait terminer sa lettre lorsque son valet de chambre vint lui dire que notre boucher, brave et digne homme, qui était lieutenant ou capitaine dans la garde nationale, venait avertir M. de Permon qu'il était dénoncé pour avoir donné asile à des ennemis du peuple ; et le brave homme ajoutait : « Je suis bien sûr que monsieur ne risquerait rien... car il ne nous veut pas de mal et il fait gagner tant d'argent au quartier ! Personne ne peut lui en vouloir ; mais qu'il prenne garde à lui. »

Le brave homme n'osait pas en dire davantage. Mon père fit peu d'attention à sa démarche ; mais une heure après, un avertissement des plus sûrs vint dire à mon père qu'il serait arrêté dans la nuit. La personne qui lui apportait cet avis y joignait la promesse d'un passeport pour l'une des villes du Midi et celle de venir le chercher avec ma mère (mais ma mère seulement), pour les conduire hors Paris. Quant à nous, il ne fallait pas songer à nous emmener. Ma mère perdait la raison en songeant qu'elle devait nous laisser à Paris dans un pareil moment. Mon frère devait veiller sur nous. « Mais toi-même, disait ma mère ! toi-même, que vas-tu devenir ? »

Cependant le temps pressait. Après avoir longtemps cherché quel moyen présentait le plus de sécurité pour nous et pour mon frère, on s'arrêta au plus simple : c'était de nous mettre en pension dans quelque pensionnat obscur et mon frère logé près de nous. Ce plan, une fois adopté, s'exécuta rapidement, et le soleil n'était pas couché, que ma sœur et moi nous étions installées rue du faubourg Saint-Antoine, chez M^lles^ Chevalier, tenant pension de jeunes demoiselles.

Il y avait à la pension des demoiselles Chevalier un homme chargé du gros ouvrage. Cet homme, qu'on appelait *Jacquemart*, savait tous les métiers ; il était garçon brasseur, il tournait, il faisait mille choses, mais il avait la plus atroce des figures.

— Cet homme me faisait mal, disait Albert, je suis sûr qu'il finira tragiquement.

Une fois, dans les commencements de notre séjour chez Mlles Chevalier, Jacquemart rentrait du bois ; mon frère arriva de toute la vitesse de son cheval. Il voit que cet homme porte une charge qui ne lui permettra pas de se ranger à temps. Cependant il lui crie : *Gare !* Mais ce qu'il avait prévu arriva ; l'homme ne put pas se ranger. Alors mon frère arrêta son cheval en le rabattant sur les jarrets de derrière, au risque de le blesser et de s'exposer lui-même à un danger réel à cause de l'élévation du wisky. Aussi Jacquemart n'eut-il qu'une légère écorchure à la jambe.

Jacquemart avait de bons yeux Jacquemart avait vu ce qu'Albert avait fait pour être maître de son cheval ; il lui avait voué dès ce moment une reconnaissance dont il devait donner des preuves.

Le 31 août, quoiqu'il n'eût rien à faire à la pension, il vint rôder toute la journée devant la porte et dans la cour. Mon frère ne vint que fort tard et c'était précisément à lui qu'il en voulait. Il s'approcha comme il descendait de cabriolet et lui dit :

— Restez ici ce soir pour garder vos sœurs. Ne retournez pas chez vous.

Albert regarda Jacquemart avec étonnement, car il prévoyait bien un mouvement ; mais, comme une grande partie de Paris, il le croyait dirigé contre le Temple.

— Que veux-tu dire ? lui demanda-t-il.

— Je vous engage à coucher ici ; vous serez près de vos sœurs, et si vous avez un coup de main à leur donner... — Eh bien ? — Nous serons là !... Albert le pressa de questions, il n'en put tirer autre chose. Mais pour ne pas méconnaître l'avis de cet homme, il lui donna un assignat de 25 francs. Jacquemart était un de ces hommes chez qui cet argent devait porter un haut intérêt.

Le lendemain, on sait comment se passa cette affreuse journée. Mon frère, dans la dernière inquiétude sur notre compte, brave tous les dangers et vient à notre pension. La première personne qu'il aperçoit sur le pas de la porte, c'est Jacquemart dans le costume du plus affreux bandit. Ces dames n'avaient pas osé dire à cet homme de s'éloigner, mais il les faisait trembler. « Je vous avais dit de ne pas venir ici aujourd'hui, mais bien d'y rester, dit-il à Albert ; pourquoi n'ai-je pas été obéi ? — Toi-même, pourquoi me dis-tu une pareille chose ? La maison de Mlles Chevalier est-

elle spécialement menacée? — Je n'en sais rien. Mais dans un moment d'horreur comme celui-ci, on doit tout craindre. » Albert, en entendant cette phrase, parut surpris. Jacquemart continua : « Vous êtes un bon frère, un bon maître. Vous êtes bon; ainsi vous devez ne pas manquer à votre devoir envers ces pauvres petites; elles n'ont que vous à Paris, n'est-ce pas? » Albert fit un signe affirmatif. Cet homme, avec sa singularité, exerçait une sorte d'empire sur lui. Lorsqu'il fut au parloir, il nous en parla. Ma sœur se récria que cet homme la faisait trembler. Elle l'avait en horreur.

On entendait des gémissements, des pleurs; car tout le monde à Paris n'avait pas été au *massacre* et était loin de partager cette fureur sanguinaire qui animait la horde étrangère se baignant dans le sang français. Il était tard; Mlle Chevalier proposa à mon frère de rester; il ne voulut pas et s'en alla avec la promesse de revenir le lendemain. « Tout sera fini, disions-nous. Grand Dieu! quelle fin! »

Le lendemain, mon frère fut obligé de rester quelque temps chez lui, afin de mettre en ordre des papiers que mon père avait marqués pour être brûlés. Il sort à trois heures pour venir nous voir: il trouve sur sa route des groupes d'hommes, dont l'ivresse sanglante est horrible. Plusieurs sont nus jusqu'à la ceinture; leurs bras, leur poitrine sont couverts de sang. Ils portent des lambeaux de vêtements au bout de leur piques, de leurs sabres; leur visage est enflammé, leurs yeux hagards; ils sont hideux.

Ces groupes devenaient plus fréquents et plus nombreux. Mon frère, dans la plus mortelle inquiétude sur notre sort et déterminé à tout franchir pour nous rejoindre, pousse son cheval sur le boulevard où il était alors, et arrive enfin en face de la maison Beaumarchais. Là il est arrêté par une foule immense; ce sont toujours ces mêmes hommes nus et sanglants, mais ici leur aspect est celui d'esprits infernaux. Ils poussent des vociférations et pourtant ils chantent, ils dansent! C'étaient les Saturnales de l'enfer En apercevant le cabriolet d'Albert, ils poussèrent de nouveaux cris. « Qu'on lui porte!... qu'on lui porte! c'est un aristocrate! » En un moment, le cabriolet est entouré par une multitude en délire. Du milieu de la foule un objet s'élève et s'avance. La vue troublée de mon frère ne lui permit que d'abord de distinguer de longs cheveux blonds souillés de sang, une figure belle encore. Cette figure s'approche, se pose sur son visage. Le mal-

heureux pousse un cri terrible! Il l'a reconnu! C'est la tête de Mme de Lamballe!

Le domestique fouette le cheval de toute la vigueur de son bras. Le généreux animal, avec l'aversion que son espèce éprouve toujours pour les cadavres, s'éloigne de ce spectacle d'horreur de toute sa vitesse doublée par son ardeur. L'affreux trophée avait été renversé avec les cannibales qui le portaient et des imprécations poursuivaient Albert, étendu sans connaissance dans le fond du cabriolet. Le domestique avait gardé les rênes et poussait d'autant plus le cheval de vitesse, qu'il sentait, aux secousses de la légère voiture qu'un homme était monté derrière; et il espérait que la rapidité de la course pourrait les en délivrer.

Mon frère arriva en peu de minutes à la porte de notre pension. Qu'on juge de notre effroi! il était toujours sans connaissance, pâle, ne respirant pas! Lorsque le cabriolet s'arrêta, l'homme qui était derrière s'élança à terre, prit mon frère dans ses bras comme il aurait pris un enfant et le transporta dans la maison.

« Les monstres, disait cet homme, les monstres! Le pauvre jeune homme! ils l'ont tué aussi !!! » Cet homme était Jacquemart. Que pouvait-il faire au milieu d'une telle troupe? Nous ne l'avons jamais su.

Mon frère fut très mal des suites de cette cruelle journée. On le conduisit chez un médecin, où il fit une maladie grave, dans laquelle son délire lui présentait toujours cette affreuse aventure. Il revoyait ces tresses blondes trempées de sang, cette tête livide, défigurée. Pendant bien longtemps, il ne pouvait entendre parler non seulement de cette horrible circonstance sans être au moment de perdre de nouveau connaissance, mais même des fatales journées sans une vive émotion (1).

(1) Je veux rapporter ici une particularité fort extraordinaire qui est comme la suite de cette histoire.

Mon frère, étant en 1802 commissaire général de police à Marseille, reçut ordre de faire surveiller particulièrement un homme appelé *Raymonet* qui avait un autre nom, mais je ne me le rappelle pas. Il habitait une petite bastide isolée sur le bord de la mer, paraissait avoir de l'aisance, mais n'avait aucun parent, aucun ami, vivait seul, était souvent malade et n'avait personne pour le servir, si ce n'est une femme qui venait chaque matin lui apporter ses provisions. A quelque temps de là, M. de Permon reçoit directement, du cabinet du premier consul, l'ordre de faire surveiller très sévèrement ce Raymonet. Il devait se présenter tous les huit jours au commissariat général,

On écrivit à l'instant à ma mère ; elle était déjà arrivée à Toulouse avec mon père et, leur établissement temporaire étant fait, ma mère put venir aussitôt à Paris pour nous chercher, ainsi que mon frère qui était encore en convalescence.

A peine étions-nous établis dans notre nouveau domicile, que mon père fut mandé par-devant le président de la section ou du district. Il était dans un tel état d'irritabilité que ma mère ne voulut pas qu'il y allât, et mon frère y fut à sa place.

Le président était un petit homme trapu, n'y voyant pas clair. Habituellement d'une humeur maussade et, en ce moment, de plus mauvaise humeur encore que de coutume, il était occupé à vider deux ou trois bouteilles de vin de Narbonne « qu'il buvait, dit-il à mon frère, comme préservatif de l'humidité de la saison ». Or, nous étions alors dans le mois de décembre, époque toujours charmante dans le midi de la France.

L'illustre magistrat fut longtemps à comprendre que le citoyen Permon, qu'il voyait, n'était pas le citoyen *Permon père*, que

ou bien être vu par un agent de confiance. Les notes secrètes sur cet homme portaient qu'il avait été un des principaux chefs des massacres de septembre à la Force et à l'Abbaye ; il y était particulièrement désigné comme le plus cruel des meurtriers de la malheureuse princesse de Lamballe. (Mon frère voulut parler de cette particularité lors de l'assassinat du maréchal Brune, mais le renseignement n'a pas passé le ministère, il doit être dans les cartons). En lisant cet article, mon frère faillit s'évanouir, et il lui fit impossible pendant quelques mois de pouvoir regarder cet homme. Un jour on vint prévenir l'autorité que cet homme allait mourir. Grand Dieu ! de quelle mort !... Depuis trois jours il souffrait des tourments de réprouvé !...

Il lui était arrivé une chose toute naturelle dans l'origine. Sa luette était tombée ; il avait voulu la faire remonter avec un peu de poivre fin. Il emploie pour cela une petite cuiller à moutarde en buis, le poivre produit un mouvement nerveux qui le fait tousser violemment ; la cuiller lui échappe et s'engage dans la trachée-artère. Le malheureux fit des efforts surhumains pour avoir cette cuiller ; l'œsophage déjà gonflé s'opposa à ce qu'il put la rattraper. Il était probablement seul et assez loin de toute habitation; il fut obligé de se traîner jusqu'à la bastide la plus voisine pour avoir quelque secours ; on fut à la ville, mais lorsque le chirurgien arriva, il ne put rien obtenir, le corps étranger avait déjà fait les plus grands ravages. Toute opération était impossible, et le malheureux mourut sans pouvoir même être soulagé. Il ne voulut ni secours religieux ni paroles consolantes. « Son lit de mort, me disait mon respectable oncle, l'abbé de Comnène fut un chevalet de torture, bien autrement douloureux que celui d'un martyr de la foi. »

Il mourut le blasphème à la bouche, comme ce réprouvé dont parle le Dante dans le cinquième habitacle.

celui-ci était malade et ne pouvait comparaître devant lui. « Que faites-vous ici, s'écria-t-il en beuglant comme un taureau, que faites-vous ici ? Pourquoi n'êtes-vous pas à l'armée, lâche aristocrate que vous êtes ? Je sais, je sais tout : on me l'avait bien dit ! Oh ! cela ne se passera pas comme cela, nous en verrons de belles ! » Mon frère, vraiment effrayé pour mon père et pour nous, voulut en vain faire comprendre à cet homme qu'il n'était pas à l'armée parce que, mon père étant malade, sa famille n'avait que lui pour défenseur et pour appui. Le petit homme n'entendait ou plutôt ne comprenait rien, et il s'en fallut de bien peu que mon frère ne fût arrêté à l'instant même. Il rentra fort alarmé, mais ne voulut parler de rien à mon père, dont l'état de faiblesse et de souffrance nous donnait déjà d'assez vives inquiétudes ; il se concerta avec ma mère. L'excellent esprit de ma mère s'unit à son cœur pour la déterminer à écrire à Salicetti, alors à Paris pour le procès du roi.

Je parlerai plus tard de Salicetti pour le faire connaître comme homme public. Je me bornerai maintenant à le présenter dans les rapports qu'il eut avec ma famille, rapports qui devaient avoir une suite bien remarquable pour nous.

Sa lettre était celle d'une femme, d'une mère qui craignait tout et qui s'adressait à un homme qu'elle regardait comme pouvant tout aussi pour détourner le danger qu'elle redoutait. Elle invoquait l'amitié, les souvenirs de la patrie et finissait en disant à Salicetti qu'elle lui devrait la vie de son mari et de ses enfants.

Salicetti répondit, par le courrier suivant, une lettre d'une amabilité parfaite. Il remerciait ma mère de lui donner l'occasion de faire une chose non seulement utile pour elle, mais agréable pour lui. « Il plaçait M. de Permon, lui écrivait-il, sous la protection immédiate des autorités de Toulouse, témoignait un grand regret de la maladie de mon père, lui proposait son crédit s'il voulait servir, n'importe à quel titre, ses talents étant connus et estimés. Quant à mon frère, il le nommait son secrétaire et lui envoyait sa nomination avec un congé pour passer trois mois dans sa famille ; il ajoutait que, si ses opinions ou telle autre raison l'empêchaient d'accepter, il n'avait qu'à garder, pour le sauver de la crise présente, le brevet et le congé, et que dans les trois mois qu'il avait devant lui, il pourrait trouver un autre expédient. » Dans sa lettre, Salicetti disait en outre les choses les

plus obligeantes pour mon frère et témoignait le désir de l'avoir près de lui.

Mon frère accepta, comme on peut le croire, la proposition de Salicetti, mais mon père l'ignora ; ses opinions et ses affections étaient trop blessées en même temps, pour qu'on lui donnât la douleur d'avoir à prononcer sur une semblable décision. Mon frère répondit avec une reconnaissance vraie à Salicetti et lui dit qu'il le rejoindrait au mois de mars suivant. Mon frère avait alors vingt-quatre ans.

Cependant l'horizon s'obscurcissait chaque jour davantage. Le procès du roi s'instruisait; les provinces étaient dans la consternation et, sans doute, Louis XVI eût été sauvé si l'on eût fait un appel au peuple. Bien que trente-sept années se soient écoulées depuis ce tragique événement, ce n'est pas encore assez, selon moi, pour que l'on puisse traiter un pareil sujet, tant il est empreint d'une solennité effrayante.

CHAPITRE III

Avertissement de Salicetti. — Opinion de Mme de Saint-Ange sur Napoléon. — Bonaparte et le pot-de-vin. — Son uniforme de général à Toulon. — Mise en état d'arrestation de Bonaparte. — Napoléon orateur de clubs. — Son séjour en Corse et à Gênes. — Au siège de Toulon. — Sa rencontre avec Junot. — Bonaparte jouant et trichant toute une nuit. — Opinions politiques de Napoléon. — Le chaud patriote. — Projet d'évasion. — Défense de Bonaparte. — Mis en liberté, mais rayé du tableau des officiers généraux. — Bonaparte et les hommes de la Révolution.

Salicetti, qui était alors dans le Midi provençal et italien de la France, écrivait souvent à ma mère et lui donnait des règles de conduite. Elle reçut de lui une lettre d'un style qui prouvait qu'il avait appris que mon père voulait se mettre en hostilité avec le gouvernement.

« Prenez garde, chère signora Panoria, ajoutait-il ; on parle de mouvements sourds et cachés. On dit que les royalistes veulent remuer. Certes, ce n'est pas moi qui accuserai jamais le citoyen Permon de faire partie d'aucune conspiration, *puisque j'ai engagé ma parole que l'on pouvait se fier à lui ;* mais les autres, chère citoyenne Permon, les autres peuvent voir, dans ce désir de rester seul, un besoin de cacher à des yeux clairvoyants des démarches coupables. Engagez-le donc à voir plus de monde ; vous avez toujours eu une maison agréable : pourquoi votre salon de Toulouse ne serait-il pas comme celui de Paris ? »

Ma mère communiqua cette lettre à mon père, qui comprit enfin les dangers qu'en effet il assumait sur nos têtes en appelant ainsi l'attention d'une autorité déjà soupçonneuse. Ma mère connaissait déjà beaucoup de monde à Toulouse, et bientôt notre maison fut une des plus agréables de la ville.

Ma mère avait retrouvé à Toulouse, par un de ces hasards que l'on ne sait comment nommer, une de ses cousines, qui de la Corse était venue s'établir en Languedoc. Mlle Stéphanopoli avait épousé M. de Saint-Ange, officier de marine distingué, qui s'était retiré du service à l'époque de la Révolution, avait acheté à Saint-Michel-de-Lanez, près de Castelnaudary, un château antique, ayant jadis appartenu aux Polignac, et vivait là avec sa femme et sept beaux enfants.

Mme de Saint-Ange et ma mère furent ravies de se revoir. Elles s'aimaient tendrement, et cette joie de se retrouver fut alimentée par mille souvenirs de la patrie. Mlle Stephanopoli était autant l'amie de Lætitia Bonaparte que ma mère le pouvait être, et sa seconde parole fut : « Eh bien, Panoria, voilà l'un des fils de Lætitia Ramolino qui fait vraiment bien son chemin. Sais-tu, ma fille, que ce jeune homme est capable de devenir général de division? J'avoue que je ne l'aurais pas deviné, et que Joseph est celui que j'aurais désigné comme devant relever la famille (1). Et l'archidiacre..

— Oh ! laisse-là ton archidiacre, disait ma mère ; c'est déjà bien assez d'en entendre sans cesse parler lorsqu'on est en Corse. — Mais, *figlia mia*, répondait ma tante, qui était rieuse comme une jeune fille de quinze ans, laisse moi te dire que l'oncle le chanoine, si le nom d'archidiacre te blesse, est une autorité assez puissante dans la famille Bonaparte pour que je le cite lorsqu'il est question de classer le mérite des enfants ; et je dis, comme lui, que Joseph me paraît fait pour aller à tout. Vois quelle belle figure, quelles bonnes manières ! Napoleone est laid comme une mouette, *figlia mia !...* entêté comme une mule, et de plus très grossier, quoiqu'il soit ton élève ; entends-tu bien, cousine ? — Allons, dit ma mère, il t'aura fait quelque sottise, et toi, en vraie Corse, tu ne lui pardonnes pas ».

Ma tante se mit à rire ; cela était vrai. Voici le fait ; il s'était passé il y avait seulement quelques mois.

A cette époque, tout le monde cherchait à ajouter au peu de fortune que l'on avait sauvé et l'amour-propre était relégué chez les sots. Ma tante, qui était de ce nombre, calcula fort justement

(1) Ma tante Saint-Ange, venant à Paris en 1806, me raconta cette petite scène en riant de tout son cœur. Napoléon était empereur alors, et au plus haut degré de sa gloire.

qu'elle pouvait obtenir des résultats avantageux en envoyant dans les ports de Provence des objets que l'on pourrait diriger sur la Corse et en rapporter d'autres objets d'échanges. Quelque temps après le siège de Toulon, elle envoya à Marseille des draps de toile qui devaient être expédiés sur Calvi. Son correspondant lui écrivit que les Anglais tenaient la mer avec une surveillance trop active pour que l'on pût tenter sûrement le passage des marchandises.

— Voulez-vous m'en croire? ajoutait-il ; faites vendre vos marchandises soit à Toulon, soit à Antibes ou à Nice. Il y a des soldats, dont vingt sur trente n'ont pas de chemises. Vos toiles sont excellentes et, comme elles sont peu chères (1), elles se vendront bien. Vous connaissez le général Bonaparte ; écrivez-lui et votre affaire doit rapporter cinquante pour cent de bénéfice.

Ma tante comprit aisément qu'en effet le conseil pouvait avoir un bon résultat ; elle adressa à Bonaparte une lettre qu'elle eut grand soin d'écrire en italien, en y mêlant même quelques mots corses pour mieux lui rappeler la patrie, et, afin que rien n'y manquât, elle fit partir le petit convoi sous la conduite d'un vieux domestique de son père qui s'était établi dans les environs de Marseille et faisait le cabotage. C'était un Corse, un montagnard et, quoiqu'il fût âgé, rempli de vigueur et de courage.

Bartolomeo Peraldi connaissait toute la famille Bonaparte et Napoléon comme les autres : aussi les épaulettes de général ne lui en imposèrent-elles pas du tout. Il lui remit la lettre de la signora Catalina et puis s'assit sans autre préliminaire de politesse.

Bonaparte, quoiqu'il fût à peine huit heures du matin et que l'on fût dans l'hiver, était déjà habillé, coiffé, botté et prêt à monter à cheval ; il est vrai que la poudre était mal mise sur des cheveux mal peignés ; que l'habit, d'un assez vilain drap, n'avait, pour indiquer la nouvelle dignité du jeune général, qu'un petit galon sur lequel était *brochée* une feuille de chêne, et encore n'était-il posé qu'au large collet montant et rabattant que l'on mettait alors aux habits d'uniforme ; ses épaulettes étaient plus que mesquines et son chapeau bordé avait à lui seul plus

(1) Cette toile était faite dans le château même de Saint-Michel. Ma tante et mes cousines filaient le chanvre et le lin et un tisserand de Castelnaudary achevait l'ouvrage.

de galon que n'en avait tout l'habit ; il était surmonté d'un volumineux plumet tricolore, qui indiquait l'officier supérieur et le commandant.

Bartolomeo vit tout cela avec ce coup d'œil vif et rapide qui appartient aux gens de sa nation ; mais il eut bientôt un autre travail que celui d'inspecter son ancienne connaissance, ce fut de lui répondre.

Il avait déjà remarqué un changement assez sensible sur la figure de Bonaparte, tandis qu'il lisait la lettre de Mme de Saint-Ange. D'abord un sourire assez moqueur vint sur ses lèvres minces ; ensuite son front se plissa, ses sourcils se rapprochèrent et, regardant Bartolomeo :

— Qu'est-ce que ce grimoire-là ? dit-il en repoussant la lettre de Mme de Saint-Ange.

Ce peu de mots fut articulé en français et à très haute voix, de manière, surtout à être entendu de deux officiers qui étaient dans la pièce voisine. Bartolomeo comprit l'intention de Bonaparte, qui lui déplut.

— *Signor Napoleone*, lui répondit-il en italien, quoiqu'il sût très bien le français, *non capisco niente a tuto ; voi sapete, chè in Corsica noi altri poveri diavoli non parliamo chè il nostro* patois, *come lo chiamano qui. Fate mi dunque il favore di parlare la nostra cara lingua* (1).

Bonaparte regarda le marin fixement ; il voyait bien qu'il le devinait, et néanmoins lui-même ne s'avouait pas son intention ; Bartolomeo ou *Tolomeo*, comme on l'appelait, ne parut pas embarrassé de cette sorte d'enquête et lui-même au contraire changea de position avec Bonaparte, en le fixant avec une expression assez railleuse qu'il accompagna d'un sourire.

— Je suis sorti trop jeune de Corse pour m'exprimer facilement en italien, dit Napoléon après avoir tourné sur ses talons, car le regard malin du matelot lui déplaisait. Je ne vois d'ailleurs pas la nécessité de parler *ce patois*, comme tu l'appelles fort bien, puisqu'il me semble, ajouta-t-il en reprenant la lettre de Mme de Saint-Ange, que la signora Catalina me dit que tu es depuis quinze ans établi sur la côte de Provence.

(1) « Monsieur Napoléon, je ne comprends rien du tout. Vous savez qu'en Corse, nous autres pauvres diables, nous ne parlons que *patois*, comme vous l'appelez ici. Faites-moi donc le plaisir de parler notre chère langue. »

— Si, signor, répondit le matelot en clignant un œil et faisant signe de la tête.

— Eh bien ! alors tu dois savoir parler français, dit Bonaparte avec humeur. Que signifie cette affectation, drôle que tu es ?

Peraldi devint pâle et tremblant. Il a dit depuis qu'il avait été au moment de se trouver mal. Cette impression fut promptement réprimée et, remettant sur sa tête le bonnet rouge et bleu qu'il avait ôté en entrant, il dit à Bonaparte :

— *Non è bisogno di tanto far laquadra, signor Napoleoncino ; chè penso bene che mi volete dar la burla di chiamarmi così. Mà basta ! Che riposta daró alla signora Kalli (1)?*

Bonaparte lui jeta un coup d'œil interrogateur.

— *Si signor ; la signora Catalina, la signora Kalli, è medesima Cosa. In somma Madama di Saint-Ange. Cos'ho da dire?*

— Savais-tu ce que contenait cette lettre? demanda le général en indiquant celle de ma tante qui était sur la table à côté de lui.

Bartolomeo fit avec la tête un signe affirmatif.

— Alors, dit Bonaparte avec vivacité et en parlant extrêmement haut, tu es plus hardi que je ne croyais, en venant m'apporter un pareil message. Figurez-vous, ajouta-t-il en s'adressant aux officiers qui étaient dans l'autre chambre, que ce *drôle-là* (il appuya sur le mot *drôle*) est arrivé ici avec une pacotille expédiée par une de mes compatriotes qui croit qu'en cette qualité je dois faire acheter à la république ses toiles éventées et ses draps brûlés. Il est vrai qu'elle me propose de me payer ma commission. Tenez, voyez, citoyens ! Et il fut prendre la lettre de ma tante à laquelle était attachée en effet une petite bande de papier sur laquelle étaient collés des échantillons de draps et de toiles avec les numéros des pièces.

— Elle m'offre, comme *pot-de-vin* (il paraît qu'elle connaît bien les termes), la pièce n° 2. Si elle me séduit, au moins vous pouvez affirmer que ce n'est pas par la beauté du présent. Et il indiqua du doigt aux deux officiers la bande de toile jaune qui avait été levée sur la pièce qu'on lui destinait. Les deux jeunes gens se mirent à rire aux éclats. La toile était ce qu'il fallait

(1) « Il n'est pas besoin de tant vous divertir de moi, monsieur *Napoléoncino* ; car je vois bien que vous vous moquez de moi, en me nommant ainsi ; mais c'est assez. Quelle réponse ferai-je à la signora Kalli ? » Le diminutif *Napoléoncino* ne peut se traduire.

qu'elle fût pour de la toile à chemise de soldat. Mais je ne sais en effet où ma tante Saint-Ange avait la tête le jour où il lui vint dans l'esprit de lui adresser pareil cadeau.

— Ce n'est pas au reste le plus ou le moins de beauté de la chose qui me frappe en ceci, poursuivit Bonaparte ; c'est l'inconvenance du procédé. Quant à toi, dit-il à Bartolomeo, tu es heureux de n'être que le porteur de ce sot message. Allons, hors d'ici.

Les officiers étaient entrés dans la chambre au moment où Bonaparte leur avait parlé. L'un d'eux, croyant remplir les intentions du général, s'avança vers Bartolomeo et allait le prendre par le bras pour le mettre à la porte, lorsque le *patron montagnard*, reculant de deux pas, prit une chaise qu'il remit aussitôt à terre, parce que Bonaparte s'élança pour ainsi dire entre lui et l'officier.

— *Me né vado, me né vado. Benedetto Dio ! che fuoco ! E perché ? perché la brava madama di Saint-Ange gli mando qualche poveré misure di tela per farsi una mezzadozzine di camicci (1) ! Eh !...* J'ai vu le temps et il n'est pas encore bien éloigné, dit Bartholomeo en parlant tout à coup français, où la moitié de cette pièce de toile eût été reçue avec plaisir par votre mère, général Bonaparte, et pour en faire des chemises à vos sœurs encore ; je sais bien qu'à présent elles en ont de plus fines à Marseille. Et ce n'est peut-être pas le mieux pour l'une d'elles, marronna-t-il entres les dents. Ah çà, vous ne voulez pas décidément des draps et de la toile ? ajouta-t-il et se tournant vers Bonaparte.

— Je n'en proposerais seulement pas deux *pans*, répondit le général.

— Eh bien ! je vais aller vendre la pacotille de la signora Catalina aux Anglais. Ils paient bien, eux, en bon argent et...

— Si tu t'avises de le tenter seulement, lui dit Bonaparte, comme il passait la porte de la chambre, je te fais fusiller.

— Prrrrrr ! dit Bartolomeo en descendant l'escalier et faisant jurer un juron provençal à chaque marche. *Altro, altro, figlio mio !* Et redoublant de vitesse, il cria de toute la puissance de ses poumons de patron de barque :

(1) « Je m'en vais ! Je m'en vais ! Dieu béni ! Quel feu ! Et pourquoi ? parce que la brave Mme de Saint-Ange, lui envoie quelques misérables aunes de toile pour se faire une demi-douzaine de chemises ! »

— Si vous l'essayez, ne me manquez pas ; je vous le conseille en ami corse.

Les officiers voulaient courir après lui, Bonaparte les retint.

— Laissez-le, leur dit-il ; ce serait une chose folle que d'aller se frotter à ce gaillard-là. Vous ne connaissez pas nos hommes des montagnes ; celui-ci n'a pas l'air d'en être un des plus faciles et il est de plus enduit d'une couche de marine provençale qui le rend encore moins maniable. Je parlerai au commandant du port.

Peraldi sut qu'en effet Bonaparte l'avait signalé comme contrebandier au commandant du port. Cela ne l'empêcha pas d'aller vendre, comme il l'avait annoncé, les toiles et les draps de ma tante Saint-Ange aux Anglais, qui le lui payèrent en bonnes guinées. Bonaparte apprit depuis des particularités relatives à l'intérieur de Mme de Saint-Ange, qui lui expliquèrent d'une manière fort naturelle et l'envoi et la proposition qui y était jointe. Il parut fâché d'avoir témoigné autant de mécontentement, mais je suis sûre que jamais il n'a pardonné à Bartolomeo Peraldi la leçon qu'il en reçut ce jour-là devant deux officiers qui, ne tenant pas à son état-major, n'avaient aucune raison pour lui garder le secret.

Pendant notre séjour à Toulouse, ma mère reçut des lettres de mon frère qui l'affectèrent beaucoup ; elles lui annonçaient la mise en accusation du général Bonaparte et les causes qui l'avaient motivée. Albert en était indigné ; il trouvait que Salicetti n'agissait pas dans cette affaire comme son cœur aurait dû le lui conseiller envers un compatriote, un ancien ami. A cette époque, mon frère était, comme on le sait, auprès de Salicetti en qualité de secrétaire. Quoiqu'il fût ce que nous appelons aujourd'hui *libéral constitutionnel*, il ne partageait pas les opinions démagogiques de Salicetti et de ses adhérents. Bonaparte, le voyant dans le cabinet des représentants, fut étonné et le lui témoigna en faisant une exclamation : Toi ici ! » dit-il, avec ce sourire qu'il savait rendre dès lors accablant quand il le voulait.

Aussitôt que ma mère eut reçu les lettres de mon frère, qui étaient datées de Sisteron, de Draguignan, de Barcelonnette (1), elle écrivit à Salicetti en lui exprimant toute la peine que lui

(1) Les lettres de mon frère sont de thermidor et fructidor (août et septembre 1794).

causait l'arrestation de Bonaparte. « Ne me faites pas le chagrin, lui disait-elle, de penser que sa mère ajoute cette nouvelle peine à celle qu'elle a déjà. »

Mon frère remit cette lettre à Salicetti et lui demanda au nom de ma mère une réponse favorable. Salicetti, après l'avoir lue, dit à mon frère : « Tu répondras à la citoyenne Permon que je suis fâché de ne pas faire ce qu'elle me demande pour le général Bonaparte. Mais tu vois toi-même que la chose est impossible. Les notes qui sont arrivées de Corse me dicteraient une conduite comme celle que je tiens, quand elle ne me serait pas imposée par les affaires de Gênes. N'es-tu pas de mon avis, Permon? » Mon frère ne pouvait répondre *oui ;* car il n'était pas de l'avis de Salicetti. On accusait Bonaparte d'espionnage et il ne l'en croyait ni coupable ni capable. Il ne pensait pas d'ailleurs que, dans aucun cas, ce fût à Salicetti à l'accuser de jacobinisme ; aussi garda-t-il le silence.

Depuis longtemps, je connaissais les affaires de Corse dont parlaient Salicetti et Albitte ; mais j'ai eu tout récemment sur ces affaires de nouveaux détails, qui m'ont été donnés par un témoin actif, oculaire, et parfaitement en état, par son esprit et ses lumières, de juger de tout ce qui se passait. Cette personne habite Versailles en ce moment. Voici les faits.

Dans le printemps de 1793, avant d'aller à Toulon Bonaparte, ayant obtenu un congé, alla en Corse. Il logea, aussitôt après son arrivée à Ajaccio, près la Porte-de-Mer, chez une vieille comtesse de Rossi, amie de sa famille. J'ignore pour quelle raison il ne logeait pas chez sa mère. Quoi qu'il en soit, un club se forma dans une caserne située hors de la ville, tout au haut de la Place-de-Mer. Plusieurs orateurs s'y firent remarquer, et Napoléon Bonaparte y parla souvent. Il a dit plus tard à Sainte-Hélène que, dans le cours de la Révolution, on l'avait confondu avec Lucien. Lucien était trop jeune alors pour qu'il pût y avoir erreur entre les deux frères. C'était bien Napoléon qui pérorait alors, et avec une éloquence concise et péremptoire, telle que nous la lui avons toujours connue. Lucien a une tout autre manière de parler. D'ailleurs il ne peut y avoir erreur, je le répète.

La société d'Ajaccio, alarmée de la force que prenait ce club, forma une autre assemblée dans laquelle se mirent plusieurs personnes de ma connaissance, entre autres un officier de marine dont le bâtiment était alors en rade, et qui, par son esprit, son

courage et *sa tête bretonne* bien déterminée, se trouvait fort en état de résister aux meneurs du premier club, s'ils cherchaient à attaquer l'assemblée, dont le lieu de réunion fut une grande maison au bas de la place. Cette assemblée n'avait pour but que de maintenir la tranquillité et empêcher le désordre. Les dispositions du club parurent enfin si hostiles envers la paix publique que l'assemblée modérée résolut d'envoyer quelques-uns de ses membres vers celle qui ne l'était pas, pour la rappeler aux sentiments que ses membres devaient avoir pour leurs compatriotes, et leur démontrer tout le mal qu'ils pouvaient faire à leur patrie.

L'officier de marine dont je parle était à la tête de cette députation, composée de lui et de trois autres membres de l'assemblée. Ils engagèrent le club à la paix et surtout à attendre ce que déciderait la France, et à suivre le mouvement de la république. Bonaparte monta aussitôt à la tribune et fit un discours des plus véhéments dont le résumé était que, en temps de révolution, il ne fallait que des amis ou des ennemis ; que Solon punissait de mort tout homme qui restait neutre dans les discordes civiles ; que les modérés devaient donc être considérés comme ennemis par les vrais patriotes (1).

Lorsque la séance fut finie, il alla se promener sur la place ; il était fort animé et paraissait surtout peu disposé à rien entendre de conciliant. Son attitude n'effraya cependant pas celui de mes amis qui faisait partie de la députation. Il fut à lui et, comme leurs relations de société étaient assez intimes, il lui reprocha vivement la motion qu'il venait de faire à la tribune

— Bah ! dit Napoléon, style de club tout cela. Mais vous-même, dit-il à mon ami, comment pouvez-vous, avec votre esprit, ne pas voir qu'il faut au contraire une attitude ferme et marcher dans une route large, et non pas dans un sentier ?

— Le sentier que je suis est aussi droit et peut-être plus droit que la route dans laquelle, vous, Bonaparte, vous pourriez bien vous perdre ; et c'est au nom de l'amitié que je vous porte, que je vous conjure de changer de manœuvre. Bonaparte fronça le sourcil, tourna sur ses talons et fut retrouver quelques-uns de ses turbulents collègues du club.

Quelques jours après, mon ami fut averti par ses correspon-

(1) Entraîné par la chaleur du discours, il dit qu'on devrait prendre des fascines et aller brûler le lieu des séances de l'assemblée des modérés.

dants de l'intérieur de l'île que quatre mille paysans devaient descendre des montagnes sous trois jours. Ils en voulaient surtout à Bonaparte et à sa famille, ainsi qu'à celle de Salicetti. Mon ami fut aussitôt avertir Bonaparte et lui dit qu'il était en danger. Napoléon voulut savoir d'où lui venait cet avis, et les questions se multiplièrent aussitôt. Mon ami lui répondit, en souriant, « qu'il devait se borner à recevoir l'avertissement qu'il lui donnait sans chercher à entrer plus avant dans ce mystère. » Napoléon voulut parler très haut ; mais notre marin breton avait deux oreilles qui ne s'effarouchaient pas aisément, et Bonaparte fut forcé de s'en tenir à ce que mon ami lui disait, sans être plus instruit, à la fin de la conférence, qu'il ne l'était au commencement. Il entra dans une colère difficile à exprimer ; il était furieux de ne pas savoir quelles étaient les personnes qui avaient averti le jeune officier de marine. Après avoir inutilement insisté pour savoir les noms qu'on s'obstinait à lui taire : « Au surplus, ajouta-t-il, cela m'est égal ; je ne crains personne ! » Là-dessus, ils se quittèrent avec une sorte de froideur, et le lendemain ils évitèrent de se parler. Le jour suivant, le gondolier de mon ami accourut de très grand matin pour lui dire qu'il venait de voir Bonaparte, déguisé en matelot, s'embarquer dans une gondole et se dirigeant sur Calvi. Il sortit à l'instant pour s'assurer de la vérité du fait, qui lui fut confirmé par tous les marins du port. Ayant demandé ce qu'était devenue la famille Bonaparte, il apprit qu'elle s'était réfugiée à Curyèse (1). Napoléon se sauva dans les montagnes avec Multédo (2). Il fut arrêté par les partisans de Paoli, qui descendaient alors des vallées supérieures (3), au nombre de quatre ou cinq mille, mais il parvint à s'échapper et, traversant le *Marzolino* (petit district intermédiaire), il se rendit à Calvi. Là, apprenant que sa mère, ses jeunes frères et ses sœurs n'étaient pas encore arrivés, il se rembarque et veut aller à Ajaccio. Mais, apprenant en route que sa mère avait eu le bonheur de passer, il revint à Calvi, où il trouva sa famille établie chez les

(1 Nouveau séjour de la Colonie grecque.

(2) Il est bien singulier que l'empereur n'ait pas dit plus tard, à Sainte-Hélène, *un mot* sur des événements si remarquables et auxquels il avait pris une part aussi active.

(3) Ce fut vers ce temps que le gouvernement envoya trois commissaires pour faire arrêter Paoli. Ces trois commissaires étaient Salicetti, Delcher et Lacombe.

Giubéga et les *Paravicini*, leurs parents et amis. Mme Bonaparte avait alors avec elle Joseph (1), Élisa (Marianne), Jérôme, Louis, Paulette, Caroline (Annunciata), Napoléon et Fesch. Ce fut de Calvi que Mme Bonaparte se rendit à Marseille, où elle demeura jusqu'à son retour en Corse, ce qui n'eut lieu que lorsque son fils fut général en chef de l'armée d'Italie. Jérôme demeura avec le général Casabianca, commandant de Calvi, et Caroline fut confiée aux Paravicini. Lucien n'était plus avec sa famille depuis un mois lorsque les troubles éclatèrent.

On voit que j'ai repris les choses d'un peu plus haut, car à cette époque Napoléon venait de recevoir son brevet de capitaine d'artillerie. Ce fut peu de temps après qu'il fut envoyé à Toulon pour commander les travaux du siège.

Junot était sergent de grenadiers, grade qu'il avait reçu sur le champ de bataille. Etant un jour au poste de la batterie des Sans-Culottes, un commandant d'artillerie, venu de Paris depuis peu de jours pour diriger les opérations du siège en ce qui regardait l'artillerie sous les ordres de l'intelligent Cartaux, demanda à l'officier du poste un jeune sous-officier qui eût en même temps de l'audace et de l'intelligence. Le lieutenant appelle aussitôt *La Tempête* et Junot se présente. Le commandant fixe sur lui cet œil qui semblait déjà connaître les hommes.

— Tu vas quitter ton habit, dit le commandant, et tu iras *là* porter cet ordre.

Il lui indiquait de la main un point plus éloigné de la côte, et lui expliqua ce qu'il voulait de lui. Le jeune sergent devint rouge comme une grenade, ses yeux étincelèrent.

— Je ne suis pas un espion, répondit-il au commandant ; cherchez un autre que moi pour exécuter votre ordre.

Et il se retirait.

— Tu refuses d'obéir ? lui dit l'officier supérieur d'un ton sévère ; sais-tu bien à quoi tu t'exposes ?

— Je suis prêt à obéir ? dit Junot, mais j'irai là où vous m'envoyez avec mon uniforme, ou je n'irai pas. C'est encore bien de l'honneur pour ces.... Anglais.

Le commandant sourit en le regardant attentivement.

— Mais ils te tueront ! reprit-il.

(1) Voici leur ordre de naissance : Joseph, Napoléon, Élisa, Lucien, Paulette, Louis, Caroline et Jérôme.

— Que vous importe ? vous ne me connaissez pas assez pour que cela vous fasse de la peine et quant à moi, ça m'est égal.... Allons, je pars comme je suis, n'est-ce pas ?

Alors il mit la main dans sa giberne.

— Bien ! avec mon sabre et ces dragées-là, du moins la conversation ne languira pas, si ces messieurs veulent causer.

Et il partit en chantant.

Après son départ, « Comment s'appelle ce jeune homme ? demanda l'officier supérieur. — Junot. — Il fera son chemin. » Alors le commandant inscrivit son nom sur ses tablettes. C'était déjà un jugement d'un grand poids, car on a facilement deviné que l'officier d'artillerie était Napoléon.

Peu de jours après, se retrouvant à cette même batterie que l'on appelait la batterie des Sans-Culottes, Bonaparte demanda quelqu'un qui eût une belle écriture ; Junot sortit des rangs et se présenta. Bonaparte le reconnut pour le sergent qui déjà avait fixé son attention. Il lui témoigna de l'intérêt et lui dit de se placer pour écrire une lettre sous sa dictée. Junot se mit sur l'épaulement même de la batterie. A peine avait-il terminé sa lettre, qu'une bombe lancée par les Anglais éclate à dix pas et le couvre de terre ainsi que la lettre.

— Bien ! dit en riant Junot, nous n'avions pas de sable pour sécher l'encre.

Bonaparte arrêta son regard sur le jeune sergent ; il était calme et n'avait pas même tressailli. Cette circonstance décida sa fortune. Il demeura près du commandant d'artillerie et ne retourna plus à son corps. Plus tard, lorsque la ville fut prise et que Bonaparte fut nommé général, Junot ne demanda pas d'autre récompense de sa belle conduite pendant le siège que d'être nommé son aide de camp (1), préférant un grade inférieur à celui qu'il pouvait avoir en restant au corps. Mais pour cela il fallait quitter Bonaparte et Junot ne le pouvait déjà plus.

Junot avait une âme de feu et le plus noble cœur. Il s'attacha bientôt à son général avec un dévouement qui devenait un culte. Sans avoir la mesure du géant qui était devant lui, son esprit pénétrant avait jugé qu'il voyait un grand homme.

Il me revient en ce moment une petite histoire, relative à Bo-

(1) Junot et Muiron, qui périt depuis si malheureusement, furent les deux premiers aides de camp que Napoléon ait eus.

naparte et aux deux frères Suchet, qui se passa un peu après le siège de Toulon.

Il y avait déjà quelques semaines que la ville était prise et, quoique les occupations militaires et administratives dussent remplir assez de temps pour chasser l'ennui, il y avait encore bien des heures dans la journée dont Bonaparte ne savait que faire. Chauvet, commissaire-ordonnateur en chef de l'armée, avait ses petits arrangements qui le mettaient à l'abri du danger de l'ennui. Mais Bonaparte était entièrement libre. Le chef des constructions maritimes (ou quelque chose dans ce genre) avait deux filles fort jolies, dont Chauvet était fort occupé. Junot avait aussi ses petites affaires et, tout au milieu de ses occupations, Bonaparte s'ennuyait fort. Il dit un jour à Chauvet :

— Je veux aller demander à dîner à Suchet. Fais-le prévenir.

Or pour l'explication de ce qui suit, il faut savoir que Suchet, alors chef de bataillon, était en cantonnement à La Seille, joli petit village situé dans le point le plus profond de la rade de Toulon. Suchet occupait là une toute petite maison, une bastide appertenant au père de ces jolies personnes dont l'une intéressait Chauvet. Ce fut donc la chose la plus naturelle du monde que d'inviter le père et les deux filles à venir dîner avec cette troupe de jeunes gens, dont le plus âgé n'avait pas vingt-cinq ans.

Suchet reçut ses hôtes comme il le fit toujours, d'abord très bien et puis avec ce visage de bonne humeur qui dit : « Je suis heureux de vous avoir chez moi. » Son frère Gabriel, qui alors était comme sa femme et se mêlait de conduire sa maison (1), leur fit faire un très bon dîner, qui, de plus, fut aimable et gai, et où l'on se divertit comme pouvaient le faire huit ou dix jeunes têtes folles.

On ne peut pas toujours rire et il fallut songer au retour. Mais il fut impossible. On était alors en hiver et, pendant les joies et les rires, il était tombé une neige gelée, un verglas qui rendait la communication avec la ville impraticable, surtout la nuit étant fort obscure. On prit bien vite son parti. On fit du punch, on but, on causa, on rit de plus belle et l'on attrapa enfin le bout de la soi-

(1) Nous allions quelquefois dîner chez le général Suchet après son retour d'Italie. Il était garçon, mais occupait déjà son joli hôtel de la rue de la Ville-l'Evêque. Sa maison était admirablement bien tenue et les deux frères en faisaient les honneurs d'une manière remarquable.

rée. Mais ce n'était rien, il fallait arriver au matin. Comment faire? Il n'y avait dans toute la bastide qu'un grand lit, dans lequel couchaient les deux frères. On proposa aux deux jeunes filles de l'occuper. Mais comme la chambre à coucher était la seule dans laquelle on pût faire du feu elles ne le voulurent pas. On voulut redoubler de gaîté alors et on sait que, lorsque ce n'est plus qu'une résolution, cela va mal. Bonaparte, qui dès ce temps-là n'aimait pas les visages *grognons*, comme il les appelait, proposa de jouer au vingt-et-un. C'était en général la chose la plus comique que de le voir jouer à quelque jeu que ce fût. Lui, dont la vue si rapide, le jugement si prompt, saisissaient à l'instant même l'objet qui s'offrait à lui, il n'a jamais pu apprendre la marche même d'un jeu, quelque simple qu'il pût être. Aussi trouvait-il plus court de tricher (1). Ce soir-là, il mit le vingt-et-un en train et, pendant quelque temps, ce moyen ranima la gaîté éteinte. Mais bientôt le froid s'empara des pauvres jeunes filles; le sommeil les gagna, en dépit de leur volonté et des œillades de Chauvet, et, je pense bien aussi, de celles de Junot, car il n'était pas homme à laisser à personne sa part à cet égard, quoique la place fût déjà prise. Les deux sœurs ne purent enfin plus résister, elles se jetèrent tout habillées sur le grand lit qui était dans un coin de la chambre et s'endormirent bientôt d'un profond sommeil. On sait que le froid et le feu sont un opium puissant pour endormir. Tout ce qui était dans la chambre se mit bientôt à ronfler, excepté Bonaparte et Gabriel Suchet. Les autres, étendus sur des bancs de bois qui étaient autour de la chambre, sur des chaises, dormaient profondément, comme je l'ai dit. Quant à eux, ils passèrent toute la nuit, et une nuit d'hiver, c'est-à-dire sept heures au moins, à jouer au vingt-et-un. La paupière de Bonaparte ne s'abaissa seulement pas. De temps en temps il tournait les yeux vers le lit et regardait dormir les deux jeunes filles. Et lorsque quelquefois Gabriel Suchet lui faisait remarquer la pose gracieuse de l'une d'elles, il souriait, mais avec une teinte de tranquillité, si je puis me servir de ce mot, singulière dans un jeune homme de vingt-cinq ans. Bonaparte n'eut jamais qu'une seule passion réelle, et dès lors elle maîtrisait toutes les autres.

Toute la nuit se passa donc à jouer au vingt-et un et à dire

(1) Je parlerai plus tard des fameuses parties de reversi, d'échecs, et même de barres de la Malmaison; dans toutes il trouvait le moyen de tricher.

d'une voix monotone et traînante : « *Carte..., Content* », et, pour Bonaparte, l'inflexion de voix ne changeait pas pour les deux mots.

Gabriel Suchet me disait que, malgré le nombre d'années écoulées depuis cette époque, il voyait encore Bonaparte renversé dans son fauteuil, appuyé sur le bras et avançant l'autre main en disant : « Carte..., Content. »

Les Mémoires contemporains de M. de B... disent que Bonaparte ne fut pas accusé et arrêté, comme tenant au régime terroriste. Le fait est, au contraire, positivement exact, et je dois le savoir puisque mon frère était le secrétaire de Salicetti ; que mon mari fut le confident, l'ami, encore plus que l'aide de camp de Bonaparte ; que Salicetti lui-même, sauvé par nous de l'échafaud et pendant six semaines dans notre plus intime intérieur, comme on le verra plus tard, nous parla sans cesse de cette affaire pour se disculper de la part qu'il pouvait y avoir prise. A cet égard je sais donc mieux la vérité que qui que ce soit au monde, je pourrais dire, mieux que Bonaparte lui-même, mais il la connaissait telle que je la présente ici. Il ne voulait pas la dire et je n'ai pas besoin, je pense, de faire remarquer le silence gardé par Bonaparte dans le *Mémorial de Sainte-Hélène* sur cette époque entière de sa vie. Ce silence fort extraordinaire en apparence, est cependant facile à comprendre. Il parle, il est vrai, de cette affaire ; mais comment ? Ce ne sont pas des réticences, des oublis, des méprises ; ce sont des omissions complètes et nécessairement volontaires ; des faits d'une importance tellement immense dans sa vie n'ont pu lui échapper. Je ne porte point ici un jugement dicté par mon opinion personnelle, et je le prouverai tout à l'heure. Mais je ne puis m'empêcher de m'étonner d'un aussi complet silence sur une époque de son existence qui a influé sur son avenir et, par conséquent, sur la destinée du monde. Il parle de cette arrestation ordonnée par le représentant Laporte, vrai zéro dans toute cette affaire, comme on parlerait d'une arrestation de vingt-quatre heures pour une querelle de sous-lieutenant qui motiverait les arrêts. Comment ! il ne parle pas de ceux qui sont les vrais auteurs de ce qui fut tenté contre lui ! Et cependant celui qui le décrète d'arrestation est son compatriote ; c'est Salicetti. Celui qui est chargé de faire exécuter le décret est encore un compatriote ; c'est l'adjudant général Arena[1]. Celui qui inspecte ses

[1] Conjointement avec Viervein, commandant de gendarmerie.

papiers (après Salicetti, toutefois ; mon frère en fut témoin) est le commissaire ordonnateur Denniée, qu'il fit depuis intendant militaire de sa garde. Je pourrais ajouter que lui, Bonaparte, ordinairement si malheureux par son mépris pour l'espèce humaine, aurait pu trouver quelque douceur à reporter sa pensée sur un temps de sa vie qui lui présentait le souvenir d'une belle action et d'un généreux dévouement. C'était, il me semble, un sujet de conversation au moins comme un autre. Madame mère n'a jamais laissé échapper l'occasion de me parler de l'amitié, de la reconnaissance qu'elle avait vouée à jamais à Junot, par suite de cette affaire dont on verra les détails plus tard. Le roi Joseph, dont la belle âme garde tous les bons sentiments, me l'a prouvé bien souvent.

Tout ce qui a connu Napoléon ne reconnaît, dans beaucoup de parties du *Mémorial*, ni son style, ni sa façon de narrer, non pas sous le rapport des expressions, mais dans la manière de placer les faits. Ceux qui ont eu le bonheur de vivre familièrement avec lui, comme moi, par exemple, depuis mon enfance et presque la sienne, ont été frappés de ce que je viens de faire observer.

Le fait est que le sujet était scabreux ; en l'abordant, Napoléon aurait pris l'engagement de traiter à fond le point plus qu'épineux de ses opinions politiques, Or, c'est une des parties les plus singulières du *Mémorial*.

Le silence plus qu'extraordinaire de Napoléon s'explique donc uniquement par tout ce qu'il y avait de scabreux dans cette époque de sa vie. Parler de son arrestation exécutée par Arena, par ordre de Salicetti, pour cause juste ou injuste de jacobinisme, c'était prendre l'engagement de parler aussi de ses opinions, et c'est ce qu'il ne voulait pas faire. Bonaparte, en cette occasion, ainsi que M de Bourrienne l'a si judicieusement observé, a agi pour *la postérité*. Le *Mémorial*, a-t-il pensé, sera lu par cent millions d'individus parmi lesquels peut-être en comptera-t-on à peine mille qui connaissent les faits qui me déplaisent; ces mille personnes conserveront la mémoire de ces faits d'une manière peu inquiétante, par la tradition orale ; le *Mémorial* sera donc irréfutable. Bonaparte a dû faire ce raisonnement à Sainte-Hélène lorsqu'il n'imaginait pas qu'une *fièvre* de Mémoires viendrait, comme maintenant, agiter tous les cerveaux, mettre en mouvement toutes les plumes pour réunir d'anciens et intéressants souvenirs, leur redonner la vie, les mettre au jour et enfin les publier.

Quant aux miens, ceux de cette époque sont nombreux, et presque tous ont plus ou moins rapport à Napoléon Bonaparte. Il était fort lié avec Robespierre le jeune ; Junot l'était également. C'était ce que l'on appelle un excellent garçon, n'ayant pas de mauvais sentiments et croyant ou feignant de croire que son frère était mené par une troupe de mauvais sujets « qu'il ferait, disait-il, déporter à Cayenne, s'il était à sa place ». Junot a vu plusieurs lettres de Robespierre le jeune adressées à son frère ; et toutes ces lettres étaient dans le même esprit. Pensait-il effectivement ce qu'il écrivait? Voilà ce qu'il est impossible de certifier; je ne puis que soumettre les faits au lecteur. Les lettres de Robespierre le jeune avaient surtout pour but de faire renvoyer Joseph Lebon d'Arras, leur commune patrie.

En arrivant au siège de Toulon, Bonaparte avait la réputation d'un chaud patriote. Junot m'a dit souvent que le général en chef, qui était très modéré, avait d'abord eu une sorte de prévention contre le jeune officier qui affichait des principes au moins fort exaltés. Cette manière de voir était celle de toute la famille. Si cela n'avait pas été, le représentant du peuple Fréron, qui était alors à Marseille, n'aurait pas eu pour société intime, comme il l'avait alors, la maison de M^me^ Bonaparte, la mère, qui habitait Marseille à cette époque avec ses filles et ses deux plus jeunes fils, Louis et Jérôme.

Je ne veux pour preuve de la justesse de mon opinion que les deux pièces citées dans les *Mémoires* de M. de Bourrienne et dont Junot avait gardé copie.

La mission donnée par le représentant Ricord, le 25 messidor an II, à Bonaparte, est bien moins militaire qu'une espèce d'ordre de surveillance et d'enquête (1). Il est évident qu'il inspirait la plus haute confiance aux proconsuls qui alors étaient les maîtres de tout, et cette confiance ne pouvait résulter que de la connaissance qu'on avait de sa manière de penser. Il n'avait alors que vingt-cinq ans. Il fallait donc que Ricord fût bien sûr de lui

Salicetti remplaçant Ricord, on devait s'attendre que Bonaparte serait protégé par le nouveau venu. Ils étaient compatriotes

(1) Il fut spécialement recommandé au chargé d'affaires de la république française à Gênes, M. Faypoult. Il fut chargé de prendre note de la conduite du ministre français Tilly. En général, la teneur de ses instructions indiquait plus une mission diplomatique qu'une mission militaire.

et même amis, malgré la différence de leur âge ; et bien que Salicetti arrivât à la suite d'une *réaction*, il était cependant certain que lui Salicetti avait l'opinion que l'on appelait *terroriste*, puisque enfin Salicetti était de la Montagne.

Les deux attitudes politiques de Salicetti, au 7 thermidor et au 19 thermidor de la même année, furent remarquablement différentes l'une de l'autre, bien qu'il n'y ait eu que onze jours de distance entre ces deux époques, et cette différence pouvait amener des résultats graves, non pas que l'humanité eût moins à gémir depuis la mort de Robespierre ; mais on en parlait davantage. Salicetti, quoiqu'il ne fût pas méchant, avait assez marqué pour chercher à faire impression d'une autre manière Bonaparte et lui avaient été plus que d'accord l'année précédente lors des affaires de Corses (1). Bonaparte s'était mis plus en évidence, avait plus parlé à la tribune du club et quoique depuis il ait beaucoup cherché à mettre Lucien à sa place, alors on ne pouvait s'y tromper.

Lorsqu'il fut arrêté, Junot, qui l'aimait avec tendresse et un entier dévouement, voulut le sauver par la ruse ou par la force. Les supplices de la Terreur n'avaient pas cessé, et les inquiétudes les plus vives étaient à l'instant éveillées sur la personne atteinte d'une accusation, de quelque nature qu'elle fût. Mais Bonaparte lui défendit toute mesure hostile.

— Je suis innocent, lui dit-il, je dois me confier aux lois.

Voilà, au surplus, la lettre que, de sa prison, Napoléon écrivit à Junot, en réponse à sa proposition. Celle-là est bien de Bonaparte lui-même, car alors il n'avait pas de secrétaire.

« Je reconnais bien ton amitié, mon cher Junot, dans la proposition que tu me fais ; depuis longtemps tu connais aussi toute celle que je t'ai vouée, et j'espère que tu y comptes.

« Les hommes peuvent être injustes envers moi, mon cher Junot ; mais il suffit d'être innocent ; ma conscience est le tribunal où j'évoque ma conduite.

« Cette conscience est calme quand je l'interroge ; ne fais donc rien, tu me compromettrais.

« Adieu, mon cher Junot. Salut et amitié.

« Buonaparte. »

(1) On verra, lorsque j'aurai à parler du 1er et du 2e prairial, que Salicetti n'a jamais abandonné son parti.

Cette réponse était faite à une lettre que Junot lui avait fait parvenir par un soldat, dans les vingt-quatre premières heures qui suivirent son arrestation, parce qu'il n'avait pu parvenir à le voir dans sa prison. Je ne me rappelle plus à présent pour quel motif, mais je crois que c'est parce qu'il était au secret. Junot, dans sa lettre, lui proposait de s'échapper et lui soumettait plusieurs plans qui n'étaient admissibles que par une jeune tête exaltée comme la sienne (1) ; et, en résumé, il annonçait l'intention bien déterminée de partager sa détention, « dût-elle être éternelle », lui disait-il.

La défense de Bonaparte, adressée aux représentants et écrite par Junot lui-même sous la dictée de Napoléon, indique aussi le vrai motif de son arrestation. « Déclarer un patriote suspect, disait-il, c'est lui ravir ce qu'il a de plus précieux, la confiance et l'estime de ses concitoyens. »

C'est donc le *patriote* qui est attaqué, c'est l'homme d'un parti quel qu'il soit ; car l'homme n'est attaqué dans son caractère, de manière à perdre et la confiance et l'estime, que lorsque l'honneur ou telle autre partie vulnérable de son âme est mise en jugement.

« Depuis l'origine de la révolution, disait-il plus loin, n'ai-je pas toujours été attaché aux principes ? »

Non, il ne faut pas accuser Bonaparte d'avoir été un *terroriste*. Il ne l'a jamais été, par deux raisons : la première, c'est qu'il n'était pas méchant (2) ; c'est une chose incontestable ; la seconde, parce qu'il avait une trop saine raison, une trop parfaite intelligence pour ne pas voir qu'un système dévastateur n'était pas celui qu'il fallait à notre nation. L'ivraie n'était pas à ce point parmi le bon grain, qu'il fallut faucher le champ pour le rendre productif. Mais il était républicain, malgré la teinte d'absolutisme que pouvait avoir son exclamation, au 10 août, en voyant la faiblesse, à ce qu'il disait, de Louis XVI. Il était républicain ; il

(1) Madame mère s'est toujours rappelé la conduite que Junot a tenue à cette époque ; elle m'en parlait sans cesse lorsque je faisais mon service auprès d'elle. Madame mère a le cœur bon et l'âme élevée ; je ferai connaître plus tard son caractère.

(2) Non, il n'était pas *méchant*. Bonaparte consul, Napoléon empereur n'offrent pas, dans toute leur carrière, une preuve qui puisse faire donner ce surnom au grand homme. Il est des êtres qui ne comprennent pas l'*aunage* du patron sur lequel est coupé un pareil homme. Il peut mériter toute autre épithète, mais non pas celle de *méchant*.

l'était comme Barnave, comme Gensonné, comme Valazé, comme ces héros du vrai républicanisme ; et c'en était assez pour que la vengeance s'en servît en son lieu. Ce que je sais (et je puis ajouter que je le sais avec entière certitude) c'est que Salicetti et lui adressèrent leurs vœux à la même personne. J'ignore si ce fut en Corse ou à Paris ; mais ce dont je suis sûre, c'est que, malgré sa jeunesse, ou plutôt à cause de sa jeunesse, Bonaparte fut écouté. Ce n'est pas le motif unique de l'animosité que Salicetti fit voir contre Bonaparte dans l'affaire de *Loano ;* mais cette cause, jointe à tout ce que j'ai indiqué, peut faire asseoir un jugement. Ce qui va suivre y contribuera encore davantage.

L'opinion de mon frère, alors secrétaire de Salicetti, ainsi que je l'ai dit plus haut, était que Bonaparte n'avait dû la vie qu'à une cause que personne n'a bien connue. Le fait est que Salicetti reçut une lettre de Bonaparte, qui parut lui faire une vive impression. Les papiers de Bonaparte avaient été remis à Salicetti ; celui-ci, après les avoir parcourus très attentivement, les avait repoussés avec une impatience marquée ; ensuite il les reprit et les lut encore une fois. Mon frère lui ayant proposé de l'aider dans l'examen des papiers de Bonaparte, Salicetti le refusa et, après une seconde inspection, qui probablement fut encore inutile, il s'assit avec un air préoccupé. Que cherchait-il dans ces papiers? Etait-ce une pièce qui le concernait? Une autre circonstance, c'est que l'homme qui fut chargé de la levée des scellés était un homme en sous-ordre, tout à fait à la dévotion de Salicetti, et mon frère, que ce soin devait regarder en sa qualité de secrétaire du représentant, eut ordre de n'y point toucher. Il m'a souvent parlé de ce fait, et je le cite ici comme une circonstance d'une haute importance pour l'histoire de ce temps. Rien de ce qui se rapporte à un homme comme Napoléon ne saurait être inutile ni à dédaigner.

Quel fut, après tout, le résultat de cette étrange procédure, dont l'issue probable était de faire porter la tête de Bonaparte sur l'échafaud? Qui ne voit que, s'il eût été conduit à Paris et jugé par le comité de salut public, sans aucun doute l'ami de Robespierre le jeune aurait été condamné par Billaud-Varennes et Collot-d'Herbois. L'issue de ce procès fut l'acquittement du prévenu. Ce résultat d'une affaire qui menaçait la tête du jeune général doit paraître d'autant plus extraordinaire qu'il semble que dans le moment Salicetti le craignit. On donne même des éloges à Bona-

parte, dans l'arrêté qui le met dans une liberté provisoire : « C'est, dit-on, en raison de l'utilité dont le général Bonaparte peut être à la république. » C'est là de la prévision, de la seconde vue ; mais plus tard et lorsque des mesures ont été prises probablement pour qu'il ne soit plus à craindre, alors le comité du salut public *le raye* du tableau des officiers généraux et (chose fort remarquable) Cambacérès, destiné à devenir son collègue au consulat, fut un des signataires de l'acte de radiation. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette affaire est fort obscure. Je désire que les détails que je donnerai encore jettent assez de lumière pour guider les lecteurs dans tant de détours.

Ce fut alors que Bonaparte, tout à fait malheureux, vint à Paris pour tenter d'obtenir justice ou pour chercher à mettre à flot quelques-uns des mille projets « qu'il faisait, nous disait-il, chaque soir en s'endormant ». Il n'avait avec lui qu'un seul aide de camp, un seul ami que sa mauvaise fortune attachait encore plus à lui, c'était Junot ; Junot, qui, à dater de ce moment, lui donna des preuves positives de cet attachement qui n'a cessé d'être que le jour où lui-même a cessé d'exister.

Duroc ne fut attaché à Bonaparte qu'à l'armée d'Italie ; on a toujours persisté dans cette faute, de croire qu'il l'avait connu à Toulon. M. de Bourrienne, qui est fort bien instruit et dit la vérité lorsque la passion n'offusque pas son jugement, rétablit les faits dans leur état véritable ; mais il se trompe en parlant des relations de Salicetti et de Bonaparte après Toulon. Ils ne s'aimaient pas, et je ferai voir tout à l'heure combien Salicetti craignait le jeune compatriote qu'il voulait perdre. Il ne fut jamais son confident. Bonaparte a pu être le sien ; ce qui est bien différent. Mais dans tous les orages des journées de prairial, Bonaparte ne s'est aucunement aventuré ; il était toujours chez ma mère à cette époque et ce moment de sa vie m'est aussi connu que s'il faisait parti de la mienne.

Bonaparte avait des opinions *à lui*, qu'il était difficile de classer dans les diverses factions d'alors. Son républicanisme était girondin, ainsi que je l'ai dit plus haut, au fédéralisme près. Il aurait voulu comme ceux du 31 mai, que tous les abus fussent détruits sans que le nivellement coûtât trop cher ; il n'avait pas encore l'expérience qui devait un jour le guider à travers les détours du labyrinthe épineux des révolutions. Ses propres paroles en sont la preuve. Cependant ces mêmes paroles sont pour moi un sujet

profond de réflexion ; *car elles me prouvent que dans un temps de sa vie il ne fut pas de bonne foi ; mais je ne puis décider en quel temps*.

Tout le monde connaît l'opinion de Bonaparte consul sur les hommes de la révolution. Tous ceux qui étaient conseillers d'État peuvent certifier la vérité de ce que j'avance. Bonaparte avait employé, dans les premières places, des hommes de cette même révolution ; mais excepté Fouché, qu'il n'aima jamais (1), ces hommes n'était pas les plus marquants dans l'histoire révolutionnaire. On se rappellera tout ce qu'il dit au conseil d'État lors de la machine infernale, sur les hommes de sang de la révolution, les hommes de *Septembre*. « Jamais la France, disait-il, ne sera tranquille, si vous ne les chassez pas ! Ce sont eux qui font tout le mal ! »

(1) Il est positif que Bonaparte n'aima pas Fouché, et cependant il l'employait malgré ce sentiment instinctif qui lui disait sûrement que, dans cet homme, il voyait l'un de ceux qui devaient aider à sa ruine.

CHAPITRE IV

Après la Terreur. — Bonaparte en civil. — Son étoile ! — 9 Thermidor. — Bonaparte et les muscadins. — Ce qu'il pense de la constitution de 1793. — Bonaparte monologuiste. — Les pierres de la place Bellecour. — Malheur et misère de Bonaparte. — Les galions de Bourgogne. — Echange de confidences amoureuses. — Projet d'émigration. — 12 germinal, l'émeute des femmes. — Un mouvement spartiate.

On n'était plus dans le fort de la Terreur, mais on pouvait craindre que le feu révolutionnaire se rallumât et il fallait toujours user d'une extrême circonspection. On s'envoyait des nouvelles dans des pâtés, des daubes, des cuisses d'oies ; et les questions et les réponses voyageaient ainsi, protégées par le couvert de la gastronomie. Les nouvelles de Paris arrivaient dans des fonds de chapeaux, des doublures d'habits, ou bien dans des caisses de fleurs artificielles. On joignait à l'envoi une lettre qui disait : « D'après ce que vous m'avez écrit, je vous envoie telle chose... » Or, comme on n'avait rien demandé et qu'on était prévenu d'avance de cette manière de correspondre, la lettre était bientôt trouvée.

Mais lorsqu'il fallait défaire l'objet qui la contenait, ma mère n'entendait pas facilement raison. Je me rappelle qu'une fois elle porta pendant quinze jours un chapeau avec une lettre dans sa coiffe, sans vouloir dire à mon père que le chapeau venait de Paris, parce qu'il se serait douté qu'il contenait des nouvelles et l'aurait fait découdre impitoyablement. Il faut dire que dans ce moment on ne pouvait rien recevoir de bien intéressant.

Enfin se levèrent pour la France des jours plus sereins. Mon père reçut des avis répétés de se rendre à Paris. « Venez, lui disait-on, venez : le moment est favorable ; vos talents adminis-

tratifs vous assurent une place distinguée. Mais ne perdez pas de temps ». Il fut décidé que mon père se rendrait à Bordeaux, où il avait quelques affaires à terminer, qu'il y demeurerait tout le temps de l'absence de ma mère, qui allait partir avec moi pour Paris.

En arrivant à Paris, nous descendîmes rue des Filles-Saint-Thomas, hôtel de la Tranquillité. Cet hôtel garni avait une fort belle apparence ; il était entre cour et jardin, agrément fort rare dans ce quartier-là, même à cette époque. Nous fûmes logées dans un fort joli appartement donnant sur le jardin, au second ; ma mère s'y installa avec moi, une femme de chambre et un valet de chambre.

Ma mère voyait beaucoup de Corses avant la révolution. Quoique leurs opinions ne fussent pas d'accord avec les siennes, elles ne les en réunissait pas moins chez elle. Dès qu'ils surent qu'elle était de retour, tous vinrent la voir. Multedo, l'abbé Arrighi, que l'on appelait *Arrighi-Lunettes*, Aréna, Salicetti, Chiappe, mais avant tous, Bonaparte. Albert, à qui il avait fait promettre de l'avertir de l'arrivée de ma mère, l'en ayant informé tout de suite, nous le vîmes dès le lendemain accourir rue des Filles-Saint-Thomas.

C'est de ce jour-là que j'ai vraiment connu Bonaparte ; je me le rappelais bien, mais confusément. Lors donc qu'il vint nous voir à notre retour à Paris, sa figure me frappa, sans que je puisse exprimer pourquoi, mais de manière à n'être jamais oubliée.

A cette époque de sa vie, Napoléon était laid. Depuis il s'est fait en lui un changement total. Je ne parle pas de l'auréole prestigieuse de sa gloire, je n'entends que le changement physique qui s'est opéré graduellement dans l'espace de sept années. Ainsi tout ce qui en lui était osseux, jaune, maladif même, s'est arrondi, éclairci, embelli. Ses traits, qui étaient presque tous anguleux et pointus, ont pris de la rondeur, parce qu'ils se sont revêtus de chair, dont il y avait presque absence. Son regard et son sourire demeurèrent toujours admirables ; sa personne tout entière subit aussi du changement. Sa coiffure, si singulière pour nous aujourd'hui dans les gravures du passage du pont d'Arcole, était alors toute simple parce que ces mêmes muscadins, après lesquels il criait tant, en avaient encore de bien plus longues ; mais son teint était si jaune à cette époque, et puis il se soignait si peu, que ses cheveux mal peignés, mal poudrés, lui donnaient

un aspect désagréable. Ses petites mains ont aussi subi la métamorphose; alors elles étaient maigres, longues et noires. On sait à quel point il en était devenu vain avec juste raison depuis ce temps-là. Enfin lorsque je me représente Napoléon entrant en 1795 dans la cour de l'hôtel de la Tranquillité, la traversant d'un pas assez gauche et incertain, ayant un mauvais chapeau rond enfoncé sur ses yeux, et laissant échapper ses deux *oreilles* de *chien* mal poudrées, et tombant sur le collet de cette redingote gris de fer, devenue depuis bannière glorieuse, tout autant pour le moins que le panache blanc de Henri IV; sans gants, parce que, disait-il, « c'était une dépense inutile », portant des bottes mal faites, mal cirées, et puis tout cet ensemble maladif résultant de sa maigreur, de son teint jaune, enfin quand j'évoque son souvenir de cette époque, et que je le revois plus tard, je ne puis voir le même homme dans ces deux portraits.

Ma mère, la meilleure et la plus naturelle des femmes, lui témoigna, comme elle le sentait, le plaisir qu'elle avait à le revoir. Elle parla de Salicetti, et ne lui cacha pas combien elle avait blâmé sa conduite envers lui. Un sourire indéfinissable passa rapidement sur les lèvres de Bonaparte : « Il a voulu me faire bien du mal, répondit-il, mais *mon étoile* ne l'a pas permis. Cependant je ne dois pas me louer de cette étoile, car enfin quel sera mon sort ? »

Je n'oublierai jamais l'expression de sa physionomie, en prononçant ces derniers mots. Il était profondément ému. Ma mère essaya de le calmer et y parvint plus facilement que je ne l'aurais cru. Mon étonnement fut, je puis le dire, extrême lorsque le lendemain je les vis venir tous deux dîner avec nous. Ils paraissaient assez bien ensemble; mais rien n'annonçait cette intimité de confidences dont parlent les Mémoires contemporains.

Cependant le moment de répit qu'avait donné l'intervalle du 9 thermidor au 1er germinal, époque, à laquelle nous étions alors, avait remonté tous les courages, en avait produit de nouveaux.

Aussitôt, après le 9 thermidor, les membres du comité de salut public furent mis en accusation; ce fut, je crois, Legendre qui attaqua Collot d'Herbois, Billaud-Varennes, Barère, Amar-Vouland et David; cette attaque eut lieu vers le 10 fructidor, c'est-à-dire après l'événement libérateur. Carrier fut aussi amené sur les bancs de la Convention, mais pour être jugé.

Dès le jour de notre arrivée, M. Brunetière nous dit qu'il était

fâché de nous avoir conseillé de venir. Il était inquiet et Bonaparte nous confirma ses craintes. Je me rappelle qu'il venait de recevoir à l'instant même une lettre de sa mère : elle lui écrivait que peut-être la réaction ensanglanterait tout le Midi.

Prenant cette lettre pour texte :

— Ce sont ces *muscadins* royalistes, s'écria Napoléon, qui font ici cette levée de boucliers ! Ils seraient bien aise de glaner après le combat des patriotes ! Qu'ils sont sots dans cette Convention ! J'ai été bien aise de voir que Permon n'a pas pris cette mode ridicule, poursuivit Bonaparte : ce sont tous de mauvais Français.

Les jeunes gens dont parlait Bonaparte portaient des redingotes grises avec des collets noirs, des cravates vertes et leurs cheveux, au lieu d'être à la Titus comme ceux de la plupart des jeunes gens, étaient nattés, poudrés et relevés avec un peigne, tandis que de chaque côté de la figure descendait une longue face appelée, en style du temps, *oreilles de chien*. Comme ces jeunes gens étaient attaqués fort souvent, ils portaient une grosse canne dont ils ne se servaient pas seulement comme d'un moyen de défense ; car bien souvent les rixes dont Paris était chaque jour le théâtre étaient provoquées par eux.

Les Mémoires contemporains disent que Salicetti, à cette époque, paraissait lié avec Bonaparte et son confident. Je répète encore une fois que cela n'est pas. Il est possible que Salicetti ait promis à Bonaparte de l'employer bientôt, qu'il l'ait un peu consolé du mal qu'il lui avait fait précédemment ; mais qu'il l'ait mis dans le mouvement, je suis sûre du contraire.

« Ma foi, nous dit un jour Bonaparte en venant dîner avec nous, je ne sais à qui ils en ont ; mais ils sont comme des démons. Je viens de rencontrer une section du faubourg Saint-Antoine (1), qui est tout à fait le second tome de la troupe que j'aurais voulu qu'on me chargeât de recevoir le 10 août au même château des Tuileries ! » Ce jour-là nous dînâmes assez vite et aussitôt après le dîner, nous sortîmes pour aller du côté des Tuileries afin d'avoir des nouvelles. Bonaparte donnait le bras à ma mère et j'étais avec mon frère. Lorsque nous eûmes traversé le passage Feydeau et gagné le boulevard, nous entendîmes des vociférations horribles ; des femmes, des enfants hurlaient contre la Convention : tout rappelait les journées du 10 août et du 6 octobre.

(1) Probablement celle de Montreuil, qui fut très remuante à cette époque.

« N'allez pas plus loin, Mme Permon, dit Napoléon ; ce lieu-ci ne vaut rien pour des femmes. Je vais vous ramener chez vous ; ensuite j'irai aux nouvelles et vous en rapporterai. » Ma mère accepta et nous rentrâmes. Bonaparte sortit avec Albert ; mais ils ne rentrèrent ni l'un ni l'autre et ils nous dirent le lendemain, qu'il leur avait été impossible de gagner le passage ; que du reste, ils avaient été du côté de la Convention, qu'elle était heureusement présidée par un homme de tête, car, sans cela, tout irait mal.

« Ils demandent à tue-tête la Constitution de 1793, disait Napoléon ; ils sont comme des enragés. — Et vous, Napoléon, dit ma mère, quelle est votre opinion là-dessus ? Je crois qu'elle est bien, dans le fait, cette Constitution de 1793 ! » Il n'était pas sur ses gardes et répondit : « Elle a du bon dans un sens ; mais tout ce qui tient au carnage ne vaut rien. » S'apercevant que ma mère souriait, il reprit aussitôt : « *Ah ! signoria Panoria ! signora Panoria ! quest' è malissimo ! come ! mi volete prendere per sorpresa ?* » Puis il ajoutait, en riant plus fort : « Non, non, pas de Constitution de 93 ! Je n'aime pas ce régime-là ! »

Salicetti, qui vint dans la journée, nous parut inquiétant à cause de son humeur sombre. Il était distrait et bien souvent ne répondait pas juste à ce qu'on lui demandait. Ces discussions, lorsque Bonaparte s'en mêlait, prenaient toujours une teinte d'aigreur ; de sorte que ma mère détournait la conversation d'un sujet politique, lorsqu'ils avaient une conversation de ce genre.

Ainsi par exemple, quelques jours avant le 1er prairial, ma mère ayant réuni quelques personnes chez elle, pour prendre du thé et des glaces : « C'est à condition que vous ne parlerez pas de politique, dit-elle ; cela commence à m'ennuyer. C'est déjà bien assez d'être réveillée par vos tocsins, vos générales et tant d'autres gentillesses, sans compter les chœurs d'harmonie que font vos citoyennes de la halle. Ainsi promettez-moi de ne pas parler de politique. » Tous le promirent ; mais le moyen de tenir parole, et de quoi pouvait-on parler ? tous les sujets de conversation étaient anéantis ; les spectacles ne produisaient rien ; la littérature était morte, à l'exception de quelques traductions de romans anglais. Nous avions bien des poëtes (1), mais leur main était glacée par le chagrin ou la terreur. Le pauvre Parnasse était

(1) Marie Chénier et Népomucène Lemercier.

dans un triste état et prouvait qu'en effet ses lauriers ont besoin d'être arrosés par de fraîches fontaines et non par des torrents de sang.

Bonaparte était de l'avis de ma mère pour que l'on ne parlât pas de politique ; il essaya quelque temps de soutenir la conversation, mais je crois que M. de Narbonne et M. de Talleyrand eux-mêmes y auraient échoué. Romme, qui cherchait en ce moment la solution d'un problème que le malheureux devait résoudre par la mort, fut le premier qui se mit à rire de l'air guindé de chacun et il proposa de raconter des histoires. Bonaparte, qui aimait beaucoup cette manière de passer la soirée, s'empara de la parole et quoiqu'il ne fût pas alors très fort sur la narration, il se mit à raconter une foule de faits (1) isolés qui avaient tous de l'intérêt par eux-mêmes et qui en recevaient un plus grand encore par la manière originale dont il les disait. Il parlait mal, faisait des fautes de français assez grossières, était d'une ignorance qui frappait dans de certaines parties de l'instruction ordinaire ; mais, malgré tous ces inconvénients, il faisait plaisir à entendre. Néanmoins la conversation languissait ; la tendance à reprendre le sujet vers lequel toutes les pensées se dirigeaient prédomina bientôt.

A propos de comité, mon cher Romme, reprit ma mère, je voudrais bien savoir pourquoi vous avez été faire l'éloge en manière d'oraison funèbre de ce misérable Joseph Lebon ? — Ah ! nous voilà retombés dans la politique, dit Salicetti. — Pourquoi non, si je le veux ? dit ma mère : allons, Romme, répondez à votre président. — Pourquoi ? répondit Romme : mais parce qu'en effet Joseph Lebon était un excellent homme. Lorsqu'il était au collège dirigé par les Oratoriens à Beaune, il était adoré des élèves qui l'avaient surnommé *le Bien-Nommé*, et je pourrais vous citer des faits curieux à cet égard. J'ai fait son éloge, oui : j'en ai dit du bien parce que j'en pense de lui. Il a été faible ; voilà son tort. — Dites son crime, s'écria mon frère avec toute la chaleur d'une belle âme ; c'est le plus grand de tous en révolution ; et puis quand la faiblesse laisse encore son empreinte à la cruauté, cette alliance a quelque chose de monstrueux qui nous frappe comme une aberration de la nature.

(1) L'une des histoires qu'il nous raconta sera placée plus loin. Je ne la mets pas ici pour ne pas interrompre le cours de ce qui, dans ce moment, me semble plus intéressant.

« Je ne puis rendre, continua-t-il avec force, je ne puis rendre ce que j'ai éprouvé en voyant Couthon dans son riche fauteuil à supports revêtus de chair humaine (1), se faisant porter à la place Bellecour, étant bien également mis, bien parfumé, et tenant en main un petit marteau d'argent dont il paraissait se jouer. Ses porteurs l'approchaient d'un de ces beaux hôtels qui n'existent plus aujourd'hui que dans le souvenir des Lyonnais et gisent sur la terre ; il donnait sur la porte trois petits coups de son marteau d'argent qui rendaient un son doux et sonore : puis, après avoir un peu toussé derrière un vaste mouchoir de batiste parfumé, il prononçait d'une voix douce et presque en souriant : « Je te frappe « une fois, deux fois, trois fois, au nom de la république fran« çaise, une et invisible. » Et puis le proconsul allait porter la destruction quelques pas plus loin, dans l'asile d'une mère de famille dont la hache révolutionnaire avait frappé le chef quelques jours auparavant... Et c'est dans l'âge de notre belle liberté ! s'écriait Albert ! c'est à l'époque de la régénération d'un grand peuple que l'on voit, dans une de ses plus belles cités, se passer de telles scènes !

« Je le dis au citoyen Salicetti, poursuivit le bon jeune homme tout ému ; il m'avait promis d'en écrire à Paris ; j'espérais que cela aurait produit quelque effet : en repassant à Lyon, j'ai trouvé la place Bellecour entièrement détruite. »

— On prétend, dit Romme en se levant alors et se promenant dans la chambre, on prétend que les pierres des pyramides ont une voix pour raconter les merveilles de l'Égypte. On dit que, dans l'immensité du désert, les ruines de Thèbes, de Palmyre et de Tentyris font entendre des paroles éloquentes. Quel langage les pierres accusatrices de la place Bellecour parleront-elles au voyageur qui un jour s'asseoira sur l'une d'elles ? Fasse le ciel qu'elles ne soient pas un monument honteux pour le peuple français !... Ah ! le citoyen Permon avait raison, poursuivit Romme en marchant plus vivement : nous avons eu d'effroyables époques !

— Il y a longtemps que j'ai dit que l'on devrait faire jeter toutes ces pierres dans le Rhône et la Saône, dit Salicetti en s'asseyant, ses jambes étendues et croisant ses bras en étouffant un

(1) Couthon était cul-de-jatte. Comme son patron Robespierre, il était toujours très bien tenu, très bien coiffé et parfumé à l'excès, et se faisait porter sur les épaules de quatre hommes.

bâillement, ou bien les mettre à la disposition des gens qui bâtissent.

— Cela vaudrait mieux, dit un M. Ferrant, maître de forges immensément riche des environs de Besançon, qui demeurait dans la maison (1) ; cela ne coûterait pas de main-d'œuvre, et même je crois que le gouvernement pourrait en tirer quelque chose. »

Les années pourront ralentir l'activité de la circulation de mon sang, mon cœur battra moins vite, mon âme sera moins sensible, mais rien n'altérera la force du souvenir du moment que je viens de décrire. Non ! de penser que deux hommes, après la peinture éloquente que Romme et mon frère venaient de faire de ce Couthon, pouvaient avoir ensemble un colloque semblable à celui qu'ils venaient de tenir ! Non ! de penser qu'une pareille chose a pu être toute naturelle, toute simple de leur part ! Quel mal affreux cela fait à l'âme !

Je me rappelle que ma mère devint pâle dans le même instant. Bonaparte se leva, poussa son fauteuil avec humeur, prit son chapeau, et passant le bras de mon frère sous le sien, il le mena près de ma mère, et il lui dit ; « *Je me sauve ; j'ai peur qu'on n'abatte votre maison. Que faites-vous de cet animal-là chez vous ? C'est un méchant homme sans talent !* » Et il s'en fut avec mon frère, qui logeait dans la maison à côté de la sienne. Un jour, dans les premiers temps du consulat, nous fûmes voir des travaux que le premier consul faisait faire ; je crois que c'était au Butard. On abattait un vieux bâtiment, les décombres gênaient, et le maître ouvrier proposait je ne sais quel expédient pour s'en débarrasser. Quelqu'un parla du plaisant moyen du maréchal de Matignon. Le premier consul, qui ne le connaissait pas, en rit beaucoup ; mais après il dit : « Nous en connaissons un meilleur que celui-là, madame Junot et moi. » Il me rappela le maître de forges qui voulait jeter la place Bellecour dans le Rhône. Je fus confondue de cet excès de mémoire.

Cela me prouve que, lorsqu'il le voulait, il se rappelait fort

(1) Il était reçu comme demeurant sur le même palier. Ce n'était pas alors le temps de faire des difficultés pour recevoir quelqu'un chez soi, surtout logeant porte à porte. Une particularité fort extraordinaire, c'est que, quelques mois plus tard, nous nous sommes retrouvés dans un autre hôtel garni avec ce même homme, à l'époque du 13 vendémiaire.

bien tout ce qui l'intéressait. Ce fait n'avait, au reste, que cinq ans de date.

Chaque jour on était réveillé par le tocsin, la générale ou des cris d'alarme, d'insurrection ; ou bien encore, au milieu de la nuit, le repos du malade, l'asile de la jeune fille, rien n'était sacré ; tout était violé au nom d'une loi que chacun transgressait. Les visites domiciliaires, invention infernale que ne renierait pas l'inquisition, livraient à toutes les passions le moyen de nuire et de tout exécuter. La Convention elle-même, qui comptait dans son sein, à cette époque, d'honnêtes et purs républicains, voyait son pouvoir bravé et méconnu ; tout paraissait nous reporter vers ces temps malheureux, dont le seul souvenir faisait trembler d'effroi. C'était vainement que les bals reprenaient, que les spectacles étaient remplis chaque soir. Ne sommes-nous pas de ces gens qui vont à la mort en chantant ? Et, en vérité, je n'ose pas dire que ce n'est pas là le vrai courage ; c'est plutôt de l'insouciance que de la force.

Oui, l'on dansait ; on allait au spectacle, aux concerts du Conservatoire, dans de grandes réunions publiques ; mais la famine nous menaçait, et nous avions à craindre tout ce que le système anarchiste peut offrir de terrible dans ses résultats. Bonaparte venait alors tous les jours régulièrement chez ma mère ; il avait de longues discussions avec d'autres personnes de nos amis. Ces discussions amenaient presque toujours des paroles vives qui déplaisaient à ma mère. Mais Bonaparte était malheureux ; nous le savions, et cette certitude nous rendait bien plus indulgents pour lui. Ma mère me dit un jour qu'elle savait des détails relatifs au général Bonaparte qui l'affectaient vivement, d'autant plus qu'elle ne pouvait y porter aucun remède. Ces détails lui étaient parvenus par sa femme de chambre. Cette fille, qui s'appelait Mariette, était de Toulouse. C'était un bon sujet. Elle était assez jolie ; le domestique de Bonaparte en était devenu amoureux et voulait l'épouser.

Ce domestique disait à Mariette que le général n'avait pas souvent d'argent ; « mais il a un aide de camp, lui disait-il aussi, qui partage tout ce qu'il a avec lui, et quand il joue et qu'il gagne, le plus gros lot est pour son général ; et puis, la famille de l'aide de camp lui envoie de l'argent aussi quelquefois. Ehbien ! presque tout le magot est pour le général ; mais aussi, poursuivait cet homme, le général aime son aide de camp comme l'un de ses frères. »

Cet aide de camp, c'était Junot. C'était celui qui, plus tard, devait être mon mari.

Après la mise en liberté du général, Junot, comme on l'a vu, l'avait suivi à Paris. Là, il partagea constamment sa misère et lui fit toujours part de ce qu'il recevait de sa famille.

— Les galions ne sont pas encore arrivés, disait Bonaparte à ma mère, lorsqu'il venait la voir avec une figure bien allongée et une redingote grise, qui depuis est devenue bien fameuse, mais qui alors n'était qu'un vêtement fort rapé.

— La diligence de Bourgogne n'est pas arrivée. Si elle ne vient pas ce soir, nous ne dînerons pas demain, à moins que vous ne nous receviez, madame de Permon.

Ce que Napoléon appelait les galions consistait en deux ou trois cents francs que Mme Junot la mère envoyait à son fils. Il partageait avec son général.

— Et c'est toujours moi qui ai la plus grosse part, disait Bonaparte.

A cette époque, Bonaparte, revenu à Paris après les malheurs dont il accusait alors Salicetti, y était sans nulles ressources. Sa famille, proscrite en Corse, avait trouvé un asile à Marseille, mais ne pouvait pas faire pour lui ce qu'elle aurait certainement fait si elle eût été en Corse, au milieu de ses ressources naturelles. De temps à autre il recevait quelque argent, et je soupçonne que c'était son excellent frère Joseph, marié depuis peu à Mlle Clary, qui lui faisait parvenir ces secours ; mais ils étaient insuffisants pour un homme qui, quelque économe qu'il fût, avait cependant des besoins indispensables à satisfaire. Car enfin, il fallait manger et se vêtir, et à cette époque on ne trouvait pas, dans tous les quartiers de Paris, des tailleurs, des restaurateurs, des logements au rabais. Bonaparte était donc *vraiment malheureux*. Junot, qui souvent m'a parlé des six mois qu'ils passèrent ainsi à Paris, me disait que souvent en se promenant le soir sur le boulevard et en voyant passer de ces jeunes gens élégants, montant de beaux chevaux et entourés de l'opulence qu'on pouvait alors se permettre, Bonaparte déclamait contre le sort et injuriait à demi-voix les incroyables à oreilles de chien et à cadenettes relevées, qui passaient devant eux en se dandinant et jurant *paole parfumée*, *paole panachée*, que Mme Scio avait chantée à mi-acles (1). « Et

(1) On sait que, dans ce temps-là, les jeunes gens appelés *incroyables* parlaient de cette manière.

ce sont de pareils êtres qui jouissent de la fortune ! » s'écriait Bonaparte, en se levant avec humeur et poussant sa chaise de manière à ce qu'elle allait quelquefois tomber sur les jambes de l'incroyable ! Grand Dieu ! que notre nature est petite ! »

Junot, qui aimait Bonaparte comme on aime à l'âge qu'il avait alors, lui donnait tout ce qu'il recevait de sa famille qui sans être riche, était assez aisée pour ne le laisser manquer de rien. Il jouait quelquefois, mais avant de commencer cette spéculation, car il jouait pour gagner, il remettait entre les mains de Bonaparte les trois quarts de ce qu'il venait de recevoir de la Bourgogne ; l'autre portion allait courir les chances du trente-et-un. Junot rapportait souvent de l'or en abondance ; alors le petit intérieur devenait plus joyeux ; on payait les dettes les plus urgentes. C'était Bonaparte qui réglait la distribution, et Junot était mille fois heureux en voyant à son général une physionomie éclairée par l'expression d'un bonheur qu'il lui avait procuré.

Un soir, ils se promenaient au Jardin des Plantes. Ces promenades solitaires avaient toujours un grand charme pour Bonaparte ; il avait alors plus d'abandon, de confiance, et se sentait lui-même plus rapproché de la divinité, *dont un véritable ami*, disait-il, *est la fidèle image* (1).

— Là, me disait Junot, nous respirions un air non seulement plus pur, mais, en passant le seuil de la grille, il nous semblait que nous déposions un lourd fardeau ; tout prenait autour de nous un aspect de paix et de bonhomie. Le soir était ordinairement l'heure que nous choisissions pour nos visites à M. Daubenton ; nous le trouvions, comme un patriarche, au milieu de ses serviteurs, inspectant leurs travaux, surveillant les semailles, guettant les produits et étant entouré, soutenu, aidé par les frères Thouin, qui soignaient la culture des plantes comme de simples jardiniers.

L'aîné était, comme on le sait, un homme d'un rare mérite, joignant la théorie la plus savante à la pratique la plus habile. Aussi Bonaparte, animé dès lors de ce vaste esprit qui ne veut rien laisser à l'inconnu, faisait-il avec lui de longues promenades autour des vastes serres qui déjà commençaient à être remplies de plantes rares et qui plus tard devaient, sous ses auspices,

(1) J'ai entendu cette phrase bien souvent répétée par Bonaparte, et littéralement, comme je la rapporte.

mériter le nom du plus beau temple que les hommes eussent élevé à la nature, dans les villes.

Jussieu, Fourcroy et Lamark dirigeaient d'autres parties de l'enseignement. Le peu d'étrangers qui venaient à Paris alors et qui allaient au Jardin des Plantes étaient frappés de la parfaite intelligence, de l'union qui y régnaient. Comme je le disais plus haut, en y entrant on respirait la paix.

C'était ce que disait Bonaparte à Junot un soir qu'ils avaient été plus longtemps que de coutume à suivre les travaux des frères Thouin. En les quittant, ils s'enfoncèrent sous des ombrages où ils trouvèrent un air chargé des parfums des milliers de rosiers en fleurs qui remplissaient les carrés. L'air était doux et frais; les deux amis marchaient lentement en silence, en se tenant par le bras et se serrant par intervalles, comme pour interroger le cœur et lui répondre. En ce moment il n'y avait plus d'épaulettes pour s'interposer entre le général et l'aide de camp. Les deux hommes, les deux amis étaient bien plus rapprochés, bien plus l'un à l'autre dans cette belle soirée, nageant dans une atmosphère douce, brillante et parfumée, entourés de touffes, de guirlandes, de massifs, des plus merveilleuses, des plus odorantes fleurs, se parlant l'un à l'autre de cœur à cœur, ils étaient *là* bien plus l'un à l'autre qu'ils ne l'ont été depuis dans un cabinet doré de dix pieds carrés.

L'influence d'une belle nuit est puissante sur toutes les âmes qui sentent vivement. Bonaparte a été ensuite dominé par une passion dévorante qui a tout desséché dans sa fleur, qui a tout subjugué chez lui et qui a dit : « Je règnerai seule sur toi. » Cette passion, je n'ai pas besoin de la nommer. Mais, à cette époque, il était fort jeune, son cœur (1) battait vivement sous le regard d'une femme et, dans ce moment, il aimait. Il parla de ce sentiment à Junot et lui en parla avec amertume, car il n'était point heureux. Junot m'a dit que, si Bonaparte n'avait pas brisé de lui-même tous les liens qui asservissaient son âme aux passions, il les aurait ressenties d'une manière terrible. Ce jour-là même en parlant de ce qui l'affectait, sa voix tremblait, et Junot sentait son émotion. Mais déjà on voyait en lui une force inconnue lutter contre sa

(1) Lorque je parlai à Junot du mot de ma mère sur Bonaparte, relativement à son cœur qu'elle disait remplacé par un gésier, il se mit à sourire et me dit : « Ta mère a doublement tort ».

faiblesse. Il rompit lui-même le discours et parut avoir oublié le sujet de son émotion.

Rien n'appelle la confiance comme la confiance. Junot avait aussi le cœur rempli de ces choses qui ont besoin d'être contées à un ami ; mais, depuis longtemps, l'oreille de Bonaparte en avait reçu la confidence : Junot était amoureux comme un fou de Paulette Bonaparte ; son âme toute jeune et toute brûlante n'avait pu résister à la vue d'une créature enchanteresse comme l'était Paulette. Il l'aimait avec passion, il l'aimait avec délire ; son secret n'en fut pas un huit jours pour son général. Son honneur lui ordonnait de parler, si sa raison n'avait pu l'empêcher de devenir amoureux.

Bonaparte n'avait ni accueilli ni rejeté sa demande. Il le consolait et, ce qui y contribuait plus que toutes ses paroles, c'était la presque certitude que Paulette dirait *oui* avec plaisir le jour où Junot pourrait lui offrir un établissement, non pas riche, disait Bonaparte, mais enfin suffisant pour ne pas avoir la douleur de mettre au jour des enfants qui soient malheureux.

Ce même soir dont je viens de parler, Junot, entraîné, enhardi par ce que Bonaparte lui-même venait de lui dire, fut plus pressant qu'il ne l'avait encore été. Il avait reçu la veille une lettre de son père, qu'il avait montrée à Bonaparte. M. Junot disait à son fils qu'à la vérité il n'avait rien à lui donner dans ce moment, mais que sa part serait un jour de vingt mille francs.

— Je serai donc *riche*, disait Junot à Bonaparte, puisqu'avec mon état j'aurai douze cents livres de rentes. Mon général, je vous en conjure, écrivez à la citoyenne Bonaparte et dites-lui que vous avez vu la lettre de mon père. Voulez-vous qu'il en écrive une autre à Marseille?

En sortant du Jardin des Plantes, ils avaient passé l'eau dans un batelet et, à travers les rues, ils avaient gagné le boulevard. Ils étaient parvenus vis-à-vis des bains Chinois et se promenaient dans la contre-allée. En remontant et redescendant cette partie du boulevard, Bonaparte écoutait Junot attentivement ; mais déjà ce n'était plus le même homme que sous les ombrages odorants qu'ils venaient de quitter. Il semblait qu'en rentrant dans tout ce bruit de la vie, dans ce tumulte de la société, il en eût repris les entraves et les obligations. Cependant son ton était toujours affectueux. Il donnait des avis.

— Je ne puis écrire à ma mère pour lui faire cette demande,

disait-il à Junot; car enfin tu auras douze cents livres de rentes, c'est bien ; mais tu ne les as pas. Ton père se porte parbleu bien et te les fera attendre longtemps. Enfin, tu n'as rien, si ce n'est ton épaulette de lieutenant. Quant à Paulette, elle n'en a pas même autant. Ainsi donc, résumons : tu n'as rien, elle n'a rien, quel est le total ? rien (1). Vous ne pouvez donc pas vous marier à présent ; attendons. Nous aurons peut-être de meilleurs jours, mon ami Oui, nous en aurons, quand je devrais les aller chercher dans une autre partie du monde.

Cependant le temps politique se rembrunissait chaque jour et de nouveaux événements venaient réveiller les souvenirs déjà presque effacés des journées des temps sanguinaires.

J'étais sortie avec Mariette, le 12 germinal, pour aller rue Saint-Denis chercher des rubans pour ma mère, et des gazes, des fleurs artificielles pour des commissions de Bordeaux. Nous étions en fiacre, ma mère n'ayant pas voulu que je sortisse seule sans elle à pied, même avec une femme de chambre. Nous revenions bien tranquillement lorsque, sur le boulevard, nous rencontrons une troupe de femmes ivres, enragées, ressemblant à des furies, et des plus horribles encore. Elles criaient, ou plutôt elles hurlaient : « Vive la Constitution de 93 ! Vive la Constitution de 93 ! A bas la Convention ! Nos patriotes ! qu'on nous rende nos patriotes ! »

Mariette tremblait et pleurait, j'avais aussi passablement peur, mais j'avoue que j'en eus une réelle en voyant notre fiacre entouré par un groupe de cinquante ou soixante de ces mégères dont l'une, apostrophant le cocher, lui enjoignit péremptoirement de descendre et d'ouvrir la portière.

« Je voudrais bien voir que tu raisonnes ! disait la *tribune* du peuple avec un accent impératif qui prouvait qu'elle avait l'habitude du commandement envers celui auquel elle s'adressait. — Mais... j'ai une pratique dans ma voiture. Quand tu crieras comme une enragée qu' t'es ! — Je te dis que j' suis fatiguée, et les patriotes aussi. I' faut ben qu' nous allions à c'te Convention de

(1) J'ai transcrit cette conversation en entier et d'après Junot lui-même, parce que je trouve remarquable toute l'attitude de Bonaparte pendant cette soirée. Junot avait gardé le souvenir de tout, même de la partie du boulevard sur laquelle ils étaient lorsque Bonaparte lui dit ce mot bien remarquable à cause des événements postérieurs.

malheur, quoi donc, pour qu'i' nous y donnent du pain ; ou, jour de Dieu ! leu' président saura, tout d'même que toi, qu'mon poing est lourd. Allons ! pas tant d'si et de mais, ouvre ton wisky et j' te dis plus vite que ça. »

Je tirais le cocher par sa carmagnole, comme on appelait alors les vestes ; et depuis le commencement du discours de sa moitié, je me tuais de lui dire de descendre et de faire ce qu'elle voulait. J'avais préparé un assignat de vingt francs, et j'étais bien résolue de le lui laisser et de m'en aller, c'était bien le cas de le dire, sans lui demander mon reste. Mais il ne m'entendit pas, ou plutôt il ne voulut pas m'entendre : il paraissait même disposé à passer outre ; ce qu'il eût fait, je crois, si ses deux rosses avaient eu de meilleures jambes que celles de son antagoniste.

« Allons ! place au bon peuple ! » dit-elle en ouvrant elle-même la portière et abaissant le marchepied du phaéton. En un saut, je fus à bas et fit signe à Mariette d'en faire autant ; mais elle était si tremblante, qu'elle ne pouvait bouger de sa place. La virago me prit dans ses bras et me souleva de terre aussi facilement qu'elle aurait enlevé un enfant de quatre ans. « Eh bien ! quoi que vous avez donc, *mon poulet ?* vous v'là comme un fromage à la pie. » Puis se retournant vers son mari : « Et toi, animal, tu ne pouvais pas me dire que c'était une jeunesse comm'ça qu't'avais dans ta voiture, cervelle de lapin ! Crois-tu pas que j' vas mettr' ça à pied. Dis donc, est-i' bête. Elle a tout de même peur, ce pauvre petit chat. C'est-i vot' maman qui est là-dedans, mon chou ! — Non, citoyenne, c'est ma bonne. — Eh ben ! quoi qu'elle a donc à pleurnicher com' ça ? On dirait qu'elle a perdu père et mère ! — Dis donc, Marianne, s'écria l'une des femmes qui avaient ouvert l'autre portière (1), elle nous demande grâce. Elle croit, la cane, que nous allons la tuer. Tiens, c'est p't-être une princesse déguisée ! » Elles se mirent toutes à rire au nez de la pauvre Mariette qui, semblable aux enfants dont on se moque pour les guérir de leur colère, n'en pleura que plus fort. « Allons, veux-tu ben te taire, sapajou ? dit l'une de ces douces personnes, tais-toi... et au large. » La prenant alors par le bras, elle voulut la faire sortir de voiture ; mais la pauvre fille était

(1) On pense bien que je ne puis mettre ici tous les mots techniques et énergiques dont Mme Marianne accompagnait son discours ; je les laisse présumer. Au reste, il n'y avait pas une parole qui n'en fût suivie ou précédée.

si tremblante qu'elle tomba sur ses genoux dans le fiacre même. Elle poussa un grand cri. » Eh ben ! quenque c'est donc ça ? dit la propriétaire du fiacre, laisse donc c'te jeunesse. Est-ce que tu crois que j'vas laisser en aller ça à pied ? elle ne peut pas se tenir, seulement ; et puis c't' enfant ! » Elle me tenait par le bras et sentait que je tremblais violemment. C'était une grande femme de cinq pieds trois ou quatre pouces, forte en proportion de sa taille, fraîche, ayant de beaux yeux, de belles dents, de larges mains, qui devaient, comme elle le disait, être de poids quand elles retombaient sur la face de son mari. Ses yeux noirs s'arrêtèrent sur moi avec complaisance. Je suis sûre que cette femme était mère. « Allons, remontez dans le *coucou*, *mon chou*, et allez retrouver vot' maman ; vous y direz seulement qu'une aut' fois elle ne vous mette pas com'ça en campagne à la garde de Dieu, car c'est tout de même que si vous étiez toute seule que d'être avec une *serine* comme ça et un *lapin* comme ce cocher-là. Où que tu les a pris ? demanda-t-elle à son mari. — Rue des Filles-Thomas, là auprès du théâtre Feydeau. — Allons, va-t'en. Moi, j'vas m'en aller aussi retrouver les autres ; et si tu faisais ben, tu y viendrais aussi. Plus nous serons pour crier, mieux ça fera ». Elle m'enleva dans ses grands bras et, m'embrassant à la républicaine, elle me jeta plutôt qu'elle ne me mit dans le fond de son équipage, releva le marchepied, ferma la portière et s'écria d'une voix de tonnerre, avec un ou deux jurements pour préambule : « Fouette, cocher ! »

Quand je repasse aujourd'hui dans ma pensée les événements de cette matinée, je me demande pourquoi je n'ai pas pleuré comme Mariette : car j'en avais autant d'envie qu'elle, bien certainement. Alors j'étais trop jeune pour que ce fût l'effet d'un raisonnement quelconque, et pourtant je n'ai pas pleuré parce que *je ne voulais pas pleurer*. Dès que nous fûmes hors de la vue de ces femmes, je fondis en larmes, et lorsque nous arrivâmes à la maison et que ma mère, instruite du mouvement et tout à fait inquiète de me savoir dehors, se trouva là à ma descente de voiture pour me recevoir dans ses bras, je me jetai à son cou et pleurai avec sanglots. Pendant tout le temps que dura notre petite scène, c'est-à-dire pendant dix ou douze minutes, mes yeux était parfaitement secs. J'étais seulement très pâle et fort tremblante.

« C'est la vanité, dit le soir Bonaparte, lorsque ma mère eut

raconté cette aventure. Mlle Loulou n'aura pas voulu pleurer devant des poissardes. — Qu'importe ! dit ma mère : c'est un mouvement *spartiate* dont je lui sais gré. » Bonaparte se mit à rire.

Quoi qu'il en soit, telle est la bizarrerie de la mémoire que le 10 août, arrivé quatre ans plus tôt, est plus présent à mon souvenir, comme impression profonde, que cette aventure du 12 germinal.

A cette époque, on avait tous les jours une insurrection. Celle du 12 germinal, faite presque entièrement par des femmes, avait un caractère qui différait des autres. Nous vîmes le soir et le lendemain beaucoup de députés qui nous parlèrent de cette journée. Quelques-uns étaient accablés de tristesse, en disant d'un air pénétré : « La France est perdue ! » La relation qu'ils nous faisaient de ce qui s'était passé avait en effet un caractère alarmant, parce qu'il donnait la mesure de ce que nous devenions chaque jour. Des femmes avaient envahi la salle des délibérations des représentants de la nation, les en avaient chassés.

La lutte était terrible : c'était de la vie ou de la mort qu'il s'agissait. Mais grand Dieu ! quelle réaction, si le parti thermidorien eût été renversé ! Voilà cependant où l'on en était. Les terroristes attaqués dans Billaud, Collot et Barère, remuaient le peuple, qui, n'ayant pas de pain, ne demandait pas mieux que de crier après quelqu'un ; chaque jour voyait de nouvelles insurrections, aux cris répétés de *vive la Constitution de 93 !* Et ce qu'il y avait de curieux, c'est que ceux qui criaient ainsi *vive la Constitution de 93!* ne l'avaient jamais lue et que le seul bienfait qu'ils en connussent était d'avoir vu tomber soixante têtes par jour sur la place Louis XV pendant dix-huit mois.

CHAPITRE V

Le 1er prairial — Inquiétudes de Bonaparte, sa rancune. — Salicetti, décrété d'accusation, demande asile. — La dette acquittée par Mme de Permon. — Un dîner gai. — Soupçons de Bonaparte. — Son enquête. — « *Napoleone quest' e troppo !* — Hémorragie de Salicetti. — Difficultés pour le faire échapper. — Supplice des accusés de prairial. — Scène atroce — Mauvaise joie de Salicetti. — Singulière conversation de Bonaparte, paroles mystérieuses. — Fuite de Salicetti. — Lettre admirable de Bonaparte. — Ingratitude de Salicetti. — Arrivée à Bordeaux, — Une déclaration ! — On respire.

Le 1er prairial (1) au matin, nous sommes réveillés par des cris, des vociférations ; la générale appelle aux armes, et voilà encore une journée qui va augmenter le calendrier sanglant, ouvert depuis 1789 !

On a assez parlé de cette terrible journée ! Je me rappelle que la crainte était portée au plus haut degré ; le pillage paraissait certain ; on disait que les conspirateurs l'avaient promis aux trois faubourgs et particulièrement au faubourg Saint-Antoine ; toute la population de ce dernier était armée, sa misère était extrême, le peuple manquait de tout. On avait bien plus de raison de craindre qu'au 14 juillet, au 6 octobre et au 10 août. Ce n'était plus à une forteresse ni à la cour que le peuple en voulait ; tout ce qui était un peu au-dessus du commun était marqué d'un index de proscription. Ce fut cependant ce qui nous sauva ainsi que la Convention. Ceux qui avaient quelque chose à perdre se réunirent et formèrent un *corps*, dont la force eut bien d'autres résultats que n'en auraient pu avoir des masses organisées, sans plan et sans chefs apparents ; ils craignaient de se montrer.

(1) 18 mai 1795.

Cependant les scènes les plus affreuses se passaient dans la Convention, tandis que, retirés dans nos maisons, nous cachions ce que nous avions de précieux, nous attendant à tous les désastres. Vers le soir, mon frère, que nous n'avions pas vu de tout le jour, vint pour nous demander à manger ; car il mourait de faim, n'ayant rien pris depuis le matin. Le trouble durait toujours ; nous entendions des cris affreux dans la rue, le tambour roulait presque continuellement, et le faubourg Saint-Antoine, armé régulièrement d'après la motion de Tallien, causait les plus vives alarmes. Mon frère finissait à peine son léger repas, lorsque le général Bonaparte arriva pour réclamer de nous aussi l'hospitalité. Car lui aussi, nous dit-il, n'avait rien mangé depuis le matin, et tous les restaurateurs étaient fermés (1). Il s'arrangea de ce que mon frère avait laissé, et, tout en mangeant, il nous donna des nouvelles. Elles étaient terribles : mon frère ne nous en avait rapporté qu'une partie. Il n'avait pas su l'assassinat du malheureux Ferraud, que les misérables avaient ensuite traîné et coupé presque par morceaux. « Ils ont présenté sa tête à ce pauvre Boissy-d'Anglas (2), dit Bonaparte, et cette action de cannibales a failli le faire mourir sur son fauteuil de président. En vérité, ajouta-t-il, si nous continuons à salir ainsi notre révolution, on sera honteux d'être Français (3). »

Ce qui surtout était alarmant, c'était le projet qu'avait Barras de bombarder le faubourg Saint-Antoine. « Il est au bout du boulevard avec pas mal de troupes, dit Bonaparte, et il se propose, à ce qu'il m'a dit, de lancer des bombes. Je lui ai conseillé de ne le pas faire. La population du faubourg peut sortir de sa tanière et se répandre dans Paris pour y commettre tous les excès. Tout cela est bien triste... Avez-vous vu Salicetti depuis quelques jours ? demanda-t-il, après un moment de silence. — On le dit impliqué dans les affaires de Soubranie et de Bourbotte. On croit aussi que Romme y est compromis. — J'en serais désolé ; c'est un homme de mérite, et je le crois républicain vertueux et de bonne foi. Quant à Salicetti !... » Ici Bonaparte s'arrêta, son front se plissa,

(1) Ils étaient bien moins nombreux alors qu'à présent. On parcourait quelquefois un quartier entier sans trouver un traiteur. A présent, bon ou mauvais il y en a un à chaque coin de rue.

(2) L'admirable conduite de Boissy-d'Anglas, pendant les heures de cette journée sanglante, lui assure une belle place dans notre histoire.

(3) Je lui ai entendu dire cette parole ce jour-là même.

ses sourcils se rapprochèrent ; il parut recevoir une vive impression d'une pensée intérieure ; puis il continua d'une voix un peu altérée :

« Salicetti m'a fait bien du mal... Il a brisé mon avenir à mon matin. Il a desséché mes idées de gloire à leur tige (1). Je le répète il m'a fait bien du mal ; cependant je ne lui en souhaite pas. » Mon frère voulut excuser Salicetti. « Tais-toi, Permon, dit Bonaparte, tais-toi. Cet homme a été mon mauvais génie. Dumerbion m'aimait, il m'aurait employé activement. Ce rapport fait à mon retour de Gênes, et que la méchanceté a envenimé pour en faire un motif d'accusation, tandis qu'il en devait être un de gloire (2) pour moi ! Non, je puis bien pardonner ; mais oublier, c'est autre chose. D'ailleurs, je le répète, je ne lui veux pas de mal ».

Bonaparte paraissait tout à fait préoccupé en parlant ainsi. Vers minuit, mon frère et lui sortirent ensemble. Les cris continuaient ; il y avait encore beaucoup de monde dans les rues ; mais chacun se retirait chez soi. La Convention était délivrée ; on entendait bien encore quelques coups de fusil ; on voyait des groupes nombreux d'hommes armés, de femmes, d'enfants, tous bien vêtus, criant à tue-tête : *Vive la Constitution de 93!* Mais à la vue de quelques fortes patrouilles qui montraient l'intention d'arrêter le premier qui pousserait de nouveau des cris de révolte, tout se calma, et vers quatre heures du matin, on put enfin aller prendre du repos avec quelque sécurité. Cette journée, qui menaçait de tant de désastres, vit heureusement couler peu de sang. Le malheureux Féraud même ne fut massacré que par une erreur causée par la ressemblance de son nom avec celui de Fréron, à qui en voulait personnellement celui qui le tua.

Le lendemain, on apprit que la Convention avait décrété d'*accusation* et d'*arrestation* plusieurs de ses membres, parmi lesquels étaient Soubranie, Romme, Bourbotte, etc., etc. Salicetti n'était pas nommé.

— Allons, dit ma mère, encore des proscriptions ! Mon ami, dit-elle à Albert, lorsqu'elle le vit arriver, nous avons sans doute de grandes obligations à Salicetti pour avoir assuré la tranquillité

(1) Une chose remarquable de Bonaparte, c'est la tournure orientale qu'il a toujours donnée à ses phrases.

(2) Comme tout est relatif! un motif de gloire : Inspecter la forteresse de Savone.

de ton père et la tienne ; mais la reconnaissance que je lui dois ne peut me faire passer sur le désagrément que je trouve maintenant à recevoir un homme accusé de vouloir ramener 93. Puisque Salicetti n'est pas sur la liste des proscrits, je veux profiter de cette occasion pour le prier de ne pas venir chez moi ; je le puis en toute sûreté de conscience. Sa manière de voir devient chaque jour moins en harmonie avec la mienne. Son mot de l'autre jour sur la place de Bellecour ne me sort pas de la tête. Je ne me soucie pas de le voir plus longtemps. D'ailleurs, il fait peur à Loulou.

C'était vrai ; sa longue figure jaune et pâle... Je ne l'aimais pas.

Ma mère était dans son salon, lorsqu'à six heures, Mariette vint lui dire à l'oreille qu'il y avait quelqu'un dans sa chambre qui voulait lui parler seule. Puis elle ajouta : Je sais qui c'est, Madame ; vous pouvez venir. » Ma mère passe dans sa chambre et voit dans l'embrasure de la fenêtre un homme qui, à moitié caché par le rideau, lui fait signe de la main. Ma mère m'appelle, me dit de fermer la porte, s'approche de cet homme et reconnait Salicetti. Il était pâle comme un mort, ses lèvres étaient aussi blanches que ses dents, ses yeux noirs brillaient comme deux charbons ardents, il était effrayant. « Je suis proscrit, dit-il très bas et rapidement à ma mère, c'est-à-dire condamné à mort. Sans Gauthier, que j'ai rencontré sur le boulevard, j'allais dans cette caverne de *brigands* et j'étais perdu. Mme de Permon, dit-il à ma mère après l'avoir regardée quelque temps en silence, j'espère ne pas m'être trompé en comptant sur votre générosité. N'est-il pas vrai que vous me sauverez? Je ne crois pas avoir besoin, pour vous y décider, de vous rappeler que j'ai sauvé votre fils et votre mari ».

Ma mère prit Salicetti par la main et l'entraîna dans la chambre voisine qui était la mienne. Lorsqu'elle avait quitté le salon, il n'y avait qu'une seule personne, mais depuis il était arrivé du monde ; elle croyait même entendre la voix de Bonaparte. Elle n'avait pas une goutte de sang dans les veines. Dans ma chambre, du moins, on ne pouvait entendre. « Je ne perdrai pas le temps en paroles, dit-elle à Salicetti, dès qu'ils y furent entrés. Tout ce que je puis vous donner, vous pouvez le demander, il est à vous. Mais il est une chose au delà de ma vie, au delà de tout ; c'est ma fille, c'est mon fils. Demandez-moi mon sang. Mais en vous cachant seulement pour quelques heures, car cette maison ne peut vous

recéler plus longtemps, je ne vous sauve pas, et je porte ma tête sur l'échafaud en y entraînant mon fils. Je vous dois de la reconnaissance ; prononcez vous-même si elle doit aller jusque-là. »

Jamais je n'ai vu ma mère aussi belle. Ses yeux étaient fixés sur moi avec une expression admirable. « Je ne suis pas assez égoïste, lui répondit Salicetti, pour proposer une chose aussi dangereuse pour vous, et alors sans résultat pour moi. Voici mon plan et mon unique espoir. Cette maison, comme hôtel garni, sera le lieu le moins soupçonné ; la maîtresse est sans doute intéressée à gagner beaucoup d'argent : je l'en comblerai. Que je sois caché pendant huit jours. Au bout de ce temps, vous partez pour la Gascogne. Vous m'emmènerez avec vous, et vous m'aurez sauvé la vie. Si vous me refusez un asile même pour quelques heures, en sortant de cette maison, je suis arrêté, jugé, et conduit sur un échafaud pour le rougir de mon sang, tandis que j'ai fait épargner celui de votre mari et de votre fils. — Salicetti, dit ma mère, il n'y a dans vos paroles, ni générosité, ni pitié. Vous connaissez ma position, et vous en abusez. Que voulez-vous encore une fois que je fasse dans un hôtel garni ? Une maison remplie de gens de toutes les provinces, presque habitée par vos ennemis ; car vous savez bien que Bonaparte est le vôtre. De plus, la maîtresse de la maison est loin de partager vos opinions. Vos promesses seront-elles capables de lui faire prendre ainsi votre parti au point de hasarder sa vie. Comment même le savoir ? Tout ce qui nous entoure est hérissé de difficultés !... »

Dans ce moment, on ouvrit la porte de la chambre à coucher ; ma mère s'élança au devant de la personne qui entrait. C'était Albert qui venait savoir pourquoi on ne servait pas le dîner : « Tout le monde est là, lui dit-il, excepté Bonaparte qui s'est fait excuser. » Ma mère joignit les mains, et les serrant fortement, elle les leva vers le ciel. Mon frère la regarda avec étonnement ; elle lui fit signe de se taire et lui dit tout haut de faire servir.

— J'achève de lire une lettre que ta sœur vient de m'écrire par une personne qu'elle me recommande. Elle a joint à sa recommandation une dinde aux truffes, et si ces messieurs n'ont pas peur de dîner trop tard, nous la mangerons aujourd'hui ; ou bien nous pourrons en faire un nouveau motif de réunion, dit ma mère en s'avançant vers ses convives, ayant à la main une lettre qu'en passant elle avait prise sur sa cheminée.

Le motif qui lui faisait faire ce long mensonge, c'est que

l'homme qu'elle avait laissé dans le salon pour aller trouver le proscrit était bavard à l'excès, et avait sûrement déjà dit qu'on était venu chercher ma mère avec une apparence de mystère ; mais elle parla si naturellement que l'on crut à la nouvelle qu'elle donnait de l'arrivée d'une dinde aux truffes. Tout le monde se récria et passa d'une voix unanime à l'avis de la manger le lendemain, et ma mère ayant demandé la permission de finir sa lettre, referma la porte de sa chambre à coucher, dont elle poussa doucement le verrou, et alla rejoindre le malheureux proscrit. « Nous devons nous estimer heureux, dit-elle en rentrant dans ma chambre, où nous trouvâmes Salicetti assis sur une chaise, la tête appuyée dans ses deux mains, nous devons nous estimer heureux de n'avoir pas Bonaparte pour scruter nos paroles et nos regards. Maintenant que faut-il faire ? — Si vous ne vous refusez pas à me sauver, la chose est sûre, je ne demande que votre consentement ; le donnez-vous ?... » Ma mère ne répondit pas d'abord. On voyait, au changement fréquent de la couleur de ses joues, qu'elle était violemment agitée. Enfin, elle devint si pâle que je crus qu'elle se trouvait mal. Salicetti, interprétant son silence comme un refus, reprit son chapeau qu'il avait jeté sur mon lit, et murmurant quelques mots que je n'entendis pas, il allait sortir de la chambre lorsque ma mère l'arrêta par le bras :

« Restez ! lui dit-elle, ce toit devient le vôtre. Mon fils doit acquitter sa dette et, quant à moi, c'est mon devoir d'acquitter celle de mon mari. — Eh bien ! tout est dit ; tout est bien. Allez dîner, Mariette aura soin de moi. Je ne lui ai dit que deux mots, mais ces deux mots magiques me l'ont attachée au point de lui faire donner sa vie pour moi. Jeune fille, dit-il en m'arrêtant par ma robe, comme j'allais suivre ma mère, j'ai parlé devant vous, parce qu'il faut bien que vous sachiez cette affaire ; je n'ai pas besoin de vous remontrer les conséquences d'une indiscrétion. — Ah ! ne craignez rien, » m'écriai-je en me jetant dans les bras de ma mère, dont les yeux étaient fixés sur moi avec une expression de désespoir. Bonne mère ! elle ne pensait qu'à moi dans ce moment où elle jouait sa tête ! Elle s'arrêta un moment dans sa chambre pour reprendre un peu d'assurance. Elle n'était certes pas dissimulée, car rien n'était plus franc et plus loyal que son âme ; mais la force de son caractère lui donnait, quand il le fallait, un grand pouvoir sur elle-même. Personne n'aurait pu se douter, lorsqu'elle rentra dans le salon, qu'elle eût un secret si

important à dérober à l'attention de ceux qui l'entouraient.

Le dîner fut gai. Les personnes engagées étaient d'une opinion qui leur faisait voir avec une vive satisfaction le résultat des événements des deux journées qui venaient de se passer, et, comme on savait que ma mère pensait de même et que rien, dans sa contenance, ne trahissait son inquiétude, on s'abandonnait à la joie. Brunetière était du nombre de nos amis invités. Il était toujours fort gai, mais ce jour-là les éclats de sa gaîté redoublaient. Brunetière louchait d'une manière atroce, et surtout quand il lui arrivait d'avoir bu du vin de Champagne. Ce jour-là, « en raison de *la libération* de l'Assemblée, disait-il, je fais des *libations* au bon voyage de tous les déportés, et à votre ami Salicetti, Permon, dit-il en s'adressant à mon frère, car j'ai oublié de vous dire qu'il est dans la nasse avec les autres brochets. Il voulait tout avaler, celui-là. Pour le dire en passant, je ne l'aimais pas trop, votre Corse, et même, à présent que j'y pense, je ne l'aimais pas du tout. Je me rappelle qu'un jour où j'avais, comme aujourd'hui, l'honneur de dîner chez M^me^ de Permon (et il se levait en faisant une profonde révérence) (1), il y eut du tapage entre ce monsieur corse, M. de Permon et ce pauvre M. Durosoi. Il est mort en brave garçon, celui-là, en honnête homme qu'il était... Je doute que le monsieur corse en fît autant. — Pourquoi ? demanda quelqu'un. — Pourquoi ? parce qu'il est méchant, et que les méchants sont toujours lâches ; or, puisqu'il est méchant, je conclus que... — Allons, dit ma mère, vous parlez là sans savoir ce que vous dites. — Je vous demande pardon, répondit M. Brunetière, qui, comme les gens dans une demi-ivresse, se cramponnait à son idée. — Et que savez-vous s'il est ou non méchant ? dit ma mère ; il ne vous a jamais fait de mal. — Parbleu ! s'écria M. Brunetière, c'est vous-même, madame, qui me l'avez dit il n'y a pas encore huit jours, en me répétant un affreux mot sur des pierres, dont il faudrait lui attacher une au cou et l'envoyer avec elle où il voulait qu'elle allât. »

Ma mère devint pâle et rouge en même temps. Elle me dit, le même soir, que la pensée que le proscrit qui était venu lui demander un asile était insulté dans son malheur, dans la première

(1) J'ai trouvé dans Walter Scott le portrait littéralement copié sur le caractère de M. Brunetière. C'est dans Gui Mannering, l'avocat Pleydell. C'est cela tout à fait.

heure qu'il passait sous le toit hospitalier, lui avait fait mal. Son âme était grande et belle ! Non seulement j'aimais ma mère, mais j'en étais fière.

Enfin, cette éternelle journée s'écoula. Ma mère, n'ayant pas voulu donner prise au moindre soupçon, n'avait pas même prévenu mon frère. Lorsque tout le monde fut parti, elle lui annonça l'hôte qui nous était arrivé. Mon frère frémit pour ma mère et pour moi ; mais il n'était plus temps de craindre, il fallait agir et mettre en œuvre tous les moyens que pouvait présenter la prudence.

Mme Grétry notre propriétaire fut appelée. Elle se conduisit d'une manière parfaitement noble. Si elle vit encore, ce que j'espère, je la prie de voir ici une preuve d'estime et de souvenir. Elle dit, au premier mot de proscription : « J'ai ce qu'il vous faut, mais il faut pour cela que Mme de Permon consente à changer d'appartement. Il y a une cachette qui a sauvé plus de quatre infortunés lors du régime de la Terreur. Elle en sauvera encore, du moins tant que je vivrai dans cette maison. »

La petite retraite de Salicetti était bien meublée, tout entourée de tapisseries, de nattes, afin que le moindre mouvement de celui qui l'habitait ne pût être entendu. En une seconde, on était à l'abri.

Le lendemain matin, il était à peine onze heures, quand nous vîmes arriver le général Bonaparte. Comme cette scène est une de celles qui m'a fait le plus d'impression dans ma vie, je la rapporterai dans tous ses détails.

Bonaparte était vêtu comme il le fut presque toujours depuis. Il avait une redingote grise, plus que modeste, boutonnée jusqu'à la cravate, un chapeau rond toujours mal posé sur ses yeux, qu'il cachait entièrement, ou bien sur le derrière de sa tête, de manière à faire croire qu'il allait tomber ; une cravate noire, très souvent mal nouée : voilà quelle était la toilette ordinaire de Bonaparte. Pour dire la vérité, à cette époque, tout le monde, hommes et femmes, n'étaient pas fort élégants, il faut en convenir, et la tenue personnelle de Bonaparte ne choquait pas autant alors qu'elle le fait aujourd'hui par souvenir. Il avait à la main un gros bouquet de violettes qu'il présenta à ma mère à son entrée dans la chambre. Cette galanterie lui était si peu ordinaire que nous ne pûmes nous empêcher d'en rire. « Il me paraît, dit-il en riant avec nous, que je me suis mal acquitté de mon emploi de *cavaliere servente*. » Puis

après quelques autres propos : « Eh bien ! madame Permon, ajouta-il, voilà donc Salicetti qui, à son tour, peut juger de l'amertume des fruits de l'arrestation? Ils doivent lui être d'autant plus désagréables à avaler, que c'est lui et ses adhérents qui ont planté les arbres qui les produisent. — Comment ! dit ma mère d'un air étonné en me faisant signe de fermer la porte du salon, Salicetti est arrêté ? — Eh quoi ! ne saviez-vous pas qu'il était depuis hier décrété d'accusation ? Je croyais que vous le saviez même si bien que c'était chez vous qu'il était caché. — Chez moi ! s'écria ma mère. Mais, Napoléon vous êtes fou, mon cher enfant ! Chez moi ! mais il faudrait pour cela que j'eusse un *chez moi*. Mon cher général, je vous prie de ne pas répéter autre part une semblable plaisanterie. Que vous ai-je donc fait pour vous amuser à jouer ainsi avec ma tête ? Car il n'y va pas de moins. »

Bonaparte se leva, il s'avança lentement et, se plaçant devant ma mère, il croisa ses bras et la fixa longtemps en silence. Ma mère ne changea pas de visage et n'abaissa pas sa paupière sous le feu du regard de l'aigle. « Madame Permon (1), dit-il enfin, Salicetti est caché chez vous. Ne m'interrompez pas. Je ne le sais pas d'une manière positive ; mais je dis qu'il est caché chez vous, parce que, hier, à cinq heures, il a été vu sur le boulevard, parlant avec Gauthier, qui l'avertit de ne point aller à la Convention. Il s'est dirigé de ce côté. On ne lui connaît ici aucune connaissance assez intime pour hasarder, en le recevant, sa sûreté et celle des siens, si ce n'est vous. Il n'a pas été au palais Égalité, c'est donc chez vous qu'il est venu chercher un asile. »

Ma mère avait repris toute son assurance. « Et de quel droit Salicetti serait-il venu me demander asile ? dit-elle. Il sait que nous ne pensons pas de même. J'étais au moment de partir, puisque, sans la lettre de mon mari, je me serais mise en route demain matin pour la Gascogne. — De quel droit il serait venu chez vous ? Voilà ce que vous avez dit de plus juste, chère madame Permon. Venir chez une femme seule, qui peut être compromise pour quelques heures de salut procurées à un proscrit qui mérite sa proscription, est une indignité dont tout autre ne se serait pas rendu coupable. Vous lui devez de la reconnaissance. C'est une *lettre de change* que vous devez acquitter. Il a été lui-même l'huissier venant vous faire commandement de payer, n'est-ce pas, ma-

(1) Jamais il ne mettait la particule, et il avait raison.

demoiselle Loulou? » me dit-il en se tournant brusquement vers moi.

J'étais à travailler dans l'embrasure d'une fenêtre sur laquelle étaient beaucoup d'arbustes. J'eus l'air de regarder l'un des pots de fleurs, et je ne répondis pas. Ma mère, qui me comprit, me dit : « Laurette, le général Bonaparte te parle, mon enfant. » Je me tournai alors vers lui, le reste de mon trouble pouvait passer pour le commencement de celui qu'aurait éprouvé une jeune fille qui vient de faire, sans le vouloir, une chose impolie. Je le croyais du moins ; mais nous avions affaire à trop forte partie. Il me prit la main, me la serra dans les deux siennes et dit à ma mère : « Je vous demande pardon, j'ai eu tort. Votre fille m'a donné une leçon. — Vous donnez à Laurette plus de mérite qu'elle n'en a, mon cher enfant. Elle ne vous a pas donné de leçon, parce qu'elle ne saurait pourquoi elle le pourrait faire ; mais c'est moi qui vous en donnerai une tout à l'heure, si vous persistez à vouloir croire une chose qui, en résumé, peut me faire un grand tort et aurait de graves conséquences, si vous alliez répandre de semblables folies. »

Bonaparte lui dit d'une voix émue : « Madame Permon, vous êtes une femme remarquablement bonne, et cet homme est un méchant homme. Vous ne pouviez pas lui fermer votre porte, il le savait. Et vous exposer, ainsi que cette enfant ! Autrefois, je ne l'aimais pas ; maintenant je le méprise. Il m'a fait bien du mal. Oui, il m'a fait beaucoup de mal. Eh bien, il y avait des motifs ; vous les avez connus, n'est-ce pas ? » Ma mère fit signe que non. « Quoi ! Permon ne vous en a pas parlé ? — Jamais. — C'est étonnant. Eh bien, je vous les conterai quelque jour ; vous verrez s'il n'y a pas eu de la lâcheté et de la cruauté à se prévaloir de sa faveur *surnageante*, pour me repousser, *moi*, au fond de l'eau. Il m'a accusé de *crimes*, car n'est-ce pas un crime que d'être un enfant traître à la patrie ? Salicetti s'est conduit, dans cette affaire de Loano, comme un misérable. Junot voulait aller le tuer, si je ne l'avais arrêté ; ce jeune homme, rempli de feu et surtout d'amitié pour moi, voulait aller le défier en duel et, s'il n'avait pas voulu se battre, « il l'aurait jeté par la fenêtre », disait-il. Maintenant Salicetti est proscrit. A son tour, il peut mesurer toute l'étendue d'un malheur comme celui d'une destinée brisée, perdue ! — Napoléon, lui dit ma mère en lui prenant la main et le regardant avec amitié, je vous jure, sur ma foi, que Salicetti n'est pas chez moi... et tenez, faut-il tout vous dire ? — Dites, dites, s'é-

cria-t-il avec une ardeur que peut-être personne ne lui vit jamais. — Eh bien ! Salicetti était ici, en effet, hier à six heures ; mais il en est ressorti à huit heures et demie, neuf heures. Je lui ai démontré l'impossibilité physique de le recevoir chez moi, demeurant dans un hôtel garni. Il m'a comprise et est reparti. »

Tandis que ma mère parlait, Bonaparte avait les yeux fixés sur elle avec une avidité dont rien ne peut donner l'idée, puis il s'éloigna et se promena rapidement dans la chambre. « Ainsi je l'avais deviné, disait-il ; ainsi donc il a eu la lâcheté de venir dire à une femme : « Donnez votre vie pour moi. » Mais lui qui venait vous intéresser à son sort, vous a-t-il dit qu'il venait de faire assassiner un de ses collègues ? Avait-il au moins *lavé ses mains* avant de toucher les vôtres pour vous implorer ? — *Napoleone ! Napoleone ! quest'è troppo ! Tacete ; se non tacete, me ne vado. Se hanno ammazato qu'est'uomo poi non e colpa sua !...* » Quand elle était émue, ma mère parlait italien ou grec à l'instant même. Cela lui est souvent arrivé avec des gens qui n'entendaient ni l'un ni l'autre. Au reste, cette fois il en fut de même. Bonaparte était lancé après Salicetti comme un chien de chasse le serait après un cerf ; il cherchait toujours à l'atteindre et n'écoutait rien. Ma mère se désespérait. Salicetti entendait tout ; une simple planche le séparait de nous ; moi, dans mon inexpérience, je tremblais à chaque instant de le voir sortir de sa retraite. Je ne connaissais pas encore le monde.

Enfin, après une longue conversation de deux heures, que je ne transcris pas ici parce qu'elle roula toujours sur le même sujet et presque avec les mêmes expressions (1), Bonaparte se leva pour s'en aller et je respirai, car je voyais ma pauvre mère au supplice. « Vous m'assurez donc que vous croyez qu'il est retourné chez lui pour s'y cacher ? dit encore Napoléon en prenant son chapeau. — Oui, répondit ma mère, je lui ai dit que, puisqu'il tenait à se cacher dans Paris, il valait mieux qu'il séduisît à prix d'or les maîtres de son hôtel garni, parce que ce serait le dernier endroit où l'on irait le chercher. Ensuite, dit ma mère, après un moment de réflexion et presque effrayée de diriger les recherches

(1) Cette conversation fut transcrite mot à mot par mon frère, qui, déjà à cette époque, tenait un journal pour faire l'ouvrage que lui a enlevé le duc d'Otrante. Il en a été de même de tout ce qui avait rapport à l'affaire de Salicetti.

sur des innocents, écoutez donc, mon cher enfant, je ne puis vous dire qu'il y soit. Je ne l'ai pas vu rentrer chez lui, après tout. — Oh ! bien, très bien ! Mille remerciements, Mme Permon, et surtout pardonnez-moi. Mais si jamais vous êtes offensée comme je l'ai été par cet homme !... Adieu. »

Bonaparte sortit enfin, et il était temps ; ma mère était épuisée. Elle me fit signe d'aller pousser le verrou de sa chambre, et ouvrit la porte de la retraite de Salicetti.

Je n'ai jamais aimé cet homme. Il m'est toujours apparu avec une sorte de prestige effrayant qui me le rendait répulsif. Depuis, en lisant le *Vampire*, son idée m'est revenue. J'ai uni sa figure à ce caractère fictif. Cette pâleur jaune, les yeux noirs flamboyants, ces lèvres qui blanchissaient à l'instant même où il éprouvait une vive émotion : tout en lui effrayait les yeux et l'âme. Ce jour-là, il me causa un tremblement qui me dura toute la journée. Il me semble le voir encore. Il était assis sur une petite chaise près du lit, la tête appuyée sur l'une de ses mains, qui était pleine de sang ; le lit en était tout taché, et une cuvette sur laquelle il était penché et qui s'était renversée en contenait encore. Il venait d'avoir une hémorragie et de rendre des flots de sang par la bouche et par le nez (1) ; il en était couvert. Sa pâleur était effrayante. Que j'ai longtemps été poursuivie de cette figure dans mes rêves ! Ma mère courut à lui ; il était presque évanoui. Elle le prit par la main, elle était froide. Nous appelâmes Mariette. Elle lui fit respirer du vinaigre. Il revint à lui. Quel retour à la vie, mon Dieu ! Des mots sans suites ; mais des imprécations ! Cet homme, qui habituellement avait des formes polies, devint aussi brutal qu'un homme du bas peuple ; des jurements, des menaces adressées surtout à Bonaparte se succédaient avec une rapidité qui formait un étrange contraste avec sa faiblesse. Je m'en fus dans le salon, où je trouvai mon frère ; je l'envoyai près de ma mère ; car, pour moi, je n'y tenais plus.

Le lendemain, Bonaparte revint. Sa physionomie avait la plus singulière expression. Il était facile de voir que son opinion était arrêtée sur ce qui regardait Salicetti ; du moins ce fut ce qui nous frappa, ainsi qu'un ami de celui-ci, qui possédait toute sa con-

(1) Pendant la route de Paris au port où il s'embarqua Salicetti eut cinq de ces hémorragies ; il y était sujet, et la contraction qu'il éprouva pendant la conversation de Bonaparte la rendit plus sérieuse.

fiance et était venu le même matin. Mais Bonaparte ne parla pas comme la veille d'une manière aussi directe contre le proscrit, il se contentait de lancer par intervalles de ces mots comme il savait en dire, de ces mots en manière de *flèche aiguë* ; mais rien de personnel *nominativement*. Comme ces deux hommes se haïssaient ! Si l'un d'eux a pu faire prendre le change à cet égard, il a été d'une grande habileté, ou bien dissimulé.

Cependant le procès des accusés de prairial s'instruisait avec vigueur. On cherchait Salicetti et un autre représentant. Salicetti n'était pas aimé de ses collègues. Il avait de l'esprit, beaucoup de moyens, une grande ambition et les projets qu'il aurait réalisés étaient d'une nature qui devait nécessairement attirer une grande sévérité sur leur auteur, du moment où ils étaient connus.

Pour les isoler de leurs adhérents, on les avait aussitôt transférés au château du Taureau, dans le département du Finistère. Mais, lorsque le calme fut un peu rétabli, on les ramena à Paris pour y être jugés par une commission militaire spéciale. Ce moment fut dangereux pour nous. Les recherches redoublèrent de vigueur et d'activité. Nous dûmes plus que jamais songer au départ. Mais comment faire ? Il fallait un passeport pour le proscrit et là son or devenait impuissant. Ma mère ne savait comment résoudre l'affaire dans laquelle elle s'était engagée. Un incident nous donna l'idée de chercher un domestique ressemblant à Salicetti et dont ce dernier emprunterait les fonctions et les papiers.

Comme je l'ai déjà dit, les accusés avaient été ramenés à Paris : la commission militaire spéciale, organisée pour les juger, tenait ses séances rue Neuve-des-Petits-Champs, dans la maison qui, depuis, fut l'hôtel du ministre du Trésor sous l'empire. Salicetti, échappé *seul* à la main de la justice, voyait de son asile instruire le procès de ses collègues avec une tranquillité qui me révoltait. Nourrie de bonne heure des beaux souvenirs de l'antiquité, je cherchais dans Plutarque, et je trouvais à chaque page des exemples de dévouement à l'amitié ou à la patrie. Il me paraissait lâche à Salicetti d'abandonner toutes ces têtes, que peut-être lui-même avait exaltées, au fer du bourreau, tandis que la sienne était à l'abri. Oui, à sa place il est sûr qu'avec ma manière de voir, avec l'âme ardente que j'avais alors, j'aurais été rejoindre mes amis ; je crois même que je l'aurais fait plus tard.

Nous étions alors au vingt-quatre prairial. Salicetti éprouvait une telle agitation que mon frère était toujours sur le chemin de

notre maison à la rue Neuve-des-Petits-Champs pendant le peu de temps qu'on fut à prononcer le jugement de ces malheureux. Enfin, un jour, nous le vîmes revenir dans un état digne de pitié. Le pauvre jeune homme était destiné à voir les scènes les plus terribles : Romme, Soubranie, Duroi, Duquesnoi, Goujon, Bourbotte étaient jugés ; dans le cours du procès ils avaient montré la plus admirable vertu : abnégation d'eux-mêmes, fermeté d'âme, amour de la patrie : voilà ce que les infortunés égarés montrèrent dès le premier jour et conservèrent jusqu'au dernier. Romme surtout avait été sublime !

Lorsqu'on leur prononça leur arrêt, ils se regardèrent avec un œil calme et même serein ; les spectateurs éprouvèrent de l'attendrissement en voyant ces hommes condamnés à porter sur l'échafaud, comme de vils criminels, une tête qui n'était dirigée que par les nobles pensées. Romme parut à l'instant même se recueillir, et chercher comme une communication anticipée avec la puissance devant laquelle il allait paraître. Lorsque les accusés descendirent le grand escalier du tribunal, qui était bordé de curieux, Romme promena sur la multitude un regard calme et doux, mais qui cependant paraissait chercher quelqu'un. Probablement que celui qui lui avait promis d'y être n'eut pas le courage de lui tenir parole. Il dit : « Eh bien ! avec une main ferme, ceci suffira. Vive la liberté ! » Puis tirant de sa poche un très grand canif, ou plutôt un petit couteau, il se frappa au cœur, et passa l'arme à Goujon, qui la passa à Duquesnoi. Tous trois tombèrent morts à l'instant sans pousser une plainte. Le couteau libérateur transmis à Soubranie, par la main déjà défaillante de Duquesnoi, frappa également les trois autres nobles cœurs, mais ils furent moins heureux : quoique grièvement blessés, ils parvinrent encore vivants au bas de l'échafaud, sur lequel on eut la barbarie de les faire monter sanglants et mutilés ! Des sauvages ne l'eussent pas fait. .

Albert s'était trouvé si près de Romme, auquel il avait voulu adresser un regard ami et consolateur, que le sang du malheureux avait rejailli sur lui. Non ! je ne puis oublier, je n'oublierai jamais le récit de cette horrible scène ! Mon frère nous parlait de ce qu'il avait vu seulement depuis quelques minutes. Sa redingote portait les marques fraîches du sang d'un homme qui, quelques jours avant, était assis dans cette chambre, peut-être sur cette même chaise ! J'étais dans un état violent, je serrais ma mère

dans mes bras ; je pleurais mais avec peine ; mes larmes étaient rares et brûlantes. Je me sentais vraiment mal. « Ce sont des scènes trop fortes pour Laurette », dit mon frère qui, lui-même, avec son courage d'homme, était incapable de soutenir de pareilles émotions. Quant à ma mère, elle était froide et pâle ; son cœur battait à peine. Machinalement elle avait pris un flacon d'eau de Cologne, un mouchoir, et elle frottait la redingote de mon frère sans savoir ce qu'elle faisait.

Salicetti était horrible à voir ; je ne voulus plus le regarder, tant il me faisait peur. Sans pitié pour mon frère, il lui faisait répéter les détails terribles et sublimes de la tragédie dont il venait d'être spectateur. A chaque répétition il semblait que le cœur de Salicetti fût inondé d'une nouvelle joie. « C'est un sentiment naturel au cœur de l'homme », me répondit mon frère lorsque je le lui dis le lendemain. « Il ne faut pas, ma chère enfant, que tu prennes l'habitude de te mettre ainsi en attitude hostile envers chaque événement qui ne se présente pas à toi comme tu l'entends. Tu vis dans un siècle où tu trouveras bien souvent des mécomptes, sans que pour cela cependant le monde soit plus méchant aujourd'hui qu'il y a plusieurs siècles. »

Bonaparte était allé à Saint-Maur passer un ou deux jours. Il y allait quelquefois, je ne sais pas chez qui. Je l'ai demandé depuis à Junot, qui n'en savait rien non plus, et qui me dit à propos de cela que Bonaparte était fort caché dans ses habitudes de cette nature. Lorsqu'il sut cette horrible catastrophe, il en parla avec l'accent du cœur, et je persiste à dire qu'à cette époque il en avait un très susceptible d'émotions (1).

Bonaparte parlait ordinairement mal ; c'est-à-dire qu'il était peu éloquent dans sa manière de s'exprimer. Sa concision, par trop *sèche*, ne donnait pas à son discours ce tour sinon gracieux, au moins arrondi et formé, qui est nécessaire dans les moindres discours. Depuis, tout en lui fut prestigieux, et sa parole le devint comme le reste. Mais le fait est qu'alors il n'était rien moins qu'éloquent, excepté dans les moments où son âme s'épanchait : alors c'était, comme dans les contes des fées, des perles et des rubis qui sortaient de sa bouche.

Ce jour-là il en fut ainsi ; les infortunés eurent en Bonaparte un panégyriste admirable. Mais Salicetti, mais Fréron, mais tous

(1) Quoi qu'en ait dit M. de Bourrienne.

ceux qui voulaient, disait-il, ramener le régime de sang, lorsqu'il parlait de lui-même, de son avenir détruit : « Et je n'ai pas vingt-six ans ! » s'écriait-il en se frappant le front. « Je n'ai pas vingt-six ans !... » Alors il regardait ma mère avec une expression si douloureuse que ma mère disait lorsqu'il était parti : « En voyant ce jeune homme si malheureux, en vérité je me reproche presque ce que j'ai fait pour son ennemi. »

Oui, Sallicetti était regardé par Bonaparte comme son ennemi J'ignore tout ce qu'il a pu dire pour faire penser que son souvenir n'avait pas conservé de traces d'une injure. Il est possible qu'il ait eu l'intention motivée sur une raison que j'ignore de le faire croire ; mais moi je sais bien qu'en penser. C'est pour cela que je répète que la conduite de Bonaparte, dans cette affaire, fut belle ou plutôt sublime.

Nous avions à éprouver un nouveau genre d'inquiétude ; Salicetti tomba malade. Ce fut une chose horrible ; il avait la fièvre, le délire ; tout ce qu'il disait, tout ce qu'il voyait, ne se peut concevoir. J'ai lu bien des romans où l'on a peint de semblables situations ; combien les pages que je parcourais me semblaient loin de la force de mes souvenirs ! Jamais je n'ai rien lu qui en approchât. Salicetti n'avait aucune religion, ce qui ajoutait encore à l'odieux de ces scènes terribles. Ce n'était pas une plainte, c'était toujours un blasphème. Combien je le plaignais ! Plus tard, ma mère me dit qu'un jour j'avais pleuré sur lui comme sur un frère. « J'en ai d'autant plus de mérite, lui répondis-je ; car il m'effraya bien pendant ces trois jours. La crainte qu'il m'inspirait dominait la crainte de nous voir surpris. »

La mort de ses infortunés complices avait fait sur lui une impression terrible ; elle se présentait à lui sous toutes les formes, sous les aspects les plus effrayants. Il y avait un de ces malheureux surtout qu'il voyait plus que les autres. Celui-là ne quittait pas son lit, il lui parlait, l'écoutait, lui répondait ; c'était horrible à entendre. Ensuite quelquefois il se croyait dans une chambre toute rouge. Mais une circonstance qui me causait plus d'effroi que le reste, c'était le son bas et modulé de sa voix dans les tons les plus graves. Il est probable que le sentiment de la crainte dominait chez lui tous les autres, même la plus vive souffrance. Je ne puis rendre par aucun mot l'effet qui me fait éprouver le souvenir de cet homme pâle et malade, proférant des paroles d'anathème et de damnation d'une voix basse avec une inflexion unie.

Non, je ne puis rendre exactement cette impression, car moi-même je ne puis lui donner un nom ; il me semble, en forçant toutes ces circonstances de comparaître de nouveau devant moi, que je sois dans le cauchemar de *Smarra* ; et cependant ce temps n'est pas fantastique ; ce n'est pas ici le jeu d'une imagination oisive ; tout est réel, tout a été.

Cette fièvre ne dura que trois jours ; pendant ce temps, le proscrit fut soigné par un jeune médecin grec nommé Ypsilanti, qui nous fut amené par M. Emilhaud, et dont il répondait.

Trente valets de chambre s'étaient présentés, mais aucun ne convenait. Enfin, un jour, il arriva un grand garçon nommé Gabriel Tachard, qui ne ressemblait pas du tout à Salicetti, mais qui pouvait fort bien le doubler à la section. C'était du reste une lourde bête, qui probablement ne serait pas resté huit jours au service de ma mère ; mais tout ce qu'on voulait de lui c'était d'avoir cinq pieds six pouces, les yeux et les cheveux noirs, le nez droit et rond, le menton rond et la peau du visage jaune et marquée de la petite vérole. La condition la plus difficile à joindre à tout cela était l'âge ou du moins l'apparence de l'âge. Salicetti avait, je crois, trente ans à cette époque. Au surplus, le rapport entre eux était parfait ; le nez, les yeux et la peau étaient parfaitement conformes. En conséquence donc de toutes ces belles qualités, ma mère fut à la section avec moi, Mariette, Gabriel Tachard et Mme Grétry, qui devait répondre de sa locataire, attendu qu'à cette époque de liberté on ne pouvait aller à dix lieues de Paris sans une foule de formalités absurdes. Enfin tout s'étant trouvé en règle, nos passeports furent signés et nous revînmes tous à l'hôtel, joyeux et contents, ma mère et moi de partir, Gabriel d'avoir une bonne place, et Mme Grétry de nous voir quitter enfin sa maison, qui, en dépit de son nom, était devenue pour elle un enfer depuis que le proscrit avait acquis pour de l'or le droit d'en faire son asile.

Ma mère avait annoncé depuis huit jours que mon père la rappelait à Bordeaux. Le soir du même jour, elle reçut une nouvelle lettre qui lui enjoignait de partir à l'instant même. En conséquence elle annonça que le surlendemain elle quittait Paris. « Vous faites bien de partir, lui dit Bonaparte en lui prenant la main et la regardant avec une sorte d'intention d'être compris, et cependant vous avez bien fait aussi de ne pas partir plus tôt. — Pourquoi cela ? — Oh ! pourquoi cela ? Je ne puis vous le dire ce soir ; mais tenez-vous à le savoir avant votre retour à Paris ? — Sans nul

doute ; vous savez que les femmes sont curieuses. — Eh bien ! Vous le saurez. Tenez. A quelle heure partez-vous ? — Je ne sais trop. Onze heures ou minuit, pour éviter la chaleur ; il vaut mieux, dans cette saison, voyager la nuit et dormir le jour. — Très bien encore, cela ! Est-ce vous, dites-moi, qui avez eu cette pensée ? — Eh qui donc voulez-vous que ce soit ? Loulou ? — Pourquoi pas ? Mademoiselle Loulou a d'excellentes pensées quelquefois, surtout quand elle m'aime un peu, n'est-ce pas ? — Mais, je vous aime toujours beaucoup », lui dis-je ; et c'était vrai.

« Pour en revenir à ce que je vous disais tout à l'heure, madame Permon, reprit Bonaparte, vous saurez ce que signifiait mon petit mystère à Longjumeau. — Et pourquoi, je vous prie, Longjumeau ? — C'est mon idée. — A la bonne heure ; mais, pour le dire en passant, mon pauvre Napoléon, vous radotez tout à fait. — C'est possible. Voulez-vous me donner à dîner ? — Depuis quand avez-vous besoin de me demander à dîner ? » dit ma mère (En effet, il venait sans prévenir et sans être invité).

— Vous dites que je *radote*, il faut bien le prouver.

La conversation dura sur ce ton pendant longtemps, et si longtemps que l'heure du dîner arriva et que Bonaparte resta. « Je suis donc en pension chez vous ? dit-il à ma mère ; voulez-vous de moi ? — Pourquoi pas ? dit ma mère. Mais non, au fait, vous êtes trop entêté. — Bah ! ce sont les faibles qui disent cela. — Mais vous qui êtes *Spartiate*, vous devez apprécier mon caractère ce qu'il vaut ? — Allons, emmenez-moi, j'irai voir ma mère pendant que vous ferez vos paquets à Bordeaux et à Toulouse ; puis j'irai vous rejoindre, et nous reviendrons ensemble avec M. Permon à Paris. Je n'ai rien à faire ; grâce à ce coquin, ce scélérat qui m'a perdu, qui m'a ruiné, je suis ce qu'on veut, Chinois, Turc, Hottentot. Si vous ne m'emmenez pas, je veux aller en Turquie ou en Chine. C'est dans ce lieu qu'on attaquerait bien efficacement la puissance des Anglais (1), en faisant faire un traité de commerce à ces figures à moustaches » ; et là-dessus il se mit à parler de politique avec mon frère et une heure ne s'était pas écoulée, que l'empereur de la Chine s'était fait catholique et que nous avions un ministre de la justice à la place du grand colao.

Nous fîmes nos préparatifs le lendemain, pendant toute la jour-

(1) L'Angleterre le sentait bien, l'ambassade de lord Mac-Cartney est de cette époque à peu près.

née, malgré le dérangement continuel que nous faisaient éprouver les visites d'adieu, les amis qui revenaient après nous avoir embrassés. Enfin, à six heures et demie, nous nous mîmes à table, Bonaparte, Brunetière, deux ou trois autres personnes, parmi lesquelles étaient M. Emilhaud et son fils arrivé depuis quatre jours. Il avait laissé mon père très bien portant, mais fort triste. C'était lui qui avait apporté la seconde lettre de mon père.

A dix heures, ma mère renvoya tout son monde. Elle avait, disait-elle, plusieurs choses à terminer, des comptes à solder, et elle demandait à ses amis de leur faire ses adieux une heure plus tôt qu'elle ne l'avait d'abord résolu. Elle renouvela la promesse d'être de retour au mois de septembre ou d'octobre au plus tard et de ramener mon père. M. Emilhaud, qui se fixait à Paris, était intéressé à ce que cette partie de la promesse fût exécutée, et le lui fit répéter. Lorsque ce fut au tour de Bonaparte, il s'approcha de ma mère, lui prit la main et lui dit très bas :

« Lorsque vous reviendrez ici, rappelez-vous cette journée. Dites-vous qu'aujourd'hui je vous ai donné plus que je ne croyais posséder. Peut-être ne nous reverrons-nous pas ; ma destinée m'entraînera sûrement loin de Paris avant peu, mais là où que j'aille, vous aurez un véritable ami. » Ma mère lui répondit qu'en tous lieux il pouvait également compter sur elle ; puis elle ajouta : « Je vous regarde comme le frère d'Albert, mon cher Bonaparte, vous le savez bien ».

Tout le monde partit enfin ; alors on fut chercher les chevaux de poste afin de partir une heure avant l'heure convenue. M^me^ Gréty, magnifiquement récompensée, devait recevoir un supplément considérable, lorsqu'on aurait reçu la nouvelle de l'embarquement de Salicetti. J'ai oublié, je crois, de dire que ma mère avait exécuté son projet relativement au domestique. On l'avait renvoyé en lui payant un mois de gages et il avait été enchanté. C'était donc sous le nom de Gabriel Tachard que Salicetti partait pour s'embarquer, dans le midi de la France. Les ports du Nord étaient gardés trop sévèrement.

Enfin nous partîmes. Salicetti monta sur le siège de la berline de voyage de ma mère, et nous sortîmes de Paris sans autre formalité que la visite à la barrière. Les postillons avaient la promesse d'un bon pourboire, aussi nous menèrent-ils comme le vent à la Croix de Berny.

Comme nous allions repartir, le premier postillon de la poste

de Paris s'approcha de la portière et dit : « La citoyenne Permon ? »

Ma mère avança la tête et demanda ce qu'on lui voulait.

« C'est, dit cet homme, une lettre qu'on m'a chargé de lui remettre ; et en effet il avançait une lettre dans la voiture.

« Vous vous trompez, dit ma mère, ceci ne peut être pour moi. — Non, non, je ne me trompe pas, si toutefois vous êtes la citoyenne Permon. » Ma mère, en ce moment, se rappela ce que lui avait dit Bonaparte. Quelque étrange qu'il lui parût de recevoir une lettre de cette manière, elle la prit, et voulut donner un assignat de cinq francs, que le postillon refusa, disant qu'il était déjà payé *par le jeune homme*. « En vérité, dit ma mère, vous verrez qu'il va me faire prendre pour une jeune fille que ses parents enlèvent à celui qu'elle aime. Qui a jamais vu une pareille chose ? Mais que peut-il m'écrire ? » Dans la saison où nous étions les nuits sont courtes. La curiosité de ma mère ne fut pas longtemps sans pouvoir se satisfaire, et le jour qui vint bientôt lui permit de lire sa lettre, dont l'écriture lui était inconnue (j'ai su depuis que c'était celle de Junot). Cette très singulière épître mérite d'autant plus d'être connue, qu'elle place le caractère de Napoléon dans un jour que ses ennemis ont souvent cherché à obscurcir. La voici telle qu'elle était.

« Je n'ai jamais voulu être pris pour dupe ; je le serais à vos yeux si je ne vous disais que je sais depuis plus de vingt jours que Salicetti est caché chez vous. Rappelez-vous mes paroles, madame Permon, le jour même du 1er prairial. J'en avais presque la certitude morale. Maintenant je le sais positivement. Salicetti, tu le vois, j'aurais pu te rendre le mal que tu m'as fait et en agissant ainsi, je me serais vengé, tandis que toi, tu m'as fait du mal sans que je t'eusse offensé. Quel est le plus beau rôle en ce moment du mien ou du tien ? Oui, j'ai pu me venger et je ne l'ai pas fait. Peut-être diras-tu que ta bienfaitrice te sert de sauvegarde. Il est vrai que cette considération est puissante. Mais seul, désarmé et proscrit, ta tête eût été sacrée pour moi. Va, cherche en paix un asile où tu puisses revenir à de meilleurs sentiments pour ta patrie. Ma bouche sera fermée sur ton nom et ne s'ouvrira jamais. Repens-toi, et surtout apprécie mes motifs. Je le mérite car ils sont nobles et généreux.

« Mme Permon, mes vœux vous suivent ainsi que votre enfant. Vous être deux êtres faibles sans nulle défense. Que la Providence et les prières d'un ami soient avec vous. Soyez surtout prudente

et ne vous arrêtez jamais dans les grandes villes. Adieu ; recevez mes amitiés. »

Ma mère, après avoir lu cette lettre admirable qui n'était pas signée, demeura quelques minutes plongée dans de profondes réflexions. Ensuite me donnant le papier, elle me dit en grec de le lire tout bas. Cette lecture devait me causer autant d'étonnement qu'à elle. Le coup d'œil qui avait accompagné la phrase dite en grec m'indiquait où portait le soupçon, et j'avoue que ma pensée fut la même. Je regardai Mariette ; elle était pâle, ses yeux étaient gros et rouges, et je me rappelai que dans les deux premières heures de notre route j'avais cru entendre des sanglots étouffés. J'étais sûre de ne pas m'être trompée maintenant.

Nous nous arrêtâmes pour déjeuner, je crois que ce fut à Étampes ; ma mère communiqua à Salicetti la lettre qui le concernait au reste plus encore qu'elle-même. Il la relut peut-être dix fois. « Je suis perdu ! s'écria-il enfin. Ah ! les femmes ! les femmes ! bien fous ceux qui croient à leur prudence. — Vous êtes encore plus imprudent qu'aucune de nous, mon cher, lui dit ma mère en se maîtrisant, et vous faites en même temps notre éloge, au moins le mien et celui de ma fille ; car il faut bien compter sur notre générosité, lorsqu'après avoir autant hasardé nous en sommes récompensées par une parole aussi injurieuse que celle que vous venez de prononcer. »

Avant la réponse de ma mère, Salicetti s'était déjà repenti de sa sotte exclamation. Il lui en demanda pardon dans les termes les plus humbles et dit qu'il avait entendu parler de Mariette. Ma mère hocha la tête et dit à Salicetti : « Vous devriez plutôt apprécier la noble conduite du jeune Bonaparte. Elle est admirable. — Admirable ! reprit le proscrit avec dédain, qu'a-t-il donc fait? Voudriez-vous qu'il m'eût livré ? »

Ma mère le regarda fort longtemps en silence, puis elle lui dit avec un sourire amer : « Je ne sais pas bien ce que j'aurais voulu de lui ; mais ce que je sais, c'est que je voudrais que vous fussiez reconnaissant. » Ma mère me regarda. Et nous qui demeurions après lui sur la terre de proscription ! « Bonaparte avait raison, me dit-elle en m'embrassant lorsque nous fûmes seules. — Ah ! lui dis-je, jamais je ne lui ai donné tort un seul jour. »

Cependant, malgré le jugement *infaillible* de Salicetti, c'était Mariette qui était la coupable. On a vu que le domestique de Bonaparte lui faisait la cour. Une croix d'or, donnée à propos, livra

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

le secret de la maison entière ; car il est hors de doute que tous ses habitants auraient été punis ; quant à ma mère son affaire était certaine. Nous ne connûmes le danger que nous avions couru que lorsque nous fûmes de retour à Paris.

Lorsque nous eûmes passé Tours, Salicetti monta dans la berline et le siège de voyage demeura vacant. Partout nous entendions des malédictions contre la Convention, contre tous ceux qui avaient voulu ramener la Terreur ; partout le peuple était dans un état d'effervescence qui nous faisait trembler : « Mon Dieu, disait ma mère, s'ils allaient vous reconnaître ! votre signalement est peut-être donné ! »

Nous arrivâmes enfin à Bordeaux. Nous descendîmes à notre auberge ordinaire, l'hôtel Fumele. A notre grande surprise, mon père n'y était pas. Nous trouvâmes seulement un billet de lui dans lequel il nous annonçait qu'il avait été obligé de partir pour la campagne, mais que le frère de M. Emilhaud serait aux ordres de ma mère, et il y joignait son adresse, pour qu'elle pût le prévenir de son arrivée.

Mon père avait été lui-même à Blaye et à Libourne pour voir si, dans toute *la rivière*, il n'y aurait pas moyen de trouver, à prix d'or, un vaisseau qui voulût changer sa route. Il lui avait été impossible de réussir, mais il était certain qu'à Narbonne ou à Cette il y aurait un bâtiment pour Gênes et plusieurs pour Venise ; qu'en conséquence, il avait fait un arrangement avec un patron de la rivière pour qu'il eût à tenir prêt un yacht assez grand dont il était propriétaire. De cette manière nous allions remonter la Garonne jusqu'à Toulouse. Là, cet homme nous menait par le canal jusqu'à Carcassonne ; la voiture pouvant d'ailleurs être chargée sur le yacht, nous débarquerions où cela nous plairait et lorsque cela serait plus sûr pour le fugitif. De Carcassonne nous n'avions que quelques lieues à faire pour gagner Cette ou Narbonne. Mon père nous conseillait cette nouvelle manière de voyager, parce qu'il savait d'une manière certaine que la route de terre ne serait pas sûre. Nous nous mîmes en route sur la Garonne, non pas en *couralin* (1), mais dans un bon et excellent bateau, ayant une jolie cabine partagée en deux et formant deux chambres. Nous partîmes dans la nuit. Me mettant à ma petite

(1) Petit batelet dans lequel on se promène sur la Garonne, mais à Bordeaux seulement.

fenêtre, je voyais fuir devant notre barque les bords verdoyants éclairés par cette lune méridionale qui, vraiment, a une autre clarté que celle du nord.

Je regardais donc doucement ces charmants tableaux, qui se succédaient devant moi, lorsque j'entendis la voix de ma mère qui s'élevait au-dessus de moi. Elle était restée sous la tente du pont, avec Salicetti et, comme je connaissais leur divergence d'opinion, je regrettais d'avoir laissé ma mère seule avec lui. J'allais remonter lorsque mon nom, prononcé assez vivement par le proscrit, m'arrêta. Sans vouloir écouter, j'entendis qu'on parlait de moi, et, comme une simple planche nous séparait, je ne perdis aucune parole. J'ai eu tort, peut-être aurais-je dû remonter.

Ma mère paraissait repousser une demande au moment où le premier mot me parvint. « Pour première objection, disait-elle, ma fille ne me quittera jamais, à moins d'avantages immenses. — C'est une sottise ; comment d'ailleurs pouvez-vous l'espérer ? — D'ailleurs, M. de Permon est seul maître de ses enfants ; écrivez-lui : s'il y consent, je le veux bien ; mais il est tard. Adieu, je vais me coucher. *Felice notte, caro ; dolce riposo.* »

Lorsque ma mère entra dans la cabine qui n'était éclairée que par la lune, dont les rayons perçaient à travers la petite fenêtre, elle ne me vit pas d'abord et crut que j'étais endormie. Mais j'avais trop de confiance en elle pour lui cacher que j'avais tout entendu. Je lui demandai pardon en l'embrassant, de n'être pas montée sur le pont : « Tu as très bien fait, me dit ma mère. Si tu étais montée, la conversation aurait cessé et Salicetti aurait pu croire que je pouvais accepter ses propositions. » Je demandai à ma mère quel était le jeune homme dont il était question. « C'est un de ses neveux, un de ses cousins, je n'ai pas bien compris, me dit ma mère. Mais si je ne me trompe pas, je crois plutôt que c'est lui qui est le jeune homme. — Allons donc, tu plaisantes ; il serait mon père ! — Je ne plaisante pas du tout. Au surplus, que ce soit lui ou un autre, je ne veux pas que ma Loulou me quitte de cette manière ; embrasse-moi, ma fille. » Je me jetai dans les bras de ma mère, avec un abandon de tendresse qui tenait du délire, si un tel mot peut aller à ce sentiment pur et doux, qu'une fille éprouve pour sa mère. Nous nous couchâmes et ne parlâmes plus, car le fugitif entrait en ce moment dans sa cabine, qui n'était séparée de la nôtre que par des planches mal jointes.

Enfin nous arrivâmes à Carcassone, de là nous fûmes à Nar-

bonne ; pas de bâtiment pour l'Italie. Il faut aller à Cette, nous dit-on. Enfin nous arrivons à Cette, c'est-à-dire à Mèse.

Le capitaine de *la Convention*, nom, à ce que je crois du moins, du bâtiment qui devait emmener Salicetti, dîna avec nous. Il ne parut pas du tout étonné de voir un domestique manger à la table de ses maîtres. Il savait son monde et n'eût en aucune façon l'air surpris de ce qui se passait autour de lui. Immédiatement après le dîner, Laudois et les gens de l'auberge transportèrent le bagage du fugitif à bord du vaisseau. Bientôt le capitaine l'avertit que le vent fraîchissait et que dans une heure il allait donner l'ordre du départ. Salicetti s'approcha de ma mère et lui prenant les mains : « J'aurais trop à dire, si je voulais exprimer ma reconnaissance par des paroles, madame Permon. J'ai voulu vous la témoigner d'une manière plus efficace, vous ne l'avez pas estimée ce qu'elle valait ; vous m'avez méconnu, mais je vous le pardonne. Quant à Bonaparte, vous lui direz que je le remercie. Jusqu'à cette heure, je n'ai pas cru à sa générosité, je l'avoue, mais je vois qu'elle est réelle. Je le remercie ».

Il demanda à ma mère la permission de m'embrasser ; puis, se jetant dans un petit canot avec le capitaine de *la Convention*, il alla gagner le bâtiment qui devait le porter sur un rivage libérateur plus encore qu'hospitalier.

Rendrai-je compte de ce que j'éprouvai, lorsqu'il fut hors de vue ? non, cela est impossible, je ne pourrais le décrire. Il n'y a pas de paroles pour cela. Toute peinture paraîtrait trop exagérée et cependant il est de fait que le moment où le canot disparut entre les vaisseaux du port pour aller chercher celui auquel il appartenait, fut *le premier* où je pus respirer pleinement, largement ; où ma poitrine se souleva sans avoir besoin de ma réflexion pour éloigner le poids terrible d'une inquiétude qui l'oppressait.

CHAPITRE VI

Bonaparte à la veille du 13 vendémiaire. — Ses craintes. — Son attachement à ses amis. — Le sectionnaire. — Une nuit d'angoisses. — Mort de M. de Permon. — Changement dans la personne de Bonaparte et dans son existence. — Il devient un personnage. — Distribution de secours. — Napoléon veut marier sa sœur au fils Permon, son frère à la fille et lui même à la mère. — Eclats de rire de Mme Permon. — Arrière-pensée orientale. — Bonaparte vexé. — Colère de Mme Permon. — Bonaparte rougit. — *Se non sono corsa, sono nata in Corsica.* — Brouille mortelle entre eux.

Après avoir terminé toutes leurs affaires, mes parents quittèrent Bordeaux, au commencement de septembre 95 et se mirent en route pour Paris, où ils devaient se fixer de nouveau. Nous y arrivâmes le 4 du même mois et nous descendîmes à l'hôtel de l'Autruche, rue de la Loi. C'est une grande et belle maison située en face de la fontaine qui fait faire la fourche à la rue Traversière et à la rue de la Loi.

Mon frère accourut aussitôt qu'il sut notre arrivée. Quel fut son chagrin en voyant l'état de mon pauvre père! Le voyage l'avait tellement fatigué qu'il était presque mourant, en arrivant. M. Duchannois était alors notre médecin. On l'envoya chercher ; il demanda une consultation. Deux jours après, mon pauvre père était bien mal. Une fièvre pernicieuse était venue se joindre à ce qu'il souffrait déjà. C'était trop fort.

Bonaparte, averti par mon frère, vint aussitôt nous voir. Il parut touché de l'état de mon père, qui voulut le voir, quoiqu'il fût très souffrant. Il vint tous les jours et, le matin, il envoyait, ou venait lui-même, pour savoir des nouvelles de la nuit. Je ne me rappelle sa conduite d'alors qu'avec une grande reconnaissance.

Il nous apprit que Paris était dans un état qui devait nécessairement finir par un déchirement. La Convention, à force d'avoir répété au peuple qu'il était le maître, lui avait appris la réponse qu'il lui faisait à son tour. Les sections étaient en insurrection, sinon ouverte, du moins presque avouée. La section Lepelletier, qui était la nôtre, était la plus bruyante et, en effet la plus à craindre; des orateurs ne craignaient pas d'y prononcer les discours les plus incendiaires. Ils avançaient que le pouvoir du peuple assemblé était au-dessus des lois.

— Tout cela va de plus mal en plus mal, nous disait Bonaparte la contre-révolution va éclore et en même temps enfanter elle-même des désastres.

Ainsi que je l'ai dit, il venait tous les jours ; il dînait avec nous et passait sa soirée dans le salon à causer à voix basse, à côté de la bergère de ma mère, qui, excédée de fatigue, sommeillait quelques instants pour reprendre des forces, car elle ne quittait pas le chevet du lit de mon père. Je me rappelle qu'un soir, mon père s'étant trouvé fort mal, ma mère pleurait et se désespérait. Il était dix heures du soir A cette époque, il était impossible de déterminer un des domestiques de l'hôtel à sortir, passé neuf heures. Bonaparte ne dit rien. Il descend l'escalier en courant et va chercher M. Duchannois qu'il ramène malgré les objections de celui-ci. Il faisait un temps affreux ; il pleuvait à verse. Bonaparte n'avait pas pu trouver de fiacre pour aller chez M. Duchannois, son habit était trempé. Oui, oui, à cette époque. Bonaparte avait un cœur susceptible d'attachement.

Cependant nous étions chaque jour de plus en plus alarmés par les dangers qui se manifestaient autour de nous. Paris retentissait du bruit des factions qui tiraient l'épée et arboraient chacune leur étendard. La Convention, alors la seule autorité réelle, avait en face d'elle les sections qui depuis quelques jours lui avaient enfin déclaré la guerre. Notre section surtout était en pleine insurrection. Paris ressemblait presque à une ville de guerre. Les sections avaient une attitude hostile et même militaire. La nuit on entendait les sentinelles s'appeler, se répondre, comme dans une ville assiégée ; les recherches les plus sévères avaient lieu pour découvrir des armes, des munitions ; on mandait aussi à la section tous les hommes en état de porter les armes. Cette mesure donna même lieu à une triste scène dont notre maison fut le théâtre.

Le 11 vendémiaire, à deux heures après-midi, mon père sommeillait un peu. Il avait été très fatigué par l'effet d'un vomitif et nous prenions les plus grandes précautions pour qu'il n'entendît aucun bruit. Tout à coup les portes s'ouvrent avec fracas et trois hommes parlant haut, frappant du pied pour appeler, ayant des manières de crocheteurs, entrent dans l'appartement suivis plutôt que conduits par le maître de l'hôtel, qui était un brave et digne homme : « Voilà bien des façons ! dit l'un de ces misérables avec des jurements affreux ; pourquoi donc ne peut-on pas marcher dans cette chambre ? — Parce qu'il y a une personne malade, » dit ma mère en s'avançant au-devant de cet homme et fermant la double porte de la chambre de mon père, car il fallait lui éviter une émotion de cette nature. « Et quelle est cette personne malade? demanda ce même homme avec une inflexion de voix qui indiquait qu'il n'en croyait rien. — C'est mon mari. — Votre mari ? » Feuilletant alors un cahier qu'il portait avec lui. « Et comment, reprit-il, votre mari ne s'est-il pas fait inscrire à la section? Il est en effet porté sur le rôle des arrivants de l'hôtel, et nous ne l'avons pas vu. Que signifie cette conduite, dans un moment où la nation a besoin de tous ses défenseurs ? — Et qui êtes-vous, s'il vous plaît, demanda ma mère, pour venir ici troubler l'intérieur de ma famille ? Êtes-vous de la Convention ? — J'ai probablement pouvoir suffisant pour vous parler comme je le fais, citoyenne. Répondez-moi, et dites-moi pourquoi votre mari n'est pas venu à la section. »

Ma mère allait peut-être l'envoyer promener, mais le maître de l'hôtel lui fit un signe qui la retint. « Mon mari est arrivé ici tellement malade, répondit-elle, qu'il s'est couché en arrivant. Le maître de la maison peut vous le certifier. »

Le maître de l'hôtel confirma le dire de ma mère, en y ajoutant de bonnes paroles. Alors l'homme de la section regarda son cahier. « Eh bien, dit-il, il est arrivé le 28 fructidor (15 septembre) ; il y a de cela dix-neuf jours. Qu'est-ce que c'est donc que cette maladie-là ? J'aurais eu le temps de mourir et de ressusciter trois fois, moi ! Au reste, il n'est pas question de tout cela : où est-il, ce citoyen Permon ? il faut que je le voie ; il faut que je lui parle. — Je vous ai déjà dit qu'il était malade, citoyen. — Il n'est pas temps d'être malade lorsque la patrie est elle-même en danger. Allons, ouvrez-moi cette porte ! — Vous êtes un fou où vous êtes un monstre, s'écria ma mère en se mettant en travers de la porte de

la chambre de mon père ; misérable ! n'approchez pas, ou prenez garde à vous. »

A cette vive allocution, l'homme *sectionnaire* recula de quelques pas ; ma mère avait une expression qui devait lui faire une peur au moins égale à celle qu'il inspirait. Tandis qu'il hésitait, ma mère me dit en grec d'aller sur-le-champ auprès de mon père par l'autre chambre pour le rassurer et tâcher de calmer l'effet que ce bruit aurait pu faire sur lui. Je trouvai effectivement mon père fort inquiet du tumulte qu'il entendait ; déjà, dans la nuit, les cris des sentinelles l'avaient alarmé. La garde, qui n'avait pas osé le quitter, me dit que depuis un grand quart d'heure il voulait savoir quel était ce bruit. Je lui dis que c'était un homme de la section qui était venu pour le porter sur les contrôles de la garde nationale, mais qu'ayant appris qu'il était malade on n'avait pas insisté. Ce qui m'engageait à parler ainsi, c'est que je n'entendais plus rien. Mon père me regarda fixement et me dit : « Est-ce bien vrai ? » Comme je savais que la vérité sur cette scène pouvait lui causer une crise funeste, je répondis affirmativement et la femme de chambre de ma mère, qui avait tout entendu, vint pour m'appuyer. Mon père ne nous croyait pas ; j'entendais qu'il murmurait les mots de « misérables ! pauvre patrie ! » Enfin, il demanda ma mère. Je fus la chercher ; mais dans quel état je la trouvai !

Depuis quelques années ma mère était sujette à des crises nerveuses d'un caractère d'autant plus effrayant qu'elle ne perdait jamais connaissance. Elle se maîtrisait même et, bien loin de faire croire à des spasmes de comédie, elle demeurait dans un état convulsif terrible pendant une ou deux heures. Elle n'aimait pas qu'il y eût du monde autour d'elle dans ces moments-là.

Lorsque j'arrivai dans le salon, je la trouvai tout en pleurs et dans un spasme des plus violents. Le général Bonaparte était auprès d'elle, s'efforçant de la calmer ; il n'avait pas voulu appeler, de peur d'alarmer mon père. Je m'empressai d'arranger une potion que ma mère prenait toujours dans ses crises et qui la calmait à l'instant. Je lui frottai les mains, je l'approchai du feu et bientôt elle fut en état d'aller joindre mon père, qui, ne la voyant pas venir, commençait à être lui-même fort inquiet.

Le général Bonaparte me dit qu'en arrivant il l'avait trouvée au moment de se battre avec l'adjoint de la section, pour défendre l'entrée de la chambre de mon père ; heureusement qu'il y avait une double porte.

— Je voudrais bien éviter de pareilles scènes à votre mère, me dit-il. Je n'ai pas un grand crédit : cependant, en sortant d'ici, je vais passer moi-même à la section ; je verrai le président, si c'est possible, et j'arrangerai l'affaire de tout à l'heure. Tout est en feu dans Paris, depuis ce matin surtout. Il faut bien prendre garde à tout ce qu'on fera, à tout ce qu'on dira. Votre frère ne doit pas sortir non plus. Veillez à tout cela, mademoiselle Laurette, car votre pauvre maman est dans un triste état.

La nuit fut terrible pour mon père ; la maladie faisait des progrès rapides augmentés encore par tout ce qu'il entendait, et que nous ne pouvions lui cacher. Le lendemain matin, on battit la générale dans la section Lepelletier ; il nous fut impossible de lui dissimuler ce bruit qu'il ne connaissait que trop et, lorsque M. Duchannois vint le voir, il ne nous cacha plus le danger de sa situation.

Mon pauvre père le vit avant que M. Duchannois n'eût dit une parole ; peut-être aussi le sentait-il. Quoi qu'il en fût, il demanda à voir M. Brunetière et M. Renaudot, son notaire. On fut les chercher. Déjà les rues étaient peu sûres, quoique cependant on vînt, on allât dans Paris, comme si quelques heures plus tard on n'allait pas s'égorger. On ne trouva pas ces messieurs ; M. Brunetière n'était pas à Paris et M. Renaudot était sorti.

Le tumulte devint très fort vers le soir, c'est-à-dire à la brune. Cependant les spectacles étaient ouverts ! En vérité, nous sommes un peuple de fous.

Dans la matinée du 12, Bonaparte, qui était venu, comme de coutume, nous parut assez préoccupé. Il sortit, puis rentra, sortit encore et revint comme nous étions au dessert. Je me rappelle qu'il mangea une grappe de raisin et prit une grande tasse de café.

— J'ai déjeuné fort tard, nous dit-il, chez *** (1). On a tant et tant parlé politique, que je n'en puis plus. Je vais aller aux nouvelles ; si j'apprends quelque chose d'intéressant, je viendrai vous le dire.

Nous ne le revîmes pas. La nuit fut orageuse, surtout dans notre section. Toute la rue de la Loi était hérissée de baïonnettes. Le général Danycan, qui commandait les sections, était venu voir quelqu'un dans la maison voisine de la nôtre et l'un des officiers

(1) Je crois que c'est Bourrienne, mais je n'en suis pas sûre.

qui étaient avec lui avait annoncé les dispositions les plus hostiles. Des barricades étaient déjà faites dans notre rue et puis des officiers de la garde nationale les avaient fait défaire. La garde nationale était la principale force des sections. Ses grenadiers et ses chasseurs, des marchands, quelques particuliers tenant au parti, voilà ce qu'on opposait à des troupes de ligne commandées par des généraux expérimentés, tels que Brune, Berruyer, Mont-Choisy, Verdier et, enfin, Bonaparte!

Le 13, au matin, mon père était fort mal. Il était impossible d'espérer M. Duchannois. Quelle fut notre reconnaissance en le voyant arriver. Il demeura près d'une heure avec nous ; il prévit tout ce qui pourrait advenir et laissa des ordonnances pour les exécuter, dans le cas où il serait impossible de le joindre ; mais il ne nous cacha pas, à mon frère et à moi, tout le mal que notre malheureux père allait recevoir des événements qui se préparaient.

— J'avais repris de l'espoir, depuis quelques jours, nous dit-il ; mais ce qui est arrivé avant-hier et qu'il a su par sa garde (la malheureuse avait cru le distraire en le lui contant après mon départ), lui a redonné la fièvre avec redoublement. Je n'ose me livrer à l'espoir qu'il n'entendra pas le vacarme qui va avoir lieu.

Pendant quelques heures, nous nous flattâmes que les choses en viendraient à bonne composition entre la Convention et les rebelles ; mais vers quatre heures et demie on commença à tirer le canon. A peine le premier coup fut-il parti que de toutes parts on riposta. L'effet en fut terrible et immédiat sur mon pauvre père! Il poussa un cri perçant en appelant au secours et le délire le plus violent s'empara de lui. Ce fut en vain que nous lui donnâmes des calmants et les potions qui avaient été ordonnées par M. Duchannois. Toutes les scènes de la révolution passaient en revue devant lui et chaque décharge qu'il entendait était un coup qui le frappait, lui personnellement. Quelle journée! quelle soirée! quelle nuit! Toutes nos vitres tombaient en pièces. Vers le soir, la section se replia sur nous ; on se battit presque sous nos fenêtres. Mais lorsqu'on fut à Saint-Roch, et surtout au théâtre de la République, nous crûmes que la maison allait crouler.

Mon père était à l'agonie. Il criait, il pleurait. Jamais, non, jamais je ne souffrirai ce que j'ai souffert durant cette affreuse nuit. Mais que devînmes-nous lorsque nous entendîmes former des barricades dans la rue de la Loi ! Nous nous crûmes perdus ! Des patrouilles circulaient en tout sens. Il y en avait de tous les partis

et, en vérité, dans cette désastreuse journée, on en comptait plus de deux. Il avait fallu tout dire à mon père. Nous avions songé, d'abord, à lui parler d'une fête, de salves de réjouissance. Comme il était extrêmement affaibli par une maladie longue et douloureuse, peut-être serait-on parvenu à le lui faire croire, sans l'indiscrétion de sa garde. Enfin il savait tout.

Chaque heure de cette nuit d'angoisses fut pour moi comme cette heure du damné dont parle le père Bridaine : *toujours ! jamais !* J'aimais mon père avec une extrême tendresse ; j'adorais ma mère ! Je voyais l'un mourant des coups du canon qui retentissait, tandis que l'autre, étendue sur le pied du lit mortuaire, semblait prête à le suivre. Il y a des souvenirs éternels. Ceux de cette horrible nuit et de ces deux journées resteront incisés dans mon cœur avec un fer brûlant.

Le lendemain, le calme était, dit-on, rétabli dans Paris. Ce fut alors que nous pûmes voir les ravages que quelques heures avaient apportés dans l'état de mon père. Le calme était-il possible là ? Rien ne rachetait la vie détruite. M. Duchannois vint dans la matinée. Mon père voulut parler seul avec lui. Il fit demander ma mère ensuite. Tout à coup j'entendis un grand cri. Je courus dans la chambre de mon père. Ma mère avait une de ses plus terribles crises nerveuses. Elle me fit signe d'appeler Joséphine, sa femme de chambre, pour l'emmener. Sa figure, toujours si belle, était bouleversée. Hélas ! jusqu'à ce jour elle s'était flattée ! Son espoir venait seulement d'être détruit.

Je ne puis guère rendre compte de la journée du 14. L'état de mon père, qui allait en empirant à chaque heure, ne me laissait aucune autre faculté que celle de souffrir et d'essayer de donner un peu de courage à ma pauvre mère. Vers le soir, Bonaparte vint un instant ; il me trouva tout en larmes. Lorsqu'il en sut le motif, sa physionomie gaie et ouverte changea subitement.

— Je voudrais bien voir M^me^ Permon, me dit-il.

Je fus chercher ma mère, qui vint à l'instant même. Elle ignorait, ainsi que moi, toute la part que Bonaparte venait d'avoir à cette grande journée.

— Ah ! lui dit ma mère en pleurant, ils l'ont tué !... Vous comprendrez ma peine, vous, Napoléon. Vous souvenez-vous que le 1^er^ prairial, lorsque vous vîntes souper chez moi, vous me dîtes que vous veniez d'empêcher Barras de bombarder Paris ? Vous le rappelez-vous ? Quand à moi, poursuivit-elle, je ne l'ai pas oublié.

Je n'ai jamais su quel effet ce discours avait produit sur Bonaparte. Beaucoup de personnes ont prétendu qu'il avait toujours vivement regretté cette journée. Je l'ignore. Il aurait fallu, pour connaître la vraie pensée de Bonaparte, qu'il fût sans intérêt dans les affaires du 13 vendémiaire. Quoi qu'il en soit, il fut admirablement bien pour ma mère dans ces moments de douleur. Il était lui-même dans une circonstance qui devait faire pâlir tous les intérêts. Eh bien, il fut comme un fils, comme un frère.

Mon pauvre père languit encore deux jours. Nous le perdîmes le 17 vendémiaire. Il était plus qu'un père pour moi. C'était un ami comme l'amitié en fournit si peu, indulgent sans faiblesse. Mon frère fut au désespoir. Lui aussi, il avait un ami encore jeune dans mon père. C'était par lui qu'il avait été élevé. Et combien en effet il lui devait de reconnaissance pour avoir été formé ainsi! Quant à ma mère, elle fut longtemps inconsolable dans la véritable acception du mot ; elle avait pour mon père ce sentiment qui fait qu'on pleure toujours celui qui en a été l'objet.

Aussitôt que notre nouvelle demeure fut prête, ma mère se hâta de quitter l'hôtel de l'Autruche (1), pour échapper aux souvenirs pénibles qui sont inséparables de la prolongation de séjour dans un lieu où vient de se passer un événement malheureux.

La maison que nous allâmes habiter était située dans la Chaussée-d'Antin. C'était le petit hôtel ou plutôt la petite maison (on sait que toutes les maisons de cette partie de la Chaussée-d'Antin n'était pas autre chose avant la révolution) de M. Varnachan, ancien fermier général. Elle était commode et son peu d'étendue n'était qu'un agrément de plus dans un moment où tout le monde cherchait à s'effacer en dissimulant ses moyens de fortune.

Nous apprîmes avec étonnement ce qui venait d'arriver d'heureux à Bonaparte, où plutôt ce qu'il avait contraint le sort de lui accorder. Ma mère, absorbée dans son chagrin, n'eut pas de pensée à donner à ce que la conduite du jeune général pouvait offrir de singulier, comparée à ses propres paroles. Elle le revit même sans avoir la volonté de le lui rappeler. Un grand changement au reste s'était opéré dans Bonaparte et le changement relatif au soin de sa personne ne fut pas le moins remarquable. Une des choses que ma mère avait le plus en aversion était l'odeur des bottes mouil-

(1) Cette maison s'appelait avant *hôtel d'Autriche*. Le changement est heureux.

lées et crottées lorsqu'elles sont échauffées par le feu. C'était pour elle d'un effet tellement nauséabond que bien souvent elle quittait la chambre pour n'y revenir que lorsque la botte était parfaitement sèche. Mais alors il s'ensuivait un autre malheur (car il était dit que ma pauvre mère serait prise par tous les sens dans sa contrariété), c'était le bruit du craquement produit par la semelle séchée, ce que je conçois d'autant plus aisément que c'est une de mes antipathies. Or, dans ces temps d'infortunes, où c'était une chose de luxe que de prendre un fiacre, on pense bien que ceux qui n'avaient qu'avec grand'peine de quoi dîner ne se donnaient pas la jouissance d'éclabousser les autres et qu'ils conservaient assez de philosophie pour se crotter les pieds. Ma mère convenait de la justesse de la remarque, mais n'en mettait pas moins son mouchoir parfumé sous son nez pendant une demi-heure, lorsque Bonaparte établissait ses petites jambes sur les chenets. Il s'en était enfin aperçu et comme à cette époque il craignait fortement de déplaire à ma mère, il avait mis notre femme de chambre dans ses intérêts pour qu'elle lui fît la toilette de ses jambes avant d'entrer. Ce détail, qui n'est certes rien par lui-même et n'offre aucun côté remarquable dans sa *vulgarité*, devient intéressant lorsqu'on se rappelle l'homme qu'il concerne.

Mais après le 13 vendémiaire il n'était plus question de bottes crottées. Bonaparte n'allait plus que dans un bel équipage, habitait une maison fort convenable, rue des Capucines (1). Enfin il était devenu un personnage important, nécessaire, et tout cela sans antécédent, sans bruit, comme par un coup de baguette. Il venait tous les jours nous voir avec la même amitié, le même naturel. Quelquefois il nous amenait un de ses aides de camp, mais rarement. C'était Junot, Muiron. D'autres fois, c'était son oncle Fesch, homme de la société la plus douce et la plus égale. Mais, comme je l'ai dit, peu souvent. Nous étions bien éloignés, moi et Junot, de l'idée qu'un jour nous nous marierions ensemble. L'une des personnes qui venaient le plus souvent avec Bonaparte était un nommé *Chauvet*. Je ne me rappelle pas bien ce qu'il était, mais ce que je sais, c'est que Bonaparte l'aimait beaucoup et qu'il était d'une humeur douce et d'une conversation très ordinaire.

(1) M. Bourrienne se trompe La maison qui fut longtemps le quartier général de la division est à côté de la maison qu'il cite rue des Capucines. Le maréchal Mortier y a logé lorsqu'il commandait la division.

Bonaparte nous fut alors d'un grand secours. Nous avions du pain blanc pour notre consommation, mais nos domestiques n'avaient que celui de la section et c'était une nourriture aussi malsaine que celle qu'ils auraient disputée à un pourceau dans son auge ; il était immangeable. Bonaparte nous envoyait tous les jours de beaux pains de munition dont il nous arrivait bien souvent de manger avec un grand plaisir.

Ce que je puis affirmer, parce que Bonaparte voulut bien m'associer au bien qu'il faisait, c'est qu'à cette époque il sauva de la mort plus de cent familles. Il faisait faire *à domicile* des distributions de bois et de pain, ce que lui facilitait sa position. J'ai été chargée par lui de donner de ces bons de bois et de pain à plus de dix familles malheureuses qui mouraient de besoin. La plupart logeaient dans la rue Saint-Nicolas, tout près de notre maison. Cette rue n'était alors habitée que par le peuple le plus misérable et quiconque n'est pas monté dans un de ses greniers n'a pas d'idée de la véritable misère.

Le deuil de ma mère était profond. Les convenances exigeaient une entière solitude, qui prenait chaque jour plus fortement sur sa santé habituellement délicate. M. Duchannois lui dit un jour que, dans les circonstances où elle se trouvait, les convenances pouvaient exiger qu'elle n'allât pas dans le monde, mais qu'il fallait qu'elle prît de la distraction. En conséquence, il lui ordonna de louer une loge à quelque spectacle et d'y aller dans le plus profond incognito, d'écouter là de bonne musique dans le coin de sa loge, entourée d'amis, de soins, et l'âme dans une douce léthargie qui, pendant quelques heures au moins, lui ferait oublier tous ses chagrins. Ma mère prit une loge à Feydeau. Elle allait y passer une ou deux heures tous les soirs. Bonaparte ne manquait jamais d'y venir. Il n'aimait pas la musique française et, pour dire la vérité, les voix de M^me^ Scio et de Gaveaux-Bouche (1) n'étaient pas faites pour lui en donner le goût.

A cette époque Bonaparte eut avec ma mère une conférence bien étrange, et si étrange même que, moi-même, je ne puis aujourd'hui m'empêcher de sourire en la repassant dans ma mémoire.

Un jour Bonaparte dit à ma mère qu'il voulait faire un mariage qui unît les deux familles.

(1) Il avait la bouche très grande et on le nommait ainsi pour le distinguer de Gavaudan.

— C'est, ajouta-t-il, celui de Paulette et de Permon, Permon a quelque fortune (on ne savait pas encore que nous n'avions rien trouvé à la mort de mon père). Ma sœur n'a rien, mais je suis en position de beaucoup obtenir pour les miens, et je puis faire avoir une bonne place à son mari. Cette alliance me rendrait heureux. Vous savez combien ma sœur est jolie ! Ma mère est votre amie. Allons ! dites oui et ce sera une affaire arrangée.

Ma mère ne dit ni oui ni non et répondit que mon frère était parfaitement le maître de sa destinée, qu'elle ne l'influencerait en rien et que tout dépendait de lui.

Bonaparte avoua que Permon était un jeune homme si remarquable que, bien qu'il n'eût que vingt-cinq ans, il avait la maturité et l'habileté qui le rendraient propre aux emplois. Jusque-là, ce que disait le général Bonaparte était naturel et convenable. Il s'agissait du mariage d'une jeune fille de seize ans avec un jeune homme de vingt-cinq. On croyait à ce jeune homme dix mille livres de rentes. Il était d'un extérieur agréable, il peignait comme Vernet dont il était élève, jouait de la harpe beaucoup mieux que Kromphultz son maître ; parlait l'anglais, l'italien, le grec moderne comme le français, faisait des vers comme un ange ; avec une facilité de travail, une habileté de conduite des affaires qui l'avait fait distinguer de tous ceux qui s'étaient trouvés en relation avec lui à l'armée du Midi. Tel était l'homme que Bonaparte demandait pour sa sœur, ravissante personne, il est vrai, bonne enfant, mais là s'arrêtait l'éloge. On pouvait ajouter à tout ce que je viens de dire de mon frère qu'il était le meilleur des fils et homme remarquable dans ses devoirs de membre de la société et dans tous ceux d'ami, de frère et de simple parent. Peut-être m'accusera-t-on de laisser couler ma plume d'après mon cœur et de l'écouter un peu trop. Non, je suis loin du charme et de la prévention. Je parle de M. de Permon selon la plus stricte et la plus scrupuleuse vérité. Il reste encore beaucoup de ses amis, de ses parents, de ses parents surtout pour lesquels il fut une seconde Providence. Qu'ils parlent comme moi, qu'ils répondent à l'appel de ceux qui ne l'ont pas connu et qui veulent savoir si l'éloge que l'on fait est vrai, et qu'ils le fassent sans être arrêtés par cette sotte et ridicule vanité qui empêche souvent de dire : « Voilà un homme à qui je dois tout. »

Tel était donc mon frère, lorsque Bonaparte parla à ma mère du projet de l'unir à M^lle^ Pauline Bonaparte, appelée dans la fa-

mille et par tous ses amis la *jolie Paulette*. Il ajouta à cette demande le projet de doubler l'alliance et de me marier avec Louis ou avec Jérôme.

— Jérôme est plus jeune que Laurette, dit ma mère en riant. En vérité, mon cher Napoléon, vous faites le grand-prêtre aujourd'hui ; vous mariez tout le monde, même les enfants. Bonaparte riait aussi, mais d'un air embarrassé. Il convint que le matin, en se levant, il avait soufflé sur lui un vent de mariage et, pour le prouver, il ajouta, en baisant la main de ma mère, qu'il avait décidé à lui demander de commencer l'union des deux familles par un mariage entre lui et elle, aussitôt que les convenances de deuil le permettraient,

Ma mère m'a si souvent raconté cette scène singulière que je la connais comme si j'en eusse été l'actrice principale. Elle regarda Bonaparte pendant quelques secondes, avec un étonnement qui tenait de la stupéfaction : puis elle se mit à rire avec un tel abandon que nous l'entendions de la pièce voisine, où nous étions trois ou quatre.

Bonaparte fut d'abord très choqué de cette manière de recevoir une proposition qui lui paraissait toute naturelle. Ma mère, qui s'en aperçut, se hâta de s'expliquer et de lui dire que c'était elle qui, au contraire, jouait là dedans, du moins à ses yeux, un rôle parfaitement ridicule.

— Mon cher Napoléon, lui dit-elle, lorsqu'elle eut cessé de rire, parlons sérieusement. Vous croyez connaître mon âge ? Eh bien ! vous ne le connaissez pas. Je ne vous le dirai pas, parce que c'est ma petite faiblesse. Je ne vous dirai seulement que je serais non seulement votre mère, mais celle de Joseph. Laissons cette plaisanterie ; elle m'afflige venant de vous.

Bonaparte lui dit et lui répéta que c'était très sérieux, d'après sa manière de voir ; que l'âge de la femme qu'il épouserait lui était indifférent, si comme elle, elle ne paraissait pas avoir trente ans ; qu'il avait réfléchi mûrement à ce qu'il venait de lui dire. Et il ajouta ces mots bien remarquables :

— Je veux me marier. On veut me donner une femme charmante, bonne, agréable, et qui tient au faubourg Saint-Germain. Mes amis de Paris veulent ce mariage. Mes anciens amis m'en éloignent. Moi, je veux me marier, et ce que je vous propose me convient sous beaucoup de rapports. Réfléchissez.

Ma mère rompit la conversation en lui disant, en riant, que

ses réflexions étaient toutes faites ; qu'au surplus, pour ce qui regardait mon frère, elle lui en parlerait et rendrait sa réponse le mardi suivant (nous étions au samedi). Elle lui donna la main, lui répéta toujours en riant que, bien qu'elle eût des prétentions, elles n'allaient pas jusqu'à conquérir un cœur de vingt-six ans et qu'elle espérait que leur bonne amitié ne serait pas troublée par cette petite affaire.

— Mais réfléchissez au moins ! disait Bonaparte.

— Eh bien ! je réfléchirai répondait ma mère en riant de plus belle.

On pense bien que j'étais trop jeune pour que l'on me fît part de cette conversation à l'époque où elle eut lieu. Ce ne fut que lors de mon mariage que ma mère me la raconta telle que je viens de la rapporter. Mon frère avait tenu note de cette singulière aventure, qui avait en effet une couleur étrange, Bonaparte n'eût-il jamais été ce qu'il est devenu.

Lorsque Junot l'entendit, il nous dit que cela lui paraissait plus naturel qu'à nous. Bonaparte, à l'époque du 13 vendémiaire, était parvenu à se faire attacher à quelque comité de la guerre. Je ne sais ce que c'était, mais ce n'était pas grand'chose. Ses projets, ses plans avaient tous un but, tous une direction qui tendaient vers l'Orient. Le nom de *Comnène* pouvait avoir un grand intérêt pour une imagination éminemment créatrice. Le nom de *Calomeros*, uni au nom de Comnène, pouvait lui être d'une grande utilité. « Le grand secret de tous ces mariages, pensait Junot, était dans cette idée. » Je le crois aussi.

Pour bien comprendre ce qui va suivre, il faut savoir qu'un cousin de ma mère, nommé Dimo Stephanopoli, était arrivé de Corse depuis peu de temps, demandant aide et secours à sa cousine pour obtenir du service et de l'avancement. Je ne lui en veux pas, mais il me reporte à une époque dont je ne puis avoir qu'un amer souvenir, puisqu'elle me rappelle involontairement une scène désagréable, qui brouilla pour toujours Bonaparte avec ma mère, ce dont je ne puis m'empêcher de gémir, lorsque les conséquences de ce fait si simple en lui-même se présentent à ma mémoire.

Ce fut, comme je l'ai dit, un samedi que Bonaparte eut avec ma mère la conversation que je viens de rapporter. Le mercredi précédent, jour que ma mère avait choisi pour réunir quelques personnes à dîner, elle avait parlé au général Bonaparte en faveur

de son cousin Stephanopoli, pour qu'il le fît entrer dans la garde de la Convention. Il était remarquablement beau : il avait une taille de cinq pieds neuf pouces, une tête peut-être trop petite pour cette haute stature, mais de jolis traits. Enfin, il n'était certes pas de régiment ou de garde qui ne fût heureux de faire une telle acquisition. Bonaparte en convint, lorsque ma mère le lui fit remarquer en le lui présentant ; il promit une réponse prompte et surtout favorable.

Le vendredi, ma mère demanda au général s'il avait pensé à sa recommandation.

— Vous ne pouvez pas en douter, répondit Bonaparte. J'ai la promesse du ministre de la guerre : il ne faut qu'une démarche que je me propose de faire demain et je vous apporterai le brevet à vous-même.

Le lendemain fut le malheureux samedi. Ma mère lui demanda encore ce qu'était devenu son brevet. « Car, dit-elle, je le regarde comme *mien*, » Il répondit sous l'influence de ce qui venait de se passer et, quoiqu'il n'y eût pas d'aigreur dans ses paroles, il ne parut pas être aussi bien disposé que la veille.

— Napoléon, dit en riant ma mère, il y a deux hommes en vous dans ce moment. Soyez, je vous prie, toujours celui que j'aime et que j'estime, et surtout ne vous laissez pas envahir par l'autre.

Bonaparte était à table en ce moment à côté de ma mère. Il fronça le sourcil et repoussa vivement son assiette :

— Pourquoi vous fâcher ? lui dit doucement ma mère.

— Vous vous trompez sur la véritable cause de ma colère, répondit Bonaparte. Je suis fâché contre moi. C'est aujourd'hui quintidi, et il n'y a rien de fait. Mais demain comptez sur moi.

Par délicatesse, ma mère n'avait pas insisté ce jour-là, quoiqu'elle en eût bonne envie.

Le soir même, elle parla à mon frère de la conversation du matin. Mon frère répondit sur-le-champ : « *Non* ». Des raisons étrangères à ces Mémoires l'empêchèrent d'accepter. Quoi qu'il en soit, il y a peu de temps que, racontant cette histoire à une personne, qui cependant n'est pas sotte, elle me dit avec une expression d'étonnement :

— Comment ! votre frère a refusé la princesse Pauline ?

— Eh ! oui, sans doute ! Faites donc la part des années, des

positions respectives, des changements fabuleux, et ce qui vous paraît si extraordinaire deviendra tout de suite naturel.

Le lundi, le général Bonaparte vint voir ma mère dans la matinée. Il était à cheval et était entouré d'un nombreux état-major. Il paraissait assez gai et dit à ma mère une foule de choses aimables et même gracieuses. Le matin même, Dimo Stephanopoli avait écrit à sa cousine une longue et ridicule lettre (je lui en demande pardon) dans laquelle il se plaignait avec amertume du retard qu'éprouvait sa nomination, retard dont il semblait accuser ma mère. Au moment où le général Bonaparte lui baisait la main en lui en vantant la petitesse et la blancheur, elle l'arrache des siennes avec violence et lui demande si enfin le brevet est expédié.

Le général répondit qu'il ne l'était pas, mais qu'il avait promesse pour *le lendemain*.

C'était un mot malheureux ; ma mère s'en serait moins fâchée, s'il n'avait pas été prononcé dix fois depuis le commencement de l'affaire.

— Qu'est-ce à dire ? reprit-elle en fronçant ses deux petits sourcils et regardant Bonaparte avec des yeux animés, des joues colorées et les deux narines ouvertes. Qu'est-ce à dire ? Est-ce une gageure, une mystification ? L'une doit être gagnée ; l'autre est trop longue. Est-ce mauvaise volonté ? Mais alors il était bien plus simple de me refuser dès le premier jour. J'aurais encore bien trouvé des amis qui m'auraient servie.

— Il n'y a rien de tout ce que vous venez de dire, Mme Permon, répondit Bonaparte, mais il y a des occupations graves qui ont pris tous mes moments.

— Allons donc, tous vos moments ! Ne me dites pas des absurdités pareilles. Quelles sont-elles, ces graves occupations qui vous empêchent de tenir votre parole ? Est-ce la coutume que vous avez adoptée aujourd'hui dans votre nouveau code militaire ?

Bonaparte devint pourpre, ce qui ne lui était pas habituel.

— Ceci devient bien fort, Mme Permon.

— Cela ne l'est pas encore assez. Il faut vous réveiller, par une secousse, du rêve où vous plongent les grandeurs de votre république.

La conversation, qui d'abord avait été générale, était suspendue et alors le plus profond silence régnait autour des deux interlocuteurs. Chacun était gêné. Chauvet, qui, par son amitié pour les

deux personnes, pouvait plus que tout autre ramener la paix, voulut le tenter et dit un ou deux mots à ma mère ; mais elle était tellement montée qu'aucun son de voix ne parvenait à elle. « Elle se trouvait offensée, disait-elle. Vingt fois le général Bonaparte lui avait donné sa parole (ce qui était vrai) que le brevet avait été accordé et qu'une légère formalité qui dépendait de lui causait seule le retard. Elle lui avait expliqué combien il était important, pour des raisons de famille, que Dimo Stephanopoli eût son brevet. Le général Bonaparte savait tout cela ; et de jour en jour, de parole en parole, le temps s'était écoulé sans que rien eût été fait. »

— Qu'eût fait de plus un ennemi ? poursuivit ma mère, s'animant à mesure qu'elle parlait. Il paralysait ainsi toutes les démarches que j'aurais pu faire. Je croyais en lui, enfin.

— Vous êtes trop animée pour ne pas être injuste en ce moment, M^me^ Permon, dit le général Bonaparte en prenant son chapeau pour sortir ; demain, j'espère vous trouver plus calme et par conséquent plus juste.

Bonaparte s'approcha de ma mère et lui prit la main pour la lui baiser ; mais ma mère était tellement irritée qu'elle la retira avec violence. Dans le mouvement qu'elle fit, elle lui attrapa même l'œil au point de lui faire mal.

— Vous ne pouvez réparer ce qui s'est passé, lui dit-elle avec hauteur ; ce qui est fait est fait ; les mots ne sont rien pour moi, les actions sont tout. *Ma va bène. Ramentatevi che, se non sono Corsa, sono nata in Corsica.*

— *Questa rimenbranza sara sempre per me cosa gradevole, signora Panoria. Mai non temero di lei. Dunque la mano e pace.*

Il s'avança et dit assez bas à ma mère, en essayant de lui prendre la main :

— Ces jeunes gens-là se moquent de nous. Nous avons l'air de deux enfants.

Ma mère retira sa main et croisa ses deux bras avec un sourire dédaigneux. Bonaparte la regarda un moment, comme pour lui demander un changement qu'il était évident qu'il souhaitait. Lorsqu'il vit qu'elle demeurait impassible, il fit un geste d'impatience plutôt qu'un salut, et sortit rapidement.

— Au nom de Dieu, dit Chauvet, ne vous séparez pas ainsi ! Laissez-moi le rappeler, madame de Permon ! je vous en conjure ! Vous lui avez fait de la peine. Vous avez eu tort de lui parler ainsi

devant ses aides de camp. Tenez, voyez comme il descend doucement ; il attend, j'en suis sûr que je le rappelle.

Ma mère était essentiellement bonne et avait surtout un avantage rare dans une femme : c'était de convenir de ses torts. Mais, soit que dans le moment son amour-propre fût trop vivement blessé, soit qu'en effet elle ne crût pas avoir tort dans cette affaire, elle ne voulut jamais que Chauvet rappelât Bonaparte.

— Voyez quel entêtement il met de son côté ! disait ma mère. Il a tort ! eh bien ! rien ne lui ferait faire un pas rétrograde ! Pourquoi voulez-vous que ce soit moi qui le fasse, ce pas ?

Un domestique étant venu demander M. Chauvet de la part du général :

— Allez, mon cher Chauvet ! lui dit ma mère en lui tendant la main ; allez ! ne me condamnez pas, je n'ai pas tort.

Mon frère était absent, lors de cette malheureuse scène. S'il y eût été, je suis sûre qu'elle n'aurait pas eu lieu ou qu'elle aurait tourné tout autrement. Lorsque je la lui racontai, le soir même, par ordre de ma mère (car d'en parler l'animait encore trop) il en fut au désespoir. Quant à ma mère, elle en eut beaucoup de regrets. Elle aimait Bonaparte, comme on aime un enfant qu'on a élevé. Par la suite, la rancune de Bonaparte provoqua chez ma mère un sentiment d'aigreur, qui prit une teinte non pas de haine, parce qu'elle n'en avait pour personne, mais d'éloignement très prononcé, surtout vers le 18 fructidor, qui frappa un grand nombre de ses amis et que la voix publique attribuait à Bonaparte. Je ne sais si ce fut le même jour ou le lendemain que nous revîmes Fesch. Son caractère était bon, doux et surtout extrêmement conciliant ; il fut très fâché de cette querelle entre ma mère et son neveu et tenta de les raccommoder : mais il y avait deux sujets d'empêchement d'autant plus difficiles à détruire que l'un était seulement connu de ma mère et de Bonaparte et l'autre de lui seul. C'était peut-être le plus important des deux. Il s'agissait, comme l'avait prévu Chauvet, de ce qu'il avait pu souffrir en se voyant traiter, comme un écolier sortant de Brienne, devant des officiers dont il était peu connu. S'il n'y avait eu que Junot, Chauvet ou quelques autres, il aurait ri le premier d'une chose qui au contraire l'ulcéra profondément. L'autre sujet, qui avait aussi dans tout cela une part très active, était l'état d'aigreur et d'hostilité dans lequel était Bonaparte, depuis le samedi. Enfin, quoi

qu'il en soit, la rupture fut entière. Nous fûmes plusieurs jours sans le voir ; puis il vint un jour où il savait que nous étions au spectacle ; enfin il ne vint plus du tout. Nous apprîmes un peu plus tard par son oncle et par Chauvet, qu'il allait épouser Mme de Beauharnais et, bientôt après, qu'il était nommé au commandement en chef de l'armée d'Italie. Nous le revîmes une fois, avant son départ, dans une fatale circonstance.

CHAPITRE VII

Mort de Mme de Geouffre. — Bonaparte épouse Mme de Beauharnais. — M. de Perigord et son domestique. — Bonaparte en Italie. — Retour d'émigrés. — Froissements entre les deux sociétés. — Drapeaux apportés par Murat. — Imprudence de Murat. — Junot apporte des drapeaux. — La blessure se rouvre. — Notre-Dame des Victoires et Notre-Dame de Septembre. — Joséphine. — Rivalité de Lannes et de Permon. Bonaparte à Paris, enthousiasme général. — Haine du Directoire contre Bonaparte. — Union des classes dans la victoire. — Bal chez M. de Talleyrand. — Rencontre de Mme de Permon et de Bonaparte.

Ma sœur, qui, lorsque nous étions à Toulouse, avait épousé M. de Geouffre et habitait près de Brives, était accouchée à la fin du mois de janvier (1), peu après la mort de mon père. Mon beau-frère nous avait fait part de cet événement toujours redouté pour une jeune femme, lorsqu'il a lieu pour la première fois, avec une joie proportionnée à son bonheur. Cécile lui avait donné un beau garçon qu'elle se proposait de nourrir. « Ma femme se porte si bien, écrivait M. de Geouffre, qu'elle forme déjà le projet de porter notre Adolphe à sa mère pour recevoir sa bénédiction. Elle est plus charmante que jamais ; sa fraîcheur est celle d'une rose. »

Le 1er feyrier, ma mère et moi nous étions chez mon frère, qui occupait à lui seul l'appartement du second. Il avait un gros rhume, et ma mère n'ayant pas voulu qu'il s'exposât au froid on avait dîné dans sa salle à manger. Ma mère s'était établie sur son canapé ; elle avait mis mon frère dans une grande bergère, à moitié emmailloté, et faisait des rires d'enfant en pensant que, si mon frère était marié, comme elle voulait qu'il le fût dans six

(1) 23 janvier 1795.

mois (elle avait un fort beau mariage en vue pour lui), que je le fusse, moi, quelque temps après, « il n'y a pas de raison, disait-elle, maintenant que cela est commencé, pour que je ne devienne pas grand'mère de vingt-cinq ou trente enfants ».

— Cécile doit être une charmante jeune mère, dit-elle enfin en cessant ses rires et avec émotion ; je voudrais bien la voir dans ses fonctions de nourrice.

Il était neuf heures. Tout était tranquille, car, à cette époque, les équipages ne se disputaient pas le haut du pavé dans Paris et notre quartier, indépendamment de cela, était alors assez solitaire. Nous gardions tous trois le silence ; il n'était troublé que par un chant doux et monotone que ma mère murmurait à demi-voix. On aurait dit qu'elle berçait un enfant. Elle pensait à Cécile et à son petit Adolphe. Tout à coup le marteau de la porte cochère retentit avec une telle force que nous ne pûmes retenir une exclamation ; puis nous nous mîmes à rire mon frère et moi.

— Ce coup m'a fait mal, dit ma mère en portant sa main à son front ; quelle est donc la personne assez mal apprise pour frapper ainsi par le temps qui court ?

La porte de la rue se referma, et nous entendîmes de gros talons de bottes résonner pesamment sur le pavé.

— Je n'ai pas défendu ma porte, observa ma mère.

Mon frère sonna ; on lui remit une lettre que le facteur venait d'apporter pour lui.

— Ah ! dit Albert, des nouvelles de Cécile ! C'est de Brives et de l'écriture de Geouffre.

— Qui donc a-t-il perdu ? observai-je, car le cachet noir de la lettre venait de me frapper.

En faisant cette question, à laquelle je n'attachais nulle importance, je lève les yeux sur mon frère : je le vois pâle et les traits bouleversés :

— Que dit Geouffre dans cette lettre ? dit ma mère en se levant et s'avançant vers mon frère, dont l'état subit lui révélait un malheur.

— Ma sœur a été malade, mais elle est mieux maintenant, répondit Albert d'une voix brisée.

Ma mère s'élance sur la lettre, y jette les yeux et pousse un cri terrible en tombant sur ses genoux. Ma pauvre sœur était morte !

Il faut avoir perdu, d'une manière aussi inattendue, des êtres

qu'on chérissait, pour comprendre notre désespoir ; rien ne saurait le décrire ni l'exprimer. Ma mère fut très mal pendant plusieurs jours. La mort de ma sœur l'aurait toujours douloureusement affectée ; mais au moment où elle venait de devenir mère, au moment où la tombe de notre père était à peine refermée sur lui ! Et puis, cette joie, ces chants au milieu desquels cette mort avait été annoncée. Pauvre mère ! elle fut bien malheureuse. Oui, elle fut bien malheureuse ! car à tout cela se joignait un sujet de peine, que mon frère et moi avons *seuls* connu et qui lui déchirait le cœur lorsqu'il se présentait à elle.

Bonaparte envoya dès le lendemain du jour où il apprit ce nouveau malheur qui venait de frapper ma mère et lui-même vint la voir. Il lui parla avec l'accent de la plus sincère amitié. Ma mère était si profondément accablée qu'à peine put-elle prendre sur elle de le recevoir. Il partit ensuite. Il était déjà marié avec M^me^ de Beauharnais.

Ma mère avait retrouvé quelques anciens amis. Les prisons s'étaient ouvertes depuis le régime directorial et on commençait à respirer avec plus de liberté. Nous avions revu des personnes auxquelles nous avions dit un triste adieu. Cela produisit une singulière impression. Je me rappelle que c'était un mélange de joie et d'inquiétude. Ce ne fut qu'au bout d'un longtemps que l'on put jouir du bonheur de les retrouver libres. Mais pour beaucoup, combien ce bonheur était empoisonné ! Du nombre de ceux-là était le plus cher des amis de ma mère, celui que j'aimais dans mon enfance comme on aime un aïeul, c'était le comte de Périgord.

M. le comte de Périgord, comme toutes les personnes innocentes qui alors étaient mises en prison, était persuadé qu'en fatiguant le comité du salut public de pétitions, on obtiendrait prompte et entière justice. Rien n'était plus faux que ce raisonnement. Beaulieu l'apprit d'un des parents de l'homme chez qui logeait Robespierre. Les pétitions répétées étaient la cause de la mort de la plupart des prisonniers. Quelquefois on n'avait pas pensé à celui qui écrivait. Sa première pétition donnait de l'humeur, la seconde la redoublait et bien souvent les misérables mettaient les pauvres victimes en jugement pour éviter une troisième pétition.

Beaulieu, averti de cette manière de rendre la justice, se promit bien que son maître ne l'obtiendrait pas ainsi. Mais ce pauvre comte de Périgord avait précisément la conviction qu'il ne sor-

tirait de prison qu'à force d'importunités. En conséquence tous les jours une pétition était adressée tantôt à *ce bon monsieur de Robespierre*, tantôt à *cet excellent monsieur de Collot-d'Herbois* ou bien encore à *monsieur Fouquier-Tinville*.

— Enfin c'est une chose étrange, disait le comte de Périgord ; personne ne me répond. Je ne conçois rien à cela.

Il y avait une très bonne raison pour que les pétitions restassent sans réponse. C'est que Beaulieu les jetait toutes au feu. Il parvint ainsi à faire oublier son maître. Il payait les guichetiers fort cher ; puis lorsque le comte de Périgord commençait à être connu dans une prison, il obtenait sa translation dans une autre. Enfin, un fils n'aurait pas eu pour son père une sollicitude plus tendre ni surtout plus active. Cet homme se multipliait autour de son maître. Lorsqu'il eut le bonheur d'obtenir sa liberté, M. de Périgord alla loger chez M. de Monchenu, son ami. Beaulieu fut toujours auprès de lui, le soignant, l'entourant d'attentions délicates et sacrifiant à cela tout ce qu'il avait.

Pour ma mère ; elle retomba malade. Sa poitrine était affectée. Des insomnies, une toux opiniâtre, un peu de fièvre, enfin des symptômes alarmants la déterminèrent à consulter. On lui ordonna les eaux de Cauterets.

Dans ces entrefaites, mon frère reçut une lettre qui devait amener un grand changement dans notre sort. Il était appelé en Italie pour y exercer des fonctions administratives ; je suis sûre que Bonaparte ne fut pas étranger à cette nomination, quoiqu'il parût n'y être pour rien.

La séparation fut triste. Tant de malheurs nous avaient accablés! Tant de déchirements avaient fait saigner le cœur de notre pauvre mère! Elle consentit donc au départ de mon frère. Il partit et je restai chargée de soigner ma mère, et, malgré ma jeunesse, chargée également de tout ce qui pouvait la concerner.

Mon frère se rendit à sa destination et nous nous mîmes en route de notre côté pour les Pyrénées.

La France avait alors une apparence de tranquillité et les émigrés rentraient en foule avec une confiance qui leur fut au reste bien fatale(1) quelques mois plus tard, mais qui alors paraissait parfaitement motivée. Les femmes surtout étaient dans un enchantement vraiment communicatif. Cette douce patrie, cette belle

(1) Au mois de fructidor.

France, que rien ne remplace et qui redouble par son souvenir l'amertume de toute terre d'exil, quelque hospitalière qu'elle soit elles la revoyaient donc encore ! Je me rappelle qu'en retrouvant ma mère, avec laquelle elle était intimement liée, Mme de Martois (1) arrivée seulement depuis quelques jours à Paris et tout émue encore de cette joie qu'elle avait éprouvée en voyant seulement les barrières, se jeta dans les bras de ma mère en fondant en larmes et fut plus d'un quart d'heure avant de surmonter son émotion. Sa fille nous dit qu'il en était ainsi pour tous les amis qu'elle revoyait. Il n'y avait de sa part ni affectation ni comédie ; cela provenait d'une âme ardente qui jouissait de tout le bonheur attaché au mot *patrie* !

Mais combien de mécomptes attendaient les malheureux proscrits à leur retour sur la terre natale. La pauvreté, l'isolement, la mort, voilà ce qui les attendait pour la plupart. Ah ! tout n'était pas bonheur dans de pareils jours !

Une des amertumes les plus douloureuses peut-être et dont je fus souvent témoin, naissant de la différence ou plutôt de la diversité des nuances de l'opinion. Eh bien, ces nuances jetaient le trouble dans les familles les plus unies. La suite toute naturelle d'un long bouleversement de choses et de principes avait nécessairement amené un autre bouleversement dans les habitudes les plus ordinaires de la vie. Ainsi, toutes ces douces réunions qui jadis faisaient le charme des relations intimes, n'existaient plus, ou bien étaient empoisonnées par l'odieuse politique ayant à sa suite l'aigre contradiction, la colère, la dispute et finissant souvent par amener une rupture entre le mari et la femme, le frère et la sœur et quelquefois entre le père et le fils.

Ce tableau est celui que présentaient les sociétés de Paris à l'époque dont je parle en ce moment, c'est-à-dire en 1796 et 1797.

Un jour au bal de Thélusson, il arriva une assez drôle d'aventure à Mme de Da.. s, qui y menait quelquefois sa fille. Un froissement devait nécessairement avoir lieu entre des gens non seulement opposés dans leur manière de voir, mais mutuellement bles-

(1) Elle était Napolitaine et Romaine, je ne sais lequel des deux ; mais venue à un an en France et s'y étant mariée, elle l'aimait comme et même plus que sa terre natale. Elle était de la plus charmante figure. Jeune encore, à l'époque de sa rentrée, elle se disposait à jouir de tout le bonheur qu'elle lui causait lorsque, trois mois après son retour, elle mourut de la petite vérole à l'âge de trente-quatre ans.

sés les uns par les autres. Aussi, malgré l'apparente intelligence, y avait-il souvent des scènes, inaperçues par la foule, mais d'un extrême intérêt pour ceux qui avaient le bonheur d'en être témoins et qui pouvaient les comprendre...

Mme de Da..s était arrivée fort tard. Le grand salon rond était totalement rempli et il n'y avait aucune possibilité de trouver deux places. Cependant, à force de coups de coude et de sollicitations, ces dames parvinrent au centre du salon. Mme de Da..s, qui n'était pas absolument timide de son naturel, regardait de tous côtés pour voir si elle découvrirait au moins une place, lorsque ses regards tombèrent sur une jeune et charmante figure, entourée d'une profusion de cheveux blonds, regardant timidement avec de beaux et grands yeux bleu foncé et offrant dans tout son ensemble l'image de la plus gracieuse sylphide. Cette jeune personne était reconduite à sa place par M. de Trénis, ce qui prouvait qu'elle dansait bien ; car M. de Trénis n'admettait à l'honneur d'être invitées par lui que celles qui méritaient la réputation de *Belle danseuse*. La gracieuse jeune fille, après avoir salué, en rougissant, *le Vestris* des salons, s'assit auprès d'une femme qui paraissait être sa sœur aînée et dont la parure élégante faisait l'objet de l'attention et de l'envie de toutes les femmes du bal.

— Qui sont ces femmes-là (1) ? demanda Mme de Da..s au vieux marquis d'Hautefort, qui lui donnait le bras.

— Comment ! vous ne reconnaissez pas la vicomtesse de Beauharnais ? C'est elle et sa fille. Elle est aujourd'hui Mme Bonarparte. Eh ! mais... tenez, voici une place à côté d'elle. Venez vous y asseoir, vous renouvellerez connaissance.

Mme de Da..s, pour toute réponse, donna une telle secousse à M. d'Hautefort qu'elle l'entraîna, malgré lui, dans l'un des petits salons qui précédaient la grande rotonde :

— Êtes-vous fou ? lui dit-elle lorsqu'ils furent dans l'autre pièce. Une belle place vraiment ! A côté de Mme Bonaparte ! Ernestine aurait donc été forcée de faire connaissance avec sa fille ! Mais la tête vous tourne, marquis !

— Ma foi ! non. Que diable trouvez-vous de mal à ce qu'Ernestine fasse connaissance, se lie même d'amitié avec Mlle Hor-

(1) A cette époque, Mme Bonaparte n'était pas fort connue dans le monde. On sait qu'elle n'avait été pas présentée à la cour de Marie-Antoinette. Le fait réel est que Mme de Da..s ne la connaissait pas.

tense de Beauharnais? C'est une charmante personne ; elle est douce, aimable...

— Qu'est-ce que tout cela me fait, à moi ? je ne veux pas me lier avec de pareilles femmes. Je n'aime pas les gens qui déshonorent leur malheur (1).

M. d'Hautefort leva les épaules et ne répondit pas.

— Eh ! mon Dieu, quelle est cette belle personne ? dit Mme de Da..s, et elle indiquait une femme qui entrait en ce moment dans le salon et vers laquelle non seulement les regards, mais la foule se portaient.

Cette femme était d'une taille au-dessus de la moyenne. Mais une harmonie parfaite dans toute sa personne empêchait de s'apercevoir de l'inconvénient des trop hautes statures. C'était la Vénus du Capitole, mais plus belle encore que l'œuvre de Phidias, car on y retrouvait la même pureté de trait, la même perfection dans les bras, les mains, les pieds, et tout cela animé par une expression bienveillante, une réflexion du miroir magique de l'âme, qui disait tout ce qu'il y avait dans cette âme, et c'était de la bonté. Sa parure ne contribuait pas à ajouter à sa beauté, car elle avait une simple robe de mousseline des Indes, drapée à l'antique et rattachée sur les épaules avec deux camées. Une ceinture d'or serrait sa taille et était également fermée par un camée ; un large bracelet d'or arrêtait et fixait sa manche fort au-dessus du coude. Ses cheveux, d'un noir de velours, étaient courts et frisés tout autour de la tête ; cette coiffure s'appelait alors *à la Titus* ; sur ses blanches et belles épaules était un superbe châle de cachemire rouge, parure à cette époque fort rare et fort recherchée. Elle le drapait autour d'elle d'une manière toujours gracieuse et pittoresque, formant ainsi le plus ravissant tableau.

— C'est Mme Tallien (2), répondit M. d'Hautefort à Mme de Da..s.

— Mme Tallien ! s'écria-t-elle. Ah ! mon Dieu, comment m'avez-vous amenée ici, mon cher ami?

(1) Le mot a été dit ; il est positif. La scène nous fut rapportée dans son entier par l'un des parents de M. d'Hautefort qui donnait le bras à Mme de D... et ne quitta pas ces dames de la soirée.

(2) J'ai habité Bordeaux : j'ai eu des amis qui doivent leur vie à Mme Tallien. J'ai su sur les lieux mêmes tout le bien qu'elle a fait, et je n'en puis trop dire. N'ayant jamais eu à m'en plaindre, il est donc naturel que j'en fasse l'éloge.

— Ma foi ! je vous défie de trouver dans tout Paris un lieu où soit rassemblée une meilleure compagnie.

Puis il marmotta quelques-unes des bonnes paroles qu'il avait au service de ceux qui lui déplaisaient.

Dans ce moment une forte odeur d'essence de rose se fit tout à coup sentir dans l'appartement.

Mme de Da..s, que cette odeur tourmentait et qui, comme toutes les personnes tracassières veulent toujours se plaindre de ce qui plaît aux autres, commença par s'agiter sur la banquette où elle avait enfin trouvé une place, et finit par dire très haut avec un accent fort impertinent. — En vérité ! je crois que c'est la femme ou la fille de Fargeon (1). Il y a de quoi faire évanouir l'homme le plus robuste (2).

— C'est Mme Hamelin, dit M. d'Hautefort.

— Mme Hamelin ! s'écria-t-elle, Mme Hamelin ! Venez ici, Ernestine, ajouta-t-elle d'une voix émue de colère. Mettez vôtre palatine, et partons.

Tout ce qu'on put lui dire ne servit qu'à hâter son départ. Elle répétait avec un accent indigné :

— Et ce marquis ! m'assurer que je trouverais ici mon ancienne société ?...

L'armée d'Italie surprenait chaque jour par les prodiges qu'annonçaient ses bulletins. Le Directoire, qui n'aimait pas le général Bonaparte, aurait bien voulu dissimuler la gloire du jeune héros ; mais alors la patrie qu'il sauvait de l'invasion autrichienne, les soldats qu'il menait à la victoire, tout avait des milliers de voix pour la proclamer et la ressource unique qui restait au ridicule

(1) Fargeon était, avant la Révolution, un très fameux parfumeur. Son fils, qui lui a succédé et qui demeure rue du Roule, est aussi un fort bon parfumeur.

(2) Ceci me rappelle un mot assez drôle de M. de Conflans, père de Mme la marquise de Coigny, celle que tout Paris a connue si aimable et si spirituelle. Son père était un peu original. C'était lui qui ne mettait jamais de poudre, parce que sa tête fumait, à ce qu'il prétendait comme un volcan aussitôt que la houppe le touchait. Sa belle-mère et lui étaient en guerre continuelle. Cette guerre devenait souvent fort méchante, tout en ayant l'origine la plus simple. Un jour Mme de Conflans étant en couches et M. de Conflans, s'approchant de son lit pour l'embrasser, en fut empêché par sa belle-mère qui lui dit qu'il sentait l'ambre. Or la vénérable personne avait, à ce que dit la tradition, l'inconvénient d'avertir de son voisinage autrement qu'en parlant et son gendre lui dit avec humeur : « Eh ! que diable ! madame, croyez-vous donc qu'il n'y ait que de bonnes odeurs qui fassent mal. »

gouvernement que notre sottise nous avait donné était de nuire dans l'ombre à celui qu'il aurait voulu détruire après l'avoir élevé.

Mon frère était alors en Italie. Il avait rejoint le quartier général et Bonaparte avait été parfait pour lui. Mon frère lui avait remis une lettre de recommandation de Joseph Bonaparte.

— Pourquoi donc cette lettre ? avait dit le général ; d'où vient de votre part une aussi grande méfiance de vous-même ? poursuivit-il en regardant plus sérieusement Albert.

Mon frère répondit que la légère altercation qu'il y avait eu entre ma mère et lui avait fait craindre que le général n'en eût gardé le souvenir.

— Vous vous trompez, dit Bonaparte ; cette scène a été aussitôt effacée de mon souvenir. Je crains même que Mme Permon en ait plus de rancune que moi. Et cela doit être, ajouta-t-il en riant, ceux qui ont tort se fâchent toujours.

En cette occasion, le contraire arriva ; car c'est Bonaparte qui n'a jamais perdu le souvenir de cette malheureuse altercation. Plus de dix ans après il m'en parlait encore avec amertume. Quoi qu'il en soit, il fut très bien pour mon frère, l'accueillit à merveille, lui donna tout l'appui qu'il pouvait demander et lui fit avoir une fort bonne place.

Le temps dont je parle est encore plus loin de nous par la marche rapide des événements que par celle du temps. Alors une semaine nous offrait le spectacle d'un empire détruit, d'une armée vaincue, prisonnière. Nous étions accoutumés à de tels événements et nous ne nous contentions pas à moins. Cette époque est la plus glorieuse de la vie de Bonaparte. Il le savait bien, lorsqu'il dictait à Sainte-Hélène les plus belles pages des campagnes d'Italie.

La véritable cause du peu d'amitié de Napoléon pour Murat — car, malgré leur alliance, il ne l'a jamais aimé — n'a pas d'autre raison que la conduite peu prudente que Murat a tenue lorsqu'il vint à Paris présenter les premiers drapeaux de l'armée d'Italie, et surtout de celle qui suivit son retour au quartier général. Ceux qui connaissent le caractère de Napoléon comme je puis le connaître comprendront très facilement que Murat se fit un tort immense auprès de son général, en se vantant à demi-voix du crédit qu'il pouvait avoir dans le Directoire, au ministère de la guerre, et cela par l'entremise de Mme Bonaparte et de Mme Tallien. Voici une anecdote qui eut lieu quelque temps après son retour auprès de son général et dont celui-ci fut informé *le jour même*. Comme Junot

était blessé alors et dans son lit, il ne put être *l'accusateur public du fait*, que lui-même n'a appris que beaucoup plus tard.

Murat donnait à déjeuner à plusieurs officiers de ses amis, parmi lesquels se trouvait La Valette et quelques autres de l'état-major général ; mais le plus grand nombre des convives était composé d'officiers de cavalerie de l'armée avec lesquels Murat aimait mieux fraterniser, je ne sais pourquoi, qu'avec ses camarades du grand état-major, tous bons et aimables garçons. Peut-être avait-il déjà cette humeur vantarde que nous lui avons connue depuis et trouvait-il plus de complaisance dans des auditeurs inférieurs.

Le déjeuner avait été fort gai. On avait bu beaucoup de vin de champagne et il paraît qu'il n'y avait nul besoin d'un supplément lorsque Murat proposa de prendre un punch, en ajoutant qu'il allait le faire lui-même.

— Vous n'en aurez jamais bu de meilleur, dit-il à ses convives. J'ai appris à le faire d'une charmante créole. Et si je pouvais y ajouter toutes les particularités de mon éducation, vous le trouveriez bien meilleur encore.

Et sonnant son valet de chambre, il se fit apporter non seulement tout ce qui était nécessaire pour un punch ordinaire, mais une foule d'accessoires tels que du thé, des oranges au lieu de citrons (1), etc., etc., et il dit très haut :

— Surtout ne te trompe pas. Apporte-moi bien ce rhum de la Jamaïque que l'on m'a donné à Paris.

Il alla ensuite prendre dans son nécessaire un charmant ustensile en vermeil fait tout exprès pour exprimer le jus des citrons ou des oranges sans y mettre la main. Il procéda ensuite à toute son affaire avec une méthode qui prouvait qu'en effet il avait eu un excellent maître. Le punch fut trouvé bon, parfait, et si parfait que le bol fut rempli et vidé plusieurs fois. Aussi la confiance finit-elle par se trouver au fond de la jatte.

Les jeunes fous voulurent savoir où et comment s'enseignaient de si bonnes choses. Et Murat, qui peut-être n'avait pas beaucoup sa tête, leur raconta que la plus belle et la plus jolie femme de Paris lui avait enseigné ce qu'ils venaient tous de voir, et même encore autre chose.

(1) Depuis on ne fait guère le punch qu'avec du thé, des oranges et du rhum de la Jamaïque au lieu du rhum ordinaire. Mais alors cette méthode était en effet peu connue.

Et aussitôt, comme on le pense bien, des rires et des joies d'enfants et une insistance plus forte que jamais pour savoir l'histoire entière. Il paraît que Murat ne sut pas résister et qu'il raconta des choses dont les détails étaient convenables pour un déjeuner d'officiers de hussards.

Ce qui fut le plus désagréable pour lui, dans les suites de cette affaire, c'est que, tout en ne prononçant pas un nom, il indiquait si clairement quels étaient les personnages que les commentaires ne furent pas longs à être posés et les inductions tirées. Il était question d'un déjeuner, d'un dîner, d'un souper — ces trois fonctions, le même jour, à la campagne, c'est-à-dire aux Champs-Élysées, — et la plus belle femme de Paris, la plus jolie (ceci n'était pas aussi clair pour arriver à la connaissance de la personne), tout cela trouvait son nom et était traduit par ces jeunes têtes beaucoup plus facilement qu'elles n'auraient traduit dans ce moment un vers de Virgile. Plus de clarté était donc inutile, lorsque l'un des convives, tout en rôdant de travers autour de la table sur laquelle Murat venait de faire son punch, prit pour l'examiner l'ustensile de vermeil (1) et, tout en le retournant dans ses mains, aperçut sur le manche un chiffre, qui n'était pas celui de Murat :

— Ah! s'écria le jeune fou ! voilà pour arriver à la connaissance parfaite!

Et il brandissait la spatule que Murat voulait lui enlever, parce qu'il conservait encore assez de raison pour juger qu'il allait trop loin...

— Voilà de quoi apprendre à lire en même temps qu'à faire du punch...

Et il regardait le manche du petit outil en disant : *Ba, be, bi, bo*... et il criait : *Bo... bon... bona...*

Enfin Murat le fit taire et, le déjeuner une fois fini, la plupart des convives ne se rappelèrent plus les particularités de cette matinée. Mais il n'en fut pas de même de deux ou trois, qui, sans faire d'indiscrétion puisqu'on ne leur avait rien confié, parlèrent de l'histoire du punch. Dans des lieux aussi féconds en merveilles

(1) La forme de cet ustensile est celle de deux plaques rondes jointes ensemble par une vis lâche qui leur permet de jouer et de presser aussi fortement qu'on le veut ce qui est entre les deux plaques. On y joint maintenant une sorte de tourniquet qui enlève jusqu'à la dernière goutte du jus de citron ou de l'orange.

que l'étaient alors ceux qu'occupait l'armée d'Italie, de pareilles choses ne faisaient que peu ou point d'impression.

Cependant tout le détail de cette scène bachique revint au général en chef. Son humeur ombrageuse fut éveillée et il voulait même s'adresser directement à Murat pour avoir des explications qui auraient été parfaitement inutiles dans tous les cas. Mais un moment de réflexion lui fit voir l'inconvenance d'une telle démarche. Il n'abandonna pas pour cela son intention de chercher à savoir la vérité. Lui est-elle parvenue? Voilà ce que j'ignore. Le fait est que Murat fit disparaître le pressoir de vermeil et qu'il dit depuis que le jeune homme qui avait cru voir un B sur le manche avait probablement les yeux tellement troublés qu'il avait vu un B au lieu d'un M, et que la lettre J (1) était aussi la sienne. Au surplus il regrettait beaucoup son joli petit ustensile, que les jeunes étourdis avaient probablement jeté par la fenêtre et qu'on ne pouvait plus retrouver.

Junot était venu apporter les seconds drapeaux de l'armée d'Italie au Directoire. Il fut reçu en grande pompe et les directeurs mirent même à cette réception un apparat qui était sans doute destiné à donner au peuple français une grande idée du gouvernement sous lequel se remportaient des victoires qui demandaient presque une ovation pour recevoir les dépouilles *opimes*. Quoi qu'il en fût, Marmont et Junot avaient été magnifiquement reçus lorsqu'ils furent envoyés en France par le général en chef. Le jour de la réception de Junot au Directoire, M^me^ Bonaparte, qui n'était pas encore partie pour rejoindre Napoléon, voulut être témoin de cette réception. Elle s'y rendit avec M^me^ Tallien, avec laquelle elle était intimement liée à cette époque et qui elle-même était une fraction de la royauté directoriale, dont Joséphine, comme M^me^ de Beauharnais, et peut-être bien un peu M^me^ Bonaparte avait été également revêtue, si l'on peut parler ainsi. M^me^ Bonaparte encore charmante dans ce temps-là. Ses dents étaient déjà effroyablement gâtées; mais, lorsque sa bouche était fermée, elle faisait, surtout à quelques pas, toute l'illusion d'une jeune et jolie femme. Quant à M^me^ Tallien, elle était alors dans la fleur de son admirable beauté. Toutes deux étaient mises avec cette recherche antique qui constituait l'élégance du temps et avec toute la richesse que pouvait comporter une toilette du milieu de la journée. On peut pen

(1) Joachim

ser que Junot ne fut pas médiocrement fier de donner le bras à ces deux charmantes femmes lorsque, la réception terminée, ils quittèrent le Directoire. Junot avait alors vingt-cinq ans ; il était beau garçon et avait surtout une tournure militaire fort remarquable. Il portait ce jour-là un magnifique uniforme de colonel de hussards (l'uniforme de Bercheny) et tout ce que la richesse d'un tel costume peut ajouter à sa bonne grâce avait été employé pour que le jeune et brave messager, encore pâle des blessures dont le sang avait taché ces drapeaux pris sur l'ennemi, fût digne de l'armée qu'il représentait. En sortant, il offrit son bras à Mme Bonaparte qui, étant femme de son général, avait droit au premier pas, surtout dans cette solennelle journée. Il donna l'autre à Mme Tallien et descendit ainsi avec elles l'escalier du Luxembourg. La foule était immense. On se pressait, on se heurtait pour mieux voir.

— Tiens c'est sa femme !... C'est son aide de camp ! Comme il est jeune !... et elle donc, comme elle est jolie !

— Vive le général Bonaparte ! s'écriait le peuple.

— Vive la citoyenne Bonaparte ! elle est bonne pour le pauvre monde !

— Oui, oui, disait une grosse femme de la halle, c'est bien Notre-Dame-des-Victoires, celle-là !

— Oui, dit une autre, tu as raison. Mais regarde à l'autre bras de l'officier, c'est Notre-Dame de septembre !

Le mot était affreux, et il était injuste.

Junot fut le conducteur de Mme Bonaparte, lorsqu'elle rejoignit le général en chef en Italie. Je suis étonné que M. de Bourrienne ait omis cette particularité dans ses *Mémoires*. Il doit savoir, puisqu'il connaît si bien toutes les affaires de l'intime intérieur de Joséphine, plusieurs choses d'un haut intérêt dans sa vie d'alors et postérieurement à ce voyage. Comment n'a-t-il pas parlé de Mlle Louise, plutôt demoiselle de compagnie que femme de chambre et, au commencement de ce voyage, amie de sa maîtresse qui voulait qu'elle fût habillée comme elle, qui la faisait manger à sa table et l'admettait enfin dans une familiarité d'amitié tout à fait intime ? Il est des personnages qui appartiennent à l'histoire. Joséphine est de ce nombre. Ainsi donc, soit qu'on la considère comme Mlle de Lapagerie, comme femme de M. de Beauharnais ou comme Mme Bonaparte, sa personne appartient aux observations les plus minutieuses. C'est du concours, du rapprochement, de la comparaison de ces mêmes observations que, plus

tard, la postérité pourra obtenir un portrait de Joséphine offrant quelque ressemblance. Les objets les plus légers en apparence fournissent quelquefois matière à de profondes réflexions. Joséphine, comme femme de l'homme qui a gouverné le monde et sur lequel elle a elle-même exercé une sorte de domination, est un personnage qu'il devient tout de suite important d'étudier, bien que par elle-même elle ne présente aucun intérêt, et cela sous aucun aspect. Et pourtant il faut l'étudier scrupuleusement.

Il est une vérité constante, c'est la singulière réputation que dès cette époque Mme Bonaparte s'est faite pour ainsi dire à elle seule. J'aurai souvent occasion dans la suite de la placer dans son vrai jour. Il était d'une clarté fort douteuse toutes les fois que M. de Bourrienne ne la dirigeait pas ; car il s'était emparé de son esprit ou plutôt de son faible caractère et, aussitôt qu'elle fut à Milan, elle se trouva, sans s'en douter, sous sa direction immédiate.

Le voyage fut long, beaucoup trop long pour Junot, quoiqu'il fût très amoureux de Mlle *Louise*. Mais il voulait arriver à l'armée, parce que son général était toujours pour lui la plus chère des maîtresses. Il eut des *ennuis* dans ce voyage, de graves ennuis. On le prolongeait sans raison, mais non sans *but*. Il avait tout à y gagner ; mais il n'en fit rien, parce que toujours son caractère fut noble et généreux. Quoi qu'il en soit, ce voyage ne produisit par l'effet qui résulte ordinairement de ces sortes d'événements dans la vie habituelle, un accord, une relation plus intime. Mme Bonaparte, au contraire, mit, à partir de ce moment, une légère teinte d'aigreur dans quelques-unes de ses paroles et se plaignit avec une vivacité assez singulière du manque de respect de Junot envers elle, en faisant la cour à sa femme de chambre, et cela devant elle !

Pendant toute la durée des campagnes d'Italie, Junot suivit Bonaparte dans ces champs de gloire ; son sang n'y fut par épargné. Il se trouva à toutes les belles journées d'Arcole, de Lodi, de Castiglione, de Lonato, du Tagliamento, etc., etc. Il servit son pays sur le champ de bataille et son général avec toute l'activité que l'on pouvait attendre d'un attachement comme le sien. Bonaparte, qui le connaissait et savait l'apprécier, l'employa dans les campagnes d'Italie autrement que comme un officier d'avant-garde. L'affaire de Venise, dans laquelle il fallait à la fois de la finesse et une extrême fermeté, lui fut confiée. Il vint apporter

des drapeaux que son bras avait aidé à conquérir, et sa mission avait, ainsi qu'on le verra, un but tout diplomatique.

J'ai dit précédemment que Junot avait prodigué son sang pour la gloire de sa patrie. J'en rapporterai ici quelques exemples. Pendant la campagne d'Italie, au combat de Lonato, il reçut, comme on vient de le voir tout à l'heure, cette belle blessure que l'on voyait à sa tempe gauche, mais la plus affreuse de ses blessures était un coup de feu reçu en Allemagne, lorsqu'il y était simple volontaire. Cette blessure, dont la cicatrice seule faisait frémir, avait dû être terrible. On sentait le battement du cerveau, et jamais un peigne ne pouvait la toucher. La cicatrice était longue au moins d'un pouce et profonde de sept à huit lignes. A des intervalles assez rapprochés, pendant les trois ou quatres années qui suivirent cette campagne, cette blessure se rouvrait d'une manière aussi singulière qu'effrayante et, le sang circulant avec une violente rapidité, Junot courait chaque fois le risque d'une hémorragie. Un jour, à Milan, étant chez M^me^ Bonaparte, où ils jouaient au vingt-et-un, Junot était assis à une table ronde, tournant le dos à la porte du cabinet du général en chef. Le général sort de son cabinet sans être entendu de Junot. Il fait signe de ne rien dire et, s'avançant doucement, il met sa main dans cette belle chevelure blonde qu'avait alors le jeune aide de camp et lui tire fortement les cheveux. Junot ne peut retenir un demi-cri, tant la douleur est violente. Il sourit, mais son visage est devenu pâle comme celui d'un mort, puis d'une rougeur effrayante. Le général retire sa main ; elle était pleine de sang !

Le traité de Léoben était signé, celui de Campo-Formio lui avait succédé, le congrès de Rastadt se préparait, lorsque nous apprîmes que le général Bonaparte allait arriver à Paris. Ma mère paraissait attendre ce moment avec une impatience extrême. J'en ignorais encore le motif ; je l'appris depuis, et voici de quoi il s'agissait : Mon frère était agent des contributions à Massa-Carrara ; il avait pour collègue M. Gabriel Suchet, frère du duc d'Albufera. C'est un bon et excellent garçon fort ami d'Albert, qui devint le nôtre également et qui alors était avec lui à Massa-Carrara.

Mon frère était logé chez un M. Felice, dont la femme était une charmante personne. Le général Lannes, dont la division était près de Massa, si même elle n'était à Massa, avait remarqué,

comme mon frère avait pu le faire, que Mme Felice était jolie et qu'on pouvait lui plaire ; il se mit donc en mesure d'y réussir. Mais le futur duc de Montebello prenait les villes plus aisément qu'une femme, même italienne. Mon frère jouait de la harpe à ravir, chantait de même, puis parlait et écrivait l'italien aussi facilement que le français et faisait des sonnets et des *canzonne* à Mme Felice, pas tout à fait aussi bons que ceux de Pétrarque, mais assez, enfin, pour que le cœur de la belle hôtesse se rendît tout doucement à merci, tandis que le général Lannes, qui savait bien qu'il fallait aussi faire un plan d'attaque, avait imaginé comme la plus irrésistible des séductions, de lui raconter ses batailles, ses victoires et, pour dire la vérité, il y en avait déjà bien assez pour séduire un cœur qui aurait été libre ; mais celui de Mme Felice avait amené pavillon devant toutes les grâces d'Albert et s'était surtout rendu à son amour, car mon bon frère avait la cervelle tout à fait brouillée. Enfin, un jour, les pauvres amants se persuadèrent qu'ils ne pouvaient pas vivre plus longtemps ainsi obsédés, d'un côté, par un amant jaloux et rebuté et, de l'autre, par un mari italien, qui avait le caractère assez mal fait pour qu'il lui fût déplaisant que sa femme en aimât un autre que lui. Le résultat d'un aussi beau raisonnement fut de prendre la poste et de quitter Massa, s'en remettant à l'amour pour les suites de l'aventure.

Lorsque, le lendemain matin, le pauvre époux délaissé s'aperçut de son abandon, il se prit à pleurer et à conter sa chance au général Lannes. En l'entendant, le général fit un bond dans son lit, qui faillit enlever le baldaquin : « Partis ! s'écrait-il ; partis ! Et ensemble, dites-vous ? — *Si, signor generale.* — Et de quel côté sont-ils allés ? — *Eh ! signor generale, come vuole ch'io lo possa sapere ?* — Eh ! parbleu, répond le général Lannes, en sautant à bas de son lit et passant un pantalon, tout en regardant le pauvre Felice avec des yeux furibonds : maladroit que vous êtes, allez donc vous informer de quel côté ils ont suivi le vent. »

Le pauvre mari s'en fut aux informations et apprit sans beaucoup de peine que les fugitifs avaient pris la route de Livourne. Aussitôt qu'il eût donné ce renseignement au général Lannes : « Allons ! à cheval ! à cheval ! morbleu ! en deux heures nous les rattrapons. Vous enfermerez votre femme et je ferai changer ce berger Corydon de Français qui se mêle d'enlever nos femmes. Quand je dis les nôtres !... Allons ! Felice ! allons ! mon ami, du cœur ! Que diable ! vous êtes pâle comme une feuille de parchemin. —

Si, signor generale ; grazie tante, grazie tante, faro cuore, faro cuore. »

Et tout en disant qu'il *ferait cœur*, ses dents claquaient comme des castagnettes, ainsi que le général me l'a raconté plus tard. Le fait est que le pauvre homme n'avait pas du tout envie de se battre avec mon frère (1) et que le général, en lui demandant quelle arme il voulait emporter, lui avait fait un mal affreux. Du reste, le vilain personnage aurait encore mieux fait de se battre que de faire ce qu'il fit ensuite. Le général Lannes prit le commandement de la troupe, et le mari avec son beau-frère, un cousin et je ne sais quel autre encore, se mirent en marche sous la protection de la bannière du général Lannes.

— *Ah ! cugino Pasquale*, disait Felice au petit cousin, *cugino Pasquale ! che amico ! che questo bravo generale ! che galant uomo !*

Les fugitifs, furent atteints vers le milieu du jour. On ramena la brebis au bercail et elle fut séparée inhumainement de son compagnon de route. Je crois que mon frère retourna à Carrara et que Mme Felice fut emmenée dans une autre ville. Jusque-là il n'y avait rien que de gai ; mais ce M. Felice, poussé par je ne sais quel démon, forma une plainte criminelle contre ce pauvre Albert, comme ravisseur.

C'était une affaire que j'ignorais alors et que ma mère connaissait, qui la tourmentait beaucoup. Elle voulait savoir si le général Bonaparte avait eu à cet égard des renseignements accusateurs. Ma mère s'affectait toujours facilement et son indignation redoublait les craintes qu'elle pouvait raisonnablement avoir.

Bonaparte vint à Paris. Il serait bien difficile de donner même une légère idée de l'enthousiasme avec lequel il fut reçut. Le peuple français est bien léger, bien peu susceptible d'une longue suite dans ses affections ; mais il est accessible au sentiment de la gloire. Donnez-lui des victoires et il sera plus que content, il sera reconnaissant.

Il le fit bien voir lorsque le général Bonaparte arriva à Paris, à l'époque dont je viens de parler. Ce fut un vrai triomphe, auquel il ne manquait que l'ovation ; mais il faillit lui coûter cher. Voici un fait qui peut servir à le prouver.

(1) Mon frère était de la première force à l'épée ; mon père, élève de Saint-Georges, avait été son maître ainsi que Fabien. Mon frère avait un funeste avantage, il était gaucher.

Le Directoire, comme tous les pouvoirs faibles et impuissants pour produire et pour diriger, bien qu'il s'appelât le *Directoire exécutif*, vit avec une jalousie, qui bientôt produisit la haine, ce sentiment d'amour et de reconnaissance que le peuple français témoignait à son jeune héros. Un seul mouvement semblait faire agir ces cinq hommes, dont pas un n'était capable de comprendre Bonaparte. L'incapacité, la corruption et une ambition effrénée, cachée sous des dehors républicains, voilà de quoi se composait le pouvoir qui nous régissait alors et qui ne voulait de gloire que celle de ses créatures immédiates. Bonaparte s'était émancipé depuis qu'il avait été envoyé en Italie, et ses lauriers et ceux de son armée étaient *propriété personnelle*, autant que chose le puisse être légalement.

Barras le laissait assez jouir de sa renommée ; Moulins ne se hasardait même pas à se rappeler qu'il eût jamais été général pour lutter de vanité avec lui. Roger-Ducos opinait à tout comme un bon homme qu'il était. Et Sieyès !.. Sieyès, habituellement silencieux, comme on le sait, ne trouvait pas nécessaire de délier sa langue, précisément pour anathématiser. De cette manière, ce que j'ai dit plus haut paraît assez contradictoire. Mais j'arrive à *ma preuve*.

Un homme parmi les cinq directeurs régla seul, dans cette circonstance, les sentiments des autres directeurs. Il avait non pas plus de talent, mais plus d'esprit que ses quatre collègues et une ambition sans bornes, tout en disant qu'il n'en avait aucune. Manière banale de parler, à laquelle aujourd'hui on n'attache aucune valeur. Cet homme était Gohier. A cette époque nous avions chaque jour le bulletin de cet intérieur directorial, parce que M. Brunetière, notre ami et mon tuteur, était également lié avec Gohier et le voyait journellement. Ma mère lui demandait quelquefois l'explication de son aversion pour le général Bonaparte, car elle était assez amusante à son égard. Elle voulait bien parler de lui comme elle l'entendait, mais elle ne voulait pas que les autres l'attaquassent, et les mauvais mots que M. Brunetière nous rapportait chaque jour et qu'il entendait contre le général Bonaparte mettaient ma mère en colère contre lui et contre le Directoire, que du reste elle détestait cordialement. Dès cette époque la haine de Gohier contre Bonaparte se manifestait dans toutes ses actions, dans toutes ses paroles. Il protégeait, à son préjudice, l'homme le plus incapable ; c'est-à-dire que, auprès de Gohier, une recom-

mandation du général Bonaparte suffisait pour exclure de la nomination à une place, si elle dépendait de Gohier. Il y a eu certainement une cause positive et première à cette haine, que le 18 brumaire est venue fortifier et rendre implacable. Quelle a été cette cause ? Je crois que, tout simplement, Gohier aurait trouvé très convenable au bonheur de la France, et surtout au sien, de parvenir, à l'aide de la Société du Manège, à éloigner les quatre fantômes de chefs du gouvernement qui étaient avec lui et se faire président, non pas du Directoire, comme il l'était au 18 brumaire, mais président de la République française. L'œil d'aigle de Bonaparte l'avait deviné. Il avait prévenu Sieyès, très probablement, et l'admirable finesse de celui-ci déjouait les projets de Washington, cadet. Gohier était un homme qui ne manquait pas de talent; mais son talent, qui pouvait avoir quelque mérite devant un tribunal, devenait nul dans la position inconcevable où le sort l'avait fait parvenir. Car enfin, l'on peut dire aujourd'hui en consultant la liste des directeurs de cette époque, si vous en ôtez Carnot, homme vertueux et d'un éminent talent, et Sieyès, qui, bien que sa carrière politique ne soit pas droite, avait du mérite, quels sont les chefs qui menaient notre pauvre navire? Gohier sentait donc qu'il était supérieur au Directoire, comme il fut composé après fructidor ; et comme le sentiment de son infériorité ne se présente jamais à l'homme, il pensa qu'il pouvait se saisir des rênes que toutes les mains laissaient tomber et même traîner dans la fange. Il fut deviné, je le répète ; et voilà la cause de sa haine, vraiment violente, contre le général Bonaparte. On en sera convaincu plus tard, quand je rapporterai la conversation que M. Brunetière eut avec Gohier après le 18 brumaire.

Quoi qu'il en soit, quelle que fût la vanité de Bonaparte, elle dut être satisfaite, car toutes les classes se réunirent, comme je l'ai dit, pour l'accueillir à son retour dans sa patrie. Le peuple criait : « Vive le général Bonaparte! Vive le vainqueur de l'Italie, le pacificateur de Campo-Formio! » La bourgeoisie disait : « Que Dieu le conserve pour notre gloire et pour nous délivrer du maximum et des directeurs ! » La haute classe, qui était *débaillonnée* et *désembastillée*, courait avec enthousiasme au-devant du jeune homme qui en une année avait été de la bataille de Montenotte au traité de Léoben, et cela de victoire en victoire ? Il a pu faire des fautes, de grandes même, depuis lors, mais qu'à cette époque il était un colosse de gloire grande et pure !

Toutes les autorités lui donnèrent des fêtes magnifiques. Mais l'une des plus belles fêtes, l'une des plus élégantes dans sa magnificence surtout, fut celle que donna M. de Talleyrand au ministère des relations extérieures.

Dans le cours de la soirée, ma mère parcourait les salons en donnant le bras, d'un côté, à M. de Caulincourt le père, et, de l'autre, à moi, lorsque nous nous trouvâmes en face du général Bonaparte Ma mère le salua et passait outre, lorsque le général avança quelques pas et vint lui parler. Ma mère fut, à mon avis, peut-être un peu trop sèche. L'humeur n'était pas encore dissipée, mais dans son excellent cœur il n'y avait pas de rancune. Chez le général, c'était le contraire. Quoi qu'il en soit, il parut regarder ma mère avec admiration. En effet, ce soir-là surtout, elle était vraiment ravissante. Le général Bonaparte parla bas pendant quelques secondes à l'ambassadeur turc, qu'il tenait sous le bras ; le Turc fit une exclamation et regarda ma mère avec de grands yeux, qu'il ne tenait qu'à lui de faire passer pour hébétés, puis lui fit une manière de révérence.

— Je lui ai dit que vous étiez d'origine grecque, dit Bonaparte à ma mère en la saluant pour lui dire adieu.

Puis, lui tendant la main, il lui serra amicalement la sienne et nous quitta après une courte conversation, qui cependant attira l'attention sur nous, quoiqu'elle n'eût duré que quelques minutes.

CHAPITRE VIII

Sans-culottes et clichyens. — 18 Fructidor. — Augereau. — Coup de cloche sonné par Bonaparte. — Joseph Bonaparte, sa femme et sa belle-sœur. — Lucien Bonaparte et sa femme Christine. — Brutus à Marathon. — Madame Mère. — Madame Bacciochi. — Annunciata Caroline. — Mme Leclerc et Caroline. — Jérôme et Louis. — Bonaparte et sa famille. — Joséphine et ses inconséquences. — M. de Caulaincourt. - On redevient gai. — Mme de Contade et Mme Leclerc. — Le maître à danser.

Je veux parler de cette époque où notre raison, évidemment atteinte, bien que notre caractère fût merveilleusement beau, nous faisait jouer des parades pour l'amusement des gens raisonnables. Pourquoi ne pas parler davantage des fêtes nationales, données par un beau motif, mais ridiculisées par la manière burlesque dont tout était exécuté ? Cette folie a été assez intense, assez longue pour trouver une place dans les Mémoires du temps. Je le pense d'autant plus que tous les acteurs de ces scènes bizarres étaient parmi nos législateurs. La manie républicaine ne s'était pas bornée à vouloir une république. Lorsque les partisans de cet état de choses virent que c'était une utopie *irréalisable*, ils se bornèrent à insister pour garder les déesses patriotiques, les fêtes civiques. On dîna en plein air, ce qui était ennuyeux lorsqu'il faisait du vent, et dans la rue, ce qui était toujours malpropre. Mais on dînait en commun à Sparte ; il fallait bien dîner en commun à Paris. Bien heureux d'avoir esquivé le brouet ! Ensuite des jeunes gens couraient les rues, en vrais *sans-culottes,* avec une petite tunique, un manteau ou plutôt une ample toge ; car on prenait un peu de toutes les républiques, c'est-à-dire pour mal faire, *et*

Lycurgue enseignait à brûler les châteaux (1). Mais de la république par excellence (celle que nous pouvions d'autant mieux prendre pour modèle qu'elle *est là* près de nous ; enfin, si on la compare à des peuples enterrés depuis deux mille ans, l'Amérique, en un mot), n'ayez pas peur que nous nous réglions sur elle. Nous en parlerons beaucoup et nous ne ferons rien à son exemple.

La société de ma mère et celle d'une femme, ou plutôt d'un homme de sa connaissance (car c'était le mari qui décidait tout dans cette maison), étaient composées d'une foule de personnages dont les opinions étaient diamétralement opposées. Les artistes, les gens de lettres ne parlaient, ne rêvaient que république. On voyait des jeunes gens, habillés tout à fait à la grecque, comme je l'ai déjà dit, et marchant gravement enveloppés dans leur toge blanche bordée de rouge, s'arrêter sous un des guichets du Louvre, discourir sous ce portique des intérêts sérieux de l'État. Ils ne riaient pas, tenaient leur menton d'une main, saluaient, en hochant la tête, et tâchaient enfin de jouer les vieux Romains, même les jeunes, le mieux qu'ils pouvaient. Et ne croyez pas qu'ils étaient seulement deux ou trois jeunes fous, ils étaient trois cents au moins (2).

Mais le parti républicain n'était pas le seul à l'époque des 1er et 2 prairial, et même au 13 vendémiaire ; il y avait à Paris une foule de jeunes gens de bonnes familles qui avaient pris de leur côté un costume à eux. C'était une redingote grise avec un collet noir, une cravate noire ou verte, les cheveux en oreilles de chien, relevés en cadenettes, de la poudre et un gros rondin à la main. Ce costume était celui des clichyens surtout. Au Manège ou à la Société de la rue du Bac, un porteur de cadenettes eût été assommé, et plus d'un exemple l'a prouvé. Quant au grec postiche, il était en sûreté. On se contentait de lui rire au nez.

Enfin arriva cette terrible journée du 18 fructidor. Je l'appelle *terrible*, parce que la république établie en France, comme les beaux rêves de notre cœur nous la représentent, peut bien être

(1) Satire de Berchoux :

Qui me délivrera des Grecs et des Romains ?

(2) On sait qu'à l'époque de la Révolution, c'est-à-dire à la fin de 94, l'école de David, celle d'un autre peintre encore, s'habillèrent à la grecque et à la romaine.

impossible, mais enfin nous en avions une jusqu'au Directoire. Après l'établissement de cette dictature ou de cette royauté en cinq volumes, chaque jour des lambeaux de cette république étaient tombés sous les coups du Directoire lui-même et des anarchistes. Toutefois il en restait encore. Le 18 fructidor la terrassa entièrement; elle fut frappée de mort. La république établie, et dont la fondation avait été cimentée par le sang pur et glorieux des martyrs de la Gironde, était évanouie, dissipée comme un songe. Le sang seul des victimes avait laissé des souvenirs réprobateurs.

La conduite du Directoire fut habile dans cette circonstance. Il agit d'abord avec une ruse et ensuite avec une audace dignes d'une meilleure cause. A la vérité l'armée d'Italie exerçait dès lors sur nous l'ascendant sous lequel nous pliâmes plus tard et le général Augereau n'a fait qu'exécuter des ordres prescrits et bien détaillés. C'était un homme qui pouvait avoir de cette audace entraînante qui fait marcher à sa suite des milliers de soldats; mais pour diriger un mouvement politique, pour organiser la moindre machination, c'était un être de la plus profonde nullité. Il était non seulement soldat, mais il n'avait que des manières soldatesques. Tout en lui rappelait l'homme sans éducation. Sa vanité était cependant immense. Nous le rencontrions quelquefois dans une maison où ma mère allait beaucoup, chez M. Saint-Sardos. J'avoue que ses façons me donnaient non seulement l'humeur que doit avoir une jeune fille accoutumée à ne voir que des hommes du bon ton, mais il venait s'y joindre celle que j'éprouvais comme grande admiratrice du général Bonaparte, pour ses merveilleuses campagnes d'Italie. Il m'était odieux de penser que ce butor, comme je l'appelais, avais osé, dans son orgueil, disputer le pas de la gloire à Bonaparte. Ma mère, qui n'était pas toujours de mon avis relativement à Bonaparte, m'accorda toute raison pour ce que je pensais à cet égard.

Quant aux suites de cette cruelle journée, elles furent telles qu'on devait s'y attendre. Le Directoire triompha comme il avait combattu, lâchement et avec barbarie. Il avait bien compris qu'on avait rappelé la royauté plus par haine pour le Directoire que par amour pour la famille royale; il le savait et s'était vengé bassement. Quand je songe à ce qu'était la France lorsque le Directoire a commencé à saper le temple sacré, l'édifice saint, je ne puis trouver en moi aucune pitié pour ceux de ses membres qui, au 18 bru-

maire, se plaignirent d'avoir été joués. Leur punition fut encore trop douce.

Les conséquences du 18 fructidor nous donnèrent à regretter vivement l'exil et la proscription de plusieurs de nos amis. Pendant plusieurs jours, on osait à peine s'informer des personnes auxquelles on portait intérêt, et il régnait dans Paris comme une nouvelle Terreur.

Les événements de fructidor imprimèrent un mouvement pénible et rapide à la société de Paris. Presque toutes les familles pleuraient un parent ou un ami. Ma mère était fort affectée ; ses opinions et ses affections étaient froissées ; il y en avait plus qu'il n'en fallait pour faire souffrir un bon cœur et une tête ardente.

Le coup de cloche qui a sonné l'heure du 18 fructidor est venu de l'Italie ; la main de Bonaparte l'a fait retentir ; il voulait écraser le parti royaliste de l'assemblée. Les clichyens, en refusant Joseph, et je crois Lucien, l'avait exaspéré. « Et dès ce moment, me disait Junot, il jura que les hommes du parti coupable (c'est ainsi qu'il l'appelait), ne verraient pas finir l'année sur leurs chaises curules. »

Après le départ des malheureux proscrits, Joseph Bonaparte fut nommé député du Liamone au conseil des Cinq-Cents. Il acheva alors de s'arranger dans sa jolie maison de la rue du Rocher et il se disposa à recevoir du monde ; il attendait sa mère et sa plus jeune sœur, Caroline. Tout cela avec Lucien et Mme Lucien. Mlle Désirée Clary venait d'épouser Bernadotte. Nous fûmes à la noce qui eut lieu, mais d'une manière bien simple, dans la maison de Joseph. Mlle Clary était riche et fort agréable de figure et de manières. Bernadotte faisait un beau mariage.

Joseph Bonaparte est, de tous les frères de l'empereur, celui qui a été le plus mal jugé et cela, universellement. J'ai lu une foule de Mémoires, de biographies ; partout, j'ai vu un masque faux substitué à la figure réelle de l'homme, de sorte qu'après l'avoir travesti, ce n'est plus lui qu'on juge. Au surplus, Joseph n'est pas le seul de cette famille que je replacerai dans son vrai jour. Je le puis faire avec d'autant plus de facilité que tous ses membres me sont connus comme mes propres parents. Tel devait être le résultat d'une fréquentation intime de plusieurs années, à une époque bien antérieure à leur métamorphose.

Mon frère avait été surtout étroitement lié avec Joseph Bonaparte. Il m'est difficile de préciser maintenant où cette liaison prit

naissance. Cependant, je crois que ce fut à l'époque où, pour fuir la réquisition, mon frère était avec Salicetti à Marseille et à Toulon. Lors du mariage de Joseph avec Mlle Clary, cette liaison était intime ; tous deux même se tutoyaient et Joseph fut toujours fidèle à cette amitié.

Joseph Bonaparte est un des hommes les plus excellents que l'on puisse rencontrer ; il est bon, spirituel, aimant et cultivant les littératures italienne et française, s'en occupant et voulant s'en occuper, aimant la retraite par goût et non par affectation.

La figure de Joseph était charmante. Il ressemble beaucoup à la princesse Pauline. Ce sont les mêmes traits délicats, la même finesse de sourire, le même regard fin et caressant.

Mme Joseph Bonaparte est un ange de bonté. Prononcez son nom et tous les pauvres, tous les malheureux de Paris, de Naples et de Madrid, le répéteront avec des bénédictions. Sa bonté inaltérable, sa charité active la font aimer de tout le monde et, même dans la terre de l'exil, elle a retrouvé une patrie.

Sa sœur et elle s'aimaient tendrement. C'est une bonne personne que la reine de Suède ; je la juge même inoffensive. Mais elle a, selon moi, un défaut que sa position rend aujourd'hui presque un vice : elle est totalement nulle. Son caractère n'a aucune couleur. Bien plus, si on veut la faire nuire à quelqu'un, on le peut, parce qu'elle ignore la portée du mal. Je considère ce défaut comme très grave. Plus de confiance, en effet, dans l'équité naturelle ; plus d'espoir de justice : tout est mort dans le cœur auquel vous faites un appel. Je sais, par expérience, le mal que peut faire un pareil caractère. Du reste, j'ai connu la reine de Suède, aimant prodigieusement tout ce qui était mélancolique et *romantique*. Alors le mot était inconnu ; depuis qu'on sait ce que c'est, cela ressemble un peu moins à de la folie.

Lorsqu'elle se maria avec Bernadotte, elle était d'une figure dont je ne puis rien dire, parce qu'alors on trouvait une extrême ressemblance entre nous deux. Elle avait de fort beaux yeux et un fort joli sourire. Enfin elle n'avait pas encore trop d'embonpoint, comme lors de son départ pour la Suède, et elle était fort agréable personne. Elle devait donc être assez sûre d'elle-même pour ne pas avoir les atteinte d'une maladie aussi rare qu'extraordinaire. Elle aimait son mari. Jusque-là c'est assez naturel ; mais cet amour devint un vrai fléau pour le pauvre Béarnais, qui, n'ayant rien d'un héros de roman, se trouvait même fort embarrassé quel-

quefois de son rôle. C'étaient des larmes continuelles. Lorsqu'il était sorti, c'était parce qu'il était absent. Lorsqu'il devait sortir, encore des larmes, et lorsqu'il rentrait, elle pleurait encore parce qu'il devait ressortir. Combien l'excellente reine d'Espagne est naturelle et bonne auprès de tout cet étalage !

Lucien et sa femme arrivèrent à Paris en même temps, je crois, que Mme Lætitia et Caroline Bonaparte.

A l'époque dont je parle, c'est-à-dire en 1797, Lucien pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans ; il était grand, mal fait, ayant des jambes et des bras comme des pattes de faucheux, une petite tête : ce qui, avec sa grande taille, l'aurait rendu dissemblable aux autres Bonaparte, si sa physionomie n'avait répondu de la confraternité par ce même type d'après lequel les huit enfants ont été, pour ainsi dire, frappés comme une médaille. Lucien avait la vue très basse, ce qui lui faisait cligner les yeux et baisser la tête. Ce défaut lui aurait ainsi donné un air peu agréable, si son sourire, toujours d'accord avec son regard, n'avait donné quelque chose de gracieux à sa physionomie. Ainsi, quoiqu'il fût plutôt laid qu'autrement, il plaisait généralement. Il a eu des succès fort remarquables près de femmes très remarquables elles-mêmes, et cela longtemps avant la puissance de son frère. Quant à son esprit et à son talent, Lucien en a toujours eu beaucoup et de nature diverse. Dans sa toute première jeunesse, lorsque Lucien Bonaparte *rencontrait* une question, si elle lui plaisait, il s'identifiait à elle et l'identifiait à lui. Il vivait dès lors, dans un monde métaphysique tout autre que notre pauvre monde intellectuel. C'est ainsi qu'à dix-huit ans la lecture de Plutarque le fit errer dans le Forum, sur le Pirée. Il était Grec avec Démosthènes, Romain avec Cicéron ; il épousait toutes les gloires antiques, mais il était ivre des nôtres. Et ceux qui, pour ne pas connaître cette chaleur, ce délire qui fait des gens de cœur, ont prétendu qu'il était jaloux de son frère, ont proféré le plus indigne mensonge, s'ils ne sont pas tombés dans la plus grande erreur. C'est une vérité que je puis garantir. Mais ce dont je ne me rendrais pas caution, c'est la rectitude de sa raison à cette même époque où Bonaparte posait, à vingt-cinq ans, la première pierre du temple qu'il dédiait à son immortalité. Naturellement peu disposé, par l'immensité de son génie, à voir les choses sous un jour fantastique, ne s'attachant qu'à la réalité des choses, Bonaparte allait tout de suite au but, marchant d'un pas ferme et sûr. Aussi avait-il la plus médiocre idée

de ceux qui voyagaient toujours, disait-il, « dans le royaume des fous ». D'après cette manière rigoureuse de juger les hommes à imagination ardente, on pense bien que son frère Lucien était vertement repris par lui lorsqu'il lui parvenait des philippiques ou des catilinaires du jeune Grec ou du jeune Romain. Il oubliait que lui-même, peu d'années auparavant, lorsqu'il était en Corse, il avait donné des preuves d'une assez forte exaltation. Aurait-il voulu que l'on crût que c'était alors de la réalité?

En 1794 ou 1795, Lucien obtint une place de garde-magasin à Saint-Maximin, petit village de Provence. A cette époque, la folie était un peu à l'ordre du jour, même pour les plus sages. Il fallait sacrifier à cette manie du moment. Il le fallait sous peine sévère. Ce n'est pas que je veuille justifier Lucien de sa folie, en prétendant qu'il y était contraint. Je crois, au contraire, que ce qu'il a fait, il l'a fait tout à fait volontairement et je suis convaincue qu'il agissait, non seulement de son plein gré, mais même par goût, lorsqu'il prit le nom de *Brutus*, et changea aussi, tandis qu'il était en train, le nom de Saint-Maximin en celui de *Marathon*. *Brutus à Marathon*, cela n'allait guère ensemble ; mais les noms étaient bien ronflants, et c'était ce qu'il fallait.

Le village de *Saint-Marathon-Maximin* n'est pas une magnifique résidence. *Lucien-Brutus* le sentit bientôt et l'ennui l'aurait gagné, si l'amour ne l'eût consolé. Lucien-Brutus devint amoureux, mais amoureux fou, de Mlle Christine Boyer, dont le père était à la tête de la petite auberge de Saint-Marathon. Lucien était jeune alors, il avait à peine vingt-trois ans. Il aimait pour la première fois et il aimait un ange de bonté, de vertu et de candeur. Christine ne se vit pas adorée par un jeune homme ardent, emporté, mettant en œuvre auprès de sa simplicité villageoise toutes les ruses, les ressources que sa courte expérience du monde lui avait fait connaître et que son amour lui faisait employer habilement ; Christine ne se vit pas impunément en butte à une telle attaque. Elle aima comme elle était aimée ; mais jamais elle n'oublia son devoir et Lucien fut contraint de l'épouser pour être heureux. Mais il l'aimait trop lui-même pour s'apercevoir de tous les désagréments que cette alliance pouvait lui susciter dans sa propre famille. En effet, aussitôt que le général Bonaparte apprit ce mariage, il prononça comme un arrêt que jamais il ne connaîtrait la femme et ne reverrait le mari. Une place fut alors donnée en Allemagne à Lucien.

Mme Lucien était grande, bien faite, svelte, et avait dans sa taille et dans sa démarche ce moelleux abandon, cette grâce native que donnent l'air et le ciel du Midi. Sa peau était brune ; elle était marquée de la petite vérole. Ses yeux n'étaient pas grands et son nez était un peu fort et aplati. Eh bien, malgré cela, elle plaisait, parce que son regard était bienveillant, son sourire doux, ainsi que son parler. Elle était gracieuse enfin et puis, bonne comme un ange. Ce que je puis certifier, c'est que son amour pour son mari la rendit intelligente à se façonner aux choses du jour. En peu de semaines, elle devint une femme élégante, portant à ravir tout ce qui sortait des mains de Leroi, de Mlle Despaux et et de Mme Germon.

Dans son premier voyage à Paris, Lucien n'y avait fait qu'une station. Lui et sa femme, à leur retour d'Allemagne, revinrent à Paris, où ils se fixèrent et demeurèrent cette fois Grande-Rue-Verte, faubourg Saint-Honoré.

Joseph était établi avec sa femme rue du Rocher. Cette rue était alors presque dans les champs; tout au haut de ce qu'on appelait *la Petite-Pologne*. Il avait acheté cette maison. Lorsque, quelques mois plus tard, Mme Bonaparte, la mère, vint habiter Paris, ce fut dans la maison de son fils aîné qu'elle fit son établissement.

En parlant de Mme Bonaparte la mère, je ne l'ai pas fait peut-être comme je l'aurais dû. On se la représente sûrement comme une vieille femme corse, ayant sans doute été jolie, mais qui, parvenue à l'âge qu'elle avait alors (quarante-sept à quarante-huit ans), n'était plus qu'une *vieillarde* assez ridicule. Voilà du moins comme quelques biographies ignorantes la présentent aux gens qui ne la connaissent pas et qui sont heureux, comme la masse l'est presque toujours, d'avoir à critiquer, de trouver à rire aux dépens des personnages que le sort ou leurs talents a placés au-dessus d'eux.

J'ai déjà dit que Mme Lætitia Bonaparte était une des plus jolies femmes de la Corse ; quoique de nombreuses couches l'eussent fatiguée et que de violents chagrins eussent sillonné son joli visage et qu'enfin elle fût mise d'une manière fort ridicule la première fois que je la vis, elle me fit une vive impression. Il y a dans son regard quelque chose de son âme et dans cette âme se trouvent beaucoup de sentiments de la plus haute élévation. Si on prend le mot esprit dans le sens qu'on lui donne vulgairement, Mme Bonaparte la mère n'en avait pas. Comme c'est à l'époque dont

je parle, c'est-à-dire en l'an VII, que Mme Bonaparte mère a commencé à jouer un rôle, qui, bien qu'inaperçu par le monde, n'en a pas moins eu d'influence sur bien des événements de sa famille, je vais la peindre comme elle était au temps dont je m'occupe actuellement : plus tard elle changea de nouveau. Lorsque nous serons à cette époque, je donnerai à son portrait les coups de pinceau nécessaires pour achever la ressemblance.

J'ai dit plus haut que Mme Bonaparte la mère avait un caractère d'une haute et remarquable élévation. Demeurée veuve de bonne heure dans un pays où le chef de la famille est tout pour elle, la jeune mère devint la femme forte. Douée d'une finesse d'aperçu assez commune à tous les naturels du pays, mais d'une nature encore plus exquise en elle, cette finesse n'est pourtant pas de la fausseté chez elle comme dans quelques-uns de ses enfants. Habituellement même elle est vraie. Elle a du courage, du caractère pour de certaines choses et, dans d'autres, une opiniâtreté sans mesure. Cela put être remarqué dans une foule de petitesses arrangées, qui composaient une bonne partie de sa vie.

Elle était fort ignorante, non seulement de notre littérature, mais de la sienne. Avec cela, elle n'avait aucune connaissance usuelle des habitudes du monde, que pourtant elle avait entrevu de loin, par M. de Marbeuf et par les hommes distingués qui allaient chez elle plus qu'ailleurs, lors de l'occupation de la Corse. Mais ce qu'elle en savait lui était plutôt nuisible qu'utile, en ce que cela lui donnait la crainte de faire quelque bévue. Du reste, elle avait naturellement pas mal de hauteur, ce qui plus tard devint de la dignité dans sa nouvelle position. Bonne au fond, avec un extérieur froid, ayant un grand sens, mais comme je l'ai dit plus haut, sans aucune sorte de ce qu'on est convenu d'appeler l'esprit du monde ; et dès cette époque fort attentive à ce qu'on lui rendît ce qui lui est dû (1).

Elle était fort bonne mère et ses enfants, à l'exception d'un seul, étaient tous très bien pour elle. Ils l'entouraient d'une grande considération et de soins forts assidus. Lucien et Joseph particulièrement étaient parfaitement pour elle. Quant à Napoléon, s'il n'était pas pour sa mère un fils aussi respectueux et aussi attentif

(1) Du reste avare au delà de toute bienséance, excepté dans quelques occasions solennelles : alors tout allait à miracle. Je dois cependant faire observer qu'elle donnait beaucoup aux établissements de charité et aux curés de Paris.

que ses frères nous verrons plus tard quelle en fut la véritable cause. Mme Bacciochi n'était pas bien non plus pour sa mère. Mais pour qui l'était-elle? Je n'ai jamais connu de personne plus désagréablement pointue que celle-là. Il est étonnant pour moi que M. de Fontanes, avec son esprit charmant, ses manières élégantes et par quintessence *tout sociabilité* lui-même ait pu s'attacher à Mme Bacciochi comme il l'était. Mais laissons ce sujet, il reviendra en son lieu.

Mme Bacciochi demeurait rue Verte, comme Lucien. Mme Leclerc, qui arriva d'Italie peu de temps après l'époque que j'ai signalée tout à l'heure comme celle de la réunion de la famille, prit une maison rue de la Ville-l'Évêque. Nous formions, comme on le voit presque le centre de la colonie corse, au milieu de Paris. Aussi jamais un jour ne se passait sans que quelqu'un des frères ou quelqu'une des sœurs vint nous voir ou que nous allassions chez eux.

Caroline Bonaparte, qu'on appelait *Annunciata*, venue de Marseille avec sa mère, était alors âgée de douze ans. De jolis bras, des petites mains ravissantes de forme et de blancheur, des petits pieds *ritondetti*, une peau éblouissante, tels étaient les éléments de sa beauté, en y ajoutant de belles dents, une fraîcheur de rose, des épaules très blanches mais rondes, une taille un peu trop forte et une tournure encore peu élégante.

Caroline, dont je viens de parler, fut mise en pension à Saint-Germain, dans la maison de Mme Campan. Il fallait non pas achever, mais ébaucher son éducation, qui n'était pas même commencée.

Mme Leclerc était celle de la famille que nous voyions le plus souvent. Tous les jours elle venait chez ma mère qui l'aimait tendrement et la *gâtait*, pour dire le mot juste, en lui passant avec plus d'indulgence que sa mère, les mille et une fantaisies qu'un même jour voyait naître, satisfaire et mourir. Beaucoup de personnes ont parlé de la beauté de Mme Leclerc ; on connaît cette beauté par ses portraits, ses statues même. Toutefois il est impossible de se faire une idée de ce qu'était cette femme vraiment extraordinaire comme perfection du beau, parce qu'on ne l'a connue généralement que lors de son retour de Saint-Domingue et déjà fanée, flétrie même, n'étant plus que l'ombre de cette *Paulette*, si ravissante de beauté que nous admirions quelquefois, comme on admire une belle statue de Vénus ou de Galathée. Elle était fraîche

encore en arrivant de Milan à Paris ; mais cette fraîcheur ne dura qu'un jour. Dès la première année de son séjour à Paris, elle commença à n'être plus tout à fait la *Paulette* de Milan.

« J'ai déjà dit que Mme Bonaparte la mère avait amené avec elle ses plus jeunes enfants, entre autres Annunciata, la dernière de ses filles. Mme Leclerc qui, probablement, voyait déjà une rivale de beauté dans sa jeune sœur, n'aimait pas que sa mère la fît trop souvent sortir de la pension de Mme Campan pour la mener dans le monde. Je me rappelle qu'un jour Mme Leclerc étant venue passer la soirée chez ma mère, mise avec une parfaite élégance, elle nous avait amené Mlle Aimée Leclerc, sa belle-sœur, fraîche et belle personne (1), mais n'ayant point un genre de beauté que la sienne pût redouter. M. Auguste de Mon...u, fort attentif à ses moindres volontés et qui n'avait garde d'y faillir (car, avec elle, ce n'était pas chose facile), était en ce moment près de Mme Leclerc, jouissant dans toute sa plénitude de sa gloire dominatrice, lorsque Mme Bonaparte la mère entra, avec Mme Joseph, nous faire une visite. Elle avait avec elle Caroline (Annunciata) (2), qui arrivait de Saint-Germain. Elle était ravissante. Elle portait alors ses cheveux blonds tout bouclés et tombant en profusion sur ses blanches épaules et ombrageant un visage si frais, si blanc et rose, si gracieux, que c'était un plaisir de le regarder. Elle aborda sa sœur avec cette bonne humeur que les jeunes filles, libérées pour quelques jours de leur prison, ont dans leur parole, leur sourire, dans toute leur personne et se jeta, pour ainsi dire, sur sa sœur pour l'embrasser.

— Mon Dieu, maman, dit Mme Leclerc avec une humeur très marquée et en repoussant Caroline avec tant de rudesse qu'elle faillit tomber, vous devriez bien empêcher *Annunciata* (et elle dit ce nom avec affectation, parce qu'elle savait que cela faisait de la peine à sa jeune sœur) d'avoir des mouvements aussi brusques ! Elle a l'air d'une paysanne du *Fiumorbo* (3).

La pauvre Caroline s'éloigna les larmes aux yeux et sans mot dire. Cette petite scène ne plut pas à Mme Bonaparte. Cela était visible, mais elle n'aurait pas dit un mot devant des personnes étran-

(1) Aujourd'hui Mme la princesse d'Eckmuhl.

(2) Dorénavant je ne la nommerai plus que *Caroline*

(3) Lieu de la Corse fort sauvage, et dont les habitants feraient courir tout Paris autour d'eux s'ils y venaient tels qu'ils sont.

gères. Quant à M. de Mon...u, l'expression d'admiration qu'il n'avait pu dissimuler en regardant Caroline expliquait ce que cette scène pouvait avoir d'étrange.

Dans les différents portraits que j'ai tracés de la famille Bonaparte, je n'ai parlé ni de Louis, ni de Jérôme, ni de Caroline. Les deux derniers étaient bien jeunes à l'époque dont je parle maintenant.

Louis Bonaparte n'était pas mal à l'âge de dix-huit ans ; mais ensuite ses infirmités lui donnèrent, avant l'âge, un aspect de vieillard qui le rendait morose en apparence et effectivement malheureux. Il ressemblait à la reine de Naples lorsqu'il était jeune et bien portant. C'était la même forme de figure et la même expression dans le regard lorsque la figure de la reine de Naples était en repos ; mais aussitôt que son sourire ou son regard animait ses traits, toute ressemblance disparaissait.

Louis est bon. Il a les goûts simples et doux. L'empereur, avec sa marotte de faire des rois de tous ses frères, n'en a pas trouvé un qui voulût l'être. Ses sœurs le secondaient, car elles étaient dévorées d'ambition ; mais les hommes ont toujours eu à cet égard une volonté ferme et déterminée. Louis le lui dit lorsqu'il partit pour la Hollande.

— Je veux faire à ma volonté, dit le jeune roi à son frère. Laissez-moi agir, ou laissez-moi ici. Je ne veux pas aller gouverner un pays qui ne me connaîtra que par le malheur.

L'empereur était absolu dans sa volonté. Il a envoyé Louis en Hollande. Le malheureux jeune homme a trouvé une agonie lente et cruelle au milieu de ses canaux et de ses marais. La plus grande partie de ses douleurs actuelles viennent de cette atmosphère humide et malsaine, surtout pour un enfant du Midi comme lui. Il a obéi, et sa femme y a éprouvé la plus affreuse des douleurs : son pauvre cœur de mère a été brisé par la mort de son premier-né (1).

Avant de quitter l'Europe, le général Bonaparte avait voulu voir toute sa famille établie convenablement à Paris. Mais appréciant dans tous leurs inconvénients les réputations concussionnaires des généraux républicains, il ne voulut pas que le luxe de sa famille pût donner lieu à de malignes interprétations. Rien n'était plus simple que le train de maison de Joseph, tout en étant

(1) L'aîné des enfants de Louis et d'Hortense de Beauharnais mourut du croup à La Haye, en 1807.

cependant très honorable. Bonaparte avait également réglé la manière dont Mme Bonaparte devait se conduire à cet égard. S'il avait été écouté, cette conquête sur l'esprit dissipateur de Joséphine eût été plus belle que la conquête de l'Égypte qu'il allait entreprendre.

Le général Bonaparte, bien qu'il fût plus jeune que Joseph, bien que sa mère vécut encore, prit dès ce moment, sur sa famille, l'ascendant et l'autorité d'un père et d'un chef. Les instructions qu'il lui laissa étaient vraiment remarquables et surprenaient ma mère. Elle ne l'avait pas revu chez elle, depuis le jour de la fameuse dispute qu'elle eut avec lui au sujet de mon cousin Stephanopoli (1). Naturellement fière, les pas qu'elle aurait volontiers faits au devant de Bonaparte quelques années auparavant, elle les faisait maintenant en arrière. La conduite du jeune général l'avait vivement blessée et l'espèce d'indifférence qu'il avait mise à l'excuser avait achevé de l'aigrir. Mais, plus tard, son excellent esprit fit la part de tout ce que devait alors contenir la tête d'un pareil homme.

Bonaparte était à cette époque aussi amoureux de sa femme que sa propre nature lui permit de l'être, aussitôt que son intelligence fut tout entière consacrée à l'œuvre immense de la nouvelle vie qu'il s'était créée. Sans doute il a aimé Joséphine ; mais ceux qui ont dit qu'elle était la femme qu'il avait le plus aimée ne l'ont pas suivi dans toutes les années et n'ont pas surtout remonté dans le passé pour l'y voir aimant violemment et malgré cela, d'une manière romanesque. Ils ne l'ont pas vu rougir, pâlir, trembler, pleurer même. Il existait à l'ancien théâtre Feydeau, une loge, aux premières grillées, n° 11, bien plus savante qu'eux à cet égard.

Son amour pour sa femme n'était pas de la même nature. Il l'aimait, sans doute, mais sans en faire une de ces divinités qui s'emparent de l'intelligence la plus déliée et l'empêchent d'apercevoir une imperfection morale ou extérieure dans l'objet aimé. Il entrait d'ailleurs dans la composition de son philtre amoureux une substance qui en tempérait l'effet ; je veux parler de la prétendue reconnaissance que, à l'époque surtout de son retour d'Italie, chacun disait que Bonaparte devait à sa femme.

Mme Bonaparte a complètement manqué d'adresse non seulement

(1) Il est mort à Neuilly, il y a un mois, pour s'être coupé un cor-au-pied.

en n'imposant pas silence à ceux qui répandaient ce bruit, mais encore en lui donnant de la consistance par ses éternelles confidences à tout un monde de flatteurs et surtout d'intrigants, qui ne portaient jamais le poids du secret plus d'une heure. Je sais que Bonaparte a été informé de l'*autorisation*, si je puis me servir de ce mot, que Mme Bonaparte donnait au bruit ridicule que les ennemis de Napoléon, et il y en avait déjà beaucoup, faisaient courir sur son compte. On peut donc juger combien son âme dut être blessée, quand il se vit l'objet d'un regard dédaigneux, quand il entendit dire : « C'est le crédit de sa femme qui le soutient ! » Cela était faux, absurde ; mais on le disait et qui a bien connu Bonaparte doit savoir qu'il n'en fallait pas plus pour produire en lui un étrange effet. Or, ce que je dis ici, je ne l'avance pas sans raison et, quand nous serons parvenus à l'époque du consulat, j'en donnerai des preuves plus que suffisantes.

Bonaparte connaissait l'inconséquence de sa femme. Aussi lui recommandait-il, par-dessus tout, de ne jamais parler de politique sujet auquel elle n'entendait rien et qui pouvait manquer d'amener des conversations capables de le compromettre.

— Ce que vous dites est censé venir de moi, lui disait-il souvent ; gardez le silence. De cette manière, mes ennemis et vous en êtes entourée, ne pourront tirer de sottes inductions de vos paroles.

J'ai déjà dit que la froideur survenue entre ma mère et le général Bonaparte, loin de s'être dissipée, avait encore pris plus de force par la retraite de ma mère. Nous ne le rencontrions que bien rarement chez ses frères et nous ne le vîmes, je crois, que trois fois pendant son séjour à Paris. Ce n'est donc pas comme témoin que j'ai rapporté ce que je viens de dire ; mais nous étions peut-être mieux informées de tout ce qui se passait dans l'intérieur du général Bonaparte que si chaque jour nous y eussions passé une heure. Ma mère, malgré son irritation, avait le plus grand attachement pour Napoléon. Sans en convenir, elle savait bien qu'elle avait eu tort dans la sotte querelle de l'affaire de notre cousin Stephanopoli et cette conviction intérieure suffisait pour la rendre encore plus intéressée à connaître tout ce qui touchait au bonheur ou au malheur d'un enfant qu'elle avait élevé. Ces renseignements nous venaient d'ailleurs d'une source bien autrement certaine que tout ce que nous aurions pu puiser dans les plaintes de la famille Bonaparte. Ma mère, avec son excellent esprit, savait que la prévention louche en regardant et ment en

parlant. Or la famille entière détestait Mme Bonaparte. Cette malveillance était-elle fondée ? C'est ce que nous verrons plus tard. Quant à présent, tout ce que je puis dire, c'est que l'inimitié était vive et je crois bien rendue.

Ma mère avait retrouvé un ancien ami dans son voisinage, M. de Caulaincourt, dont l'hôtel, situé rue Joubert, était à cent pas de notre maison. Pour ceux qui ont connu cet excellent homme, dire son nom c'est rappeler tout ce qui est bon, honorable et honoré. M. le marquis de Caulaincourt était également l'ami de Mme Bonaparte ; il lui avait rendu de très grands services. De quelle nature ? je l'ignore ; mais ma mère le savait et il fallait qu'ils fussent bien importants.

M. de Caulaincourt voyait donc très souvent Mme Bonaparte. Il lui donnait des conseils qu'elle écoutait sans les suivre. Il avait pour elle une véritable amitié qu'il lui prouvait comme l'amitié prouve qu'elle aime ; mais Mme Bonaparte était, par-dessus tout, futile et légère, avec l'apparence de la bonhomie. M. de Caulaincourt déplut même bientôt, sans que l'excellent homme s'en doutât, et plus tard, lorsque, par suite de mon mariage, je fis partie de l'intérieur intime des Tuileries, je ne lui ai pas blessé l'âme en lui disant qu'on l'appelait *radoteur*.

Notre société présentait après le 18 fructidor un aspect assez singulier. Parmi les émigrés rentrés se trouvait une foule d'anciennes connaissances de ma mère qui, remplies encore de craintes, et de craintes assez justes, étaient tout heureuses de trouver un salon dans lequel, pouvant parler avec assez de liberté, elles rencontraient plusieurs notabilités du jour, de vieux amis, de jeunes connaissances, tout cela marchant du même pied, parlant de la même voix, parce que la maîtresse de la maison tenait son sceptre d'une main ferme et n'entendait pas que des discussions dégénérassent en disputes. C'était une manière d'être méritoire, à cette époque où les gens s'enrouaient à force de crier, dès qu'il était question de politique.

Précédemment, on vous faisait passer votre mal de gorge en vous la coupant. On s'était pourtant lassé de ce remède par trop héroïque, comme on dit dans la médecine moderne. On commençait à pouvoir mettre du linge blanc sans se cacher de sa femme de chambre ; on n'était plus mandé au tribunal révolutionnaire parce qu'on avait cinquante mille livres de rente et, pour dire la vérité, c'est que personne ne les avait, du moins en appa-

rence. Le *Moniteur*, il est vrai, n'était plus déshonoré quotidiennement par des listes sanglantes; mais il y avait encore le Temple, la plaine de Grenelle et les déportations, qui étaient là pour ranimer les goûts émoussés de ceux qui se seraient blasés sur les dangers à force d'en avoir couru et, quoique l'horizon se fût éclairci, on entendait encore souvent, comme à la fin des grands orages, de ces coups de tonnerre isolés qui suivent presque toujours la tempête.

Malgré tout cela, on redevenait gai. On était avide de plaisirs; on allait dîner au cabaret, on allait danser dans les guinguettes, prendre des glaces dans un café, car il ne s'agit pas d'ennoblir les choses en leur donnant d'autres noms pour se faire illusion. Very, le Bal de Richelieu, les bals de Tivoli et de Marbeuf, le pavillon de Hanovre et Frascati n'étaient au fond que ce que je viens de dire, ce qui n'empêchait pas la bonne compagnie d'y aller en foule et de s'y amuser.

Au milieu de cette vie vagabonde, de ces joies où l'on cherchait des distractions contre le souvenir de tant de douleurs passées et de tant de craintes pour l'avenir, il s'opérait une étrange fusion. Elle commença dans la maison de ma mère et, chose assez remarquable, c'est la famille Bonaparte qui, la première, s'est trouvée en présence de l'ancien régime.

Parmi les femmes revenues depuis peu d'émigration et que voyait assez souvent ma mère, il en est une dont le souvenir m'est toujours aussi présent que si je l'avais vue seulement depuis quelques jours. Cette femme était Mme de Contades, fille et sœur des MM. de Bouillé dont le nom et le dévouement ne peuvent se séparer de l'affaire de Varennes (1).

La haine qu'elle avait pour Bonaparte était amusante. Elle ne lui accordait même pas de mériter sa renommée.

— Allons, disait-elle lorsque ma mère lui parlait de toutes ses victoires d'Italie et d'Egypte, j'en ferais autant avec un regard.

Mérote (2) n'était pas moins divertissante lorsqu'elle en était sur le chapitre des sœurs de Bonaparte. Elle n'accordait pas plus

(1) Cette affaire n'a pas réussi: mais ce n'est pas MM. de Bouillé qu'il en faut accuser; j'en ai la certitude. Un parti qui reçoit un échec aussi rude est ordinairement injuste: c'est ce qui est arrivé.

(2) Nom de Mme de Contades. Je n'ai jamais su son vrai nom de baptême, qui ne pouvait être celui-là; mais on la nommait toujours familièrement ainsi.

de beauté à Mme Leclerc que de gloire à son frère et le curieux de la chose, c'est qu'une opinion, qui n'aurait paru que ridicule dans tout autre, était vraiment amusante chez elle et portait souvent coup d'une manière toute positive. Un jour, cela arriva chez ma mère avec un résultat tragi-comique.

Bonaparte venait de partir pour l'Égypte. Sa famille, encore brillante du reflet de la gloire qu'il avait laissée sur elle pendant son court séjour à Paris, commençait déjà son noviciat de royauté et Mme Leclerc, qui exerçait très volontiers une domination absolue, n'était pas du tout récalcitrante pour joindre ce sceptre-là à celui de sa beauté. Elle était si jolie dans toute sa personne qu'on ne songeait pas à le lui disputer. Comme elle n'était encore que *dame de beauté* et que sa principauté n'avait rien de réel, elle sentait encore la nécessité de faire beaucoup de frais pour plaire. Et, pour dire la vérité, elle y réussissait complètement, lorsqu'elle ne se déguisait pas en enfant gâté insupportable.

Un jour ma mère donnait un bal dans sa jolie maison de la rue Sainte-Croix. Elle avait réuni dans ce bal, comme il lui arrivait souvent de le faire, tout ce que Paris avait alors de plus élégant dans le faubourg Saint-Germain. Quant à l'autre parti, il n'y était représenté que par la famille Bonaparte et par des hommes comme M. de Trénis et quelques autres, qui en leur qualité de beaux danseurs, étaient invités dans le peu de maisons particulières qui recevaient à cette époque.

Mme Leclerc prévenue d'avance par ma mère, avait préparé une toilette qui devait, nous dit-elle, *l'immortaliser*. Selon sa coutume, non seulement elle fit de cette toilette l'affaire sérieuse d'une semaine entière, mais elle recommanda le secret le plus complet, qui fut effectivement gardé par Mme Germon et par Charbonnier (1). Elle avait demandé à ma mère de s'habiller chez elle, ce qu'elle avait déjà fait quelquefois pour que sa parure fût dans toute sa fraîcheur au moment de son entrée dans le bal.

Il faudrait avoir connu Mme Leclerc à cette époque de sa vie, pour se faire une idée juste de l'impression qu'elle produisit dans le salon lorsqu'elle y parut. Non, rien ne peut donner une idée juste de cette ravissante figure ! Elle éclairait vraiment le salon dans lequel elle entrait. Il y avait une telle harmonie dans toutes les parties de ce délicieux ensemble, qu'un murmure de louanges

(1) Couturière et coiffeur alors fort en vogue.

l'accueillit aussitôt qu'elle parut et se prolongea sans égard pour toutes celles qui étaient présentes.

Toutes avaient pris de l'humeur, en voyant tout à la fois et la charmante figure et l'élégante toilette de Mlle Bonaparte, femme du général Leclerc. Elles murmuraient tout bas, mais de manière cependant à ce qu'elle l'entendît, qu'un luxe aussi *effronté*, lorsque la femme qui l'affichait n'avait pas de quoi dîner trois ans auparavant, présentait un côté presque odieux. Deux ou trois voix s'élevèrent au point que ma mère fut obligée de faire le tour du salon pour rétablir un peu d'ordre ; elle craignait que sa *Paulette* n'entendît quelques-unes de ses amères paroles. Mais le concert de louanges couvrait trop bien le sifflement envieux pour que Mme Leclerc pût seulement le distinguer. Ce n'était pas sous cette forme que la jalousie féminine devait la réveiller.

Mme de Contades la regarde et, bien loin de faire les sottes réflexions que d'autres avaient eu la lourde maladresse de laisser entendre, elle admire d'abord la toilette, ensuite la taille, le visage ; revient à la coiffure, trouve toujours tout ravissant, puis tout à coup :

— Ah ! mon Dieu ! dit-elle à l'homme qui lui donnait le bras, mon Dieu ! quel malheur ! Une si jolie personne ! mais comment cette difformité ne s'est-elle jamais laissé apercevoir ! Mon Dieu ! que c'est malheureux !

— Mais enfin, lui dit quelqu'un, que voyez-vous donc ?

— Comment ! ce que je vois ! Et vous-même, comment ne voyez-vous pas les deux énormes oreilles qui sont plantées aux deux côtés de cette tête ? Si j'en avais de pareilles, je me les ferais ôter. Il faut que je lui conseille de le faire. On peut proposer à une femme de lui couper les oreilles, sans que cela tire à conséquence.

Mme de Contades n'avait pas achevé que tous les yeux s'étaient portés sur la tête de Mme Leclerc, non plus cette fois pour l'admirer, mais pour inspecter ses oreilles.

La vérité est que, en effet, jamais plus drôles d'oreilles n'avaient été appliquées par la nature, à droite et à gauche d'un visage d'ailleurs charmant. C'était un morceau de cartilage blanc, mince, tout uni et sans être aucunement *ourlé*. Du reste, ce cartilage n'était point énorme, comme le disait Mme de Contades, mais c'était fort laid et plus l'admirable pureté de tous les traits qui l'entouraient était remarquable par leur beauté, plus il le devenait alors lui-même par sa disparité avec eux.

Le résultat de cette petite scène fut de faire pleurer Mme Leclerc ; elle se trouva mal et finit par aller se coucher avant minuit.

Il y avait alors à Paris une maison dans laquelle se réunissait également une fort bonne compagnie et dans laquelle on n'était pourtant admis qu'en payant. Mais j'ai déjà dit que cela se voyait souvent alors. Cette maison était celle de Despréaux, le maître de danse de tout ce qu'il y avait de jeunes filles comme il faut, avec Delahaye et Abraham. Despréaux avait épousé, comme on le sait, Mlle Guimard. Il était rempli d'esprit et faisait bien mieux de jolies chansons qu'il n'apprenait à bien battre un entrechat, quoique cependant il enseignât très bien *la bonne grâce*.

Mme Bonaparte amenait quelquefois sa fille chez Despréaux. Mlle Hortense de Beauharnais était alors une charmante jeune fille ; mais je me réserve de parler plus tard d'elle et de faire tout à mon loisir son portrait.

CHAPITRE IX

« Que pensez-vous de l'Orient ? » — « Je représente l'armée et l'armée est puissante. » — Guerre à mort à l'Angleterre. — Louis Jérôme et Eugène de Beauharnais partent pour l'Egypte. — Le père de Junot et le petit général. Embarquement du frère de Junot. — « Je le veux ! » — Entêtement de Bonaparte. — La mort de l'enfant. — Junot en Egypte. — Duel aux flambeaux. — Paroles remarquables de Napoléon. — La souveraine d'Orient. — Bellilote et le général Dupuy. — Fourés en Mission. — Divorce — Abandon en Egypte. — Fin de l'histoire.

Le général Bonaparte, en ne demeurant à Paris que quelques semaines, au moment de quitter l'Europe avec la chance de ne jamais la revoir, avait obéi à un mouvement d'une violente irritation. Mon frère, qui en Italie avait toujours conservé les meilleures relations avec le général Bonaparte, fut le voir, ainsi que le lui avait demandé Napoléon. Albert y retourna plusieurs fois et toujours il revenait avec la nouvelle certitude que Napoléon était violemment contrarié de la marche des événements.

— Je m'aperçois bien, nous disait Albert, que cette grande âme est trop comprimée dans le centre étroit où ces misérables du Directoire veulent l'enfermer : c'est un vol libre dans l'espace qu'il faut à de pareilles ailes. Il mourra ici : il faut qu'il parte. Ce matin il me disait, ajoutait Albert : « Ce Paris me pèse comme « si je portais un manteau de plomb ! » Et puis il se promenait.

— Cependant, lui disait Albert, jamais patrie reconnaissante n'accueillit plus noblement un de ses fils. Le peuple, dès qu'il vous voit, fait retentir les rues, les promenades, les spectacles, des cris de « Vive Bonaparte ! » Le peuple vous aime, mon général.

Pendant que mon frère parlait de la sorte, Bonaparte le regardait fixement. Il se tenait immobile ; ses mains étaient croisées

derrière son dos et toute sa figure exprimait non seulement l'attention, mais une attention mêlée du plus vif intérêt ; ensuite il se remit à marcher d'un air pensif.

— Que pensez-vous de l'Orient, Permon ? demanda-t-il tout à coup à mon frère. Il me semble que vous avez fait d'excellentes études, car votre père vous destinait d'abord à la diplomatie ; est-ce vrai ?

Mon frère répondit affirmativement.

— Vous parlez le grec moderne, n'est-il pas vrai ?

Albert s'inclina.

— Et l'arabe ?

Albert répondit négativement, mais il ajouta qu'il pourrait le parler facilement en un mois de temps.

— Vraiment ! Eh bien ! alors, je...

Ici Bonaparte s'arrêta, craignant d'en avoir trop dit. Cependant il revint sur le même sujet un instant après, en demandant à Albert s'il avait été au bal de M. de Talleyrand. Il ajouta ensuite :

— C'était une belle fête ! Mon armée d'Italie serait bien vaine si elle savait que son chef a reçu d'aussi grands honneurs. Oui, les directeurs ont noblement fait les choses. Je ne croyais pas qu'ils savaient aussi bien trôner. Quel luxe !

Puis il se promena longtemps sans parler et reprit ensuite :

— C'est plus somptueux que nos vieilles fêtes royales. Le Directoire ne devrait pas ainsi oublier son origine républicaine. N'y a-t-il pas de l'affectation à paraître dans une telle pompe devant ceux qui, au fait, peuvent bien balancer son pouvoir ?... Je représente l'armée, ajouta Bonaparte, oui, je réprésente l'armée. Et les Directeurs savent si elle est puissante aujourd'hui en France.

Rien n'était plus vrai que ce que venait de dire Bonaparte. A cette époque, en effet, l'armée exerçait une grande influence et déjà l'on parlait beaucoup dans le public d'une expédition lointaine. Bonaparte fit à cet égard beaucoup de questions à mon frère. Albert lui répondit, ce qui était vrai, que l'on croyait que l'expédition projetée était destinée contre les Anglais.

Albert nous dit ensuite que le sourire qui avait erré un moment sur les lèvres de Napoléon avait une si bizarre, si incompréhensible expression, qu'il ne sut comment l'expliquer.

— L'Angleterre ! reprit-il encore. Ah ! vous croyez dans Paris que nous allons enfin l'attaquer ? Les Parisiens ne se trompent pas ; c'est bien pour abaisser cette impertinente que nous prenons

les armes. L'Angleterre ! Si ma voix a quelque influence, jamais l'Angleterre n'aura de nous une heure de trêve. Oui ! oui ! guerre à mort à l'Angleterre ! toujours... jusqu'à sa destruction ! Permon, si vous voulez, je vous emmène avec moi. Vous parlez très bien l'anglais, l'italien, le grec. Oui, je veux vous emmener.

Cette conversation, telle que l'on vient de la lire, est le résumé de ce qui fut dit dans cinq ou six entrevues. Mon frère entendait de tous côtés parler diversement de l'expédition projetée. Le secret en fut longtemps gardé, mais enfin il fut connu ; car Bonaparte, jaloux de toutes les gloires, voulut s'entourer de l'éclat que donnent à tout les sciences et les arts. Il mit à contribution jusqu'à l'Institut. Un bataillon immortel suivit le nouvel Alexandre sur les bords du Nil d'où il devait rapporter un trophée plus brillant que tous ceux que le sang donne à la postérité.

Lorsque mon frère apprit que l'expédition était dirigée vers une terre aussi lointaine, sa résolution fut prise à l'instant. Il mit ordre à ses affaires et se disposa au départ. Mais ma mère, l'ayant appris, se mit, pour ainsi dire, à ses pieds pour le supplier de ne pas la quitter. Albert n'eut pas besoin d'une seconde prière, il resta.

Louis Bonaparte venait chez ma mère aussi souvent que ses sœurs et ses frères. A cette époque, il était bien différent de ce que le malheureux jeune homme est devenu depuis. Sa figure était agréable ; il ressemblait beaucoup à sa sœur Caroline, dont il se rapprochait aussi par l'âge, mais il était mieux fait qu'elle. Louis était parfaitement bon et doux. Il aimait beaucoup ma mère, qui pourtant le gâtait moins que Jérôme, à qui elle passait toutes ses sottises. Et, soit dit en passant, il en faisait alors toutes les fois qu'il venait à Paris, bien qu'il fut un enfant. Il n'avait alors que treize ans. Lucien, Joseph et surtout M^me^ Bacciochi le sermonnaient à tour de rôle, rien n'y faisait. Ma mère en obtenait toujours plus que les autres, qui avaient le grand tort de lui jeter au nez l'exemple d'Eugène de Beauharnais. C'était, selon eux, une petite perfection que, du reste, ils ne pouvaient souffrir, mais qui servait continuellement d'épouvantail. Il partait avec son beau-père pour cette fameuse expédition qui alors était encore un mystère et donnait lieu à tant de conjectures qu'on avait fini par complètement déraisonner à son sujet.

Enfin, après les préparatifs les plus mystérieux et les plus magnifiques que jamais nation ait faits pour porter sur des bords

lointains un homme qui n'était pas son souverain, Bonaparte, qui les avait tous dirigés, jugea qu'il était temps de mettre ses projets à exécution. Il partit de Paris et fut s'embarquer à la tête de cette armée qui devait aller apprendre aux vieilles Pyramides que la France était toujours non seulement la plus aventureuse, mais la plus vaillante des nations.

Junot avait une âme de feu et le plus noble cœur. Il s'était attaché à son général avec un dévouement qui devenait un culte. Sans avoir la mesure du géant qui était devant lui, son esprit pénétrant avait jugé qu'il voyait un grand homme. Voici l'extrait d'une lettre dont l'original est dans mes mains. Elle fut écrite en 1794, lorsque M. Junot père, alarmé de la résolution de son fils, lui demanda quelques *renseignements* sur l'homme dont il suivait la fortune :

— Pourquoi as-tu quitté le commandant Laborde (1)? Pourquoi avoir quitté ton corps? Qu'est-ce que c'est que le général Bonaparte? Où a-t-il servi? Personne ne connaît ça.

Junot répondit à son père et lui expliqua pourquoi il avait préféré le service d'état-major, surtout d'une manière aussi active qu'il allait le faire avec son général, au service plus lent dans ses résultats que celui qu'il aurait fait en restant à son bataillon, puis il ajoutait :

— Vous me demandez ce que c'est que le général Bonaparte? Je pourrais répondre comme Santeuil : *Pour savoir ce qu'il est, il faut être lui-même!* Je vous dirai toutefois que, autant que j'ai pu le juger, c'est un de ces hommes dont la nature est avare et qu'elle ne jette sur le globe que de siècles en siècles (2).

Lorsque Napoléon partit pour l'Egypte il passa par la Bourgogne en allant s'embarquer à Toulon. Il s'arrêta à Dijon, où était alors mon beau-père, qui lui fit voir la lettre que je viens de citer.

— Elle ne fait que me confirmer dans la conviction que j'ai de l'attachement que me porte votre fils, M. Junot, dit le général. Il m'en a donné de fortes preuves dont je suis très touché. Aussi, vous et lui pouvez compter que je l'aiderai de tout mon pouvoir et

(1) Depuis général de division et commandant de Lisbonne, lors de la conquête. C'est lui qui commandait dans Porto, lorsque le maréchal Soult se laissa surprendre par les Anglais croyant que c'était le régiment suisse qui passait la rivière.

(2) L'empereur a eu les deux lettres en sa possession, en passant par la Bourgogne trois ans plus tard, pour aller en Egypte.

de toutes mes relations pour faire son chemin dans notre aventureuse carrière.

Mon beau-père ne demandait plus alors ce que c'était que ce *petit général Bonaparte ;* ses paroles étaient aussi précieuses pour le bon vieillard que s'il eût été Siméon et se fût trouvé en présence du Messie. Un quart d'heure après cette conversation, ce que lui avait dit Bonaparte était écrit dans son portefeuille et dans sa poche gauche, bien près de son cœur. Son adoration pour Napoléon devint dès ce moment presque aussi forte que celle de son fils.

Le général Bonaparte dit à Junot, lorsque celui-ci demanda la permission d'aller dire adieu à sa famille :

— Il faut emmener ton frère, c'est un honnête homme. Je n'ai pas autour de moi de ces gens-là par milliers. Je veux qu'il vienne. Ne lui cache rien. Mais qu'il vienne, entends-tu ! tu lui diras que *je le veux*.

Napoléon commençait déjà à parler d'un ton impératif.

Junot parla donc à son frère et le détermina à le suivre en Egypte malgré les larmes et les prières de sa femme. Arrivés à Toulon, les deux frères trouvèrent la flotte prête à mettre à la voile, mais ce fut avec des sentiments bien différents. L'un ne voyait devant lui qu'un avenir de gloire et d'honorables récompenses qu'il lui importait peu d'aller chercher à travers mille dangers et d'acquérir au prix de son sang. Il partait joyeux, peu soucieux du présent, ne jetait nul regard en arrière, car alors il ne laissait dans sa patrie ni veuve ni orphelin pour le pleurer ni porter son deuil. Pour lui tout était bonheur, tout était espoir... même la mort, car il était sûr qu'elle ne serait que glorieuse. Mais son frère était au désespoir. Dans un premier moment de surprise douloureuse, lorsqu'il apprit que Junot allait s'embarquer pour aller en Egypte, il le suivit. Mais arrivé à Toulon, quand il fut sur le port, au moment de monter sur l'*Orient* (1), il ne vit plus que cette patrie qu'il allait quitter, une jeune femme qu'il aimait tendrement et surtout un enfant, un fils de deux ans qu'il idolâtrait. Tous les raisonnements de son frère vinrent échouer contre de telles pensées. Il voulait retourner en Bourgogne et son désespoir

(1) En floréal an VI. *L'Orient* ,était, comme on le sait, le vaisseau amiral. Mon beau-frère y fut admis en raison de la place que le général en chef créa immédiatement pour lui.

fut si violent que Mme Bonaparte, qui en fut témoin, en fut vivement affectée. Elle lui dit de se calmer, qu'elle allait parler au général en chef et tenter d'obtenir un passe port pour lui. Mme Bonaparte était surtout parfaite dans de pareilles circonstances, parce qu'alors ni sa faiblesse ni sa légèreté ne venaient à la traverse d'une bonne action. Elle fut trouver le général Bonaparte et lui parla avec l'accent le plus persuasif et le plus touchant de ce qu'elle venait de voir et lui demanda avec instance de donner un passeport à M. Junot. Bonaparte fronça le sourcil et, après avoir réfléchi quelques instants :

— Junot m'a déjà parlé de cette affaire, dit-il avec humeur. Il est bien singulier qu'après un premier refus on insiste auprès de moi comme si j'avais deux avis en une minute. Non, non, je ne suis ni une femme ni une caillette. Quant à toi, je te prie *sérieusement* de ne pas te mêler des affaires de mon quartier général.

Et Junot, qui était présent, l'entendit marronner entre ses dents quelques mots qu'il ne put comprendre.

Il voulut encore hasarder une tentative en faveur de son frère, car on s'embarquait dans quelques heures et son désespoir lui déchirait le cœur. Mais à peine eut-il ouvert la bouche que le général Bonaparte l'interrompit en disant :

— En voilà assez ! J'ai dit que je ne le voulais pas. Cela doit suffire.

Puis il ajouta, avec un accent d'humeur et d'amitié tout à la fois :

— Il est bien étonnant que ceux pour qui je voudrais tout faire ne veuillent rien faire pour moi.

Mon beau-frère resta donc avec Junot. A peine embarqué sur l'*Orient*, Bonaparte le nomma payeur de son quartier général et fut excellent pour lui pendant la traversée. Arrivé en Égypte, il commençait à reprendre un peu courage, lorsque, se rendant d'Alexandrie au Caire par le Nil, la chaloupe canonnière qu'il montait fut attaquée par des Bédouins. Il manqua d'être tué Plusieurs de ses compagnons le furent et l'ordonnateur Sucy, qui était auprès de lui, eut le bras droit fracassé d'un coup de carabine.

La nuit les délivra des Bédouins, mais ne rendit pas la tranquillité à mon beau-frère. A partir de cet instant, il retomba dans l'état alarmant où il était pendant la traversée. « Il ne voyait autour de lui, me disait-il, que le poignard des Bédouins, la lance des Arabes ou le pal des Turcs. » Les crocodiles, quoiqu'ils fussent

loin de là, et les hyènes faisaient le sujet de ses rêves ordinaires.

Lors du siège de Saint-Jean-d'Acre, il traversa le désert pour s'y rendre et faillit y périr de fatigue et de besoin. Accablé sous tant de douleurs et de tous les genres, mon pauvre beau-frère demanda enfin, avec l'instance du désespoir, la permission de revenir en France. Le général Bonaparte ne le voulut jamais. L'amiral Gantheaume revint en Europe. Il voulait bien prendre mon beau-frère à son bord et il le demanda. Mais c'était un mauvais moyen d'obtenir une faveur du général Bonaparte que de la lui faire demander par quelqu'un qu'il n'aimait pas, et l'amiral Gantheaume était de ceux-là. Aussi mon beau-frère éprouva-t-il un refus. Il se désola et Bonaparte finit par s'impatienter de ce désespoir qui ne cédait à rien. Il en parla à Junot, qui lui-même perdait son temps et ses remontrances auprès de son frère. A quelque temps de là on sut que le bâtiment sur lequel mon beau-frère avait voulu partir avait été pris par les Barbaresques.

— Eh bien, dit alors le général Bonaparte, qui viendra maintenant me disputer le don de seconde vue ? Ah ! ah ! monsieur Junot, vous vouliez me quitter ! Et où seriez-vous à présent ? A labourer la terre d'un mauvais maître ou à ramer sur les galères de Maroc ou d'Alger.

Et il lui tirait les oreilles à les lui arracher et il répétait :

— Et vous vouliez partir... pour aller voir votre femme ! Eh ! il y en a partout !

Mon beau-frère fut donc contraint de rester en Egypte. A son départ pour l'Europe le général Bonaparte laissa l'ordre au général Kléber de faire partir *immédiatement* Junot et son frère. Mais Kléber aimait autant que Bonaparte les gens braves et les braves gens. Comme il trouvait qu'on n'en avait jamais assez, il jugea convenable de garder les deux frères auprès de lui. Ce ne fut qu'à la sollicitation de leurs amis qu'il se décida enfin au départ de l'un d'eux et ce fut mon beau-frère, mais sur un mauvais bâtiment (1) (*La*

(1) Mon beau-frère partit d'Alexandrie pour revenir en Europe avec le brave et digne général Vaux. En revoyant mes notes, je viens de m'apercevoir que j'ai fait une erreur en attribuant au départ de mon mari un fait qui s'est passé lors de celui de son frère, relativement aux *trésors* du général en chef que les soldats accusaient mon beau-frère d'emporter avec lui. Comme il avait été payeur du quartier général, cette fable avait une sorte de couleur croyable pour ceux qui *veulent* croire le mal. Au bout de tant d'années j'ai pu confondre aisément et d'autant plus que Junot, qui m'a rapporté cette scène plus

Marianne), faisant eau de toutes parts et qui fut pris par les Anglais en vue des côtes d'Hyères. Dépouillé de tout ce qu'il possédait contre le droit des gens, conduit à Mahon, traîné de croisière en croisière, traité avec une barbarie révoltante pendant la quarantaine que les Anglais leur firent faire, le malheureux fut enfin *jeté* plutôt que déposé sur le rivage de la France. Là, le pauvre voyageur put enfin reposer sous son toit. Mais de nouvelles douleurs l'attendaient au retour. Son fils unique, son enfant bien-aimé n'existait plus !

A l'époque du départ de mon beau-frère, son fils avait deux ans et demi. Mais son intelligence, déjà précoce, avait encore été développée par cette tendresse qu'on lui donnait, qu'on lui demandait, et cet enfant était à trente mois comme on est ordinairement à huit ou dix ans. Lorsque la voiture qui emmenait son père s'éloigna de la maison, le cher petit poussa des cris déchirants ; sa mère, dont les sanglots répondaient aux siens, ne fit que s'affliger avec lui au lieu de chercher à le distraire. Bientôt cependant toute la famille, étonnée de voir, dans un âge aussi tendre, une douleur qui approchait du désespoir, s'occupa d'entourer le pauvre enfant de distractions : on lui raconta de belles histoires, on lui donna des jouets de toutes les formes, de toutes les couleurs, on invita ses petits amis à venir jouer avec lui. Mais rien ne le consolait.

— Maman, où est papa ? disait la chère petite créature à ma belle-sœur.

Dans les premières semaines on lui répondait :

— Il est parti, mon ami ; mais il reviendra bientôt.

Il paraît que l'imagination de cet enfant avait un développement tout à fait extraordinaire, et que ce simple mot *parti*, étant

de cinquante fois, y mettait une telle chaleur d'intérêt, ses paroles sortaient si bien d'une âme honnête outragée, que j'avais attribué à son départ ce qui eut lieu à celui de son frère. Comme ils s'aimaient tous deux tendrement, Junot avait ressenti l'injure. C'est à un tel point que je connais telle personne, encore vivante, qui faisait partie de l'expédition d'Égypte, personne du reste honorable et honorée, à laquelle Junot n'a jamais pu accorder son amitié en raison de quelques propos qui furent tenus à cet égard chez le général Damas et chez le général Kléber. C'est en vain que ces propos, du reste peu importants, furent depuis hautement désavoués ; jamais Junot ne put les oublier. « En vérité, lui dis-je un jour, cela te regarderait personnellement que tu ne serais pas plus rancunier. — Je le crois bien, me dit-il, c'est aussi bien différent. » Et je le conçois : en effet, il me semble qu'une injure faite à un être que nous aimons, que nous aimons beaucoup, nous fait une double blessure.

commenté par lui et ne lui présentant qu'une idée indéfinie sur laquelle il ne pouvait asseoir aucun raisonnement et d'où il ne pouvait tirer aucun espoir, il n'en était que plus désolé après l'avoir entendu. Ma belle-mère, dont l'âme parfaite comprenait les douleurs de tous les âges, fut la première à s'en apercevoir et, quand l'enfant demandait son père, elle lui répondait qu'il était à Bussy (1).

Alors les yeux déjà bien moins vifs du pauvre petit se ranimaient à l'instant, et il disait :

— Maman, allons à Bussy.

On y allait, quoiqu'on sût bien qu'on n'y trouverait pas celui qu'on cherchait. Aussitôt que la voiture approchait de la maison, l'enfant sautait sur les genoux de la mère ou de l'aïeule ; puis il frappait des mains.

— Papa ! papa ! s'écriait-il.

Et, arrivé dans la maison, ses petites jambes retrouvaient de la force pour monter l'escalier et parcourir toutes les chambres. Sa voix était redevenue joyeuse ; il croyait que son père jouait avec lui. Alors qu'il trouvait une porte seulement poussée, un rideau tiré, il approchait doucement pour le surprendre, parce qu'il le croyait caché. Il parcourait ainsi toute la maison, suivi par sa mère, qui pleurait amèrement et de sa propre peine et d'un spectacle qui lui brisait le cœur. Quand il avait visité avec soin tous les appartements, il se laissait prendre par son aïeule ou par ma belle-sœur, et disait d'une voix brisée :

— Maman, il n'est pas là, papa ; allons à Dijon !

Quand ils étaient à Dijon, il recommençait les mêmes plaintes et toujours la même demande :

— Où est papa ?

— Il est à Semur, mon amour, lui répondait sa mère.

— Allons à Semur !

Et lorsqu'on était arrivé à Semur, il cherchait dans la maison de son grand-père comme dans celle de son aïeule à Bussy (2). C'était d'abord la même joie, la même folie enfantine. Puis l'enfant disparaissait, et c'était une personne, mourant de l'excès de sa sensibilité, qui disait à sa mère :

(1) Bussy-le-Grand ; c'était là qu'habitait jadis le fameux Bussy de Rabutin. C'est le lieu de naissance de Junot. Sa famille y avait des propriétés.

(2) Ma belle-sœur est de Semur. L'enfant se rappelait avoir habité dans la maison de M. Henri, père de sa mère, et y avoir surtout vu son père.

— Papa n'est pas ici, retournons à Dijon.

L'enfant tomba dans un marasme complet. Ma belle-sœur, au désespoir, entoura vainement son fils de tous les secours. Les médecins les plus habiles de Dijon déclarèrent qu'ils ne pouvaient rien. Hélas! le départ de son père était l'orage qui avait brisé cette jeune fleur, et son retour même alors ne l'aurait pas sauvée. Il s'éteignit doucement en appelant toujours son père, et son nom fut le dernier son qui sortit de ses pauvres petites lèvres blanches qui autrefois, vermeilles comme une cerise, prononçaient ce même nom avec le sourire de la joie.

Un soir, me trouvant à la Malmaison, peu de temps après mon mariage, comme on racontait des histoires d'enfants extraordinaires, je pris la parole à mon tour et je dis celle de mon pauvre petit neveu que je savais seulement depuis quelques jours. Le premier consul, qui n'écoutait guère ces sortes de choses, prêta une grande attention à mes paroles.

— N'avez-vous pas abusé du privilège du conteur, me dit-il, et d'une chose fort simple ne faites-vous pas un roman, dont le héros est un enfant de trente mois?

Le général Junot peut être mon garant, général, lui répondis-je. Quant à moi, je puis dès à présent vous certifier que, loin d'avoir ajouté à la partie pathétique de ma petite histoire, j'en ai plutôt retranché et, si vous l'entendiez raconter par ma digne belle-mère, qui a bercé le pauvre enfant pendant toute sa longue agonie, vous me trouveriez bien froide à côté de sa narration.

Le premier consul se promena quelque temps sans dire un mot. On sait que c'était son habitude lorsqu'il était fortement préoccupé. Tout à coup, il releva sa tête et, regardant autour de lui :

— Où est donc Corvisart? dit-il. Je lui avais demandé de ne pas partir sans me parler.

Il était dans le grand vestibule à colonnes, où il se promenait avec Bourrienne. Il vint aussitôt.

— Corvisart, lui dit le premier consul, est-il possible qu'un enfant meure du regret de ne plus voir quelqu'un qu'il aimait? Sa nourrice, par exemple?

Je ne le crois pas, répondit Corvisart. Cependant tout est possible. Mais je pense que rien n'est plus rare qu'un tel exemple, et cela est heureux. Où en serions-nous autrement? On ne pourrait pas retirer un enfant de nourrice.

Le premier consul me regarda d'un air triomphant et dit :

— J'en était bien sûr !

Je dis à mon tour que je croyais que M. le docteur Corvisart avait été mal interrogé et que je demandais la permission de lui présenter la question telle qu'elle devait être faite.

Je racontai alors en peu de mots l'histoire de mon petit neveu. A peine m'eut-il entendue qu'il s'écria que c'était tout autre chose ; qu'une nourrice était remplacée par une bonne, qui avait les mêmes soins, qui donnait à manger aux mêmes heures où la nourrice donnait à teter ; mais qu'une affection brisée par l'absence, ainsi que l'avait été celle de mon neveu en voyant partir son père et prolonger son éloignement, pût donner la mort, la chose n'était même pas rare.

— J'ai dans mes cartons, nous dit cet homme habile, une foule de notes relatives aux affections de l'âme chez les enfants. Si je vous les communiquais, général, vous seriez bien étonné de voir que dans ces jeunes cœurs il y a non seulement des germes de passions, mais que ces passions sont développées chez quelques enfants d'une manière effrayante. La jalousie, par exemple, eh bien ! la jalousie tue, comme avec du poison, des enfants de trois ans et même de plus jeunes !

— Vous croyez donc que ce petit Junot est mort du regret de ne plus voir son père ? demanda le premier consul.

— D'après ce que vient de me dire Mme Junot, je n'en puis douter. Et ma conviction est d'autant plus assurée qu'elle a, sans les connaître, parfaitement détaillé tous les symptômes de cette maladie qui n'est au reste susceptible de frapper que sur des êtres doués d'une exquise sensibilité. Cet enfant est bien heureux d'être mort, ajouta Corvisart, car il aurait été bien à plaindre pendant le cours de son existence. Il n'aurait eu affaire qu'à des mécomptes.

Le premier consul se frotta le front à plusieurs reprises pendant que Corvisart parlait. Il était évident que le souvenir du refus constant qu'il avait fait à mon beau frère de le laisser revenir en Europe agissait fortement sur lui. Et je suis sûre que, si la lumière avait été plus dirigée vers ses yeux, je les aurais vu humides.

— Votre beau-frère Junot est-il encore à Paris ? me demanda-t-il.

— Oui, général.

— Vous lui direz que je veux le voir. Est-ce que Junot savait le genre de mort de son neveu ?

— Je ne le pense pas, général, car mon beau-frère ne le sait que depuis que sa femme est au moment d'accoucher.

Il passa de nouveau sa main sur son front et secoua sa tête comme quelqu'un qui veut chasser une pensée pénible. Mais il ne laissait jamais longtemps soupçonner qu'il fut dominé par une vive émotion. Il descendit encore une fois le salon; puis, revenant à Corvisart, il se plaça devant lui et lui demanda avec une brusquerie comique :

— Corvisart, quel serait le mieux, qu'il y eût des médecins, ou qu'il n'y en eût pas?

L'Hippocrate moderne répondit au regard un peu *mauvais plaisant* qui accompagnait cette question, par un autre qui le valait au moins ; puis il dit :

— Ma foi ! mon général, si vous voulez que je vous parle en conscience, je crois qu'il vaudrait mieux qu'il n'y en eût pas.

Tout le monde se récria.

— Oui, poursuivit Corvisart. Mais il faudrait pour cela qu'il n'y eût pas de bonnes femmes.

Junot fut nommé général en Égypte. Cet avancement, qui est toujours un bonheur, surtout à l'âge qu'avait Junot (il avait vingt-sept ans), n'en fut pas un pour lui. Il quittait l'homme qu'il aimait avec tendresse pour ne pas rester même sous ses yeux ; l'armée n'était pas nombreuse et les officiers généraux n'avaient pas le choix de leur cantonnement ; il fallait aller là où le service l'exigeait.

La situation de l'armée d'Égypte est connue. On sait qu'il existait une scission complète entre tous les chefs ; c'était le camp d'Agramant. Le parti du général Bonaparte était le plus nombreux ; mais cette division était funeste. Le danger personnel de chacun rendait plus irritable, plus inflexible, surtout envers la faction opposée. Kléber, Damas, une foule de généraux, d'un rare mérite d'ailleurs, affectaient de se soustraire à l'autorité du général en chef. Je parlerai plus tard du caractère de ces diverses personnes sur lesquelles j'ai eu des renseignements autrement détaillés et bien plus vrais que ceux que l'on a publiés jusqu'ici. J'en ai vu moi-même un grand nombre que j'ai pu juger des yeux de ma propre opinion. Lorsque je me suis mariée, on revenait en foule de l'armée d'Orient. C'était un panorama, une fantasmagorie sans cesse renouvelée. Cette époque de ma vie me plaît à rappeler.

Je ne parlerai pas ici du combat de Nazareth, l'un des faits d'armes les plus remarquables de notre époque de gloire. Mais il

sera question d'un événement qui eut lieu pendant cette campagne, et qui fit dire à l'empereur un mot qui peint bien l'amitié qu'il avait pour Junot.

Parmi les généraux qui s'étaient mis en opposition tout à fait hostile envers le général en chef, le général Lanusse, frère de celui qui commandait dernièrement à Besançon, était l'un des plus ardents. Un jour il fut rapporté à Junot un mot tellement horrible et même effrayant pour le salut de l'armée, que, à partir de ce moment, la prévention favorable que lui avait inspirée la bravoure de Lanusse s'effaça entièrement.

— J'en vins à le haïr, me disait Junot, en me racontant leur querelle.

Cependant on gardait encore une sorte d'apparence amicale ; mais les cœurs étaient aliénés (1). Un jour Murat, voulant raccommoder les deux généraux, les invite à dîner chez lui avec Lannes, Bessières et, je crois, Lavalette, qui était alors aide de camp du général en chef.

Le dîner se passa convenablement, mais après on joua. On fit une partie de bouillotte. Dans le courant de la partie, on parla d'une opération militaire qu'allait faire l'armée. Lanusse laissa échapper un sourire moqueur qui excita la colère de Junot. Bessières, qui était près de lui, le contint quelques instants. Mais Lanusse, se trompant sur le calme qu'il voyait régner autour de lui, continua de parler sur la situation de l'armée en termes inconvenants. Au milieu de ses phrases, il s'interrompt et, s'adressant à Junot :

— Junot, lui dit-il, prête-moi dix louis. Je suis décavé.

— Je n'ai pas d'argent devant moi, lui répondit Junot sèchement.

Comme il avait un monceau d'or devant lui, Lanusse le regardant fixement : « Comment dois-je prendre ta réponse, Junot? lui dit-il. — Comme il te plaira. — Je t'ai demandé si tu voulais me prêter dix louis de l'argent que tu as devant toi. — Et moi je te réponds que j'ai bien de l'argent devant moi, mais qu'il n'y en a pas pour un traître comme toi. — Il n'y a qu'un... qui puisse se servir d'un pareil mot », s'écria Lanusse hors de lui.

En un instant, tous furent debout « Junot! Lanusse! » s'écriaient-

(1) Ils avaient été très liés ensemble et même des rapports d'obligation existaient entre eux, car je sais que Lanusse a obligé mon mari Je me plais à le dire.

ils, en s'efforçant de les contenir ; car à l'épithète de Lanusse, Junot était devenu furieux. Tout à coup il se calme :

— Ecoute, Lanusse, lui dit-il avec une voix radoucie qui contrastait singulièrement avec son tremblement colérique, écoute-moi. Je t'ai dit que tu était un..., je n'en crois rien (1). Tu m'as dit que j'étais un..., tu n'en crois rien non plus ; car nous sommes tous deux de braves gens. Mais, vois-tu, il faut que nous nous battions : il faut que l'un de nous y reste. Je te hais parce que tu hais l'homme que j'aime et que j'admire à l'égal de Dieu, si ce n'est plus (2). Battons-nous, et tout de suite. Je jure de ne me coucher ce soir qu'après avoir vidé cette affaire.

Tous les témoins de cette scène sentaient que les paroles échangées voulaient du sang et même la mort. Mais, comment faire ? Le général s'est prononcé sur les duels, il n'en veut pas dans son armée. Si l'affaire est remise au lendemain, il le saura ; dès lors plus de possibilité de la vider. Le jardin de Murat est grand, il descend jusqu'au Nil, on va faire allumer des torches et, là, ils pourront se battre à l'instant même. Il était neuf heures du soir et il faisait entièrement nuit.

— Quelle arme prendrons-nous ? dit Junot.

— Belle question ! dit Lanusse ; le pistolet.

Chacun le regarda avec stupéfaction. Il était l'insulté ; d'après les lois du duel, il pouvait choisir l'arme qu'on devait employer. Aussi chacun fut-il surpris qu'il allât prendre celle qui dans la main de Junot était une arme toujours mortelle. On sait qu'il était l'homme le plus habile, non pas de France, mais d'Europe pour tirer le pistolet. A vingt-cinq pas il ne manquait pas un as et coupait toujours la balle sur une lame et au milieu de la balle.

— Je ne me battrai pas au pistolet avec toi, dit-il à Lanusse, tu ne sais pas tirer. Tu ne mettrais pas dans une porte cochère. La partie doit être égale entre nous. Nous avons nos sabres, marchons.

Bessières, qui était témoin de Junot avec Murat, lui dit tout bas qu'il faisait une sottise, que Lanusse était très fort à l'espadon et

(1) Lanusse était un des braves les plus remarquables et un des officiers les plus distingués de l'armée d'Égypte.

(2) On m'avait conseillé d'ôter ce mot, je ne l'ai pas fait parce que Junot l'a dit en effet et que, connaissant sa croyance religieuse, je sais fort bien à quoi m'en tenir. Il n'était pas pieux, mais il croyait.

que lui ne l'était peut-être pas autant. « Songe donc que, lorsqu'on se bat, dit Murat, c'est au fait pour tuer son homme. » Junot ne voulut rien entendre. On se rendit au jardin et, pendant le chemin Lanusse éleva de nouveau la voix et se permit des paroles outrageantes contre Junot et le général en chef.

— Lanusse, lui dit Junot, ce que tu fais là est d'un homme qui n'aurait pas de cœur, et tu es un brave : on dirait que tu veux te monter la tête.

Lanusse répondit par des injures. Lannes le fit taire.

— Allons, Lanusse, lui dit-il avec la manière énergique dont il ornait ses discours : car à cette époque, et même beaucoup plus tard, je ne lui ai pas entendu dire deux paroles, sans que la troisième ne fût un jurement. Allons, tais-toi. C'est fini. Que diable ! vous allez vous couper la gorge, qu'est-ce que tu veux de plus ? Tout ce que tu lui diras, à présent, c'est du luxe.

Lorsqu'ils furent sur le terrain, les témoins l'examinèrent et furent au moment de ne pas permettre que l'affaire eût lieu dans cet endroit. Le Nil, en débordant et séjournant longtemps avait laissé après lui des inégalités de terrain qui faisaient trébucher à chaque pas. « Si c'était de jour encore ! dit Murat. Mais vous ne pouvez pas vous battre là. — Allons donc ! dit Junot : c'est un enfantillage. » Mettant alors son habit bas, il tira son sabre : Lanusse en fit autant.

Junot tirait fort bien l'épée, et l'espadon ne lui était pas étranger. Il était leste, brave, et parfaitement de sang-froid ; mais il voulut en finir et, prenant son temps, il donna à Lanusse un coup qui lui coupa le haut de son chapeau, le bouton d'uniforme qui attache la ganse et vint mourir sur sa joue. S'il n'avait pas eu de chapeau il était mort. Mais il fallait le tuer ; car profitant du mouvement qui avait fait découvrir Junot, il lui porta un coup de revers qui lui ouvrit le ventre en lui faisant une blessure dont la cicatrice avait plus de huit pouces de longueur. On transporta Junot avec grande peine. La nature de la blessure était des plus graves dans un pays où l'inflammation des intestins est la première chose à redouter. Mais il était entouré de gens dont le talent et l'amitié le tirèrent même promptement de la position inquiétante où il était.

Le général en chef fut furieux, le lendemain matin, lorsque Desgenettes, d'après le vœu de Junot, lui apprit ce qui s'était passé.

— Eh quoi ! ils vont s'égorger entre eux ? Ils ont été là au milieu des roseaux du Nil, le disputer aux crocodiles et leur abandonner le cadavre de celui des deux que la mort aurait frappé ! N'ont-ils donc pas assez des Arabes, de la peste et des Mamelouks? Vous mériteriez, M. Junot, dit-il alors comme s'il eût parlé à son ancien aide de camp, vous mériteriez bien que je vous fisse garder les arrêts pendant un mois après votre guérison.

Telles sont les propres paroles de Bonaparte. Il alla voir Junot assez longtemps après l'affaire, c'est-à-dire lorsque Junot était presque convalescent, car d'abord Napoléon ne voulait pas le voir disant qu'il était plus coupable que Lanusse. Cependant dès le lendemain, en apprenant le résultat de ce duel et ses causes :

— Mon pauvre Junot, avait-il dit, blessé pour moi ! Aussi, l'imbécile ! pourquoi ne s'est-il pas battu au pistolet ?

Je ne prétends pas que le mot soit tendre pour le général Lanusse, mais il est bon pour Junot, et je le rapporte textuellement.

Lorsque le général Bonaparte quitta l'Egypte, Junot était à Suez où il commandait. On sait quel mystère enveloppa le départ de Bonaparte ; mais quelle lettre, bonne et tendre il écrivit à Junot ! Cette lettre, que M. de Bourienne a probablement oubliée, est écrite de sa main à l'exception du *salut* et de *l'amitié* qui sont de la main de Bonaparte. Au surplus, la voici :

BONAPARTE, *général en chef, membre de l'Institut national au général de brigade* JUNOT.

« Je quitte l'Égypte, mon cher Junot ; tu te trouves trop éloigné du lieu de l'embarquement pour que j'aie pu t'emmener avec moi. Mais je laisse l'ordre à Kléber de te faire partir dans le courant d'octobre. Enfin, dans quelque lieu, dans quelque position que je me trouve, sois sûr que je te donnerai des preuves positives de la tendre amitié que je t'ai vouée.

« Salut et amitié (1)

« BONAPARTE. »

J'étais un jour à la Comédie-Française avec mon mari, écoutant attentivement Talma dans le rôle d'Oreste d'*Andromaque*, lorsque

(1) Ceci est de la main de Bonaparte.

Junot me poussa le bras et me dit de regarder attentivement une jeune femme qu'il allait saluer et qui était placée entre la loge de Berthier et la nôtre. Mon regard suivit son salut et je vis une femme de vingt-deux à vingt-trois ans à peu près, fraîche comme une jeune fille de quinze, d'une physionomie agréable et gaie. Ses cheveux étaient blond cendré et formaient sa seule coiffure. Elle était enveloppée dans un magnifique châle de cachemire blanc à fond broché et paraissait être en négligé. Elle rendit le salut à Junot avec un air de connaissance qui me surprit puisqu'il ne m'en avait jamais parlé. Je lui demandai son nom.

— C'est Pauline, me dit-il, c'est notre souveraine de l'Orient.

Il m'avait déjà parlé de Mme Fourès, pour me prévenir sur l'indiscrétion que j'aurais pu commettre en parlant d'elle devant Mme Bonaparte.

Je l'aime beaucoup, me dit Junot. Elle est bonne, simple, naturelle, toujours disposée à rire et encore plus à obliger. J'ai de l'amitié pour elle et j'espère le lui prouver. Il y a auprès du premier consul des hommes qui étaient à ses pieds en Egypte et qui, aujourd'hui, l'ont méconnue et repoussée dans les relations qu'elle a été forcée d'avoir avec eux. Duroc qui a du cœur et de l'honneur tout autant que celui qui faisait ici le scrupuleux, tandis qu'au Caire... Ah ! cela fait du mal au cœur... Duroc me disait que la pauvre petite n'aurait su que devenir si elle ne l'avait pas trouvé pour faire parvenir une lettre au général Bonaparte. Il n'est plus question de rien. Ainsi donc c'est une dette que le premier consul doit acquitter envers une femme qu'il a, au fait, beaucoup aimée.

J'ai su depuis une foule de particularités relatives à Mme Fourès. Pauline est née à Carcassonne. Son père est un homme comme il faut, sa mère était, je crois, une femme de chambre ou cuisinière. L'éducation de la jeune fille se ressentit de ces deux natures qui avaient formé sa vie. Elle reçut quelque instruction et se fit ouvrière. Elle était une des plus jolies de la ville et parfaitement vertueuse. Sa conduite était régulière, ce qui ne nuit pas à la vertu à Carcassonne. Car il n'en va pas là comme à Paris où je vois... où je vois...,

— Dis donc ce que tu vois !

— Non, je ne le dirai pas.

J'aime bien mieux retourner à Carcassonne auprès de Pauline *Bellilotte*.

On l'avait ainsi nommée parce qu'en effet elle était charmante.

C'était surtout dans la maison d'une personne de mes amis qu'elle avait reçu ce surnom. M. et Mme de Sales avaient pour elle des bontés qu'elle justifiait et tous deux la traitaient plutôt comme une enfant à eux que comme une ouvrière venant faire une journée.

M. de Sales avait un jour du monde à dîner. Au dessert, il fut question, comme presque toujours alors en province, de chanter des chansons. Bellilotte était dans la maison. M. de Sales fut la chercher et, malgré sa résistance, la conduisit à table. Elle chanta, récita des vers avec grâce et facilité. A cette époque la chose était rare pour ne pas dire unique, parmi les ouvrières non seulement de province mais encore de Paris. Bellilotte fit donc impression. Elle le sentit et, à dater de ce jour, son parti fut arrêté.

— Je veux aussi être maîtresse de maison, dit-elle à M. de Sales. M. Fourès m'offre l'avantage d'une fortune médiocre, mais indépendante, je l'accepte.

Et elle l'épousa.

Peu de temps après, l'annonce de l'expédition d'Egypte parvint jusqu'à Carcassonne. Fourès, qui avait servi, voulut répondre à l'appel qu'on faisait à tous les militaires retirés, mais encore en état de porter les armes. On savait bien qu'on partait, mais on ignorait où on allait. Fourès partit pour Toulon, lieu du rendez-vous général. Mais, comme il aimait beaucoup sa femme, il voulut l'emmener avec lui, n'importe où l'on allât, et la jeune femme, qui avait l'humeur aventureuse, ne demanda pas mieux que de quitter son nid pour voler au loin et essayer ses jeunes plumes. Elle s'habilla donc en homme et ils arrivèrent en Egypte sans que Napoléon l'eût seulement entrevue.

Un jour, étant au Caire, le général en chef monta à cheval pour aller à une sorte de foire ou de fête qui avait lieu à peu de distance de la ville. Il était suivi d'un nombreux état-major et toute cette troupe fut arrêtée en chemin par un escadron d'ânes, monture ordinaire du pays. Sur ces ânes étaient des employés, des officiers de l'armée et quelques-unes de leurs femmes. Le général Bonaparte, qui avait, comme on sait, le coup d'œil assez rapide, saisit au passage une figure qui le frappa. Il ne s'arrêta pas et continua sa route sans parler de cette rencontre.

Le lendemain, Mme Fourès reçoit une invitation pour aller dîner chez le général Dupuy, commandant de la ville. Il avait auprès de lui une manière de Mme Dupuy qui lui servait de contenance,

quand il voulait faire l'homme raisonnable, et ce fut en son nom et au sien que Mme Fourès fut engagée à dîner.

— Il est bien singulier, disait Fourès, que je ne sois pas invité avec ma femme ! Car enfin je suis officier.

Il était lieutenant au 22e de chasseurs à cheval. Enfin il laissa sa femme en lui recommandant bien de faire remarquer qu'elle avait un mari. On ne le savait que trop.

Mme Fourès fut parfaitement accueillie. Il n'y avait que peu de monde à dîner et tout se passa tranquillement et sans que rien pût lui faire préjuger ce qui devait arriver. Mais, au moment où on allait servir le café, on entendit un grand mouvement dans la maison, les deux battants s'ouvrirent avec fracas et le général en chef parut. Dupuy s'excusa beaucoup de ce que le général les trouvait encore à table et lui demanda de prendre au moins une tasse de café, ce que Napoléon accepta. Il était silencieux, regardait attentivement la jeune Française, qui, rouge comme une grenade, n'osait pas lever les yeux et devenait de moment en moment plus interdite, en se voyant l'objet si direct de l'attention d'un homme dont le nom remplissait déjà le monde. Après avoir mangé une orange et pris une tasse de café, le général en chef repartit sans avoir adressé un seul mot à Mme Fourès, mais aussi sans avoir ôté son regard de toute sa personne.

Quelques jours après, Fourès fut mandé chez Berthier.

— Mon cher Fourès, lui dit le chef d'état-major, plus heureux qu'aucun de nous, vous allez revoir la France. Le général en chef, qui a eu sur vous tous les rapports qui peuvent donner de la confiance, vous envoie en Europe porter des dépêches au Directoire. Vous partez dans une heure. Voici un ordre pour le commandant du port d'Alexandrie. Adieu, mon cher ! Je voudrais bien être à votre place.

Et en lui disant adieu, il lui remit un paquet volumineux dont certainement sa Joséphine n'aurait pas lu une page s'il était arrivé à sa destination.

Mais il faut que j'aille prévenir ma femme pour qu'elle fasse ses préparatifs, dit enfin Fourès, revenu de la stupéfaction où l'avait jeté l'annonce de la faveur qu'il ne savait par instinct comment appeler.

— Votre femme ! s'écria Berthier, votre femme ! eh ! mais, mon cher, vous êtes fou ! Votre femme, bon Dieu ! D'abord elle serait horriblement mal à bord d'un petit bâtiment mal ravitaillé, sur

lequel enfin l'on peut courir des dangers, mais ensuite cela ne vous serait pas permis. Mon ami, je conçois que vous devez souffrir en vous séparant de la femme que vous aimez.

Et Berthier se mit à soupirer et à s'arracher non pas les ongles, mais du moins le peu qui lui en restait.

Fourès s'en fut tout content, tout fâché et ne pouvant surtout concevoir ces faveurs singulières qui venaient le chercher dans son obscurité. Mais chacun a sa vanité pour comprendre ce qui est incompréhensible et Fourès, avant d'arriver à sa maison, avait trouvé en lui-même beaucoup de motifs pour expliquer le choix que le général en chef faisait de lui. Sa femme, qui les connaissait un peu mieux, lui dit adieu avec un œil pleurant et un œil riant et le bon lieutenant s'embarqua et vogua vers la France.

Mais ce n'était pas besogne faite que de dire alors : « Je m'embarque pour la France ». On mettait bien le pied sur le vaisseau, mais ne l'en sortait-on que pour le poser sur le sol de la patrie? C'était autre chose. Les Anglais étaient là ; nous n'avions plus

... Que les os et la peau,
Tant les chiens faisaient bonne garde.

Aussitôt qu'on signalait une voile sur la surface marine, à l'instant vingt grappins lui sautaient dessus et l'emmenaient Dieu sait où. Le petit aviso de Fourès eut le sort commun à tout ce qui sortait des ports d'Egypte. Il fut pris. On le fouilla, on lui enleva jusqu'à sa chemise pour chercher avec plus de soin s'il ne cachait pas encore quelque missive importante, car, en examinant celles qu'il avait célées avec une *extrême adresse*, le capitaine anglais n'y trouva que des lieux communs qui même avaient été, il se le rappelait, dans une dépêche qui avait eu le bonheur de passer quelques semaines avant et dont le Directoire avait fait parade dans *le Moniteur*. Le capitaine anglais, homme du reste fort poli et *convenable*, demanda au *lieutenant-ambassadeur* où il voulait qu'on le déposât. Il allait à Mahon et de là aux îles Moluques ; ensuite il ferait un assez grand tour dans la mer Pacifique, ou bien vers le pôle — cela dépendrait des ordres qu'il trouverait à Macao — ensuite il reviendrait très probablement dans les eaux du Nil. En conséquence, si M. le lieutenant voulait accepter un séjour à son bord pendant cette petite tournée, lui, capitaine au ser-

vice de Sa Majesté britannique, était tout à ses ordres. Le pauvre Fourès, qui crut en entendant tous ces noms qu'on lui parlait d'autant de lieux sauvages, inconnus et terribles, demanda bien timidement s'il ne lui serait pas possible de retourner à l'endroit d'où il venait. Il aimait encore mieux les serpents d'Égypte que les Chinois et les îles Moluques.

— Car, observa-t-il très judicieusement, maintenant que je ne suis plus qu'une malle vide, à quoi bon me promener loin de ma femme ? Retournons au Caire.

Hélas ! il devait y apprendre que tous les crocodiles n'étaient pas dans le Nil.

Le capitaine anglais avait des nouvelles de l'intérieur de l'Égypte aussi fraîches, aussi circonstanciées que s'il eût été habitant du Caire ou d'Alexandrie. Il en savait assez sur les affaires du général en chef et de M^me^ Fourès pour être charmé de produire un effet assez remarquable dans la comédie qui se jouait et dans laquelle le mari voyageur allait jouer un rôle qui n'avait pas été mis sur la liste et compris dans le *scenario*. En conséquence il remit très poliment et avec une apparence de cordialité le bon lieutenant sur les terres d'Égypte et lui souhaita bonne chance. Fourès s'empressa d'abord d'aller embrasser Bellilotte. Mais Bellilotte n'était plus belle pour lui et il trouva son logement abandonné, désert ! Il pouvait être d'une crédulité ridicule, mais il aimait véritablement. Il était trahi et, dans ce moment, je sais de quelqu'un qui le vit alors qu'il était bien malheureux, et sa peine vive, simplement exprimée, faisait mal à ceux qui l'entendaient.

Le premier instant de stupeur passé, Fourès se mit à la recherche de sa femme. Cela ne lui coûta pas beaucoup de peine. Elle habitait un hôtel tout voisin de celui du général en chef. Fourès voulut la voir, fit des scènes, pleura, cria et fit si bien qu'il provoqua un divorce qui fut prononcé par le commissaire ordonnateur Sartelon. Cette mesure était suffisante pour constater tous les actes civils contractés loin de la France, mais devait être ratifiée une fois revenu en Europe. Nous verrons bientôt ce que produisit une négligence à cet égard.

Napoléon a beaucoup aimé M^me^ Fourès. Elle avait tout ce qui pouvait en effet l'attacher et ses qualités brillaient encore d'un éclat plus vif dans cette contrée lointaine, au milieu de femmes communes, ou qui, par leur position, se trouvaient placées dans une ligne où le général Bonaparte ne songeait seulement pas à les aller

chercher. Napoléon trouvait dans Pauline une imagination ardente, active, une âme aimante, de l'esprit naturel au plus haut degré et cultivé, ce qu'il en fallait pour savoir et n'être pas pédante. Nul apprêt, nul calcul et beaucoup d'abandon et de tendresse. A cette réunion de choses qui ne se trouvent pas toujours ensemble, Bellilotte joignant un physique capable à lui seul de captiver, devait être aimée d'un homme à qui les prétentions, l'apprêt et le calcul étaient odieux dans une femme.

Elle était folle et gaie comme une jeune fille de douze ans. Napoléon la plaisantait quelquefois sur cette gaieté, ces rires qu'il lui avait entendu faire le jour où il la rencontra sur le chemin de Boulak. Elle voyait alors plusieurs jeunes employés de la trésorerie attachés à l'armée d'Orient et Bonaparte la plaisantait en riant lui-même sur ses liaisons avec eux. Mais, s'il y avait cru, il ne l'aurait pas dit, même en plaisantant ; et, au fait, elle n'avait aucun tort.

Lorsque Napoléon quitta l'Égypte, elle le sut. Ce fut la seule personne ne partant pas avec lui pour l'Europe qui eut connaissance de cette importante démarche. Elle comprit aisément, mais non sans chagrin, qu'elle ne pouvait suivre Bonaparte dans les hasards d'une traversée périlleuse.

— Je puis être pris, lui répondit-il lorsque tout en larmes elle lui demandait de le suivre, promettant de tout braver — et elle l'aurait fait — je puis être pris par les Anglais. Tu dois toi-même prendre soin de ma gloire. Que ne diraient-ils pas en trouvant une femme à mon bord?

Il avait raison.

Après le départ du général Bonaparte, Kléber, qui avec sa taille de six pieds et son beau talent militaire, avait quelquefois les idées les plus petites et les plus mesquines, imagina qu'il faisait merveille en tyrannisant une femme qui avait été la maîtresse de Bonaparte et en mettant une entrave au retour de ses amis près de lui. Des Genettes, toujours bon, s'en fut chez Kléber et intervint si efficacement dans la délivraison du passeport, que Mme Fourès l'obtint à l'instant et partit pour la France où elle trouva l'ami d'Égypte dans une position qui le lui fit encore plus aimer. Mais Napoléon venait de se raccommoder avec Joséphine. Il était profondément enfoncé dans des travaux dont le sérieux repoussait toute distraction. Son intérieur lui suffisait. Quoiqu'il n'aimât plus Joséphine, il l'avait assez aimée pour qu'elle rem-

plaçât au moins illusoirement une affection qui lui aurait donné le bonheur. Bellilotte fut donc éloignée. Et je sais qu'il en coûta à Bonaparte. Duroc, spécialement chargé de fixer son sort, m'a parlé du combat que Napoléon fut obligé de se livrer à lui-même. Mais Joséphine s'était emparée de cette arme pour repousser toutes ses attaques et elle ne lui aurait laissé ni trêve, ni repos, si elle avait appris que Mme Fourès avait une maison à Paris. Napoléon, voulant surtout éviter ce qui pouvait faire éclat, fit dire à Pauline de prendre une maison hors de la ville. Toujours docile aux volontés de celui qu'elle aimait, elle loua ou acheta une petite maison à Belleville, à côté des Prés-Saint-Gervais. C'était là où elle logeait lorsque Junot me la fit remarquer un soir au spectacle. Maintenant pour n'y plus revenir, voici la suite de cette histoire.

Fourès revint d'Égypte avec l'armée. Toujours amoureux de sa femme, il voulut la contraindre à retourner avec lui. Elle invoqua le divorce prononcé entre eux. Mais il était nul ; on avait négligé de le faire confirmer en temps voulu et maintenant il n'était plus bon que pour prouver que les époux ne pouvaient pas vivre ensemble. Le premier consul, entendant parler des débats continuels qui avaient lieu entre Bellilotte et son époux prétendant, ordonna assez durement à la pauvre femme de se remarier. Il y avait alors un M. Ranchoup qui était amoureux d'elle et voulait l'épouser. Le premier consul promit, je crois, une place ou même un consulat pour terminer cette affaire.

CHAPITRE X

30 prairial. — Hoche accusé, sa défense, sa mort. — Retour aux anciens usages. — Louis Bonaparte. — La France au bord de l'abîme. — Championnet destitué. — Les hussards de Scheckler. — Honneurs funèbres à Joubert. — Souvarow. — Victoire de Masséna. — Louise Bellet. — Réapparition de Salicetti. — Menées des frères Bonaparte. — Fêtes nationales. — Bonaparte est en France. — Emoi causé par ce retour. — Inquiétude de Joséphine. — Elle prend les devants. — Réconciliation amenée par Hortense et Eugène. — Fureur de la famille. — Jérôme et Hortense. — Le duc de Lauraguais crie Vive Bonaparte ! — Mot amer de M. de Lostanges.

Il est très vrai qu'après le 18 fructidor nous avions éprouvé une nouvelle Terreur qui avait mis du trouble dans toute notre société, et plusieurs de nos amis, désignés dans quelques-unes des déclarations de Duverne de Presles, furent contraints de quitter Paris. Lucien Bonaparte et Joseph, qui alors étaient tous deux au Corps Législatif, mirent une bonté parfaite à seconder ma mère dans les soins qu'elle se donna pour sauver deux personnes compromises évidemment par erreur. Lorsque la chose fut prouvée par pièces authentiques, Joseph devint le plus chaud défenseur de ces deux personnes et emporta leur affaire auprès de Barras, qui lui-même, par pudeur, aurait dû ne pas se laisser seulement solliciter, surtout pour l'un d'eux qui, je crois, était son parent, mais tout au moins son ami, avait été longtemps son camarade de plaisir et qui alors n'avait plus que le malheur de n'avoir plus d'argent (1) et de ne pouvoir faire le plat courtisan à la cour de Barras.

(1) La conduite de Barras avec M. le comte de Ba ..t a été plus que mauvaise. M. le comte de B...t, neveu de l'archevêque d'Aix et l'un des hommes marquants de sa province par son nom et sa naissance, non seulement ne

Après cette nouvelle révolution du 30 prairial, car elle en méritait le nom, Lucien prit une attitude qu'il n'avait pas eue jusqu'à cette époque. Joseph, plus doux, plus tranquille, se contentait de faire du bien toutes les fois qu'il pouvait employer son crédit à obliger. Non pas qu'il manquât de force dans le caractère. A cet égard il a été fort mal jugé, ainsi que je l'ai déjà dit et comme il me sera facile de le prouver quand j'aurai à parler de la guerre d'Espagne, dont on connaît les combats ou les sièges, mais fort peu le dessous de cartes.

Je n'ai pas parlé d'un événement qui eut lieu immédiatement après le 18 fructidor et qui nous frappa de tristesse, parce que nous étions liées avec des parents et des amis de la victime qui fut sacrifiée ; je veux parler de la mort de Hoche. C'est un grand événement dans l'histoire de notre révolution que la mort de cet homme. J'ai peu connu personnellement le général Hoche, mais alors et depuis j'ai eu sur lui les détails les plus curieux. Lorsqu'il mourut la voix publique s'éleva comme un cri accusateur contre le Directoire ! C'est une grande question à résoudre que celle qui doit amener une décision qui dit : « Ces hommes sont des meurtriers ! » Mais la pensée ne peut être comprimée, elle est libre de parcourir toutes les preuves dans lesquelles elle peut lire une conviction ou une réfutation. La mienne s'est fort occupée de cette mort de Hoche : j'ai surtout bien discuté avec moi même tous les antécédents du 18 fructidor, lorsque mon âge m'a permis de profiter des documents précieux qui sont en ma possession. J'ai vu que le général Hoche avait été constamment le but de la haine d'un parti alors malheureusement puissant, quoique n'agissant que dans l'ombre il accusa le général Hoche devant les deux chambres, dans la ferme croyance que le général était coupable. Il manquait une somme de huit cent mille francs, que l'on prétendait que le commandant de l'armée de Sambre-et Meuse avait dérobée pour la partager entre les officiers de son état-major. Une personne à laquelle il portait alors un vif

trouva pas en lui un ami et un appui, ce qu'il devait espérer, mais il ne put parvenir à se faire rembourser par lui une somme de cent cinquante louis prêtée en diverses fois et à la vérité sans billet, mais avec toutes les preuves qui peuvent y suppléer. M. le comte de Ba...t est mort malheureux et sans que *la caricature de roi* se soit acquittée. Au reste, j'aurai à raconter une pareille histoire qui m'est arrivée à moi, non pas avec un roi, mais *avec un oncle de roi*. Elle est encore plus amusante ; l'autre n'est que vile, celle-ci réunit les deux avantages.

intérêt et qui vit encore, recevait dans ce même temps des lettres de lui, dans lesquelles il la priait en grâce de lui faire prêter de l'argent, à quelque prix que ce fût. « Et surtout (1), lui disait-il, gardez-moi bien le secret ; car je rougirais trop si je pouvais croire que la France sait que l'un des généraux en chef de ses armées est contraint de faire un emprunt pour remplacer les chevaux que lui tue le boulet ennemi. »

Dans une autre, il parle du séjour qu'il a fait à Paris peu de temps avant sa mort. Le résumé de toute cette correspondance prouve que le directoire a été perfidement cauteleux avec le général Hoche, qui, franc et loyal républicain, s'est laissé jouer par un gouvernement sans foi et dont quelques membres voulaient alors vendre la patrie. Tenez, questionnez Chérin (2) la première fois que je l'enverrai dans cette caverne de brigands, il vous dira, avec sa rude et loyale franchise, si nous avons des gâteaux à partager dont les fèves soient de cent mille francs. Mon sang bout dans mes veines lorsque j'entends de pareilles absurdités ! Mais mon âme se révolte à la seule pensée que le gouvernement non seulement les autorise, mais les fasse lui-même répandre. Je m'en doutais à mon dernier voyage à Paris, et leur conduite hypocrite envers moi aurait dû me dessiller la vue. Je voulais une explication publique dans laquelle j'aurais donné mes preuves, et la nation m'auraitjugé !... Elle aurait prononcé entre moi et ces pantins déguisés en Grecs et en Romains, il y a quelques mois, et qui veulent maintenant jouer au despotisme, arborant le manteau du moyen âge et le chapeau à la François I^er^. O ma patrie ! ma patrie !

Enfin, que veulent-ils de moi, tous ces saltimbanques? Veulent-ils que j'aille à Paris pour y renouveler le scandale honteux du 30 prairial? Le veulent-ils? Eh bien, j'irai aussi, à mon tour, mettre en pièces (3) les habits brodés et les panaches de ces monstrueux pantins ! Qu'ils ne me provoquent pas ! »

(1) Cette lettre est du 19 thermidor an IV.

(2) Il était au Trésor. C'était le plus honnête des hommes, mais extrêmement borné. Son entendement ne passait pas sa comptabilité ; il était de plus fort distrait, ce qui pourtant n'arrive qu'aux gens d'esprit. C'est lui qui, un jour, écrivant à un ministre (Charles Lacroix) pour s'excuser de ne pouvoir aller dîner chez lui, finissait sa lettre en lui disant : « Et surtout faites donc plus attention à vos zéros, il ont tous une queue, on les prend pour des 9. »

(3) Il faisait sans doute allusion à la scène indécente du 30 prairial qui

Hélas ! le malheureux n'aurait pas dû provoquer lui-même un ennemi d'autant plus lâche qu'il était coupable et faible. A peine un mois s'était écoulé depuis la date de cette dernière lettre que le général Hoche était mort. Depuis longtemps j'ai soulevé son linceul, j'ai interrogé ce cadavre qui, quelques minutes après le dernier soupir, devint si terriblement accusateur qu'une voix générale s'éleva pour frapper du nom de meurtriers ceux qui devaient poser sur le front de Hoche une couronne civique et non la planche de sapin d'une bière. Quant à ma propre opinion, elle me donne la conviction que le général Hoche est mort assassiné.

Le retour vers les anciens usages était une chose fort marquante dans notre société d'alors. Aussi ne puis-je passer sous silence l'effet que produisit le mariage de M. Pierre de Rastignac avec Mlle de Doudeauville, jeune personne charmante, remplie de grâces et de bonnes manières, mais plutôt élégante que très jolie. En tout elle plaisait fort. Son mariage fut le premier où les choses se passèrent comme autrefois.

Il y avait alors à Paris une foule de jeunes gens de bonne famille qui désiraient prendre du service soit dans l'armée, soit dans l'état-civil. Au nombre de ceux qui venaient souvent chez ma mère était un jeune homme de Toulouse qu'elle protégeait et aimait beaucoup. Il se nommait Fornier de Montcazal. L'expédition d'Egypte le tenta. Il voulut en faire partie et pria ma mère de le recommander au général en chef.

— Je ne puis, lui dit ma mère. Le général Bonaparte n'a pas été avec moi, pendant son séjour ici, comme il aurait dû être ; aussi je ne lui demanderai rien. Mais je puis vous donner une lettre pour Louis Bonaparte. C'est un bon jeune homme et je suis sûre qu'à ma recommandation il fera pour vous tout ce qu'il pourra faire.

En effet, M. Fornier, arrivé à Alexandrie, y trouva Louis qui, étant souffrant, n'avait pu faire partie de l'expédition de Syrie. Il reçut M. de Montcazal (1), l'accueillit comme un frère et la re-

avait eu lieu entre Delahaye et un autre député. Ils s'étaient battus avec une telle rage, dans le lieu même des séances du Corps Législatif, que leurs vêtements furent déchirés. La scène eut lieu à la tribune même.

(1) M. Fornier de Montcazal, qui avait dû partir avec le malheureux Sucy, eut le bonheur de ne pas faire partie de son convoi. Mais il éprouva un autre malheur ; il fut pris par les Turcs, lors de son retour en France, et est demeuré deux ans aux Sept-Tours. Mais depuis sa fortune a bien changé. Lorsque

commandation de ma mère devint pour son protégé la source de sa fortune. Louis Bonaparte, comme cela arrive aux très jeunes gens, quand ils ont un bon cœur, devint en effet fier de son patronage, surtout lorsqu'il put apprécier toutes les bonnes qualités de celui que lui recommandait ma mère. Il le mit en position de *faire quelque chose*, ce qui, pour un esprit industrieux, est la base de toute une fortune. M. de Montcazal suivait la carrière administrative ; Louis fit les démarches nécessaires pour qu'il pût trouver à l'instant un appui et un patron ; car en ce moment il était sur le point de quitter l'Orient.

Lorsque le général apprit qu'un Français était arrivé avec une recommandation de M^me^ de Permon et que cette recommandation n'était pas pour lui, il sourit avec amertume et l'on vit qu'il allait dire un mot désagréable ; mais il se contint, demanda plusieurs détails sur le personnage recommandé et, après s'être quelque temps promené en silence, il dit à Berthier :

— Quel est le nom de ce jeune homme ?

Berthier et le général Lanusse le lui avaient déjà dit trois fois. Berthier le lui répéta.

— Écrivez-le sur ce cahier — et il en montrait un sur la table — vous m'en parlerez, entendez-vous, Berthier ? Je veux montrer à M^me^ Permon que je puis aussi bien faire que Louis.

Peu de temps après, Louis revint en France. Il était si changé, que nous eûmes peine à le reconnaître. L'infortuné jeune homme portait déjà en lui, je crois, le germe destructeur qui le rendit impotent avant trente ans. Mais son excellent cœur, son âme si belle et si parfaite, voilà ce qui n'était et ne fut jamais attaqué par aucun germe malfaisant.

Louis Bonaparte avait quitté l'Égypte parce que l'amour de la patrie le rappelait en France et, lorsqu'il fut enfin dans cette France tant désirée, son cœur fut déchiré à la vue du spectacle qui se présentait à lui comme un mauvais rêve, de quelque côté qu'il portât ses yeux. Nous étions au bord d'un abîme, menacés de toutes parts et privés de moyens de résistance. Nous venions de

Louis Bonaparte fut roi de Hollande, il se rappela son jeune protégé de l'armée d'Orient, l'appela près de lui, le nomma chambellan, lui donna une place de confiance dans sa garde et le combla de biens et d'honneurs. M. de Montcazal est aujourd'hui retiré à Toulouse, toujours le meilleur des hommes et des amis et jouissant de l'estime générale.

voir disparaître, en moins d'une année, le fruit des belles campagnes d'Italie et une hydre aux mille têtes, née de nos discordes civiles, en enfantait d'elle-même de nouvelles et nous rongeait le cœur. Enfin notre position paraissait désespérée. Cependant, ce n'étaient pas les hommes habiles qui nous manquaient. Joubert, Championnet, Masséna, Moreau, Soult, Mortier, Molitor, Macdonald, Brune, Jourdan, Lecourbe et une foule d'autres, dont les noms formeraient une liste de deux pages, étaient demeurés pour nous garder et nous défendre, après le départ de Bonaparte. Mais à quoi nous servaient tant de belles renommées, lorsqu'un gouvernement comme celui que nous avions alors laissait envahir nos frontières par des hordes sauvages, égorger nos ambassadeurs, sans faire payer chaque goutte de leur sang par une ville brûlée chez la nation meurtrière, avilir le nom de *France*, jusque-là si radieux et ne savait trouver d'autre remède à tant de maux, que la nomination de Schérer au noble poste de défenseur de l'Etat ?

Championnet rappelle la victoire sous nos drapeaux ; il bat le général Mack, et prend Naples. Mais comme le Directoire voulait faire expier à la patrie la gloire d'un de ses fils, Championnet est destitué (1), arrêté (2), livré à une commission militaire, au moment d'être fusillé, traité enfin en ennemi de la France ; et cela parce qu'il a voulu résister à des proconculs lâches et cupides. Et son armée, remise aux mains de Macdonald, ne parvient à rejoindre Moreau qu'après le carnage de la Trébbia, qui moissonna encore huit mille de nos soldats.

Pendant ce temps, dans l'ouest de la France, la chouannerie levait son hideux étendard et les routes de la Vendée étaient de nouveau trempées de sang français (3). Nos plénipotentiaires étaient massacrés à Rastadt par les hussards de Scheckler et, quelle que fût la profonde indignation de la France, la vengeance fut encore

(1) Tous ces détails, ainsi que ceux de la bataille de Cassano, sont de la plus grande exactitude ; je les ai dans mes notes de la main même de mon frère et, me trouvant un jour en Espagne avec Masséna, je passai plus de deux heures à l'écouter attentivement parler sur ce sujet et dans le même sens. Je le consignai sur-le-champ dans le journal de mon voyage d'Espagne. Masséna fit d'une manière fort remarquable tout l'historique de la guerre de l'an VI et celle de l'an VII en Italie et en Suisse.

(2) Il fut mis en liberté le 5 messidor suivant.

(3) On sait que la Vendée est coupée par une foule de sentiers ou plutôt de petites routes dans lesquelles on a souvent vu l'horrible particularité que je signale ici.

bien tardive à frapper les assassins. Les deux conseils qui demeurèrent veufs des deux victimes furent les premiers à rendre à une telle mort des honneurs funèbres vraiment dignes d'elles. Qui peut oublier cette cérémonie après l'avoir vue ? Qui peut n'être pas ému au souvenir du silence religieux qui régnait dans la salle et dans les tribunes, lorsqu'on allait procéder à un vote ? Alors le président se tournait vers la chaise curule de la victime sur laquelle on voyait le costume du représentant assassiné, recouvert d'un crêpe noir. Il s'inclinait et, après l'appel des noms de Roberjot et de Bonnier, il prononçait d'une voix dont l'effet était toujours terrible :

— Assassiné au congrès de Rastadt !...

Et tous les représentants répondaient :

— *Que leur sang retombe sur la tête de nos meurtriers !*

Je ne me rappelle plus à quelle bataille les hussards de Scheckler se trouvèrent dans une position qui les amena à demander une capitulation, mais leur conscience leur criait qu'ils ne devaient point attendre de quartier.

— *Fera-t-on des prisonniers ?* fit demander celui qui commandait le corps.

La réponse fut un cri de rage : « Défendez-vous, misérables ! » Et tout le régiment fut exterminé.

Il semblait que le malheur frappant sur nous sans relâche fût surtout altéré de sang. Le fer et le plomb moissonnaient autour de nous sans distinction d'âge, de talent ni de position, avec une rapidité qui augmentait chaque jour le deuil de la patrie. Une nouvelle infortune lui était réservée. Joubert fut tué à la bataille de Novi au moment où, touché des maux de son pays, il avait oublié ses offenses pour ne voir que son danger.

Il faut avoir vu l'effet que produisit la nouvelle de la mort de Joubert, lorsqu'elle arriva à Paris, pour en parler. Ce fut une de ces impressions qui jamais ne s'effacent. Et le jour où le Directoire, qui l'honorait alors parce qu'il ne le craignait plus, lui rendit les honneurs funèbres au Champ-de-Mars, qui de nous a oublié le caractère sacré que le regret unanime imprima à cette cérémonie ? Presque toutes les femmes étaient en deuil et lorsque le buste de Joubert, couronné de cyprès et entouré d'une écharpe de crêpe noir, fut posé sur l'autel de la patrie par le président du Directoire, il est impossible que ceux qui ont été présents comme moi à cette pompe funèbre, toute différente des autres cérémonies

de ce genre, aient pu oublier le bruit très distinct des sanglots mêlés aux acclamations du peuple. Ce fut Garat qui prononça l'oraison funèbre de Joubert.

Pendant que Bonaparte était en Égypte, un nom étranger s'était acquis une grande célébrité en France, surtout parmi les ennemis du gouvernement ; je veux parler du nom de Souvarow. Ce nom était dans toutes les bouches, et nos jeunes élégants ne portaient que des bottes à la Souvarow, des chapeaux à la Souvarow ; que sais-je ? C'était avant la bataille de Zurich, journée qui immortalisa Masséna, et dont il rendit compte au Directoire avec une simplicité vraiment digne d'un vieux Romain.

Quelle victoire en effet que la bataille de Zurich ! Quels résultats ! Et que ces lauriers venaient à propos pour voiler aux yeux de la nation les derniers désastres de l'Italie !

« Vingt mille prisonniers, plus de dix mille morts ou blessés, cent pièces de canon, quinze drapeaux, tous les bagages de l'ennemi, neuf de leurs généraux tués ou pris. L'Italie et le Bas-Rhin dégagés, l'Helvétie libre : tel a été le résultat, dit Masséna dans son rapport au Directoire, des différents combats livrés à l'armée russe, et surtout de la bataille de Zurich. »

Que j'aime à me rappeler ce temps où la joie d'un peuple tenait du délire en entendant annoncer une grande victoire ! De combien de bénédictions la France entière comblait Masséna et tous ceux qui avaient contribué à rejeter loin de nous le malheur d'une invasion. Masséna a souvent répété que celui de tous ces généraux auquel il devait le plus, en raison du passage de la Linth, était le général Soult. Il ne l'aimait pas alors, quoique cependant il fût moins mal avec lui qu'avec le maréchal Ney. Après le général Soult, il plaçait immédiatement Molitor (1) :

— Voilà un luron comme il en faut, disait-il à Junot en lui frappant sur l'épaule. C'est comme toi. *Tête dure et bras lourd.* Sais-tu ce qu'il répondit à ce vieil ours de Souvarow, lorsque cet imbécile-là au lieu de rentrer en Suisse par *Einsielden*, pour se battre avec moi en rase campagne, chercha son chemin comme un capon, par le côté de Glaris, pour rejoindre Korsakow qui était rossé et l'Autrichien qui était mort, et rencontra Molitor dans le Linthal, où celui-ci ne l'attendait pas non plus ? Le vieux sauvage russe, qui ne doutait de rien, fit attaquer *mon Molitor* par le

(1) Bonaparte avait aussi pour lui la plus haute estime.

corps de *Jellanich* (1) et puis par un autre en flanc droit. Le garçon était mal à son aise. Souvarow le vit bien vite, car le vieux chien avait de bons yeux de troupier et il envoya un parlementaire à Molitor pour lui *ordonner* au nom de toutes ses bêtes (2) de se rendre à lui parce que, disait-il, « vous êtes entouré de partout ». ce qui était vrai. Mais Molitor et une capitulation avec Souvarow, cela n'allait pas ensemble; il répondit :

« — Non !

« — Mais, lui dit l'officier parlementaire, vous êtes environné de tous côtés. Rendez-vous.

« — Ce ne sera pas moi qui me rendrai, répondit fièrement Molitor. Ce sera vous. »

— Et mon homme, poursuivait Masséna, s'est, en effet, tiré de ce mauvais pas-là. Il a frotté les Russes et rejoint Gazan au pont de *Naufels*. Alors tous deux se sont retournés et, se ruant sur l'ennemi, ils l'ont abîmé à Schwauden. Mais il y a une foule de traits que je n'ai pas pu consigner dans mon rapport au Directoire, ajoutait le maréchal, et qui pourtant sont du plus haut intérêt. Ce n'est pas, au reste, la faute d'Oudinot (3), car il est, j'espère, assez bon camarade, celui-là.

Voici encore un fait que je tiens de lui.

Un jour, nous dit-il, étant à Bussinghen (4). j'aperçus un jeune artilleur de l'artillerie légère, dont le cheval venait d'être percé d'un coup de lance. Le jeune homme, qui paraissait encore n'être qu'un enfant, se défendait en déterminé, ce qu'attestaient plusieurs cadavres ennemis qui étaient autour de lui. J'envoyai un officier avec quelques hommes pour le dégager ; mais il arriva trop tard. Quoique cette action se soit passée isolément et sur la lisière du bois, en face du pont, l'artilleur avait été le seul but de la petite troupe de Cosaques et de Bavarois que nos gens firent

(1) Corps autrichien.

(2) On sait que Souvarow faisait souvent mettre en tête des proclamations : « De l'Ordre du Scorpion, de la Panthère, etc. », et que tous ces noms étaient imaginaires.

(3) Le général Oudinot était chef d'état-major à Masséna dans la campagne austro-russe. Ce que dit Masséna de lui est vrai ; il est bon camarade, du moins l'ai-je connu tel.

(4) Ou Buezenghen. Comme je n'ai pas vu le nom écrit, je ne connais pas sa véritable orthographe. Il est donc possible que je me trompe. Cela pourra arriver quelquefois relativement aussi à des noms propres que j'ai seulement entendu prononcer.

fuir. Son corps était criblé de balles, lardé de coups de lance et haché de coups de sabre. Certainement il avait plus de trente blessures. Et savez-vous bien ce que c'était que ce jeune homme-là, madame ? me dit Masséna en se tournant vers moi. C'était une femme ! Oui, une femme et jolie encore ; quoique, en vérité, il fût un peu difficile d'en juger, tant elle avait le visage souillé de sang. Elle avait suivi à l'armée son amant, qui était capitaine d'artillerie ; elle ne le quittait jamais et, lorsqu'il fut tué, elle défendit ses dépouilles comme une lionne. Elle était de Paris, s'appelait Louise Bellet et était fille d'un passementier de la rue du Petit-Lion.

J'ai parlé tout à l'heure de la fameuse victoire que Masséna remporta à Zurich. Cette victoire était immense dans ses résultats. Sans doute nous n'étions pas dans un état aussi désespéré que Bonaparte a voulu nous le persuader à son retour d'Egypte, mais nous étions fort malades. Les royalistes attendaient avec impatience le moment où ils pourraient tenter la contre-révolution et, dans de telles circonstances, une invasion étrangère nous perdait. La Société du Manège (1) était véritablement un foyer dangereux où se réchauffaient les éléments de la Constitution de 93. La Société de la rue du Bac ne valait pas mieux. Je sais bien qu'il y avait dans l'une et dans l'autre des hommes purement et véritablement républicains ; mais, pour quelques individus, combien de misérables qui ne voulaient que l'anarchie pour tout détruire de nouveau ! Lucien, Joseph et Salicetti (2) étaient accusés d'en faire partie. Un jour ma mère en parla à Lucien, qui voulut répondre par de grandes phrases et une sorte de dénégation embrouillée.

— Je n'entends rien à la politique, lui dit ma mère, mais il est une chose que je sais très bien, c'est que je veux garder ma tête sur mes épaules. Elle me plaît à cette place-là et tous vos beaux orateurs du Manège ne l'y feront pas rester non plus que la leur

(1) Cette salle du manège, fameuse par ses séances, tenait au jardin des Tuileries et se trouvait dans l'enceinte extérieure du conseil des Anciens. Elle fut fermée le 7 thermidor an VII.

(2) Je n'ai pas parlé de son retour en France : il eut lieu l'année qui suivit la première campagne de Bonaparte en Italie. Salicetti fut toujours extrêmement reconnaissant du service que ma mère lui avait rendu et parut enfin touché de la conduite de Bonaparte envers lui. Mais nous le vîmes moins à dater de ce second séjour à Paris. Ses opinions toujours extrêmes étaient en dissidence avec celles de ma mère ; cependant il venait presque toujours deux fois par semaine nous voir.

et la vôtre, si cela continue. Je l'ai aussi dit au ministre de la guerre (1), l'autre jour, chez Joseph. Je l'ai répété ouvertement encore à Salicetti, avant-hier soir. Je n'aime pas à voir un homme comme lui, se mettre de nouveau non pas *dans le pot au noir,* comme on le disait autrefois, mais dans une mer de sang.

Lucien, qui n'avait pas grande attention à donner aux discussions politiques avec une femme, quelque lié qu'il fût avec elle, répondait à ma mère en riant. Et, si elle se fâchait, il riait encore plus fort, lui prenait les mains et parlait de Mlle Philis ou bien de Mme Saint-Aubin. Le fait réel est que *lui*, Lucien, ayant en tête le retour de son frère et les événements du 18 brumaire, ne pouvait pas être *véritablement* l'un des chefs du parti Manège. Mais il fallait paraître du même sentiment pour rallier autour de lui des hommes qu'il était surtout important de ne pas avoir contre soi.

J'ai déjà parlé des fêtes du Directoire et je ne reviendrais pas sur ce sujet si, à cette époque, il n'y en eût pas une remarquable par un fait assez singulier.

On sait que c'était ordinairement au Champ-de-Mars que se célébraient nos fêtes nationales. Un amphithéâtre immense s'élevait au milieu du Champ-de-Mars. Là se plaçaient le Directoire, les ministres et les premières autorités ; les savants les plus distingués, les orateurs, les littérateurs et les artistes, tous les militaires qui se trouvaient à Paris, étaient également invités à se réunir autour du Directoire qui, dans cette occasion, il faut le dire, ne me parut pas du tout ridicule, tandis qu'il était même burlesque de voir ces cinq hommes avec leur costume d'apparat dans les salons du petit Luxembourg. Mais là, tout allait bien. Ces plumes flottantes agitées par le vent n'avaient plus que de la noblesse et ce manteau se drapait avec grâce, même autour de Larévellière-Lépaux.

(1) Bernadotte. Il avait été nommé au ministère de la guerre, le 14 messidor an VII, en remplacement de Milet-Mureau, qui n'avait, je crois, que le portefeuille. Sa démission est la plus charmante escroquerie politique qu'on ait faite pendant la Révolution. Sieyès, alors président du Directoire, et que Lucien avait préparé depuis longtemps aux événements du 18 brumaire, eut une conversation avec Bernadotte le 27 fructidor, dans laquelle il eut la finesse d'amener Bernadotte à dire qu'il voudrait aller commander une de nos armées. Une heure après, Bernadotte reçoit un arrêté du Directoire qui lui annonce qu'en raison de son désir, on accepte sa démission. Bernadotte fut confondu, et voilà au juste comment il donna sa démission.

Dans ces fêtes, le discours du président du Directoire n'était pas ordinairement ce qu'il y avait de plus amusant. Mais le jour dont je veux parler il fut plus qu'ennuyeux ; il faillit faire naître le danger que lui-même signalait. Sieyès, dans son discours, après avoir fait des vœux pour la conservation de la république, appelait l'anathème national sur la tête de celui qui oserait le premier toucher seulement à une pierre de l'édifice.

— Il a raison, mille fois raison, criait ma mère en frappant ses petites mains l'une contre l'autre.

— *Il peut bien avoir raizon, sans doute*, disait le duc de Lauraguais, qui faisait partie de notre troupe, *mais ze ne sais pas si le moment est opportun* pour dire : « *Z'ai raison.* »

— Allons donc, mon cher duc, répondait ma mère, vous êtes tout à fait fou. Quand on a raison, on le dit partout et en tout temps.

— Ze vous prie, M^me^ de Permon, de ne pas prendre celui-ci pour me donner un titre que ze dédaigne. Au reste, ajoutait-il en parlant plus haut et relevant son immense cravate, ze ne suis pas...

Et comme les yeux noirs de ma mère annonçaient qu'elle allait éclater, il se pencha vers elle et lui dit de sa voix naturelle :

— Au nom de tous les diables, voulez-vous donc me faire mettre à la lanterne par ces enragés-là? Regardez un peu quelles figures ont ceux qui jurent après cet imbécile ou ce coquin de Sieyès!

— Allons donc, dit ma mère, après avoir sérieusement regardé autour d'elle, il n'y a pas de reverbères ici, de quoi avez-vous peur?

— Parbleu ! ze vous le dis, d'être pendu. Il y là des arbres qui feraient très bien et trop bien l'office de potence et, quant à la corde, ma cravate en ferait l'affaire.

— Voilà ce que vous avez dit de plus juste, dit ma mère, après avoir regardé la demi-pièce de mousseline dans laquelle la vieille figure de M. de Lauraguais était ensevelie. Seulement, la mousseline est bien fine.

Et ma mère ôtait son gant pour juger la finesse de l'étoffe et du *degré de force* qu'elle pouvait avoir.

— Oui, dit M. de Lauraguais, elle est fort belle cette mousseline, je l'ai payée fort cher et en arzent encore. Pas de ces chiffons de papier! de l'or! l'or est la monnaie des zens de qualité. C'est Larochefoucault qui a envoyé cette mousseline-là de Hollande, à madame... Il déroze, ce coquin-là, il déroze ; moi, je lui ai...

— Paix donc, lui dit ma mère. Vous prétendiez, tout à l'heure

que j'allais vous faire pendre et vous, vous allez vous faire jeter à la rivière.

M. de Lauraguais prit son lorgnon et jeta un regard effaré sur ceux qui nous entouraient; mais le discours de Sieyès occupait une partie des spectateurs et l'autre était attentive à regarder une autre figure que celle de M. de Lauraguais.....

Le 18 vendémiaire, au soir, nous étions réunis autour d'une grande table ronde, chez ma mère, et nous faisions un loto-dauphin, jeu que ma mère aimait beaucoup. Mme de Cazeaux, sa fille, Mme de Mondenard, beaucoup d'hommes de notre société étaient réunis autour d'une immense table, et la partie était fort gaie. Tout à coup un cabriolet, arrivant très rapidement, s'arrête à la porte. Un homme monte l'escalier en deux sauts, c'est Albert, qui nous dit :

— Devinez quelle nouvelle je vous apporte.

Comme nous étions tous très gais et que sa physionomie l'était aussi, ce fut à qui dirait le plus d'absurdes folies. Il remuait toujours la tête.

— Eh ! tu m'ennuies, lui dit ma mère, en reprenant le sac des petites boules ; quand il serait question *du changement de la république*, tu ne ferais pas plus l'important.

Ma foi, dit Albert en prenant un air sérieux, savez-vous bien, ma mère, que ce que vous dites en plaisantant pourrait bien se réaliser. Bonaparte est en France.

A l'instant même où mon frère eut prononcé cette parole, chacun resta immobile comme s'il eût été frappé par une baguette magique. Ma mère, qui avait déjà tiré une boule du sac, tenait sa petite main en l'air, tandis que l'autre avait laissé échapper le sac et toutes les boules roulaient sur le parquet sans que personne y fît attention. Chacun restait dans sa propre attitude. Ce fut Albert qui, sachant la nouvelle et ne voyant que le comique de notre position, par un éclat de rire rompit le charme et nous fit revenir à nous.

— Bonaparte en France ! dit enfin ma mère. Et comment donc cela s'est-il fait?..... Mais ta nouvelle n'a pas le sens commun, ajouta-t-elle. J'ai vu Mme Bonaparte, la mère, aujourd'hui même, à cinq heures, et rien en elle ne donnait la pensée qu'elle crût même son retour prochain.

— Ma nouvelle est très sûre, dit Albert. J'étais chez Brunetière lorsqu'on est venu le chercher de la part de Gohier. Comme le

Luxembourg est tout près de chez lui, il m'a dit de l'attendre et au bout d'une demi-heure il est revenu. Il m'a appris que le général Bonaparte était arrivé hier à Fréjus, c'est-à-dire, il y a deux jours. Brunetière m'a dit qu'il avait trouvé chez Gohier Mme Joséphine Bonaparte, qui avait dîné et avait reçu chez lui la première annonce de cette nouvelle si immensément importante. Il lui a paru, à ce qu'il m'a dit, ajouta mon frère, parlant plus bas à ma mère, qu'elle n'était pas aussi contente du retour qu'elle devait l'être.

— Bah ! dit le vieux marquis d'Hautefort, elle saura bien prendre son masque du jour de noce en le revoyant. Mais qu'elle y prenne garde, c'est un matois qui y voit clair et elle, elle n'est qu'une sotte.

Ma mère rêvait profondément. Tout à coup elle se leva, repoussa vivement son fauteuil : . .

— Quelle heure est-il? demanda-t-elle.

Il était onze heures.

— Il est trop tard ! dit-elle, comme se parlant à elle-même.

— Et où donc voulez-vous courir? dit M. d'Hautefort.

— Je voulais aller voir ce qu'il y a de vrai dans tout cela ; car enfin tu n'as vu et entendu que par les yeux et les oreilles de Brunetière, dit-elle à mon frère.

Albert ne laissa pas ma mère achever sa phrase ; il reprit son chapeau, s'élança vers la porte :

— Dans un quart d'heure je suis ici, nous cria-t-il de l'escalier. Je vais chez Joseph et chez Lucien.

Il revint au bout de quelques minutes avec la confirmation de la nouvelle.

Le lendemain ma mère était dès le matin chez Mme Bonaparte la mère et chez Mme Leclerc. Mme Bonaparte la mère était fort mesurée dans ses paroles. Mais Mme Leclerc ! Je n'ai jamais vu une semblable haine entre deux belles-sœurs. Et le fait réel, c'est que Mme Leclerc était injuste ; car enfin Mme Bonaparte avait été excellente pour Paulette lors de son mariage. Mme Bonaparte occupait alors à Milan le palais Serbelloni. Elle s'était plu à y faire arranger, pour sa jeune belle-sœur, un charmant appartement et, lors de son mariage, Paulette n'eut pas à se plaindre de tout ce qui fut fait pour elle et qui eût été sans doute moins bien sans la sollicitude de Mme Bonaparte. Peut-être pourrait-on, en cherchant bien, trouver la cause de cette violente inimitié. En consultant mes

souvenirs, je place à Milan, à peu près à cette époque du mariage de Mme Leclerc, un jeune homme fort agréable de figure, de manières, d'esprit, tout cela dans un très élégant uniforme de chasseurs à cheval. Ce jeune homme adjoint, puis aide de camp du général Leclerc, était fort attentif auprès de Mme Bonaparte et peut-être négligeait-il pour elle la femme, la jeune, la ravissante femme de son général. Ce sont de ces offenses que des cœurs féminins ne pardonnent pas. Après tout, je ne décide rien, j'émets seulement un doute.

Il n'existe, dans aucune langue, des termes capables de donner l'idée précise de l'effet que produisit en France l'arrivée de Bonaparte. M. de Bourrienne a raison lorsqu'il dit que c'était un délire. Beaucoup de gens, de ceux au moins qui veulent toujours faire et dire mieux que tout le monde, ont prétendu que, si le Directoire avait voulu agir avec fermeté, il aurait eu la victoire. Ceux qui parlent ainsi ne connaissent ni la France d'alors ni la position du Directoire. L'enthousiasme de la nation, celui des deux Conseils dont il avait eu la maladresse de se faire détester, étaient à eux seuls la preuve que le Directoire ne faisait qu'avancer le moment de sa chute. Il était du nombre de ces gouvernements que le doigt de Dieu a touchés et auquel sa voix dit : « Tu ne passeras pas telle journée ! »

A dater du 18 vendémiaire tout fut autour de nous dans une agitation continuelle. Le 19, au matin, Mme Bonaparte (Joséphine) était partie et avait été au devant de Bonaparte, mais sans aucune indication sûre relativement au chemin qu'elle devait prendre. Seulement, comme on savait qu'il aimait beaucoup la Bourgogne, Louis et elle suivirent cette route pour se rendre à Lyon.

Mme Bonaparte avait des inquiétudes vives et fondées. Soit imprudence, soit faute réelle, il est de fait que devant le tribunal de la famille de son mari elle était fortement accusée et que le projet général était de faire divorcer Bonaparte. M. de Caulaincourt le père nous communiquait toutes ses inquiétudes à cet égard. Mais lorsqu'il venait à aborder un pareil sujet, la conversation languissait, parce que ma mère, qui connaissait la manière de voir de la famille Bonaparte, ne pouvait pas répondre sans la compromettre ou sans mentir. Elle connaissait d'ailleurs, d'une manière très précise, beaucoup de détails dont M. de Caulaincourt paraissait douter et dont la position de ma mère vis-à-vis de Bonaparte lui défendait de parler.

Mme Bonaparte avait formé depuis quelque temps, lorsque son mari revint d'Égypte, une liaison assez intime avec Gohier et sa femme. La famille y cherchait une raison qu'elle ne pouvait trouver que dans l'espoir de s'en faire un appui, dans le cas où Bonaparte écouterait ses frères et ses sœurs. Le 18 brumaire a légitimé la haine de Gohier pour Napoléon ; mais elle lui était antérieure de beaucoup. Je puis parler de cet homme avec une entière assurance, parce que j'ai eu pour amis les plus intimes deux personnages dont l'esprit et l'extrême probité ne me laissent aucun doute sur ce qu'ils ont vu. Ils l'ont bien jugé. J'en donnerai la preuve.

Une grande faute de Mme Bonaparte a été, à cette époque, de ne pas chercher, au contraire un appui, au sein même du danger. C'était à sa belle-mère qu'il fallait qu'elle demandât du secours contre ceux qui la voulaient perdre et qui l'ont perdue huit ans plus tard. Car il ne faut pas s'y tromper : le divorce de 1809 fut le résultat des tentatives sans cesse renouvelées de tous les membres de la famille de Napoléon et de celles de quelques-uns de ses plus intimes serviteurs, que *Mme Bonaparte* et *Joséphine*, impératrice, négligea trop de ramener à elle. Elle voyait bien qu'elle courait des dangers en n'étant appuyée sur aucun faisceau de famille, attaché par les liens dont aucun événement n'altère jamais la force.

Bonaparte, en arrivant à Paris, le 24 vendémiaire au matin, ne trouva donc personne dans sa petite maison de la rue Chantereine, où il alla descendre, puisque Louis et Mme Bonaparte n'étaient pas encore revenus de leur course inutile. Il fut donc entouré, aussitôt après son arrivée, par sa mère, ses sœurs, ses belles-sœurs et, enfin, de toute la partie de sa famille qui n'avait pas été au-devant de lui. L'impression qu'il reçut de la solitude de cet appartement, de l'abandon de sa maison par celle qui en était la maîtresse, fut terrible et profonde. Il en parla depuis fort longuement à Junot. Et une particularité bien remarquable, c'est que, neuf ans plus tard, dans une circonstance funeste pour sa malheureuse femme, il ne l'avait pas oublié (1). Il pensa, en ne la trouvant pas au milieu de sa famille, appuyée sur ses sœurs, présentée par sa mère, qu'elle-même se sentait indigne de leur protection et qu'elle fuyait jusqu'à la présence de celui

(1) Je rapporterai plus tard à cet égard une conversation bien remarquable entre Napoléon et Cambacérès.

qu'elle avait outragé. L'erreur de route ne lui parut qu'un prétexte. Il fut blessé profondément et, dans une âme comme la sienne, une pareille douleur devait faire ravage. « Il a dû bien souffrir », me disait Junot, lorsque, quelques mois plus tard, je lui parlai de cette époque de la vie de Bonaparte, dont la contre-épreuve se frappait tous les jours sous mes yeux!

Mme Bonaparte revint. M. de Bourienne dit que Bonaparte témoigna pendant trois jours *une extrême froideur* à sa femme. Puisqu'il était témoin *oculaire* des faits, pourquoi ne dit-il pas que Napoléon *ne voulut* pas la voir et *ne la vit pas* à son arrivée ? Ce qui est plus fort que de la *froideur* et rétablit les faits dans leur vérité. Mme Bonaparte ne dut à cette époque de retrouver, non pas le cœur de son mari, car depuis longtemps il n'était plus amoureux d'elle, mais enfin cette tendresse d'habitude, ces rapports intimes qui lui rendaient le titre de compagne du plus grand homme du monde; elle ne dut cette faveur de la fortune qu'aux soins, aux prières de ses enfants. Bonaparte à cette époque aimait beaucoup Eugène de Beauharnais, qui, dans le fait, était alors un charmant sujet. Il connaissait beaucoup moins Hortense. Mais sa douceur, sa jeunesse, cet appui qu'elle venait, comme fille adoptive, lui demander de ne pas lui enlever, étaient de puissants titres auprès de lui et devaient vaincre sa résistance. Il y avait eu ensuite de l'habileté à ne lui adjoindre aucun tiers, quelque puissant qu'il pût être auprès de Bonaparte par ses rapports d'amitié ou de haut intérêt. Ainsi, Mme Bonaparte n'avait eu garde de faire intervenir Barras, Bourrienne ou Berthier dans cette grande affaire. Il fallait que ceux qui parlaient pour elle pussent *tout dire*, *tout invoquer,* sans qu'on pût leur répondre. Or, le moyen d'entretenir des enfants de l'âge d'Hortense et d'Eugène des torts de leur mère ? Bonaparte était contraint de se taire et ne pouvait combattre par aucun argument les armes irrésistibles de deux jeunes et innocentes créatures, qui étaient à ses genoux, mouillaient ses mains de leurs larmes et lui répétaient :

— N'abandonnez pas ma mère ! Elle en mourra ! Et nous, pauvres orphelins, nous dont l'échafaud a déjà dévoré le protecteur naturel, faut-il que l'injustice nous prive de celui que la Providence nous avait envoyé ?

Le résultat de cette scène, qui fut longue et douloureuse, à ce que Bonaparte a dit depuis, fut que les deux enfants allèrent chercher leur mère et la mirent dans ses bras. La malheureuse

femme attendait la décision de son sort, pendant que son fils et sa fille priaient pour elle, à la porte d'un petit escalier dérobé, presque couchée sur les marches et souffrant sans doute des douleurs dont la moindre devait cruellement la punir.

Enfin, quels que fussent les torts de sa femme, Bonaparte parut les mettre en oubli (1) et la réconciliation fut complète. Les soins importants qui allaient l'occuper étaient ensuite d'une nature trop grave pour qu'auprès d'eux quelque chose fût de quelque intérêt.

Celle de la famille qui ne put endurer en silence, le pardon accordé par Bonaparte fut Mme Leclerc. C'était un véritable état de colère que le sien. Mme Bonaparte la mère n'en était pas plus contente qu'elle, mais du moins garda-t-elle le silence. Mme Joseph Bonaparte, toujours bonne et parfaite, ne s'était ja-

(1) C'est ici qu'une réponse à un paragraphe des *Mémoires* de M. de Bourrienne, cité plus haut, doit trouver sa place. Il s'agit de la conversation que Junot aurait eue avec le général Bonaparte en Egypte, aux fontaines de Messoudia'h. Je n'hésite pas un instant à affirmer que tout ce que renferment les quatre pages relatées dans une note de ce volume est entièrement faux. Comme je ne puis penser que M. de Bourrienne ait inventé cette histoire — ce qui serait indigne, — je supposerai un moment ce que M. de Bourrienne admet pendant tout le cours de ses *Mémoires*, c'est que Bonaparte a fait un conte au lieu de raconter une histoire Je suis même certaine que M. de Bourrienne le voyait ainsi avant moi, car enfin il ne peut pas mettre en doute l'attachement de Junot pour le général Bonaparte. Cet attachement s'est montré par des preuves, lorsque ces preuves étaient des garanties. Madame mère, le roi Joseph, le cardinal Fesch, tout ce qui existe enfin de la famille impériale peut le certifier, si la chose était nécessaire. Comment alors supposer que Junot allait affliger celui auquel son amitié idolâtre lui faisait rendre une sorte de culte, lorsque cette affliction, privée de ce qui pouvait l'adoucir, était dans l'isolement de toute consolation ? Comment? Pourquoi ? Dans quel but ? J'ai le besoin de faire ces questions ; car j'avoue que, excepté la mauvaise intention qu'il n'est pas possible de méconnaître, je comprends fort peu le *futras* — je demande pardon de l'expression — que renferment ces quatres pages, où il y a une foule de mots qui hurlent de se trouver ensemble. Ainsi, « Junot est coupable d'indiscrétion ; et s'il y a réellement des torts, il les a cruellement exagérés. » Dans un tort de la nature de ceux dont il est question, il n'y a jamais exagération ; le tort est ou n'est pas. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Bonaparte n'a pas pu dire, sans mentir, que Junot lui avait appris en Egypte les fautes reprochées alors à Joséphine. Un fait notoire, ignoré probablement de M. de Bourrienne, c'est que Bonaparte fut informé en Italie de ce dont il est question, que la chose était si bien connue de lui à cette époque que la personne dont il s'agit, M. Ch...s, reçut ordre de revenir en France et que peu s'en fallut qu'il ne fût fusillé. La disgrâce dans laquelle il a toujours été de

mais mêlée de rien. Aussi se trouva-t-elle bien à son aise pour le rôle qu'elle avait à choisir, lorsque le beau jeu revint à Mme Bonaparte. Mme Bacciochi ne se contraignait pas et laissait voir toute son inimitié dédaigneuse. Aussi sa belle-sœur ne pouvait-elle la souffrir. Christine, ange de bonté, suivait l'exemple de Mme Joseph. Pour Caroline, elle était trop jeune pour que son opinion fût comptée pour quelque chose. Quant aux frères, ils étaient en guerre déclarée avec Mme Bonaparte et ne s'en cachaient pas. Jérôme lui-même, tout enfant qu'il était — il avait à peine quinze ans — voulut se mettre aussi dans l'opposition de famille et frondait tant qu'il avait de voix. Mais il n'y songeait plus quand il courait dans le petit jardin de la maison de la rue Chantereine, après sa jolie demi-sœur, comme il appelait Hortense de Beauharnais. Les beaux yeux bleus, les cheveux blonds, tournaient facilement une petite tête dès lors facilement pivotante. Mme Bonaparte, tout enfant qu'était son jeune beau-frère, songea à lui avant de jeter les yeux sur Louis, et cela immédiatement après le raccommodement. M. de Bourrienne, qui était son ministre dirigeant en toutes choses, lui donna ce conseil ; mais elle avait à faire à trop forte

Napoléon date de ce moment. Des lettres de Duroc, de M. Ch...s lui-même, ainsi que de Junot, constatent que l'amitié de ce dernier pour M. Ch...s n'a été occupée pendant dix ans qu'à combattre les préventions plus qu'injustes de Napoléon à cet égard. Or ce serait un singulier moyen employé par cette amitié, que d'établir la culpabilité de celui qu'on veut sauver. Ensuite, jusqu'à sa mort, Junot est resté l'ami intime de M. Ch...s, en a reçu de grands services en plus d'une occasion, notamment dans les deux années qui suivirent le retour d'Egypte. Si Junot eût joué le plus lâche des rôles, ce qui d'abord n'allait pas à son caractère, comme M. Ch...s n'est pas de la race des anges, il eût au moins cessé de voir celui qui aurait agi ainsi. Enfin cela n'est pas la vérité. Quant au peu d'amitié que Bonaparte avait conservé pour Junot en raison de ces avertissements, en vérité, je ne sais ce qu'elle aurait produit s'il en eût été autrement. Il l'aurait donc fait roi comme ses frères. Quel est celui de ses camarades qui a été comblé de grâces, de faveurs, de biens, de dignités, comme Junot l'a été ? Quant au bâton de maréchal, si Junot ne l'a pas eu, M. de Bourrienne est dans la plus profonde erreur en attribuant cette sorte de défaveur à ce qu'il rapporte, et voilà à quoi l'on s'expose lorsqu'on veut écrire sur une cour, sur des hommes qu'on a perdus de vue et qu'on ne connaît plus. Junot fut fait gouverneur de Paris — la plus belle des dignités de France, telle qu'il l'avait, — gouverneur général du Portugal avec autorité de vice-roi et, enfin, grand-officier de l'empire. Il remplit une foule de missions, tout aussi grandes, tout aussi importantes. M. de Bourrienne, dans le septième volume de ses *Mémoires*, donne à Junot le nom de *favori* de Napoléon. Il faut être d'accord avec soi-même. Cela fait pitié.

partie ayant Lucien en tête ; et Jérôme courut bien dans le petit jardin, joua bien à de petits jeux dans le salon, mais, tout enfant qu'il était, il comprit très bien qu'il ne devait pas devenir amoureux des yeux violets, des tresses blondes, qui captivèrent son frère plus tard. Dès que le parti *famille* se fut aperçu du plan de Mme Bonaparte, — il en fut ce qu'il sera toujours des projets mis au jour avant leur exécution, ils manquent ; — de *tels* moyens furent employés que Jérôme revint bientôt aux intérêts de famille et depuis ne les a jamais abandonnés contre Joséphine. A l'époque dont je parle, au retour de son frère, avant le 18 brumaire, il venait de sortir ou était encore, je crois, au collège de Juilly. Il avait dans ce temps-là toute la légèreté, l'étourderie, la frivolité de toute la famille et que je n'ai vues chez aucun de ses frères. C'était en homme, c'est-à-dire en jeune homme, le portrait ressemblant de sa sœur Paulette. Lui et elle n'ont jamais eu rien de commun avec le caractère des six autres.

Dans les trois semaines qui se sont écoulées entre l'arrivée de Bonaparte et le 18 brumaire, il me serait difficile de dire à quel point nous avions une existence désordonnée. Une chose qui surtout mettait du trouble dans la nôtre, c'étaient les discussions politiques.

Un jour Mme de Lostanges, Armand et Hippolyte de Rastignac, avec le marquis d'Hautefort, Mme de Mondenard et le vieux duc de Lauraguais vinrent chez ma mère. L'une de ces dames commença par dire qu'elle venait de rencontrer le général Bonaparte allant faire une visite du matin à Barras.

— Et pour cela, ajoutait-elle avec un rire moqueur, il est à cheval avec des aides de camp et deux ou trois généraux en uniforme. Le peuple, qui aime tout ce qui est représentation, crie à s'égosiller : « Vive le général Bonaparte ! Vive le vainqueur de l'Italie ! » Et qui croyez-vous qui ajoute sa voix à celle de toute cette canaille ? poursuit Mme de Lostanges, monsieur !

Et avec sa jolie main si blanche, elle montrait le duc de Lauraguais (1), qui, comme on peut se le rappeler, se mettait à soixante

(1) Je ne puis me rappeler comment M. de Lauraguais est venu chez ma mère ; car il ne tenait intimement à aucune de nos sociétés habituelles. Ce fut, je pense, le marquis de Mondenard de Saint-Sandos qui nous l'amena dans un très grand bal que donna ma mère dans l'hiver de 99. Comme il était complètement ridicule et qu'il m'amusait beaucoup, ma mère l'invita à revenir, mais il ne fut jamais de notre intimité.

ans comme les jeunes de vingt-cinq et trouvait charmant de parler en *ze-ze;* ce qui, en vérité, lui donnait une teinte de ridicule bien prononcée. Le reste rendait le ridicule moins plaisant. Mais dans le moment dont je parle, ainsi désigné par le petit index rosé de Mme de Lostanges, qui, ajoutant la démonstration à ce qu'elle venait de dire, se mit à le contrefaire d'une manière si burlesque; elle-même si drôlement elle dit : « Vive le zénéral Bonaparte! » qu'il fallut rire en dépit de la politesse, d'autant qu'elle-même nous en donnait l'exemple.

— Comment, monsieur, vous criez *vive quelque chose!* et ce n'est pas le roi? dit Mme de Saint-Sandos, dans une grande indignation.

— *Mais, écoutez-moi donc*, disait M. de Lauraguais, *écoutez-moi donc!* — et sa vieille figure sortait de son immense cravate, de son collet rembourré et de son gilet de mousseline brodé au plumetis et doublé de rose pâle. — *Ze ne m'en défends pas. Z'ai crié. Oui, z'ai crié et ze vous donne ma pa-ole de zentilhomme que ze n'étais pas le seul. Et mon cousin le directeur...* »

— Oh ! il ne manquait que cela pour achever ses perfections ! s'écria ma mère, Ne crie-t-il pas aussi : « *Vive Bonaparte!* »

Comme on en était là, la porte s'ouvrit et le valet de chambre annonça Joseph Bonaparte. Tout le monde fut d'abord embarrassé. C'est une position qui a dû être fréquente dans la vie de beaucoup de personnes. Joseph vit bien d'abord que sa venue avait interrompu une conversation relative à son frère. Or, dans les circonstances où nous étions, rien n'était plus naturel. Cette pensée devait nous rassurer, et puis Joseph a de l'esprit, de la bonté, des manières parfaites. Cependant on fut troublé.

Ma mère qui avait l'art de tenir son salon mieux que femme de France, ainsi que je l'ai fait souvent remarquer, le prouvait surtout dans de pareils moments.

— Est-il vrai, dit-elle à Joseph Bonaparte, que votre frère soit sorti ce matin à cheval et que le peuple l'ait accueilli par des *hourra?* Ces messieurs me racontaient quelque chose de semblable, au moment où vous êtes entré.

Joseph répondit qu'en effet son frère était sorti à cheval, avec le projet de faire une longue promenade et d'aller ensuite demander à dîner à Barras.

— Mais, ajouta Joseph avec un mouvement d'orgueil fraternel qui embellissait encore sa charmante figure, le peuple de Paris

est aussi expansif, aussi démonstratif dans sa tendresse que brutal dans l'expression de sa haine. Il aime mon frère. Et toutes les fois que le général paraît en public, depuis son retour d'Egypte, il est accueilli comme il l'a été ce matin par des témoignages si bruyants de la faveur populaire, qu'il a renoncé à son projet de promenade, et malgré le beau soleil qui dore les feuilles jaunies, il est prisonnier volontaire. Mais je vais l'emmener à la campagne.

— Je crois que vous ferez bien, pour lui et pour nous, monsieur, dit Mme de Lostanges.

Joseph eut l'air de n'avoir pas entendu, et pria ma mère de passer avec lui dans la pièce voisine.

— Pourquoi donc lui avez-vous parlé ainsi? dit un de ces messieurs.

— Eh bien! après? Qu'importe ce que je lui ai *ramagé!* dit l'aimable femme en tournant vers celui qui lui parlait son gracieux et joli visage si frais, si rond, si riant et si bien en harmonie avec tout ce qu'il y a de spirituel et beau à la fois. Il serait sot s'il se fâchait de ce que je viens de lui dire là. Et il ne l'est pas; car il aime la musique.

Et la voilà qui se met à mon piano, et qui fait voler ses doigts sur les touches.

— Madame Leclerc, dit le valet de chambre en ouvrant de nouveau la porte, comme Mme de Lostanges (1) commençait un petit air italien.

Mme Leclerc s'avança vers elle, lui demanda de continuer et, se mettant sur le canapé de ma mère, s'établit comme si elle eût été chez elle, en disant:

Mais où est donc Joseph? J'ai vu sa voiture à la porte. Et Julie est-elle ici? Comme elle est laide, la pauvre Julie! N'est-ce pas, Laurette? me dit-elle tout bas.

Comme j'aimais beaucoup Mme Joseph, je répondis que non.

(1) Mme la comtesse de Lostanges est non seulement une des plus spirituelles personnes que je connaisse, mais elle joint à son amabilité des talents fort remarquables. Elle est surtout parfaite musicienne, et sa fille, Mme de Virieu, qui n'a jamais eu d'autre maître que sa mère, prouve à ceux qui ont le plaisir de l'entendre chanter, la vérité de ce que j'avance.

Lorsqu'on forma les maisons princières des sœurs de Napoléon, je sais que la *princesse* Pauline eut la volonté d'avoir Mme de Lostanges pour dame d'honneur. Cela, j'en suis sûre. Je n'ai jamais bien connu l'empêchement; mais il est venu de Mme de Lostanges elle-même; je crois pouvoir l'assurer.

— Comment, non ! me dit-elle avec un air de stupéfaction inconcevable ; comment ! Julie n'est pas laide? Entendez-vous votre sœur, Permon ?

Comme elle répétait son exclamation et y mettait toute l'extension de sa voix, Joseph et ma mère rentrèrent dans la chambre.

— Bah ! il sait bien que sa pauvre femme est laide, dit Mme Leclerc à quelqu'un qui lui faisait signe.

Joseph se mit à rire, embrassa sa sœur et s'enfuit.

CHAPITRE XI

18 Brumaire. — La mère des Gracques. — Moreau geôlier. — Un mot de Napoléon. — Gohier et Moreau. — Mme Lætitia et sa belle-fille. — Au théâtre Feydeau. — Annonce au public. — Accusations portées contre Bonaparte. — Dangers qui l'avaient menacé. — Vengeance de Gohier. — Neuvième révolution en 7 ans. — « A bas le dictateur ! » — Tentative d'assassinat imaginaire et la marche en zigzags. — « Enfin nous avons un gouvernement ! » — Lucien à l'intérieur. — Fouché acharné à sa perte. — Le Plessis-Charmant. — La famille Petitval et la légion de police. — Affaire classée. — Mémoire au premier consul. — Il se dérobe. — Opinion faite.

Pendant les jours qui précédèrent le 18 brumaire, une très grande agitation régnait dans Paris. Elle avait cela de particulier qu'on ne savait pas ce qu'on avait à craindre, mais l'on craignait. Cependant rien n'était menaçant et chacun était soumis à je ne sais quel instinct d'inquiétude. Hélas ! qui nous avait rendus si timides ? Nos souvenirs.

Le 18 au matin, Lucien quitta la maison de la petite rue Verte, dans laquelle il demeurait, et vint établir son quartier général chez M. Mercier, président du conseil des Anciens, qui demeurait alors dans une maison située à côté de l'hôtel de Breteuil, près du Manège. Il était tout à fait dévoué ; mais le décret de translation n'était pas expédié. Il était sept heures et demie et Bonaparte envoyait à tout instant pour savoir si la chose marchait. Mon beau-frère fit plusieurs fois le voyage pour l'engager à prendre patience. Lorsqu'il y alla pour la première fois, le domestique du général confondit les deux beaux-frères, qu'il connaissait tous deux et, se trompant de nom, annonça le citoyen Permon. Le général fit une exclamation de surprise ; car au fait il n'attendait pas mon

frère. Il reçut très bien M. de Geouffre et le renvoya de suite pour accélérer la venue du décret. Mon beau-frère remarqua que Bonaparte avait une paire de pistolets à sa portée. Dans ce moment, il était encore tout seul ; mais déjà la rue Chantereine commençait à se remplir tellement de chevaux et de monde, qu'on avait peine à circuler. Enfin à huit heures et demie à peu près, la nouvelle que le décret était expédié lui fut portée par mon beau-frère, Il monta aussitôt à cheval pour se rendre aux Tuileries. Comme ils mettaient tous pied à terre, mon beau-frère rencontra le général Debelle, avec lequel il était intimement lié. Le général était en habit bourgeois. Au premier bruit du mouvement, il était accouru.

— Comment, lui dit M. de Geouffre, tu n'es pas en uniforme?

— Je ne savais rien qu'imparfaitement. Mais, attends, cela ne sera pas long !

Et se tournant vers un cannonier qu'il jugea être de sa taille :

— Donne-moi ton habit, mon brave, lui dit-il en ôtant le sien.

Le canonnier lui donna son habit et ce fut dans ce costume-là qu'il suivit le général Bonaparte au conseil, en attendant que son domestique lui eût apporté son uniforme.

La révolution du 18 brumaire était faite, et Paris n'y croyait pas encore. Nous allâmes voir M^me^ Bonaparte la mère, qui demeurait chez Joseph, comme je l'ai déjà dit. Elle était calme, quoique fort inquiète. Son extrême pâleur et un mouvement convulsif, qui venait l'agiter toutes les fois qu'un bruit inattendu frappait son oreille, faisaient presque mal à voir. C'est alors que j'ai pris d'elle une grande et forte opinion. M^me^ Bonaparte me rappelait bien, ce jour, la véritable mère des Graeques. Il y avait parité de position ; son enjeu était même plus fort que celui de la grande Romaine. Elle avait trois fils sous le coup du sort. L'un deux pouvait être frappé, si les deux autres échappaient. Elle le sentait, et le sentait fortement.

Ma mère et moi, nous restâmes avec elle une partie de cette pénible journée et nous ne la quittâmes que lorsqu'elle fut rassurée par différents messages de Lucien qui, plusieurs fois dans la journée, lui envoya *Mariani*, son valet de chambre, pour calmer ses inquiétudes et celles de sa femme. Nous laissâmes donc ces dames presque rassurées et nous allâmes voir M^me^ Leclerc, qui était la moins effrayée véritablement, parce qu'elle ne réfléchissait jamais sur rien et qu'elle était celle qui pourtant criait le plus haut.

Elle faisait écrire tous les quarts d'heure au général Moreau (1). Elle avait alors une femme de chambre, sorte de *serva padrona*, qui écrivait sous sa dictée, et Dieu sait comment. Lorsque j'arrivai avec ma mère, elle voulut que j'écrivisse à mon tour, en son nom, au général Moreau. C'était toujours pour avoir des nouvelles, et depuis deux heures, cependant, on était venu lui dire que Moreau n'était pas chez lui et qu'il *ne rentrerait très probablement pas cette nuit*. Elle nous fit promettre de revenir le lendemain de bonne heure. Ma mère s'y engagea sans peine, parce qu'elle l'aimait beaucoup. Quant à moi j'étais alors bien plus attachée à Caroline, la plus jeune des sœurs de Bonaparte, dont l'âge était bien plus rapproché du mien.

Tandis que nous étions sorties, mon beau-frère était venu pour nous voir et nous donner des nouvelles. Ne nous ayant pas trouvées, il était allé rejoindre Lucien, qu'il ne voulait pas quitter dans ces heures périlleuses, car la tranquillité n'était qu'apparente, surtout pour la famille Bonaparte. Son danger fut même imminent dans la nuit du 18 au 19. Si le Directoire n'avait pas été gardé aussi étroitement par les troupes sous le commandement de Moreau, qui avait accepté la charge de geôlier en chef des directeurs captifs, si au lieu de leur attacher les menottes, ce qu'il fit même en les serrant plus fort qu'on ne le lui avait dit, si au lieu de jouer un vilain rôle, enfin s'il eût agi comme il le devait, le Directoire et les conseils auraient été vainqueurs et

(1) Il lui était arrivé d'étranges histoires avec Mme Leclerc. Je ne les ai connues que beaucoup plus tard. Le général Lannes, qui, je crois, ne l'aimait guère non plus que ceux qui avaient été mystifiés avec lui, était bien amusant à entendre là-dessus. Il avait puisé ces détails, à ce qu'il prétendait, à une source authentique. Il les tenait de Mme Leclerc elle-même. Et dans le fait lorsqu'on en parlait devant elle, elle riait beaucoup de l'effet qu'avaient produit « deux ou trois mots seulement, disait-elle, sur trois têtes aussi bonnes que celles de Moreau, Macdonald et Bournonville », et, en les nommant, elle comptait sur ses doigts.

Le fait est qu'ils étaient tous trois fort liés ensemble et qu'un jour, sans qu'ils sussent pourquoi, ils se trouvèrent brouillés. Un certain charme empêcha toute explication pendant quelque temps. Mais le plus doux songe voit enfin venir le réveil. On s'ennuya bientôt de se bouder, on s'expliqua et cela mit à jour la plus compliquée, la mieux ourdie des noirceurs. Les trois amis ne firent qu'en rire et se promirent seulement de renoncer à l'*amie*. Trois acteurs, hélas ! de cette scène maligne et joyeuse ont déjà disparu ! L'un d'eux seulement a survécu !

non pas vaincus, le 19 brumaire. Cela eût été malheureux, sans doute, mais enfin leur cause était celle de la Constitution; si cela eût été ainsi, tous les frères de Bonaparte l'auraient suivi sur l'échafaud, et leurs amis et leurs partisans auraient eu tout au moins la Guyanne en perspective.

Je ne me rapelle plus maintenant l'époque précise du mariage de Moreau, je crois cependant que ce fut à peu près vers l'époque du 18 brumaire. Bonaparte avait eu l'intention de lui faire épouser sa sœur. Peut-être est-il fâcheux pour tous deux, pour tous trois, que cela n'ait pas eu lieu. Au reste, il est difficile de juger si Moreau eût été plus fidèle, comme beau-frère, qu'il ne l'a été comme frère d'armes. Bonaparte avait été fort *coquet* pour lui. Après l'avoir rencontré chez Gohier, il alla le lendemain chez lui et lui donna un cimeterre parfaitement beau et enrichi de pierreries, venant de Mourad-Bey. Aussi, à l'époque du 18 brumaire, Moreau était-il tout à fait sous ce charme que Bonaparte savait si bien jeter sur ceux qu'il voulait conquérir. Mais revenons aux fameuses journées.

Ce fut longtemps pour moi une sorte d'énigme que la conduite de Moreau. Je ne voulais pas croire mon frère, qui ne cessait de répéter que c'était sa très grande médiocrité qui l'avait ainsi mis à la disposition de Bonaparte ; mais j'en ai eu la confirmation de la propre bouche de Napoléon. J'étais un jour à la Malmaison, dans la chambre à coucher de Joséphine. Il y vint un instant. Elle lui donna à lire un petit billet, je crois de Mme Hulot, belle-mère de Moreau, qui était alors marié. Bonaparte lut le billet et leva les épaules en disant :

— Toujours le même ! A la merci de qui veut bien le mener! A présent c'est une vieille femme méchante. Il est heureux que sa pipe ne parle pas, elle le mènerait aussi.

Joséphine voulut lui répondre.

— Allons, tais-toi ! Tu n'entends rien à tout cela ! — et il l'embrassa. — Si encore il était mené par une gentille femme comme toi ! Mais son caporal de belle-mère et son casse-noisette de femme sont méchante comme des pestes ! Je ne veux pas de cela ici.

Pourquoi disait-il cette dernière phrase? Je n'en sais rien, non plus que des autres. Je n'ai pas demandé, comme on le pense bien, ce qui était dans le billet. Mais voilà ce que j'ai entendu et ces paroles du premier consul me frappèrent beaucoup. Je venais de me marier.

La conduite de Gohier dans les deux journées du 18 et du 19 fut parfaitement convenable. Il refusa de voir Moreau lorsque celui-ci se présenta chez lui le 18 brumaire. Moulins l'avait déjà traité avec un mépris tellement offensant que les personnes qui furent témoins du fait en souffrirent pour Moreau. Le général-directeur le regarda quelques instants avec une expression de mépris accablante, le toisa plusieurs fois, puis lui indiquant l'antichambre : « *Restez là!* » lui dit-il (1). Et il rentra chez lui. Quant à Gohier, comme je l'ai déjà dit, il ne le reçut pas.

C'était le 19 que devait se développer le plan tout entier de la conjuration — car enfin il faut dire le mot — qui n'avait été qu'annoncée par les événements de la journée du 18.

Un fait assez singulier, c'est l'ignorance complète où se trouvait toute la famille de Bonaparte qui n'avait pas pris part à l'action, c'est-à-dire les femmes. Tout était si calme dans Paris, Fouché avait si bien pris ses mesures pour qu'aucune nouvelle ne se répandît, que l'on va voir comment la mère et la sœur de Bonaparte apprirent ce qui s'était passé.

Les événements de la veille avaient été si doux que l'inquiétude de Mme Bonaparte la mère était presque dissipée. On croyait que les conseils, après avoir sanctionné le renvoi de trois directeurs et voté une dispense d'âge, procéderaient à la nomination de Bonaparte et que tout serait terminé. Albert pensait que M. de Talleyrand serait un des directeurs remplaçants, et j'en étais aise, parce que sa nièce était mon amie.

Ma mère parut étonnée que Mme Lætitia n'eût pas été chercher sa belle-fille dans une pareille circonstance. Elle le dit à son amie.

— Signora Panoria, répondit-elle, ce n'est pas là que je dois aller pour avoir le cœur content, c'est chez Julie, chez Christine. Voilà où je vois mes fils heureux, mais l'autre... non, non !

Et finissant sa phrase elle serrait les lèvres et ouvrait les yeux, ce qui était un mouvement très caractéristique chez elle pour indiquer que ce qu'elle venait de dire l'intéressait fortement.

Tandis que Mme Lætitia nous parlait des dangers auxquels elle avait soustrait sa jeune famille, ses enfants couraient de nouveaux hasards à Saint-Cloud. Mais la tranquillité de Paris n'était nullement troublée et tout était si tranquille que notre partie de spec-

(1) Moreau a dit depuis qu'il n'y était pas allé. Cela n'est pas, il ne fut pas reçu. La note qui relate ce fait n'est nullement juste.

tacle ne fut pas dérangée. A sept heures, ma mère fit mettre ses chevaux. Mme Bonaparte avait fait venir sa voiture, parce que, ma mère n'ayant qu'une voiture-coupé, nous n'aurions pas pu tenir toutes quatre dans la même. Albert n'était pas avec nous. Je pense qu'il était avec Joseph. Nous partîmes pour Feydeau. La salle était aussi remplie que les jours de représentation ordinairement courue. Il n'y avait pas foule, mais il y avait monde. A cette époque, le théâtre Feydeau était le théâtre le plus agréable. Elleviou, Martin, Mme Saint-Aubin, Mlle Philis, Juliet, Chenard, toute cette réunion d'excellents acteurs attirait continuellement la foule. Je ne me rappelle plus quelle était la première pièce ; la seconde était *l'Auteur dans son ménage*.

Depuis que nous étions arrivées, Mme Bonaparte paraissait être dans une disposition d'esprit tout à fait agitée et inquiète. Elle ne disait rien, mais elle regardait souvent la porte de la loge, et nous voyions, ma mère et moi, qu'elle s'attendait à voir arriver Albert ou mon beau-frère, mais la soirée s'écoula sans qu'aucun d'eux parût. Dans l'entr'acte, il y eut un peu d'agitation dans le parterre ; c'était un homme qu'on arrêtait pour avoir volé je ne sais quoi. Mme Bonaparte tressaillit, mais sans parler : cette femme a vraiment une âme forte. Le rideau se leva. La pièce se jouait fort tranquillement, lorsque les acteurs s'arrêtèrent tout à coup et *l'auteur dans son ménage lui-même* s'avança sur le devant de la scène. Et ayant fait sa révérence au public, quoiqu'il fût en robe de chambre de basin blanc, il dit à très haute voix :

— Citoyens, le général Bonaparte a manqué d'être assassiné, à Saint-Cloud, par les traîtres à la patrie...

En entendant ces paroles, Mme Leclerc jeta un cri terrible qui fit à l'instant même tourner tous les regards vers la loge (1), malgré l'agitation qu'avait excitée cette nouvelle. Mme Leclerc continuait à crier et sa mère, qui, certes, avait été frappée aussi douloureusement qu'elle, n'était occupée qu'à la calmer. Elle était elle-même fort pâle et put à peine prendre le verre d'eau que nous lui fîmes apporter par l'ouvreuse.

Cependant il fallait sortir. Il n'était que neuf heures et demie. Mme Bonaparte avait renvoyé sa voiture et ma mère n'avait demandé également la sienne que pour la fin du spectacle. Mais,

(1) N° 11, premières grillées.

par un hasard heureux, il se trouva que notre domestique était dans le corridor et nous dit que notre voiture était en bas. Ma mère proposa alors à ses amies de les emmener, car l'état de Mme Lætitia surtout devenait alarmant :

— Je vais vous reconduire chez vous, lui dit ma mère, et puis je mènerai Paulette chez elle.

— Non, non, dit Mme Bonaparte ; allons rue Chantereine, chez ma belle-fille ! Ce n'est que là que nous aurons des nouvelles certaines.

Et la pauvre mère tremblait au point de ne pouvoir marcher. Et, pourtant, elle était calme en apparence et ne pleurait pas.

Nous nous entassâmes comme nous pûmes dans notre voiture et, en peu d'instants, nous fûmes rendues rue Chantereine. La cour, l'avenue, tout était encombré de chevaux, de voitures, de gens à pied qui se heurtaient, qui criaient. C'était un vacarme à rendre sourd.

— Je voudrais n'en avoir des nouvelles que de Lucien et de Joseph, dit ma mère à Mme Bonaparte lorsqu'elle descendit de voiture. Comme je ne connais pas madame votre belle-fille, je ne puis me présenter chez elle....

— C'est égal ! s'écria Mme Lætitia, dans un moment comme celui-ci ! Et une amie comme vous !

Ma mère ne voulut jamais consentir à monter. Au bout de quelques instants nous vîmes descendre mon beau-frère qui arrivait de Saint-Cloud. Il nous donna une foule de détails.

Mon beau-frère remonta chez Mme Bonaparte, il ne pouvait nous reconduire. En rentrant, nous trouvâmes Brunetière qui nous attendait. L'excellent homme était atterré ; il aimait beaucoup Gohier et sa chute l'affligeait douloureusement. Ma mère lui raconta ce qu'il ne savait pas encore et partit pour tenter de voir son ami malheureux. M. Brunetière avait un caractère que n'effrayait pas l'infortune.

Peu de jours après le 18 brumaire, causant sur les événements qui avaient précédé et suivi cette journée, Gohier ne parla de Bonaparte qu'avec une extrême aigreur, mettant même une affectation ridicule à lui refuser un talent transcendant.

« Oh ! pour cela, lui dit M. Brunetière, c'est aussi trop fort. — Pas du tout, répondit Gohier. Les fautes des uns font souvent les succès des autres ; et, si lorsque le général Bonaparte vint à Paris après fructidor, Moulins, Barras et Ducos avaient voulu me

seconder, ce petit monsieur-là ne serait pas à leur place et à la mienne. Était-ce donc si difficile? — Mais, à ce qu'il me semble, dit M. Brunetière, la chose n'aurait pas été bien aisée. Quel prétexte prendre? — Lequel? Nous en avions vingt, dont le moindre pouvait le faire passer à une commission militaire. D'abord le 18 fructidor conçu par lui, exécuté par ses ordres. — Mais il me semble que c'était pour sauver la république? — Oui! un beau salut vraiment; en mutilant toutes les parties de son administration, en portant la main jusque dans le sein du Directoire, en voulant faire fermer nos sociétés politiques! Allons donc, il était en cela le premier conspirateur! »

Gohier oubliait ou voulait oublier, en parlant ainsi, que Carnot avait été sacrifié à une intrigue à laquelle le général Bonaparte était étranger, du moins je crois en avoir acquis la certitude; et quant au Manège, à la Société de la rue du Bac, c'est un autre point de question. M. Brunetière, qui avait de l'esprit et un sens assez droit lorsqu'il n'était pas en colère, ce qui lui arrivait dix fois sur douze en discutant, fit observer à Gohier qu'il était impossible de traduire un homme devant une commission militaire sur de pareilles pauvretés, et surtout quand il était si chargé de lauriers « qu'il n'en peut marcher », disait-il.

— Ecoutez donc, mon cher Gohier, nous sommes avocats tous deux et nous pouvons dire comment on peut être mis en accusation.

Gohier leva encore une fois les épaules.

— Et les contributions qu'il levait en Italie! il n'était peut-être pas concussionnaire?

— Mais, mon cher ami, vous voulez rire? Avez-vous fait passer à une commission militaire Masséna, Brune et vingt autres qui en ont fait encore plus que lui? Car, en résumé, il n'en est pas plus riche. La république Cisalpine lui a donné, *à lui général* Bonaparte, de fort beaux diamants qu'il a pu accepter sans nul remords (1). Allons! allons! la mise en jugement n'était pas facile à faire.

(1) Il n'est point vrai qu'il ait rapporté trois millions de l'armée d'Italie. J'ai su la somme précise, à un centime près; mais j'ai perdu la note qui en parle; tout ce que je puis affirmer sur ma conscience, c'est que cette note ne montait pas à un million. Au surplus, il est bien vrai de dire que la chose importe peu.

— Eh bien ! il fallait accepter sa démission le jour où il l'offrit. Rewbel fut le seul qui eut du cœur ; il lui présenta la plume, en lui disant : *Vous voulez vous retirer du service, général? La république y perdra sans doute un brave et habile chef, mais elle a encore des enfants qui ne l'abandonneront pas.*

Le résultat de cette bravade, poursuivit Gohier, fut que Bonaparte ne prit pas la plume, qu'il ne donna pas sa démission et qu'il partit pour l'Égypte, emmenant l'élite de nos troupes, la fleur de notre littérature, nos plus habiles savants et toute notre marine. Nous lui avions montré de la défiance parce qu'il la méritait, et il nous a échappé.

Il fallait le frapper, ajouta l'ex-président du Directoire encore froissé et endolori de sa chute, il fallait le frapper, et sans pitié. La république existerait encore. C'était mon avis. Mais Sieyès, qui était son complice (1), a bien eu assez de force dans notre conseil pour faire accepter la démission de Bernadotte que celui-ci n'avait pas donnée, étant ministre de la guerre, pour l'envoyer au loin, et il n'a pas articulé un mot pour faire prendre celle d'un factieux quand il bravait le premier pouvoir de la république, en la lui offrant avec insolence.

Je le répète, ajouta-t-il avec force, si l'on m'avait écouté, tout aurait été facilement arrangé.

Cette conversation tenue par Gohier à M. Brunetière, et que je viens de rappeler dans sa plus stricte exactitude, donne l'idée du danger qui fut révélé à Bonaparte lorsqu'il insista sur son départ pour l'Égypte. Non-seulement l'Orient l'avait toujours attiré, mais dans le moment où sa gloire venait de prendre place dans l'immortalité, par ses admirables succès en Italie, il devait tenir à cette vieille Europe, dont chaque écho redisait ses hauts faits. Il a donc fallu qu'au vif désir d'aller réveiller les vieux cris de guerre de nos croisés il se joignît une intention positive d'échapper à un péril certain qui lui était connu. Je parlerai plus tard de plusieurs faits qui précédèrent et suivirent son départ de Paris, qui feront juger de la vérité de mon assertion et que je n'ai connus qu'après mon mariage, par Junot et par ses amis.

(1) C'est un mot vide de sens, et que Gohier répéta plus de dix fois dans cette conversation. Bonaparte ne conspirait pas avant son départ pour l'Egypte, si tant est qu'il ait jamais conspiré autrement que par les sottises et les fautes du Directoire.

Quelque temps après cette conversation, Gohier rencontra Moreau chez M. Garat. Le général fut embarrassé de cette rencontre et voulut essayer une justification qui ne pouvait être que maladroite.

— Général, lui dit Gohier avec dignité, je suis par mon état appelé à lire dans les consciences. Ne me forcez pas à vous dire que je ne vois dans la vôtre rien qui puisse vous excuser.

Moreau voulut élever la voix et paraître blessé des paroles amères de Gohier.

— Général ! lui dit celui-ci, je ne vous cherchais pas, et surtout ne vous interrogeais pas. Je ne veux point poursuivre une conversation qui doit être aussi pénible pour vous que désagréable pour moi. J'ajouterai seulement, dit-il en touchant légèrement le pommeau de l'épée de Moreau, que maintenant il manque là un trousseau de clefs.

Moreau devint fort pâle. Le coup avait porté. Il balbutia quelques mots que Gohier feignit de ne pas entendre, en s'éloignant de lui. On prétend qu'il a déploré sa faute et qu'il a cru la racheter en disant : *Je saurai la réparer*. Si c'est en pointant les canons russes contre les phalanges françaises, il a prouvé par là seulement qu'il ne savait jamais ce qu'il avait à faire.

Lorsque mes souvenirs me ramènent à l'époque du 18 brumaire je ne puis me rappeler sans émotion un temps et des événements aussi magiques. Trente-trois jours seulement s'étaient écoulés depuis que Bonaparte était débarqué à Fréjus, et déjà il avait renversé le gouvernement honteux qui pesait sur la France ! Il lui en avait imposé un nouveau dont les rouages commencèrent à marcher dès le premier jour. Il avait calmé les inquiétudes, dissipé les alarmes et ranimé toutes les espérances.

La révolution du 18 brumaire est la plus importante, sans aucun doute, DES NEUF (1) que nous avions éprouvées dans l'espace de sept ans. Non seulement elle changeait entièrement la destinée de la France, mais quelle influence ne devait-elle pas exercer

(1) 1° 31 mai (chute des Girondins) ; 2° 5 avril (mort de Danton et de Camille Desmoulins, chute du parti des cordeliers) ; 3° 9 thermidor ; 4° 12 germinal (défaite de Barrère, Collot d'Herbois, Billaud-Varennes) ; 5° 1er prairial (supplice de Romme, Soubranie, etc. ; défaite des jacobins) ; 6° 13 vendémiaire (le gouvernement directorial) ; 7° 18 fructidor (réémigration des émigrés) ; 8° 30 prairial (combat des directeurs entre eux, Sieyès et Barras vainqueurs de Merlin de Douai, Treilhard, etc.), 9° Journée de brumaire (établissement du gouvernement consulaire).

aussi sur l'Europe, sur le monde! Et cependant aucun des événements qui l'avaient précédée ne s'était passé avec autant de calme apparent. On était si fatigué du Directoire que tout à sa place eut été accueilli. On fut donc heureux d'avoir à obéir à une autorité qui présentait une garantie ; car le passé répondait de l'avenir que le général Bonaparte annonçait à la France. On ne voyait que lui dans cette trinité consulaire ; Sieyès et Roger-Ducos étaient inaperçus dans l'ombre et le jeune général servait seul de point de mire à des yeux fatigués de larmes, qui depuis si longtemps cherchaient, sans l'apercevoir, un fanal qui leur indiquât un port.

Il est un fait surtout, dont la haine a commencé par répandre le bruit (1), que les amis de Bonaparte ont dédaigné de combattre, et que la crédulité et la sottise ont fini par adpter. C'est la peur dont le général Bonaparte aurait été saisi en entrant dans la salle des Cinq-Cents à Saint-Cloud, le 19 brumaire.

D'abord il est faux que le 19 brumaire il ait parlé dans le conseil des Cinq-Cents en manière de discours. C'est la veille, aux Anciens qu'il dit ces paroles remarquables :

— Qu'on ne cherche pas dans le passé des exemples qui pourraient retarder notre marche ! Rien dans l'histoire ne ressemble à la fin du xviii[e] siècle. Rien dans la fin du xviii[e] siècle ne ressemble au moment actuel. Nous voulons une république fondée sur la vraie liberté. Nous l'aurons ! Je le jure.

Ce discours, prononcé au conseil des Anciens le 18 brumaire, précéda la revue qui fut passée dans les Tuileries mêmes et l'allocution si remarquable que le général adressa à Bottot, envoyé du Directoire :

— Qu'avez-vous fait de cette France que je vous ai laissée si brillante ? Je vous ai laissé la paix, je retrouve la guerre. Je vous ai laissé des victoires, je retrouve des revers. Je vous ai laissé les millions de l'Italie, je retrouve des lois spoliatrices et partout la misère !... etc., etc.

Certes, il y avait assez de vigueur dans ces paroles pour éloigner toute pensée de pusillanimité. Cependant, le 18 brumaire, il

(1) Dans plusieurs mémoires contemporains, ceux de Gohier, de Bourrienne, il est vraiment curieux de voir comment cette journée est racontée. Que M. de Mongaillard écrive dans ce sens, cela est simple ; mais Bourrienne! Bourrienne !

était au milieu de Paris. La Révolution était loin d'être consommée et il courait un vrai danger. Quant au mouvement qui fut remarqué en lui dans la salle des Cinq Cents à Saint-Cloud, en voici l'explication. Elle n'est point présumée, elle est réellement la vérité.

Lorsque le général Bonaparte entra dans l'Orangerie, dès qu'il parut, des cris violents furent poussés contre lui : *A bas le Cromwell ! Pas de dictateur ! Hors la loi !*

Le général Bonaparte savait bien que le conseil des Cinq-Cents était formé de républicains exaltés et de partisans enthousiastes de la Constitution de l'an III. Mais il avait plus compté sur le succès des soins de Lucien, qui avait travaillé toute la nuit à grossir le parti de son frère. Il est de fait que cet accueil, sans l'effrayer, au point surtout de lui faire perdre la tête, lui causa non seulement de la surprise, mais cette surprise l'empêcha de trouver à l'instant même les paroles qu'il voulait opposer aux vociférations qu'il entendait. Il réfléchit pendant quelques secondes à ce qu'il devait faire et son parti fut bientôt pris. Il s'agissait, dans ce même instant, de faire décider la question ; jamais ce résultat n'aurait eu lieu par suite d'une discussion. Peut-être même aurait-il été assassiné et, s'il en avait couru la chance, il n'aurait pas été brave, il n'eut été qu'un sot. Ce coup d'œil d'aigle avec lequel il envisageait toutes choses parcourut rapidement ce qui l'entourait. Cet examen dura quelques minutes, et la médiocrité, jugeant d'après elle-même, attribua le silence et l'inaction de Bonaparte à la peur. Mais il n'était pas entouré seulement de ceux qui pensaient ainsi peut-être d'après eux-mêmes. Moi aussi j'ai recueilli les jugements de témoins oculaires, qui ayant le libre usage de leur raison et un mérite à la hauteur de celui qu'ils regardaient, ont compris sa grande âme bien loin de l'injurier.

Ensuite il est difficile de croire à tant de choses faites et dites pendant le très court espace de temps que le général Bonaparte passa dans la salle du conseil des Cinq-Cents. Ce ne fut qu'une apparition. Et avec la même franchisse que je mets à le défendre de l'accusation de lâcheté, je dirai que je ne crois pas que le poignard ait été levé sur lui. Ce fut Lucien qui, après le départ de son frère, courut un vrai danger.

Je sais bien qu'on a beaucoup parlé de cette tentative d'assassinat. Peut-être le général Bonaparte y a-t-il cru lui-même. Du moins est-il vrai, que, lorsqu'il fut dans la cour du château, il

le dit aux troupes. Mais je le répète, je ne le crois pas. Ce n'est cependant aucun doute sur la haine de Pépé Arena contre Bonaparte qui me fait douter du fait, mais c'est tout simplement la manière dont les choses se sont passées.

Une particularité assez remarquable, c'est que ce même jour Bonaparte en parlant aux troupes ne s'arrêtait jamais et qu'il ne marchait qu'en zig zag. Pourquoi ? Avait-il peur d'un coup de pistolet tiré des fenêtres ? Cette conjecture pourrait bien être juste.

Mon beau-frère était sur le perron lorsque Bonaparte descendit. Son amitié pour Lucien lui donnait de vives inquiétudes relativement au sort du jeune tribun. Il voyait son frère faisant sa harangue, sa promenade tortueuse et ne s'occupant pas du secours à envoyer au président du conseil des Cinq-Cents qui pouvait être égorgé sur sa chaise curule. Il s'approcha de Bonaparte et lui nomma Lucien. Le général se tourna aussitôt vers un officier qui était à quelques pas de lui.

— Colonel Dumoulin, lui dit-il, prenez un bataillon de grenadiers et allez délivrer mon frère.

Le choix que fit le général Bonaparte de cet officier montre à quel point il savait se servir des moindres circonstances qui pouvaient lui être utiles. Le colonel Dumoulin était le premier aide de camp du général Brune, qui commandait alors l'armée de Hollande (1). Déjà Moreau avait donné sa garantie publique en se servant de gardien aux directeurs. Le premier aide de camp de Brune, commandant le bataillon qui dispersait le conseil opposant, donnait fortement la pensée que Brune lui-même était d'accord avec Bonaparte. Cette assurance pour beaucoup de gens était plus que suffisante pour balancer la crainte qu'avait d'abord inspirée la retraite de Jourdan et de Bernadotte, connus tous deux pour de chauds républicains. Je suis sûre que Bonaparte n'avait eu d'abord aucune idée arrêtée à cet égard. Mais, avec cette conception vive et rapide qui embrassait tout d'un regard, dès qu'il eut aperçu le colonel Dumoulin, ce fut son nom qui sortit de sa bouche.

Enfin nous avions un gouvernement qui promettait un avenir, qui présentait une sorte de sécurité. Ma mère, qui était portée par le cœur à trouver un bon côté à tout ce qui était fait par l'un des Bonaparte, ne vit d'abord dans la conduite de Na-

(1) Brune commandait alors en chef une armée belle et triomphante.

poléon que celle d'un jeune enthousiaste qui voulait libérer sa patrie des maux qui la désolaient. Ne s'occupant jamais sérieusement de politique, elle n'avait vu de la Révolution que ses horreurs et ses mouvements bruyants. Celui du 18 brumaire, qui s'était opéré sans avoir fait tirer un seul coup de fusil, ne lui semblait donc pas une révolution. Et cependant jamais il n'y en eut une plus sérieuse pour nous et pour l'Europe. C'était depuis sept ans le neuvième changement, non pas de gouvernement, mais enfin de pilote au gouvernail.

Lucien fut presque immédiatement nommé au ministère de l'intérieur. Il en voulait un autre. Mais dès cette époque, il rencontra dans sa route un ennemi qui fut acharné à sa perte et ne l'abandonna qu'après l'avoir consommée. Cet homme était Fouché. C'est pour moi une véritable énigme que la confiance que Napoléon lui accordait, tout en ne l'aimant pas. Il avait de l'esprit et du talent, sans aucun doute. Mais cet avantage neutralisait-il toute l'importance du danger dont il entourait Napoléon? Non. Et je dirai de même *non* et *encore non* d'un autre talent ou plutôt d'un autre esprit bien au-dessus de celui de Fouché, qui, étant investi comme lui de la confiance de Bonaparte, a également contribué à le perdre (1).

Mme Lucien ne fut pas contente du changement de fortune de son mari. Toute cette grande représentation l'effrayait. Il lui fallait donner tous son temps à des devoirs qui lui paraissaient avec raison bien moins importants que ceux qu'elle aimait tant à remplir. Elle venait souvent le matin *conter toutes ses peines*, comme elle le disait, à ma mère et lui demander en même temps une foule de conseils pour la position nouvelle et difficile dans laquelle elle se trouvait.

Mais une circonstance qu'elle était loin de prévoir lui donna tout à la fois du courage et du bonheur. Ce fut le changement qui s'opéra en sa faveur dans les sentiments de son beau-frère. Le premier consul avait un coup d'œil trop juste pour ne pas voir tout ce que le cœur de Mme Lucien renfermait de belles et d'excellentes qualités. Il l'aima bientôt avec une tendresse vraiment

(1) Dans les longues heures de sa captivité de Sainte-Hélène, la victime prisonnière a dû songer avec repentir à son obstination constante à repousser tous les avertissements qui lui furent donnés relativement à l'un de ces deux personnages. Je parlerai plus tard d'une conversation que j'eus moi-même, à cet égard, avec l'empereur en 1806.

fraternelle. Lorsqu'elle en eut l'assurance, elle vint toute joyeuse l'apprendre à ma mère, en lui montrant une très belle parure que Mme Bonaparte lui avait donnée par ordre du premier consul et, je crois bien, à son grand regret, car elle n'aimait ni Lucien ni sa femme.

Je n'ai pas parlé du séjour que nous avions fait à la terre de Lucien quelque temps avant les grands événements. Tous les frères de Napoléon avaient alors de belles propriétés dans lesquelles ils se plaisaient à réunir du monde. Joseph avait Morfontaine (1) ; Lucien le Plessis-Chamant ; Mme Leclerc, Montgobert, etc.

Je ne crois pas avoir dans toute ma vie, même aux temps les plus joyeux, fait d'aussi bons rires que pendant les cinq ou six semaines que nous passâmes au Plessis-Chamant.

Ce souvenir de châteaux et de maisons de campagne me rappelle la catastrophe dont fut témoin le château de Vitry. M. du Petitval, qui alors en était propriétaire, y fut assassiné avec cinq ou six autres personnes de sa maison et de sa famille. Voici des détails authentiques sur cette malheureuse affaire.

Dans la nuit du 1er au 2 floréal de l'an IV, une troupe d'assassins s'introduisit dans le parc de M. du Petitval, à Vitry, par une petite maison donnant sur la place de danse du village et située à l'extrémité de l'enclos dont elle faisait partie. La première victime fut Mme Duchambon, belle-sœur de M. du Petitval, qui, n'ayant aucune défiance, logeait presque seule dans cette habitation isolée. Les monstres l'assassinèrent ainsi que sa femme de chambre, mais ne volèrent rien. Ceci est fort remarquable et doit être suivi dans toute cette affaire. Une fois maîtres de cette petite maison, les brigands ou plutôt les assassins le furent du château. La belle-mère de M. du Petitval fut massacrée à coups de sabre dans son lit, dans la chambre qu'elle occupait au rez-de-chaussée dans le petit château (2), ainsi que sa femme de chambre ; le valet de

(1) Je ne sais où j'ai lu, il n'y a pas longtemps, que Joseph, ayant reçu de Mme Bonaparte une somme de quarante mille francs pour lui acheter Morfontaine, garda la terre pour lui. D'abord il fallait ajouter bien des fois quarante mille francs pour acheter Morfontaine, et puis Mme Bonaparte avait acheté la Malmaison bien avant que Joseph n'achetât Morfontaine. Il est comique d'examiner à quel point on dit des choses absurdes en parlant de choses et de personnes qui vous sont inconnues. Morfontaine acheté pour quarante mille francs ! La maison de Valière peut-être.

(2) Le Petit-Vitry.

hambre de M. du Petitval fut aussi une des victimes. Quant à on maître il périt d'une manière plus étrange et qui devait enore augmenter l'obscurité répandue sur cette mystérieuse et troce affaire.

On prétend que, le 1er floréal, M. du Petitval avait reçu une ettre anonyme, dans laquelle on le prévenait qu'il eût à fuir, arce que, cette même nuit du 1er au 2, il devait être arrêté ; qu'en onséquence on lui conseillait de se sauver, mais surtout *d'emorter ses papiers*. Ceci a été dit sans pouvoir être prouvé. Mais e qui est positif, c'est que, la veille de cette horrible boucherie, n vit à Vitry même un grand nombre de ces soldats de la léion de police, alors casernée à Paris, qui avait pour colonel un ommé Prevost, ancien comédien et ne valant pas beaucoup mieux ue les soldats sous ses ordres. Ces soldats étaient répandus dans e village, buvant dans les différents cabarets. Tout ceci va se ejoindre avec un dernier fait.

M. du Petitval fut trouvé dans l'une des allées de son parc, assommé de plusieurs coups de bûches, qui lui avaient fracassé la ête. Il était presque habillé et il est sûr que le malheureux était orti de son appartement pour se sauver, emportant ses papiers vec lui ; car le lendemain on trouva sur la côte des vignes, lieu ppelé *le Saint-Martin*, le portefeuille de M. du Petitval, mais abolument vide. Près du cadavre était un bouton de métal blanc sur equel était gravé : *Légion de police*. Il est probable que M. du etitval, qui était très grand et très fort, avait arraché ce bouton l'un de ses assassins en se débattant. Son malheureux enfant, ui était proscrit comme ses parents sans doute, fut sauvé par un e ces hasards qu'on ne peut expliquer. Il était confié aux soins e la femme de charge. Effrayée par le bruit sinistre des assassins le bruit plus affreux encore des cris de leurs victimes, cette mme sortit de sa chambre ayant l'enfant dans ses bras et, trarsant le vestibule, elle trouva une foule d'hommes en vestes anches, coiffés d'un bonnet de police, ayant tous le sabre à la ain. Ces hommes ne lui dirent rien et la laissèrent tranquillement passer. Il est probable qu'ils crurent que cet enfant était le ien, car autrement pourquoi auraient-ils épargné le fils de celui u'ils venaient de massacrer pour une cause qui, bien certainement, devait demander extinction *d'héritiers*, pouvant un jour *réamer* et *venger* ?

Rien ne fut volé. On retrouva l'argenterie, toutes les choses de

prix que renfermait le cabinet de M. du Petitval. Sa belle-mère et sa belle-sœur avaient des diamants, des montres Tous leurs bijoux furent retrouvés sur leur cheminée et dans leur secrétaire. On eut la maladresse de ne pas faire voler autre chose que des papiers. Mais voici la suite de cette ténébreuse tragédie. Elle n'est pas moins curieuse que ce qui l'a précédée.

On porta plainte. Elle fut reçue. Des procès-verbaux, par suite d'enquête, furent dressés et recueillis et pendant quelques jours une sorte d'activité sembla vouloir assurer que la justice allait prendre en main la vengeance. Mais tout à coup les poursuites parurent se ralentir et bientôt tout demeura enseveli dans un mystère impossible à pénétrer.

Mais, si la justice s'endort un moment, elle se réveille enfin et demande à punir. En vain, sous le Directoire, les assassins de la famille du Petitval furent-ils à l'abri du châtiment légal et juridique. Le tribunal de l'opinion, haute cour souveraine, toujours assemblée pour juger sans pitié, avait déjà cité à sa barre ceux que le bruit public accusait du meurtre de Vitry. Cet appel ne fut pas suffisant. La morale n'était pas vengée et les victimes n'existaient plus !

J'étais un jour dans la chambre de Mme Bonaparte, aux Tuileries (c'était peu de temps après mon mariage). Le premier consul s'y trouvait également. Mme Bonaparte insista pour qu'il consentit à voir une personne qui attendait, et « envers laquelle, disait Mme Bonaparte, je me suis engagée ; car je lui ai bien promis qu'elle te verrait ». Et puis elle regardait le premier consul en lui prenant la main d'un air caressant, qui dans ce moment redoublait de charme ; car au fait elle était bonne et, lorsque sa légèreté ne venait pas au travers d'une action bienveillante, elle arrivait à bien.

— J'ai déjà dit, répondit le premier consul, que je ne voulais pas donner d'audience pour cette affaire-là. Des accusations sans preuves, quelque fondées en apparence qu'elles puissent être, n'ont d'autres résultats que du scandale de plus. Au reste, ajouta-t-il après avoir marché quelque temps sans parler, fais entrer ton monsieur, mais pas ici, là — et il indiquait le petit salon qui était avant la pièce tenant à la chambre à coucher — j'aurai l'air d'entrer chez toi et tout se passera naturellement.

— J'ai promis à Cambacérès, dit-il à Duroc qui paraissait le regarder avec étonnement, je ne puis agir autrement.

Je voulus me retirer.

— Non, non, dit le premier consul, restez au contraire, madame Junot; cela me convient pour ce que je veux faire.

Je restai donc. Le premier consul demeura dans la chambre à coucher. On introduisit le monsieur. C'était un homme de cinquante ans à peu près, d'un extérieur encore agréable, ayant de bonnes manières et en tout l'apparence d'un homme comme il faut. Il était le parent et l'ami des du Petitval et du jeune héritier de cette famille infortunée qui lui paraissait demander et justice et vengeance (1). Mme Bonaparte s'approcha de lui avec l'expression d'un vif intérêt. A peine lui avait-il dit quelques mots que le premier consul sortit de la chambre à coucher. Mme Bonaparte lui présenta son protégé, qui lui remit aussitôt un mémoire relatif à son affaire. Ce mémoire me parut avoir plusieurs pages d'une écriture fine et serrée. Le premier consul le prit et le parcourut rapidement; mais il était évident qu'il y mettait de l'attention. Comme je savais, par Mme Bonaparte, que c'était de l'assassinat de la famille du Petitval qu'il était question, je mettais un extrême intérêt à tout ce que je voyais et entendais. Après avoir mis quelque temps à parcourir le mémoire qu'il lui avait donné, le premier consul dit à M de Bois-Préau :

— Cette affaire, monsieur, est délicate. Son horreur en augmente les difficultés. Vous accusez avec de simples preuves morales, elles ne suffisent pas au tribunal de la loi. A celui de l'opinion... c'est une autre chose. La richesse de ceux que vous accusez ne les blanchira pas devant l'une ni devant l'autre. Mais il est à croire que leur position dans la vie, si ce n'est dans le monde, leur aura fourni des moyens de sûreté.

Le premier consul, tout en parlant, en marchant — comme c'était son habitude — en ayant ses mains derrière son dos, allait d'une chambre à l'autre avec M. de Bois-Préau. Je ne sais ce que ce dernier lui dit, mais le premier consul lui répondit :

— Je le sais, je le sais. Mais les preuves ? les preuves sont ici indispensables.

— Les preuves sont sans doute nécessaires, dit M. de Bois-Préau.

(1) La mort du jeune Petitval a bien pu être le résultat de l'effroi qu'a éprouvé le malheureux enfant ; mais elle était naturelle. Du moins cette opinion était-elle celle de toutes les personnes qui suivirent alors cette épouvantable affaire. Son parent avait tort dans cette circonstance. Au reste cette démarche était la seconde qu'il faisait.

Cependant, général, je pense, et tous les amis et les parents des malheureuses victimes sont dans la même persuasion que moi, que, si vous vouliez prendre le soin de la vengeance comme chef de l'Etat, elle serait assurée.

Le premier consul se mit à sourire.

Vous me croyez plus de pouvoir que je n'en ai et que *je ne veux même en avoir*, dit-il à M. de Bois-Préau, mais, quand je l'aurais, je n'en userais pas. La justice est là. Pourquoi l'un de vous ne l'invoque-t-il pas ? Si vous craignez les conséquences, adressez-vous à l'autorité pour qu'elle ait à connaître du crime, et le ministère public fera son devoir. Quant à moi, je ne suis pas en mesure de vous prêter appui en cela. J'en suis fâché.

Le premier consul salua alors M. de Bois-Préau, qui, comprenant que sa visite ne pouvait être plus longue, se retira avec un air de tristesse que le premier consul remarqua probablement, car il lui dit, comme il était déjà à la porte :

— Je suis vraiment fâché, je vous le répète, de ne pouvoir vous obliger en ceci ; d'autant... que...

Mais comme s'il eût craint de laisser deviner sa pensée, il s'arrêta aussitôt et, prenant sur la cheminée le mémoire que lui avait remis M. de Bois-Préau, il le lui présenta pour qu'il eût à le remporter.

— Je vous prie de vouloir bien le garder, mon général, dit M. de Bois-Préau.

Le premier consul fronça légèrement le sourcil et tendait toujours la main en faisant un mouvement qui indiquait de l'impatience.

— Ce n'est pas *une pétition* que j'ai eu l'honneur de vous remettre, poursuivit le solliciteur, c'est une relation un peu plus détaillée seulement que celles que les journaux ont donnée dans le temps, de ce malheureux événement.

Le premier consul hésita un instant ; puis il remit le papier sur la cheminée et dit, en saluant avec un sourire gracieux :

— Je l'accepte donc comme *relation*.

Lorsque le solliciteur fut sorti, le premier consul reprit le mémoire et le lut cette fois avec une grande attention. Il se promenait tout en lisant et, par intervalles, laisait échapper des mots qui annonçaient une profonde indignation.

— Mais c'est une infamie ! dit-il enfin. Comment nos neveux pourront-ils croire que des Français ont été égorgés par des

Français à une lieue de Paris, sans que ce crime ait été vengé par les lois, et cela dans l'heure qui a suivi ! C'est affreux !

Il se promenait rapidement et il relisait le mémoire :

— Cela n'est pas croyable ! Et une police inerte, au moins, si elle n'est pas coupable ! Ce n'est pas Dubois qui aurait agi ainsi !... Hum !... Qu'on aille dire au citoyen Cambacérès que j'ai à lui parler, poursuivit-il en se tournant vers Duroc.

Et il sortit en frappant la porte avec force.

Lorsqu'il fut parti, Mme Bonaparte nous dit que depuis longtemps l'opinion du premier consul était formée à l'égard de cette horrible aventure et que cette opinion était celle de Paris. Des meurtres commis par les chauffeurs étaient alors très fréquents. Mais les circonstances de celui-ci étaient vraiment remarquables.

CHAPITRE XII

1800 — Passage du Saint-Bernard. — Marengo. — Délire du peuple de Paris. — Nous verrons plus tard — Mort de Desaix et de Kléber. — Mme Bonaparte prend des attitudes de souveraine. — Moreau bat les Autrichiens. — Le corps des serins. — Mort de Mme Lucien. — Plus que du dévouement. — Rancune de Bonaparte contre Kléber. — Il tire l'oreille de Junot et lui donne le commandement de Paris ; mais il faut qu'il se marie. — Souvenirs d'Égypte. — A la recherche d'une femme. — Chez Mme de Permon. — Bruits de mariage. — Dites : oui ou non ; Loulou se sauve. — Et le premier consul ? — Il fait un saut. — « Je te donne cent mille francs ». — La conspiration. — Murat et Caroline. — Jalousie de Joséphine.

L'hiver de 1800 fut très brillant en comparaison de tous ceux qui l'avaient précédé. La confiance revenait ; tout le monde voyait le général Bonaparte avec les mêmes yeux et c'était à cette époque le regard de l'attachement que l'on portait sur lui. Quelle destinée il a brisée ! Que de chances il a repoussées ! Combien on l'aimait alors ! Oui, on l'aimait, et on l'aimait partout, et là où n'existait pas l'amour étaient l'admiration et la confiance dans son caractère. Les émigrés rentraient en foule. Il était parfaitement bon pour eux et, si quelques vexations étaient ordonnées par Fouché, en s'adressant au premier consul on était certain d'obtenir justice. Ce que je dis là, c'est la vérité. Je sais bien qu'en lisant mon livre quelques personnes le jetteront avec humeur ; et cependant ces mêmes personnes sont peut-être les obligés immédiats de Napoléon ! Quant à moi, je parle de lui suivant les temps et n'abandonnant jamais ni le héros ni l'homme. Ma plume n'est guidée par aucun autre sentiment que celui me portant à faire connaître Napoléon comme je l'ai vu et comme je l'ai jugé. Je pense en avoir le droit, parce que je ne crois pas qu'il existe un

miroir capable de le refléter à toutes les époques de sa vie, comme je puis demander à mon souvenir de le faire. Je ne trouverai pas toujours d'aussi brillantes, d'aussi pures couleurs pour le peindre. Mais alors, comme maintenant, je dirai ce que j'ai ressenti, je dirai la vérité sur lui. Napoléon a pu être pour beaucoup de monde un homme tout prestigieux, il ne l'est pas pour moi, tout est réel en lui.

Les succès de Masséna, lors de la brillante affaire de Zurich, avaient éloigné le danger pour quelque temps, mais ne l'avaient pas détruit. Le premier consul ne le savait que trop. Le sort de la France était de nouveau menacé. L'Autriche, irritée par tant de revers lorsqu'elle devait compter sur des victoires, était enfin déterminée à tenter un dernier effort et à nous écraser.

Le premier consul eut alors une de ces déterminations qui n'appartiennent qu'au génie. Le passage du Saint-Bernard est effectué. Souvarow avait reculé l'année précédente devant une telle entreprise ; Napoléon en voit la presque impossibilité, mais il la voit pour la vaincre.

La poésie l'a célébré, la peinture l'a retracé. Eh bien, il n'est rien qui en puisse donner aujourd'hui une juste idée à ceux qui n'ont pas fait partie de l'expédition ! Il fallait alors même lire les lettres qu'écrivaient de Milan, de Suze, de Verceil, de la Brunette, ceux qui, après avoir traversé les Alpes, conquéraient encore une fois la belle Italie ! Un enthousiasme général se manifestait avec une énergie qui se communiquait en France aux mères, aux sœurs, aux femmes, aux amis qui recevaient des nouvelles de l'armée. Lorsque ma pensée se reporte à cette époque, je retrouve des sensations qui depuis n'ont jamais été égalées.

Le jour de la bataille de Marengo, Junot, prisonnier des Anglais, débarquait enfin à Marseille et touchait sa terre natale, après une captivité de plusieurs mois (1).

« Combien le bonheur qu'il ressentait de se trouver en France eût été empoisonné m'a-t-il répété mille fois, depuis, s'il avait su que ce même jour les champs de l'Italie nous revoyaient encore combattre, sans qu'il fut auprès de son général ! »

(1) Les prisonniers débarquèrent à Marseille du 14 au 15 juin. Junot avait avec lui le capitaine Lallemand, qui était alors son aide de camp et qui, ainsi que lui, était assez friand des balles et du boulet pour éprouver un vif regret en apprenant qu'une aussi belle fête s'était passée sans eux.

Hélas ! le même jour, presque à la même heure, tandis que le plomb meurtrier de l'Autriche faisait tomber Desaix dans les champs de Marengo, la trahison mettait dans la main d'un fanatique le poignard qui devait tuer Kléber ! Tous deux l'honneur de notre armée, tous deux par une conformité fatale périssent le même jour, presque à la même heure (1).

Que de fois cette même année de la bataille de Marengo, qui fut aussi celle où je me mariai, n'ai-je pas vu le dîner se prolonger jusqu'à neuf heures parce que Bessières, Lannes, Eugène, Duroc, ou Berthier, ou tel autre enfin de ses compagnons d'armes quelquefois tous ensemble, expliquaient à Junot, avide des moindres détails tous ceux de cette affaire mémorable ! Alors la table devenait la plaine de Marengo, un des groupes du surtout figurait le village, les candélabres de bout de table Tortone et Alexandrie, et les poires, les noix, les grappes de raisin représentaient le mieux qu'elles pouvaient les phalanges autrichiennes et hongroises et nos braves phalanges françaises (2).

Desaix avait, comme on le sait, plusieurs aides de camp. Dans le nombre, il y en avait deux qui se faisaient remarquer par l'excès de leur douleur. L'un disait d'une voix brisée de sanglots :

— Ah ! mon général ! pourquoi vous ai-je survécu ? Et l'armée ! Et la France ! Ah ! quelle perte ! Et le bon jeune homme versait de véritables larmes sur le cadavre de celui qu'il regrettait comme le jeune*** regrettait Turenne.

L'autre aide de camp était jeune aussi. Comme l'autre il pleurait... beaucoup même, mais sa douleur se manifestait différemment :

— Ah ! mon Dieu ! mon général est donc mort ! Qu'est-ce que je vais devenir ? Mais, mon Dieu, qu'est-ce que je vais devenir ?

C'est au premier consul lui-même que j'ai entendu imiter l'accent des deux jeunes officiers. L'un deux pleurait encore son général bien des années après sa mort. C'était une digne et honnête créature que Rapp, un bon camarade et en tout un homme fort au-dessus de la ligne où il s'était lui-même placé par la brusquerie apparente de ses manières.

(1) Kléber fut assassiné au Caire par un jeune Turc qu'expédia le visir après sa défaite d'Héliopolis.

(2) Je parlerai plus loin d'une représentation que le premier consul nous en donna un jour à la Malmaison en expliquant à Junot une manœuvre de la bataille de Marengo. C'est un des faits les plus curieux possibles.

La nouvelle de la victoire de Marengo arriva à Paris le 21 juin : le gros de l'armée, commandé par le premier consul, avait passé le Saint-Bernard le 20 mai !... L'effet de la nouvelle de cette importante affaire fut de faire monter le tiers consolidé (5 0/0) de vingt-neuf à trente-cinq francs !...

Le jour où la nouvelle de la victoire de Marengo arriva, nous avions été déjeuner et dîner à Saint Mandé. Comme il n'était venu personne que nous de Paris et que la maison était assez isolée, nous ne savions rien lorsque nous rentrâmes le soir dans la ville. Nous eûmes donc l'annonce de la nouvelle avec tout le délire de la joie, qui enivrait le peuple des faubourgs, toujours si ardent, si franc, dans la manifestation de ses sentiments.

Depuis la barrière jusqu'à la maison de Beaumarchais, nous vîmes au moins deux cents feux de joie autour desquels le peuple dansait en criant : « Vive la République ! Vive le premier consul ! Vive l'armée ! » Et tout le monde s'embrassait, et tout le monde se félicitait comme pour un bonheur personnel, un intérêt de famille !

A l'espèce de carrefour formé alors par l'ancienne place de la Bastille, il y avait une foule plus nombreuse encore. On venait de la Cité du quartier Saint-Jacques, de la place Maubert. On passait l'eau dans de petits bateaux pour venir chercher des nouvelles dans une partie de Paris qui devait naturellement en avoir plus facilement que celle-là, qui n'avait pas alors le pont d'Austerlitz pour la réunir à la mère ville et qui était bien plus faubourg que ne l'est aujourd'hui le bord du canal de la Villette. Comme il faisait beau et que ma mère voulait rentrer chez elle le plus tard possible, en revenant de Saint-Mandé, elle avait donné l'ordre à son cocher de prendre la rue du Faubourg-Saint-Antoine, au lieu de suivre celle du Faubourg-Saint-Denis — ce qui était notre chemin — et de rentrer par la rue Caumartin, en suivant les boulevards. Cette idée fut heureuse en ce qu'elle nous fit jouir d'un spectacle vraiment beau : celui d'un grand peuple aimant et reconnaissant.

Oui, dans le moment que je décris et dont le souvenir m'est encore si présent, pendant toute cette journée où il apprit à la fois sa délivrance et sa gloire, le peuple de Paris, je le répète, fut aimant et reconnaissant.

Comme notre voiture allait au pas, nous entendions tout ce qui se disait dans les différents groupes.

— As-tu vu, disait l'un, ce qu'il écrit aux autres consuls ? C'est là un homme ! *J'espère que le peuple français sera content de son armée ?*

— Oui, oui ; s'écriait-on de toutes parts, oui, il en est content !

Et les cris de « Vive la République ! vive Bonaparte ! », retentissaient de nouveau dans les rues, sur les places, dans les carrefours et aux fenêtres des maisons les plus élégantes, avec une sorte de délire.

Albert et moi nous partagions la joie et l'enthousiasme général. Pour ma mère, elle était plus calme et se contentait de faire quelques mouvements de tête en signe d'approbation, mais sans nulle ferveur dans son expression.

— Nous verrons plus tard, disait-elle. Moreau aussi a fait de grandes choses dont on ne parle pas.

L'aigreur qui s'était établie entre ma mère et le général Bonaparte la rendait injuste envers lui. Mon frère et moi le lui dîmes, en riant.

— C'est possible, disait toujours ma mère, *mais nous verrons* !

Lucien Bonaparte, qui occupait alors le ministère de l'intérieur (l'ancien hôtel de Brissac), y donnait de fort belles fêtes dans la galerie que le duc de Brissac avait fait construire dans son hôtel, uniquement pour cet objet. C'est une fort belle galerie, si ce n'est cependant qu'elle est peu étroite pour sa longueur : mais en tout elle atteint bien son but et elle est tout à fait *lieu de fête*.

C'est à l'un de ces bals, auxquels ma mère me conduisait quelquefois, que je vis la belle Mme Méchin, qui faisait alors beaucoup de bruit dans Paris et dont la beauté était fort remarquable.

Mme Bonaparte (1) était assise au fond de galerie et prenait déjà une attitude de souveraine. Les femmes se levaient toutes lorsqu'elle entrait dans le bal et lorsqu'elle en sortait. La bonne et simple Christine la suivait avec son doux sourire sur les lèvres. Et bien souvent on faisait la remarque que si l'une était la femme du premier consul, du premier magistrat de la république, l'autre était celle de son frère et que Mme Bonaparte aurait pu accorder les convenances du monde avec celles de famille en donnant le

(1) Il est entendu, une fois pour toutes, maintenant que je vais souvent en parler, qu'en disant *Mme Bonaparte* j'entends la femme du premier consul. Pour Mme Bonaparte *la mère* j'emploierai toujours ce dernier titre ou son prénom.

bras à Mme Lucien, au lieu de s'en faire suivre ou précéder. Mais Christine s'appelait Mme Lucien, et ce nom n'éveillait aucun bon sentiment dans l'âme de Mme Bonaparte ; entre elle et Lucien c'était une guerre à mort.

Elle était du reste fort bien en apparence avec lui et sa femme, et c'était avec tous les dehors de l'amitié et de la plus entière bonhomie qu'elle se faisait ainsi suivre par eux. Le plaisant de la chose, c'est que Lucien ne l'a jamais remarqué. La bonne Christine en pleurait souvent, mais elle évitait d'aigrir son mari, qui sans nul doute aurait été à l'instant faire une scène, dans les Tuileries mêmes, à Mme Bonaparte. Et il aurait été appuyé par le premier consul qui aimait sincèrement Mme Lucien depuis qu'il avait été à même d'apprécier ses excellentes qualités.

Tandis que le premier consul était vainqueur à Marengo, Moreau battait les Autrichiens sur la rive gauche du Danube et sur le même champ de bataille qui vit la gloire de Villars. La honte de Tallard et de Marsin fut effacée par celle du général Kray (1). Mon cœur de Française doit, pour cette action de la reconnaissance à Moreau. J'ai entendu souvent parler à Junot et à Masséna de cette bataille d'Hochstedt. Ils disaient que les manœuvres par lesquelles Moreau contraignit Kray à quitter son camp d'Ulm étaient des modèles à étudier comme chefs-d'œuvre de stratégie.

La France surgissait de nouveau grande et forte parmi les nations, tout prenait dans l'intérieur une nouvelle vie et un autre aspect. La confiance dans le premier consul était générale dans toutes les classes. Le commerce prospérait. Le clergé entrevoyait le jour où il serait protégé. La noblesse et la haute caste financière, étant françaises, devaient aimer la gloire et voyaient qu'en s'attachant à lui elles en auraient d'abondantes moissons. L'armée de Dijon, « ou de réserve » comme on l'appelait, venait d'en donner une preuve. Lorsque la nouvelle de la formation de cette armée se répandit dans Paris, tous les jeunes gens de qualité, les élégants, tout ce qui s'appelait *incroyables* voulut faire partie de l'expédition. On en forma un escadron qui ne manquait pas de bonne volonté sans doute, mais qui eut le malheur d'être parfaite-

(1) Bataille d'Hochstedt, près de Dillingen. Le général Lecourbe et le général d'Hautpoul ont vaillamment secondé Moreau dans cette brillante affaire. C'était un homme fort remarquable que le général Lecourbe.

ment ridicule. L'uniforme de ce corps était jaune clair. Je crois qu'il a été changé depuis. Mais, au reste, cette entreprise n'eut aucune suite. L'on pense bien qu'aussitôt ceux qui composaient ce régiment furent appelés *serins*. Cela fut cause de quelques duels car les serins n'étaient pas plus facile à mener lorsqu'ils avaient un habit jaune que lorsqu'ils en avaient un bleu ; et M. de Montrond par exemple, avait prouvé de bonne heure à M. de Champagne que son humeur n'était pas endurante.

Vers cette époque nous éprouvâmes un vif chagrin, ce fut la mort de Mme Lucien. J'en fus affectée comme si elle m'eût été unie par des liens plus rapprochés que ceux d'une amitié ordinaire. Sans doute, il n'y avait pas entre nous tous les points de contact qui forment une liaison intime ; mais elle s'était tellement formée depuis son arrivée à Paris que toutes les conversations lui étaient sinon familières, au moins connues. Son imagination méridionale, son amour pour son mari qui lui disait qu'il fallait lui plaire, la justesse de son raisonnement, toutes ces choses réunies lui avaient fait faire des progrès réels. Ma mère, qui lui était tendrement attachée, la pleura amèrement.

Aussitôt que Junot fut arrivé à Paris, il courut chez son général, qui était alors à la Malmaison. Que d'événements avaient eu lieu depuis leur séparation ! Que de miracles un homme avait opérés ! Combien de frais lauriers verdissaient autour de lui de nouveau ! Junot était oppressé en approchant de lui par mille sentiments, où sans doute la joie dominait, mais où il régnait un respect profond qui, « bien loin de nuire, me disait-il, à son amour pour Bonaparte, ne faisait, au contraire, que l'augmenter ».

Alors je ne l'entendais pas bien. Depuis, je l'ai compris. Il est de fait qu'il y avait dans ce temps-là auprès de Napoléon cinq ou six hommes dont les sentiments pour lui ne peuvent être expliqués. C'était *plus que du dévouement*. De ces hommes-là, ceux qui sont morts n'ont pas laissé de successeurs. Ce n'est pas que je prétende que Napoléon n'ait pas eu depuis des serviteurs qui lui aient montré de l'attachement et même du dévouement. Mais enfin chacun raisonne d'après sa propre conviction, et le sentiment dont je parle je ne l'ai pas revu.

— Eh bien ! Junot lui dit le premier consul lorsqu'il fut seul avec lui, tu as donc été assez sot pour te laisser prendre par ces... Anglais ? Mais, d'après ce que tu m'as écrit de Marseille, il paraît qu'ils t'attendaient et, malgré les ordres positifs que je lui avais

laissés, Kléber ne voulait pas cependant te laisser partir ? Allons, c'est fort bien ! Il craignait apparemment que je n'eusse trop d'amis autour de moi. Quelle petitesse ! Je savais bien qu'il ne m'aimait pas, mais témoigner son inimitié par de telles pauvretés ! Et sa lettre au directoire, la connais-tu ?

Junot répondit que Duroc venait de la lui faire lire en déjeunant.

— Au surplus, continua le premier consul, sa fin tragique a soldé tous nos comptes.,. et j'ai fait une grande perte en lui. Mais une perte irréparable, mon ami, c'est celle de Desaix ! Desaix ! Voilà un de ces malheurs qui frappent une patrie ! Jamais je ne me consolerai de la mort de Desaix (1) !

Le premier consul se promena quelque temps sans parler. Il était visiblement affecté. Mais il ne laissait jamais paraître longtemps une trop vive émotion et, revenant à Junot, il lui dit avec une expression de bonté charmante :

— Ah çà ! que veux-tu faire ? Je t'ai toujours dit que je te donnerais des preuves de mon amitié lorsque je serais en mesure de le faire. Quels sont tes projets ? Veux-tu servir ?

Et il regardait Junot en dessous avec un air malin et de bonne humeur.

— Veux-tu que je t'envoie à l'armée du Rhin ?

Junot devint rouge comme une grenade, ce qui lui arrivait toutes les fois qu'il était vivement ému.

— Voulez-vous déjà vous débarrasser de moi, mon général ? Cependant, si vous me l'ordonnez, j'irai faire voir au général Moreau que les officiers de l'armée d'Italie n'ont pas oublié leur métier à l'armée d'Egypte,

Allons ! voilà ma chèvre qui part, dit le premier consul. Non, non, monsieur Junot, vous ne me quitterez pas. J'aime beaucoup le général Moreau ; mais pas au point cependant de lui faire cadeau de mes meilleurs amis.

Et il tirait l'oreille de Junot au point de la lui allonger d'un pouce.

— Junot ! poursuivit-il d'un ton plus sérieux, je vais te nommer au commandement de Paris. C'est une place de confiance,

(1) J'ai entendu l'empereur, parlant du général Desaix en 1808, dire un jour devant plus de trente personnes, dont un grand nombre étaient étrangères : *Desaix est l'homme le plus estimable que j'aie connu : s'il n'était pas mort, je l'aurais fait le second après moi.* »

dans ce moment surtout, et je ne puis faire un meilleur choix. Mais, ajouta-t-il en continuant à marcher et en regardant autour de lui pour voir si personne ne pouvait les entendre (1), il faut faire tes réflexions avant de l'accepter. Il faut *te vieillir* de dix ans ; car s'il est nécessaire que le commandant de Paris soit un homme attaché à ma personne, il l'est également qu'il ait une extrême prudence et la plus grande attention à tout ce qui a rapport à ma sûreté...

- Ah ! mon général ! s'écria Junot.

— Tais-toi, dit le premier consul, et parle bas. Oui, il faut veiller à ma sûreté. Je suis entouré de dangers. Je ne ferais pas un mouvement pour les éviter, si j'étais le général Bonaparte, végétant à Paris avant et même après le 13 vendémiaire. Alors, ma vie était à moi... et je l'estimais peu. Mais aujourd'hui je ne m'appartiens plus. Mes destinées m'ont été révélées, elles tiennent à celles d'une grande nation. C'est pour cela que ma vie sera menacée. Les puissances de l'Europe qui voulaient partager la France ne me veulent pas dans leur chemin.

Il fronça le sourcil et passa la main sur son front comme pour chasser une idée importune. Puis, reprenant un air entièrement calme, il passa son bras sous celui de Junot et reprit la conversation relativement à lui :

— Je vais te nommer commandant de Paris, ainsi que je te l'ai dit. Mais il faut que tu te maries. Cela est convenable, non seulement pour la dignité de la place que tu vas occuper, mais je te connais et je l'exige de toi pour ton propre intérêt. Qu'est devenu Othello ? demanda-t-il après un assez long silence (2).

— Il est resté en Egypte, mon général ; mais je le ferai venir par le premier convoi.

Le premier consul fit un signe de tête qui exprimait son assentiment :

— Et la mère ? dit-il à Junot.

— Elle est aussi demeurée en Egypte, mon général ; c'est le commissaire ordonnateur*** qui en prend soin.

(1) Toute cette conversation eut lieu dans le parc de la Malmaison et dura plus d'une heure. C'était la seconde fois que Junot voyait le premier consul et non pas la première, ainsi que je l'ai dit plus haut.

(2) Othello était un enfant naturel que Junot avait eu en Egypte d'une jeune esclave abyssinienne appelée Xraxarane.

— C'est bien !

Et le premier consul s'arrêtait, marchait, avait un air embarrassé qui ne lui était pas ordinaire. Enfin il se décida et, s'arrêtant devant un arbre dont il arrachait les feuilles, après avoir de nouveau jeté les yeux autour de lui pour voir si personne ne pouvait l'entendre :

— Et Pauline (1), qu'est-elle devenue ? demanda-t-il avec un accent d'intérêt fort marqué. J'ai appris, et cela par les journaux anglais, poursuivit-il avec un rire amer, que Kléber avait été mal pour elle, après mon départ. Mon attachement était, à ce qu'il paraît, un titre de proscription auprès de lui, et les gens que j'aimais n'avaient pas le bonheur de lui plaire !

Junot ne répondit pas. Il lui semblait, à ce qu'il m'a dit depuis, qu'il ne pouvait accuser Kléber, qui venait de périr d'une mort si tragique, et il gardait le silence.

— Ne m'as-tu pas entendu ? dit le premier consul en élevant la voix avec humeur. Est-il vrai, encore une fois, que cet homme ait été brutal, ainsi que les Anglais l'ont raconté, avec une femme aimable et bonne comme cette pauvre *Bellilotte* ?

— Je n'étais pas auprès du général Kléber lorsque tout cela s'est passé, mon général ; mais je sais qu'en effet il fut très mal pour Mme Fourès. Et lorsqu'il fut question de lui délivrer son passeport, ce fut Desgenettes qui intervint et le lui fit obtenir. Sans quoi je pense que le général en chef aurait pu le lui faire attendre longtemps.

Et Junot souriait, sans qu'il y eût cependant une autre pensée derrière la sienne que celle de l'attente de Mme Fourès. Mais Napoléon comprit autrement ce sourire et, prenant le bras de Junot, sa petite main le serra de manière à y laisser des traces. Il devint fort pâle et dit d'une voix tremblante de colère plus encore que d'émotion :

— Comment l'entends-tu ? Que veux-tu dire ? Est-ce que cet homme... ?

Et il était si violemment agité que ses paroles ne pouvaient trouver passage. Ce n'était pas l'amour, ce n'étaient pas même des souvenirs qui provoquaient cet état presque effrayant. La

(1) Mme Fourès.

seule pensée que Kléber avait pu lui succéder dans les affections de Mme Fourès (1) lui avait brouillé la cervelle.

Junot le ramena à l'état véritable de la question. Il lui dit que Mme Fourès avait seulement rencontré des difficultés auprès du général Kléber pour obtenir son passeport, comme toutes les personnes au reste qui voulaient alors quitter l'Égypte. Mais il répéta qu'elle avait trouvé toute assistance dans l'excellent Desgenettes, qui lui fit obtenir ce qu'elle demandait et fut pour elle ce qu'il est et sera toujours, bon et obligeant.

Le premier consul se remit très promptement et abandonna ce sujet de conversation à l'instant même pour reprendre ce qui regardait Junot.

— Surtout fais bien attention de n'épouser qu'une femme riche.

— Oui, disait Junot ; mais je veux aussi qu'elle me plaise. Et comment faire ? Presque toutes les héritières sont laides comme des chenilles....

Il était un matin chez une femme de sa connaissance qui se trouvait être de nos amies. Il parla de l'ordre du premier consul et de son désir à lui-même de se marier et d'avoir enfin ce qu'il souhaitait depuis longtemps, un intérieur.

— Avez-vous été voir Mme de Permon ? lui demanda la personne à laquelle il parlait.

— Non, et je me le reproche tous les jours. Pourquoi cette question ?

— Parce que je crois que sa fille vous conviendrait sous mille rapports.

— Sa fille, s'écria Junot ; mais elle n'était qu'une enfant lorsque je partis pour l'Égypte.

— C'est une jeune fille, mais plus une enfant. Elle a seize ans. Tenez, je veux la marier, moi, dans ce moment-ci, et sa mère est tellement entêtée d'un mariage qu'elle veut lui faire faire et qui n'a pas le sens commun, car le prétendu serait son père, qu'elle a fait la sourde oreille lorsque, avant-hier, je lui ai parlé de mon projet. Or, vous saurez qu'il est question d'un charmant garçon et d'un des premiers noms de France.

(1) Si Junot avait eu le goût d'affliger l'homme qu'il aimait le plus au monde, il en avait là une belle occasion ; et l'auteur des *Mémoires contemporains* le sait mieux que personne. Mme Fourès fut très bien, à cet égard, et sa conduite mérite même des louanges.

— Et que voulez-vous que j'aille faire au travers de tout cela? dit Junot en riant. Vous me parlez d'une femme qui a vingt prétendants, je n'aime pas tant de concurrence. Mlle Loulou, — car je crois qu'elle s'appelait comme cela, — doit être une petite personne bien prétentieuse, bien gâtée, enfin insupportable. Non, non, je vous baise les mains.

Et il s'en fut en courant.

En sortant de chez Mme d'Orsay (1), Junot alla voir une autre personne qui était également de notre connaissance.

A peine Junot fut-il arrivé chez elle qu'il lui parla de *la recherche* où il était d'une femme.

— Ah! lui dit-elle, il y a une jeune personne que je voudrais bien vous faire épouser! mais elle va se marier; il n'y faut pas songer.

— Ainsi, dit Junot; vous ne pouvez pas me dire son nom, puisqu'elle va se marier.

— Oh! mon Dieu, si. Vous l'avez connue lorsqu'elle n'était qu'une enfant. C'est Mlle de Permon.

Le même jour Junot, l'esprit occupé de ce que lui avait dit Mme Hamelin, alla trouver une personne qu'il savait avoir des relations avec ma mère et il s'informa non seulement de moi, mais des intentions de ma mère relativement à mon mariage avec M. de V... Elles n'étaient pas douteuses. Ma mère n'avait pas de plus vif désir que de le conclure. Le parti de Junot fut pris à l'instant même. Il devait venir chez ma mère le lendemain soir avec Mme Hamelin. Il s'excusa sous je ne sais quel prétexte et ne dit pas quel était le véritable.

Un soir, c'était le 21 septembre, il n'y avait dans le salon de ma mère qu'une douzaine de personnes. On causait, on jouait des charades, on riait, lorsque tout à coup la porte s'ouvre et le valet de chambre annonce :

— Le général Junot.

A l'instant même, et comme par un effet magique, le salon fut frappé de silence et de repos. Cet effet fut si rapide que le général en fut un peu embarrassé; mais l'accueil de ma mère le rassura aussitôt. Elle lui tendit la main, lui fit les reproches les plus ai-

(1) Je n'ai jamais bien compris pourquoi Mme d'Orsay avait pris tant de soin de faire réussir mon mariage avec le général Junot. Mais il y a des énigmes dans la vie; celle-ci est encore une des moins difficiles à deviner.

mables sur le retard qu'il avait mis à venir la voir, le fit asseoir à côté d'elle et ne s'occupa que de lui.

Le fait est que le général Junot ne pouvait plus mal choisir son jour pour venir chez ma mère ; il n'y avait personne de sa connaissance. Tout ce qui s'y trouvait était faubourg Saint-Germain autant que possible, et l'on pense ce que devait espérer alors d'agrément, au milieu d'un cercle d'émigrés rentrés depuis six mois, un général de la république ? J'ai su depuis qu'il avait cru y trouver Mme Hamelin, Mme d'Orsay et Albert d'Orsay, ainsi que M. de Villemanzy qu'il connaissait assez et qu'il aimait beaucoup. Il s'était trompé de jour. Ma mère, qui savait être maîtresse de maison dans la perfection, s'aperçut que le général Junot pouvait trouver son attitude fausse ou gênante, et bientôt il fut aussi à son aise à côté d'elle que s'il eût été un de nos habitués.

La présence d'Albert acheva de mettre Junot complètement à son aise et il s'enhardit à proposer à ma mère d'aller le lendemain voir passer le cortège qui devait défiler sur le quai Voltaire. Le sujet en valait la peine. C'était la translation du corps de Turenne, qu'on transportait du musée des Augustins aux Invalides (1). Ma mère objecta l'ordonnance de M. Backer. Mais comme elle était vraiment mieux, que sa voiture avait des coussins suspendus, elle se décida à accepter les places que le général Junot lui offrit à l'hôtel de Salm. « Elle pourrait, lui dit-il, disposer de deux croisées et elle serait aussi bien que chez elle. »

Nous nous rendîmes à l'hôtel de Salm le lendemain à deux heures.

Lorsque le général Junot passa devant nous, il nous fit un salut de préférence, qui nous fit fort regarder par nos compagnons de curiosité. Nous en avions de toutes les couleurs, de tous les costumes et surtout de toutes les tournures. La chambre réservée, les oreillers, la bergère, tout cela avait fait étrangement travailler la tête de plusieurs de ces bonnes gens. Mais lorsqu'ils virent le commandant de Paris non seulement saluer profondément la dame qu'ils observaient, mais se retourner pour la saluer encore, tandis qu'elle ne répondait qu'en lui faisant un signe de main, ils pen-

(1) Lors de la violation des tombeaux de Saint-Denis, pour sauver le corps de M. de Turenne, on le porta au Jardin des plantes. Ce fut là que M. Lenoir, ce savant, que la France ne peut trop honorer, fut le prendre pour le mettre dans le musée qu'il forma.

sèrent que c'était une personne de haute distinction, et l'un deux dit aux autres :

— C'est la veuve du maréchal (1).

Le 1er octobre nous donnions une petite soirée dansante. Avant que tout le monde fût arrivé, l'une de mes amies, Laure de Cazeaux, me prend à part et me dit :

— C'est donc ainsi que tu aimes tes amies? Voilà une belle confiance ! Comment ! tu te maries et je n'en sais rien !

Je devins pâle, car je crus que le mariage que je redoutais était renoué. Mlle de Cazeaux, qui vit mon étonnement, poursuivit :

— Ne serait-ce pas vrai? Est-ce que tu n'épouses pas le général Junot?

— Le général Junot ! m'écriai-je. Est-tu folle? Je le connais à peine, et lui-même ne me connaît pas. Quelle apparence d'ailleurs qu'il aille prendre pour femme une pauvre jeune fille sans dot, lui favori du premier consul et l'un des premiers partis de Paris? D'où as-tu tiré cette belle nouvelle?

Elle me nomma la personne qui l'avait dit chez Mme de Cazeaux, ce même jour, à dîner. C'était M. d'Aubusson de La Feuillade (2). Mme de Cazeaux, qui vint nous joindre un moment après, me confirma ce que m'avait dit sa fille en m'adressant aussi des reproches sur mon peu de confiance envers mes amies.

— Mais c'est une gageure pour me désoler ! m'écriai-je impatientée. Et vous, madame, qui êtes si parfaitement bonne, comment pouvez-vous croire de bonne foi que j'aie le tort dont vous m'accusez? Laure n'est-elle pas ma meilleure amie? Eh ! si j'avais un secret de la nature de celui dont vous me parlez, elle le saurait en même temps que moi !

Nous nous embrassâmes et je suppliai ces dames de ne pas redire un seul de ces propos à ma mère. Je connaissais assez bien sa vivacité pour être certaine qu'à l'instant même elle prendrait fortement parti contre quelqu'un, et M. d'Aubusson, qui venait précisément d'entrer, aurait bien pu essuyer tout l'orage.

(1) Comme je n'ai pas entendu le mot, je ne le garantis pas. C'est M. d'Hautefort, qui nous avait accompagnées, qui vint à l'instant nous le répéter en nous montrant l'homme qui venait de le dire ; mais cela ne serait pas plus preuve que la vue de la carpe et du lapin sans leur fils.

(2) Qui fut depuis chambellan de l'empereur et beau-père d'Auguste de Caulaincourt.

Je n'ai jamais passé une soirée plus ennuyeuse de ma vie. Ma mère, qui ne se doutait de rien, parlait et riait avec le général Junot qui lui-même paraissait d'une extrême gaîté. Il était auprès d'elle à sa place ordinaire, l'entourant comme tous les jours d'une foule d'attentions.

— Je crois, Dieu me pardonne ! me dit Laure, que M. d'Aubusson s'est trompé et que le général épouse ta mère.

— Cela ne m'étonnerait pas. Ma mère est charmante. Tiens, regarde comme elle est jolie ce soir !

Le jour suivant, je lui dis ce que M. d'Aubusson s'en allait racontant.

Cette nouvelle produisit sur ma mère l'effet que j'en avais redouté. Elle s'emporta avec d'autant plus de violence que c'était moi que la chose attaquait directement.

Mais la société est devenue un enfer ! s'écria-t-elle. Comment ! parce qu'un jeune homme vient dix fois dans une maison, il faut pour cela qu'il y ait un mariage en train ? Et si le général Junot épouse Mlle Leclerc, comme je le crois et comme cela est convenable, on dira que *son mariage* avec ma fille a été rompu ! Mais, poursuivit ma mère, je sais un moyen pour arrêter ces noirceurs-là et, certes, je l'emploierai dès aujourd'hui.

Mon frère entra dans ce même instant et ma mère me fit recommencer ce que je venais de lui dire.

— Eh bien, si vous voulez que je vous dise quelle est ma pensée, je crois que Junot est amoureux de ma sœur.

Ma mère resta la bouche ouverte et les yeux fixés sur mon frère.

— Allons donc ! dit-elle enfin.

Albert se promenait pendant ce temps dans la chambre en souriant et ma mère le suivait des yeux, n'ayant pas encore retrouvé la parole.

— Et comment le sais-tu ? lui demanda-t-elle. Junot t'aurait parlé ?

— Il ne m'en a pas dit un mot, répondit Albert ; mais j'ai vu, et cela me suffit. Cependant, ajouta-t-il, je puis me tromper. Au reste, j'irai voir Mme Hamelin ce matin même. S'il y a quelque chose de ce que je crois, elle doit le savoir et, comme elle est bonne amie, elle me parlera franchement. Je le lui demanderai au nom de l'intérêt de Laurette, qu'elle aime beaucoup.

— Ah ! dit ma mère, qui enfin était revenue à elle-même, un tel bonheur ne m'est pas réservé avant de mourir ! Junot est

l'homme que je verrais avec le plus de joie devenir mon gendre ! Pauvre Laurette ! Non, non, mon fils, tu t'es trompé.

Comme ma mère achevait sa phrase, une voiture qui venait rapidement s'arrêta devant la porte de la maison. Ma mère, qui était encore couchée (il était à peine midi), allait sonner pour défendre sa porte lorsque mon frère s'écria :

— C'est Junot !

— Junot ! dit ma mère. Eh ! bon Dieu ! que peut-il venir chercher à cette heure ?... Oui, oui, qu'il monte, dit-elle à sa femme de chambre, qui venait lui demander si le général pouvait entrer. Et elle dit à Albert de rester.

Le général Junot fut à peine dans la chambre de ma mère, qu'il lui demanda de faire fermer sa porte, et s'asseyant près de son lit, il lui dit, en lui prenant la main, qu'il venait lui présenter une requête :

— Et, ajouta-t-il en souriant, il faut me l'accorder.

— Si c'est possible c'est fait, dit ma mère en riant ; si c'est impossible cela se fera.

— Cela dépend de vous et de lui, répondit le général Junot en montrant Albert.

Il s'arrêta un moment, puis il dit comme quelqu'un qui surmonte un violent embarras :

— Je viens vous demander la main de votre fille. Voulez-vous me l'accorder? Je vous donne ma parole, poursuivit-il avec plus d'assurance, et c'est celle d'un homme d'honneur, de la rendre heureuse. Je puis lui offrir un sort digne d'elle et de sa famille... Allons, madame de Permon, répondez-moi avec la franchise que je mets à ma demande : *oui* ou *non*.

— Mon cher général, dit ma mère, je mettrai dans ma réponse la franchise que vous réclamez, car elle est, vous le savez, dans mon caractère, et je vous dirai que, quelques minutes avant votre arrivée, je disais à Albert que vous étiez l'homme que je désirais le plus nommer mon gendre...

— Vraiment? s'écria Junot tout joyeux...

— Oui, mais cela ne veut rien dire pour votre demande. Ma fille n'a pas de fortune, elle est bien jeune encore ; réfléchissez.

— Je l'aime et je vous jure encore une fois de la rendre heureuse.

— Mon cher Junot, dit Albert, je vous donne ma sœur avec joie.

— Et moi, dit ma mère, je suis mille fois heureuse de vous nommer mon fils.

— Maintenant, je désire que ce soit, moi-même qui présente ma demande à Mademoiselle votre fille ?

Et l'on vint dans mon cabinet d'études, où je travaillais avec M. Viglianis, pour me porter les ordres de ma mère, auxquels j'obéis sur-le-champ avec une grande tranquillité, car je croyais le général Junot parti depuis longtemps.

Il m'est impossible d'exprimer et de rendre compte de ce qui se passa en moi lorsque, après avoir ouvert la porte de la chambre de ma mère, j'aperçus le général Junot assis au pied du lit de ma mère. Il tenait une de ses mains et causait vivement avec elle. Mon frère était debout, appuyé sur le pied du lit. Tous trois riaient. Aussitôt que je parus, il se fit un profond silence. Le général Junot se leva, m'offrit sa place, prit un siège à côté de moi, puis, après avoir regardé ma mère, il me dit d'un ton le plus sérieux :

— Mademoiselle, je suis assez heureux pour avoir obtenu le consentement de madame votre mère et de monsieur votre frère à la demande que je leur ai faite de votre main. Mais je dois vous dire que ce consentement sera de toute nullité pour moi si, dans ce moment, vous ne déclarez *ici*, devant moi, que vous-mêmes donnez votre assentiment à ma recherche.

Le silence le plus complet régnait dans l'appartement. Il n'appartenait ni à ma mère ni à mon frère de me faire parler, et le général ne pouvait qu'attendre ma réponse. Cependant, au bout de dix minutes à peu près, voyant que mes yeux étaient toujours baissés et que je ne disais rien, le général Junot crut comprendre un refus dans mon silence et, toujours impétueux, plus encore peut-être dans ses sentiments que dans ses volontés, il voulut savoir son sort à l'instant même.

— Je vois, dit-il avec un accent d'amertume, que madame de Permon avait raison, lorsqu'elle me disait que son consentement n'était rien dans cette affaire. Seulement, mademoiselle, veuillez me dire un *oui* ou *non*.

Mon frère, qui voyait le changement visible du général Junot, se pencha vers moi et me dit à l'oreille :

— Du courage, mon amie, dis la vérité. Il ne s'en offensera pas si elle lui est contraire.

— Allons, allons, mon enfant ! Il faut cependant répondre à Junot,

dit ma mère. Si tu ne veux pas lui parler, donne-moi ta réponse à moi et je la lui ferai connaître.

Je sentais bien que ma contenance finissait par être ridicule et et qu'en effet, je devais enfin parler. Mais toutes les puissances du monde ne m'auraient pas fait articuler une parole, ni lever les yeux du tapis sur lequel ils étaient attachés.

Depuis mon entrée dans la chambre mon émotion était si violente, que mon cœur battait à briser mon corset. Dans ce moment le sang se porta à ma tête avec une telle rapidité, que je n'entendis plus qu'un sifflement aigu à mes oreilles et ne vis plus autour de moi qu'un arc-en-ciel mouvant. J'éprouvai une telle douleur et, pourtant la main à mon front, je me levai et m'échappai avec une telle vitesse que mon frère n'eut pas le temps de me retenir. Il courut après moi et ne me trouva pas.

Le fait est que, lancée comme par une force invisible, j'étais montée en deux secondes tout en haut de la maison et ne m'étais arrêtée et reconnue qu'au milieu du grenier à foin. Je redescendais pour me réfugier chez Albert, quand je le trouvai qui me cherchait.

Lorsque mon frère rentra chez ma mère, il trouva le général fort agité et n'écoutant rien de ce qu'elle lui disait. Aussitôt qu'il aperçut Albert, il vint à lui et ne l'interrogea que du regard.

— Votre réponse, mon ami, est aussi favorable que vous pouvez le souhaiter. Ma sœur *sera glorieuse* de porter votre nom. Ce sont ses propres paroles que je vous répète. Quant à un autre sentiment, vous ne pouvez le lui demander aujourd'hui sans la mésestimer.

— Je suis content, je suis content, s'écria Junot en embrassant mon frère. Ainsi donc elle vous a dit qu'elle *serait glorieuse* de porter mon nom? Et comment vous a-t-elle dit cela ?

— Mais, répondit Albert en riant, d'une manière fort naturelle. Seulement elle avait la voix altérée par les sanglots, car elle pleurait.

Junot frappa du pied avec une violence qui fit sauter ma mère dans son lit.

— S... sotte tête, dit-il, qui ne me fait faire que des sottises lorsque je veux me bien conduire. Voilà que je fais pleurer votre sœur, et Dieu sait que ce n'était pas mon intention.

— Mon cher Junot, lui dit ma mère, il faut que je vous avertisse, en amie, d'éviter de dire de ces belles paroles que vous venez de proférer tout à l'heure, parce que vous saurez que Lau-

rette ne les aime pas du tout. Mais laissons cela et contez-moi comment vous avez remporté la plus belle de vos victoires, c'est-à-dire, comment le premier consul a pu vous accorder son consentement pour votre mariage avec ma fille!

— Il ne le sait pas encore, répondit Junot.

— Il ne le sait pas! s'écria ma mère. Comment! il ne le sait pas! Et vous êtes venu me demander ma fille en mariage? Permettez-moi de vous faire observer, mon cher général, que votre conduite est bien légère.

Mon frère m'a dit depuis que, dans ce moment, il fut de l'avis de ma mère.

— Et je vous prie, madame, de me dire en quoi ma conduite peut-être blâmable, répondit le général Junot avec un peu de hauteur.

— Comment pouvez-vous me le demander? Ne connaissez-vous pas la froideur et même la mésintelligence qui ont succédé à l'amitié qui existait entre le premier consul et moi? Croyez-vous qu'il consentira à ce que ma fille devienne votre femme, n'ayant surtout aucune fortune? Et que ferez-vous, dites-moi, si, lorsque vous irez lui faire part de votre mariage en lui demandant son agrément, il vous le refuse?

— Je m'en passerai, dit Junot d'un ton fort résolu. Je ne suis plus un enfant et, dans l'action la plus importante de ma vie, je ne dois consulter que ma convenance et nullement écouter de petites passions qui me sont étrangères.

Tout à coup il prend son chapeau, après avoir regardé à sa montre, et dit à ma mère :

— Je vais aux Tuileries. Le premier consul n'est pas encore au conseil. Je lui parlerai et, dans une heure, je suis ici.

Il serre la main d'Albert, baise celle de ma mère, franchit l'escalier en deux sauts, monte dans sa voiture et crie à son cocher :

— Aux Tuileries! et ventre à terre! Seulement, prends garde de verser, parce qu'il faut que j'arrive.

— Où est le premier consul? demanda-t-il à Duroc (1).

— Chez Mme Bonaparte.

— Mon ami, il faut que je lui parle à l'instant même.

(1) Junot n'avait nul besoin de demander une *audience* au premier consul; mais il avait été déjà le matin à l'ordre, et ce n'était plus l'heure de son travail avec lui ni même de celui d'aucun autre. C'était l'heure du Conseil d'État.

— Comme tu es agité ! lui dit Duroc, en observant son visage enflammé et le tremblement de sa voix. Est-ce qu'il y aurait quelque nouvelle inquiétante?

— Non, non, dit Junot; mais il faut que je parle au premier consul. Il le faut; je te dirai plus tard pourquoi j'insiste si péremptoirement.

Duroc lui serra la main et, comme il comprit qu'il pouvait l'obliger, l'excellent homme ne fut pas long à s'acquitter de sa commission. Quelques instants après, Junot fut introduit dans le cabinet du premier consul.

— Mon général, lui dit-il, entrant aussitôt en matière, vous m'avez témoigné le désir de me voir marié. C'est une chose faite, je me marie.

— Ah ! ah !... Et viens-tu par hasard d'enlever ta femme ? Tu as l'air toute effarouché.

— Non, mon général, répondit Junot en se maîtrisant pour être calme au moment de la crise; car tout ce que ma mère lui avait objecté lui revenait en foule à la pensée, et, à mesure que l'instant de l'explication approchait, il devenait craintif, non que son parti ne fût pris irrévocablement, mais l'idée d'une lutte avec son général lui brisait le cœur.

— Et qui épouses-tu ? dit enfin le premier consul qui vit que Junot ne parlait pas.

— Une personne que vous avez connue bien enfant, que vous aimiez beaucoup, mon général, dont on ne dit que du bien et dont je suis amoureux comme un fou. C'est Mlle de Permon.

Le premier consul, contre son habitude, en ce moment ne marchait pas en causant. Il s'était assis et travaillait son bureau avec son canif. En entendant prononcer mon nom, il fit un saut, jeta le canif et, venant auprès de Junot en lui secouant vivement le bras :

— Qui as-tu dit que tu épousais ? lui demanda-t-il ?

— La fille de Mme de Permon ; cette enfant que vous avez tenue sur vos genoux tant de fois, étant vous-même un jeune homme, mon général.

— Cela n'est pas possible ! Loulou ne peut pas être bonne à marier. Quel âge a-t-elle donc ?

— Seize ans dans un mois.

— Mais c'est un fort mauvais mariage que tu fais là. Il n'y a pas de fortune. Et puis... et puis, comment as-tu pu te décider à

devenir le gendre de Mme de Permon? Comme si tu ne savais pas que, toute femme qu'elle est, il te faudra marcher droit avec elle... C'est une rude tête !

— Permettez-moi de vous faire observer, mon général, que je n'épouse pas ma belle-mère. Ensuite je crois...

Ici il s'arrêta et sourit.

— Eh bien ! après, que crois-tu ?

— Je crois, mon général, que les discussions qui se sont élevées entre Mme de Permon et vous jettent peut-être une teinte de prévention sur le jugement que vous portez d'elle. Ce que je sais parfaitement, c'est qu'elle a de nombreux et d'anciens amis dont elle est entourée. Ce que j'ai vu, c'est l'amour que ses enfants lui portent. Sa fille lui donne des soins que le cœur seul d'une enfant dévouée peut faire prodiguer, ainsi qu'elle le fait depuis deux ans, au point d'altérer sa propre santé. Son fils...

— Ah ! c'est un brave garçon ! Et puis de grands moyens !

— Eh bien, mon général, croyez-vous qu'il serait pour sa mère ce qu'il est, si Mme de Permon n'était pas elle-même non seulement une bonne mère, mais une bonne personne? Des enfants sont respectueux, soigneux même pour leur mère. Mais pour être auprès d'elle comme Mlle Laurette et son frère sont auprès de Mme de Permon, il faut qu'elle le mérite. Rien ne peut vous donner une idée de cet intérieur, mon général. Au surplus, interrogez Mme Bonaparte, Mme Joseph, Mme Murat. Ces dames vous diront quelle a été la conduite des enfants de Mme Permon depuis le commencement de sa cruelle maladie.

— Est-elle donc si malade ? demanda le premier consul avec intérêt.

Très malade, et les soins les plus attentifs peuvent seuls la guérir et empêcher ses souffrances.

Le premier consul se promenait sans parler. Il était sérieux, sans toutefois témoigner aucune humeur. Enfin il dit :

Mais sans doute aucune fortune? Quelle dot apporte la jeune personne?

— Je ne l'ai pas demandé.

— Tu avais bien raison de dire tout à l'heure que tu étais amoureux fou. Quelle extravagance ! Et moi qui te recommande surtout d'épouser une femme riche, car enfin tu ne l'es pas, toi.

— Je vous demande pardon, mon général, je suis riche et très riche même. N'êtes-vous pas mon protecteur, mon père, ma pro-

vidence ? Et lorsque je vous dirai que j'aime une jeune fille, pauvre peut-être, mais sans laquelle je sens que je serais malheureux, je suis assuré que vous-même, mon général, vous viendrez à mon aide et que vous doterez ma fiancée.

Le premier consul se mit à sourire.

— Ah çà ! et comment cette maladie t'est-elle venue ! Il y a donc longtemps que tu vas chez Mme Permon ?

— Onze jours aujourd'hui, mon général. Mais il y a plus de deux mois que je m'occupe de sa fille. On m'en avait parlé. Une de nos amies communes avait même désiré faire ce mariage. Mais alors Mlle Laurette devait épouser une autre personne et, d'après ce qu'on m'avait dit d'elle, je ne voulus pas aller voir sa mère dans la crainte de devenir amoureux de la fille. Dans l'intervalle, ce mariage s'est rompu. J'ai été revoir Mme de Permon et mon parti a été bientôt pris. Maintenant, mon général, je vais vous donner encore bien plus de prise sur moi, car j'ai agi encore plus en insensé que vous ne pouvez le croire.

Et il lui raconta la scène du matin jusque dans ses plus petits détails. Le premier consul l'écouta dans un profond silence et avec une grande attention.

Quoique je reconnaisse dans tout ce que tu viens de me dire le caractère de Mme Permon, dit enfin le premier consul, je ne puis m'empêcher de l'approuver dans son raisonnement à mon égard, et le sacrifice que tu lui offrais en véritable paladin du temps des croisades ne pouvait être accepté, en effet, par elle ni par Permon. Au reste, tu m'as placé dans la position de ne pas même te faire de remontrances d'après ce que tu viens de me dire. D'ailleurs tu n'épouses pas ta belle-mère, comme tu l'observes, et si la jeune personne est telle que tu viens de me la dépeindre, je ne vois pas de raison pour être sévère sur l'article de la fortune. Je te donne cent mille francs de dot et quarante mille francs pour la corbeille. Adieu, mon ami, adieu, sois heureux ! dit-il en prenant la main de Junot et la lui serrant avec force.

Et, comme il retournait à son bureau, il dit en riant :

— Oh tu auras une terrible belle-mère !...

Puis, revenant sur ses pas, il ajouta d'un ton plus sérieux :

— Mais tu auras un bon et digne beau-frère.

Lorsque ma mère me parla du 20 octobre pour le jour de mon mariage, je crus qu'elle raillait et je lui fis remarquer que nous étions au 10. Ma mère était vive, emportée même peut-être ;

mais quelle âme aimante ! quel cœur de mère ! Quelle richesse de ces sentiments que tant de gens condamnent, que si peu comprennent et qui sont aussi précieux à rencontrer dans ceux qu'on aime qu'honorables à inspirer ! Avec cette sensibilité exquise et franche qui était dans son âme, ma pauvre mère fondit en larmes et, m'attirant à elle, elle me demanda comme le prix de son affection pour moi de ne pas mettre obstacle à ce que mon mariage pût se célébrer le 20 octobre.

— Mais pourquoi cette obstination ? lui demandai-je en la regardant fixement et sans pleurer. Dans ce moment, je n'aurais pas pu verser une larme, j'étouffais. Pourquoi vouloir te séparer de moi, de ton enfant, de ta garde-malade ? Pourquoi cela ?

Ma mère pleurait toujours et ne répondait pas.

— J'ai mes raisons, me dit-elle enfin, en essuyant ses yeux.

Ma mère fit dire à M. de Caulaincourt de venir lui-même beaucoup avant l'heure du dîner. Lorsqu'il fut arrivé et que nous fûmes tous trois assis près de la chaise-longue de ma mère j'appris que l'on faisait *tout* ce qui pouvait être tenté pour que le général épousât Mlle Leclerc.

— Ce qu'il y a de singulier dans cette affaire, dit le petit papa (1), c'est qu'il est une certaine personne, que je ne veux pas nommer, qui déteste Mme Leclerc et qui, pour faire réussir son projet, a voulu l'attirer dans son parti. Mais Mme Leclerc a très bien agi dans cette circonstance.

— Oui, dit ma mère. Paulette a été fort gentille, à propos de toute cette affaire. Oh ! c'est une bonne enfant, elle !

— Hum ! dit M. de Coulaincourt. Enfin, mon enfant, poursuivit-il en s'adressant à moi, je dois vous dire, dans votre intérêt et dans celui de ce bon Junot, que, puisque vous êtes décidée à l'épouser, il faut en finir tout de suite. Il faut que je vous parle avec franchise. Tenez, vous allez dans un pays où peut-être tout le monde ne vous verra pas avec le même plaisir. Le premier consul a été fort lié avec Mme votre mère. Il vous a connue enfant. Votre vue va lui rappeler d'anciens souvenirs, et — que diable voulez-vous que je vous dise ? — il y a là quelqu'un qui est du reste la bonté même, mais, au fait, qui ne vous connaît pas et qui aimerait autant que ce fût Mlle Leclerc, ou bien une de ses parentes, qui devînt Mme Junot.

(1) Nom d'amitié que j'ai toujours donné à M. de Caulaincourt.

— Mon Dieu, monsieur, lui dis je, qu'ai-je fait à la personne dont vous parlez pour qu'elle me veuille du mal ? Je ne crois pas avoir jamais vu Mme Bonaparte, ajoutai-je étourdiment.

— Je ne vous ai pas dit, je crois, que ce fût Mme Bonaparte, s'écria M. de Caulaincourt, tout effaré de mon apostrophe. Je n'ai nommé personne, ajouta-t-il d'un ton plus tranquille en caressant toutes ses mille breloques et très content de sa discrétion. Mais enfin *je sais* ce que *je sais* et, à ma connaissance, il y a bien en ceci suffisamment pour que je vous donne le conseil de terminer promptement.

— Madame de Permon, quoique le général soit terriblement épris de notre chère Laurette, il faut s'occuper d'empêcher toute cette conspiration d'arriver jusqu'à lui. Vous êtes femme aussi et passablement fine. Pardieu ! A bon chat bon rat ! C'est de bonne guerre.

— En vérité, mon cher, répondit ma mère avec hauteur: on dirait que vous ne me connaissez pas. C'est bien effectivement ma manière d'agir ! Allons donc, vous raillez, je crois. Si Junot aime ma fille, il résistera à toutes les attaques qui lui seront portées, ou bien il n'y aura rien de fait. Vraiment ! cela aurait bon air, de jouer au plus fin pour obtenir le cœur d'un homme.

M. de Caulaincourt avait parlé plus promptement qu'il n'avait pensé. Il vit, à la colère de ma mère, qu'elle était fâchée et que mon frère n'était pas non plus content.

Le résultat de tout cela fut que je donnai enfin ma parole, mais pour le 30 octobre. Rien ne m'aurait fait quitter ma mère avant cette époque, que je trouvais encore bien rapprochée.

Mon mariage m'a fait oublier de parler de celui de Mme Murat, qui eut lieu peu de temps après le 18 brumaire.

Lorsque Murat demanda la main de Caroline Bonaparte, le premier consul fut d'abord au moment de la lui refuser, mais pas du tout à cause de l'obscurité de sa naissance. Il est absurde de le faire agir et penser ainsi à cette époque-là. Murat était fort amoureux de Mlle Bonaparte ; il était jeune, brave et assez beau. Mais dans ces jours de notre gloire il y avait, autour de Napoléon, vingt jeunes généraux qui le valaient pour le moins et dont la renommée même était à cette époque beaucoup plus élevée que la sienne. Le premier consul avait le projet de marier sa sœur à Moreau, lors de son arrivée d'Egypte. Cela donne la mesure de ce qu'il demandait dans l'alliance de son beau-frère : beaucoup de

gloire et rien du côté de la naissance. Je sais même et le premier consul me l'a dit à moi-même, qu'il avait eu la pensée de la donner à Augereau (1). Caroline Bonaparte aimait aussi passionnément Murat. Mais cet amour n'avait pas pris naissance à Rome lors de l'ambassade de Joseph ; Caroline avait à cette époque onze ans et demi ou douze ans, tout au plus. Je ne crois pas même que Murat l'ait vue à Rome. C'est à Milan, au palais Serbelloni, que cet amour aura commencé, si toutefois il fut antérieur au retour d'Égypte. Mais, quoi qu'il en soit, je puis affirmer que rien n'avait pu faire rendre ce mariage désirable par la famille Bonaparte comme le disent les Mémoires contemporains. Caroline Bonaparte s'est mariée avec une réputation aussi pure, aussi fraîche, que son teint et les roses de ses joues. On ne m'accusera pas de partialité envers elle, j'espère. Mais je dois être juste et dire la vérité. Je le puis avec d'autant plus d'assurance que, à l'époque de son mariage et pendant les années précédentes, notre liaison entre elle et moi était fort intime.

Quant à la beauté de Murat à *la noblesse* de sa figure, c'est un point très discutable. Je n'admets pas qu'un homme soit beau parce qu'il est grand, et qu'il s'habille en mardi-gras. Murat n'avait pas de jolis traits, et j'ajouterai même que, en le regardant dégagé de ses cheveux frisés, de ses panaches, de ses broderies, il était laid. Il avait une figure dans laquelle on retrouverait beaucoup du nègre, quoiqu'il n'eut pas le nez épaté, mais de grosses lèvres et un nez qui, bien qu'il fût aquilin, n'avait nulle noblesse, lui donnait beaucoup de rapport avec une physionomie pour le moins métis. Je parlerai plus tard de sa personne et de sa tournure ; cela vaut bien un article plus détaillé. Quoi qu'il en soit, je dois dire maintenant que lui et Caroline s'étaient mariés peu de temps après le 18 brumaire et qu'à l'époque de mon mariage elle était grosse de huit mois du prince Achille.

Mme Bonaparte la mère était enchantée de mon mariage. Lucien, Louis et Joseph Bonaparte, Mme Leclerc et Mme Bacciochi se réjouissaient de cette alliance par des raisons qui leur étaient personnelles. C'était une sorte de victoire remportée sur Mme Bonaparte.

Les personnes du monde et même une grande partie de celles

(1) Je dirai plus tard à quelle occasion ce sujet de conversation eut lieu entre l'empereur et moi en 1809.

qui entouraient le premier consul ne se doutaient pas de l'hostilité tacite qui existait entre ma mère et Mme Bonaparte. Cette dernière n'en parlait que bien rarement, parce que, avec la finesse assez naturelle aux créoles, elle ne jugeait pas à propos de donner *un corps* à une inquiétude qui l'agitait déjà beaucoup, bien qu'elle ne fût qu'illusoire quant au moment présent. Mais elle savait combien le premier consul avait été attaché à ma mère ; elle savait tout ce qu'il lui devait ainsi qu'à mon père. Les détails de toute la liaison de Napoléon avec ma famille lui étaient parfaitement connus. Joseph Bonaparte, qui jamais ne dénia le noble sentiment de la reconnaissance, en avait souvent parlé devant elle. Mme Bonaparte la mère, qu'elle avait adroitement interrogée, s'était trouvée d'accord avec ses fils et le bruit public et M. de Caulaincourt, qui lui était fort attaché, mais qui était l'honneur et la probité mêmes (et elle le savait bien), lui avait également donné tous les renseignements qu'elle avait pu chercher à recueillir.

Trop adroite pour parler de son inquiétude (1), non seulement au premier consul, qui d'abord aurait pu s'en fâcher, mais auquel d'ailleurs il lui convenait mieux de faire oublier ma mère que de la lui rappeler, elle n'en dit jamais un mot aux personnes du château. Mais aussitôt qu'elle apprit que mon mariage était arrêté avec Junot, je sais qu'elle a fait beaucoup de choses pour l'empêcher. Comme elle ne put ignorer que ma mère en avait été instruite, elle fut la première à m'en parler après mon mariage.

(1) Qui du reste n'était pas fondée. A cette époque Napoléon aimait beaucoup Joséphine et, si elle l'avait voulu, elle aurait eu un grand empire sur lui, ce qu'elle n'avait pas du tout, ainsi que je le ferai voir bien souvent. Et peut-être, au reste, avait-elle raison de craindre la force de l'ascendant.

CHAPITRE XIII

Fouché et Mlle des Rosiers. — Les portes du Séminaire. — Le réseau gouvernant. — L'armée de Condé. — Les conspirateurs. — Parlons de l'Opéra. — N'y allez pas. — Hourra pour Bonaparte ! — Froideur de Mme de Permon. — Départ précipité. — Conspiration de Ceracchi et d'Arena. — Et Fouché ? — *Cattiva vendetta.* — Un jeu d'enfant. — « *Siamo schiavi* ! » — Bien jeune pour nous diriger. — M. d'Avernes et Arena. — Pas de délation. — Le représentant du poignard. — Les engagements du 19 brumaire et la centralisation du pouvoir.

Les émigrés rentraient en foule. La Vendée achevait de se pacifier. Beaucoup de personnes, tenant à la noblesse, rentraient dans Paris, comme dans un lieu bien plus sûr qu'aucune des provinces. Fouché n'était méchant que dans les circonstances qui pouvaient lui être immédiatement relatives. Autrement, il faisait même le bien. En voici un exemple.

Dans le mois de septembre de l'année 1800, on dit plusieurs fois à Fouché qu'une jeune personne assez mal vêtue, mais fort jolie, demandait à le voir et ne se réclamait, pour obtenir cette audience, ni d'un nom connu, ni de lui-même, persistant aussi à ne pas vouloir dire ni qui elle était, ni d'où elle venait. Fouché, qui à cette époque avait des affaires trop importantes pour donner quelque attention à une chose qui n'offrait qu'une apparence de galanterie laissa passer celle-là sans s'y arrêter. Cependant la jeune fille continuait à assiéger sa porte, malgré les insultes des valets, toujours si empressés de les prodiguer au malheur. Enfin le premier valet de chambre du ministre eut quelque pitié de la pauvre fille et un jour, s'approchant d'elle :

— Pourquoi, lui dit-il, n'écrivez-vous pas au citoyen ministre ? Vous obtiendrez peut-être une audience, car c'est cela que vous vous voulez, n'est-ce pas ?

La jeune fille répondit que oui. Mais elle ajouta avec timidité que son nom n'était pas connu du ministre et qu'alors elle serait refusée. La pauvre enfant pleurait en disant ce dernier mot. Le valet de chambre la regardait et puis il pensait. Ce qu'il pensait était-il bien? Je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est qu'il prit tout à coup une résolution. Il regarda à sa montre, vit qu'il était à peine onze heures et que, par conséquent, son maître n'avait pas encore fini de déjeuner.

— Attendez-moi là quelques instants, dit-il à la jeune fille.

Puis la regardant plus attentivement :

— Demeurez-vous loin d'ici? lui demanda-t-il.

— Oh ! oui, bien loin, bien loin !

— Que diable ! dit le valet de chambre en regardant la robe noire et usée de la jeune personne, il est impossible de la faire entrer équipée de la sorte.

Tandis qu'il se parlait ainsi à lui-même, il leva les yeux pour inspecter le chapeau de la jeune solliciteuse et ses regards tombèrent sur le plus ravissant visage.

— Bah ! dit-il, je serais bien sot de m'inquiéter de sa parure. Attendez-moi, mon enfant.

— Citoyen ministre, dit-il à son maître en entrant dans le cabinet particulier où celui-ci déjeunait en s'occupant de son travail, il y a là une jeune fille qui depuis un mois vient tous les jours pour vous parler. Elle pleure, prétend que c'est une affaire de vie et de mort. Elle paraît bien affligée. Voulez-vous que je la fasse entrer?

— Hum ! dit Fouché, c'est encore quelque intrigante... de ces femmes qui sollicitent la grâce d'un frère, d'un cousin... et qui n'ont jamais eu ni père ni mère. Quel âge dis-tu qu'a celle-ci ?

— Mais à peu près dix-huit ans, citoyen ministre.

— C'est cela... Et toi, honnête garçon, tu t'es chargé de l'introduire? Mais je suis cuirassé, moi. Allons, fais entrer ta nymphe et gare à elle si elle n'a pas *sa patente* (1) !

Le valet de chambre introduisit sa protégée. En l'apercevant, Fouché fit un mouvement de surprise à la vue de ses habits dé-

(1) Fouché, qui était un homme moral, comme tout le monde sait, fit un jour enlever toutes les *habitantes* du Palais-Egalité et des autres lieux où elles tenaient leur cour, pour les forcer à prendre une patente. Il voulait de l'ordre *dans le désordre*.

labrés et de sa tournure vraiment remarquable même sous de tels vêtements. D'un coup d'œil le ministre renvoya le valet de chambre.

— Que voulez-vous de moi, ma chère enfant? demanda-t-il à la jeune fille.

Elle se jeta à genoux devant lui, et joignant les mains :

— Je viens vous demander la vie de mon père, lui dit-elle en sanglotant.

Fouché recula devant cette jeune fille, à cette demande de la vie d'un homme, comme il l'eût fait devant un serpent. On l'avait pris par surprise.

— Et qui est votre père, s'écria t-il, son nom?

— Ah! vous le tuerez, dit-elle d'une voix tremblante de terreur, en voyant cette figure de blême Fouché prendre une teinte encore plus livide et ses lèvres blanches se contracter, vous le tuerez!

— Paix! folle que vous êtes. Levez-vous et dites-moi le nom de votre père. Comment se fait-il qu'il soit à Paris, s'il craint pour sa vie?

La jeune fille raconta alors leur histoire. Elle était courte et touchante. Son père le marquis des Rosières, après avoir été pris plusieurs fois dans la Vendée, l'avait été une dernière les armes à la main. Il s'était échappé par un miracle de la Providence et, toujours poursuivi, presque traqué pour ainsi dire, il était enfin arrivé à Paris comme dans le lieu le plus sûr pour s'y cacher.

Sa fille avait dû l'y rejoindre avec sa mère et sa sœur jeune enfant de douze ans.

— Mais, poursuivit-elle, j'ai perdu ma mère et ma sœur et je suis arrivée toute seule ici. .

— Comment donc sont-elles mortes si promptement? demanda Fouché.

Les bleus les ont tuées, répondit d'une voix basse la jeune fille en baissant les yeux, car elle craignait que Fouché ne lui fît un crime que de dénoncer celui des soldats républicains.

— Où logez-vous? dit le ministre après un moment de silence.

M^lle^ des Rosières paraissait hésiter.

— Eh bien! dit Fouché en frappant du pied, voulez-vous bien me dire où vous demeurez? Si vous ne le faites pas de bonne grâce, mes hommes sauront bien vous trouver d'ici à deux heures et même avant.

Incapable de résister à de telles attaques, M^lle^ des Rosières retomba sur ses genoux, en tendant les mains vers lui.

— Allons ! taisez-vous, et pas de comédie, je ne les aime pas. Dites-moi seulement ce que compte faire votre père. Si je le fais gracier, puis-je compter sur lui ?

— La physionomie de Mlle des Rosières était tellement expressive dans ce moment que Fouché n'eut pas besoin d'un mot pour la traduire.

— Vous êtes une enfant, dit-il avec un accent de mécontentement très profond. Lorsque je veux savoir si je puis compter sur votre père, c'est au nom du premier consul ! N'allez-vous pas croire que je vous ai demandé s'il voulait être un espion de police ?

Il écrivit l'adresse de Mlle des Rosières sur une carte et, avant qu'elle sortît de la chambre, il lui demanda pourquoi elle s'était adressée à lui plutôt qu'au premier consul.

— C'est mon père qui me l'a ordonné, répondit-elle. Il m'a dit que vous vous souviendriez de lui.

Le ministre fut à l'instant frappé d'un souvenir qui lui avait échappé. Cependant il doutait encore.

— Dites à votre père de m'écrire, aujourd'hui même, s'il n'a pas été lieutenant du roi avant la Révolution.

La réponse de M. des Rosières fut affirmative. Il avait été lieutenant de roi en Bretagne et en Bourgogne, ou plutôt en Franche-Comté et, pendant ce temps, il avait été assez heureux pour être fort utile au jeune abbé Fouché. Il était question de murs d'une ville escaladés, des portes d'un séminaire enfoncées ; enfin, de choses fort graves que le lieutenant de roi recouvrit, comme le bon Samaritain du manteau de la charité.

Je ne sais pas jusqu'à quel point il avait obligé, mais ce que je sais très bien, c'est que le lendemain du jour où sa fille avait vu le ministre, M. des Rosières eut d'abord un sauf-conduit, et, peu de temps après, sa grâce entière, avec une bonne place de commandant de ville en Alsace. Sa fille fut s'y établir avec lui, dans l'hiver de 1801. Elle s'y est mariée et habite aujourd'hui son château de Reisberg, à quelques lieues de Colmar.

Une particularité assez remarquable, c'est que le valet de chambre fut renvoyé. Pourquoi cela ?

Cette aventure peut offrir beaucoup de motifs d'observations. Je l'ai placée ici, parce que d'abord elle y est en son lieu, et ensuite, parce que ce n'est pas la dernière fois que j'aurai à m'occuper du principal acteur de cette petite scène, et je ne suis pas fâchée qu'il existe un point de comparaison. Fouché est encore une de ces

grandes figures de notre drame politique que l'on croit avoir bien représentée en la crayonnant simplement au trait, que d'ombres à placer! Que d'attitudes diverses! Que de formes différentes! Je l'ai beaucoup connu, parce que, me trouvant souvent en rapport avec lui, et je l'ai étudié, je crois, avec une attention minutieuse qui ne lui aurait peut-être pas convenu s'il l'avait devinée. Mais cela a fait que mes observations sur cet homme sont nombreuses et importantes.

On a beaucoup parlé de Fouché et, sans doute, il y a beaucoup à en dire. On a bien rappelé toutes les époques de sa vie qui sont consignées dans le *Moniteur* et dans quelques biographies. Eh bien, j'en parlerai d'une manière, non pas différente, mais plus développée. Je le montrerai souvent, marchant de concert avec un des premiers acteurs de notre grand drame, et quelques actions de l'un et de l'autre pourront être éclaircies par le jour que je ferai luire sur elles.

Ce sont ces mêmes actions qui ont formé en grande partie le *réseau gouvernant* (1) dont Napoléon nous enveloppait. Il était trop habile pour ne pas en sentir toutes les conséquences. Mais, organisant sur des ruines et avec des ruines, il fallait bien, pour qu'il arrivât enfin à ce qu'il voulait — qui était d'obtenir un gouvernement fort et compact avec une circulation libre et rapide, il fallait qu'il employât tous les instruments qu'il trouvait dans l'atelier dont il s'emparait.

Mais Napoléon était lui-même un géant, et dans ses mains tout frappait avec la force d'une massue. Il devait donc en surveiller d'autant plus l'emploi et la direction.

Cependant l'année 1800 allait bientôt finir et chaque mois, chaque semaine, nous apprenions quelque nouvelle victoire remportée par Moreau, qui venait en peu de jours de gagner son immortalité, s'il eût su la garder. Il forçait l'Autriche, encore frémissante de la honte de Marengo, de venir la confesser à Lunéville. Tout ce que nous avions souffert d'insultes, d'humiliations, lors des campagnes de Schérer, des victoires de Souvarow, nous allions donc enfin en être vengés!

Tous les soirs le général Junot apportait des nouvelles qui faisaient battre notre cœur, à Albert et à moi. C'était une chose curieuse à observer que les différentes impressions produites sur les

(1) Mot de Napoléon

individus qui l'écoutaient. Mais une justice cependant que je dois rendre à tous, c'est que jamais, non seulement un mot, mais un geste, n'exprima le regret d'une victoire remportée par nos troupes. Je me rappelle même qu'un jour le général Junot ayant apporté un bulletin manuscrit qui ne devait paraître que le lendemain dans le *Moniteur* et qui annonçait la rupture de l'armistice en Italie et en Allemagne, une personne de la société intime de ma mère fit alors entendre un profond gémissement, puis s'écria :

— Les Français sont tout à la fois le plus grand et le plus cruel des peuples ! Auront-ils donc toujours soif de leur sang ?

Et s'approchant de Junot, il prit le bulletin d'une main tremblante et lui dit :

— N'avez-vous pas lu, mon général, que le corps de M. le prince de Condé continuait à faire partie de l'armée autrichienne ?

Junot le lui répéta. Alors M. de L... joignit fortement les mains, leva les yeux au ciel, en disant, avec l'accent d'une profonde indignation qui partait d'un cœur brisé :

— Et voilà ce qu'ils appellent être Français !

Puis, il sortit précipitamment de la chambre. Le malheureux ! Il avait perdu son fils unique quelques mois avant, et le cri qui venait de sortir de son cœur annonçait par avance la mort d'un neveu qu'il aimait et qui avait presque remplacé son enfant. Le pauvre jeune homme périt en effet quelques semaines après au passage de l'Inn, où le corps du prince de Condé fut presque entièrement écrasé.

Je dirai que j'ai toujours vu à cette époque les premiers noms de France heureux et fiers de marcher à l'ombre de nos lauriers. Et cependant parmi eux il y en avait quelques-uns — peu à la vérité — qui, pour être vains du triomphe de nos armes, n'en sont pas moins demeurés fidèles à leurs anciens serments.

Nous étions dans le mois d'octobre. J'ai déjà dit, je crois, que mon mariage était définitivement fixé au 30. Les préparatifs se poursuivaient avec activité. Le général Junot courait toute la matinée, puis venait à l'heure du dîner.

Un jour, Mme de Contades, le voyant très rêveur, lui dit en plaisantant :

— Mon Dieu ! général, vous avez l'air d'un conspirateur !

Junot devint pourpre.

— Oh ! poursuivit elle, je sais bien que vous ne conspirez pas,

à moins que ce soit contre nous, pauvres émigrés rentrés et ruinés et, en vérité, vous auriez trop beau jeu.

— Je crois les conspirations peu dangereuses, dis-je alors. Il est rare que le motif d'une conspiration soit toujours parfaitement pur et l'intérêt du peuple qu'on prétend délivrer est ordinairement le dernier qui intervienne. Aussi, voit-on que presque toutes les grandes conspirations ont été découvertes avant leur accomplissement. Ce qui est vraiment dangereux pour le chef d'un État, c'est un fanatique comme Jacques Clément, un insensé ascétique comme Ravaillac ou Jean Châtel, ou bien une main conduite par un cœur désespéré, comme celle de Charlotte Corday. Voilà des coups que l'on ne peut parer. Quelle barrière leur opposer? Quels gardes pourront m'empêcher d'arriver au trône le plus puissant du monde pour en frapper le maître, si je veux donner jours pour jours, vie pour vie? Savez-vous qu'on est bien fort, alors qu'il est égal de mourir? Je dirai même qu'on est bien bien grand.

Presque tout le monde se récria.

— Allons, dit ma mère, te voilà avec tes idées grecques et romaines.

Je baisai la main de ma mère en souriant, car en jetant les yeux sur le général Junot, j'avais surpris ses yeux attachés sur moi avec une expression tellement singulière, qu'il me vint à la pensée qu'il ne se soucierait peut-être guère d'une femme si résolue, qui paraissait se jouer d'un poignard comme de son éventail.

— Promettez-moi de ne plus parler sur le sujet de tout à l'heure Dites, le voulez-vous?

— Sans aucun doute (2) ; mais pourquoi ?

— Je vous le dirai bientôt... Du moins, je l'espère ajouta-t-il avec un singulier sourire.

Lucien Bonaparte, qui entra dans ce moment, voulut savoir ce qui nous occupait, car les autres interlocuteurs continuaient à discuter et les conspirations allaient leur train comme si nous avions été dans l'une des salles prétoriennes.

— Bah ! dit Lucien, ce sont des sujets de conversation peu faits pour des femmes, et je suis étonné que ces messieurs ne l'aient

(1) Ce qu'il savait alors explique l'impression qu'il recevait d'un tel sujet de conversation.

pas montée sur un autre ton. Il vaut beaucoup mieux parler du bel opéra que je vous donne après-demain.

Tandis que l'on discutait sur l'opéra et sur la musique, Lucien et Junot s'étaient mis à causer à l'écart. Je remarquai que leur voix ne s'élevait jamais et que le sujet qui les occupait devait être grave et profondément important. L'expression de leur physionomie me faisait presque mal sans que je susse rien de positivement alarmant. Tout était sombre et mystérieux autour de nous. Il était évident qu'une inquiétude sérieuse agitait ceux qui étaient attachés au premier consul. Je n'osais faire aucune question. Lucien me regardait comme une enfant. Je n'aurais jamais osé en faire une au général Junot. Joseph était le seul qui, par sa bonté parfaite, aurait pu m'enhardir, mais il allait partir pour Lunéville et nous ne le voyions presque plus.

Le 11 d'octobre, Junot vint le matin de bonne heure, ce qui ne lui était pas ordinaire. Il était encore plus sérieux que le jour de la conversation *des conspirateurs*. C'était le même soir que nous devions aller voir cette fameuse première représentation des *Horaces*, de Porta et de Guillard.

Ce fut donc avec contrariété que j'entendis Junot demander à ma mère de ne pas aller à l'Opéra. Les raisons qu'il donnait pour lui faire cette demande étaient des plus singulières : « *Il faisait mauvais temps ; la musique était mauvaise ; le poème ne valait rien.* Enfin, ce que nous pourrions faire de mieux était, disait-il, de demeurer à la maison. » Ma mère, qui avait préparé une toilette de première représentation et qui ne l'aurait pas manquée, fallût-il traverser une tempête et entendre le plus sot des poèmes, ne voulut accueillir aucune des objections de Junot, ce dont je fus charmée, parce que j'avais assez de confiance dans l'abbé Rose, qui disait que la musique avait de grandes beautés. Le général insista cependant encore. Une telle opiniâtreté fit enfin quelque impression sur ma mère et, prenant le bras du général, elle lui dit vivement :

— Junot, pourquoi cette insistance ? Y aurait-il quelque danger ? Craignez-vous ?

Non, non, s'écria Junot, je ne crains rien du tout, que l'ennui que vous pourrez éprouver, ainsi que l'effet du mauvais temps ! Allez à l'Opéra .. Mais, continua-t-il, si vous y êtes décidée, permettez-moi de vous prier de ne pas aller dans la loge que vous avez louée, et d'accepter la mienne.

— Je vous ai déjà dit, mon cher général, que c'était impos-

sible ; ce serait contre toutes les convenances du monde, et j'y tiens beaucoup. Comment voulez-vous que ma fille, étant votre fiancée, mais point encore votre femme, puisse aller dans une loge que tout Paris connaît pour être la vôtre ? Mais pour quelle raison voulez-vous donc me faire abandonner la mienne !

— Parce qu'elle est sur le côté et qu'à l'Opéra rien n'est plus mauvais. Ensuite elle se trouve si près de l'orchestre que les oreilles difficiles de Mlle Laurette seront brisées de manière à ne pouvoir elle-même faire de musique de quinze jours au moins.

— Allons, allons, dit ma mère, tout cela n'a pas le sens commun ! Nous irons entendre cette doublure de Cimarosa, qui certes ne le vaudra pas, bien sûrement. Mais enfin une première représentation est toujours une belle chose. Dînez-vous avec nous ?

— Je ne le puis pas, répondit le général, je ne puis même venir vous donner le bras. Mais j'aurai bien sûrement l'honneur de vous voir à l'Opéra.

Nous dînâmes plus tôt qu'à l'ordinaire et nous fûmes rendus à l'Opéra à huit heures.

La salle était déjà remplie. Les femmes étaient toutes fort parées. Le premier consul n'était pas encore dans sa loge, qui alors était aux premières, à gauche, entre les colonnes qui séparent les loges de face de celles de côté. Ma mère le remarqua et fit en même temps l'observation que les regards du parterre, ainsi que de presque toutes les personnes qui remplissaient la salle, se tournaient vers cette loge.

— Et, dit Albert, voyez aussi quelle expression d'amour il y a dans cette attente.

— Bah ! répondit ma mère ; quoique j'aie la vue basse, je vois très bien que ce n'est que de la curiosité. Ne sommes-nous pas toujours les mêmes ? Dernièrement encore, à cette fête du Champ-de-Mars, lorsque l'abbé Siéyès — elle ne l'appelait jamais autrement — était empanaché comme le dais du Saint-Sacrement sous lequel il portait jadis le Bon Dieu, ne se donnait-on pas, et moi toute la première, le torticolis pour le mieux voir ? Et le chef des *filous en troupe* n'était-il pas aussi un point de mire dans son temps de pouvoir ? Celui-ci est le maître à son tour ; eh bien, on le regarde comme on regardait les autres !

Mon frère persista à dire qu'il était convaincu que le premier consul était aimé et que les autres n'étaient que craints. J'étais parfaitement de son avis. Ma mère ne répondit qu'en levant les

épaules. Dans ce moment la porte de la loge du premier consul s'ouvrit et il parut lui-même avec Duroc, le colonel Savary, je crois, le colonel Lemarrois. A peine fut-il aperçu, que, de toutes les parties de la salle, partirent des applaudissements tellement unanimes qu'ils semblaient ne faire qu'un seul et même bruit. On ne pensait plus au théâtre. Toutes les figures étaient tournées vers le général Bonaparte, et une sorte de *hourra* étouffé accompagnait les battements de mains et les trépignements de pieds. Il salua d'abord, en souriant avec beaucoup de grâce, et l'on sait que le moindre sourire éclairait sa figure naturellement sévère et lui donnait un grand charme. Les applaudissements continuant avec une sorte de fureur, il inclina deux ou trois fois la tête, mais sans se lever, bien que toujours en souriant. Ma mère le lorgnait et ne perdait pas un de ses mouvements. C'était la première fois qu'elle le voyait depuis les grands événements de brumaire. Elle était si occupée à le lorgner que le général Junot entra dans la loge sans qu'elle l'entendît.

— Eh bien ! comment le trouvez-vous depuis que vous ne l'avez vu ? lui demanda-t-il.

Ma mère se retourna vivement et fut embarrassée comme une jeune fille à qui l'on demanderait pourquoi elle regarde par la fenêtre, lorsque celui qui l'intéresse vient à passer. Nous nous mîmes tous à rire et elle-même fit comme nous. Pendant ce temps, l'orchestre avait recommencé son sabbat harmonique donnant le diapason à Laforêt et à Lainez qui criaient tous deux à qui mieux mieux ou plutôt à qui *mal mal*, tandis que Mlle Maillard leur tenait tête avec des poumons dignes d'une Romaine des temps antiques, nous faisant regretter que Mlle Chevallier n'occupât point la scène. Ma mère, dont les oreilles tout italiennes ne pouvaient sans souffrir entendre un pareil charivari, se tournait souvent vers le général Junot pour lui parler de ces beaux chants d'Italie, si suaves et si doux. Dans l'un de ces moments au lieu de lui répondre, il lui toucha légèrement le bras et lui fit signe de regarder dans la loge du premier consul. Le général Bonaparte avait sa lorgnette braquée de notre côté et, dès qu'il s'aperçut que ma mère l'avait vu, il s'inclina deux ou trois fois en manière de salut. Ma mère le lui rendit par un seul mouvement de tête, qui probablement fut assez peu marqué, car, depuis, le premier consul, comme on le verra bientôt, se plaignit à ma mère elle-même de sa froideur envers lui, ce même soir dont je parle. Junot lui en aurait aussi

fait des reproches à l'instant si l'un des officiers de la place de Paris n'était venu frapper à la porte de la loge et lui demander de sortir immédiatement. C'était un adjudant de place nommé Laborde, le plus madré et le plus fûté des hommes. J'aurai quelquefois occasion d'en parler et son portrait tiendra fort bien sa place parmi ceux de ces gens qui sont d'une absolue nécessité. Sa figure et sa tournure étaient impayables. Albert, qui le voyait pour la première fois, aurait voulu avoir un crayon pour en faire le croquis.

Le général Junot ne demeura absent que quelques instants. Lorsqu'il rentra dans la loge, sa physionomie, qui était depuis le matin sérieuse et même triste, était redevenue en un moment gaie, ouverte et dégagée de tous les nuages qui la voilaient. Il se pencha vers ma mère et lui dit très bas, pour n'être pas entendu de la loge voisine :

— Regardez le premier consul. Regardez-le bien.

— Pourquoi voulez-vous que je le fixe avec affectation ? dit ma mère. Ce serait ridicule.

— Non, non, cela est tout simple. Regardez-le avec votre lorgnette. Ensuite je demanderai la même grâce à Mlle Laurette.

Je pris la lorgnette de mon frère et je lorgnai à mon tour, lorsque ma mère eut fini.

— Eh bien ! me dit le général, qu'avez-vous vu ?

— En vérité, répondis-je, j'ai vu un admirable visage ; car je ne conçois rien au-dessus de la force au repos, de la grandeur dans la quiétude.

— Vous trouvez donc sa physionomie calme, tranquille ?

— Parfaitement. Mais pourquoi me demandez-vous cela ? dis-je à mon tour, fort étonnée du ton très ému que le général avait mis à m'adresser cette question.

Il n'eut pas le temps de me répondre. Un de ses aides de camp vint l'appeler par la petite fenêtre de la loge. Il sortit et, cette fois, demeura longtemps absent. Lorsqu'il rentra, il avait l'air heureux. Ses yeux se portaient vers la loge du premier consul, avec une expression que je ne puis rendre. Le consul boutonnait alors la redingote grise qu'il avait pardessus l'uniforme des guides à cheval de la garde, habit qu'alors il portait toujours, et il se disposait à sortir de sa loge. Dès qu'on s'en aperçut, les applaudissements se firent entendre comme à son arrivée. Dans ce moment, Junot, ne pouvant plus vaincre son émotion, s'appuya sur le dos de ma chaise et fondit en larmes.

— Calmez-vous, lui dis-je en me penchant vers lui pour le cacher à ma mère, qui sûrement lui aurait fait quelque plaisanterie, calmez-vous. Comment un sentiment tout joyeux dans sa cause et par son objet peut-il produire un tel effet sur vous?

— Ah! me répondit Junot très bas, mais avec une expression que je n'oublierai jamais, le malheureux échappe à la mort! Les assassins viennent seulement d'être arrêtés.

Je fus au moment de me récrier.

— Silence! me dit Junot; on peut vous entendre. Hâtons-nous de sortir.

Il était si troublé qu'il me donna le châle de ma mère, lui mit le mien et, prenant mon bras, il me fit descendre rapidement l'escalier.

Junot s'aperçut à ma pâleur que j'allais peut-être me trouver mal. Aussi, sans écouter ma mère, il sortit dans la rue, quoiqu'il plût à verse, pour aller au-devant de nos gens qui faisaient avancer les voitures. La première des deux qui parut était la sienne. Ma mère ne s'en aperçut que lorsqu'elle fut sur le marchepied. Elle voulait redescendre.

— Eh! qu'importe? lui dit le général, en la contraignant pour ainsi dire à y monter.

Puis il me dit tout bas :

— Tout va bien! Au nom du ciel, remettez-vous! Mais ne dites rien.

Et relevant lui-même le marchepied, il cria à son cocher :

— Rue Sainte-Croix!

Nous fûmes reçues par Albert et le général Junot qui nous avaient précédées. Le général s'empara de ma mère et, la prenant dans ses bras, il la porta jusque dans sa chambre, bien qu'elle le battît de toute la force de ses petites mains.

Lorsqu'il l'eut bien établie sur son canapé, qu'elle fut entourée des mille et une petites choses qui lui étaient nécessaires, alors, se plaçant à ses pieds, sur un tabouret, et prenant ses mains dans les siennes, il prit le ton convenable à la circonstance et lui raconta comment Ceracchi et Aréna, l'un par fanastisme républicain mal entendu, l'autre par vengeance, avaient voulu assassiner le général Bonaparte.

A mesure que le général Junot parlait, sa voix devenait plus forte, sa parole plus accentuée. Chaque mot était une pensée, venant du cœur. Et lorsqu'il peignit Bonaparte comme il le voyait,

comme il le vit toujours, et tel au fait qu'il était alors, cette voix mâle et sonore prenait une douceur inconnue. C'était de la mélodie.

Mais quand il vint à parler de ces hommes qui, pour satisfaire leur vengeance ou bien leur désir insensé, voulaient assassiner celui que la France devait considérer alors comme chargé de son avenir, cette voix s'éteignit en se brisant dans des sanglots et, appuyant sa tête sur l'oreiller de ma mère, il pleura comme un enfant.

— Comme vous l'aimez, mon Dieu ! lui dit-elle.

Comme je l'aime ! répondit-il en joignant fortement les mains et levant les yeux au ciel. Oui, je l'aime ! Jugez, poursuivit-il en se levant et marchant rapidement dans la chambre, jugez de ce que j'ai dû souffrir il y a quelques jours lorsque votre fille parlait avec une éloquence étrangère à son âge et à son sexe et nous montrait toutes les barrières, toutes les précautions, tombant devant le poignard d'un assassin, qui fait aussi lui, de son côté, le sacrifice de sa vie. Mais ce qui m'a fait surtout mal, c'est lorsqu'elle a voulu nous montrer ce même assassin comme un homme se grandissant par son crime et, parce qu'il veut mourir, se lavant les mains du sang qui les rougit ! Ah ! vous m'avez fait bien mal !

Ma mère me regarda d'un air mécontent. Albert était assis près de la cheminée et ne disait rien, mais j'étais sûre qu'il ne me blâmait pas.

— Tout cela, dit ma mère, vient de ce que Laurette parle sur des questions qui ne sont pas du domaine des femmes. Je lui ai souvent démontré combien cela nuisait à ses agréments, mais elle n'en tient compte. De mon temps, nous savions seulement que le mois de mai était le mois des roses et nous n'en étions pas moins aimables. Pour ma part de science, moi, je n'ai jamais lu que *Télémaque* et cependant je ne suis pas bien ennuyeuse. J'espère, mon cher enfant, que vous la corrigerez de ce défaut-là.

— Je m'en garderai bien, répondit le général. Vous n'avez mal compris. Ce n'est pas ce que disait M^lle^ Laure qui m'a fait tant de mal. J'ai sur-le-champ pensé que vous connaissiez Aréna, qu'il venait même assez souvent chez vous que vous connaissiez aussi Ceracchi, que ces hommes avaient pu entendre votre fille parler comme elle parlait l'autre jour, et que l'âme et la tête du dernier surtout avaient pu répondre à cette sorte d'appel que semblait faire la voix d'une jeune fille et développer quelques jours, quelques moments plus tôt, son intention diabolique. C'est bien ridicule,

bien insensé, n'est-ce pas, tout ce que je dis là? poursuivit le général en voyant sourire mon frère à ces dernières paroles : mais que voulez-vous? depuis huit jours je ne sais en vérité où est ma tête. Jugez si elle a dû être calmée par la résolution qu'a prise le premier consul d'aller à l'Opéra ce soir braver les couteaux des assassins! Nous n'avons encore que Ceracchi, Aréna et, je pense, Demerville.(1). Ils viennent d'être pris, mais ils ne sont pas seuls. On prétend que c'est l'Angleterre, le comité anglais, les Anglais et toujours les Anglais. Il n'y a dans cette affaire que deux mobiles ; l'un est une haine de famille et une haine corse ; l'autre est un fanatisme de liberté porté jusqu'à la folie. Voilà ce qui doit effrayer les amis du premier consul. La police la plus active n'a plus de pouvoir la où nul jour ne pénètre.

— Et Fouché, demanda ma mère, que dit-il de tout cela?

Le général ne répondit rien, mais son front se plissa, ses sourcils se froncèrent. Il croisa ses bras sur sa large poitrine et se remit à marcher quelque temps en silence, puis il dit d'une voix très altérée :

— Ne me parlez pas de cet homme.

Son expression, même muette, était d'une telle nature que nous demeurâmes tous trois stupéfaits. J'ai eu depuis la traduction de ce sentiment qui perçait à travers les efforts de Junot pour le contenir et j'ai compris ce qu'il devait souffrir avec une telle conviction.

Non, ne me parlez pas de cet homme, surtout aujourd'hui! J'ai eu ce matin même une scène avec lui! S'il avait eu du cœur..., mais il n'avait garde. S'il avait eu du sang rouge dans les veines seulement, nous aurions été nous couper la gorge comme de braves gens! Eh, que diable! comme des hommes seulement.

Venir me dire que cette affaire de Ceracchi était un jeu d'enfant! A moi, qui depuis douze jours la suis pas à pas, tandis que lui... Mais il a raison, poursuivit Junot en souriant amèrement. Je crois qu'il est vrai lorsqu'il dit qu'il en savait autant que nous au bout d'une heure. Je suis presque sûr de la trahison de...

Albert, qui s'était levé, s'approcha de Junot et lui parla bas. Le

(1) L'un des trois ne fut pas arrêté le même soir; je ne me souviens plus lequel. Je crois que c'est Aréna, mais je n'en suis pas sûre. Avec Ceracchi on arrêta immédiatement un nommé Diana. Demerville fut arrêté le lendemain. Voilà ce dont je suis certaine.

général fit un signe de tête et serra la main de mon frère. Ils échangèrent encore quelques paroles, puis il reprit :

— Et que croyez-vous qu'il me dit sur la résolution du premier consul d'aller ce soir à l'Opéra? Il la blâmait comme moi. Mais savez-vous par quel motif? « Parce que, disait-il, c'était un guet-apens ! » Vous croyez peut-être que le guet-apens était pour le premier consul, n'est-ce pas? Point du tout. C'était pour ces honnêtes coquins à qui je tordrais le cou comme à un moineau (1), et sans plus de scrupule, d'après ce que je sais et l'honorable fonction qu'on les trouve exerçant.

Je contraignis donc Fouché à s'expliquer en l'affaire de ces hommes jusqu'au commencement d'exécution, puisqu'on pouvait l'empêcher. C'était son avis.

Et de cette manière, lui dis-je, vous replacez dans la société des hommes qui ont bien évidemment conspiré contre le chef du gouvernement et cela, non pas pour le faire renoncer au pouvoir, l'en éloigner, mais pour l'égorger, et l'égorger pour satisfaire une passion.

Croyez-vous que Ceracchi, satisfait de mourir lui-même s'il peut tuer le premier consul, lui donnant la mort pour assouvir une passion désordonnée, pour obéir à une sorte de monomanie, croyez-vous que cet insensé sera guéri par une simple admonestation, ou bien un acte de générosité? Non ; il faudra qu'il tue cet homme qu'il regarde comme un tyran et que son regard en déviation ne verra plus autrement désormais.

Croyez-vous qu'Aréna, ennemi depuis tant d'années du général Bonaparte, abjurera sa haine contre le premier consul, parce que celui-ci jouerait le rôle d'Auguste? Vous connaissez bien peu la *cattiva vendetta*. C'est sa mort qu'ils veulent. Voyez le propos de Ceracchi en parlant de l'achat du poignard : « *J'aimerais mieux « un bon couteau non fermant. La lame est sûre, solide et ne manque « pas à la main.* » Laissez faire un gaillard comme ce Romain-là, et vous aurez dès demain l'exécution pleine et entière du projet que vous avez arrêté. Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connais les Aréna. Le premier consul, qui est foncièrement bon, a oublié le

(1) Ainsi que tous ceux dont je rapporterai fréquemment les paroles, je fais parler ici le général comme il parlait lorsqu'il était en causerie familière et assez fortement ému pour ne pas châtier sa conversation et parler en *puriste*, ce qu'il faisait aussi bien même mieux que bien d'autres quand il le voulait.

mal qu'ils ont toujours voulu lui faire. Mais je n'ai pas à cet égard une aussi belle âme que lui. Je me rappelle son arrestation du Midi (1). J'ai eu les détails du 18 brumaire (2), et je sais à fond tous ceux de cette affaire d'aujourd'hui (3). Sans doute je frémis de voir le premier consul aller affronter la mort que, malgré nos soins, il peut rencontrer, mais, d'un autre côté, je ne vois que ce moyen de trancher enfin tous les nœuds dont on veut l'entortiller. On rendrait son existence misérable, en admettant qu'elle serait conservée. Ce serait tous les jours de nouvelles conspirations ; une hydre sans cesse renaissante.

Lorsque Fouché, poursuivit Junot, vit que je pouvais le deviner malgré sa finesse, il se rejeta sur des sentiments d'humanité. Lui ! Fouché ! Il me parlait en style d'homélies et tout cela raconté avec cette tête volée à un squelette. Oh ! quel homme ! et le premier consul qui ajoute une foi implicite à ses paroles ! Enfin nous allons voir la fin de cette affaire que lui et un autre appellent un jeu d'enfant. La raison pour tous.

Ma mère écoutait attentivement et j'avais remarqué que, pendant le long discours du général Junot, elle et mon frère s'étaient souvent regardés et fait plusieurs signes d'approbation. Lorsqu'il cessa de parler, elle lui dit combien ses remarques sur les Aréna lui paraissaient justes :

— Il y a de la haine au fond de leur cœur, et cette haine est bien antérieure au 18 brumaire et même aux événements d'Italie, ajouta ma mère. Je ne sais pas qu'elle en est la juste raison, mais elle est positive. Une chose qui m'étonne, c'est que Bonaparte, Lucien et Joseph soient les seuls qui aient leur part de cette haine ;

(1) Lorsque Bonaparte fut arrêté par ordre de Salicetti, ce fut l'adjudant général *Aréna*, le commissaire-ordonnateur *Denniée* et le commandant de gendarmerie *Vervein* qui furent chargés de *faire exécuter le mandat d'amener*.

(2) C'est Junot qui parle. Il était convaincu qu'Aréna le représentant, frère aîné de celui de la conspiration (il ne faut pas les confondre), avait voulu assassiner le général Bonaparte à Saint-Cloud. Je ne le crois pas. Il le haïssait mais ne l'aurait pas assassiné.

(3) Le projet des assassins était de frapper le premier consul lorsqu'il sortirait de sa loge, qui alors était à gauche entre les colonnes, comme je l'ai déjà dit. A cette époque le premier consul entrait et sortait par l'entrée commune. Le corridor et l'escalier qui menaient à la rue de Louvois étaient toujours garnis de monde pour le voir passer. Les assassins devaient le frapper en sortant de sa loge. Le colonel Savary s'est très bien montré ce soir-là. Il voulut sortir le premier, quoique ce ne fût pas à lui à le faire.

et je crois qu'ils la partagent aussi quoique, à vrai dire, je n'aie là-dessus que des conjectures, tandis que j'ai la preuve des sentiments haineux des Aréna.

Quant à Ceracchi, tout ce que vous m'en direz ne m'étonnera pas. Permon, qui l'a connu en Italie, me l'a présenté un soir où nous étions au bal chez M. Delanoue (1). Je l'ai revu depuis, quelquefois chez Maginelli, à Auteuil (2). J'avoue qu'il me faisait frémir avec ses opinions exagérées. Son dégoût de la vie, sa tristesse profonde le rendaient intéressant.

Albert observa qu'il fallait que son âme eut été profondément ulcérée par ce qu'il croyait avoir à reprocher à Bonaparte « car je l'ai vu, nous disait-il, je l'ai vu pleurer d'enthousiasme en parlant seulement de lui. Et lorsqu'il fut appelé pour faire son buste, où plutôt qu'il demanda lui-même de l'exécuter, il était tellement affecté en retraçant l'image de celui qu'il regardait alors comme le sauveur du monde, qu'il est constant, par des personnes qui l'ont vu, qu'il était contraint de quitter son travail. »

— Cet homme avait une âme de feu, poursuivit Albert. Souvent il récitait des vers sur la liberté de l'Italie. Alors il s'animait, sa voix devenait retentissante, son œil étincelait. Il se grandissait de dix coudées. Puis, tout à coup, il s'arrêtait. Cette même voix qui tonnait demeurait sans force, ce regard qui lançait des éclairs devenait morne, éteint. Ce port de tête, ce corps élancé, qui semblait chercher le ciel, s'affaissait sur lui-même. Il tombait sur une chaise et répétait d'une voix sourde et brisée : « *Siamo schiavi !... siamo schiavi !* »

La conversation revint sur les Aréna. Ma mère était fortement frappée de cette arrestation. La patrie primitive avait une voix puissante auprès d'elle et Aréna était un compatriote. Junot lui

(1) M. Delanoue, riche fournisseur. Il demeurait faubourg Poissonnière.

(2) Mme Maginelli était Florentine et son mari Napolitain. Elle était veuve, remariée en secondes noces, et n'avait cependant que 22 ans. Son mari était envoyé dans l'une des cours du Nord, je crois en Danemarck. Elle était restée en France pour sa santé. C'était une personne ravissante, une vraie Corinne. Elle habitait Auteuil. M. Brunetière, mon tuteur, à qui elle était spécialement recommandée par M. Duveyrier, nous y avait conduits, Albert, ma mère et moi, peu de temps avant cette funeste affaire de Ceracchi, qui était presque à demeure chez elle. Lorsqu'on l'arrêta, on trouva chez lui un groupe représentant Bonaparte conduit par la Victoire. Ce groupe était très beau. Mme Maginelli faillit être fort compromise dans l'affaire de la conspiration.

fit plusieurs questions sur la conduite qu'ils avaient tenue depuis quelques années à Paris. Ma mère lui communiqua tout ce qu'elle savait à cet égard, et c'était fort peu de chose, parce que, de tous les Corses qui étaient à Paris, les Aréna étaient ceux qui venaient le moins souvent. Cependant cette conversation amena ma mère à s'en rappeler une assez extraordinaire, qui avait eu lieu entre elle et Pépé Aréna le 17 brumaire, veille du fameux 18.

Ce même jour du 17, nous vîmes arriver plusieurs représentants corses, que nous ne voyions que très rarement et que, même, nous n'avions pas aperçus depuis six mois. De ce nombre étaient les deux Aréna. Cependant, ma mère les aimait assez, surtout Bartholomeo. Elle avait même dit à Multedo — le vieux Multedo — de les engager de sa part à venir manger des *ravioli* (1) et des *lasagnes* (2), avec un bon *stufato* (3). Multedo avait fait la commission, il était venu manger les ravioli avec nous. Mais nous n'avions pas vu Aréna (Pépé).

Le 17 dans la matinée, il vint chez ma mère. Il avait l'air soucieux. Elle le lui dit. Il sourit, mais d'une manière forcée. Il lui parla de la Corse, de ma grand'mère, de mes oncles, puis tout à coup lui demanda si elle avait vu Lucien depuis peu de temps. Ma mère lui répondit qu'elle le voyait presque tous les jours, ce qui était vrai. Et, comme elle avait beaucoup d'amitié pour le jeune représentant du peuple, elle parla aussitôt de la belle réputation qu'il s'était déjà faite comme orateur ; en effet, mon beau-frère qui, comme on l'a vu, était son ami intime à cette époque, nous apportait les journaux où se trouvaient les discours presque toujours improvisés qu'il prononçait au conseil des Cinq-Cents. On remarquait dans quelques-unes de ces improvisations d'admirables traits d'éloquence.

— Je ne pense pas toujours comme lui, dit ma mère, mais je n'en admire et je n'en estime pas moins son talent et son caractère.

— Il est bien jeune pour vouloir nous diriger, dit Aréna avec une sorte d'amertume.

(1) Espèce de rissole faite avec des herbes hachées, du fromage et des œufs. C'est une chose dont les Italiens et particulièrement les Corses sont très friands.

(2) Pâtes fraîchement faites et arrangées avec du fromage et du jus de viande.

(3) Sorte de ragoût ressemblant assez à l'*olla podrida* des Espagnols.

Lucien était en effet le plus jeune membre du conseil des Cinq-Cents.

— Mais il me semble que vos opinions sont les mêmes, répondit ma mère. Et puis, qu'importe l'âge si l'homme est habile? Voyez son frère, a-t-il attendu quarante ans pour savoir gagner des batailles?

— Ah ! ah ! vous êtes raccommodée avec le général Bonaparte? Il est donc venu vous demander pardon? Car, ma foi ! il ne pouvait faire moins.

— Il n'est ici question ni de pardon, ni d'offense, dit ma mère avec humeur. Je parle de Lucien et de la gloire de son frère (1).

Au moment où Pépé allait répondre, quelqu'un entra et la conversation cessa à l'instant. Plusieurs personnes survinrent et Aréna prit son chapeau pour s'en aller. Ma mère l'engagea à dîner. Il refusa, donnant pour excuse qu'*il allait* ou qu'*il était* à la campagne (2), et avait à peine le temps de rester.

Dans ce moment entra un M. Rigobert d'Avernes (3). A peine eut-il salué ma mère qu'en entendant parler des malheurs de la France, il se mit aussitôt à faire un tableau tout opposé et entreprit de prouver qu'elle était au plus haut point de prospérité et que les victoires des armées du Danube, de Sambre-et-Meuse et du Rhin effaçaient toutes les autres. Pendant son discours — et cette circonstance est assez remarquable — il regardait Aréna d'un air presque menaçant, parce qu'il le connaissait de vue et que, le sachant Corse, il croyait le blesser profondément, tandis qu'Aréna l'aurait embrassé s'il eût osé.

Aréna et le vieux Multedo allaient sortir ensemble lorsque M. d'Avernes commença son discours. Pépé revint près de la cheminée et se mit à écouter fort attentivement l'orateur. Il applaudissait de temps à autre en inclinant la tête et dit enfin :

(1) Une particularité assez curieuse dans les bizarres effets des relations de ma mère avec Napoléon, c'est que, dès qu'on en disait du mal devant elle, elle se fâchait. Il fallait qu'elle fût avec des amis bien intimes pour en parler comme elle l'aurait fait avec mon frère et moi.

(2) Lors du procès d'Aréna, on fit revivre plusieurs particularités des affaires de Saint-Cloud. Ce voyage à la campagne dont il parla à plusieurs personnes et qui, je crois, n'était pas vrai, fut mentionné.

(3) M. d'Avernes est maintenant au service de l'Espagne libérée. En quittant l'Europe pour aller en Amérique, il n'a fait que suivre l'impression d'anciens sentiments et il a dû être bien heureux d'assister à la *républicanisation* de cette partie du Nouveau-Monde.

— Le citoyen a raison. Tout ce qu'il vient de dire est expliqué plus en détail encore dans cet article.

Et il tira de sa poche un journal dont je ne me rappelle pas le titre. Tout ce dont je me souviens, c'est que c'était une des feuilles dévouées au Directoire. Il lut tout haut un article effectivement très bien fait et qui plaçait la France, sans doute, beaucoup trop haut, mais aussi qui la sortait de cet état d'abjection, dans lequel on la disait plongée, pour avoir peut-être ensuite plus de mérite à l'en tirer. Une vérité constante, c'est que depuis le mois de floréal les victoires de Zurich, Castricum, Bergen, la capitulation du duc d'York, l'alliance de l'Espagne, la délivrance de la Hollande par le général Brune, la pacification de l'Ouest, tout cela nous avait fait reprendre l'offensive sur tous les points. Et le général Bonaparte, parti de Damiette le 7 messidor, après avoir lu les dépêches venues d'Europe, et parti antérieurement à nos succès, était arrivé à Fréjus dans la conviction de notre ruine totale. Mais le mouvement qui le fit partir d'Egypte pour venir délivrer sa patrie n'en est que plus beau et la reconnaissance de la France doit être la même envers lui.

Le général Junot avait écouté attentivement ce que ma mère et Albert lui racontèrent des Aréna.

Me permettez-vous d'en parler au premier consul? demanda-t-il après les avoir entendus.

— Bien certainement non, s'écria ma mère. Non, mille fois non.

Et dans sa vivacité, elle se levait de son canapé et allait prendre les mains du général en lui répétant:

— Aller répéter cela à Bonaparte! Y pensez-vous?

Junot sourit et dit:

— Vous avez raison; cela se pouvait il y a quinze jours. Alors c'eût été un avertissement. Maintenant ce serait une délation.

Quelques jours après la découverte de la conspiration Aréna et Ceracchi, Lucien vint nous voir. Il était fortement préoccupé et ne cacha pas que toutes ces tentatives contre la vie de son frère lui donnaient une vive inquiétude (1).

— Comment prévenir de tels coups! disait-il, Jacques Clément,

(1) Depuis un an c'était la troisième fois qu'on tentait de l'assassiner. La première fut sur le chemin de la Malmaison, la seconde dans les Tuileries même, et Ceracchi la troisième. Il y eut deux ou trois autres tentatives obscures, plutôt provoquées peut-être que découvertes par la police.

Ravaillac, Damien, Jean Châtel, tous ces hommes-là ont toujours exécuté leur projet, parce que leur vie n'était d'aucun intérêt dans ce qui pouvait les arrêter. Si Ceracchi eût été seul, comme c'était d'abord son intention, mon frère n'existerait plus. Il a cru, en s'adjoignant un *représentant du poignard* (1), avoir plus de chances de réussite. Il s'est trompé.

— Mais, observait ma mère, vos réflexions sont effrayantes, car, enfin, comment alors sauver votre frère?

— Lui seul peut-être sa sauvegarde, répondit Lucien. Il est l'homme de la révolution, il doit marcher dans les principes qu'elle a consacrés. Il doit éviter surtout de porter atteinte aux libertés citoyennes. Sa route lui est tracée. Il faut qu'il y marche, ou bien il est perdu et nous perd avec lui. Il n'est pas ici question de chercher à garroter un peuple libre qui sent sa liberté et en même temps toute sa force, ou bien nous verrons les liens des Lilliputiens rompus par Gulliver.

— On ne doit donc, dit-il, aucune pitié à ceux qui veulent l'assassiner, sous le prétexte qu'ils défendent une liberté illusoire, liberté qu'au contraire le premier consul protège et consolide. Quant à moi, poursuivit-il, j'avoue que je ne dissimule pas mon opinion à cet égard.

— Ni moi, dit Albert; car je trouve de pareils êtres plus coupables cent fois que Ravaillac et Jacques Clément. Ceux-là avaient, pour les excuser de leur parricide, une raison de religion et de fanatisme, tandis que les hommes d'à présent n'ont qu'un intérêt particulier et spécial. Tous sont ainsi, excepté Ceracchi, et celui-là est fou.

— Cela peut être pour les conspirateurs de cette dernière affaire, dit Lucien, mais, mon cher Pormon, ne croyez pas qu'il n'y ait plus en France de ces âmes gardiennes de nos libertés qui sont toujours là comme des sentinelles avancées pour les défendre si on voulait les détruire. Il y a dans cette poitrine, ajouta-t-il d'une voix émue en frappant fortement sur la sienne, un cœur français et patriote. Mon frère me connaît. Je ne me cache pas à ses yeux — et Junot le sait bien, ainsi que tous ceux qui l'approchent de près — je ne cesse de lui rappeler, avec toute l'énergie d'une âme française et libre, les engagements solennels qu'il a

(1) Il avait déjà nommé ainsi tous ceux qui étaient à Saint-Cloud.

contractés avec la nation au 19 brumaire et dont je me suis porté garant.

Se tournant alors, vers Junot, il lui dit :

— Te rappelles-tu la conversation dont tu fus témoin il y quatre jours ? Eh bien ! je parlerai toujours dans ce sens et nulle crainte ne me fera dévier de mon chemin. Si les hommes dont mon frère s'est entouré dans le gouvernement veulent consentir à l'aider dans des mesures oppressives pour la patrie, je n'augmenterai pas leur nombre et le jour où j'entendrai sonner la dernière heure de la république j'irai chercher une autre terre pour y mourir.

Cette conversation prouve que, dès cette époque, Lucien voulut prévenir la volonté de Napoléon tendant à une centralisation de pouvoir, dont quelques-uns de ses actes pouvaient faire présumer l'établissement. L'entretien dont Junot avait été en effet témoin à la Malmaison avait eu pour objet la discussion de plusieurs choses relatives aux préfets et que Lucien, comme ministre de l'intérieur, ne voulait pas ordonner, les trouvant trop arbitraires. Résister à Napoléon, c'était s'exposer à un brisement d'existence. Lucien était son frère à la vérité, mais l'homme était là avant tout. Son ambassade d'Espagne, qui eut lieu quelques semaines après cette conversation, est expliquée pour moi par sa résistance aux volontés de son frère, surtout par sa constance à rappeler au premier consul les promesses jurées au 19 brumaire. On comparait déjà le consul de l'an IX au consul de l'an VIII, le général Bonaparte de Toulon et d'Italie, fondant des républiques, filles de la république française, au général Bonaparte cherchant à centraliser le pouvoir dans sa propre patrie. Lucien avait pu entendre des réflexions accompagnées d'un sourire, faites à demi-voix dans le salon de ma mère, par des gens qui n'ajoutaient pas assez de foi aux vocations républicaines pour croire que Bonaparte voulait maintenir le système annoncé par lui au 19 brumaire. Plusieurs étaient même assez sots pour parler de Monck, de Charles II. Lucien entendait tout cela. Il lui revenait de toutes parts de semblables paroles et il voulait empêcher non seulement que le mal fût réel, mais qu'il fût même soupçonné.

CHAPITRE XIV

Mariage de Loulou, Laure de Permon avec Junot depuis duc d'Abrantès. — Générosité du frère. — Mémoire du premier consul. — Se marier à l'Eglise n'est d'aucune nécessité. — Concessions mutuelles. — Le trousseau et la corbeille. — Sœur Rosalie et l'abbé Lusthier. — Mariage de minuit. — Lendemain de noces. — Choc entre l'ancienne et la nouvelle société. — Lannes, Duroc, Bessières, Eugène de Beauharnais, Rapp, Berthier, Marmont. — M. de la Valette et sa femme. — La famille Bonaparte. — M. de Caulaincourt terrorisé par Rapp et par Lannes. — Paroles sacramentelles.

Lorsque tout fut calmé par l'arrestation des autres conjurés (1), on s'occupa de terminer mon mariage. Le premier consul avait dit à Junot :

— Sais-tu bien que ton mariage a tenu à peu de chose, mon pauvre Junot ? Car je crois que, si ces coquins-là m'avaient tué, ils ne se seraient guère occupés de ta noce et de ta dot (2).

Le 6 brumaire, la famille de Junot arriva tout entière à Paris et vint le soir même chez ma mère à laquelle il la présenta, à l'exception de sa sœur aînée qui était demeurée en Bourgogne.

Le lendemain, on passa le contrat. Ce fut seulement dans cet instant que j'appris que mon frère me dotait d'une somme de soixante mille francs, prise sur sa propre fortune.

M. Lequien de Bois-Cressy, ancien ami de mon père et qui devait épouser ma mère en secondes noces, me dota, comme sa future belle-fille, d'une somme de cinquante mille francs, hypothéqués

(1) Topino-Lebrun, Demerville et quelques autres. Le procès fut instruit à la cour criminelle de Paris sur le rapport et la demande du ministre de la police générale.

(2) Jamais le général Bonaparte n'aurait dit un pareil mot trois ou quatre ans plus tôt. Mais arrivé au pouvoir presque absolu, il avait une pensée qui du reste l'a peut-être perdu, mais à laquelle il prêtait une grande force, c'est que les hommes n'étaient dominés et conduits que par la crainte et l'intérêt.

sur la terre de Lessay qu'il avait en Bretagne. Et mon trousseau, qui en effet était magnifique, fut stipulé pour douze mille francs.

Lorsque je pus rejoindre Albert, je lui demandai l'explication de ce que je venais d'entendre et comment je pouvais me trouver riche — c'était le mot — après avoir été, moi pauvre orpheline, entièrement à sa charge.

— Ne parle pas ainsi, me dit-il en m'embrassant avec cette tendresse qu'il m'a toujours témoignée. Ne sais-tu pas que ma mère et toi vous êtes les uniques objets de mon affection et mon seul bonheur? Je ne vis que pour vous. Il est donc bien simple que le produit de mon travail soit employé comme je le fais.

Voici un fait bien simple, mais qui montre à quel point le premier consul avait une mémoire prodigieuse pour les choses même les moins importantes pour lui. Le lendemain (8 brumaire), lorsque Junot fut aux Tuileries pour faire signer son contrat de mariage, il était accompagné, selon l'usage, du parent le plus proche de la future, et mon frère y alla avec lui. Le premier consul le reçut avec une grâce parfaite, le questionna sur son avenir, sur ses prétentions; lui parla de ma mère avec intérêt et de moi avec une bienveillance qui me toucha lorsque Albert m'en parla à son retour.

Mais voici le singulier de l'entrevue. Il se fit lire le contrat. Lorsqu'il entendit parler des soixante mille francs de la succession de mon père, il fit un mouvement, mais ne dit rien. Il en fit un autre, mais beaucoup moins fort, lorsqu'on parla des cinquante mille francs de M. de Bois-Cressy.

Après que la lecture fut finie, il prit mon frère par le bras et, l'emmenant dans l'embrasure d'une fenêtre, il lui dit :

— Permon, je me rappelle très bien que, lors de la mort de M. Permon, il ne laissa rien du tout. J'allais à cette époque tous les jours chez votre mère et vous savez sans doute, ajouta-t-il avec un air assez embarrassé que, dans ce temps-là, je voulais vous marier avec ma sœur, M^me^ Leclerc et arranger le mariage à venir de M^lle^ Loulou avec ce mauvais sujet de Jérôme, — il ne parla pas du principal mariage qu'il avait voulu faire ce jour-là; — eh bien, M^me^ Permon me dit que son mari n'avait laissé aucune fortune. Comment cela se fait-il donc?

Albert répéta au premier consul ce qu'il m'avait déjà dit, en le priant de n'en pas parler. Napoléon le regarda avec une expression indéfinissable.

— Vous êtes un brave garçon, mon cher Permon, vous êtes un brave garçon, j'aurai soin de vous. Vous vous laissez oublier. Pourquoi ne vous ai-je pas vu depuis que je suis aux Tuileries? Maintenant votre beau-frère vous fera ressouvenir de moi et me fera ressouvenir de vous.

En effet, lorsque, quelques semaines après, Junot sollicita pour Albert une place dans laquelle il pût faire preuve de ses talents administratifs et de son dévouement à la cause du 19 brumaire, le premier consul nomma peu de temps après mon frère à l'une des trois places de commissaires généraux de police qu'il y avait alors en France.

L'avant-veille de mon mariage il y eut une circonstance légère et grave en même temps qui faillit presque tout rompre.

Lorsque je fus sortie, le général demanda à ma mère si je comptais que le mariage se ferait à l'église. Ma mère fit un bond de dix pieds en l'air.

— Se marier à l'église! s'écria-t-elle. Et où donc voulez-vous qu'elle compte se marier? Est-ce devant votre ami à écharpe? Mais, mon cher enfant, vous perdez l'esprit. Comment avez-vous pu nourrir un moment l'idée que non seulement ma fille, mais moi, mais son frère, nous consentirions à un mariage purement républicain? Ce n'est ni dans mes principes ni dans ceux de mon fils. Quant à Laurette, je vous promets qu'elle est capable de vous remercier si vous lui parlez de cela.

Le général Junot se promenait fort ému et fort agité.

Je fus appelée. Rien ne peut exprimer mon étonnement et, je le dirai, mon chagrin, en entendant cette étrange proposition. Je ne le cachai pas au général Junot. Il me répondit que, dans la position où il se trouvait, il lui était impossible de se marier à l'église, « enfin, ajouta-t-il, de me donner en spectacle. Car vous ne pourriez pas éviter d'avoir autour de votre maison et dans l'église même, tout ce que la chaussée d'Antin renferme de mendiants et de bas peuple. Et moi, en uniforme au milieu de ce beau cortège! »

— J'ignore, lui dis-je, ce qu'il peut y avoir de désagréable pour nous à remplir un devoir que tout chrétien — je ne parle pas ici d'un dévot — doit acquitter en accomplissant l'acte auquel nous nous préparons. Les païens eux-mêmes sanctionnaient cet acte, le plus important de leur vie, dans les temples de leurs dieux. Il n'y a que les Turcs qui se contentent du cadi et j'espère que ce

n'est pas de là que vous avez tiré vos arguments pour soutenir votre étrange proposition.

— Je suis fort peiné de votre obstination, dit Junot. Comment pouvez-vous, avec votre esprit, tenir à une formalité que votre éducation aurait dû au contraire vous faire regarder comme nulle ?

— Je suis bien jeune, général, pour parler sur une question aussi sérieuse. Je ne sais rien de la controverse, si ce n'est que je suis née dans la religion chrétienne, que cette religion m'impose des devoirs que je dois remplir, comme les adorateurs de Dagon remplissaient les leurs. Tout ce que je puis vous dire, c'est que bien certainement je ne ferai pas un pas hors de cette maison si ce n'est pour aller là où je dois aller. Quelque avancé que soit notre mariage, soyez bien assuré, général, qu'il n'aura pas lieu s'il n'est pas béni par l'Église.

Je me levai pour sortir. Le général me prit la main et vit que j'avais les yeux remplis de larmes. Il frappa du pied avec une extrême violence et laissa échapper une expressions fort inusitée.

— Junot, Junot, s'écria ma mère de sa chambre, d'où elle entendait parfaitement tout ce qui se disait dans le salon, Junot, voulez-vous vous taire !

— Vous m'affligez beaucoup, me dit le général. Je suis pénétré du regret de vous faire de la peine, mais enfin ce n'est qu'un enfantillage de votre part, auquel vous tenez parce qu'on vous a dit de le faire. Tandis que moi, c'est d'un grave résultat pour moi, tout ceci. Savez-vous bien qu'il s'agit d'une profession de foi ?

— Et quand cela serait ? lui dis-je. Sous quelle religion êtes-vous donc né ? Vous avez été baptisé, vous avez été confirmé, vous avez fait votre première communion, vous vous êtes confessé. Voilà donc quatre sacrements que vous avez déjà reçus et, lorsque vous arrivez à celui du mariage, vous devenez tout à coup renégat, apostat, que sais-je ? Non, non, général, cela ne peut être ainsi !

Et je passai dans la chambre de ma mère. J'y trouvai mon frère qu'elle avait fait demander. Junot m'avait suivie. S'adressant à Albert, il lui soumit la question qui faisait le sujet de notre démêlé. Il était désespéré.

— Ce que je demandais, disait-il, n'était *d'aucune nécessité* et pouvait fortement le compromettre. Ensuite, ajoutait-il, cela n'est

pas dans mes idées, et puisqu'il s'agit ici d'un cas de conscience, la mienne ne me dit pas d'agir ainsi.

A peine y avait-il dix minutes qu'il était sorti, que je vis la porte de la chambre de ma mère s'ouvrir et elle-même entrer chez moi.

— Mon enfant, me dit-elle, voilà quelqu'un qui n'ose pas te demander sa grâce, mais cependant il espère que tu lui pardonneras.

Ceux qui ont particulièrement connu le général Junot savent à quel point sa physionomie s'altérait lorsqu'il était vivement agité. Dans ce moment il était presque méconnaissable. Il s'avançait derrière ma mère, appuyé sur le bras d'Albert, pâlissant et rougissant alternativement, de manière à faire craindre qu'il ne se trouvât mal.

— Votre frère vient de me faire comprendre jusqu'à quel point j'avais pu vous affliger, me dit-il. Il va vous faire juger à votre tour que je suis moins coupable que vous ne pouvez le penser, et si vous voulez faire la part du caractère d'un soldat plein de franchise et d'honneur, mais n'ayant pas pu recevoir les mêmes idées que vous relativement à ce qui nous occupe, vous serez indulgente et vous me pardonnerez.

— Mon amie, dit Albert en s'avançant vers moi, le général Junot ne peut pas admettre que tu aies parlé sérieusement tout à l'heure, et j'avoue que je suis de son avis. Il faut avant tout, ma chère enfant, examiner la position de chacun. Et dans cette affaire le bonheur de la vie entière de quelqu'un est intéressé, celui de notre mère, le mien et je puis dire le tien propre. Maintenant raisonnons. Le général ne veut blesser aucune de tes croyances : il convient même que tu as raison dans ton insistance, mais il demande que le mariage religieux ne se fasse que le soir. Je crois que cette concession mutuelle ne peut que convenir à tous et lève en un instant ce qui pouvait être obstacle.

Ma mère, que je regardai avant de répondre, me fit signe qu'elle approuvait entièrement ce que venait de dire mon frère. Je ne pouvais rien objecter que ma répugnance pour une cérémonie nocturne. Ce n'était pas alors la coutume. Ces sortes de mariages rappelaient les jours de Terreur, où un prêtre donnait la bénédiction nuptiale à des jeunes mariés, qui la recevaient comme il la leur donnait, au péril de leur vie. Mais enfin il fallait, comme le disait Albert, avoir de la raison, et je dis que, puisque ma mère et

mon frère m'y autorisaient, la chose aurait lieu comme on venait de la présenter.

— Ah ! dit ma mère, voilà donc enfin cette grande affaire terminée. Je commençais à la trouver un peu longue. C'est votre faute aussi, dit-elle au général Junot. Qui jamais aurait été s'imaginer de dire la veille du mariage : « Je ne veux pas du curé ! » Allons ! à genoux, et demandez pardon à votre fiancée. C'est cela... Et toi, donne-lui ta main, et même ta joue pour le payer de ce bel acte de soumission. C'est le dernier. Demain, il sera ton maître.

Lorsque j'entrai dans le salon, qui cependant était assez grand, je me trouvai comme la colombe en sortant de l'arche, ne sachant pas où mettre le pied. D'une immense corbeille (1), ou plutôt une malle en gros de Naples rose brodée en chenille noire, portant mon chiffre et fortement parfumée de peau d'Espagne, malgré sa grandeur, étaient sortis une quantité immense de petits paquets noués avec des faveurs roses ou bleues. C'étaient des chemises à manches gaufrées, brodées, et brodées comme brodait Mlle L'Olive ; des mouchoirs, des jupons, des canesous du matin (2), des peignoirs de mousseline de l'Inde, des camisoles de nuit, des bonnets de nuit, des bonnets du matin de toutes les couleurs, de toutes les formes et tout cela brodé, garni de valenciennes ou de malines, ou de point d'Angleterre (3). Mais le plus charmant spectacle pour les yeux d'un tiers indifférent, c'était ma mère. Quant à moi, c'était avec mon cœur que je la regardais, que je la suivais, et que je recevais, en ce moment, une double jouissance de tout ce qui m'était offert. C'était une heure magique pour une jeune fille de seize ans. Eh bien, je puis le dire avec vérité, tout ce que contenait ma corbeille de mariage pâlissait à côté de ce trousseau ordonné, fait par les soins de la plus aimable femme, et cette femme était ma mère ! Le moyen de se défendre de l'embrasser à chaque

(1) Cette corbeille, ou plutôt cette malle, comme je le dis, avait la forme d'un tombeau. Elle pouvait contenir la garde-robe la plus nombreuse d'une femme, excepté les robes habillées. Mme Germon les avait fait mettre dans une autre corbeille verte tout aussi grande que la rose et brodée en chenille orange.

(2) On rirait bien aujourd'hui de voir une femme porter le matin un petit canesou à courte taille, manches amadis et jupe blanche à queue et le bas brodé à jour.

(3) A cette époque on ignorait même l'existence du tulle. Les seules dentelles communes que l'on connût étaient les deutelles de Lille et d'Arras, qui n'étaient portées que par les femmes les plus ordinaires.

objet qu'elle me montrait! elle m'examinait, suivait mes yeux, épiait mon regard pour juger de plus ou moins de plaisir que me causait ce que je venais de voir. Et lorsque je me récriais sur l'élégance et le bon goût d'une chose qu'elle avait ordonnée, alors ses beaux yeux noirs étincelaient, ses lèvres roses laissaient voir ses petites perles de dents en riant de ma joie, et puis elle me prenait la tête à deux mains, me baissait les yeux, les oreilles, les joues, les cheveux, puis se jetait dans une bergère en me disant:

— Allons, *mathia mou* (1), cherche encore quelque chose qui te plaisent.

Les années s'écoulent, la vieillesse viendra, l'âge mûr qui la précède est déjà arrivé. Mais jamais de tels souvenirs ne s'effaceront de ma mémoire, jamais mon âme ne sera muette dès qu'ils seront évoqués.

Après que l'inspection du trousseau fut terminée, vint le tour de la corbeille (2) que Mlle L'Olive avait disposée pendant que je regardais le beau présent de ma mère et de mon frère.

A cette époque on n'avait pas encore la très bonne coutume de ne point donner de *corbeille*. On employait cinquante ou soixante louis à en faire une très riche pour contenir les objets précieux donnés par le mari, et cette corbeille, après être restée sur la commode de la jeune femme pendant six mois ou un an, montait au garde-meuble où les rats la mangeaient malgré tous les symboles, tous les myrtes, les lauriers brodés sur l'enveloppe. Aujourd'hui on a le bon sens de mettre les châles, les dentelles, dans une jardinière élégante, un coffre précieux, et, du moins, cela reste. *De mon temps* — ma mère le disait aussi — il n'en était pas de même. Mlle L'Olive avait donc fait faire un vase immensément grand, recouvert en velours blanc et vert, richement brodés d'or ; le socle du vase était en bronze doré, et le couvercle, brodé comme le reste, était surmonté d'une pomme de pin de bronze noir traversée d'une flèche qui fixait également deux couronnes parfaitement ciselées et en or bruni, l'une d'olivier, l'autre de laurier.

C'était dans cette corbeille que se trouvaient les châles de cache-

(1) Mot grec qui veut dire *mes yeux, lumière de mes yeux*. C'est un mot fort caressant, ma mère s'en servait habituellement avec moi.

(2) J'ai déjà dit, je crois, que Mlle L'Olive étant lingère de Mme Bonaparte et de toute la famille du premier consul, Junot l'avait aussi chargée de faire sa corbeille. Ce fut Mme Murat qui commanda presque tout.

mire, les voiles de point d'Angleterre, les garnitures de robes en point à l'aiguille et en point de Bruxelles, ainsi qu'en blonde pour l'été. Il y avait aussi des robes de blonde blanche, de dentelle noire, des pièces de mousseline de l'Inde, des pièces de velours en étoffes turques que le général avait rapportées d'Égypte, des robes de bal pour une mariée, ma robe de *représentation* (1), des robes de mousseline de l'Inde brodées en lames d'argent, et puis des fleurs de chez Mme Roux (2) ; des rubans de toutes les largeurs, de toutes les couleurs ; des sacs (3), des éventails, des gants, des essence de Fargeon, de Riban, des sachets de peau d'Espagne et d'herbes de Montpellier.

J'étais allée avec sœur Rosalie, qui, en apprenant que j'allais me marier, avait quitté sa retraite pour venir auprès de moi, chez l'abbé, mon confesseur. A cette époque il n'en allait pas toujours ainsi qu'on le voulait, et je n'avais pas pu me confesser la veille au soir, ainsi que cela devait être. Comme j'avais enfin obtenu ce que je voulais relativement à la bénédiction de l'Eglise et que Junot consentait à ce que le mariage fût célébré à une heure qui permettait la messe, je fus extrêmement étonnée lorsque, après avoir fini, je le priai de tout tenir prêt pour minuit un quart, de l'entendre me refuser en termes fort secs et même durs.

— Quelle raison peut avoir le général Junot de refuser de vous nommer sa femme à la face du soleil ? me dit-il avec emphase. Que craint-il ? Le ridicule ? Non, car il a, dit-on, de l'esprit. Il faut qu'il y ait quelque sujet d'empêchement qui nous est inconnu.

Je devins pâle. Sœur Rosalie me serra la main et lui dit :

— Mais, monsieur l'abbé, quelle raison voulez vous qu'il y ait ?

(1) Cette robe avait cela de curieux que, comme on ne portait pas encore un costume spécial pour le château, ce qui n'arriva que sous l'empire, Mme Germon s'était cependant cru obligée, sur ce mot *robe de représentation* qu'avait dit ma mère, de faire une robe différente des autres. En conséquence cette robe était à queue ; cela n'était pas extraordinaire alors ; on les portait toujours ainsi le soir. Mais elle était de la même forme que les robes que Mlle Contat ou Mlle Lange portaient sur la scène. Elle était ouverte et laissait voir une jupe de crêpe lamée en argent ; la robe était d'une riche étoffe de Lyon imitant le brocart d'argent de l'Orient. Je n'ai jamais porté ce singulier vêtement, comme on peut se l'imaginer.

(2) Mme Roux, de Lyon. Elle faisait admirablement les fleurs. Elle logeait alors rue Sainte-Anne, à côté de Mme Germon.

(3) Il y en avait un en point d'Angleterre. C'était alors la grande mode de porter un sac.

Le brave général aime Mlle Laure de tout son cœur. Il est son maître, personne ne le force à faire ce qu'il fait. Ainsi donc, puisqu'il aime notre chère enfant, je ne vois nul motif d'inquiétude.

L'abbé regarda la bonne religieuse avec une sorte d'expression dans le regard, que je ne puis encore définir aujourd'hui. Puis il dit avec un sourire qui ne riait pas :

— Oh ! sans doute, il l'aime ! je le crois bien !... Mais qui nous dit, qui me dit à moi, prêtre, demandé pour bénir ce mariage, qui me dit qu'il n'en a pas aimé une autre avant elle?

— Monsieur l'abbé ! monsieur l'abbé ; dit Rosalie avec une vivacité de reproche dans la voix dont je n'aurais cru la bonne fille capable envers un ecclésiatique, monsieur l'abbé, mon Dieu, qu'est-ce que vous faites donc là?

— Mon devoir, répondit-il, d'une voix ferme et sévère. Je remplis la condition imposée par la loi et la nature aux parents de cette jeune fille et dont il me paraît qu'ils se déchargent sur la Providence. Eh bien donc ! *moi* ministre de Dieu, de cette même Providence, je dois veiller aux intérêts de l'orpheline qui n'a pas de père.

— Monsieur l'abbé, lui dis je en me levant — nous étions alors dans une petite pièce qui lui servait de sacristie — ma reconnaissance envers vous est la même que si votre bonté charitable m'avait sauvée d'un danger. Mais je dois vous dire que, si j'avais été exposée à quoi que ce fût, j'ai un soutien, un protecteur, un père, et M. de Permon, mon frère, qui réunit tous ces titres pour moi, étant éclairé tout à la fois par sa tendresse et son excellent esprit, aurait bien su voir si j'étais, ou non, trompée par un homme dont la réputation d'honneur et de loyauté nous aurait alors bien abusés. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire, monsieur l'abbé, la raison pour laquelle il désire que la bénédiction nuptiale nous soit donnée le soir.

— Et cette raison est elle-même un tort, dit l'abbé avec aigreur. Pourquoi donc le commandant de la ville de Paris craint-il de se montrer en uniforme dans l'une des églises que son général vient de faire rouvrir ? Il n'aura pas la même répugnance à aller se faire voir demain dans le *temple de la Victoire*, parce qu'il s'appelle maintenant *Sulpice*, au lieu de *Saint-Sulpice* (1). Eh bien ! moi

(1) On avait effectivement alors donné ce nom à Saint Sulpice ; et, lorsqu'on annonçait qu'une fête devait avoir lieu dans cette église, c'était tou-

aussi j'ai été militaire ! moi aussi j'ai fait la guerre, et j'en porte les marques. Les champs de la Vendée ont été aussi fertilisés par mon sang.

Et il agitait ses mains mutilées auxquelles il manquait deux doigts (1). Je fis signe à Rosalie de se disposer à partir ; mais une fois que l'abbé abordait l'histoire de son *martyre*, comme elle le nommait, il n'y avait plus moyen de la tirer d'extase. Heureusement que lui-même ne s'arrêta pas à ce sujet et continuant celui qui l'occupait :

— Jeune fille, me dit-il, ne prenez pas ainsi un air mécontent. Cela ne convient ni à mon caractère, ni à vos devoirs envers moi. Remerciez-moi plutôt de ma sollicitude pour mon enfant spirituel, car vous l'êtes, ma fille, et je souffre en pensant que peut-être vous êtes trompée. Pourquoi vous mariez-vous au faubourg Saint-Antoine ? Pourquoi vos bans n'ont-ils pas été publiés à l'église ? Pourquoi demander une célébration nocturne ? Celle de la mairie aura lieu le jour, me direz-vous. D'accord. Mais où se fait-elle ? A l'extrémité de Paris ! Dans un quartier perdu, un quartier où, certes, une ancienne M^me^ Junot n'ira pas se douter qu'il s'en fait une nouvelle. Tout cela est louche et je ne prêterai pas mon ministère à son exécution.

Albert fut trouver celui qui remplissait les fonctions de curé à l'église des Capucins lui donna les renseignements nécessaires et en reçut la promesse que tout serait prêt pour minuit cinq minutes.

Lorsque nous partîmes pour la rue de Jouy, la place de la rue Sainte-Croix était couverte de monde, et de monde presque étranger à notre quartier. C'était presque tous les forts et les grosses marchandes de la Halle. Quatre de la troupe demandèrent à monter pour me faire leur compliment. Ils entrèrent dans le salon, tenant chacun un bouquet certainement plus gros que moi et com-

jours avec cette dénomination *temple de la Victoire* (Sulpice). La fête dont parlait l'abbé Lusthier était en commémoration de nos aïeux. Elle eut lieu le 10 brumaire an IX, à midi précis, dans Saint-Sulpice.

(1) Il obtint une dispense pour officier avec ses mains mutilées. Elles l'étaient d'une manière affreuse. Le doigt du milieu de la main gauche avait été abattu d'un coup de sabre, et les nerfs en se retirant avait tellement grippé toute la main que cela était hideux à voir. Le pouce manquait en partie seulement. L'abbé Lusthier était ami fort intime, et je crois même parent, de l'abbé Bernier.

posé des fleurs les plus belles et les plus rares, qui redoublaient de prix en raison de la saison déjà avancée. Ils me les offrirent sans me faire d'autre phrase que celle-ci :

— Mamzelle, vous allez devenir notre commandante, et nous en sommes bien aises, parce qu'on dit que vous êtes bonne. Voulez-vous bien permettre...

Et les deux femmes m'embrassèrent en conscience. Junot leur fit donner de quoi régaler, en *conscience* aussi, tous « ceux qui avaient bien voulu, disait-il, se rappeler que ce jour-là était le plus heureux de sa vie (1) ».

Nous partîmes pour la mairie, accompagnés de leurs vœux bruyants et au bruit des cris répétés de : « Vivent les mariés ! »

Arrivés à la mairie de la rue de Jouy, au faubourg Saint-Antoine, où Junot avait eu la fantaisie d'être marié, non pas, comme le croyait l'abbé Lusthier, pour être moins en vue, et dans ce cas il aurait bien mal combiné son affaire, mais bien pour trouver un ami, nous fûmes reçus et mariés par M. Duquesnoy, maire de cet arrondissement. Il nous évita l'ennui d'un long discours et ne nous dit que quelques paroles bien senties que je n'ai jamais oubliées.

Nous revînmes chez ma mère. La journée se passa comme toutes les journées semblables. Lorsque minuit sonna, nous descendîmes pour nous rendre à l'église, et une heure se faisait entendre à l'horloge du Corps législatif lorsque j'entrai dans l'hôtel de Montesquiou, au bruit de la plus douce musique d'harmonie.

Junot était fort attaché à ses camarades. Tout ce qui avait fait partie de l'armée d'Italie et de l'armée d'Égypte était pour lui l'objet d'une amitié plus spéciale. Aussi voulut-il donner à dîner le lendemain de son mariage à huit ou dix de ses frères d'armes. Ma mère, qui voulait toujours lui faire suivre la route de ce qu'elle appelait la *bonne manière*, lui remontra vainement que ce n'était pas l'*usage*, que cela aurait l'air d'un garçon menuisier faisant *le lendemain de noce* à la Courtille. Junot tint bon et ma mère fut obligée, pour tout accorder, d'inviter les amis dont il lui donna les noms.

(1) Junot était excellent pour le peuple de Paris, aussi en était-il adoré. Je suis convaincue que dans une émeute sa vue seule aurait ramené à l'ordre. Il faisait étonnamment de bien et d'aumônes, et savait, outre cela, parler à merveille le langage des dames de la Halle, quand cela pouvait être utile.

— Mais viendront-ils chez moi qu'ils ne connaissent pas? demanda ma mère.

— Sans aucun doute, répondit Junot.

Et des invitations furent aussitôt envoyées à Duroc, Bessières, Lannes, Eugène Beauharnais, Rapp et quelques autres. Junot avait encore des amis en Egypte qui n'étaient pas revenus à cette époque, tels que Belliard, Desgenettes, etc. Quant à ceux qui se trouvaient alors à Paris, ils se rendirent tous à l'invitation de ma mère.

Ce dîner fut extrêmement curieux en ce qu'il offrait pour la première fois la réunion complète de tous les partis. Non seulement les amis de ma mère s'y trouvaient assis à côté de toute la famille Bonaparte, mais il y avait cette fois un accroissement de convives bien intéressant, et c'étaient les hommes que je viens de nommer.

Je ne les connaissais pas alors. Leurs noms avaient bien souvent frappé mon oreille au milieu des cris patriotiques que poussait dans ce temps-là le peuple de France à la nouvelle de quelque triomphe remporté sur les ennemis par ses armées. Mais je ne les avais jamais vus. Je connaissais seulement Moreau, Macdonald et Beurnonville, que pendant quelque temps nous avions rencontrés assez souvent chez M^me^ Leclerc, et je ne sais pourquoi je n'avais pas pour Moreau cet attachement — je puis dire le mot — qu'avaient éveillé en moi la gloire de Kléber, celle de Hoche et de Masséna. Mais ce n'est pas ici le lieu d'en parler.

J'étais donc très contente de connaître enfin ces hommes qui avaient secondé Bonaparte et lui avaient été à la fois bons camarades et bons ouvriers pour l'aider à construire cet édifice de gloire sous lequel maintenant s'abritait la belle nation de France et narguait de cet asile les peuples qui avaient voulu l'asservir. J'ai assez fait connaître, je crois, ma façon de penser pour que l'on puisse juger de mes sentiments dans cette journée.

Le général Lannes venait aussi de se marier. Il avait été même plus diligent que Junot, et depuis trois semaines il était l'époux de M^lle^ Louise Guéhéneux, personne d'une ravissante beauté. Le général Lannes, alors âgé de vingt-huit ans, avait une taille de cinq pieds cinq à six pouces, svelte, élégante même, le pied, la jambe et la main d'une remarquable beauté. La figure n'était pas belle, mais elle était expressive, et lorsque sa voix exprimait une de ces pensées militaires qui ont produit ces choses par lesquelles

il est arrivé à être nommé le Roland de l'armée, « alors, me disait Junot, ses yeux que tu vois si petits deviennent immenses et lancent des éclairs ». Junot me disait aussi qu'il regardait Lannes sans aucune exception, comme l'homme le plus brave de l'armée, parce que son courage, toujours égal, ne recevait d'accroissement ni d'altération des choses qui influent sur presque tous les militaires. Le même sang-froid qu'il avait en regagnant sa tente, il le possédait en arrivant au feu, au milieu de la mêlée et dans les circonstances les plus difficiles.

A ces avantages inappréciables à rencontrer dans un officier supérieur surtout, Junot me dit qu'il fallait ajouter ceux d'une rapidité de coup d'œil et de conception, d'une justesse d'appréciation qu'il n'avait rencontrés dans personne après le premier consul. Selon Junot, Lannes était celui qui réunissait le plus de qualités nécessaires pour composer l'homme d'armes parfait. Il avait ensuite de la bonté, de la fidélité en amitié et un réel amour de la patrie, un cœur vraiment français. Mais des *beaux* jours de la république et des jours de la *belle* république, rien n'ensanglantait ses souvenirs, si ce n'est le sang de l'ennemi (1).

Duroc venait après Lannes dans ceux que Junot me citait. Duroc avait alors, je crois, un an de moins que lui. Il était bien de sa personne, de la même taille à peu près que Lannes et svelte comme lui, mais avec plus de distinction dans les manières. Sa figure pouvait plaire, mais je ne la trouvais pas agréable, et cependant l'amitié que je lui portais devrait aujourd'hui même embellir l'ombre que j'évoque. Duroc avait les yeux assez forts et trop à fleur de tête pour que son regard fût jamais en harmonie avec son sourire ou toute autre expression. Ce qui faisait dire à ceux qui ne l'aimaient point qu'il n'était pas franc. Mais moi, dont il était l'ami bien cher, moi qui puis dire avoir connu son âme mieux que personne peut-être, je puis certifier de toute sa bonté et de tout ce que son caractère avait de parfait. Duroc fut mon ami comme il était celui de Junot. Notre amitié, commencée en 1801

(1) Une chose remarquable de Lannes fut l'obstination qu'il mit à ne pas vouloir couper sa queue. Ce fut en vain que le premier consul le lui demanda comme prière même. Il ne voulut jamais retrancher cette partie de sa toilette. Il avait toujours une queue assez grosse et courte, les cheveux coupés en vergette et bien poudrés et pommadés. Sa manie pensa le brouiller avec Junot malgré leur amitié, lorsque celui-ci fit couper les cheveux à la fameuse division d'Arras et par suite à toute l'armée.

et qui n'eut de terme que celui de sa vie, fut constamment celle d'un frère et d'une sœur. Différentes circonstantes me rendirent sa confidente, d'abord malgré lui, mais ensuite de son entier acquiescement dans une relation qui devait influer en bien, en bonheur sur sa vie et qui en a fait le malheur. De nombreuses lettres de lui, écrites de toutes les contrées et que j'ai encore, certifient que la blessure fut longue à se fermer et, bien longtemps après, il ne pouvait pardonner *à ceux* qui avaient brisé du même coup sa vie morale et sa vie politique.

Duroc avait des moyens remarquables. Bonaparte, qui savait juger les hommes, en le distinguant de ses camarades et en l'envoyant pour exécuter ses ordres dans les cours étrangères à une époque où nous n'avions pas seulement à dire : « *L'Empereur mon maître vous ordonne de parler ou de vous taire* », comprenait tout ce que pouvait Duroc. J'ai une lettre de lui datée de Pétersbourg, dans laquelle il me parle de l'opinion trop flatteuse que l'on avait de lui dans cette cour. Eh bien, lorsque douze années après, l'empereur Alexandre vint me voir, il me parla beaucoup des personnes de la cour de Napoléon que ce dernier avait envoyées près de lui, et son opinion de 1814 sur Duroc fut la même que celle de 1802. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter des faits aussi postérieurs, mais d'ici là j'aurai souvent l'occasion de faire remarquer, avec la preuve écrite à côté, que, bien loin d'être ingrat envers Bonaparte, ainsi que l'avance un peu légèrement M. de Bourrienne, Duroc lui était dévoué comme plusieurs de ses fidèles.

Quant à sa figure, je l'ai déjà à peu près esquissée. Ses cheveux étaient noirs ainsi que ses yeux. Son nez, son menton, ses joues, tout cela avait le défaut de ses yeux et était trop arrondi, ce qui ne donnait rien d'arrêté à ses traits et répandait même une sorte d'indécision sur sa physionomie. Sa taille était au-dessus de la moyenne, svelte, élégante, et fort distinguée.

Le colonel Bessières, car alors il n'avait encore que ce grade, était mis à cette époque au rang des amis intimes de Junot (1). Son âge était le même que celui de tous ses camarades. Il était

(1) Depuis, cette amitié se refroidit. J'en ai toujours déploré la cause, aussi futile et aussi ridicule que possible, surtout entre deux hommes tels que Bessières et Junot, tous deux jeunes bourgeons du même arbre et devant habiter sous son ombre. J'ai été juge entre eux deux, et je dois dire que je n'ai pas toujours donné raison à Junot.

plus grand que Lannes. Comme lui, il était du Midi, et comme lui aussi son accent ne laissait à cet égard aucun doute. Il avait de belles dents, des yeux qui louchaient un peu, sans que cela fût désagréable, et une tournure qui était plutôt bien que mal; mais comme le général Lannes il avait la manie de la poudre. La différence qu'il mettait dans sa coiffure était dans la coupe des cheveux. Ils étaient de chaque côté en petites oreilles de chien, et sa queue, longue et mince comme une queue à la prussienne, remplaçait chez lui le *catogan* de Lannes. Il était alors colonel des guides, c'est-à-dire des chasseurs à cheval de la garde consulaire, conjointement avec Eugène Beauharnais. Ils logeaient ensemble et le bruit du monde racontait qu'ils étaient tous deux très friands de toutes les joies que peuvent procurer la fortune et la jeunesse.

Eugène Beauharnais n'était encore qu'un enfant, mais déjà à cette époque il promettait d'être ce qu'il fut plus tard, un charmant et aimable garçon, à l'exception de ses dents qui étaient affreuses comme celles de sa mère. Toute sa personne offrait un ensemble d'élégance d'autant plus attrayant qu'il y joignait une chose qui se trouve rarement avec elle, c'était de la franchise et de la gaieté dans toutes ses façons. Il était rieur comme un enfant, mais jamais son hilarité n'eût été provoquée par une chose de mauvais goût. Il était aimable, gracieux, fort poli sans être obséquieux et moqueur sans être impertinent — talent fort perdu, soit dit en passant. Il jouait très bien la comédie, chantait à ravir, dansait comme avait dansé son père (1), qui en avait attrapé un surnom, et était enfin un fort agréable jeune homme. Il fit la conquête de ma mère à qui il voulait, je crois, plaire, et en cela il réussit complètement.

Rapp était alors ce qu'il fut vingt ans plus tard, sauf quelques blessures de plus et un énorme ventre. Il a eu beau passer par toutes les étamines, par tous les creusets des cours française et étrangères, il est toujours demeuré un excellent homme au cœur bon, à l'écorce non pas rude, mais mal travaillée, et l'être le plus gauche, le plus maladroit pour jouer le rôle d'homme du monde,

(1) On l'appelait *Beauharnais le beau danseur*. Quoique les Beauharnais fussent des gens bien nés, ils ne pouvaient pas monter dans les carrosses du roi et *jamais* Joséphine — Mme de Beauharnais — ne fut présentée. Son mari n'était invité aux bals de la cour qu'en sa qualité de beau danseur. La reine dansait souvent avec lui.

que Dieu ait mis sur terre. Toutefois il était aimé, considéré, parce que Rapp était en effet digne de l'être. Si, dans les cours, il ne perdit pas cette enveloppe rude et grossière qui le couvrait, il conserva aussi intacte et pure une belle âme et un bon cœur. J'en ai des preuves ainsi que Junot, et je les produirai en leur lieu.

Berthier était celui de tous les amis de Junot que je désirais le plus connaître. Je l'avais bien vu, souvent même, chez Mme Visconti, mais c'était toujours en courant, pour ainsi dire, et à cette époque le nom de Berthier était tellement attaché à celui de Bonaparte qu'en le prononçant on croyait rappeler pour le moins Parménion. Avec ma jeune imagination je faisais poser des personnages, je les habillais et puis je les faisais agir, parler. Que de fois il est arrivé que mes compositions se trouvaient entièrement imaginaires!

Berthier a laissé de lui une telle quantité de portraits, parmi lesquels il s'en trouve beaucoup de ressemblants, qu'il est inutile de parler de sa figure. Cependant, pour les plus curieux, je dirai qu'il était petit, mal bâti, sans être cependant contrefait, ayant une tête un peu trop forte pour son corps, des cheveux crépus plutôt que bouclés, d'une couleur qui n'était ni noire ni blonde, des yeux, un nez, un front, un menton, tout cela à sa place, mais formant un ensemble qui n'était pas beau; des mains naturellement laides et qu'il rendait effroyables en rongeant continuellement ses ongles au point d'avoir ses doigts presque toujours saignants, des pieds à l'avenant, excepté qu'il n'en mangeait pas les ongles. Ajoutez qu'il bredouillait fort en parlant et faisait non pas des grimaces, mais des mouvements tellement singuliers par leur vivacité, qu'il en était fort amusant pour ceux qui ne prenaient pas un intérêt direct à sa dignité. Voilà pour sa personne (1). Quant à lui-même, c'est-à-dire à son cœur, son âme, et puis cette grande partie appelée en nous *l'entendement*, je parlerai plus tard du jugement que j'en ai porté *moi-même*. En attendant que j'en sois arrivée là, je dois dire qu'il était un fort excellent homme, quoique d'une faiblesse qui dénaturait en lui mille qualités que la nature, en bonne mère, lui avait départies. Mais que Berthier mérite ce que plusieurs biographies ont dit, voilà ce que je nie. Il aimait non seulement Napoléon, mais il était fort attaché à beau-

(1) Il était le plus laid des trois frères. César était mieux que lui et Léopold mieux que César. Mme d'Ogéranville, leur sœur, ressemblait à Berthier.

coup de ses frères d'armes. Il bravait même l'humeur de l'empereur pour lui parler de ceux de ses amis qui avaient commis des fautes. J'aurai beaucoup à dire là-dessus et beaucoup à prouver. Berthier était un bon homme, dans toute l'acception du mot.

— Le meilleur, le plus cher de mes amis, me dit Junot à mesure que tous ses camarades m'étaient présentés par lui, n'est pas ici dans ce moment. Il est encore en Italie, mais bientôt il va revenir avec sa femme à laquelle je veux vous présenter et dont il faut demander l'amitié en lui donnant la vôtre, car le mari et moi nous nous aimons comme deux frères!

C'était le général Marmont.

Junot avait prié ma mère d'inviter aussi M. de La Valette. Je ne sais pas trop ce qu'il était alors, je ne me rappelle même pas s'il était encore aide de camp du premier consul. Il avait déjà cette tournure burlesque que nous lui avons toujours connue. Bâti en manière de Bacchus, avec de petites jambes soutenant un ventre qui promettait, et puis une figure comique à cause de ses petits yeux, de son nez pas plus gros qu'un pois, placé au milieu de deux grosses joues, et tout cela entouré d'une chevelure dont l'on pouvait compter non pas les mèches, mais les individus. Un jour, en Egypte, je ne sais plus qui (1), dans l'état-major du général en chef, paraît un matin au déjeuner avec un crêpe noir au bras:

— Qui as-tu donc perdu? demande le général.

Le meneur de deuil répond d'un ton solennel:

— Mon général *l'Indomptable* est tombé au désert.

Or, il faut savoir que chaque cheveu de M. de La Valette avait reçu un nom. L'un s'appelait *l'Invincible*, d'autres *le Redoutable*, *le Courageux*, un enfin se nommait *l'Indomptable* et cela parce que le peu de crins qui croissaient sur son chef se regimbaient toujours, non pas contre le peigne vraiment — qu'aurait-il été faire là? — mais contre la jolie petite main blanche (2), aux ongles roses et bombés, qui les rabattait continuellement. Ces malheureux cheveux, toujours en l'air, étaient donc fort connus de tout l'état-major, et, lorsque l'un d'eux passait de vie à trépas, on lui faisait un service. L'Indomptable étant donc *tombé*, on en avait pris le deuil.

(1) C'est ou Bourrienne ou Junot. Je n'ai plus maintenant le nom présent à mon souvenir.

(2) M. de La Valette avait une main dont une femme aurait été vaine.

Maintenant, il faut dire ce qu'il y avait dans cette personne qui, avec une tournure qui prêtait à rire, ne laissait jamais aller au delà des bornes qu'elle-même voulait bien poser.

M. de La Vallette était, dans l'acception littérale du mot, un homme d'esprit. Il contait avec grâce une foule d'anecdotes qu'une mémoire très heureuse lui fournissait abondamment. Il avait beaucoup vu, beaucoup retenu et joignait à son esprit naturel et fort bien cultivé un don assez rare que la nature n'accorde qu'à ses favoris, c'était une grande douceur de pensée avec du brillant, du piquant dans les idées et dans la narration. Sans doute, M. de La Valette n'était pas un homme supérieur — du moins n'est-ce là mon sentiment. — J'avoue que je suis un peu difficile pour accorder cette dénomination-là. M. de La Valette était un homme d'esprit, mais voilà tout. L'horrible et infâme persécution dont il a été l'objet l'a obligé de se sauver du torrent pour n'être pas englouti sur une éminence, au sommet de laquelle lui-même n'aurait jamais songé à monter, s'il fût resté calme et tranquille dans sa maison.

Il avait des qualités essentielles, il était bon père, bon mari et fidèle ami. Il portait même cette qualité quelquefois trop loin, comme je pourrais le prouver.

Son mariage eut une couleur assez singulière. Il épousa, peu de jours avant de partir pour l'Egypte, M^lle^ Emilie de Beauharnais, fille de M. le marquis de Beauharnais, beau-frère de M^me^ Bonaparte. Cette jeune personne était difficile à marier en raison de la position de ses parents. Ils avaient divorcé, le père pour épouser une chanoinesse allemande, la mère pour épouser un nègre. De ce bienfait *divorcial*, il était résulté que la pauvre fille qui, du reste, n'avait aucune fortune, n'était pas facile à pourvoir. Cependant elle était ravissante de beauté, douce, bonne et parfaitement élevée, grâce aux soins de sa tante. Enfin M. de La Valette se prit d'amour pour elle, ce qui était fort dans l'ordre. Ce qui l'était moins, c'est qu'elle y répondit de tout son cœur. Le mariage se conclut et le mari partit pour l'Egypte, laissant en Europe la plus charmante des femmes.

A toutes les querelles matrimoniales de ses deux mères et de ses deux pères, le noir compris, la pauvre enfant abandonnée avait gagné de n'être préservée de rien. Aussi, quoiqu'elle eût dix-huit ans, elle n'avait pas été inoculée et, comme le fléau de la petite vérole trouve de l'attrait à s'attaquer à un beau visage, l'armée n'était pas en vue de Malte que M^me^ de La Valette, heureuse encore

d'avoir échappé à la mort, avait changé son visage pour un autre.

Elle fut désespérée et d'abord voulut mourir. Elle se trouvait hideuse et, en effet, elle était fort changée. Mais ensuite les rougeurs s'effacèrent, les traces devinrent moins visibles et elle finit par s'habituer à son changement. Le fait est qu'il n'était pas tellement fort qu'elle dût s'en désoler autant, et beaucoup de femmes se seraient fort bien arrangées des restes de sa beauté. Elle avait toujours une peau éblouissante, de belles dents, un doux regard, une belle taille ; enfin, tout bien considéré, elle était encore une belle femme, mais elle n'était plus celle qu'avait épousée M. de La Valette. Elle eut l'attention de lui envoyer son portrait en Egypte. Je crois que les Anglais le prirent. Quant à l'impression qu'il a dû ressentir en ne trouvant pas ce qu'il avait laissé, je ne crois pas que sa délicatesse ait jamais fait douter à sa femme que son attachement en fût altéré. Mais j'ai des raisons de croire qu'elle le supposait. Sa douleur l'empêchait de le lui laisser entrevoir. Mais des larmes continuelles, des tristesses profondes, un dégoût de la vie fortement exprimé, ont souvent fait passer de mauvais moments à ce bon et excellent La Valette, qui aurait voulu, au prix de son sang, que sa femme fût heureuse. J'ai eu là-dessus des détails qui rendent pour moi l'action de Mme de La Valette vraiment belle. Voilà ce qui me porte à l'admirer, et non pas ce qu'on appelle sottement un *dévouement*. Le code qui était là répondait d'elle ; mais, avec une persuasion telle que celle qu'elle avait, il y a dans le cœur bien de la générosité et de la grandeur.

Le lendemain de mon mariage, Lucien, qui alors était ministre de l'intérieur, n'avait pas pu venir dîner, mais toute la famille Bonaparte s'était réunie pour me fêter. Mme Murat avait fait un effort et, quoiqu'elle fut au moment d'accoucher, elle était venue. Elle avait mis une robe de velours noir, me dit elle, « pour cacher sa rotondité. » En effet elle était énorme. Quant à Mme Leclerc, elle était, comme toujours, *la belle des belles*. Je l'ai déjà dit et je le dis encore, on n'a pas vu Mme Leclerc dans sa beauté, si on ne l'a vue qu'à son retour de Saint-Domingue. Mme Bacciochi avait ce jour-là une toilette dont j'ai gardé le souvenir. « Elle avait présidé le matin, nous dit-elle, une Société littéraire où elle voulait admettre toutes les femmes d'esprit de sa société, et le sujet qui avait été l'objet de la discussion était le costume des dames admises. »

— J'avais fait un plan, ajouta-t-elle, et, pour mieux le faire comprendre, je l'ai mis d'abord à exécution. Ces dames auront cet habit.

Or il faut savoir qu'elle était coiffée avec un voile de mousseline brodé en soie de toutes couleurs, broché d'or, tortillé autour de sa tête, et puis une guirlande de laurier à la manière de Pétrarque et du Dante juchée là-dessus. Une tunique fort longue avec une jupe à demi-queue par-dessous. Peu, ou je crois, point de manches et, par dessus tout cela, un immense châle en manière de manteau. C'était une toilette où il y avait du juif, du grec, du moyen âge, du romain, de tout enfin, excepté du bon goût français. Voir Mme Bacciochi affublée de la sorte ne m'étonnait guère, j'y étais habituée ; mais lui entendre dire que ce serait le costume d'honnêtes chrétiennes craignant Dieu, oh ! pour celui-là, il n'y avait pas moyen d'y résister.

Mais une scène curieuse fut la rencontre de Rapp et de M. de Caulaincourt. Il le voyait aux Tuileries, chez Mme Bonaparte, et, comme s'il n'avait dû aller que *là* une fois sorti de chez lui, Rapp se récria en l'apercevant :

— Eh ! que diable faites-vous donc ici ? lui demanda-t-il aussitôt qu'il le vit.

— Ma foi, lui répondit M. de Calaincourt, ce serait bien plutôt à moi à vous faire cette question, car depuis vingt-cinq ans que je connais Mme de Permon, je ne vous ai jamais vu chez elle. Comment se fait-il que vous y dîniez aujourd'hui ?

Et, traversant le salon, il vint me trouver pour me demander tout bas si ce gros garçon — et il me montrait Rapp — nous avait fait sa visite. Je lui répondis que non.

— Ce n'est pas possible !

Je l'assurai de nouveau que rien n'était plus vrai.

— Mais au moins, dit M. de Caulaincourt, il aura fait remettre une carte ?

— Pas davantage !

— Allons donc, je vous dis que cela n'est pas possible, ma chère enfant. Vous aurez été distraite par les admirations de votre corbeille et vous ne l'aurez pas vu. Car il n'est pas croyable qu'un homme qui mange à table vienne s'y asseoir chez une femme comme il faut, comme à une table d'hôte, sans au préalable s'y être fait présenter et...

Comme il parlait d'un ton fort animé, Rapp, qui ne l'avait pas

perdu de vue, arriva doucement derrière lui et lui cria aux oreilles :

— Qu'est-ce donc que vous dites là, cher père ? Allons, laissez-moi la place libre. Un jour de noce les vieux sont en pénitence.

Et le prenant à bras-le-corps il le souleva aussi facilement qu'un enfant et le déposa doucement quelques pas plus loin.

M. de Caulaincourt avait une bonté de caractère qui le faisait aimer de tous ses amis, mais cette bonhomie apparente cachait une force qui n'était connue que de ceux qui vivaient habituellement avec lui. C'était dans une circonstance comme celle qui venait d'avoir lieu, par exemple, que l'on retrouvait en lui le gentilhomme français dans toute la vérité de l'acception de ce mot. Il se débarrassa de l'étrange chaîne que formaient les bras de Rapp par une secousse assez rude pour lui prouver que le vieillard était encore vert, puis, le regardant avec une expression sévère et fort digne :

— Colonel ! lui dit-il, nous ne sommes, vous et moi, ni assez *vieux* ni assez *jeunes* pour de semblables jeux.

Et, le saluant avec dignité, il me présenta son bras en me disant :

— Voulez-vous venir voir ce qui se passe là-bas ?

Le digne homme était ému. Nous traversâmes la chambre de ma mère qui était remplie de monde. Voyant combien il était agité, je le fis asseoir dans ma chambre, dont ma mère avait fait un second boudoir. Junot, qui me cherchait, fut tout étonné de me trouver consolant mon vieil ami, qui voyant la chose sous un tout autre aspect que moi, voulait en demander raison au colonel Rapp.

Nous racontâmes toute l'affaire à Junot. Il leva les épaules. Puis, prenant les mains de M. de Caulaincourt, il les pressa dans les siennes avec affection, car il professait la plus haute estime pour cet excellent homme.

— Je vais arranger tout cela, mon digne ami. Rapp ne connaît peut-être pas les usages d'un monde auquel il a été longtemps étranger, mais c'est la plus honnête, la plus excellente des créatures, comme le plus brave des hommes. Vous allez en avoir la preuve.

En effet, à peine cinq minutes s'étaient-elles écoulées que nous vîmes revenir Junot suivi du colonel Rapp, qui pensa se précipiter aux genoux de M. de Caulincourt en lui demandant pardon,

lui offrant toutes les excuses, enfin se mettant à sa merci pour avoir été brutal à cet excès.

— Junot m'a fait observer aussi, ajouta-t-il en se retournant vers moi, que je vous avais manqué de respect en agissant de cette manière devant vous, madame. Par exemple, pour celui-là, je puis bien me refuser à demander pardon, car on ne s'excuse que lorsqu'on a eu l'intention d'avoir tort.

Et voyant que nous nous mettions tous trois à rire :

— Hein ! de quoi riez-vous donc ? Eh bien, oui ! Je dis comme cela qu'il ne faut demander pardon que lorsqu'on a voulu mal faire. Cela n'est-il pas vrai ?

— Vous êtes une bonne et loyale créature ! s'écria M. de Caulaincourt. Touchez là, mordieu ! Je veux être de vos amis, mon cher colonel.

Quant au bon M. de Caulaincourt, il ne se la rappela que pour en rire avec nous. Mais il n'avait pas encore fini avec toutes ses épreuves. Quelques jours après, dînant chez moi avec plusieurs amis de Junot, il remarqua le général Lannes :

— Voilà celui qui me plaît le plus de tous vos nouveaux amis, ma chère enfant, me dit-il. Je lui trouve une fort belle tournure militaire, et puis il a quelque chose qui... revient. Oui le général Lannes me plaît beaucoup. Voulez-vous me présenter à lui ? Il est très bien, cet homme-là !

Pour toute réponse, je passai mon bras sous le sien, et nous allâmes trouver le général Lannes, qui causait à l'extrémité du salon avec Junot.

— Général, lui-dis-je, permettez-moi de vous présenter M. de Caulaincourt, ancien officier général estimé et distingué. Comme il se connaît en gloire, il désire faire votre connaissance.

La bonne figure du général Lannes s'embellit à l'instant d'un sourire de cordialité.

— Touchez là, mon vieux, lui dit-il en lui secouant rudement le bras. J'aime les anciens, moi. Il y a toujours quelque chose à apprendre avec eux. Et dans quelle arme serviez-vous ? Étiez-vous bipède... ou quadrupède ?... Ah ! diable, il me paraît qu'à présent vous êtes dans les *royal-pituite* !

Le fait est que dans son étonnement du discours de réception du général Lannes, accompagné d'une artillerie roulante, qui, à cette époque, était tout à fait dans son vocabulaire, M. de Cau-

laincourt s'était laissé aller à une quinte de toux qui ne faisait que redoubler.

— Ah çà ! qu'est-ce que vous avez donc, dit le général. Savez-vous que c'est une infirmité et une cause de réforme ! Oh ! royal-pituite ! royal-pituite ! Junot, il faut le faire enrôler par Lasalle (1).

Et se rapprochant de M. de Caulaincourt, il lui frappa légèrement dans le dos, comme on le fait aux enfants lorsqu'ils tètent trop vite. Le bon vieillard, qui ne savait trop s'il devait rire ou se fâcher, prit le premier parti et remercia le général en lui offrant du sucre de pomme dans une bonbonnière, qui avait été longtemps une de mes bonnes amies.

— Et la bonbonnière ! les diablotins !... Oh ! ces... officiers de l'ancien régime savaient se soigner les compères !

Junot dit quelques mots très bas au général Lannes. Aussitôt sa façon d'être changea, non pas ses manières, parce que cela était impossible et qu'il n'avait même pas eu l'intention d'offenser mon vieil ami ; mais dès que Junot lui eut parlé, il mit dans l'expression de sa voix, de son regard, un sentiment presque respectueux, tandis qu'auparavant il n'y avait eu que de l'égard pour un ancien militaire qui se rencontrait dans son chemin et lui était recommandé par quelqu'un qui, au fait, n'y entendait pas grand'chose.

— Ah ! vous êtes le père de ces deux braves jeunes gens dont l'un, malgré son âge, est colonel d'un régiment de carabiniers ! Il faut que vous soyez vous-même un brave ! Vous les avez élevés pour leur patrie, vous ne les avez pas vendus à l'étranger, vous, comme tant d'autres ! Vous êtes un honnête homme. Il faut que je vous embrasse !

Et, le prenant dans ses bras, il le serra de toute sa force contre lui.

— Oui, dit Junot, je suis garant de cet honneur-là. Je connais les principes de M. de Caulaincourt. Je sais qu'ils s'accordent avec tout ce que la loyauté peut exiger. Je n'accorde pas facilement

(1) Ce général Lasalle commandait alors les vétérans qui composaient en partie la garnison de la ville de Paris. C'était un homme déjà âgé, ayant beaucoup d'esprit, mais un cynisme révoltant, non seulement dans ses mœurs, mais sur sa personne. Il s'occupait de poésie, et composait, dit-on, des vers d'un assez mauvais genre. Il n'était pas parent du fameux Lasalle.

mon amitié à ceux *de sa robe*, parce que je crois qu'ils ne nous aiment pas et sont jaloux de nous. Mais lorsque je leur touche dans la main ils doivent être sûrs de moi.

Et il serra de la manière la plus amicale celle de mon vieil ami.

— Eh bien ! comment le trouvez-vous ? demandai-je à M. de Caulaincourt lorsque nous fûmes éloignés.

— Mais... très bien ! oh ! Cependant je m'attendais à trouver un autre homme. Par exemple, il jure comme un renégat. C'est à faire trembler. Et puis il dit des mots ! Mais enfin tout cela n'empêche pas qu'il ne soit un digne soldat, un vrai brave.

— Et comment se fait-il que vous vous attendissiez à rencontrer autre chose dans le général Lannes qu'un militaire distingué par sa bravoure et son habileté à battre l'ennemi ?

— Que voulez-vous, ma chère enfant? C'est sa maudite coiffure qui m'a trompé. J'ai cru qu'un homme qui se faisait *accommoder* avait quelques manières d'autrefois. Que voulez-vous que je vous dise ?

— Comment ! repris-je toute stupéfaite, c'est sur la recommandation de sa queue poudrée que vous aviez jugé le général Lannes? Vous êtes alors bien heureux de n'avoir pas encore rencontré le général Augereau, car avec celui-là la confiance et le mécompte auraient été bien autre chose.

Dans ce même moment passa près de nous un grand homme qui me salua avec cette expression de respect qui ne se rencontre que chez les hommes bien appris.

— Eh bien, quel est donc encore celui-là ? me demanda M. de Caulaincourt. Il est poudré, je crois !

— C'est le colonel Bessières. Voulez-vous que je vous le présente mon petit papa?

— Non, non, répondit-il vivement, en voilà assez pour une fois.

J'eus beau lui assurer que Bessières laissait à la caserne de ses chasseurs les paroles *sacramentelles* qui les faisaient marcher, de même qu'elles sont utiles au charretier pour tirer du fossé son cheval embourbé. Il ne voulut par en faire l'essai. Il y a plus, ayant rencontré à quelque temps de là le général Augereau, il se rappela ce que je lui en avais dit et voulut le vérifier. Augereau était en veine ce jour-là et il paraît qu'il se surpassa. Chacun sait ce qu'il pouvait faire à cet égard, et Ververt n'était à côté de lui qu'un pauvre disciple. Les *f* et les *b* ne faisaient que voltiger sur son bec,

sur celui d'Augereau ils se pressaient en foule. Il causa un tel étonnement à mon bon petit papa qu'en me racontant l'entretien qu'il avait eu avec le général *Fructidor*, comme il l'appelait, ce qu'il ne fit pas d'une manière littérale, il lui semblait redire un songe. Depuis lors, il avait pris dans un tel guignon les queues et la poudre, qu'il fut au moment de faire couper ses cheveux. Mais cette tentation ne fut que passagère comme on peut le croire. Il se borna à ne plus se fier aux *catogans* qu'il rencontrait.

CHAPITRE XV

Présentation à Mme Bonaparte et au premier consul. — « La tête de la mère ! » — Opinion du premier consul sur Mirabeau. — « Je n'ai pas plus peur d'eux, que des autres. » — Invitation au bal. — Hortense. — Le premier consul n'est pas dupe. — Anniversaire du 18 Brumaire. — Il tire l'oreille à Mlle Loulou. — Histoire ancienne. — Entrée de Bonaparte au bal. — Mme de Permon ne désarme pas. — Napoléon insiste. — Les frasques de Jérôme. — La réconciliation impossible.

Le surlendemain de mon mariage, je fus présentée à Mme Bonaparte et au premier consul. Ce fut une grande affaire pour ma mère. Elle s'occupa de ma toilette avec un soin plus minutieux que dans les jours où elle avait le plus de coquetterie pour elle-même. Une chose l'offusquait beaucoup, c'est qu'il n'y avait nulle étiquette, nul cérémonial.

— *Il fait cependant le petit roi*, disait ma mère.

Le fait est que l'intérieur de la famille du premier consul était alors celui d'un homme fort riche. Mais, du reste, nulle distinction n'existait pour les femmes de ses ministres ou celles des officiers attachés à sa personne. A cette époque, Mme Bonaparte n'avait même pas de *dames de compagnie*, comme elle en eut depuis pour préluder aux dames du palais. Mme de Luçay, Mme de Lauriston n'étaient pas encore en fonction.

Ce fut en sortant de l'Opéra que nous nous rendîmes aux Tuileries. Pour ne pas arriver trop tard, nous laissâmes à moitié le ballet de Psyché. Le cœur me battait violemment. Je redoutais beaucoup l'accueil du premier consul, devant une foule de personnes que je ne connaissais pas et qui seraient sûrement sans

indulgence pour une jeune femme qui ne tenait à elles par aucun lien de parenté et même de société. J'avais prié M. de Caulaincourt de venir ce soir-là pour me donner un peu de courage ; mais il n'avait pu quitter une de ses filles qui était fort souffrante. J'arrivai donc aux Tuileries fort agitée de me trouver ainsi toute seule dans une occasion aussi importante de ma vie de jeune femme. Il était dix heures. Nous descendîmes au pavillon de Flore, à cette porte qui précède celle de l'angle et qui s'est depuis appelée si longtemps *porte de l'impératrice*. Comme nous montions les cinq ou six marches qui sont en avant de la porte de gauche qui mène aux appartements du rez-de-chaussée, nous rencontrâmes Duroc et Rapp qui descendaient.

— Comme vous venez tard ! nous dit Duroc, il est près d'onze heures !

— Ah ! reprit le brave Alsacien, M^me^ Junot est une *merveilleuse* ! Elle va faire de notre bon Junot un incroyable.

Et puis il se mettait à rire d'un rire qui ébranlait les voûtes.

— M^me^ Bonaparte m'a dit de venir ce soir après l'Opéra, répondit Junot qui voyait que je faisais mine de vouloir m'en aller. Et je ne pense pas qu'il se soit écoulé bien du temps depuis la sortie du spectacle.

— Cela est tout à fait différent, dit Duroc. Dès que M^me^ Bonaparte t'a donné et le jour et l'heure...

Dans ce moment la porte battante de l'appartement de M^me^ Bonaparte s'ouvrit et quelqu'un descendit rapidement. C'était Eugène de Beauharnais. Sa mère l'envoyait, parce que, ayant entendu rouler une voiture dans l'intérieur de la cour, qui était alors bien plus petite qu'elle ne l'est aujourd'hui, et ne voyant arriver personne, elle avait craint que, par une méprise que l'heure pouvait autoriser, on ne m'eût dit qu'elle ne recevait pas. Je fus sensible à cette attention, d'autant plus que le messager était bien fait par lui-même pour inspirer de la confiance à qui aurait craint de ne pas rencontrer un regard bienveillant.

M. de Beauharnais me donna la main et nous entrâmes enfin dans ce grand salon qui alors était meublé de jaune et que nous connaissons si bien, nous autres femmes de ce temps-là.

C'est un des souvenirs de ma vie le plus profondément gravé dans mon esprit, que celui de cette première présentation. Je dirais bien pourquoi, mais ce serait long et puis je n'ai pas pris l'engagement de donner de ces explications qui ne tiennent pas à l'intérêt

que j'ai commencé à éveiller. Je parlerai donc seulement de ce qui se passa dans cette soirée très mémorable pour moi.

En entrant dans ce vaste salon, je ne vis personne, d'abord par l'effet de mon émotion, ensuite parce que la pièce était seulement éclairée par deux faisceaux de bougies placés sur la cheminée et entourés d'une gaze pour adoucir la lumière, ce qui répandait une demi-obscurité dans le reste de la pièce. Mais je me remis bientôt, et cela, par l'effet d'un mot d'Eugène de Beauharnais. Il serra mon bras passé sous le sien — car alors nous ne savions pas beaucoup ce que c'était que de donner la main — et me dit:

N'ayez donc pas peur ! ma mère et ma sœur sont si bonnes.

Ce peu de mots me fit tressaillir. Sans doute je pouvais avoir l'émotion que toute jeune femme éprouve en étant présentée à des personnes inconnues, qu'elle sait avoir quelque raison d'être peu indulgentes. Mais que ces dames me fissent *peur*, c'était autre chose. Je rappelai alors ce *moi* dont parle Platon et mes esprits retrouvèrent leur équilibre. Cette phrase d'Eugène de Beauharnais me servit merveilleusement. Tout cela avait été fort rapide et pendant ce petit colloque nous traversions la vaste pièce.

M^me^ Bonaparte était à cette même place qu'elle occupait alors comme maîtresse de maison bourgeoise et où depuis elle s'est assise comme souveraine du monde. Alors elle était là tout simplement devant un métier à tapisserie, faisant un ouvrage dont les trois quarts sortaient des mains de M^lle^ Duboquoy, et dont j'ai fort le soupçon que la bonne femme lui avait inspiré le désir de s'occuper en lui répétant combien la reine Marie-Antoinette était habile à ces sortes d'ouvrages.

De l'autre côté de la cheminée était M^lle^ Hortense de Beauharnais, aimable, douce, bienveillante jeune fille, et puis si agréable avec sa taille de nymphe, ses beaux cheveux blonds, ses gracieuses manières, sa douce parole. Elle plaisait impérativement. C'est le charme de la bonté et d'un grand attrait, il commande.

Le premier consul était debout devant la cheminée, les mains derrière lui et se dandinant comme il en avait déjà pris l'habitude. Ses yeux étaient braqués sur moi et, dès que ma propre vue se fut débrouillée, je les aperçus inspectant chacun de mes mouvements avec une attention scrupuleuse qui ne contribuait pas à me rassurer. Mais j'avais pris mon parti et, dès ce même soir, je résolus avec moi-même de ne pas me laisser dominer par une terreur fantastique, ou bien avec un tel homme j'étais perdue.

Mme Bonaparte se leva, vint à moi, me prit les deux mains, m'embrassa et me dit que je pouvais compter sur l'amitié qu'elle me promettait :

— Je suis depuis trop longtemps l'amie de Junot, poursuivit-elle, pour que sa femme ne trouve pas en moi les mêmes sentiments, surtout lorsqu'elle est comme celle qu'il a choisie.

— Oh, oh ! Joséphine, dit le premier consul, comme tu vas vite en besogne ! Et sais-tu si ce petit lutin-là vaut assez pour qu'on l'aime ? Eh bien, mam'selle Loulou — vous voyez que je n'oublie pas le nom de mes anciennes amies, — est-ce que vous n'avez pas une bonne parole pour moi ?

Il m'avait pris la main et, m'attirant à lui, il me regardait avec une attention qui me fit baisser les yeux. Mais, comme je l'ai dit, mon parti était arrêté.

— Général, lui répondis-je en souriant, ce n'est pas à moi à parler la première.

Le froncement de sourcil aurait été imperceptible pour tout autre que pour moi, mais depuis longtemps je connaissais ce visage. Il sourit presque aussitôt et dit :

— Bien, très bien riposté... Oh ! la tête de la mère... A propos, et comment se porte-t-elle, Mme Permon ?

— Mal, général, elle est fort souffrante. Depuis deux ans sa santé est dérangée assez sérieusement pour nous donner de vives inquiétudes.

— Ah ! vraiment, c'est à ce point ! J'en suis fâché, très fâché... Vous lui ferez mes amitiés. C'est une mauvaise tête, une tête du diable (1) ! Mais elle a du cœur et une âme généreuse.

Je retirai ma main qu'il avait retenue pendant tout ce temps-là et j'allai m'asseoir près de Mme Bonaparte. La conversation devint générale ; Duroc rentra, et ce fut à dater de cette soirée que je pris de lui cette opinion qui a été le fond de l'amitié que je lui ai toujours conservée. Mme Bonaparte parlait peu de ce qu'elle ne savait pas, ce qui empêchait de s'apercevoir de la faiblesse de son esprit. Et puis sa fille était là et, sans parler plus qu'une jeune personne ne le doit faire habituellement, elle soutenait la conversation sur des sujets agréables à tout le monde. D'ailleurs les événements,

(1) J'ai déjà dit que je conserverais toujours la tournure de phrase de Napoléon et sa manière de dire. Elle avait cela d'original qu'elle était à la fois orientale et bourgeoise.

à cette époque, se pressaient en foule et suffisaient seuls à l'entretien. On attendait M. de Cobentzel à Paris, on parla de son arrivée, mais nullement sous le rapport politique. Mme Bonaparte nous dit qu'elle avait entendu parler quelqu'un avec étonnement de la ressemblance du comte Louis de Cobentzel avec Mirabeau.

— Qui t'a dit cela? demanda le premier consul en se retournant vivement vers sa femme.

— Je ne me le rappelle plus positivement. Je crois que c'est Barras.

— Et où Barras a-t-il vu M. de Cobentzel ? Mirabeau !... Il était laid ! M. de Cobentzel est laid... voilà tout... Eh, parbleu, tu t'en souviens, toi, Junot! Tu étais avec moi lors de notre fameux traité, et Duroc aussi. Mais vous n'avez pas vu Mirabeau, vous autres. C'était un coquin, mais un habile coquin ! Il a fait à lui seul plus d'ouvrage contre les anciens maîtres de cette maison, que les états généraux tous ensemble. Mais c'était un coquin !

Et le premier consul prenait une prise de tabac, en répétant :

— C'était un mauvais homme... trop taré pour être tribun du peuple... Ce n'est pas, ajoutait-il en souriant, que dans, mon tribunat il n'y en ait quelques-uns qui le valent en mauvaise conduite et en sont loin comme talent. Pour le comte Louis de Cobentzel...

Il prit encore une prise de tabac, puis il allait reprendre sa phrase où il l'avait laissée, mais il s'arrêta comme frappé d'une réflexion subite. Il songea peut-être que le premier magistrat de république ne pouvait pas ainsi donner son opinion sur un homme qu'une grande puissance venait de nommer pour traiter avec lui. Quelle que fût sa pensée relativement à M. de Cobentzel, quelque peu d'estime qu'il pût avoir pour son caractère personnel, l'homme privé disparaissait devant l'homme public que son souverain venait de charger de ses puissants intérêts et de nommer dernièrement à la haute dignité de chancelier de cour et d'État. Le général Bonaparte s'arrêta donc à moitié d'une phrase commencée et, se retournant vers moi, il me dit :

— J'espère que nous vous verrons souvent, Mme Junot. Mon intention est de former autour de moi une nombreuse famille, composée de mes généraux et de leurs jeunes femmes. Elles seront les amies de la mienne et d'Hortense, comme leurs maris sont mes amis. Cela vous convient-il ? Je vous avertis que vous aurez peut-être des mécomptes si vous croyez trouver ici tous vos beaux

amis du faubourg Saint-Germain. Je ne les aime pas. Il sont mes ennemis et me le prouvent bien, car ils me déchirent. Au surplus, dites-leur, puisque votre mère vit au milieu d'eux, dites-leur que je ne les crains pas. Je n'ai pas plus peur d'eux, que des autres.

Cette phrase, dite avec aigreur, me fit de la peine, par deux motifs. D'abord elle était désobligeante tout à la fois pour Junot et pour moi. Il semblait que le premier consul lui reprochât d'avoir été prendre une femme dans un monde ennemi et que j'arrivais près de lui armé de dispositions hostiles. Aussi ne me fut-il pas possible de retenir une réponse peut-être vive.

— Général, répondis-je, permettez-moi, si je m'oubliais au point de faire ce qui ne regarde nullement une femme et encore moins celle du général Junot, de ne porter, de votre part, à mes amis, que des paroles de paix et d'union. Je sais que ceux que je vois ne désirent pas autre chose.

Et cela était vrai.

J'ai déjà dit que ma mère avait décidé qu'elle donnerait un bal dans la quinzaine qui suivrait mon mariage. Elle tenait à cet ancien usage et quoiqu'elle fût très élégante et suivit exactement la mode du moment, elle ne voulut pas abandonner son projet de *bal de noce*.

Un jour donc — c'était quatre ou cinq jours après mon mariage — nous avions dîné chez ma mère. Elle se trouvait bien et voulut s'occuper des préparatifs de son bal.

Après avoir inscrit les femmes, en tête desquelles étaient M^me^ Bonaparte et M^lle^ de Beauharnais, on arriva aux hommes. Junot avait la main posée et n'attendait que le nom que ma mère allait dire pour écrire.

— Le premier consul de la république française une et indivisible !... N'est-ce pas comme cela que vous parlez ? dit ma mère.

— Le premier consul ! nous écriâmes-nous tous trois.

— Eh ! oui, le premier consul. Que trouvez-vous de si étonnant là-dedans ? Croyez-vous donc que je suis Corse pour la *vendetta* ? D'abord cela m'ennuie de ne pas aimer les gens. Et puis ensuite...

— Ensuite, dit Junot en riant, vous pensez que peut-être vous avez plus de torts que lui.

— Non pas, non pas ! s'écria ma mère ! Ah ! pour celui-là, par exemple, c'est une autre affaire ! C'est bien lui qui a tort, mille fois tort.

— Eh bien, maman, dites-moi l'heure qui vous conviendra le mieux. Donnez-moi vos ordres et je viendrai vous chercher, lui dit Junot, enchanté de ce rapprochement entre sa belle-mère et son général bien-aimé.

Ma mère se redressa sur ses coussins et, regardant Junot avec un air d'étonnement tout à fait risible :

— Me chercher? Et pour aller où?

— Mais, répondit Junot, tout aussi surpris de la question, pour aller aux Tuileries faire vous-même vos invitations au premier consul et à Mme Bonaparte.

— Mon cher Junot, dit ma mère avec un sérieux et un sang-froid admirables, vous êtes tout à fait, mais tout à fait, complètement fou.

— Il me semble, maman, que ce que je dis est pourtant fort sensé et ne peut être même plus raisonnable, répondit Junot, un peu blessé de l'apostrophe.

— Et moi, je vous dis que vous êtes fou. Comment, vous voulez que j'aille moi-même demander au général Bonaparte de revenir chez moi, après lui avoir dit de n'y plus rentrer ?

— Mais, puisque vous l'invitez, il me semble qu'il n'y a pas de distinction à faire.

— Je vous demande pardon, il y en a une fort grande et le général Bonaparte vous dirait lui-même le premier qu'elle existe pour lui comme pour moi. Vous pensez qu'il viendra, je le veux croire aussi. Mais enfin, s'il ne voulait pas revenir chez moi, s'il me refusait, il serait bien plus libre de le faire sur une invitation écrite que sur une invitation verbale.

Le lendemain, Albert vint déjeuner avec nous. Il fut résolu dans notre petit comité que nous allions tous trois monter en voiture pour nous rendre aux Tuileries. Mon frère et moi devions demander à voir Mme Bonaparte pour la prier, au nom de ma mère et en notre nom, de venir au bal que donnait ma famille à l'occasion de mon mariage.

Hortense de Beauharnais avait dix-sept ans à l'époque où je la vis pour la première fois. Elle était fort remarquable, sans avoir cependant une beauté positive, mais elle était fraîche comme une fleur, avait les plus beaux cheveux blonds du monde et puis, ce qui fait le charme d'une femme, une tournure gracieuse. Toute la nonchalance créole et la vivacité française étaient réunies dans une taille svelte comme celle d'un palmier, elle était alors ronde

et menue, ce qui est le complément d'une jolie taille. Elle avait de jolis pieds, des mains très blanches, avec des ongles bien bombés et rosés, dont la beauté lui avait mérité l'attention spéciale de M. le chevalier de Livry. J'ai déjà parlé de ses cheveux, qui accompagnaient à merveille, de leurs grosses boucles soyeuses, des yeux bleus, d'une douceur infinie et d'une grande puissance de regard. Son teint était celui d'une blonde. Elle n'avait pas beaucoup de couleur, mais ses joues reflétaient assez de rose pour qu'elle eût de la fraîcheur, et cela d'une manière élégante. Sa fraîcheur sentait bon, sans porter à la tête. Sans être grande, elle paraissait d'une taille élevée, parce qu'elle avait un maintien de femme bien apprise qui lui faisait porter la tête deux pouces plus haut qu'une de ses *alliées*, qui, sans faire de reproches à sa fraîcheur, n'était et ne fut jamais qu'une belle grosse rose des peintres, bien enfoncée dans les deux montagnes d'ivoire que formaient ses deux épaules.

Mlle de Beauharnais, que je connus alors assez particulièrement pour faire aujourd'hui le portrait de son moral comme je fais celui de sa personne, me parut, aussitôt que je pus l'apprécier, une personne remarquable sous tous les rapports qui se présentent ordinairement pour faire juger une femme. Elle était gaie, douce, parfaitement bonne. D'un esprit fin qui réunissait cette gaîté douce avec assez de malice pour être fort piquant et rendre sa conversation désirable, possédant des talents qui n'avaient nul besoin d'être vantés pour être connus, sa charmante manière de dessiner, l'harmonie de ses chants improvisés, son talent remarquable pour jouer la comédie, une instruction soignée : voilà ce qui se trouvait dans Hortense de Beauharnais en 1800, à l'époque de mon mariage. Alors elle était une charmante jeune fille. Depuis, elle est devenue une des plus aimables princesses de l'Europe. J'ai vu depuis bien des cours étrangères. J'ai vu à Paris des princesses de ces mêmes cours, je les ai vues ayant, il est vrai, le désir d'avoir des talents, et je n'ai jamais pu trouver qu'une nullité si complète que, s'il y avait de la bonté, elle rappelait le proverbe italien : *è tanto buono che non val niente.*

Mlle Hortense de Beauharnais était aimée de tout ce qui l'entourait. Sa mère était la seule qui semblât ne pas reconnaître tout ce qu'il y avait de charmant et d'attrayant dans sa fille. Je ne prétends pas dire qu'elle ne l'aimait pas. Dieu me garde d'émettre une pareille pensée ! Toutefois j'ai mes souvenirs, et ces souvenirs

me retracent des mots, des faits, des choses enfin qui, je le crois, n'admettent pas un amour de mère, comme celui que devait inspirer Hortense de Beauharnais. Mais son frère l'aimait avec une tendresse intime, le premier consul la regardait comme sa fille et le lui témoignait à tout instant, sans que néanmoins la calomnie la plus méchante ait jamais pu trouver de quoi motiver ses traits empoisonnés. Il a fallu, pour qu'elle parlât, que l'histoire entière fût forgée à son feu maudit. Cette sotte accusation, qui n'eut de source que dans un pays fertile en pareille matière, est tombée dans le mépris qu'elle mérite, ainsi que ses inventeurs et il n'y a plus aujourd'hui que les jocrisses de bonne compagnie — dont il existe encore, malheureusement, quelques échantillons parmi nous — qui parlent des relations de parenté de l'empereur et de la reine Hortense autrement que de celles d'un père avec sa fille.

Mme Bonaparte nous promit de se trouver, le jour fixé par ma mère, au bal qu'elle donnait. Junot lui dit alors que nous allions monter chez le premier consul pour l'engager à l'accompagner. Mme Bonaparte sourit avec un air contraint et particulier qui me déplut.

— Je crains bien, nous dit-elle, que vous ne fassiez une démarche tout à fait inutile. Bonaparte va bien peu dans le monde depuis qu'il est au consulat. Il n'est allé qu'à deux fêtes, l'une était celle de Morfontaine, et il y avait une raison politique pour se trouver avec les envoyés des États-Unis. L'autre fête lui a été donnée par le consul Cambacérès pour le retour de Marengo.

— Ma mère en sera d'autant plus reconnaissante s'il veut bien accepter, répliquai-je.

Mme Bonaparte sourit, mais toujours avec la même expression et répétant encore :

— Il va bien peu au bal. Vous savez qu'il danse peu, poursuivit-elle en me regardant et continuant ce sourire à lèvres serrées qui lui était habituel.

— Ma sœur pourrait certifier le contraire, dit Albert avec cette douce expression qu'il mettait à ses moindres mots.

Et souriant à son tour :

— Le premier consul a souvent... oui, souvent, ajouta-t-il en appuyant sur le mot *souvent*, le premier consul a souvent dansé la *monaco* et *les deux coqs* avec Laurettte, au bruit du piano de ma sœur aînée. Savez-vous, madame, que nous osons presque réclamer auprès du général Bonaparte un droit de fraternité ?

— Je le sais, je le sais, se hâta de répondre Mme Bonaparte.

Et elle ajouta avec une affectation de bienveillance :

— Il me l'a dit lui-même très souvent.

Cela n'était pas vrai. Je sais au contraire que le premier consul ne lui a jamais parlé de ma mère que lorsque Mme Bonaparte elle-même commençait la conversation sur ce sujet, chose qu'il n'aimait pas à traiter avec elle.

Après avoir pris congé de Mme Bonaparte, nous nous rendîmes chez le premier consul, par l'escalier du pavillon de Flore. Junot fut à l'aide de camp de service, qui était, autant que je puis me le rappeler, ce malheureux Lacuée (1).

— J'ai un rendez-vous, dit Junot, lorsque son camarade lui observa que l'heure ordinaire de l'ordre était passée.

— Et madame? dit en souriant l'aide de camp.

— Nous sommes trop nouvellement mariés pour ne pas faire qu'une seule et même personne, mon cher, lui répondit Junot. Annonce-moi toujours. Quoique les femmes ne te viennent pas troubler souvent dans ta retraite d'ermite, montre que tu sais être galant en donnant le bras à ma femme jusqu'à la porte du cabinet.

Lorsque la porte du cabinet fut ouverte et que le premier consul m'aperçut :

— Oh! oh! dit-il en souriant avec bonne humeur, que signifie cette députation de famille? Il n'y manque que Mme Permon. Est-ce que les Tuileries lui font peur... Ou bien serait-ce moi?

— Ah! mon Dieu, dis-je tout bas à mon frère, il se doute de la vérité! Nous sommes perdus!

— Mon général, dit aussitôt mon mari, Mme de Permon voulait se joindre à nous, mais vous savez combien elle est souffrante et il lui a été de toute impossibilité de sortir de sa chambre pour venir vous demander une faveur à laquelle elle tient infiniment. Ma femme est chargée par elle de vous en adresser la demande en forme.

Le premier consul se tourna vers moi et, me regardant en souriant :

— Eh bien, voyons! J'écoute. Que me voulez-vous?

Il est difficile ou plutôt impossible de rendre le charme de sa

(1) Neveu du comte de Cessac, cousin de M. de Beausset. Il fut tué dans la campagne d'Austerlitz. C'était un sujet remarquable, mais le cerveau trop brûlant.

physionomie lorsqu'il souriait avec une pensée douce. Il y avait alors de l'âme sur ses lèvres et dans ses yeux. On sait au reste assez quelle fut plus tard la puissance magique de ce regard. L'empereur de Russie l'avait bien éprouvé lorsqu'il me disait :

— Je n'ai rien aimé plus que cet homme !

Je dis au général Bonaparte ce dont nous étions convenus entre nous trois. A peine eus-je terminé ma petite harangue, qu'il me prit les deux mains et me dit :

— Eh bien, sans doute, j'irai à ce bal. Pourquoi donc aviez-vous l'air de croire que je refuserais ? J'irai, et très volontiers encore.

Puis il ajouta une phrase que depuis il m'a bien souvent répétée :

— Et cependant, je vais me trouver là au milieu de mes *ennemis*, car le salon de votre mère en est, dit-on rempli.

Plus tard, c'était le mien.

Junot nous fit signe, à Albert et à moi, qu'il était temps de prendre congé. Nous saluâmes et le premier consul, après avoir serré la main de mon frère avec la même cordialité que si nous avions été encore dans la maison de mon père, nous dit :

— A propos, et quel jour est ce bal ?

— Lundi prochain, mon général. C'est, je crois, le 10 novembre.

— Qu'est-ce ? Comment ? 10 novembre, dit le premier consul en allant vers son bureau. Il me semble que cela se rapporte à quelque chose... et je ne...

Et tout en parlant, il cherchait un calendrier qu'il trouva enfin.

— Je m'en étais douté, nous dit-il après avoir regardé et comparé les deux calendriers, le 10 novembre est l'anniversaire du 18 brumaire. Je ne puis accepter une fête ce jour-là. Et votre mère n'aurait personne, poursuivit-il, en nous regardant mon frère et moi. Tout le faubourg Saint-Germain de votre connaissance ne sortira certainement pas de sa retraite pour venir fêter l'anniversaire du rétablissement de la république (1). Ce qui me concerne personnellement, continua-t-il en prenant à l'instant une expression sérieuse et sévère, est peu important sans doute. Mais il convient que je fasse respecter la république. Il serait donc peu convenant que cette journée, qui nous l'a rendue toute entière, fût à son renouvellement fêtée autrement qu'en famille. Je ne refuse pas l'invitation de M^me^ Permon, si vous voulez prendre un autre jour.

(1) Je ne sais pas quelle était sa façon de penser, mais ce sont ses propres paroles.

La chose fut aussitôt résolue. Il prit heureusement de lui-même le 12 novembre. Cela arrangeait tout.

— Avez-vous Joséphine ? me demanda-t-il.

Je lui répondis affirmativement. Je lui dis que Mme Bonaparte avait accepté pour elle et pour sa fille l'invitation que ma mère, à son grand regret, n'avait pu venir lui faire elle-même.

— Oh ! je crois bien que Mme Permon est souffrante, dit le premier consul. Mais il y a de la paresse, et puis autre chose que je ne veux pas dire. N'est-ce pas, Mme Loulou ?

Et il me tirait l'oreille et les cheveux à me faire pleurer. Je n'en étais pas trop fâchée parce que c'était un prétexte pour rire, tout en ayant la larme à l'œil, pour ne pas répondre à cette brusque interpellation et à la rougeur qui me couvrait la figure comme un masque.

Pendant que nous devisions ainsi avec le maître futur du monde, il se passait en bas, chez Mme Bonaparte, une bonne scène, qui pouvait servir de second acte à notre campagne dans le cabinet du premier consul.

M. de Caulaincourt était fort soigneux de faire sa cour à Mme Bonaparte.

Après les premiers mots, Mme Bonaparte lui parla, selon son habitude, de ma mère, de moi et, enfin, du bal et de notre invitation, ainsi que des excuses de ma mère.

— Et dans ce moment, ajouta-t-elle, Bonaparte reçoit comme moi et l'invitation et les excuses.

— Cette petite Loulou, s'écria M. de Caulaincourt, aura mal compris ce qui lui avait dit sa mère ! Ce n'était pas du tout son intention. Loulou est vive comme la poudre, et ce petit chou-là... Que diable, ventrebleu ! Elle a mal compris sa mission.

Quant au premier consul, comment voulez-vous, ma bonne amie, que Mme de Permon, qui a vu le général Bonaparte enfant, qui l'a vu jeune homme et amoureux d'elle comme un fou... Imaginez-vous que j'ai remarqué dans ce temps-là, lorsqu'il lui faisait la cour et qu'elle se moquait de lui, j'ai vu une fois que...

— Vous m'avez souvent conté tout cela, mon ami, dit Mme Bonaparte. Mais laissons ce sujet pour reprendre celui du bal, si vous voulez bien, et je vous dirai que la jeune femme a probablement compris autrement que vous, car elle est dans ce moment chez Bonaparte pour répéter les mêmes excuses qu'elle m'a faites au nom de sa mère.

Comme elle parlait encore, je rentrais dans le salon, et son affreux monstre de carlin annonçait ma venue, avec ses hurlements ordinaires. Je n'ai jamais connu de plus horrible bête. Dès que le petit papa me vit, il me cria sans faire de façon, car il n'y avait dans le salon qu'une grande dame assez vieille, drôlement habillée qu'on appelait Mme de Jarnac :

— Eh bien, vous vous êtes trompée, petite folle, et...

Il resta court. Le sujet de son interruption, c'est que mon frère me donnait le bras et que nos amis savaient tous qu'il se trompait rarement dans ce qu'il avait à faire. Deux mots nous mirent au fait. Le bon papa s'aperçut à l'instant qu'il avait fait une chose qui pouvait nous être nuisible, non pas auprès du premier consul, mais de Mme Bonaparte.

Junot, qui connaissait le terrain mieux que moi, sentit aussitôt le mal qui pouvait résulter d'une chose simple en elle-même, mais commentée par de la malveillance et il savait que *quelqu'un* en avait pour moi. Il me fit signe de me tenir en repos et, prenant la main de Mme Bonaparte, il la conduisit dans cette embrasure de fenêtre unique, qui est dans le salon jaune de l'appartement d'en bas, aux Tuileries. Il lui dit quelques paroles très bas. Mme Bonaparte parut écouter avec attention et, autant que je pus juger d'aussi loin, je m'aperçus qu'elle paraissait fort touchée. Junot tira quelques papiers de sa poche, qu'il lui fit voir. Elle les lui rendit après les avoir parcourus et lui donna sa main que Junot baisa avec autant de plaisir apparent que si c'eût été la plus belle main du monde. Et pourtant elle était maigre, ridée et peu blanche. Ses ongles toujours fort longs, étaient mal faits et plats. Mais enfin, telle qu'elle était, il paraît qu'elle servit de gage de paix, car tous deux revinrent en apparence fort contents.

— Que lui avez-vous donc dit ? demandai-je à Junot.

— Oh ! cela ne te regarde pas... c'est de l'histoire ancienne.

Mme Bonaparte nous suivait des yeux et n'écoutait pas ce que lui racontait le petit papa. Elle vint auprès de nous et, passant son bras autour de ma taille, elle m'attira à elle et me dit d'une voix caressante :

— Qu'est-ce donc qu'il vous dit ce méchant mari?

Je ne sais quelle fut la pensée qui me porta à répondre :

— Rien, madame, il prétend que l'histoire ancienne ne me regarde pas.

— Je n'y entendais certes pas malice, mais il paraît qu'il pou-

vait y en avoir. Mme Bonaparte laissa aller doucement ma taille et se rapprocha de la cheminée, sans dire un seul mot. Nous prîmes congé un moment après. Pendant notre petit colloque, Albert avait tout expliqué à M. de Caulaincourt, qui comprit et notre démarche et la nécessité de n'en pas parler à ma mère.

Lorsque nous fûmes dans la pièce avant le salon de réception, là où fut longtemps le beau portrait de François Ier par Léonard de Vinci, Junot s'arrêta tout à coup, puis me prenant dans ses deux mains, il m'enleva comme une plume — car j'étais presque aussi légère alors — et m'embrassa étroitement.

— Mon Dieu, que je t'aime! mon Dieu que tu es gentille!

— Eh bien, laisse-moi donc. Si je suis gentille, ce qui est bien certain, il l'est tout autant que vous ne l'êtes guère, vous!

Et j'avais de l'humeur, parce que trois ou quatre huissiers, qui étaient dans la pièce à côté, entendaient et voyaient toute cette petite scène. Mais Junot n'était pas d'un caractère qui écoutât volontiers les remontrances. Il ne m'embrassait que de plus belle et répétait toujours :

— Mon Dieu, que je t'aime! Mon Dieu, que tu es gentille!

Duroc montait chez le premier consul, comme nous sortions de chez Mme Bonaparte.

— Ah! parbleu, te voilà bien à propos, lui dit Junot, écoute-moi un instant.

Il le prend sous le bras, l'emmène à l'autre bout du vestibule de la cour, cause un moment avec lui, et les voilà tous deux à rire comme deux enfants. Et tellement, qu'Albert, qui était gai comme tous les gens supérieurs qui ont de la bonté, se mit à rire avec eux, sans savoir pourquoi toute cette allégresse.

— Eh bien! n'est-elle pas gentille, ma petite femme, d'avoir parlé si parfaitement?

— Il faut que je lui baise la main pour l'en remercier, dit Duroc. Le permets-tu, Junot.

— Oui, oui, baise la petite patte qui griffe si bien sans savoir ce qu'elle fait.

Ce ne fut que plusieurs années après, que j'ai compris la malice de ma réponse, elle avait en effet porté coup et directement. Mais je ne l'ai bien appréciée que lorsque Junot me parla avec une grande confiance de quelques-unes de ses jeunes années, ainsi que de celles de deux de ses camarades.

Ma mère comprit à merveille qu'il serait ridicule qu'elle fêtât

l'anniversaire du 18 brumaire. Il nous fut donc fort aisé de lui faire adopter, pour donner son bal, le jour qui était déjà fixé par le premier consul — le 20 brumaire. Tout se disposa donc dans la maison pour cette soirée, que ma mère voulait rendre une des plus agréables de toutes celles qui seraient données cet hiver-là dans Paris.

Mme Bonaparte arriva vers neuf heures, avec sa fille et son fils. Le colonel Rapp lui donnait la main. Ma mère fut au-devant de Mme Bonaparte jusqu'au milieu de la salle à manger, tandis que pour les autres femmes elle ne s'avançait pas au-delà de la porte de son salon.

A dix heures et demie, le général Bonaparte n'était pas arrivé. Tout le monde l'était cependant et les cinq pièces de l'appartement de ma mère étaient remplies de manière à n'y pas pouvoir placer une épingle. Toute la famille Bonaparte, excepté Joseph, qui, je crois, était alors à Lunéville, était venue, et même de fort bonne heure, Mme Leclerc, toujours charmante, toujours élégante, était assise loin de sa belle-sœur, dont la toilette exquise dans toutes ses parties lui donnait de l'humeur contre la sienne, quelque soignée qu'elle fût.

— En vérité, me disait-elle, je ne comprends pas comment on peut mettre ainsi des guirlandes de fleurs quand on a quarante ans !

Mme Bonaparte avait une guirlande de coquelicots et d'épis d'or, sa robe était garnie de même. Comme je craignais que sa maladresse n'allât donner le même compliment à ma mère et que je ne voulais pas qu'un sot propos troublât la joie de la soirée, je lui fis observer que ma mère, qui était plus âgée que Mme Bonaparte avait des fleurs sur sa tête et au bas de sa robe. Mme Leclerc me regarda d'un air tout étonné :

— Mais c'est bien différent, me dit-elle, bien différent !

A onze heures moins quelques minutes on entendit le bruit des chevaux de l'escorte du premier consul. Bientôt après la voiture entra rapidement sous la porte et presque aussitôt lui-même parut à la porte de la première pièce avec Junot et mon frère qui s'étaient trouvés à son arrivée. Ma mère s'avança vers lui et lui fit une de ses plus gracieuses révérences. Mais lui, se mettant aussitôt à sourire :

— Eh bien, madame Permon, est-ce comme cela que vous recevez un ancien ami ?

Et il lui tendit la main. Ma mère lui donna la sienne et ils rentrèrent ainsi dans la salle de bal. Il y faisait une chaleur étouffante. Le premier consul le remarqua (1), puis fut au moment de faire le tour du salon. Mais son œil d'aigle, son regard rapide avaient aussitôt distingué que, dans le nombre des femmes qui se trouvaient dans le salon, quelques-unes ne s'étaient pas levées à son arrivée. Cela lui donna de l'humeur. Il passa dans la chambre à coucher, tenant toujours ma mère par le bras et paraissant la voir avec admiration. J'ai déjà dit qu'en effet elle était charmante ce soir-là. La danse ayant discontinué dès qu'il était entré, Bonaparte s'en aperçut au silence du salon, d'où ne partait plus qu'un murmure produit par les mots dits à voix basse par tous ceux qui se communiquaient leurs remarques sur lui.

— Faites donc recommencer la danse, madame Permon, dit-il à ma mère, il faut que la jeunesse s'amuse, et la danse est le passe-temps qu'elle aime le mieux. On dit, à propos de cela, que votre fille danse comme Mlle Chameroi (2), il faudra que je voie cela. Si vous voulez, nous danserons la monaco, c'est la seule que je sache.

— Il y a trente ans que je ne danse plus, répondit ma mère.

— Allons donc, vous plaisantez. Vous avez l'air ce soir de la sœur de votre fille.

Et s'il avait dit la sœur cadette, il aurait eu encore plus raison.

M. de Talleyrand était chez ma mère. Le premier consul, après avoir parlé à nous tous de la manière la plus aimable, se mit à causer avec M. de Talleyrand dans la Chambre à coucher de ma mère, et cela sans interruption pendant plus de trois quarts d'heure.

Ma mère était parfaitement polie avec le premier consul, mais il me paraissait que peut-être elle aurait dû avoir envers lui une attitude plus franchement cordiale. J'allai près d'elle et lui dis ce que je pensais.

Je l'entraînai sans beaucoup d'efforts vers sa chambre, où je présumai que le premier consul était encore. En effet, il n'avait même

(1) Cela n'empêchait pas qu'il ne gardât sa redingote grise tout le temps du bal.

(2) Mlle Chameroi était la plus belle danseuse de l'Opéra. A cette époque, elle était fort aimée d'Eugène Beauharnais. C'est à l'occasion de son convoi qu'arriva cette singulière histoire du refus de Saint-Roch d'enterrer une actrice. Elle mourut fort jeune. Elle était jolie et dansait admirablement.

pas changé d'attitude ; il causait toujours, mais plus avec M. de Talleyrand.

Eh bien ! madame Permon, que dites-vous à un ancien ami ? Il me semble que vous les oubliez facilement. Savez-vous que l'autre jour vous m'avez tenu rigueur bien sévèrement et que pendant ce temps-là un de vos amis tenait son couteau tout prêt ?

— Ah ! quelle horreur ! s'écria ma mère. Comment pouvez-vous dire de semblables choses, Napoléon ? *Per Dio tacete ! tacete !*

— Mais enfin pourquoi ne pas m'avoir rendu mon salut d'amitié lorsque je vous l'envoyai à l'instant où je vous reconnus ?

Ma mère allégua la faiblesse de sa vue. Et, dans le fait, elle y voyait fort mal dans les dernières années de sa vie. Mais le général Bonaparte ne se paya pas de cette excuse :

— Que dois-je croire? dit-il avec un accent très positif, ne sommes-nous plus amis ?

— *Non posso dimenticare, caro Napoleone, che siete figlio dell'amica ; fratello del mio buon Giuseppe, del caro Luciano, e di Pauletta.*

Le premier consul fit un mouvement que je vis à l'instant. Il y avait peu de monde dans la chambre. On dansait des réels et des anglaises et nous étions presque seuls.

— Ainsi donc, répondit-il avec assez d'amertume dans son accent, si je suis quelque chose encore auprès de vous, je dois en rendre grâce à ma mère et à mes frères... On a bien raison de dire que demander de l'amitié à une femme, c'est demander au sable du désert de rester fixe.

Cette discussion me faisait de la peine. Je voyais que ma mère y portait encore le souvenir de cette vieille querelle si malheureusement suscitée par un de nos cousins qui ne nous a jamais dédommagés de l'affection qu'il nous enleva à cette époque, ou que du moins nous perdîmes par sa faute.

Ce que je viens de raconter se passa en beaucoup moins de temps que je n'en ai mis à l'écrire. Le premier consul se promenait en silence devant la cheminée. Ma mère, assise sur un sofa en face de lui, enfoncée dans ses coussins, ses bras croisés sur sa poitrine, faisait aller vivement le bout de son pied, signe ordinairement précurseur d'une scène violente. Albert, qui allait et venait du salon à la chambre, s'approcha, dans le moment, du général Bonaparte pour lui offrir une glace.

— Je vous assure que nous n'en avons pas besoin, M^me^ Per-

mon et moi, mon cher, car, en vérité, je crois que nous sommes pétrifiés. Je savais bien que l'absence ôtait le souvenir, mais pas à ce point-là.

Il touchait une mauvaise corde.

— Vraiment ! dit ma mère, en souriant avec contrainte, mais assez pour laisser voir ses trente-deux petites perles, sur lesquelles Bonaparte ne pouvait s'empêcher de jeter les yeux — il m'en parla le lendemain — vraiment il est bien permis d'oublier au bout de quelques années. N'avez-vous pas voulu me persuader qu'il était difficile de se rappeler, à quelques jours d'intervalle, une chose dont l'exécution intéressait le sort et la vie entière de quelqu'un ?

— Ah ! dit le premier consul.

Et sa physionomie se rembrunit à l'instant. Il fronça ce sourcil dont le mouvement agitait déjà l'univers. Sa lèvre inférieure se serra fortement contre l'autre et, joignant ses mains derrière lui, il fit quelques pas sans parler ; mais tout cela fut à peine visible, à ce que me dirent ensuite Junot et mon frère, lorsque je revins de la contredanse que j'avais été danser. Le premier consul reprit très promptement son air serein et, s'asseyant auprès de ma mère, il regarda attentivement sa main qu'il avait prise pour la baiser.

— Il me paraît que vous ne vous corrigez d'aucun de vos défauts, madame Permon ? lui dit-il en remarquant les ongles rongés des petits doigts de ma mère.

— Non, dit-elle en riant, eux et moi nous avons vécu et vieilli ensemble. Nous mourrons en bons camarades sans nous séparer.

— Oh ! mais, c'est trop fort ! s'écriait le premier consul.

Il avait attrapé un certain petit doigt qui était le favori du martyre et, en vérité, cela faisait mal à voir sur l'ivoire de cette petite main.

— Allons, allons ! dit ma mère, laissons tout à sa place. Il n'y a que vous, Napoléon, à qui cela est défendu, car vous avez tant d'échelons à monter pour arriver au sommet de votre échelle de gloire, que vous souhaiter le repos ce serait nous vouloir du mal à nous-mêmes.

— Pensez-vous ce que vous dites ?

— Vous savez combien je suis vraie. Je ne dis pas toujours tout ce que je pense ; mais jamais je ne dis ce que je ne pense pas. Avez-vous donc oublié ma franchise ?

Bonaparte prit la main de ma mère et la pressa affectueuse-

ment. Dans ce moment deux heures sonnèrent à la pendule. Il demanda sa voiture.

— Ne voulez-vous pas rester à souper ? demanda ma mère.

— Cela m'est impossible, lui dit-il avec un accent de regret, mais je reviendrai vous voir.

Ma mère se mit à sourire et hocha doucement la tête.

— Pourquoi ce sourire ? Ne me croyez-vous pas ? Je vous assure, madame Permon, que si, dans cette soirée, l'un de nous a dû douter de l'amitié de l'autre, je ne crois pas que ce soit moi que vous deviez accuser d'avoir donné lieu au soupçon. Oui, je reviendrai vous voir. La signora Lætitia m'amènera, puisqu'*il faut* que je m'appuie sur elle, ou sur Joseph, ou sur Lucien, même sur Paulette... qui sait... peut-être Jérôme... En parlant de ce brave petit citoyen-là, vous me l'aviez bien élevé tandis que j'étais loin d'ici ! Je l'ai retrouvé volontaire, et volontaire pour des choses de mauvais aloi. La signora Lætitia le gâte d'une telle sorte que je doute fort qu'il se corrige là où il est maintenant.

C'était encore une corde sensible à faire vibrer à l'oreille de ma mère que de lui parler de Jérôme. Elle dit aussitôt :

— C'est un excellent enfant, plein de bons sentiments et de chaleur de cœur. Jérôme est un vrai marin, laissez-le se hâler au vent de mer et puis il vous reviendra comme un Duguay-Trouin ou bien comme un Duquesne.

Ce n'était pas la première fois dans cette soirée que ma mère avançait une opinion dont elle-même n'était pas parfaitement sûre, mais elle aimait Jérôme, je crois, presque autant que moi, et sa prévention allait vraiment très loin. Le premier consul avait raison lorsqu'il disait avoir trouvé, à son retour, son frère singulièrement élevé. Cependant les aînés avaient pris soin que tout fût bien en ordre, c'est-à-dire, que Jérôme était au collège de Juilly, que l'on faisait souvent la route pour l'aller voir, mais lui faisait encore plus souvent cette même route pour venir à Paris, présenter ses devoirs de jeune homme de quatorze ans à M^lle^ Émilie de Beauharnais, à M^lle^ Hortense.

Le premier consul nous raconta ce même soir, où la conversation eut assez longtemps Jérôme pour objet, qu'il avait fait une des plus drôles de dettes qu'on puisse s'imaginer de contracter à quinze ans. Le premier consul était à Marengo, son frère était déjà au service alors. Mais encore trop jeune pour aller au canon, ou pour je ne sais quel motif enfin Jérôme était demeuré à Paris.

Au retour du premier consul, on présente à Bourrienne une foule de mémoires dont le paiement pressait et pour une somme assez forte. Dans le nombre, Biennais figurait surtout pour un total de huit ou dix mille francs. Grande enquête, grande rumeur. Comment a pu se faire une dette aussi forte ? Enfin, après avoir bien cherché, on trouve que M. Jérôme a acheté chez M. Biennais, rue Saint-Honoré, au *Singe violet*, un magnifique nécessaire de voyage, avec tout ce qui peut être inventé par le luxe et l'élégance, en or, en nacre, en argent, en ivoire ; les plus belles porcelaines, les émaux les mieux peints, enfin un vrai bijou. Mais il manquait une chose très essentielle à ce nécessaire, c'était une barbe afin qu'il pût servir ; car tout ce qu'il contenait n'avait pas une autre destination. Rasoirs, plats à barbe de toutes grandeurs en vermeil, en argent, en porcelaine, peigne à moustaches. Enfin, c'était une merveille : mais la barbe était en défaut et, malheureusement, le jeune homme n'avait que quinze ans. Il y avait encore longues années à attendre. Le premier consul nous raconta cette petite histoire d'une manière fort plaisante.

Lorsqu'il s'en alla de chez ma mère, le soir du bal, il lui promit de revenir la voir, ainsi que je l'ai déjà dit plus haut. Mais ma mère avait conservé une raideur de manières, dans la conversation qu'ils eurent ensemble, qui devait empêcher toute relation de se renouer. Au surplus, je crois qu'il faut attribuer la rupture définitive à une cause naturelle peut-être, mais qui n'en fut pas moins indélicatement employée. Nous parlerons encore souvent de ce sujet, il se place de lui-même au bout de ma plume.

CHAPITRE XVI

Le premier consul aux Tuileries. — Parades et revues. — Le général Bonaparte et le petit tambour. — M. de Launay. — La cour consulaire. — Apparence de vertu. — Les pistolets de Moreau. — Lucien envoyé en Espagne. — Les instructions pour l'Egypte. — Bonaparte et l'Orient. — La fuite de l'Egypte. — « J'ai manqué ma fortune. » — « Tu n'es pas rancuneux » — Mission de M. de Geouffre — Instruction de Lucien. — Trop tard !

Lorsque les différents pouvoirs eurent adopté la nouvelle Constitution proposée après le 18 brumaire et qui, je crois, fut la quatrième qu'ils étaient appelés à sanctionner, le gouvernement quitta le petit Luxembourg pour venir aux Tuileries. Il est à remarquer que le premier consul, qui d'abord avait logé le troisième consul au pavillon de Flore, en reprit bientôt, seul possession. M. Lebrun alla, comme Cambacérès (1), occuper une maison particulière. Du reste, la trinité consulaire ne se séparait pas lorsqu'il y avait réception d'ambassadeurs ou des corps de l'Etat. Le 30 pluviôse an VIII (19 février 1800), le premier consul prit possession du palais des rois, qui, au fait, depuis le commencement de la révolution, avait toujours été occupé par la représentation nationale. Aujourd'hui la Constitution du 18 brumaire élevait le pouvoir consulaire au-dessus de tous les autres pouvoirs nationaux.

(1) Cambacérès fut loger à l'hôtel d'Elbœuf sur le Carrousel, en face des Tuileries. Le consul Lebrun eut l'hôtel de Noailles, rue Saint-Honoré. Cette répartition fut faite selon les besoins de famille de chacun des deux consuls. Lebrun avait sa belle-mère et ses cinq enfants avec lui (sa fille aînée qui épousa peu après M. de Plancy, la plus jeune, aujourd'hui M^me^ de Chabrol, et ses trois fils, Charles, Alexandre et Auguste Lebrun); il avait donc besoin d'un local plus étendu que Cambacérès, qui était seul chez lui.

Il représentait à lui seul le peuple français, il fallait donc un logement convenable à une telle autorité. Celui qui aurait vu passer le cortège se rendant, le 30 pluviôse an VIII, du Luxembourg aux Tuileries et se serait endormi tout aussitôt au bruit de la musique militaire qui jouait tous nos airs patriotiques, puis se serait réveillé au grondement du canon annonçant, le 2 décembre au matin, que l'empereur Napoléon allait se faire sacrer par le pape dans Notre-Dame, celui-là aurait trouvé une curieuse différence entre les deux cortèges. Au premier on avait été obligé, en raison du petit nombre de voitures particulières qu'il y avait alors dans Paris, de prendre, pour les conseillers d'Etat, les sénateurs, des fiacres dont on avait caché les numéros avec du papier blanc, ce qui faisait un effet beaucoup plus ridicule que si les numéros eussent été apparents.

Le jour de son installation aux Tuileries, à peine le premier consul fut-il arrivé qu'il monta à cheval et passa sur le champ une revue dans la cour du palais — qui n'était pas alors entourée d'une grille — donnant sur une vaste place. Elle était fermée avec des planches mal jointes et la place du Carrousel d'alors était petite et toute irrégulière. Le changement fut rapide. Une parole de Napoléon était *fiat lux*.

Le premier consul convenait qu'il était heureux pendant qu'il passait ses revues.

— Et toi aussi, je suis sûr que tu es content lorsque je suis avec tes conscrits, disait-il un jour au général Lannes. Il ne t'arrive pas de grogner, toi, parce que la parade nous a fait quelquefois dîner une heure plus tard.

— Oh ! pour cela non, répondait le général Lannes, je vous en donne ma parole d'honneur ! Il m'est, pardieu ! bien égal de manger la soupe froide ou chaude, pourvu que vous nous fassiez travailler à chauffer un bon bouillon à ces s..... Anglais !

Le premier consul prenait plaisir à ces revues. Il y passait quelquefois cinq heures de suite, sans prendre un instant de repos. Tous les régiments existant en France venaient alternativement à Paris et passaient la revue comme la garde tous les quintidis à midi. Le premier consul avait près de lui, avec l'aide de camp de service, le ministre de la guerre, le général commandant la première division et le commandant de Paris, puis le commissaire ordonnateur, les commissaires des guerres attachés à la ville de Paris, enfin toutes les personnes auxquelles un ordre

devrait être immédiatement transmis dans le cas où, dans le cours de son inspection, le premier consul trouverait quelque chose à changer ou bien une amélioration à commander. De cette manière, nul retard dans la communication des ordres. Tout se faisait avec rapidité, bien plus, avec contentement. Car on savait qu'on était observé et que, si l'on était puni pour cause de négligence, l'exactitude dans le service était aussi appréciée par le chef du gouvernement qui voyait alors tout par lui-même.

Quelquefois il passait la revue en galopant dans les rangs, mais cela était bien rare. Il fallait, pour qu'il demeurât à cheval, que les troupes qu'il voyait eussent déjà passé la revue et qu'il sût qu'elles n'avaient besoin de rien. Encore adressait-il au hasard quelques questions à deux ou trois soldats. Mais presque toujours, après avoir parcouru les rangs sur son cheval blanc — *le Désiré*, il descendait et parlait avec tous les officiers et avec presque tous les sous-officiers, et les soldats. Il s'occupait des soins les plus minutieux. C'était la nourriture, l'habillement, la manœuvre, enfin tout ce qui pouvait être utile à l'homme et nécessaire au soldat. Il les encourageait à lui parler sans crainte.

Ne me cachez aucun de vos besoins, leur disait-il, ne me taisez aucun des reproches que vous pourriez avoir à adresser à quelqu'un de ceux qui sont au-dessus de vous. Je suis là pour rendre la justice à tous, et le plus faible doit être surtout protégé par moi.

Le corps diplomatique était fort avide de voir les parades. Les étrangers y assistaient ordinairement des fenêtres du général Duroc, qui occupait déjà la partie du rez-de-chaussée situé au bout de l'appartement de l'impératrice. C'est de ce même endroit que je vis la première parade après mon mariage.

Le premier consul s'arrêta au bas de la fenêtre à laquelle nous étions. Il s'adressa à un jeune tambour qui paraissait avoir seize à dix-sept ans.

— C'est donc toi qui as battu la charge devant Zurich, ayant le bras percé d'une balle, mon brave enfant? lui dit-il avec un accent et un regard qui auraient fait courir au milieu d'une armée de démons.

Le visage du jeune soldat se couvrit d'une noble couleur ; mais ce n'était pas la timidité qui rougissait son front. Il leva sur le premier consul de grands yeux noirs tout étincelants de la joie d'être ainsi distingué publiquement et répondit d'une voix tremblantes mais assurée :

— Oui, mon général.

— C'est encore toi qui, à Veser, a fait preuve d'une présence d'esprit courageuse en sauvant ton commandant (1)?

Le jeune homme rougit plus fort. Cette fois c'était de la modestie, et il répondit plus bas que la première :

— Oui, mon général.

— Eh bien, je dois acquitter la dette de la patrie. Il te sera donné, non pas une baguette d'honneur, mais un sabre d'honneur. Je te fais sous-officier dans la garde des consuls. Continue à te bien conduire et j'aurai soin de toi.

Comme le premier consul finissait de parler, il leva les yeux vers la fenêtre basse à laquelle nous étions. Avant de continuer sa tournée, il porta la main à son chapeau et nous salua tous avec un sourire gracieux. Ma belle-mère avait les yeux humides.

— Comme on doit aimer cet homme-là ! disait-elle en pleurant et riant en même temps. Ce pauvre enfant ! voyez dans quel état il est !

Nous vîmes, en effet le jeune tambour appuyé contre l'épaule d'un de ses camarades et suivant de l'œil le général Bonaparte. Il était pâle comme un mort, mais son regard, qu'il disait de choses ! Je ne sais ce qu'il sera devenu, mais je réponds qu'il n'aura pas eu regret à sa vie perdue si la mort est venue la lui demander pour Napoléon.

Un quintidi, au moment où le premier consul descendait pour passer la revue dans la cour des Tuileries, il arriva un événement assez singulier pour attirer l'attention et exciter l'intérêt. Dans la foule pressée qui bordait la haie, était un jeune homme de

(1) Je ne puis affirmer si ce commandant est ou n'est pas le commandant Godinot. Mais je crois cependant en être certaine. Le général Godinot, alors commandant la 25e légère, fut effectivement blessé et courut le danger d'être pris devant Veser. Ce fait que je rapporte m'a frappée parce que cette parade était la première que je voyais et que tout m'arrivait avec de vives impressions. Mais les annales militaires de cette époque sont remplies de pareils événements. Le *Moniteur*, les journaux du temps ne pouvaient faire mention de tout ce qui se passait dans ce genre. Celui-ci me frappa beaucoup. Lorsque j'en parlai, le soir même, au premier consul comme d'un fait comparable aux plus beaux de l'antiquité : « Bah ! me dit-il, demandez à votre mari, il vous dira qu'il n'existe pas un régiment ni une demi-brigade de l'armée qui ne puisse en citer dix semblables, et même de plus forts. Lui-même, poursuivit-il, saurait bien les trouver dans son propre fonds. »

quinze ans à peu près, vêtu d'un habit noir tout usé, mais propre et indiquant que son maître n'était pas d'une classe mercenaire. Sa figure était intéressante, il était pâle, tremblait violemment, à ce que remarquèrent ses voisins, mettait souvent la main dans son sein et paraissait fort impatient de voir arriver le premier consul.

Losqu'on battit aux champs, l'émotion du jeune homme devint si forte qu'on voyait sa poitrine se soulever du battement de son cœur. Le premier consul descendit et, lorsqu'il fut vers le milieu du vestibule, le jeune homme se précipita au-devant de lui en lui présentant un papier. Il y avait à cette époque tant de complots, de tentatives contre la vie du premier consul, que vingt personnes étrangères à sa suite se saisirent de cet enfant, qui, la main toujours élevée et attachant un regard suppliant sur le premier consul, lui présentait toujours sa pétition.

— Laissez ce jeune homme, dit le premier consul, je vais lui parler.

Et, s'avançant vers lui :

— Que me voulez-vous, mon enfant? lui dit-il.

Le jeune homme ne put répondre ; mais tombant à genoux, il présenta sa pétition. Le premier consul la lut avec une expression de physionomie qui frappa tous ceux qui l'entouraient. Ses yeux s'arrêtèrent sur le jeune homme avec un sentiment de pitié profonde et, comme il était toujours à genoux :

— Levez-vous, mon enfant ; on n'est à genoux que devant Dieu. Votre mère est-elle toujours à Paris?

Un *oui* presque étouffé sortit de la bouche du jeune homme.

— Annoncez-lui qu'elle a une pension de douze cents francs ; on lui comptera six mois échus.

En entendant ces paroles, le pauvre fils retomba sur ses genoux. Il leva à la fois vers le premier consul des yeux pleins de larmes et des mains tremblantes qui cherchaient à prendre la sienne. Mais l'émotion fut trop vive. En apprenant la grâce faite à sa mère, sa pâleur, qui était extrême, avait encore redoublé. Bientôt il devint pourpre, les veines de son front se gonflèrent à faire croire qu'elles allaient se rompre. Ses yeux se fermèrent, il tomba sans connaissance aux pieds du premier consul et, la nature se secourant elle-même, une abondande hémorragie eut lieu. Napoléon fut couvert du sang du pauvre enfant.

— Un chirurgien, s'écria-t-il aussitôt, un chirurgien !

Mais la joie n'est jamais funeste, dit-on. Cependant j'ai vu souvent des effets du contraire. Quoi qu'il en soit, le jeune homme reprit ses sens et, fondant en larmes, il prit presque de force la main du premier consul et la baisa avec une sorte de transport.

— Vous êtes un dieu pour ma famille, s'écria ce jeune homme, je prierai tous les jours pour vous !...

Le premier consul sourit en serrant la main du jeune enfant et continua son chemin pour aller passer la revue. Mais, avant de monter à cheval, il recommanda le jeune garçon à Junot et au ministre de la guerre, puis il lui fit un salut amical en lui disant :

— Si vous voulez entrer au service, adressez-vous au général commandant la ville de Paris ; il en parlera au ministre de la guerre et nous verrons à faire quelque chose pour vous.

Le jeune homme ne répondit que par une profonde inclination, il suivit le premier consul jusque sur les marches du perron. Il vit le beau *Désiré*, le général s'élancer dessus avec légèreté et bientôt galoper au milieu des rangs pressés de ses soldats, suivi d'une troupe nombreuse et brillante qui l'entourait comme les satellites d'un astre tournant immédiatement autour de lui ; et puis ces grenadiers encore tous noirs de la poudre de Marengo, avec ces hauts bonnets à poil ombrageant leurs visages, ce beau régiment des guides commandé alors par Eugène Beauharnais, ces uniformes dorés, ces chevaux, cette musique militaire, et puis le magicien qui fascinait de son regard de feu tout ce qui approchait du cercle dans lequel il était. Le jeune homme s'écria :

— Oui, je veux servir ! Je veux aussi être soldat pour qu'un rayon de cette gloire tombe sur mon front !

Ce jeune homme si malheureux, si reconnaissant, était le fils de M. de Launay, le gouverneur de la Bastille, massacré le 14 juillet 1789 !

A l'époque de mon mariage, la cour consulaire était assez singulièrement organisée. Son arrangement se ressentait un peu de la grande préoccupation du premier consul. Il voulait qu'il y eut de la représentation et cependant il craignait de mériter le reproche que lui adressaient déjà plusieurs tribuns, qui, prenant le Palais-Royal, où *l'égalité* n'était certes guère, pour le forum romain, se complaisaient dans de longs discours où César, Brutus, Périclès, Solon, Aristide, Lycurgue trouvaient tous une place et dans lesquels il n'était pas plus question de la république française que si

la pauvre malheureuse eût été par delà Tobolsk. Un seul morceau, qui méritait vraiment la reconnaissance patriotique, fut celui que prononça Andrieux dans les derniers jours de vendémiaire. Il y parlait au moins de la France.

Plus tard, ce fut une autre chose que le protocole d'étiquette introduit aux Tuileries. Celui-ci avait un côté étrange de cérémonie, tandis que l'autre avait l'intention d'être populaire, mais ne pouvait y parvenir.

Mme Bonaparte occupait toute la partie du rez-de-chaussée, qui depuis fut également son séjour, comme impératrice et plus tard celui de Marie-Louise. A côté de son cabinet de toilette était le petit appartement de Mlle de Beauharnais, composé de sa chambre à coucher et d'un cabinet de travail, tout au plus assez grand pour faire supporter l'odeur de la peinture à l'huile, lorsque ce même hiver elle voulut faire le portrait de son frère (1). Les appartements de Mme Bonaparte étaient meublés avec goût, mais sans aucun luxe. Le grand salon de réception était tendu en quinze-seize jaune. Les meubles meublants étaient en gourgouran, les franges étaient en soie, et les bois en acajou. Il n'y avait d'or nulle part. Les autres pièces n'avaient pas plus de richesse dans leur décoration, tout était frais et élégant, mais voilà tout. Au reste, les appartements de Mme Bonaparte n'étaient destinés que pour les réunions particulières et les visites qu'elle recevait le matin ; les grandes réceptions avaient lieu en haut. Il n'y avait encore ni chambellan, ni préfet du palais. Un conseiller d'état, ancien ministre de l'intérieur, M. de Benezech, était chargé de l'administration intérieure du palais. Cela parut d'abord un peu difficile à admettre parmi ce qui restait de vrais et bons républicains. Le service de M. de Benezech embrassait tout ce qui depuis fit partie des attributions du grand-maréchal et du grand maître des cérémonies. Les maîtres d'hôtels et les huissiers faisaient le service subalterne, et les aides de camp tenaient lieu de chambellans.

Une coutume instituée par le premier consul, et qui me parut des plus bizarres, était celle de donner des dîners de deux cents personnes, tous les dix jours. Ces dîners avaient lieu dans la galerie

(1) Ce même hiver de 1800, où Mlle de Beauharnais fit le portrait de son frère le feu prit aux Tuileries et brûla ce portrait qui était fort ressemblant. On répandit le bruit que le feu avait été mis par des malveillants. Cela n'était pas vrai, le feu prit par des conduits de chaleur mal entretenus.

de Diane. Les invités étaient de toutes les classes, de tous les rangs. Le corps diplomatique, qui commençait à être assez nombreux à l'époque de mon mariage, était de ces réunions. Les femmes des fonctionnaires civils, des généraux, des colonels, formaient la société — car on n'osait pas encore dire la cour — de Mme Bonaparte. Le général était fort sévère dans les choix qu'il faisait, non pas pour ces cohues du quintidi, mais pour les invitations particulières et fréquentes pour la Malmaison et, plus tard, pour Saint-Cloud. Un fait qui est positif et que des esprits passionnés ou prévenus par la mauvaise foi pourraient seuls contester, c'est que le premier consul *voulait perpétuer autant qu'il se pourrait l'amélioration des mœurs que la Révolution avait amenée*. Je sais qu'en lisant ce que je viens d'écrire, il est deux sortes de personnes qui se récrieront ou bien souriront de pitié. Libre à elles. Je ne veux contraindre en rien à venir à mon opinion. « Je donne mon avis, non comme bon, disait Montaigne, mais comme mien. »

Oui, il est positif que la Révolution a retrempé le moral des hommes et des femmes de la génération existante. Le malheur est un maître sévère et ses leçons ne nous furent pas épargnées. Pour les consolider, nous eûmes l'absence de l'exemple d'une cour corrompue ainsi que l'était celle de Louis XV et une grande partie de celle de Louis XVI. Peut-être, si la Révolution n'avait pas eu son cours, que ce changement dans la société de la haute classe se serait opéré par la force de ce même exemple dont je parlais à l'instant.

Ce qui est positif, c'est qu'en 1800, à l'époque où la cour des Tuileries s'est formée, la société avait une apparence de moralité, de vertus exercées dans l'intérieur des familles, qu'elle n'avait jamais eue dans aucun temps en France. La partie de la haute classe, qui elle-même avait ses traditions pour agir autrement, frappée par le malheur depuis huit années d'exil, de proscription et de revers, la noblesse, ou ce qu'on est convenu enfin d'appeler *le faubourg Saint-Germain*, était contraint, par la force de ce vent qui soufflait alors dans les voiles de notre navire, de faire comme le reste de la société.

Lorsque l'on prévit la rupture de l'armistice en Italie et en Allemagne, le général Moreau vint à Paris pour prendre les ordres du gouvernement. Il arriva le 26 vendémiaire à dix heures du matin et, à l'instant même, sans se débotter, il se rendit aux

Tuileries. Le premier consul était dans le moment au conseil d'État et le général Moreau fut prié d'attendre dans le salon qui précédait immédiatement le cabinet du premier consul. Moreau avait avec lui le général Lahorie; le même qui, dans l'affaire si extraordinaire de Malet, fut au ministère de la police *déministériser* le duc de Rovigo, ce qu'il fit en dix minutes. Enfin, à cette époque, il ne faisait pas de *tours de force* et se bornait à être un très bon officier de l'armée du Rhin. Lorsque le premier consul sut que le général Moreau était arrivé, il vint aussitôt et parla longuement avec lui. Comme il était encore dans le salon, vint à entrer le ministre de l'intérieur, Lucien Bonaparte. Il apportait une paire de pistolets d'un travail extrêmement fini et curieux, que venait de terminer Boutet. Ils avaient été commandés par le Directoire pour être envoyés en présent au roi d'Espagne. Ils étaient non seulement précieux par le talent qu'avait apporté l'artiste à leur confection, mais aussi par une grande quantité de diamants et de pierreries dont ils étaient ornées.

— Ces armes viennent bien à propos, dit le premier consul en les présentant au général Moreau, avec ce sourire qui gagnait des cœurs de pierre. Le général Moreau voudra bien les accepter comme une marque d'estime et de reconnaissance du gouvernement français.

— Citoyen ministre, ajouta-t-il en se tournant vers son frère, faites graver sur ces pistolets quelques-unes des batailles du général Moreau. Mais ne les y mettez pas toutes, il faut laisser des diamants. Ce n'est pas que le général y tienne beaucoup. Je sais que sa vertu républicaine n'estime pas ces babioles-là. Mais il ne faut pas déranger le dessin de Boutet.

Il me semble qu'après de semblables paroles, Moreau aurait pu ajouter quelque foi à l'amitié que lui offrait Bonaparte. Pourquoi le premier consul l'aurait-il flatté ? Pourquoi alors surtout lui aurait-il tendu une main qui n'aurait pas été amie ? Pour flatter la popularité de Moreau ? Mais à cette même époque la popularité de Bonaparte était bien autre chose que celle de Moreau. Hohenlinden n'était pas encore gagnée et, même après cette belle victoire, Napoléon n'avait aucun rival à redouter dans le cœur des Français. Il était véritablement aimé à cette époque.

Je vais seulement parler d'un homme qui vint sur la scène politique précisément à ce même moment du 18 fructidor. Il était alors plein du feu sacré d'un véritable amour de liberté. Il avait

la tête remplie d'idées de république, idées peut-être impossibles à réaliser, utopie qui probablement n'existera jamais que dans l'imagination de ceux qui la tirent au moins d'une âme pur et vrai foyer de nobles sentiments. Mais enfin ce souvenir-là, n'étant entouré d'aucune page sanglante dans l'histoire de sa vie, est toujours honorable à rappeler. Je veux parler de Lucien Bonaparte. Il s'appelait, il est vrai, Brutus à Marathon. Tout cela faisait rire alors, et moi-même je plaisantais de cet accord entre le Grec et le Romain. Mais un lien réunissait, coordonnait tout cela. Ce lien était une volonté d'établir et de maintenir la république en France, non cette république dont le souvenir fait frémir les cœurs les plus endurcis, ces temps qui furent une déviation de la Révolution et non pas une de ses conséquences, mais une république telle enfin que peut l'avoir un grand peuple. Hélas ! ne sommes-nous pas nous-mêmes un empêchement à son établissement?

Lucien, aussitôt après le 18 brumaire, fut nommé au ministère de l'intérieur (1). Il est malheureux qu'un préjugé, car ce n'a certes pas été autre chose, ait empêché de le nommer second ou troisième consul. La nation, en voyant deux frères en même temps au pouvoir, aurait d'abord pensé que ce pouvoir ne s'exécuterait que d'après la volonté d'un seul, tandis que ses intérêts au contraire auraient été bien autrement défendus que par un homme honnête, sans doute (le consul Lebrun), mais disposé d'avance à dire *oui* à tout ce que dirait son second et encore bien plus son premier collègue.

En faisant le 18 brumaire, auquel il a travaillé avec une activité influente dont jamais son frère n'aurait dû perdre le souvenir, Lucien croyait, sans que cela pût être mis en doute, que son frère donnerait à la France un gouvernement qui la rendrait heureuse au dedans, grande et redoutée au dehors. Quant à la guerre, on partait alors comme pour une partie de plaisir. De ce côté on était bien sûr non seulement de la gloire, mais du bonheur des Français. Mais dans l'intérieur il en allait tout autrement, le malheur était au comble. N'étant pas troisième consul, Lucien pouvait

(1) M. de Laplace l'y précéda ; mais seulement pendant quelques jours. Il était impossible que sa science et celle de l'Administration allassent ensemble Lorsqu'il fut nommé, un homme de notre société, qui dessinait fort bien, fit en deux coups de crayon un charmant petit dessin qui n'était autre chose que l'astrologue se laissant tomber dans un puits. M. de Laplace était parfaitement ressemblant.

beaucoup au ministère de l'intérieur. Le choix des préfets, des maires ; de nouvelles lois municipales à donner aux communes ; un mode d'élection à réformer en entier ; des manufactures à protéger, car de toutes parts il s'en élevait alors ; de nouvelles découvertes à accueillir ; de la misère à consoler par du travail, seule et honorable aumône qu'il faut donner au peuple : voilà tout ce qu'il voyait à faire et ce qu'il entreprenait avec courage et bonheur. Mais bientôt il nous parut triste et malheureux. Les obstacles naissaient en foule autour de lui. Un jour il en parla à mon frère qui avait dîné au ministère. Mon beau-frère avait encore plus sa confiance qu'Albert ; mais, par cette raison même, il nous parlait moins des chagrins de Lucien. Ma mère, qui l'aimait avec tendresse, s'en aperçut presque avant qu'il n'en eût parlé. J'ai peu connu de personnes dont le coup d'œil ami fût aussi prompt à sonder une plaie dans le cœur d'une personne qui lui était chère. Lucien était malheureux et l'était doublement parce qu'il l'était par son frère. Mais c'est ici que je dois rendre à chacun la justice qui lui appartient. Je déclare donc que Bonaparte fut à cette même époque indignement trompé sur le compte de son frère. On lui persuada l'existence de beaucoup de faits entièrement faux. Je puis dire aujourd'hui qu'on alla jusqu'à chercher à donner au premier consul des inquiétudes sur sa sûreté. Je dois aussi à la vérité de dire que jamais ces inquiétudes ne l'ont eu en leur pouvoir, mais enfin la bouche qui accusait un frère était une bouche bien chère aussi.

Un jour, j'avais dîné avec elle et nous étions seules. Albert et M. de Geouffre étaient tous deux absents. A peines étions-nous sorties de table que Lucien arriva. Il était triste, fort sérieux surtout et paraissait profondément occupé. Ma mère lui en fit la remarque. Il en convint et nous dit qu'il allait partir. Ma mère fit une exclamation.

— Ne le saviez-vous pas? lui dit-il. J'emmène Geouffre avec moi.

— Si vous comptez me faire savoir ce qui vous concerne par mon gendre, répondit ma mère, alors donnez-lui l'ordre de m'en faire part, car, lorsqu'il est question de vous, c'est un vrai Malmesbury (1).

(1) Lord Malmesbury fut envoyé extraordinairement auprès du Directoire par l'Angleterre, dans l'an VII. M. de Talleyrand était alors au ministère des affaires étrangères. Il est à présumer que les instructions de lord Malmesbury n'étaient pas fort étendues, car à chaque parole hasardée par M. de Talleyrand, qui cependant n'en perd pas beaucoup inutilement, lord

— Oui, je pars, dit Lucien en croisant les bras sur sa poitrine et regardant le feu avec cette distraction sombre qui indique une peine vive et profonde. Je pars. Mes avis *déplaisent*, et puis il y a maintenant une barrière qui jamais ne sera abattue entre Bonaparte et moi, parce qu'il est au-dessus de mon caractère de me justifier et de reconnaître par là la légalité d'un tribunal que je récuse au contraire. Mon frère croit plutôt les insinuations perfides d'une femme qu'il doit assez connaître pour ne pas lui sacrifier sa famille. Il soupçonne la fidélité fraternelle, lorsque c'est le dévouement de ce même frère qui lui a ouvert le chemin du trône.

— Du trône ! s'écria ma mère.

Lucien ne répondit que par un sourire tout à la fois triste et pénétré, tandis qu'il avait pris les pincettes et tourmentait un pauvre tison qui ne mettait le feu que dans la cheminée.

— Rappelez-vous bien toujours, madame Permon, reprit-il après un long silence, que je n'avais certainement pas cette pensée-là en vue, le 18 et le 19 brumaire.

— Allez-vous loin ? lui demanda ma mère.

— Je ne puis vous le dire. Je dois même ne pas annoncer mon départ. Je demande à M^me^ Junot de ne pas parler de notre conversation devant son mari. Non pas, ajouta-t-il, que je vous engage au mystère ; mais, comme nous sommes liés par une amitié fraternelle, je puis bien en demander une légère preuve.

Quelques jours après, en effet, Lucien partit de Paris avec mon beau-frère. Il avait avec lui ses deux petites filles, dont l'une était encore avec sa nourrice. Il entoura ces deux petits êtres de tous les soins qu'une femme attentive aurait pu leur prodiguer.

Lucien arriva à Madrid, où il remplaça deux hommes que son habileté allait faire paraître bien médiocres dans les circonstances qui avaient précédé.

Lorsque les premières exigences données à sa mission furent accomplies, Lucien s'occupa d'exécuter les ordres de son frère

Malmesbury répondait toujours : « Permettez que j'en écrive à ma cour ». Et, comme nous ne laissons guère passer ce qui a l'apparence d'un ridicule, on avait fait une caricature dans laquelle M. de Talleyrand s'avançait vers l'ambassadeur anglais et lui demandait comment il se portait, et lord Malmesbury lui renvoyait selon le costume caricaturien une longue banderolle sur laquelle était écrit : *permettez-moi d'en écrire à ma cour*. En me rappelant la personne de lord Malmesbury, je trouve qu'il avait bien la figure de sa réponse.

relativement à l'Égypte. M. Clément, adjudant supérieur de la garde consulaire, fut choisi par Lucien pour porter des dépêches au général Menou. Il le fit embarquer à Barcelone. Le secret fut probablement mal gardé, le moment du départ connu ; il fut pris par les Anglais, ainsi que ses dépêches écrites, et celles qu'il portait verbalement dans ses instructions secrètes furent perdues, puisqu'il n'arriva pas.

Lucien connaissait le dévouement de mon beau-frère à sa personne et tout ce qu'il pouvait attendre de lui. Il savait en outre que M. de Geouffre, avec son esprit, son expérience, sa connaissance du monde et des affaires, parviendrait encore à faire arriver ses dépêches s'il était pris par les Anglais, qui étaient à l'entrée de chaque port comme des requins, la gueule ouverte, pour avaler jusqu'au moindre aviso.

Mon beau-frère reçut donc de Lucien Bonaparte, alors ambassadeur de France en Espagne, non seulement des lettres importantes, mais des instructions secrètes qui lui donnèrent la preuve, comme il me l'a lui-même assuré depuis, de la haute importance que mettait le premier consul à conserver cette admirable colonie.

Nous avons vu un temps où il était de mode de contrôler Napoléon, non pas seulement dans ses fautes, mais dans les années glorieuses de sa vie. On a dit que *sa fuite d'Égypte était une action indigne*. On l'aurait vraiment belle à répondre à de pareilles sottises, *car cela donne de la colère à devenir canard*, comme disait M. de Torcy.

Depuis que j'ai eu l'âge de raison et que j'ai pu comprendre Bonaparte, depuis le jour où mes jeunes oreilles entendaient tous ses plans, ses projets, j'ai toujours vu et compris que son vœu le plus ardent était d'opérer une révolution, de faire un grand mouvement dans l'Orient. Lorsque plus tard l'expédition d'Égypte fut résolue, elle le fut par lui. Croit-on par hasard que c'est le Directoire qui eut cette glorieuse idée d'aller porter le drapeau tricolore sur les Pyramides? c'est Bonaparte (1). Les idées de l'Orient l'obsédaient. Il parlait quelquefois pendant trois heures sur ce sujet et disait bien souvent des folies impayables avec un sérieux dont

(1) C'est-à-dire qu'il en eut la glorieuse et grande conception. Le Directoire, qui voulait se défaire de lui comme de Hoche, lorsqu'il l'envoya en Irlande, accorda tout à Napoléon avec la pensée intime qu'il ne reviendrait pas de ces rivages empoisonnés.

on ne peut se faire idée. Mais plus souvent aussi il jaillissait de ce volcan des flots d'étincelles qui précédaient la lave qu'il devait un jour répandre. Il parlait de l'Orient, bien souvent encore avec notre ami le contre-amiral Magon ; il le questionnait sur l'Inde ; il lui faisait des questions auxquelles l'autre, conteur comme un Scheherazade mâle, ne demandait pas mieux que de répondre. Napoléon écoutait avec avidité. Il regardait le contre-amiral et semblait arracher ses paroles. Dans de certains moments il s'écriait:

— C'est cela ! c'est dans l'Inde qu'il faut attaquer la puissance anglaise ! Voilà où il faut la frapper. La Russie ne veut pas nous livrer passage pour que nous allions en Perse. Eh bien, il y faut aller par une autre route. Je la connais et je la prendrai, moi.

Dans l'origine, c'était en Turquie qu'il voulait aller, puis il eut des idées bien autrement arrêtées et embrassant un plan véritable. Lorsque l'expédition d'Égypte fut résolue, Napoléon dit à Junot et à quelques autres de ses intimes officiers :

— Je vais réparer, si je puis, les malheurs de nos colonies ravagées ou perdues ; l'Égypte serait une magnifique compensation. Voilà quel doit être le but de cette expédition : acquérir ce beau pays à la France.

Il faut être soi-même un être bien peu digne dans ses conceptions, je dirai même bien peu habile ; il faut être susceptible de passions bien petites, de sentiments bien rétrécis, pour supposer à un homme des intentions comme celles qu'on lui a attribuées en quittant l'Égypte. Car on a été aux *suppositions* pour décider un aussi important sujet. Et en général lorsque le cas n'est pas évidemment en état d'être inspecté, il faut raisonner d'après les probabilités, ou bien l'on se perd.

Or, que disent les probabilités.

1° Que le général Bonaparte venait en France pour chercher des secours que le Directoire lui refusait depuis longtemps ;

2° Que le général Bonaparte, informé de la cruelle situation de la France, écoutant l'ambition que quatre années de triomphes continuels ont allumée, est parti pour l'Europe afin de saisir le pouvoir en l'arrachant à ceux qui accablent sa patrie sous un sceptre de fer.

Voilà deux versions, l'une ostensible, l'autre occulte. Je crois que c'est sur la dernière qu'il faut établir un jugement. On voit que je suis raisonnable.

Aussitôt que, par le moyen de sir Sydney-Smith, le général Bo-

naparte eut appris le véritable état des affaires d'Europe, lorsqu'il sut que les Russes couvraient de cadavres français les champs de cette belle Italie, ces champs théâtres de tant de victoires et qu'il avait laissés verdoyants des lauriers plantés par ses soldats ; lorsqu'il apprit que l'anarchie allait ouvrir les portes de la France à l'étranger, que nos campagnes, ravagées par des brigands, étaient au moment de périr sous le désastre encore plus terrible d'un emprunt forcé ; lorsqu'il regarda autour de lui et qu'il vit que le salut de cette même armée dépendait également des secours qu'il attendrait vainement d'Europe, son parti fut pris. Il se décida à traverser mille périls pour venir demander compte au Directoire des malheurs de la patrie et de cet abandon auquel était condamnée l'armée d'Orient. Telles étaient alors les pensées de Napoléon, et si, dans l'instant où il mit le pied dans le vaisseau qui le rapportait en France, il y joignit celle d'être un jour son chef, sa gloire l'avait déjà placé en assez haut lieu pour que ses regards pussent regarder le pouvoir sans que lui-même fut taxé de folie.

Les dangers qu'il dut affronter pour revenir en France sont incalculables. Les Anglais, les Turcs, tout ce qui dépend du littoral de l'Afrique par delà le grand désert, la Russie, mais surtout les corsaires qui infestent cette partie de la Méditerranée, offraient autant d'écueils qu'il y avait de flots venant frapper son navire. Il les a tous affrontés. Et pour lui, quel sort lui était réservé ? la captivé partout, l'esclavage dans une partie et la mort dans une autre. Quelle destinée terrible fuyait-il donc en quittant l'Égypte ? Il venait de remporter une victoire mémorable ; et le gain de la bataille d'Aboukir, en lui permettant d'avoir une attitude plus formidable vis-à-vis des habitants de l'Egypte, le mettait à même de faire rentrer une grande quantité de numéraire provenant de contributions que beaucoup de villages n'avaient pas payées et qui rentreraient alors à la première sommation. On a dit aussi que, le 20 mars de l'année 1799, Bonaparte avait reçu des nouvelles officielles d'Europe lui annonçant la guerre continentale. Cela se trouve dans un livre que j'estime cependant comme étant fort véridique habituellement (1), mais ici je suis obligée de démentir ce fait. Le général Bonaparte ne reçut aucunes nouvelles à l'époque citée. Les dernières qui lui parvinrent étaient de Gênes, envoyées par le consul de France près la République ligurienne. Il y avait

(1) L'ouvrage de M. de Montgaillard.

plus de dix mois qu'elles avaient été expédiées. Sa détermination fut donc instantanée aussitôt qu'il eut des nouvelles par les Anglais. La seule chose qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir emmené avec lui trois hommes qui étaient plus forts que des milliers de soldats, Lannes, Murat et Marmont, et l'on peut aussi dire Berthier. Son nom avait une grande influence sur le moral de la troupe. Mais ensuite Kléber, Desaix, Reynier, Rampon, Friant, Davout, Lanusse Damas, Dugua, Menou, une foule de généraux distingués, demeuraient encore, et demeuraient avec une entière connaissance du pays et pouvaient conséquemment conduire avec habileté l'armée qui restait.

L'ardente passion du général Bonaparte pour conserver l'Égypte est tellement connue de tous ceux qui l'ont approché, qu'en vérité je ne conçois pas comment il a pu se trouver un esprit assez crochu pour ne pas voir, au contraire, dans cette action de retour en Europe un élan pour la conservation de cette colonie dont il faisait dans ses rêves un lieu central d'où partiraient incessamment des traits envoyés aux Anglais. Ses projets pour se réunir à une armée de Druses vers le mont Liban, ses projets également dirigés vers cette partie de l'Egypte habitée par des tribus faciles à diriger et qu'il aurait jointes à ses Druses, qui devaient être au nombre de trente mille, et avec lesquels il aurait tenté probablement de pénétrer en Perse (1), n'est-ce rien ?

Un jour parlant de l'Égypte et de ses Druses, il ajouta ce mot, qui alors pouvait être simple, mais qui ensuite parut extraordinaire. Je le lui ai rappelé en riant trois jours avant le couronnement.

— Il est fâcheux, disait-il, que je n'aie pas pu joindre mes Druses. *J'ai manqué ma fortune !*

Je vais faire juger de l'importance qu'il mettait à conserver l'Égypte. Un jour, c'était peu de temps après l'arrivée du général Vial, envoyé par le général *Abdallah* Menou. Le premier consul

(1) Il y avait des modèles de masques au ministère de la guerre qui furent faits, dit-on, en 1812. Ils étaient destinés, selon une version, à préserver les soldats d'un froid trop rigoureux. D'une autre part on disait que l'empereur avait fait faire ces masques pour sauver au contraire la figure du soldat et surtout les yeux, des sables très fins qui remplissent les déserts situés entre la Russie et la Perse dans laquelle l'empereur avait le projet d'aller après avoir fait sa paix avec Alexandre sur la Néva, comme il l'avait déjà faite sur le Niémen.

étant dans son cabinet avec Berthier, Junot et Bourrienne, qui étaient occupés à décacheter les nombreux paquets vinaigrés apportés par le général Vial, le premier consul parla de l'intention où il était de changer le général en chef de l'armée d'Orient. Il parla de Menou, vanta son amabilité dans un salon, son agréable manière de conter :

— Mais, ajouta-t-il, cela est nul à la tête d'une armée, et Kléber, avec son propos cynique et sa grossière enveloppe, convenait bien autrement à l'armée d'Égypte dans la position où elle se trouve.

Le premier consul parla des généraux qui étaient en Égypte et lorque Berthier nommait quelques-uns de ceux qui avaient senti la poudre des Pyramides ou d'Aboukir, le premier consul hochait de la tête. Enfin il reprit la conversation après un très long silence, et comme s'il eût causé avec lui-même :

— Reynier ?... Damas ?... Friant ?... Non, pas de lui... Belliard ? C'est un enfant..., mais un brave enfant. Le vieux Leclerc ? Non... Eh bien, c'est encore Abdallah-Joseph Menou qui nous convient le mieux là-bas, Berthier. Seulement il lui faut un chef d'état-major habile, ou plutôt un commandant en second, et nous avons à choisir.

En entendant ce mot du premier consul, Junot parut frappé d'une idée qu'il lui suggéra.

— Mon général, lui dit-il, vous savez ce que vous avez à faire. Mais, quant à moi, je sais bien qui je nommerais pour la place que vous désignez.

Le premier consul le regarda d'une manière interrogative.

— Le général Lanusse.

— Oh ! oh ! tu n'es pas *rancuneux* (1).

— Et pourquoi le serais-je, mon général ? Je me suis battu avec Lanusse pour une sotte querelle de jeu qui n'était qu'un prétexte au reste. Je croyais qu'il ne vous était pas attaché, qu'il partageait les sentiments du général Damas.

— Oh ! pour celui-là, il ne m'aime pas !... Eh bien ! je suis tenté de le nommer.

— Le général Damas, mon général ?

— Oui. Lanusse a du talent et de la bravoure, mais Damas a également l'un et l'autre et, comme officier général, il a bien une autre tenue que Lanusse. Et puis il a des idées démagogiques en

(1) Jamais il ne disait autrement.

diable. Il est lié, ainsi que son frère, avec un homme tellement immoral qu'il compromet même les gens qu'il voit comme connaissance. Juge quel effet produit M. Tallien venant appuyer quelqu'un comme ami. Je n'aime pas Tallien. Je n'aime pas cet homme, il est méchant et corrupteur... Les deux Lanusse sont joueurs, et c'est lui qui les a formés. Mais Damas, c'est un Aristide, cet homme-là.

M. de Geouffre, qui avait suivi Lucien en Espagne, fut chargé, par lui, d'une mission près le général Menou. Elle va jeter un nouveau jour sur les intentions de Bonaparte relativement à l'Egypte.

« La France, l'Espagne et la Batavie, disait Lucien, ont créé de nouvelles flottes et vont de concert demander à l'Angleterre compte de tous les maux que depuis douze ans elle déverse sur l'humanité. Malgré son adresse à intercepter votre correspondance avec nous, l'Europe a retenti du bruit de vos triomphes, la mort d'Abercrombie nous a éclairés sur sa défaite. Nous connaissons votre sagesse et la valeur des braves que vous commandez. Nous savons que vous êtes environné de leur confiance et, malgré les besoins les plus pressants, malgré les dangers qui les menaçaient, nous n'avons pas désespéré de leur constance. Ils sont Français et ce sont des Anglais qu'ils combattent. Avec de tels ennemis, les compagnons de Menou ne peuvent transiger que par la victoire.

« Le citoyen Geouffre vous donnera les détails particuliers que vous pouvez désirer sur les changements et la marche de notre administration intérieure, sur les rapports politiques des puissances du nord avec nous, sur les résultats que nous devons nous promettre de la coalition de ces puissances contre l'Angleterre.

« Je l'ai encore chargé de donner une action mieux combinée et plus active aux relations commerciales entre l'Egypte et la France ; il vous soumettra les instructions que je lui ai données à cet égard, afin que vous lui accordiez votre approbation. »

Tout étant prêt, l'ambassadeur de France obtint du roi d'Espagne l'ordre de mettre des canons au vaisseau américain, capitaine Lewis, sur lequel mon beau-frère devait s'embarquer déguisé en matelot. Il part. Jusqu'à Malte la traversée est heureuse ; mais arrivé dans l'un des ports de l'île, il apprend que l'armée de Menou a capitulé.

CHAPITRE XVII

Les conspirations se multiplient. — La machine de Chevalier. — Les enragés. — Pêcheurs en eau trouble. — Tout voir, tout entendre, tout oublier. — Garat et la création d'Haydn. — Attentat de la rue S^t^-Nicaise. — Explosion de la colère nationale. — Bonaparte se méfie du salon de M^me^ de Permon. — Tout émigré est un enfant paricide. — Opinion de Bonaparte et de Fouché. — « Joséphine, laisse-moi tranquille. » — Altercation entre Bonaparte et Fouché. — Triomphe de Fouché — La pierre de touche. — Moment mal choisi. — Hohenlinden et le hasard.

Depuis que le premier consul était au pouvoir, plus de dix conspirations obscures avaient été découvertes. Et lui, toujours grand encore à cette époque, ordonnait aux autorités de ne pas ébruiter ces tentatives.

« Elles annonceraient, disait-il, que l'État n'est pas tranquille, tandis qu'au contraire tout est parfaitement calme. Il ne faut pas que les étrangers aient ce petit moment de jouissance. Ils prendraient facilement le change et je ne le veux pas. »

Le premier consul avait raison en parlant ainsi. Les Anglais, par exemple, n'auraient pas manqué de faire bien du bruit de toutes ces affaires qu'ils connaissaient peut-être trop bien, mais dont ils n'osaient pas parler avant nos propres journaux. Et cependant il est positif que rien n'était plus tranquille que l'intérieur de la France. Le peuple entier de Paris *adorait* le premier consul ; le mot aimer est trop faible.

Quelques jours après mon mariage, je vis Junot triste et fortement préoccupé. Il allait plusieurs fois par jour chez le préfet de police. Souvent dans la nuit il était réveillé par un vieil adjudant de la place de Paris, qu'on appelait Laborde, qui venait lui faire des rapports dont l'importance paraissait grande, car une fois Junot

se releva à trois heures après minuit, s'habilla et sortit à pied avec cet homme, quoiqu'il fît un froid rigoureux et que lui-même fût souffrant d'une migraine qui ne lui avait pas permis de manger de la journée. Mais il s'agissait d'intérêts bien chers, et, quand ceux-là parlaient, *tout* devenait *rien*. Le 17 brumaire, je le vis enfin plus calme et il me dit que le premier consul venait encore d'échapper à un danger qui, cette fois, aurait eu des suites terribles, parce que non seulement le projet ne pouvait manquer de réussir, mais le quartier dans lequel il se serait accompli devait en être victime. C'était la machine infernale de Chevalier, prélude de la conception du 3 nivôse. Chevalier, dont le nom fut presque uniquement prononcé dans cette affaire, était loin d'y être seul. Un nommé Bousquet, un autre homme appelé Gombaud-Lachaise, Desforges, Guérauld, une M^me^ Bucquet furent arrêtés en même temps que Chevalier et, comme lui, mis au Temple. La machine que composait Chevalier fut saisie dans une chambre qu'il partageait avec un nommé Veycer, dans une maison appelée la maison des Blancs-Manteaux.

Cette troupe des *enragés* était formée de tout ce que la Révolution avait d'impur dans ses plus mauvais jours. Je retrouve cette même pensée dans les rapports de cette époque qui font partie des pièces intéressantes que j'ai trouvées dans les papiers de Junot. Il ne croyait pas que ces hommes, qui étaient pauvres, sans asile, sans moyens comme talent, fussent jamais capables de se mettre à la tête d'un parti. J'y vois que le plus habile était un nommé Moïse Bayle, autrefois conventionnel et alors sans ressources. Cet homme était le chef de file de tous les enragés de fructidor. Il était placé là comme masque pour cacher une autre figure. C'est sous son *administration* que les enragés tentèrent d'ouvrir la grille du souterrain des Tuileries, en face des bains Vigier. La premier grille céda, mais, la seconde ayant une plus forte serrure, il fut impossible de la forcer. C'est encore les enragés qui voulurent, ayant toujours ce Moïse Bayle pour leur principal chef, tenter un assassinat sur le premier consul, avant l'affaire de Ceracchi et d'Aréna. Cette conspiration, qui avait été ourdie presqu'à l'insu de la police, tant les acteurs de ce complot étaient dans l'obscurité des cabarets les plus misérables, fut découverte par un homme dont le nom n'est jamais sorti de ma mémoire, en raison de sa conformité avec un nom célèbre. Il s'appelait Lavoisier. Cet homme fut jugé digne d'entrer dans la

ligue sanguinaire de ces misérables et l'un deux lui parla de leur projet, qui était de poignarder le premier consul. La place n'était pas encore choisie. Je crois que ce Lavoisier était cordonnier, Il était honnête homme. Révolté de cette ouverture, il fut trouver le général Caffarelli, aide de camp du premier consul, et lui confia toute l'affaire. On arrêta plusieurs de ces hommes. Mais c'était une hydre presque renaissante, que des bras invisibles faisaient mouvoir. Paris renfermait à cette époque un nombre infini de chauffeurs, de chouans amnistiés, de vagabonds, qui ne demandaient qu'un autre 10 août, un autre 2 septembre. Non pas que la vie du premier consul leur parût nécessaire à sacrifier au salut de la liberté et de la république, mais parce que cette catastrophe terrible mettrait tout Paris dans un tel état de trouble, qu'il serait alors facile de faire tout ce que notre mémoire peut nous rappeler de ce ses horribles jours. Mais d'autres têtes dirigeaient les complots, d'autres pensées animaient ces démarches, en apparence provoquées par ces bandits à manches retroussées, portant des piques.

Il fut donc arrêté, ainsi que je l'ai dit, la veille du bal de ma mère. Le vieil adjudant de place, Laborde, vint raconter toute cette affaire dès le lendemain matin à Junot et c'est de sa bouche que j'en ai entendu tous les détails, ainsi que de celle de Doucet, chef d'état-major de la place de Paris. On apporta la petite machine chez Junot pour qu'il pût la voir. Elle était fort remarquable.

C'était un petit baril rempli de marrons d'artifice, de balles et de sept à huit livres de poudre. Le baril avait deux cercles en fer à chacune de ses extrémités. A peu près vers le tiers était attaché un canon de fusil avec sa batterie, mais ayant sa crosse enlevée. Il était solidement fixé au baril par des morceaux de fer. Cette machine était destinée à être placée sur le passage du premier consul. Des marrons d'artifice devaient être jetés de tous côtés pour augmenter le désordre, tandis que des chevaux de frise, fabriqués par un serrurier qui fut arrêté, étant posés dans les rues adjacentes, devaient empêcher les secours d'arriver et donner ainsi le temps de commettre tout le mal que pouvaient imaginer les hommes capables d'une conception aussi effroyable que celle de cette œuvre du démon.

Junot me recommanda spécialement de ne parler de cette affaire à aucune des personnes de la société de ma mère. Je m'y conformai si bien que ma mère elle-même ne sut cette histoire de Che-

valier que le 3 nivôse. Je m'accoutumai bientôt à entendre presque machinalement une foule de mots et de choses de la plus haute importance, et cela m'était commun avec tous les jeunes femmes de mon âge. Nos maris étant continuellement auprès du chef de l'état et dans des rapports d'une haute confiance, nous devions *tout voir, tout entendre, tout oublier*. Ce sont les propres paroles que m'adressa le premier consul la première fois que je dînai aux Tuileries. J'étais placée à côté de lui en ma qualité de nouvelle mariée. Mme la duchesse de Montebello, alors Mme Lannes, était de l'autre côté. C'était, je crois, sept à huit jours après la découverte de cette affaire de Chevalier. Il me demanda si j'en avais parlé à ma mère. Je lui dis que non, parce que je n'avais pas voulu l'inquiéter.

— Et puis, ajoutai-je, Junot m'a dit qu'il fallait parler de ces choses-là le moins possible.

— Junot a raison, me répondit-il, et c'est moi qui lui ai recommandé cette conduite. Ce n'est pas un mystère, et sans doute bien des gens connaissent aujourd'hui l'arrestation de Chevalier. Mais je ne me soucie pas que les éclaircissements que recherche la curiosité, et non l'intérêt, soient donnés par des personnes qui me tiennent d'aussi près que Junot.

Et il ajouta :

— Quant à vous, madame Junot, maintenant que vous faites partie de la *famille de mon état-major*, j'espère que vous écouterez mes avis. Rappelez-vous, me dit-il alors, que vous devez *tout voir, tout entendre et tout oublier*. Faites graver cette devise sur un cachet. Au reste, je me rappelle que vous savez garder un secret.

Ceci avait rapport à l'affaire de Salicetti.

Garat, qui était depuis vingt ans un des habitués les plus assidus de la maison de ma mère, vint un jour nous dire qu'il nous demandait très sérieusement de ne pas manquer de nous trouver à l'Opéra le 3 nivôse. Il devait chanter avec Mme Barbier-Valbonne le bel oratio de la *Création* d'Haydn.

Les trente premières mesures de l'oratorio étaient à peine jouées qu'une forte explosion, comme un coup de canon, se fit entendre.

— Que veut dire cela ? dit Junot avec émotion.

Il ouvrit la porte de la loge et regarda dans le corridor s'il ne voyait pas un officier de la place ou l'un de ses aides de camp.

— C'est étrange ! poursuivit-il. Comment aurait-on tiré le canon

à cette heure? Et puis, je l'aurais su. Donne-moi mon chapeau, dit-il à son frère, je vais savoir ce que c'est.

Tout aussitôt la machine de Chevalier me revint à la pensée. Je saisis la basque de l'habit de Junot. Il me regarda avec colère et tira son habit de ma main avec une sorte d'impatience.

Dans ce moment la porte de la loge du premier consul s'ouvrit et lui-même parut avec le général Lannes, Lauriston, Berthier et Duroc. Il salua en souriant cette foule immense qui mêlait presque des cris d'amour à ses applaudissements. Mme Bonaparte le suivit à quelques secondes de distance. Elle était avec le colonel Rapp, Mme Murat, qui était grosse de près de neuf mois, et Mlle de Beauharnais.

Junot allait rentrer dans la loge pour voir lui-même l'air serein du premier consul que je venais de remarquer, lorsque Duroc se présenta à nous avec une physionomie fort troublée et l'air presque égaré. Ce que je vais dire fera comprendre son état.

— Le premier consul vient d'échapper à la mort, dit rapidement Duroc à Junot. Descends auprès de lui, il veut te parler, mais sans affectation. Il est impossible que la chose ne soit pas sue d'ici à un quart d'heure. Mais il désire ne faire aucun événement par lui-même. Ainsi, viens avec moi. Laisse-moi prendre ton bras pour m'appuyer, car je suis tremblant. Ma première bataille m'a causé moins d'émotion.

Un bruit sourd commença à se répandre du parterre à l'orchestre, à l'amphithéâtre, puis aux loges.

— Le premier consul vient d'être attaqué dans la rue Saint-Nicaise, disait-on.

Bientôt la nouvelle véritable circula dans la salle. A l'instant même, et comme par un coup électrique, une même acclamation se fit entendre, un même regard sembla couvrir Napoléon d'un amour protecteur. Ce que je rapporte ici, *je l'ai vu*, et je ne l'ai pas vu *seule*. Il existe peut-être dans Paris plus des deux tiers de ceux qui étaient à l'Opéra le 3 nivôse. Ils peuvent *ne pas oser* dire les premiers ce qui arriva dans cette soirée. Mais en les interpellant, qu'ils répondent si je ne retrace pas fidèlement ce qui eut lieu au moment où la nouvelle fut connue. Quelle agitation précéda l'explosion de la colère nationale qui était représentée, dans ce premier quart d'heure, par cette foule dont la fureur pour un attentat si noir ne peut être exprimée par des mots! On voyait des femmes pleurer à sanglots, des hommes frémissant d'indigna-

tion, quelle que fut la bannière qu'ils suivissent, et s'unissant du cœur et du bras, dans cette circonstance, pour prouver que les différences d'opinion n'apportent pas avec elles de différences dans la manière de comprendre l'honneur. Je regardais pendant ce temps dans la loge du premier consul, qui, étant immédiatement au-dessous de moi, me permettait de voir et d'entendre presque tout ce qui s'y disait. Il était calme et paraissait seulement fort ému toutes les fois que le mouvement lui apportait quelques paroles fortement expressives relativement à ce qui venait de se passer. Mme Bonaparte n'était pas aussi maîtresse d'elle-même. Sa figure était bouleversée. Son attitude même, toujours si gracieuse, n'était plus la sienne. Elle semblait frissonner et vouloir se cacher sous son châle comme sous un abri. Et, dans le fait, c'était ce châle qui avait été la cause de son salut personnel. Elle pleurait. Quelque effort qu'elle fît pour retenir ses larmes, on les voyait couler le long de ses joues pâles et, lorsqu'elle regardait le premier consul, elle frissonnait de nouveau. Sa fille était aussi fort troublée. Quant à Mme Murat, le caractère de la famille paraissait en elle : quoique son état lui permît de manifester un trouble et des inquiétudes bien naturelles à la sœur du premier consul, elle fut parfaitement maîtresse d'elle-même dans toute cette cruelle soirée.

Nous partîmes. Mon beau-frère vint avec nous. Après avoir remis ma mère chez elle rue Sainte-Croix, sa voiture nous mena aux Tuileries. Le premier consul était revenu de l'Opéra et tout paraissait aussi calme à l'extérieur que s'il n'y avait rien eu. Mais dans le salon c'était une autre chose. Il y avait plusieurs autorités, comme les ministres, les consuls, le général commandant Paris, le général Mortier, commandant la division, etc., etc. Le premier consul, qui jusqu'alors avait montré une sorte d'indifférence pour tout ce qui avait été tenté sur lui, fut cette fois sans aucune indulgence, et il avait plus que raison. Mme Bonaparte était accablée. Elle pleurait constamment. Indépendamment du péril auquel avait échappé le premier consul, elle-même avait failli être la victime de l'explosion.

Je ne puis assez parler de l'impression que fit alors cet attentat dans toute la France. Bonaparte lui a des obligations. Il lui a fait voir qu'il pouvait tout demander à un peuple dont il était aimé à ce point. Je voyais et j'ai encore sous les yeux des rapports que la police militaire faisait tous les jours à Junot. Ces

rapports n'étaient pas destinés à être vus. Je les lisais, et bien souvent Junot lui-même me les ôtait des mains. Je voyais des preuves d'attachement et de dévouement de la nation qui rendent peut-être Napoléon bien coupable d'en avoir abusé.

On a beaucoup exagéré le nombre des victimes qui périrent dans cette circonstance. Je crois être aussi bien informée qu'on peut l'être, et j'ai la preuve que le jour même il ne périt que neuf personnes. Quant aux suites, je crois que le nombre des morts s'est élevé à vingt-neuf ou trente. C'est immense sans doute, mais, enfin, c'est encore moins affreux que si nous avions eu à pleurer sur la perte de deux mille personnes, ce qui serait arrivé si le factionnaire de la rue de Louvois ne s'était pas refusé à laisser placer la voiture à la porte de l'Opéra.

Jamais Napoléon ne fut peut-être plus intéressant à observer que dans les heures qui suivirent cette catastrophe. Je le regardais avec une attention qui redoublait encore en écoutant ce que j'entendais d'un autre côté. On avait beau me dire que j'étais partiale pour lui, je ne l'étais pas et je savais au contraire faire une part égale dans tout ce que je voyais. Était-ce ma faute, à moi, si dans de semblables moments il mettait lui-même un poids immense dans sa balance de faveur ?

Toutes les autorités, toutes les corporations, les tribunaux, tout ce qui pouvait se dire *constitué* même en une apparence de corps, vinrent présenter des félicitations au premier consul et, surtout, lui demander comme une grâce de donner plus de soins à sa sûreté. Le conseil d'Etat, ayant Boulay de la Meurthe à la tête de sa députation, lui demanda *spécialement* de prendre des mesures pour le maintien de l'ordre public.

Mais l'adresse la plus remarquable fut celle de la Ville de Paris.

Le lendemain, 4 nivôse, l'agitation fut grande dans Paris. On avait bien su, dès la veille au soir, toute la noirceur de la nature du complot ; mais les détails étaient depuis le 4 au matin à la portée de tous, et l'indignation était générale. Je ne puis trop le répéter, ainsi que je ne puis assez dire combien l'intérêt pour le premier consul était extrême.

Dans les jours qui suivirent l'explosion de la machine infernale, nous fûmes encore plus assidus que de coutume à nous rendre aux Tuileries. Ma mère elle-même m'engageait à n'y pas manquer et souvent, quelque désir qu'elle eût de m'avoir auprès d'elle, elle me forçait à la quitter pour aller au château.

— Tu auras grand soin, me dit-elle, de bien exprimer au général Bonaparte tout le mal que m'a fait cette horrible affaire. Ne va pas arranger cela comme une adresse du tribunal ou du conseil d'État, mais peins-lui avec vérité ce que j'ai ressenti le soir et la nuit du 3 nivôse.

Lorsque je m'acquittai de sa commission auprès du premier consul (1), il me répondit de manière à vivement étonner toute personne qui ne l'aurait pas connu comme moi. Il me regarda bien attentivement, arrêta sur moi ce regard plein de feu et de plomb, avec lequel il neutralisait le vôtre par son action vive et pressante et me fit répéter ce que je lui disais de la part de ma mère.

— J'ai eu l'honneur de vous exprimer au nom de ma mère, général, le vif intérêt qu'elle a pris à ce qui s'est passé l'autre jour. Elle espère que vous n'en doutez pas et, moi, j'ajoute qu'elle peut y compter, n'est-il pas vrai ?

— Cependant elle s'en est allée, ainsi que vous, avant la fin de l'oratorio.

Je ne répondis pas, mais je regardai le général Bonaparte avec une expression dont il traduisit probablement le texte *littéral*, car il ajouta en cessant de me regarder et en allant vers la fenêtre, quoiqu'il fît nuit et qu'il ne pût rien voir dans la cour du château à cette heure :

— Au fait, il n'en serait rien résulté pour ma sûreté quand une victime de plus se serait exposée, dans le cas où il y aurait eu du péril pour moi.

— J'ajouterai, général, qu'aux yeux de ma mère, c'était sa fille qui était exposée, et aux miens, c'était ma mère. Nous nous devions un mutuel intérêt de conservation.

— Eh oui, sans doute, oui, sans doute, répondit le premier consul avec une inflexion de voix que je ne puis rendre, c'est moi qui suis un homme tout à fait *ridicule* d'avoir dit ce mot *d'exigence*, car vous allez l'appeler comme cela. Je sais que dans la société de votre mère on cherche à recueillir tout ce qui peut me faire paraître sous un jour peu favorable.

— Général, répondis-je, fort peinée de cette persistance à croire que le salon de ma mère était un foyer où s'allumaient les haines

(1) C'était à l'un des dîners du quintidi qui suivirent le 3 nivôse, celui du 15, je crois, car je me rappelle très positivement que ce ne fut pas à celui du 5 suivant.

contre lui, comment puis-je faire pour vous dissuader? Je n'y parviendrai que par un moyen que Dieu seul pourra même faire réussir, c'est que l'accent de la vérité aille à vous. J'espère beaucoup dans cette vérité qu'on ne peut jamais feindre. J'ai l'honneur de vous dire, citoyen consul, que jamais il ne s'est prononcé dans le salon de ma mère une parole injurieuse contre vous, sans que ma mère ou mon frère ne se soient aussitôt emparés du privilège de maîtres de maison pour imposer silence aux personnes qui parlaient de vous dans un sens que l'amitié de ma mère pour vous et toute votre famille lui interdisait, non seulement par *véritable attachement*, car l'*amitié* de ma mère, poursuivis-je fort émue et presque en colère, n'est pas de ces affections vulgaires qui sont sacrifiées à la première demande d'une convenance de salon.

— Ah ! dit le premier consul, vous convenez donc que dans le salon de votre mère on reçoit des gens qui ne m'aiment pas !

— Je vous ai parlé avec franchise, général, je continuerai de même. Sans doute, parmi les connaissances de ma mère, il en est qui n'aiment pas le gouvernement actuel ; je ne puis ni les blâmer ni les absoudre. Je sais qu'ils souffrent des suites d'un long exil, que leurs biens sont confisqués, que la plupart sont dans la misère, qu'un grand nombre gémit encore sous le ban qui a été prononcé contre eux. Mais tout ce mal ne leur a pas été fait par vous. Ils seraient donc absurdement injustes s'ils vous en voulaient de ce qu'ils souffrent. Mais, d'un autre côté, je crois aussi...

Je m'arrêtai et, souriant à demi, je regardai le premier consul... Il continua ma phrase.

— Que je serais injuste à mon tour si je les obligeais à crier : Vive la république? N'est-ce pas cela que vous voulez dire, madame Junot ? Mais s'ils n'aiment pas ce nom-là, pourquoi rentrent-ils en France ? Qui les rappelle? On n'a besoin d'eux dans aucune des branches de l'administration. Fouché et Chaptal seront aussi bons ministres que M. le comte d'Antraigues, et Junot et Lannes commanderont aussi bien mes soldats que M. Roger de Damas, tout brave qu'il est.

— Mais, général, répliquai-je, le sol de la patrie n'est-il pas le bien de tous ses enfants ? Un Français ne peut-il rentrer dans son pays que pour avoir une place? N'existe-t-il pas un attrait bien plus puissant ? Je le sais par une expérience que présente ma propre famille. Mon oncle, M. de Comnène, est rentré en France

pour vivre en paix, avec l'espoir d'un meilleur avenir. Et, certes, ce n'était pas la confiance en votre générosité qui lui manquait, car il est revenu en France sans un passeport, sans une parole rassurante. Et comme il était loin de s'attendre à trouver sa nièce fiancée à un de vos généraux, il ne comptait que sur la noblesse de la conduite du gouvernement à l'égard d'un homme qui se livre.

— Il ne m'aime pas, votre oncle, et je puis dire qu'il n'aime pas la république. Ensuite il a émigré et je regarde tout émigré comme un enfant parricide. Cependant j'ai fait pour M. de Comnène ce que Junot m'a demandé. Car, ajouta-t-il, Mme Permon se serait bien gardée de m'adresser une pétition même en faveur de son frère.

C'était vrai ; ma mère avait dit : « S'il veut le faire, il le fera pour Junot, et s'il ne le veut pas, que puis-je en cela ? »

Ma mère se trompait. Le général n'aurait jamais refusé à Mme de Permon ce que le premier consul de la république aurait cru de son devoir peut-être de ne pas accorder au général Junot.

A l'époque de la machine infernale, on sait que le premier consul avait la persuasion que le coup avait été fait par les jacobins, ou plutôt par une classe de misérables usurpant le nom de républicains et ne méritant que celui d'*enragés* que la police leur avait donné. Et dans le fait on ne vit parmi eux ni Thibaudeau, ni Daunou, ni Grégoire, ni Boissy d'Anglas, ni aucun des républicains d'une opinion bien avouée avant le consulat. Nous avons eu des hommes obscurs, instruments de crimes, souillés de sang, rebut de nos époques fatales de 93 et de 94. Ces hommes, mécontents du retour de l'ordre, ainsi que le préfet de police l'avait dit dans plusieurs rapports faits en fructidor et vendémiaire an IX conspiraient contre un gouvernement réparateur, sévère dans l'exécution des lois, et sous lequel ils ne pouvaient espérer de voir revenir l'anarchie. Il y avait parmi eux plus d'un Babœuf, et la conspiration du camp de Grenelle se renouvelait tous les jours autour de la personne du premier consul.

Mais lui-même était injuste lorsqu'il disait dans le conseil d'État : « Ce sont les hommes de la Révolution qui font tout ce mal, ce sont les septembriseurs. »

Longtemps le premier consul fut impossible à persuader. Je me rappelle qu'un jour à la Malmaison il eut une conversation avec Fouché, Junot, Cambacérès et plusieurs autres personnes, contre lesquelles il soutenait son avis.

Le premier consul était presque en colère. Fouché, qui ne se démontait pas facilement, le regardait fort respectueusement sans doute, néanmoins avec une expression qui m'aurait impatientée si j'avais été à la place du premier consul, ce qui n'était guère possible.

— J'ai l'honneur de vous faire observer, général, dit-il au premier consul, que les brigands qui ont arrêté la diligence de Rouen ne sont pas autre chose que des chouans, qui eux-mêmes ne sont que des Vendéens rhabillés. Lorsque la diligence fut arrêtée, ils commencèrent, avant même de faire feu, par demander les fonds appartenant à la république, et l'on sait que la formule des brigands de l'Ouest n'est pas différente de celle-ci. Chassés, traqués, pour ainsi dire, par le général Bernadotte, ils refluent de notre côté. Mais ce sont des chouans, et je persiste à le dire.

A cette nouvelle assertion répétée avec une expression tout à fait inconvenante, le premier consul s'avança vers Fouché avec une précipitation qui dénotait une vive colère. Il se planta devant lui et, se croisant les bras :

— Et moi je vous répète aussi, citoyen ministre de la police générale, que vous vous trompez, ou plutôt que vous voulez faire croire que vous vous trompez.

Dans ce moment Mme Bonaparte, qui aimait tendrement Fouché et qui lui portait un profond intérêt, ce qu'il reconnaissait à sa manière, s'avança derrière Bonaparte et passa sa main dans son bras. Le premier consul dégagea doucement son bras de la pression de celui de sa femme et lui dit sans humeur, mais assez péremptoirement :

— Je t'en prie, Joséphine, laisse-moi tranquille lorsque je parle d'affaires sérieuses.

Je n'oublierai jamais la figure décontenancée de Mme Bonaparte. Elle retourna tranquillement à sa place, sans avoir seulement la pensée de répondre.

— Oui, citoyen ministre, reprit le premier consul, je vous le répète bien clairement, vous vous trompez lorsque vous prétendez que le poison domestique dont la république est malheureusement atteinte a pour cause une autre origine que cette vaste conspiration de brigandage et de crimes, ourdie par une troupe de misérables, qui ne sont d'aucun parti et qui déshonoreraient celui auquel on les attacherait, mais qui depuis quinze ans, toujours prêts à vendre leurs bras, sont attentifs au moindre trouble pour l'ac-

croître et en profiter. Croyez-vous que les hommes qui ont égorgé aux 2 et 3 septembre, ceux qui exécutaient à Nantes les mariages républicains et qui liaient dos à dos une jeune fille de quinze ans avec un jeune homme de vingt, en faisant les plus infâmes réflexions ; ceux qui ont comblé les glacières d'Avignon avec des cadavres, les assassins des prisonniers de Versailles ; les misérables qui ont vécu pendant deux ans les pieds dans le sang jusqu'au-dessus de la cheville, en signant les arrêts de mort de vieillards de quatre-vingt-dix ans, comme l'abbesse de Montmartre (1), ou de jeunes victimes de seize ans, comme les jeunes filles de Verdun ? Croyez-vous, monsieur — et le premier consul avança de deux pas vers Fouché — croyez-vous que ces hommes-là aimaient la liberté, la république ? Pouvez-vous me répondre oui ? Si vous le faisiez, je vous dirais NON, MOI. Je vous dirais que ce sont des hommes voulant de la licence, des hommes qui, la veille du jour où ils massacraient comme je viens de le dire, n'avaient pas de quoi payer un pain et vivaient dans l'opulence six mois après, parce qu'ils n'avaient nul remords de porter la chemise de celui qu'ils avaient égorgé et de dormir dans son lit. Vous me direz peut-être que parmi ces hommes on en a vu se retirer pauvres et sans bien ? Peut-être cela est-il possible, mais la plupart d'entre eux ont longtemps mangé du pain trempé de sang. Je sais ce que je sais, ajouta-t-il en secouant la tête.

Fouché était plus pâle qu'à son ordinaire et l'on voyait que depuis longtemps il voulait répondre au premier consul. Lorsque Napoléon se fut retourné vers le feu et qu'il se mit à tisonner, selon son habitude, Fouché dit d'une voix, évidemment altérée par la colère, bien que sa parole fût posée :

— Mais, général, vous me permettrez de vous dire que toutes les horreurs qui ont ensanglanté la Révolution n'ont pas été commises par les *jacobins*, comme vous les appelez. On voit bien que vous n'avez pas assisté aux tragédies de Tarascon, de Beaucaire, de

(1) C'était Mme de Montmorency. Elle était tellement courbée par l'âge que le bourreau fut obligé de la redresser, ou plutôt de la *casser*, pour l'exécuter. L'infortunée était sourde et aveugle. Lorsqu'elle fut interrogée, comme elle n'entendait qu'à l'aide d'un cornet qu'on lui avait ôté, Fouquier-Tinville fut obligé de crier très haut. Malgré cela comme elle n'entendait pas, elle fut condamnée pour avoir *conspiré sourdement*. Lorsqu'elle fut dans la charrette et que l'air frappa son visage, elle chanta le *Salve regina* à demi-voix. Elle se croyait délivrée !

Marseille et de tant d'autres villes du Midi, théâtres des hauts faits des compagnies de Jésus et de leurs collègues, enfin des assassinats royalistes.

Le premier consul était encore courbé et occupé à tourmenter un pauvre tisson. A ce mot de Fouché il se releva avec précipitation et, se retournant aussi vivement, il fut aussitôt près du ministre.

— Eh ! pardieu, que venez-vous me conter là ? Vous me donnez gain de cause. C'est ce que je vous dis depuis une heure. Ces monstres à figure humaine qui retroussent les manches de leurs chemises, quand ils en ont, pour aller couper des têtes ou jeter les gens à l'eau, les jetteraient dans le feu d'un bûcher de l'inquisition d'Espagne, si le grand inquisiteur les payait mieux que leurs brigandages. Parbleu, je le sais bien, qu'il y a eu des assassinats royalistes ! Je pourrais dire que ceux-là étaient des représailles et que les glacières d'Avignon, le massacre de plusieurs individus que j'ai moi-même particulièrement connus, quoique bien jeune alors, et dont je puis garantir la moralité pouvaient excuser ceux qui arrivaient après. Mais je ne le dirai pas. Rien ne peut autoriser la cruauté, rien ne peut légitimer le crime. Notre belle Révolution n'est point mère de ces infâmies. *Toutes les horreurs de 93 ne pourront jamais ternir sa robe éclatante de blancheur*, lorsque, conduite par la liberté, où plutôt la tenant par la main comme une sœur, elle nous vint délivrer en 89 de notre dur esclavage. Les gens de mauvaise foi et qui n'aiment pas la Révolution pourront seuls au reste confondre les époques et les temps. Il est impossible de ne pas faire la part de chacun. Mais il n'en est qu'une *seule* pour les égorgeurs et les verseurs de sang. Réprobation sur eux ! La France ne veut plus de ce régime-là et l'anarchie est décidément en horreur. Il faut mettre un terme aux brigandages qui désolent l'intérieur de la république. C'est un rejeton des fatales époques. La liberté publique est menacée et même déjà attaquée dans ses plus précieuses garanties. Chaque membre de la grande famille de la société est à chaque instant frappé dans ses moyens d'existence. La sûreté n'est plus qu'un mot et l'être le plus inoffensif ne sait en se couchant si le lendemain il déjeunera dans sa maison. Voyez ce bon Clément de Ris Et tout cela se passe sous le régime d'un gouvernement qui *veut* le calme et le retour de l'ordre ! Il faut que cela finisse ! Je sais bien que le Directoire a préparé ces tristes héritages, par la détestable organisation de ses provinces, surtout après la première pacification de la

Vendée. Mais on ne répare pas le mal en le rejetant sur les autres. Voilà maintenant que les misérables, non contents de s'attaquer à moi, veulent faire sauter tout un quartier de Paris. Si la sentinelle de l'Opéra n'avait pas éloigné le tonneau, trois mille personnes étaient mutilées, assassinées, parce que des monstres en veulent à ma vie. Je le répète il faut que cela finisse ! Ce n'est pas au moment où la république partout victorieuse dicte des lois à ses ennemis au sein même de leur pays, qu'elle se laissera meurtrir sous les coups de quelques scélérats obscurs prenant comme par dérision une couleur politique. Ce n'est pas dans de telles âmes qu'il y a place pour un sentiment aussi noble que celui de l'amour de la patrie. Comme ils volent les diligences et les receveurs des contributions, parce qu'ils ont toujours une caisse bien garnie, ces coquins-là disent qu'ils font la guerre au gouvernement. Cela fait pitié.

— Citoyen consul, répondit Fouché, je ne puis que répéter ici ce que j'ai eu l'honneur de vous dire plusieurs fois, depuis le 3 nivôse. J'ai exprimé ma pensée intime, lorsque j'ai dit que ce forfait exécrable n'avait pu être commis que par des ennemis non pas de la république, non pas de votre personne, mais des hommes. La Convention a été attaquée par eux à main armée au 13 vendémiaire. Ils ont été en conspiration permanente contre le Directoire, non pas qu'il fût plus mauvais gouvernement pour eux que l'eût été celui de la Convention ou bien des comités, mais parce qu'ils sont ennemis *de tout* gouvernement. Je sais bien la vérité de tout cela, citoyen consul, et la place que j'occupe me met à même, bien plus qu'un autre, de connaître toutes ces iniquités. Mais tout en convenant avec vous que quelques centaines de bandits sont répandus sur la surface de notre belle France, pour y faire le mal que nous leur voyons commettre, je dis que l'enfer qui vomit ces démons-là n'est pas 93.

Le premier consul leva les épaules. Il reparla de nouveau sur cet objet et fut admirable dans son discours. C'était dans de pareils moments qu'il fallait et le voir et l'entendre. Il y avait alors en lui un feu qui s'épanchait en vivifiant tout ce qui était autour de lui. Je ne l'avais jamais vu sous ce jour lumineux. J'en étais plus qu'étonnée. Il me faisait un effet tout à la fois entraînant, comme charme d'attrait, et vivement agitant, comme éloquence unique, par sa concision concluante et parfaitement persuasive.

Fouché eut à cette époque un moment de grand triomphe, ce fut l'arrestation des auteurs de la machine infernale (1). Saint-Réjant, autrement M. le marquis de Cor.. et le petit François furent pris et convaincus d'avoir attenté non seulement à la vie du premier consul, mais à la sûreté publique, par leur lâche et criminel attentat. Beaucoup de personnes furent compromises par cette découverte, et beaucoup tenant au parti royaliste. Il y eut surtout des religieuses, parmi lesquelles Mme de Goyon, de Cicé et quelques autres, fortement soupçonnées de complicité dans une aussi funeste affaire.

Saint-Réjant, ou Pierrot, comme l'appelaient ses camarades de péril, était d'un courage et d'une force extraordinaires. Le jour de l'explosion, ce fut lui-même qui mit le feu à la machine.

La violence de l'explosion le jeta sur une borne où il fut fort maltraité. Un médecin, nommé M. Collins, qui le soigna et ne fit pas en temps utile sa déclaration, fut compromis assez fortement, et l'on prétend que ce ne fut pas sans raison.

C'est un acte tout entier de la vie de Napoléon et un acte du plus haut intérêt. La pierre que ses assassins lui lancèrent ainsi toute brûlante, comme une vraie pierre infernale, devint pour lui la *pierre de touche*, en lui faisant connaître l'état véritable de la France relativement à son affection pour lui, question qui était de plus importante gravité en 1801.

Depuis que l'on connaissait l'horrible histoire dans les départements, les adresses venaient en foule à Paris. Tous les ministères en regorgeaient. Il est plaisant d'entendre aujourd'hui un émigré, rentré depuis cette époque, vous dire de très bonne foi :

— Mais ces adresses-là étaient faites dans le cabinet du premier consul, dans les bureaux des ministres, n'est-il pas vrai ?

A cette époque, rien ne se faisait de cette manière. La magie de Napoléon résidait en lui. Il ne mettait en œuvre, pour réussir, que les circonstances dans lequelles il se trouvait. Par exemple, il le faisait avec une grande habileté.

J'allai en Bourgogne non seulement après la machine infernale, mais bien aussi depuis l'arrestation des chefs de chouans qui

(1) Fouché avait toujours soutenu que le premier consul avait été attaqué plusieurs fois par les *enragés*, mais que, pour cette dernière entreprise, elle était faite par le parti royaliste. Et il ajoutait toujours : « J'ai d'autres soupçons parce que j'ai d'autres indications. » Et il avait raison.

avaient été envoyés par Georges pour faire le coup. De Paris à Dijon, et dans la Champagne que je traversai pour revenir à Paris, ainsi qu'une partie de la Picardie, je ne puis exprimer que par des paroles l'enchantement qu'il me semblait qu'une fée eût jeté sur toutes ces provinces. C'était partout le même attachement manifesté dans les adresses, c'était partout la même joie de la conservation du premier consul, la même horreur des assassins. Mais aussi les paroles exprimant ces affections avaient universellement une franchise qui n'a rien de la fausse couleur de la louange accordée par la crainte ou prodiguée par la bassesse. Partout uniformité de vœux pour la conservation de la personne du premier consul et recommandation, sévère même, de prendre soin de ses jours, parce qu'ils sont nécessaires à la patrie.

Non, il ne faut pas aujourd'hui que nous cherchions à revenir sur un temps qu'il n'appartient à nul de nous de rendre moins grand, moins lumineux qu'il ne le sera *toujours*. Si Bonaparte fit plus tard des fautes, nous le verrons en avançant avec lui sur ce chemin qu'il a fait pour la France, et sur lequel il l'a fait si glorieusement marcher au temps que je retrace. Soyons *justes* une fois, si nous pouvons l'être. Parlons des choses avec l'accent de leur époque. L'histoire surtout ne veut que cette impartialité froide et calme. Ne refusons aucune gloire, ne retenons aucun blâme.

Il faut convenir aussi que les monstres avaient bien sottement choisi leur moment pour commettre leur crime. Après avoir trouvé la France bouleversée par l'anarchie, Bonaparte achevait de lui rendre sa tranquillité intérieure en mettant un soin paternel à détruire ces hydres sans cesse renaissantes de ces bandes de brigands qui, sous un prétexte politique — ainsi que je l'ai fait voir dans les précédents chapitres — volaient, égorgeaient jusque dans Paris même. L'Autriche demandant la paix, la Russie au moment d'entrer dans notre alliance, l'Espagne nous procurant celle du Portugal, la Prusse tout à nous puisque nous étions heureux, nos armées victorieuses sur tous les points et nous donnant la possibilité de dire à l'Angleterre :

— Nous traiterons, mais avant tout, vous déposerez le titre de *roi de France*. Il y a trop longtemps que cette humiliation pèse sur nous. L'homme de la destinée, qui nous conduit aujourd'hui, vous dit ces paroles en vous forçant à plier dès la première relation.

Il fallait bien payer ce léger triomphe. Mais quoi ? Existe-t-il donc des dettes qui ne s'acquittent qu'avec du sang, avec la vie ? Hélas ! nous ne l'avons que trop vu !

Oui, notre état était alors bien prospère. L'enthousiasme, la confiance entouraient le nom de Bonaparte. Oh ! quel temps, quel temps ! Je puis bien le dire encore.

Un mois avant la machine infernale, Moreau avait remporté la fameuse victoire de Hohenlinden. Ceux qui accusent Napoléon de *jalousie* et d'injustice envers Moreau, ne l'ont pas entendu comme moi parler des avantages de cette victoire et combien la république devait lui en avoir de reconnaissance.

Le premier consul nous dit une particularité fort remarquable C'est que dans la journée de Hohenlinden rien ne fut le résultat du hasard. Il paraît que Moreau avait fait le plan d'avance et que rien ne vint le changer. Je me rappelle à ce propos que le premier consul nous dit un mot assez plaisant là-dessus.

— C'est par hasard, dit-il, que ce même *hasard* ne s'en est pas mêlé. Car, avec de la neige dans les yeux et du verglas sous les pieds, on ne peut répondre de rien.

Puis il ajouta plus sérieusement :

— Au fait, Moreau, en homme habile et prudent, aura fait prendre ses renseignements ; et s'il n'a pas été trompé par ses espions, race toujours infâme, il a dû savoir à quelle heure l'archiduc Jean a demandé au général Lauër : « *Faut-il commencer ?* » Le conseil aulique décide toujours à Vienne. Cependant je les ai habitués à ne pas tant compter sur leurs forces et surtout à ne pas se croire infaillibles.

En relisant ces mots : *le premier consul nous dit*, j'espère que l'on ne me croira pas assez *sotte* — je me sers de ce mot — pour raconter que le premier consul nous faisait l'honneur de nous admettre à ses hautes conversations, soit sur une question comme celle de Hohenlinden, soit comme le jour où il parlait à Fouché. Si je le faisais, d'abord mes contemporains sauraient très bien que cela ne fut jamais ; et nos petits-neveux, d'après ce qu'ils pourront recueillir de Napoléon, sauront très bien aussi qu'il n'était pas très causeur avec les femmes. Mais je dois employer cette formule, *il nous dit*, parce que, en effet, il parlait dans le salon de Mme Bonaparte où nous étions toutes, et si quelques-unes de ces dames ne l'écoutaient pas, quant à moi, je réponds qu'*il me parlait*, car je suivais mot à mot tous ses discours et il m'est

quelquefois arrivé de faire une telle attention à ce qu'il avait dit, qu'en rentrant chez moi j'écrivais la conversation que j'avais entendue sans qu'un seul mot y manquât. Au reste, il me savait quelque gré d'écouter avec cette attention. Il me le disait, et cela m'a souvent valu de bonnes paroles qui m'auraient été inconnues.

J'ai parlé tout à l'heure d'un général de l'armée de Moreau, dont le nom est très honorablement cité dans nos fastes militaires. Il le fut un jour d'une manière tellement plaisante qu'elle finit par ne plus l'être du tout. Il y eut même un duel entre le propriétaire du nom et le général Kilmaine. Le propriétaire était le général d'Hautpoul. Il était aussi homme de qualité. Mais, pour le savoir autant qu'il le savait, il aurait fallu avoir été autrement appris et même élevé. Il était excellent homme, mais d'une telle vanité qu'il était impossible de tenir à tout ce qu'il vous contait d'absurde sur lui et tous les siens. Je ne sais pas ce qu'il était en naissant, mais ce dont je réponds, c'est qu'il s'était fait *paon*. Cette vanité nobiliaire (1) et cette vanité de lui-même produisaient quelquefois des scènes dont il ne se tirait pas toujours avec succès. Il était une fois à l'armée du Rhin et commandait une division de cavalerie. Il y avait dans son état-major un adjudant général, homme d'esprit, railleur et ne persiflant pas son général parce que... la discipline avant tout. Le général le crut un simple. Parce qu'il ne mordait pas, il pensa qu'il n'avait pas de dents et un jour à table, chez lui, ayant vingt-cinq officiers à dîner, il entreprit l'adjudant général dont le nom était Martial-Thomas. Le général d'Hautpoul, trouvant que le texte prêtait, lui dit avec ce ton péremptoire qu'il avait toujours, excepté lorsqu'il voulait plaire et croquer un cœur :

— Monsieur Martial Thomas, pourquoi donc votre nom est-il si bizarrement arrangé ? Pourquoi ne vous appelez-vous pas Thomas le Martial, au lieu de Martial-Thomas.

— Mon général, lui répondit très tranquillement l'adjudant général, par la même raison qu'on vous appelle d'Autpoul, au lieu de vous appeler *Poule d'eau*.

(1) Il était homme de qualité et d'une belle naissance ; son éducation avait été tellement négligée, ou lui-même en avait si mal profité, qu'il ne paraissait ni l'un ni l'autre.

— Hem !... quoi ? dit le général commandant à son inférieur, avec des yeux interrogateurs tout flamboyants.

— Oui, mon général, dit Martial en achevant de peler une poire, par la même raison qu'on vous appelle d'Hautpoul au lieu de vous appeler *Poule d'eau*.

Le général ne dit pas cette fois : « Hem ! » et « quoi ! » Il se le tint pour dit et fit bien.

CHAPITRE XVIII

La Malmaison. — Joséphine et M. Charles. — Gohier parle de divorce. — Napoléon et M. Charles. — Le plein air et le froid. — La vie à la Malmaison. — Probité de Bonaparte. — « Jouons aux barres ». — Le militaire retraité et Napoléon capitaine de recrutement. — Le premier consul en robe de chambre. — « *Felice notte signora Loulou* ». — Le Butard. — Frayeur de Joséphine, entêtement de Napoléon. — « Je n'ai jamais aimé les remontrances ». — Il dépouille sa correspondance dans la chambre de Mme Junot. — Ambition souveraine. — Bonaparte flirte. — La porte close et le passe partout. — Junot reste à coucher. — Le rire qui ne rit pas. — Explication orageuse en calèche. — Toujours la mère !. — Séparation.

Lorsque Mme Bonaparte revint d'Italie et que son mari partit pour l'Egypte, elle acheta la Malmaison et s'y établit, comme une dame châtelaine l'aurait fait au temps jadis, lorsque son seigeur et maître partait pour libérer le tombeau du Christ. Alors, comme à présent, il y avait toujours un page, un écuyer, un cousin, un neveu, un garçon, enfin. Eh, mon Dieu ! disons-le bien bas, quelquefois même un dam abbé. Demandez au petit Jehan de Saintré, qui prenait soin de la douleur de la veuve, tandis que le mari s'affligeait à sa manière sous quelque palmier, à la vue du saint-lieu, comme pourrait le dire ce pauvre M. Fourès.

Mme Bonaparte passait donc une grande partie de son temps à la Malmaison. Quelquefois elle venait à Paris chez Barras, chez Mme Tallien, chez Gohier dont elle aimait beaucoup la femme. Ensuite elle voyait aussi ses beaux-frères et sa belle-mère, mais peu. Elle ne les aimait pas, comme on sait. Au surplus, ce n'est pas eux qui ont commencé la guerre. A l'époque du départ pour l'Egypte, Mme Bonaparte était en mésure d'hostilité vis-à-vis de Joseph, le plus doux, le meilleur des hommes. Elle était aussi en attitude

de guerre avec Mme Bonaparte la mère et Mme Lucien, ange de bonté et de perfection. J'ignore la cause de l'aigreur qui s'était élevée entre elles, mais j'ai assez connu Mme Lætitia et Mme Christine pour répondre d'elles.

La Malmaison, à l'époque dont je parle, était une maison de campagne jolie, agréable à cause de ses environs, mais, comme habitation, tout à fait incommode et, de plus, fort malsaine. Mme Bonaparte avait fait cette acquisition, à ce que m'a dit Brunetière, qui s'était trouvé mêlé dans cette affaire, comme une enfant qui achète une poupée qui lui plaît, sans savoir si elle s'en amusera longtemps. Le parc n'était pas grand, — c'était un joli jardin anglais — et le château tombait de tous les côtés. Le parc était fermé par un mur qui se prolongeait sur la route de Saint-Germain, excepté au commencement, le long de la pelouse devant le château. Il y avait là un saut-de-loup, en haut duquel était une petite rampe en fer qui permettait de s'appuyer pour regarder sur la route, mais aussi on pouvait facilement voir de la route dans le parc. Alors la grande plantation de tulipiers et de platanes qui entoure et le château et tous les bâtiments dépendants n'existait pas ainsi que les propriétés de Mlle Julien et de M***. La Malmaison était donc une jolie maison de plaisance, et voilà tout.

M. Charles l'habitait tout à fait en maître.

M. Charles est né à Romans, d'une famille bourgeoise fort ordinaire. Son frère, qui s'appelait Charles comme lui, parce que, comme je l'ai dit plus haut, c'est le nom de la famille, était adjudant de place à Marseille, à peu près à l'époque de la guerre d'Italie. Pour lui, il prit parti dans une compagnie de guides à cheval qui fut formée à Besançon, dès les premiers temps de la Révolution. Cette compagnie, dirigée plus tard sur l'Italie, devint ensuite le noyau des guides du général Bonaparte. Arrivé à Milan M. Charles, déjà lieutenant, fut attaché comme adjoint à l'adjudant-général Leclerc et, lorsque celui-ci, en épousant Mlle Pauline Bonaparte, fut nommé général de brigade, M. Charles fut aussi promu au grade de capitaine et fait aide de camp du général Leclerc.

Mme Bonaparte (Joséphine) arrivait alors à Milan. Elle logeait au palais Serbelloni et tenait déjà état de souveraine. M. Charles lui fut présenté comme tous les officiers de l'armée. Etant attaché au beau-frère du général Bonaparte, il demandait et obtint plus d'attention que les autres. Le général en chef, sans cesse absent, soit qu'il fût à Milan, soit qu'il fût en tournée, ne voyait alors et

n'entendait que ce qui lui arrivait immédiatement sous les yeux et dans les oreilles. Mais sa sœur, Mme Leclerc, n'était pas de même. D'abord elle était *inoccupée* et, comme de tout temps ce fut une personne très laborieuse, elle voulut à sa manière prendre quelque occupation. Et celle d'observer la conduite d'une belle-sœur qu'elle détestait en était une comme une autre, d'autant plus qu'elle pouvait espérer son salaire sans aller bien loin. Mais je crois qu'elle s'est trompée en cela. Elle ne fut donc pas très longtemps à s'apercevoir que M. Charles et Mme Bonaparte étaient fort liés ensemble, et que cette liaison, qui pouvait n'être et qui même bien sûrement n'était pas autre chose qu'une tendre amitié, les occupait beaucoup. M. Charles était charmant alors, comme je viens de le dire tout à l'heure. Il avait de beaux habits de hussard, bien chamarrés d'or, tenus avec beaucoup d'élégance parce qu'il était soigneux comme les Dauphinois, et, comme eux, avait la volonté d'être bien. Il déjeunait au palais Serbelloni aussitôt que Napoléon partait pour quelque ville environnante. Alors c'était un vrai bonheur dans cette relation tout amicale. Madame Bonaparte lui était attachée avec l'intérêt le plus vif. C'était une chose qui n'était inconnue de personne à l'armée et dans la ville de Milan.

Le général en chef fut instruit. Par qui ? Par ses yeux probablement, ce qui est fort présumable. Car il avait un regard investigateur qui faisait la police de la salle du trône aux Tuileries, avec une telle clarté et une telle précision qu'il fallait se mettre dans le coin le plus obscur de la salle si on voulait échapper à son inquisition. Toujours est-il qu'au quartier général de l'armée d'Italie le bruit courut tout à coup que le général en chef avait fait arrêter M. Charles et que, en suite de cette arrestation, il *serait fusillé*.

M. Charles fut arrêté malgré et même peut-être à cause de Mme la générale en chef. Ce qui leur fut très amer à tous deux, du moins je le présume. Mme Leclerc qui, comme on le sait, *était la bonté même*, me disait :

— Enfin imagine-toi, Laurette, que ma belle-sœur a failli en mourir de chagrin et que certainement on ne meurt pas de chagrin de quitter ses amis. Il faut qu'il y ait plus que de l'amitié là-dedans. Moi, j'ai consolé mon frère qui était bien malheureux. Il savait tout cela — je l'ai vu, moi — quand il est venu à Paris, avant de partir pour l'Égypte. Pauvre frère !

Et la bonne pièce plaignait son frère du mal que peut-être elle-même lui avait causé.

Je sais que Gohier, qui était un songe-creux quand il venait à parler du 18 brumaire, mais qui ensuite était un honnête homme et un homme de grand sens, avait fortement engagé Joséphine à prendre un parti.

— Divorcez, lui avait-il dit, lorsque, tout en larmes elle se refusait au conseil qu'il lui donnait de rompre une liaison qui la compromettait par ses apparences, divorcez. Vous me dites que vous n'avez que de l'amitié l'un pour l'autre, M. Charles et vous. Mais si cette amitié est tellement exclusive qu'elle vous fasse violer les convenances du monde, je vous dirai, comme s'il y avait de l'amour : « Divorcez, parce que l'amitié, aussi abnégative « des autres sentiments, vous tiendra lieu de tout ». Croyez que vous éprouverez du chagrin de tout ceci.

Gohier avait raison. Il voyait en homme sage, et Joséphine n'y voyait pas du tout.

Lorsque après le retour d'Egypte, Bonaparte fut au moment d'effectuer lui-même ce que Gohier conseillait quelques mois plus tôt de faire avec prudence et sans éclat, Joséphine cria, pleura et se désespéra. Elle ne voulait pas divorcer quand Bonaparte était loin, et elle le voulut encore bien moins lorsque cette belle gloire resplendissante et lumineuse éclairait l'Europe de ses rayons. Mais il y eut une condition : l'éloignement de M. Charles et la promesse qu'elle ne le reverrait jamais.

Napoléon détestait M. Charles. Jamais il n'en parlait et jamais on n'en parlait devant lui. Mais je sais des traits relatifs à cette partie de sa vie qui m'ont même surprise à un point extrême, car je ne le croyais pas susceptible de s'affecter ainsi.

Un matin il était sorti avec Duroc pour aller voir les travaux du pont d'Austerlitz qu'on construisait dans ce temps-là. Il donnait le bras à Duroc. Tout à coup, un cabriolet qui allait fort rapidement, passe sur le boulevard. Ils étaient alors devant la maison de M. Destillières. Duroc sent l'empereur lui presser le bras et s'appuyer sur lui de tout le poids de son corps. Il était fort pâle. Duroc s'écria, mais l'empereur le fit taire :

— Ce n'est rien : tais-toi ! lui dit-il.

M. Charles venait de passer dans son cabriolet, Napoléon ne l'avait pas vu d'aussi près depuis l'Italie et l'impression fut vive au point de le faire trouver mal. Quel était le sentiment qui l'a-

gitait. Était-ce encore de l'amour pour Joséphine ? Non, il ne l'aimait plus, il était alors amoureux d'une femme charmante, *la seule* qu'il ait aimée. Ce ne pouvait être un mouvement de cet amour-propre d'homme qui fait souffrir, même sans amour, de l'abandon d'une femme, puisque personne ne le voyait en présence de son *ennemi*. J'ai mis ce mot, et je ne l'ôte pas. Oui, Napoléon regardait cet homme comme son ennemi. Il le haïssait.

Comme c'est aujourd'hui une personne toute dépouillée de ses ornements et même de ses vêtements que la Malmaison, je vais tâcher de la rappeler au souvenir de ceux qui, comme moi, ont vu cette charmante habitation lorsqu'elle était encore *elle-même*, et que Mme Lecoulteux venait de la vendre à Mme Bonaparte.

La Malmaison, propriété d'une famille riche aimant à tenir un grand état et mettant de l'orgueil à imiter les Anglais dans leurs coutumes *de château*, la Malmaison était déjà, à l'époque de l'acquisition qu'en fit Mme Bonaparte une délicieuse demeure. Le château, sans être aussi grand que celui de Petit-Bourg ou de Méréville, l'était autant que celui de Morfontaine et d'Ermenonville.

Le premier consul voulant plus tard, c'est-à-dire à son retour d'Egypte, agrandir la Malmaison et son parc, demanda comme service de voisin à Mlle Julien, vieille fille très riche, demeurant à Rueil, de lui céder au prix qu'elle voudrait y mettre, un parc ou plutôt un jardin qui, n'étant séparé que par un chemin vicinal qu'il était facile de changer, lui donnerait la chose qu'il désirait vraiment beaucoup, le moyen, d'avoir un parc dont l'étendue au moins pourrait ne plus le faire rougir à côté de la magnifique propriété de Joseph. Le parc de la Malmaison n'avait pas, je crois, à cette époque, plus de cent arpents, et du côté de la montagne et de Mlle Julien il était surtout tellement étranglé, si l'on peut le dire, que d'un jardin situé au sommet de cette montagne où était un petit belvédère à l'italienne, on pouvait voir avec une lunette d'approche tout ce qui se passait dans le parc inférieur. Le premier consul avait un petit jardin particulier auquel on arrivait par un pont recouvert de coutil comme une tente et qui aboutissait immédiatement à son cabinet particulier. C'était là qu'il prenait l'air lorsque l'excès de travail lui rendait un peu d'exercice nécessaire. Car alors, comme dans les deux années suivantes, il ne prit de repos que ce que la nature exigeait impérativement. Ce pont, dont je viens de parler et qui était arrangé comme une petite tente, lui formait une chambre de plus. Il y

faisait porter une table et travaillait tout seul sur le pont, soit en piquant des cartes, soit en faisant des notes et des remarques sur des pétitions.

— Lorsque je suis à l'air, disait-il, je sens que mes idées prennent une direction plus haute et plus étendue. Je ne conçois pas comment il y a des hommes dont le travail peut s'opérer avec succès à côté d'un poêle et privés de la communication du ciel.

D'un autre côté Napoléon ne pouvait supporter le moindre froid sans en souffrir à l'instant même. Il faisait faire du feu dans le mois de juillet et ne comprenait pas que l'on ne fût point comme lui saisi au moindre vent de bise.

La vie que l'on menait à la Malmaison, à l'époque de mon mariage, ressemblait à la vie que l'on mène dans tous les châteaux, lorsqu'on rassemble beaucoup de monde chez soi à la campagne. Nos appartements étaient composés d'une chambre, d'un cabinet et d'une chambre pour notre femme de chambre, ainsi que cela se voit toujours dans les maisons de campagne des gens riches.

Le matin on se levait à l'heure qu'on voulait, et jusqu'à onze heures, moment fixé pour le déjeuner, on était sa maîtresse. A onze heures, on se réunissait dans un petit salon très bas donnant sur la cour, au premier et dans l'aile droite. Il n'y avait jamais d'hommes, ainsi que dans les déjeuners de Paris, à moins que ce ne fût Joseph ou bien Louis ou Fesch, enfin quelqu'un de la famille. Les exceptions étaient tellement rares que je ne puis me rappeler si j'ai vu un homme admis à nos déjeuners de la Malmaison. Après le déjeuner, on causait, on lisait les journaux ; il arrivait toujours quelqu'un de Paris, pour avoir *une audience* ; car *malgré la volonté prononcée* du premier consul pour que Mme Bonaparte ne fît rien qui pût blesser en quoi que ce fût l'opinion générale, elle accordait déjà des audiences, apostillait des pétitions, quoique la colère du premier consul l'eut déjà fait pleurer, et abondamment, pour avoir ainsi apostillé une pétition relative à un marché de chevaux. Au fait, elle croyait bien faire. Cet homme offrait de livrer deux ou trois mille chevaux à un prix tellement au-dessous de celui qui était payé par le ministère, que l'affaire paraissait extrêmement tentante. Mais Napoléon vit clair dans cette apparence de bénéfice pour l'état. Il comprit que l'avantage très réel qui en proviendrait ne sortirait pas du rayon de la Malmaison, et surtout de *Rueil*. Il voyait toutes ces manœuvres et sa sévère probité les lui faisait haïr et persécuter de telle sorte, que rien n'était plus rare sur la fin

de son règne que ces concussionnaires avides qui sont les chancres les plus rongeurs d'un état. Mme Bonaparte ne voyait pas aussi loin, et même elle ne regardait nullement à ce qui pouvait résulter de la protection accordée par le gouvernement à un homme plutôt qu'à un autre. Et lorsque cet homme offrait, avec toute la politesse imaginable, un beau collier de perles, un bracelet de rubis, qu'il les offrait surtout par la main de M. de Bourrienne ou de quelque autre ami, une chose si élégante était si éloignée d'une écurie et d'une botte de foin que Joséphine ne songeait guère à l'origine de la mine qui les produisait. Et si on l'eût interrogée sur celle qui les avait fournies immédiatement, elle aurait répondu naïvement : Golconde.

On ne voyait jamais le premier consul avant le dîner. Il descendait à cinq ou six heures du matin dans son cabinet particulier. Il travaillait avec Bourrienne ou avec les ministres, les généraux, les conseillers d'État et ce travail durait jusqu'à l'heure du dîner, qui avait toujours lieu à six heures. Il était rare qu'il n'y eût pas quelqu'un d'invité. Dans ce moment tout ce qui entourait le premier consul se mariait et formait une nouvelle famille ajoutée à celle déjà si nombreuse qui existait.

Il avait ordonné, si l'on peut parler ainsi, que l'on fût complètement à son aise. C'était toujours lui qui mettait des entraves à tout ce que Mme Bonaparte voulait introduire, déjà à cette époque, de choses gênantes et imposées par une étiquette dont elle-même souffrait, mais qui lui plaisait.

La toilette surtout était une des parties de la vie de Mme Bonaparte bien autrement importante que celles qui regardaient le soin de sa vie. Elle n'aurait pas *vécu*, si le matin le travail des trois toilettes n'avait pas été fait. Au reste, il n'y a rien à dire sur cette occupation dans une personne qui est assise auprès de la suprême puissance. Il aurait été à désirer que les reines de France n'eussent jamais eu de goûts plus pesants sur le peuple que celui de la toilette de Joséphine. Il ne fallait pas de grands impôts pour acquitter le mémoire de Leroy ou de Mlle Despaux, lorsque le premier consul trouvait qu'ils excédaient de quelques mille francs la somme fixée pour la dépense de sa femme.

On dînait, comme je l'ai dit, à six heures. Lorsqu'il faisait beau, le premier consul ordonnait que l'on servît dans le parc. On mettait la table à gauche de la pelouse qui est devant le château et un peu en avant de l'allée droite, dont il n'existe plus maintenant

d'autres traces que quelques marronniers épars. On était peu de temps à table et le premier consul trouvait que le dîner était long lorsqu'on y restait une demi-heure.

Quand il était de bonne humeur, que le temps était beau et qu'il avait à sa disposition quelques minutes dérobées à ce travail constant qui le tuait alors, il jouait aux barres avec nous. Il trichait comme au reversis, par exemple. Il faisait tomber, il arrivait sur nous sans crier : *barre!* Enfin c'était des tricheries qui provoquaient des rires de bienheureux. Dans ces occasions-là, Napoléon mettait habit bas et courait comme un lièvre, ou plutôt comme la gazelle à qui il faisait manger tout le tabac de sa tabatière, en lui disant de courir sur nous, et la maudite bête nous déchirait nos robes et bien souvent les jambes.

Un jour, après dîner, il faisait beau. Le premier consul dit :

Jouons aux barres !

Et voilà l'habit par terre, et le conquérant du monde courant comme un écolier de seconde.

Le parc de la Malmaison n'était pas alors fait comme il est fait aujourd'hui, quoique le vandalisme le plus éhonté ait tout fait pour détruire même les souvenirs attachés à quelques brins d'herbe Insensés ! Comme si cela dépendait d'eux, de dépouiller un pareil séjour de sa magie toute puissante !

Il y avait donc alors un saut de loup qui longeait une partie de la route, c'est-à-dire du champ que plus tard on a acheté pour la grande plantation de platanes et de tulipiers. Les curieux pouvaient donc aisément, en entrant dans ce champ, voir de loin et voir ce qui se passait dans le parc de la Malmaison. Il y avait du côté du château une balustrade en fer sur laquelle on pouvait s'appuyer. M^me^ Bonaparte, qui ne jouait pas aux barres, était avec M^me^ de La Valette contre cette balustrade, lorsqu'en avançant de quelques pas, elle fut tout effrayée à la vue de deux hommes dont la figure et surtout la tournure étaient faites pour causer de la crainte, surtout dans un moment où la France était encore frémissante de l'attentat de nivôse. Ces deux hommes étaient mal vêtus et tous deux parlaient bas en regardant le premier consul. Je ne jouais plus, et dans ce moment j'arrivais auprès de M^me^ Bonaparte Elle prit mon bras et dit à M^me^ de La Valette d'aller chercher son mari ou bien Eugène, mais surtout de prendre garde que le premier consul la vît, car il détestait toutes les enquêtes et les précautions de ce genre-là.

— Voulez-vous quelque chose, citoyens ? leur demanda-t-elle avec une voix toute tremblante.

— Oh ! mon Dieu ! non, citoyenne. Nous regardons. Est-ce qu'il n'est pas permis d'être dans ce champ ?

— Si fait, si fait ! s'empressa de répondre Mme Bonaparte ; mais...

— Ah ! parce que nous regardons le premier consul ? C'est que c'est une chose étonnante, comme je le disais à mon frère, de voir le premier magistrat *s'amuser là* (1), comme le Français le plus pauvre de la république. Tiens ! dit cet homme en saisissant le bras de son camarade, et lui montrant du doigt le premier consul qui tenait mon mari par l'oreille, tiens, comme *il a pris Junot* ! Je voudrais bien me trouver comme ça face à face avec lui ; je crois qu'il n'aurait pas si bon marché de moi.

Dans le moment où cet homme finissait sa phrase, il fut forcé de pirouetter subitement, et se trouva *face à face* avec Rapp que Mme de La Valette avait rencontré, et qu'elle n'avait pas eu besoin de stimuler, comme on peut le penser, pour l'envoyer là où se trouvait l'ombre même d'un danger pour son général.

Qu'est-ce que vous cherchez ici ? demanda-t-il d'une voix de tonnerre à cet homme ? Qu'est-ce que vous voulez ? Est-ce l'aumône Allez au tourne-bride. Qu'est-ce que vous avez à regarder ainsi dans ce jardin et effrayer des dames avec vos tournures de bandits ? Je vais vous faire arrêter, moi, si vous ne me répondez pas.

— Ah çà ! il me paraît que ça se gâte, mon colonel, répondit celui qui n'avait pas encore parlé ; depuis quand donc ne peut-on pas regarder notre général ? Est-ce que c'est lui qui a dit qu'on le cache à ses vieux soldats ? Oh, que non ! je suis bien sûr que non, moi...

— Ah ! bien sûr, bien sûr que c'est pas lui ! répéta l'autre.

— Etes-vous militaires ? leur demanda Rapp, commençant à s'adoucir, en voyant que ces hommes étaient *de la robe*.

— Tiens ! si nous sommes militaires ? Cette question !... Ah ! en voilà un qui ne nous mettra pas à la porte.

C'était Eugène, qui s'était dérobé le plus tôt qu'il avait pu à la partie de barres, et qui arrivait en courant pour voir ce que pou-

(1) Cette phrase m'est demeurée présente, je ne l'ai jamais oubliée. Cet homme qui mêlait la gaieté avec la pauvreté ! C'est chose rare que le peuple la sente ; car pour lui l'argent est tout, et la morale de la fable du savetier lui est inconnue.

vaient faire Rapp et ces hommes, et nous, par-dessus tout, ne faisant probablement qu'embrouiller les choses.

— Eh ! c'est toi ! dit-il à l'un des deux hommes qui avait un bras de moins ; — nous ne l'avions pas vu, parce qu'il avait une grande redingote et qu'elle l'enveloppait en entier.

— Oui, mon commandant, et voilà un colonel qui veut, comme ça, nous faire mettre en prison ; mais vous l'empêcherez bien, n'est-ce pas ?

— T'arrêter, mon garçon, mais aussi que fais-tu là ?

— Je venais vous parler, mon commandant ; je venais dire qu'à présent ce matin de boulet autrichien qui m'a emporté un bras ne m'en a pas rendu un autre pour servir mon pays : je suis donc *à la retraite*, mais non pas A L'AUMONE, comme disait ce citoyen-là. Enfin... pas de rancune... étant à la retraite, mon commandant, vous savez qu'on ne peut plus servir, surtout quand on n'a qu'un bras. J'ai une jolie pension, mais raison de plus pour être reconnaissant. J'ai donc pris mon frère que voilà, beau garçon de trente-un ans, ma foi, fort, bien portant et brave. Ah ! par exemple, pour ce qui est de ça, il n'a rien à demander à personne. Je réclame pour lui, mon commandant, un cheval et une carabine, et vous verrez, en cas de besoin, ce qu'il sait faire.

Le premier consul, avec ces yeux qui voient sans regarder et ces oreilles qui entendent sans écouter, avait, depuis le premier mot, eu la clef de l'histoire ; car il avait reconnu le maréchal des logis de ses guides, qui, à Montebello ou à Marengo, avait eu le bras emporté d'un boulet de canon, en défendant un officier supérieur de son corps, dangereusement blessé et que des hulans voulaient achever. Le premier consul avait veillé lui-même à ce qu'il fût emporté du champ de bataille sur les fusils croisés de quelques soldats ; il avait ensuite revu cet homme à une parade, lorsqu'on le lui avait présenté, et sa figure lui était demeurée dans la mémoire.

— Oh ! oh ! voilà les invalides en route... Bonjour, garçon ! Eh bien ! tu es donc venu me voir ? Allons, fais le tour. Viens encore une fois à l'ordre de ton général. Conduis-le, Eugène.

Et passant son bras autour de la taille de Joséphine, il se dirigea vers l'entrée du château à laquelle nous trouvâmes les deux frères, Eugène et Rapp qui avait embrassé le maréchal des logis d'aussi bon cœur qu'un maréchal de France, en lui demandant pardon. Le vieux guide présenta son frère au premier consul et

lui fit remarquer qu'il n'était pas susceptible d'être atteint par la loi pour être contraint de rejoindre les drapeaux.

— C'est un engagement volontaire, mon général, et vous êtes son capitaine de recrutement.

Et le brave homme se trouvait si heureux ! Il trépignait, ses yeux étaient pleins de grosses larmes et son moignon s'agitait dans sa manche comme si ses deux mains avaient voulu se frotter l'une contre l'autre.

— Puisque je suis le capitaine de recrutement, dit le premier consul, il faut que le conscrit boive à la santé de la république et à la mienne. Eugène, emmène ton soldat, mon fils. Tu lui feras raison en mon nom.

Le vieux guide regarda aller le premier consul ; tant qu'il put croire qu'il se retournerait, il fit assez bonne contenance : mais une fois qu'il ne le vit plus, la digue se rompit, il fondit en larmes.

— Allons, allons, mon vieux camarade ! lui dit Eugène, un peu plus de force sur nous-mêmes. Eh ! que diable ! vous êtes comme une femme.

— Ah ! mon Dieu ! en parlant de femme, dit le manchot, j'ai fait de la bonne besogne vraiment ! — Quoi donc ? — Eh ! pardieu ! j'ai parlé à la *générale consule* comme je l'aurais fait à Toinon Margoton. Elle a tout de même l'air *bien bonne* cette brave citoyenne-là...

— C'est ma mère, dit Eugène. — Votre mère, mon commandant !... C'est pas possible ! A quel âge qu'elle vous aurait fait ? Et puis, le général, il n'est pas votre aîné de beaucoup... Vous vous moquez de moi.

Eugène lui expliqua le lien de parenté qui l'unissait au général Bonaparte. Le vieux guide voulut alors boire à la santé de M^me^ Bonaparte, mère de son commandant, et, en reposant le verre sur la table, il dit à son frère :

— Garçon, rapelle-toi que la citoyenne au chapeau jaune c'est la mère du commandant. Je ne te dis que ça.

Lorsque le premier consul jouait aux barres, on faisait une promenade. Alors il n'y avait pas de reversi et l'on ne jouait pas aux échecs. Ce soir-là donc il se retira dans son cabinet et nous restâmes dans la petite galerie qui est dans le salon. M^me^ Bonaparte avait été si effrayée par la vue de ces deux hommes que rien ne pouvait la rassurer. Eugène était reparti pour Paris avec Bessières. Il ne restait plus que Rapp. Junot était également retourné à

Paris, attendu que, depuis l'affaire de Ceracchi et celle de nivôse, les autorités gardiennes de la ville avaient reçu du premier consul lui-même l'ordre spécial et péremptoire de ne point coucher hors de Paris. Mme Bonaparte n'avait donc personne pour la rassurer ; car le colonel Rapp, si brave, si vaillant devant l'ennemi, n'avait plus sa raison libre dès qu'il lui fallait tenir tête à un danger dans lequel son général pouvait être enveloppé.

Nous nous retirâmes donc dans nos chambres, et minuit n'était pas encore sonné que le château, tout entier plongé dans le sommeil, aurait ressemblé à celui de la Belle au bois dormant, si par intervalle on n'avait vu briller les rayons de la lune sur les armes de ces fidèles gardiens, de ces guides à cheval qui parcouraient silencieusement le parc pour veiller à la sûreté de celui qui faisait alors celle de tous.

Tout à coup on entend un coup de feu. Il est parti des fossés du château. A l'instant même, et dans un délai moins court qu'il n'en fallut pour reprendre notre respiration suspendue par la peur tout le monde fut sur pied. Les femmes vêtues d'un seul jupon, les hommes avec un pantalon. Le premier consul était déjà dans le corridor, en robe de chambre, avec un bougeoir à la main, et criant de sa voix forte et sonore :

— Qu'on ne s'effraie pas ! Ce n'est rien.

Il était aussi calme que si son sommeil n'eût pas été troublé, et j'en suis sûre, car en ce moment, par une singularité que je ne puis expliquer, je ne m'occupais que de lui et surtout d'examiner sa physionomie dans un pareil instant. Elle était calme et tranquille, sans indifférence ; mais on voyait qu'il avait mille coudées au-dessus d'un péril commun. Sa destinée n'était pas remplie, et il le sentait. Rapp et M. Lacuée, ou peut-être bien M. Lemarrois, un des bons fidèles aussi de cette époque, remontèrent du parc où ils étaient aussitôt descendus et annoncèrent que le cheval d'un guide s'était abattu en mettant le pied sur une taupinière, tandis qu'il traversait la pelouse devant le château. Dans sa chute, la carabine était partie et avait mis tout le château en émoi. Lorque le premier consul eut entendu le rapport de son aide de camp, il se mit à rire et cria du petit tambour qui est au fond du palier d'honneur :

— Joséphine, ne pleure plus ! C'est une taupe qui est cause de tout cela. C'est tout simple, car c'est une laide bête. Quant au guide, deux jours d'arrêts pour lui apprendre à passer sur mon

gazon avec son cheval. Comme je présume qu'il a eu une belle peur, lui-même, sa punition ne sera pas plus longue. Bonsoir, mesdames, allez vous recoucher et dormez bien.

Et comme il allait rentrer dans son appartement :

— Eh ! mon Dieu, madame Junot comme vous êtes pâle ! Est-ce que vous avez eu peur ?

— Vraiment oui, général, et beaucoup.

— En vérité ! Voyez un peu ! et moi qui vous aurais cru si brave ! Au surplus, cela ne regarde pas les femmes. Mais qu'elles ne pleurent pas. Allons ! *Felice notte, signora Loulou ; dolcé riposo.*

— *Felicissimo riposo, signor generale*

Et je fus me coucher.

Il était dans la nature de Napoléon de prendre l'air et de faire de l'exercice. La privation de ces deux choses le mettait dans un état violent. On s'apercevait toujours du temps qu'il faisait, à l'humeur qu'il témoignait en dînant. Si la pluie ou tel autre motif l'avait empêché de faire sa promenade habituelle, il était non seulement maussade, mais souffrant.

Le premier consul fut bientôt ennuyé de parcourir le parc de la Malmaison ; l'étendue n'en était pas assez vaste alors pour lui permettre de s'y promener à cheval, comme il aurait pu le faire à Morfontaine.

Il acheta les bois *du Butard*. C'était une addition ravissante à la propriété de la Malmaison, parce que des bois ont toujours un charme à nul autre pareil. Et pour Napoléon surtout, ils en avaient plus encore que pour nous. Le premier et le second jours de son acquisition, il en était tellement enchanté qu'il voulut absolument nous y mener pour que Mme Bonaparte pût voir surtout le pavillon du Butard, dont il voulait faire un rendez-vous de chasse. Joséphine avait une de ces affreuses migraines qui la torturaient si souvent, la malheureuse femme ; alors elle souffrait à un tel point qu'il n'y avait pas d'autre remède que de la faire coucher et de la laisser dormir.

— Allons, allons ! viens avec nous, lui dit le premier consul, l'air te fera du bien. C'est le remède souverain pour toutes les douleurs.

Mme Bonaparte n'osa pas refuser plus longtemps. Elle fit demander un châle, un chapeau, et nous montâmes, elle, Mme de Lavalette et moi, dans une de ces calèches en forme de corbeille et menée par un jeune postillon conduisant *à la d'Aumont*.

Napoléon était en avant de nous avec Bourrienne. L'aide de camp de service n'avait pas même été demandé pour cette course, dont le premier consul était enchanté comme un jeune garçon en congé. Il était à cheval et galopait devant nous, puis revenait pour prendre la main de sa femme, ainsi qu'un enfant, courant devant sa mère, va, vient, repart, revient encore pour l'embrasser et reprend de nouveau sa course.

Aucune parole ne peut exprimer la terreur que Mme Bonaparte éprouvait en voiture. Je ne conçois pas non plus de terme pour rendre l'impatience où je suis, lorsque je vois être sans pitié pour de telles faiblesses. Elles sont importunes, je le sais, mais c'est à l'éducation qu'il faut s'en prendre et non pas à la personne assez malheureuse pour éprouver un vrai martyre. Napoléon ne pensait pas tout à fait comme moi à cet égard. Il était sans pitié pour sa femme et ne lui faisait aucune concession.

Ce jour-là, comme nous allions pour la première fois au Butard, le postillon ne connaissait pas la route. Il arriva devant un ravin, ou plutôt un ruisseau, dont les deux berges extrêmement élevées rendaient le passage difficile pour la calèche. Dès que Mme Bonaparte aperçut *ce précipice*, comme elle l'appelait, elle s'écria qu'elle défendait que l'on allât plus avant. Le piqueur, interrogé par elle et connaissant sa frayeur, lui répondit que véritablement le passage pouvait être dangereux.

— Voyez-vous ! s'écria-t-elle, je ne veux pas aller au Butard par ce chemin. Allez dire au premier consul que je retourne au château, à moins qu'il ne connaisse un autre chemin.

Et, commandant au postillon de tourner bride, nous revînmes sur nos pas. Mais nous n'en n'avions pas fait dix, que le premier consul avait rejoint la calèche.

— Qu'est-ce que c'est? dit-il avec cette expression que lui seul avait dans la physionomie lorsque quelque chose l'affectait désagréablement, qu'est-ce que c'est que ce nouveau caprice? Retournez d'où vous venez! ajouta-t-il en touchant légèrement du bout de sa cravache l'épaule du postillon.

Et donnant de l'éperon à son cheval, il repartit aussitôt. Nous le trouvâmes devant le fatal ruisseau dont il regardait les bords assez élevés. Mais comme il venait de traverser ce même ruisseau à cheval, il fallait que tout le monde le passât. Cette petite scène est le modèle de beaucoup de choses que j'ai pu observer par la suite.

— Allons ! dit Napoléon au petit jeune homme qui conduisait la calèche, un bon élan, et puis rends la main et tu passeras.

Mme Bonaparte jeta un cri perçant, qui fit retentir la forêt.

— Jamais vous ne me ferez rester dans la calèche. Laissez-moi descendre ! Bonaparte, je t'en prie en grâce, laisse-moi descendre... laisse-moi descendre !

Elle joignait les mains en pleurant. Elle faisait pitié. Napoléon la regarda. Mais, loin d'être attendri, il leva les épaules et lui commanda assez rudement de se taire.

— C'est de l'enfantillage ! Vous passerez, et dans la calèche ! Allons ! m'as-tu entendu ? dit-il en jurant au postillon.

Je vis qu'il était temps d'intervenir pour moi-même, espérant d'ailleurs que cette diversion pourrait lui faire voir son tort, *car il avait tort* dans ce moment-là. J'étais enceinte et je ne voulais pas commettre la vie de mon enfant au hasard de la réussite du passage de cette calèche. On pouvait verser, et le moins qui dût arriver de l'entêtement de Napoléon, c'était le brisement de la calèche.

— Général, dis-je au consul, en faisant signe au piqueur de venir m'ouvrir la portière, je suis responsable de la vie d'un autre ; je ne puis rester ici. La secousse sera violente et pourrait me faire non seulement beaucoup de mal, mais me tuer, dis-je en riant, et vous ne le voulez pas, n'est-il pas vrai, général ?

— Moi ! s'écria-t-il. Ah ! mon Dieu, vous faire le moindre mal, à vous ! Descendez, vous avez raison. Une secousse pourrait vous faire grand mal.

Et, s'approchant de la calèche, il m'aida lui-même à mettre pied à terre, car depuis le commencement de la scène, il était descendu de cheval.

Encouragée par l'expression toute bonne et même plus que bienveillante qui était sur sa figure, je me hasardai assez ridiculement peut-être à lui dire, comme il me soutenait pour descendre :

— Mais une secousse pourrait peut-être faire bien mal à Mme Bonaparte, général ? Car, enfin, si elle était comme moi...

Je laisse à ceux qui expliquent les énigmes le soin de me traduire celle-ci. Le premier consul me regarda avec un air si plaisamment stupéfait que, au lieu de sauter à terre, je demeurai sur le marche-pied en riant comme une jeune folle que j'étais. Et tout à coup lui me répondit par un éclat de rire unique, mais si bruyant,

si clair, que nous en tressaillîmes. Enfin je sautai à terre et Napoléon, qui avait repris son sérieux aussitôt après avoir ri, me fit observer que je venais de faire une imprudence en sautant ainsi. Puis, comme s'il craignait de n'avoir pas été assez amer pour témoigner son mécontentement à sa femme :

— Relevez le marchepied et que la calèche passe! dit-il d'un ton qui n'admettait aucune réplique.

Mme Bonaparte était si pâle, elle souffrait déjà tant au moment du départ, que je ne pus m'empêcher de dire à Napoléon :

— Général, vous paraissez méchant, et cependant vous ne l'êtes pas. Mme Bonaparte est malade, elle a de la fièvre. Je vous en conjure, laissez-la descendre?

Il me regarda sans me dire une parole, mais avec une expression qui me *fit froid*, si je puis parler ainsi :

— Madame Junot, je n'ai jamais aimé les remontrances, même étant enfant. Demandez à la signora Lætitia, ainsi qu'à Mme Permon... Jugez si depuis lors je me suis assoupli?

Et voyant que ce qu'il me disait, et surtout le ton de sa voix, son regard, m'effrayaient presque :

— Allons, venez! que je vous fasse passer ce *fleuve épouvantable, ce précipice effrayant!*

Bourrienne était aussi descendu de cheval. Tous deux m'aidèrent à passer le ruisseau sur quelques pierres disposées pour cela. Lorsque nous fûmes de l'autre côté, Napoléon vit que la calèche ne bougeait pas. Et en effet Joséphine, pleurant comme elle aurait pleuré devant les apprêts de son supplice, demandait au postillon d'attendre encore une minute, comme un condamné demande un sursis.

— A çà! drôle que tu es, dit le premier consul, veux-tu bien exécuter mes ordres?

Et cette fois ce ne fut pas *légèrement*, mais de toute la force de sa belle petite main blanche et rose qu'il appliqua un coup de sa cravache sur le dos du postillon. Et aussitôt, fouettant les deux chevaux, il leur fit prendre leur élan et la calèche franchit le ruisseau, mais, pour dire la vérité, avec une telle difficulté et elle reçut une si violente secousse que l'un des cols du cygne fut cassé, un boulon sortit de sa place et la petite caisse de la calèche fut endommagée par les roues au point de ne pouvoir plus servir. Quant à Mme Bonaparte, elle était encore plus maltraitée par ce passage de malheur. Sa figure était bouleversée et l'on sait que les vives

émotions ne rendent intéressants que les jeunes visages. Elle pleurait, à la vérité, sans faire la *lippe*, grand avantage pour une femme ; mais le *pochement* de ses yeux, l'abattement de flasque de ses joues retombant après la tension forcée de la colère, tout cela enlaidit bien. Joséphine le savait sans doute, car elle s'enveloppa dans un grand voile de mousseline qu'elle avait sur sa tête, et nous n'entendîmes plus que ses sanglots ; cela dura jusqu'à notre arrivée au Butard. Et lorsqu'en descendant Joséphine offrit à son mari une figure en pleurs, il témoigna plus que de l'humeur, c'était de la colère. Il l'a tira assez brutalement même de la voiture et, l'emmenant dans une partie peu éloignée du bois, nous pûmes entendre qu'il continuait à gronder avec d'autant plus de force que le matin en partant il se préparait à faire une course joyeuse. Il avait eu tort en forçant sa femme à passer le ruisseau ; mais ensuite tout était de son côté. Il paraît que Joséphine avait d'autres reproches à lui faire que celui du passage du ruisseau, car j'entendis Napoléon lui répondre :

— Tu es folle, et si tu répétais un pareil mot j'ajouterais une folle méchante, parce que tu ne penses pas ce que tu dis là. Et puis tu sais que je hais comme la mort toutes ces jalousies n'ayant pas le sens commun. Tu finiras par m'en donner l'envie à la fin. Allons, embrasse-moi et tais-toi, tu es laide quand tu pleures, je te l'ai déjà dit.

Le retour fut triste, malgré le raccommodement. M^me^ Bonaparte me lança quelques petits mots à l'hydromel sur ma faveur spéciale d'avoir pu descendre de la calèche. Comme j'aurais fait une fausse couche en y demeurant, je ne songeai même pas à m'excuser de n'y pas être demeurée. J'avoue que cette folie de M^me^ Bonaparte me semblait bien plus folie que l'entêtement du général.

Ceci me conduit tout naturellement à parler d'une petite histoire arrivée, je pense, l'année d'ensuite à cette même Malmaison, et dont le souvenir est aujourd'hui pour moi la clef explicative de beaucoup de mystères, qui sans elle me sembleraient aussi difficiles à traduire en langage de raison que les hiéroglyphes les plus abstraits le sont à M. Champollion pour les mettre en français.

M^me^ Bonaparte était à Plombières. Elle y était allée seule, sans sa fille, et cette dernière était demeurée à la Malmaison pour en faire les honneurs et rendre possible notre séjour au château.

Un matin je dormais profondément. Tout à coup je suis réveillée par un coup très violent frappé près de moi, et tout aussitôt j'aper-

çois le premier consul près de mon lit ! Je crus rêver et me frottai les yeux. Il se mit à rire.

— C'est bien moi, dit-il. Pourquoi cet air étonné?

Une minute avait suffi pour m'éveiller entièrement. Pour réponse j'étendis en souriant la main vers la fenêtre que la grande chaleur m'avait forcée de laisser ouverte. Le ciel était encore de ce bleu vif qui suit la première heure de l'aube. On voyait au vert sombre des arbres que le soleil était à peine levé. Je pris ma montre, il n'était pas cinq heures.

— Vraiment, dit-il quand je la lui montrai, il n'est que cette heure-là? Eh bien, tant mieux, nous allons causer.

Et prenant un fauteuil, il le plaça au pied de mon lit, s'y assit, croisa ses jambes et s'établit là comme il le faisait cinq ans avant dans la bergère de ma mère à l'hôtel de la Tranquillité. Il tenait à la main un énorme paquet de lettre sur lesquelles on voyait en gros caractères : *Au premier consul ; à lui même ; à lui seul en personne.* Enfin toutes les formules de secret et de sûreté pour le solliciteur étaient employées et avec succès, car le premier consul réservait *pour lui seul* les lettres qui portaient ces mots sur la suscription.

Et je puis justifier que ce même jour, lorsque je lui dis qu'une pareille besogne était faite pour le bien ennuyer et qu'il devrait s'en remettre à une personne de confiance, il me répondit :

— Plus tard, peut-être. Maintenant c'est impossible. Je dois répondre à tous. Ce n'est pas au commencement du retour de l'ordre que je puis ignorer un besoin, une réclamation.

Ce sont ses propres paroles.

— Mais, lui dis-je en me montrant du doigt une grande lettre dont l'adresse mal écrite, le cachet mal posé annonçaient que l'auteur n'était pas fort habitué au travail épistolaire, cette lettre ne contient peut-être qu'une demande qui pourrait vous être soumise par l'intermédiaire d'un secrétaire ?

Napoléon ouvrit la letttre et la lut d'un bout à l'autre ; elle avait trois grandes pages remplies d'une assez mauvaise écriture. Lorsqu'il eut fini, il me dit :

— Eh bien ! cette lettre elle-même est une preuve que je fais bien de voir par moi-même. Tenez ; lisez-la.

Cette lettre était d'une femme dont le fils avait été tué en Égypte, à la bataille du 4. Cette malheureuse n'ayant pas de moyens d'existence et déjà veuve d'un militaire mort des suites de ses campagnes, avait écrit plus de dix lettres, à ce qu'elle di-

sait, au ministre de la guerre et au premier consul. « Ainsi, ajoutait-elle, qu'à monsieur son secrétaire et jamais de réponse ».

— Vous voyez donc bien qu'il est nécessaire que je voie moi-même tout ce qu'on m'écrit en me le recommandant spécialement?

Et il se leva pour aller prendre une plume sur une table ; il fit une sorte de signe, convenu probablement entre Bourrienne et lui, sur la lettre de cette mère et veuve de soldats, et revint s'asseoir comme s'il eût été dans son cabinet. Je crois, Dieu me pardonne, qu'il pensait y être en effet.

— Ah çà! voici une attrape, dit-il en ôtant une, deux, trois, quatre enveloppes. Sur chacune étaient toujours les mots sacramentels : *Pour lui, seul, et en mains propres.*

Enfin, impatienté, il dit fort drôlement et comme si la lettre pouvait l'entendre :

— Mais c'est moi! Et quant à mes mains — et il retournait sa jolie petite main modelée — j'espère qu'elles sont propres ?

Il était enfin arrivé à la dernière enveloppe. Toutes celles qu'il avait enlevées sentaient l'essence de rose à n'y pas résister. J'avais attrapé une de ces enveloppes et je regardais l'écriture; qui était assez jolie, lorsque le premier consul se mit à rire. C'était toujours assez extraordinaire chez lui. Aussi, nous qui le connaissions, avions-nous la mesure assez juste de son hilarité, pour attendre une explication d'un accès aussi joyeux.

— C'est une déclaration, dit-il, après avoir jeté encore un ou deux petits éclats, non pas de guerre, mais d'amour. C'est une belle dame, qui m'aime, dit-elle, depuis le jour où elle me vit présenter le traité de paix de Campo-Formio au Directoire. Et si je veux la voir, je n'ai qu'à donner des ordres au factionnaire de la grille du côté de Bougival, pour qu'il laisse passer une femme vêtue de blanc, qui dira : *Napoléon*. Et cela, — il regarde la date — ma foi, dès ce soir!

— Mon Dieu! m'écriai-je, vous n'irez pas faire une pareille imprudence?

Il ne me répondit pas, mais me regarda fixement :

— Qu'est-ce que cela vous fait, que j'aille à la grille de Bougival! Que peut-il m'arriver ?

— Ce que cela me fait ? Ce qu'il peut vous arriver ? Mais, général, voilà d'étranges questions. Comment ne voyez-vous pas que

cette femme est une misérable gagnée peut-être par vos ennemis ? Mais le piège est lui-même trop grossier. N'importe, il peut y avoir péril ! Et vous me demandez après cela ce que peut me faire votre imprudence ?

Napoléon me regarda encore, puis se mit à rire :

— Je disais cela pour plaisanter, me dit-il ; croyez-vous donc que je sois assez simple, assez bête pour mordre à un pareil appât ? Imaginez-vous que tous les jours je reçois des lettres de ce genre-là, avec des rendez-vous indiqués tantôt ici, tantôt aux Tuileries, tantôt au Luxembourg ; mais la seule réponse que je fasse à ces belles missives, et la seule qu'elles méritent, c'est celle-ci.

Et, allant de nouveau vers la table, il écrivit quelques mots. C'était un renvoi au ministre de la police.

— Diable! voilà six heures, dit-il en entendant sonner une pendule. Adieu, madame Junot.

Et, s'approchant de mon lit, il ramassa tous ses papiers, me pinça le pied à travers mes couvertures et, me souriant avec cette grâce qui éclairait sa figure, il s'en alla en chantant d'une voix fausse et criarde, malgré le bel accent sonore qu'elle avait en parlant :

Non, non, *s'il* est impossible
D'avoir un plus aimable enfant.
Un plus aimable ? Ah ! si vraiment, etc.

C'était son air favori. Il paraît que Mme Dugazon avait fait impression sur lui dans le rôle de Camille, car c'était l'unique chanson qu'il répétât. Mais une chose particulière, c'est que, à dater du premier jour où il a chanté cet air, il a dit *s'il est impossible*. Junot, qui le lui a entendu dire à Toulon, n'a jamais pu parvenir à lui en faire perdre l'habitude. Il ne chantait au reste cet air que lorsqu'il était de fort bonne humeur.

Je me levai sans penser autrement à cette visite du premier consul. Je ne pensai pas davantage, ainsi que lui, à cette foule d'enveloppes laissées par terre dans ma chambre, et ma femme de chambre n'y songea pas plus que nous deux. La journée se passa comme toutes les autres, à l'exception d'une occupation qui m'amusait assez, c'était l'étude d'un rôle. Je crois que c'était celui de Mme Derval dans les *Rivaux d'eux-mêmes*. Le soir, vers neuf heures, le premier consul s'approcha de moi et me dit très bas :

— Je vais à la grille de Bougival.

— Je n'en crois pas un mot, lui répondis-je sur le même ton. Vous savez trop bien que vous feriez trop de mal à la France s'il vous arrivait de succomber. Si vous dites encore une semblable parole, je le dis à Mme Hortense ou à Junot.

— Vous êtes une petite folle, dit-il en me pinçant l'oreille.

Puis me menaçant du doigt :

— Si vous vous avisiez de dire *un mot* seulement de ce que je vous ai laissé voir, je serais non seulement mécontent, mais vous me feriez de la peine.

Il me regarda. La dernière considération suffisait, général.

— La tête de la mère, la tête de la mère absolument !

Je ne répondis pas. Il attendit quelques minutes. Voyant que je continuais à garder le silence, il se leva et passa dans le billard.

Le lendemain matin, je fus encore réveillée par le même coup, à la porte de ma femme de chambre, et le premier consul entra, comme la veille, avec un paquet de lettres et de journaux à la main. Il ne me demanda pas pardon, comme la veille, de m'avoir éveillée trois heures trop tôt, mais il me dit :

— Pourquoi dormez-vous la fenêtre ouverte ? C'est mortel pour les femmes qui ont, comme vous, des dents comme des perles. Il ne faut pas vous exposer à perdre vos dents. Elles sont comme celles de votre mère, de vraies petites perles.

Et il se mit à lire les journaux et à faire des marques à plusieurs lignes avec son ongle. Il levait quelquefois les épaules et marmottait un ou deux mots que je n'entendais pas. Il dit ce jour-là une parole sur quelqu'un que je dois rapporter dans toute sa vérité, car je suis sûre que dans cet instant la vérité le portait seule à la dire.

Il tenait un journal. Je ne me rappelle plus lequel, mais je crois être sûre cependant que c'était une gazette étrangère, écrite en français. Je ne sais s'il y en avait à cette époque, mais j'en suis presque certaine. Il était question, autant que je pus en juger par une question qu'il me fit, du prince de Wurtemberg. Ce jeune prince avait été trouvé à Paris, presque déguisé, avec une demoiselle bien née qu'il avait non pas enlevée, mais séduite. Il paraît que le duc n'était pas d'humeur facile, et Mlle Abel n'obtint pas la réparation *unique* qui puisse être offerte à une jeune fille crédule. Junot avait été mêlé dans cette affaire pour faire trouver les jeunes gens. Je savais tout cela confusément, mais, n'y attachant au-

cune importance, parce que je n'y mettais aucun intérêt, je ne savais que ce qu'on en disait partout, et ce qu'on en disait n'était pas à la louange du jeune prince. Il paraît que ses compatriotes n'en jugeaient pas plus favorablement, car l'article était sanglant.

— Avez-vous vu cette jeune fille? me demanda le premier consul.

Je répondis négativement.

— Ah! oui. Je me rappelle que, lorsque je parlais à Junot de la prendre chez vous pour en avoir soin, il fit un saut de dix pieds en l'air... Et le jeune duc?

Je ne l'avais pas non plus rencontré, ou bien, si je l'avais vu à l'un des dîners du quintidi, comme en effet cela devait être, je n'y avais pas fait attention. J'ignorais quelle figure il avait.

— C'est un de ces jeunes fous qui se croient tout permis, *parce qu'ils sont princes*, dit le premier consul. Au surplus, il a mal agi dans cette circonstance et le père de la jeune fille, ayant un nom connu dans la diplomatie, aurait dû mettre plus d'insistance dans la séparation.

Et frappant le journal du dos de la main :

— Voilà un homme qui n'attirera jamais la parole du blâme sur lui, c'est le prince Charles. Cet homme a une âme des temps héroïques, un cœur de l'âge d'or. C'est un homme vertueux. Cette parole renferme tout, lorsqu'elle est dite sur un prince.

Il est à remarquer que bien certainement, à cette époque, Napoléon avait déjà des idées d'ambition souveraine. Du moins je le crois. Mais je crois aussi que les éclairs qui jaillissaient encore par intervalles de son âme pour éclairer une pensée républicaine, étaient véritables. C'était un feu qui s'éteignait et qui bien certainement aurait toujours brûlé si les corps de l'État avaient eux mêmes défendu la liberté de la république.

Après avoir encore parcouru quelques journaux et quelques lettres le premier consul me pinça encore le pied à travers ma couverture, me dit bonjour et descendit dans son cabinet en marmottant quelques fausses notes.

J'appelai ma femme de chambre. C'était une femme que j'avais depuis peu de temps à mon service. Je lui dis, sans aucune explication, que je défendais d'ouvrir lorsqu'on frapperait d'aussi bonne heure chez moi.

— Mais, madame, si c'est le premier consul?

— Je ne veux pas être réveillée d'aussi grand matin par le premier consul plus que par tout autre. Faites ce que je vous dis.

La journée fut encore semblable à toutes autres. Seulement, le soir, on fit une promenade en calèche et l'on fut du côté du Butard. En passant près de l'endroit qui avait tant effrayé Mme Bonaparte, le premier consul loua beaucoup mon courage.

— Mais il me semble que je fus assez poltronne pour descendre, dis-je tout franchement.

— Mais c'était une précaution pour votre état, et cette précaution n'en est que mieux à vous. Néanmoins, j'ai vu que vous n'aviez pas peur.

Il n'est peut-être pas arrivé à Napoléon de faire un compliment aussi long, deux fois dans la vie. Je fus tellement surprise que je ne pus répondre. Mes oreilles n'étaient pas les seules ouvertes et occupées à entendre, l'étonnement ne fut pas pour moi seule.

— Je veux vous donner à déjeuner ici après-demain, dit le premier consul, lorsque nous fûmes au pavillon du Butard. Nous chasserons un peu avant et après. Cela me fera du bien et nous amusera tous. Après-demain mardi, je vous donne rendez-vous ici à dix heures.

On se promena encore quelque temps, puis on rentra au château. Le premier consul, après avoir fait deux ou trois tours dans le salon s'en fut travailler et nous ne le vîmes plus de la soirée.

Je me couchai sans pouvoir m'endormir. J'avais ma montre près de moi. Je suivais le mouvement de l'aiguille. Lorsqu'elle marqua six heures, j'entendis les pas du premier consul dans le corridor. Il s'arrêta à la porte et frappa, mais un coup beaucoup moins fort que les jours précédents. Il attendit un moment, puis frappa une autre fois. Ma femme de chambre s'éveilla alors probablement et j'entendis qu'elle lui disait que j'avais pris la clef. Il ne répondit rien et s'en alla.

Lorsque le bruit de ses pas se perdit dans l'escalier qui menait à son cabinet, je respirai comme si le plus lourd des fardeaux avait été enlevé de ma poitrine, puis je me mis à pleurer encore. Je regardais le premier consul comme mon frère, et même, le sentiment que j'avais pour lui ayant toujours été appuyé sur une profonde admiration, je le voyais plutôt comme un père. Il était le protecteur de mon mari, son appui, Junot lui-même le considérait comme sa plus chère affection. De quel œil verrait-il cette sorte de méfiance grossière que je lui témoignais, en le privant d'un moment de distraction qu'il se donnait en venant causer avec une enfant qu'il avait presque vue naître ? Oui, mais les

autres ne verront pas la chose aussi innocemment, me dis-je. J'ai déjà surpris des regards malveillants et d'autres *trop bienveillants* — car, à cet égard, la corruption habite surtout auprès du pouvoir — et j'étais bien déterminée à ne pas les mériter.

Je me rendormis, après avoir dit à ma femme de chambre de fermer la porte qui donnait chez elle. J'avais presque pris mon parti et j'étais plus tranquille. Je dormais donc profondément lorsque ma porte s'ouvrit avec assez de force et je vis le premier consul.

— Craignez-vous donc que l'on vous assassine? me dit-il avec une aigreur assez forte pour m'ôter toute crainte,

Car aussitôt que l'on veut me passer le mors, je deviens rétive et il put juger, à ma physionomie, que j'étais plus fâchée que repentante.

Je lui dis que étant levée de grand matin, j'avais été dans la chambre de ma femme de chambre et que, voulant désormais qu'on entrât par ma chambre, j'avais ôté la clef de la sienne. Napoléon fixa sur moi ses yeux de faucon et d'aigle tout ensemble et ne me répondit pas. J'eus le tort de ne pas lui dire à l'instant même ce que j'avais résolu, mais j'eus une sotte timidité et je m'en suis bien repentie.

— C'est demain notre chasse au Butard, me dit le premier consul. Vous ne l'avez pas oublié depuis hier soir, n'est-ce pas? Nous partirons de bonne heure et, pour que vous soyez prête, je viendrai moi-même vous éveiller. Et, comme vous n'êtes pas ici au milieu d'une horde de Tartares, ne vous barricadez pas comme vous l'avez fait. Au reste, vous voyez que votre précaution contre un viel ami ne l'a pas empêché d'arriver jusqu'à vous. Adieu.

Et il s'en alla, mais cette fois sans chanter.

Je regardai ma montre. Elle marquait neuf heures. Je fus désolée. Cette heure était celle où toutes les femmes de chambre allaient et venaient dans la maison pour le service de leurs maîtresses et il était impossible que l'une d'elle au moins ne l'eût pas vu entrer ou sortir, et c'en était assez pour que tout le château en fût informé.

— Mais comment est-il donc entré? me demandai-je.

J'appellai Mlle Caroline et lui demandai pourquoi elle n'avait pas suivi mes ordres. Elle me dit que le premier consul avait ouvert avec un passe-partout et qu'elle n'avait pas osé l'empêcher d'entrer dans ma chambre.

Ce même jour dont je viens de parler, ce lundi, veille d'une chasse au Butard, Junot vint à la Malmaison, il me fut impossible de trouver un autre expédient que celui de faire rester Junot près de moi. Aussitôt que je lui en dis le premier mot, il se récria comme si j'avais reparlé de m'en aller avec lui. Mais ici j'avais bien plus de marge pour étendre mon texte et, malgré sa résistance, ce fut en souriant qu'il me dit :

— Heureusement que je ne crains plus les arrêts. Mais tu me feras gronder.

Et il resta.

La demie de cinq heures venait de sonner lorsque j'entendis le bruit des pas du premier consul retentir au bout de notre long corridor. Le cœur me battit violemment. J'aurais donné ma vie pour que Junot fût à Paris. J'aurais voulu le rendre invisible, le cacher, mais il n'était plus temps.

Et, reposant ma tête sur mon oreiller, j'attendis l'événement.

La porte s'ouvrit avec bruit.

— Comment ! Encore endormie, madame Junot ! un jour de chasse ! Je vous disais bien que...

Tout en parlant, le premier consul avait fait le tour nécessaire pour arriver en face du lit, il avait soulevé le rideau et demeurait immobile à la vue de cette figure tant connue, de ce visage de l'ami le plus fidèle, le plus dévoué !

Je suis presque sûre qu'il crut d'abord que c'était une vision.

De son côté, Junot, à peine éveillé, appuyé sur un de ses coudes, regardait le premier consul avec un air étonné qui aurait égayé un tiers dans ce moment singulier. Cette figure fortement colorée, avec un turban rouge et brun qui lui entourait la tête, l'expression animée de cette physionomie mobile, tout donnait à cette scène un caractère oriental. Mais dans le regard de Junot il n'y avait nulle colère.

— Eh ! mon Dieu, mon général, que venez-vous donc faire chez nos femmes à cette heure-ci ?

Et ces paroles furent dites par lui avec un ton de bonne humeur.

Je venais réveiller M^me^ Junot pour la chasse, répondit le premier consul sur le même ton, mais après m'avoir lancé un long regard dont le prolongement est encore présent à ma pensée, malgré les trente années qui me séparent de ce moment. Mais je vois qu'elle a un réveil-matin beaucoup *plus matinal* encore que moi. Je pourrais gronder, car enfin, monsieur Junot, vous êtes ici en contrebande.

— Mon général, répondit Junot, si jamais faute fut digne de pardon, c'est bien la mienne. Si vous aviez vu cette petite sirène-là, hier soir, employer toute sa magie pendant plus d'une heure pour me séduire, je crois que vous me pardonneriez.

Le premier consul sourit, mais il était évident que son sourire était forcé.

— Aussi je t'absous, et entièrement. C'est Mme Junot qui sera punie.

Et il se mit à rire de ce rire qui *ne rit pas*.

— Pour te prouver que je ne suis pas fâché, je te permets de venir à la chasse avec nous. Es-tu à cheval ?

— Non, mon général, je suis venu en voiture.

— Eh bien, Jardin te donnera un cheval, et je te permets de me gronder tout à ton aise (1). Adieu, madame Junot. Allons, levez-vous et soyez diligente.

Et il sortit.

— Ma foi, dit Junot en sautant de son lit, *voilà, je vous l'avoue, un bien excellent homme !* Quelle bonté !... au lieu de me gronder, au lieu de me renvoyer comme un vilain faire mon devoir à Paris. Ma Laure, conviens que c'est vraiment un être non seulement étonnant, mais hors du cercle de l'humaine nature.

Lorsque tout le monde fut prêt et réuni sur le pont de pierre du jardin, on amena plusieurs calèches et des chevaux de main. Une petite calèche à la Daumont s'avança, le premier consul s'y plaça et me faisant signe de la main :

— Madame Junot, voulez-vous m'honorer de votre compagnie ?

Il y avait dans le sourire qui accompagnait ces mots fort simples, une expression qui ne me plaisait pas. Je montai sans répondre. Vigogne referma la portière, et la petite et légère voiture, prenant à droite, suivit une allée qui menait à l'une des grilles du parc. Je savais que le premier consul ne resterait en voiture que pendant le trajet du château au rendez-vous, car alors il devait monter à cheval, mais ce temps me paraissait bien long et pour beaucoup j'aurais voulu être hors de là.

Lorsque nous fûmes à quelque distance du château, le premier consul, qui jusqu'alors avait regardé les personnes à cheval qui passaient près de nous en rejoignant la tête de la troupe, se tourna de mon côté et, se croisant les bras, il me dit :

— Vous vous croyez beaucoup d'esprit ?

(1) Parce qu'il ne savait pas chasser.

Je ne répondis rien. Il répéta :

— Vous vous croyez beaucoup d'esprit, n'est-ce pas ?

Je répondis, — car le ton devenait positivement interrogatif — mais avec fermeté, quoique avec mesure. Avec un tel homme j'étais perdue, si je me laissais intimider en ayant raison.

— Je ne me crois pas un esprit au-dessus de la portée ordinaire, mais je pense que je ne suis pas une imbécile.

— Une imbécile, non, mais une sotte.

Je gardai le silence.

— Pouvez-vous m'expliquer pour quelle raison vous avez fait rester votre mari ?

L'explication sera claire et concise, général. J'aime Junot. Nous sommes mariés et j'ai pensé qu'il n'y avait nul scandale à ce qu'un mari demeurât près de sa femme.

— Vous saviez que je l'avais défendu et vous savez aussi que mes ordres doivent être exécutés.

— Ils ne me regardent pas. Lorsque les consuls auront signifié leurs volontés pour le degré d'intimité qui doit régner entre deux personnes mariées ensemble, et le nombre de jours et d'heures qu'elles doivent accorder à leurs entrevues, alors je verrai à m'y soumettre. Jusque-là, général, mon bon plaisir, je vous l'avoue, sera ma seule loi.

Ici je devenais impolie, mais j'étais en colère. Probablement que cette manière d'être de ma part lui donna de l'humeur aussi, car il reprit avec aigreur et une sorte d'ironie :

— Vous n'avez pas eu d'autre raison que votre *amour* pour votre mari en le faisant rester ?

— Non, mon général.

— Vous en avez menti.

— Général !

— Oui, vous en avez menti, reprit-il avec une voix altérée. J'ai deviné la raison qui a provoqué cette démarche. Vous avez eu de moi une méfiance... que vous ne devez pas avoir. Ah ! vous ne me répondez pas, dit-il d'un air triomphant.

— Et si j'avais eu en cela un autre motif que la méfiance dont vous parlez, général, si je m'étais aperçue que vos visites à une telle heure dans la chambre d'une jeune femme de mon âge pourraient me compromettre étrangement aux yeux des personnes qui habitent cette maison avec moi, et que j'eusse pris ce moyen pour les faire cesser ?

Je n'oublierai jamais l'expression de la physionomie de Napoléon dans ce moment. Il y eut une rapide succession de sentiments dont aucun n'était mauvais.

— Si cela était vrai, dit-il enfin, pourquoi ne pas m'avoir parlé à moi-même de ce qui vous troublait. Ne vous ai-je pas montré assez d'amitié, méchante enfant, depuis huit jours, pour avoir confiance en moi?

— Voilà mon tort peut-être. J'aurais dû songer que vous m'avez connue enfant, général, que mes parents vous aimaient, que vous étiez vous-même tendrement attaché à ma mère — il regarda de l'autre côté de la route — et que surtout et avant tout il y avait une raison, la plus forte de toutes, qui devait me donner l'assurance de vous dire ce que je pensais de ces visites matinales dès le deux ou troisième jour, c'est que je suis la femme de Junot, de l'homme qui vous aime le mieux et le plus en ce monde.

Qui vous parle d'affliger Junot? Pourquoi ne m'avoir pas parlé à moi?

— Et le moyen de le faire! Lorsque hier matin vous employiez un moyen qui serait appelé indigne, pour entrer chez moi, après que ma manière d'agir a dû vous montrer, général, que les visites du matin que vous aviez la bonté de me faire étaient jugées par moi ce qu'elles sont en effet, c'est-à-dire compromettantes? Vous êtes entré une seule minute, et certes avec un air d'humeur qui n'appelait pas la confiance. J'ai dû alors ne recourir qu'à moi-même. Peut-être ai-je eu tort dans le moyen.

— N'y a-t-il pas de conseil de votre mère, dans tout cela?

— De ma mère, général? Comment ma mère pourrait-elle me diriger? Ma pauvre mère! il y a un mois que je ne l'ai vue.

— Vous pouvez vous écrire.

Et le regard de Napoléon m'entourait de son interrogation.

— Mon général, je n'ai point écrit à ma mère que je n'étais point en sûreté sous votre toit. Je lui aurais fait trop de peine.

— Madame Junot, vous me connaissez depuis assez longtemps pour savoir que vous n'obtiendrez pas la continuation de mon amitié en parlant comme vous le faites. Il ne manquerait plus à votre manière d'agir en tout ceci, que vous eussiez été dire à Junot ce que vous avez si heureusement imaginé.

Et ce même regard investigateur m'enveloppait de nouveau.

— Je ne réponds pas à cette interpellation, général, répondis-

je avec une humeur que je ne dissimulai plus. Si vous ne m'accordez ni de bon sens, ni d'esprit, accordez-moi du moins assez de cœur pour ne pas blesser celui que je connais, et que vous connaissez aussi.

— Encore !

Et il frappa le bord de la calèche avec son poing fermé.

— Encore !... Taisez-vous !

— Non, général, je ne me tairai pas. Je continuerai ce que je veux avoir l'honneur de vous dire. Je vous supplie de croire que ma mère, ni mon mari, ni même un de mes amis, n'ont été instruits de ce qui s'est passé depuis huit jours. Je dois vous ajouter que ne vous supposant aucune mauvaise intention, il y aurait eu inconséquence à moi à me plaindre d'une marque d'amitié, parce qu'elle pouvait me compromettre. Mais j'ai jugé à propos de la faire cesser, quelque prix que je dusse y mettre. Et voilà où ma jeunesse sans conseils m'a sans doute fait errer, puisque je vous ai déplu. J'en suis peinée. Mais voilà tout ce que je puis dire.

Nous allions arriver. On entendait déjà les chiens, les cors, tout le bruit de la chasse. Le premier consul prit une physionomie moins sombre que celle qu'il avait pendant mon long discours.

— Et vous me donnez votre parole d'honneur que Junot ne sait rien de toute cette sotte affaire?

— Grand Dieu ! général, comment une pareille idée peut-elle se présenter à vous, connaissant Junot comme vous le connaissez ! Mais c'est un Othello pour la violence des passions, un Africain pour la chaleur du sang ; sa faible raison française n'aurait pas eu la force de juger sainement de tout ceci, et...

Je m'arrêtai.

— Eh bien ! après ?... Allons ! n'ayez pas de réticences en parlant. Rien n'est plus sot.

— Eh bien, général, si j'avais dit à Junot tout ce qui s'est passé depuis huit jours, ni lui ni moi nous ne serions ici ce matin ! Junot vous est assez connu pour cela, n'est-ce pas?

Napoléon ne répondit rien à son tour et fit jouer ses doigts sur le bord de la calèche. Enfin, se tournant vers moi :

— Vous ne voulez donc pas croire que je ne vous voulais aucun mal ?

— Moi, général ! Je suis au contraire si convaincue que vous n'aviez aucune mauvaise intention que je puis vous assurer que mon attachement pour vous, attachement qui date de l'enfance,

ainsi que l'admiration que vous inspirez et que je sens plus qu'une autre, n'en éprouveront nulle atteinte. Et voilà une main pour gage de mes paroles.

Je ne puis rendre, non, je ne puis *expliquer* ni *exprimer* son mouvement de front, son regard et son demi-sourire, secouant négativement et doucement la tête, en refusant ma main. Je fus blessée de ce refus.

— Ainsi, lui dis-je, nous sommes brouillés, parce qu'il vous a convenu de faire une chose dans laquelle, au fait, tous les torts sont de votre côté, et vous allez *laisser croître la barbe* et mettre le *stylet au côté* (1) parce que vous m'avez fait de la peine!

Il demeura une minute les yeux attachés sur la route, puis, se tournant tout à coup vers moi, il me tendit sa petite main après l'avoir dégantée :

— Croyez bien que j'ai de l'amitié pour vous, Mme Junot. Il aurait tenu à vous qu'elle fût plus solide encore. Mais l'éducation première ne change pas. Elle inculque les sentiments et ceux qui vous ont été inspirés pour moi sont d'une méchante nature. Vous ne m'aimez pas, et je suis sûr...

Je prends la liberté de vous interrompre, général, pour vous supplier de ne jamais parler ainsi. Vous m'affligez et d'autant plus que c'est faux de raisonnement, de conséquences et de tout enfin. Dites-moi que vous ne le pensez pas, il me serait trop pénible de vous quitter ainsi.

Le premier consul regardait alors les couples de chiens que menaient les piqueurs ; il se retourna si brusquement que la calèche fit un mouvement sur le côté et il s'écria :

— Vous partez!

— Au retour de la chasse, général, j'ai déterminé Junot à m'emmener, et voici qui vous prouvera que, même sans aucun des incidents qui vous ont occupé tous ces jours-ci — je dis cela en souriant — je n'en serais pas moins partie ce matin pour aller auprès de ma mère.

— Et quand reviendrez-vous? me demanda-t-il avec un air assez moqueur pour donner de l'humeur à quelqu'un mieux disposé que moi. Aussi je répondis avec aigreur :

— Lorsque je serai nécessaire pour mon rôle, général. Mais

(1) On sait qu'en Corse, la personne offensée, ou qui croit l'être, se met ainsi en état de vendetta, aussitôt que l'injure a été commise.

vous pouvez disposer de mon appartement. Je ne l'occuperai plus à l'avenir. Je vous en *donne ici l'assurance*.

— Comme vous le voudrez. Au surplus, vous faites bien de vous en aller ce matin. Après toute cette sotte affaire, vous et moi nous n'aurions pas grand plaisir à nous voir maintenant. Vous avez raison... Jardin ! mon cheval.

Et, ouvrant lui-même la portière de la calèche, il sauta à terre, monta sur son cheval et partit au galop.

Lorsqu'on revint au château, je dis à Mme Louis que la santé de ma mère me demandait impérieusement à Paris et que j'allais repartir avec Junot. L'excellente femme me comprit et je crois même qu'elle me comprit tout à fait. Elle voulut me retenir à dîner, mais Junot était absent de la veille et il avait besoin de se retrouver chez lui. Nous refusâmes donc et revînmes à Paris, où nous dînâmes chez ma mère.

Je retournai à la Malmaison quelque temps après pour le retour de Mme Bonaparte. Elle revint de Plombières où elle avait été passer ce qu'on appelle *une saison d'eaux*, c'est-à-dire six semaines. Je retrouvai le premier consul fort bien pour moi, mais je pus facilement m'apercevoir qu'il avait toujours cette pensée à la fois injurieuse et bizarre, que j'avais été dirigée dans tout ce qui s'était passé entre nous dans la semaine qui avait précédé mon départ. J'en fus peinée. Mais, ne connaissant aucun moyen humain de détruire cette prévention, je laissai le temps (1) en faire l'ouvrage et n'en changeai pas davantage le plan de conduite que je m'étais tracé.

(1) A cette époque, je sais très positivement que des rapports et des *rapports faux* envenimaient toutes les paroles de ma mère redites dans un sens différent et tout dénaturé au premier consul. Je suis presque sûre que cette histoire est venue à la connaissance de ceux qui devaient nécessairement en faire un usage pernicieux pour elle et pour moi. Le premier consul a gardé longtemps une sorte de rancune qu'il n'aurait pas ressentie bien certainement si elle n'avait pas été non seulement éveillée, mais entretenue avec soin.

CHAPITRE XIX

Le théâtre de la Malmaison. — *Le Barbier de Séville* et *les Folies Amoureuses*. — Le premier consul impitoyable sur la question des bottes. — Napoléon impresario. — La méprise d'Isabey. — Cambacérès acteur. — Le second consul chez lui. — « Nous passons au crible ». — Malheureux roi. — Portrait non flatté. — Le palais Egalité. — M. de Souza et sa perruque à la Pitt. — Gourmage bonhomme et gourmage courtisan. — Le fou-rire.

A cette époque le théâtre de la Malmaison était vraiment bien monté. Plus tard, tout le monde s'en est mêlé. C'était à n'y plus tenir. Le plus habile de la troupe était M. de Bourienne. Il jouait les rôles à manteau dans une réelle perfection. Il faisait d'autant plus de plaisir que son talent n'était pas du tout le résultat de l'étude. Il jouait bien, parce qu'il comprenait et sentait son rôle. Grandménil et Caumont, qui alors étaient les deux manteaux de la Comédie-Française, n'auraient pu trouver à censurer dans la manière dont M. de Bourienne jouait le rôle de Bartholo, celui d'Albert, dans les *Folies amoureuses*, celui de l'avare, d'Harpagème dans le *Florentin*. Et peut-être bien leur offrit-il quelquefois des nuances fines et délicates à saisir et à copier.

Le premier consul avait lui-même presque organisé notre répertoire. D'abord, il fut assez circonscrit; on n'osait pas se hasarder dans de grandes pièces, ni entreprendre un rôle au-dessus de ses forces. On jouait les *Héritiers*, les *Étourdis*, les *Rivaux d'eux-mêmes*, *Défiance et malice*, une foule de petites pièces spirituelles et charmantes, et qui, certes, n'ont pas trouvé leur suite, en bon goût comme en bon style. Puis on s'enhardit. Le premier consul lui-même demanda des pièces plus longues, le répertoire s'augmenta tout à coup de cinquante pièces, qu'on nous mit entre

les mains, en ayant soin de répartir les emplois selon les facultés de chacun.

La première pièce représentée à la Malmaison avec une sorte de solennité, fut le *Barbier de Séville*. En disant que cette représentation fut parfaite, je ne hasarde pas un mot que la magie des souvenirs peut me demander. Nous sommes encore beaucoup ayant survécu à cette belle et riante époque et je ne crains pas d'être démentie, en affirmant de nouveau que le *Barbier de Séville* fut joué à la Malmaison, comme à cette époque il ne pouvait être joué sur aucun théâtre de Paris.

Mlle Hortense de Beauharnais remplissait le rôle de Rosine. M. de Bourrienne celui de Bartholo ; M. Didelot, Figaro ; le général Lauriston, Almaviva ; Eugène, Basile et le général Savary éternuait dans le rôle de l'Eveillé.

J'ai dit tout à l'heure que M. de Bourrienne jouait bien ses rôles, parce qu'il les comprenait et les sentait. Il en était de même de Mlle Hortense.

Finesse, gaieté, esprit, sensibilité, tout ce que Beaumarchais a voulu mettre de gracieux dans sa Rosine, Mme Louis l'avait compris. Elle avait deviné la jeune fille andalouse avec toute sa grâce native et sa gentillesse. Elle joignait à son jeu, à cette époque, une figure charmante et une tournure tout à fait remarquable, à la scène surtout, l'une par son extrême fraîcheur et l'autre par son élégance.

M. de Bourrienne fut également parfait dans le rôle de Bartholo et son frère Eugène dans celui de Basile. Le général Lauriston fut très bien dans les différentes situations d'Almaviva. Cependant on trouvait fort à dire dans la scène du soldat et dans celle du bachelier. Il n'était tout à fait bien que lorsque le grand d'Espagne reparaissait sous le manteau du bachelier. M. Didelot fut excellent dans le Figaro.

Et puis, ce qu'il y eut de remarquable et ce qui fait toujours le désespoir des directeurs de théâtre de société, ce fut l'ensemble parfait pendant toute la durée de la pièce. Les rôles étaient bien appris, tout allait bien. Je répète que je n'ai jamais vu représenter le *Barbier de Séville* de manière à me faire autant de plaisir que j'en ai éprouvé ce soir-là.

Mme Murat joua quelquefois sur le théâtre de la Malmaison. Elle était bien jolie. Ses bras et ses mains étaient ravissants, sa poitrine étincelait de blancheur sous le velours noirs d'une jean-

nette à cœur d'or. Mais il y avait un malheureux accent qui était funeste surtout dans les rôles qu'elle choisissait. Néanmoins, comme elle était la sœur du premier consul, tout cela passait, tandis que Mme Louis Bonaparte n'eût-elle été que la femme d'un *aide de camp* de *l'aide de camp* du premier consul, aurait toujours été applaudie pour la perfection de son jeu.

Cela me rappelle une histoire qui m'est arrivée un peu par le fait de Mme Murat, ou du moins par son peu d'habitude de la scène.

Il existait une sorte de rivalité entre la Malmaison et Neuilly. Lucien jouait fort souvent la tragédie et la comédie avec sa sœur aînée, Mme Baciocchi. Les *Folies amoureuses* de Regnard nous donnèrent envie de lutter. On monta la pièce. Mme Louis devait faire Agathe, moi Lisette, M. de Bourrienne Albert, Eugène Eraste et M. Didelot Crispin. De cette manière, la pièce était, je crois, montée de façon à bien marcher. Mais le diable vint à la traverse. Mme Louis, toujours douce et bonne, sur une simple demande, renversa l'ordre du semainier. Mme Murat fit Lisette ; je fus chargée du rôle d'Agathe, que je n'aimais pas, qui n'était nullement dans mes attributions, et, pour combler la mesure, Eugène ne put faire le rôle d'Eraste. Je ne me rappelle pas pour quel motif. On ne l'apprit que l'avant-veille de la représentation et Junot fut obligé d'apprendre le rôle tout entier et de le jouer, n'ayant répété qu'une fois. Mais tout cela n'était rien en comparaison de ce qui devait suivre.

Pour avoir une juste idée de la terreur — c'est le mot — qui devait s'emparer de nous autres *comédiens ordinaires* de la Malmaison, le jour de nos représentations, qui était ordinairement un mercredi, c'est que presque toujours le premier consul faisait inviter ce même jour quarante personnes à dîner et cent cinquante à venir passer la soirée, et conséquemment nous écouter, nous juger et nous draper sans pitié. Les consuls, les ministres, le corps diplomatique, des conseillers d'Etat, des sénateurs, leurs femmes et tout ce qui composait alors la maison militaire du premier consul formaient notre auditoire. Ce n'était pas mal imposant, comme on voit. Mais le plus terrible épouvantail, c'était le premier consul lui-même. Il était là dans sa loge, immédiatement à côté de nous, et ses yeux nous suivaient en accompagnant leur course d'un sourire plus ou moins malin, dont la justesse, au reste, était fort à redouter.

Le jour de la représentation des *Folies amoureuses*, Dugazon me

dit le matin, après m'avoir entendu répéter avec Bourrienne, qui faisait Albert admirablement bien :

— Allons ! mon élève, du courage, et vous sauvez l'État. A vous deux vous pouvez tout. Le Crispin est bon aussi. Quant au général, son rôle est nul... Allons ! mordieu, enlevez-moi cela et vous mériterez de la patrie en déjouant la conspiration !

On sait que dans le rôle d'Agathe les costumes changent cinq à six fois. Comme il faut une grande prestesse dans les évolutions de coulisses, j'avais recommandé à Mme Murat, et Dugazon le lui avait recommandé également, de ne pas entrer en scène, en commençant le troisième acte, sans s'être informée auparavant si j'étais habillée en officier, sous mon domino noir de vieille grand'mère. Le commencement de la pièce n'avait pas mal été, sauf quelques erreurs de mémoire et un peu de froid dans le mouvement. Mais enfin la pièce marchait. Elle ne devait bientôt plus aller que d'un pied.

Soit que Lisette eût mal entendu, soit qu'elle l'eût oublié, elle entra en scène sans s'inquiéter si j'étais prête. La chose méritait pourtant attention. Il n'y avait qu'une très courte scène entre celle où je prends l'argent d'Albert et celle où je reviens avec un habit d'officier. Il était donc de toute nécessité que je fusse habillée sous mon grand manteau noir. Je me disposais en conséquence à mettre mes bottes, lorsque j'entends le premier vers de l'acte, et tout aussitôt je me récriai. Mais vraiment je n'étais pas au bout de mes peines ! Il faisait ce jour-là une chaleur étouffante. L'agitation, la crainte, me mettaient dans un état violent. J'étais dans une fournaise. Cela n'avançait pas les affaires, et les bottes ne voulaient pas entrer.

— Mon Dieu, disais-je en joignant les mains, tandis que ma femme de chambre me donnait des secousses à me casser la jambe, mon Dieu, ayez pitié de moi !

Et Dieu, qui ne se mêle pas des gens qui jouent la comédie, faisait, je crois, enfler mon pied et la botte de malheur n'avançait pas d'un pouce. Enfin, j'entendis la réplique précédant la mienne. Je jetai la botte à dix pas de moi et passant à la hâte mon domino noir, j'entrai en scène.

Mais ma pauvre tête n'y était plus du tout. Machinalement je disais mon rôle; mais toute mon attention était en ce moment à mes pieds.

— Mon Dieu, dis-je tout bas à Junot pendant un intervalle de

couplets, comment faire? Je ne puis pas mettre mes bottes.

— Hein?... quoi?... me dit-il.

Il n'avait pas entendu.

— Je ne puis pas mettre mes bottes, dis-je à Bourrienne.

Mais comme je parlais très bas et très rapidement, aucun d'eux ne m'entendait et ils ne savaient à quoi attribuer ce marronnement qui faisait une sorte de murmure de moi à eux.

Enfin je sortis de la scène, je courus à mes bottes je voulus les mettre. Bast! impossible! Le pied s'était encore enflé, et il aurait autant valu prétendre chausser avec le colosse de Rhodes que de faire entrer ma jambe dans l'une d'elles.

Dans ce moment, Dugazon, qui rôdait dans nos coulisses et que j'avais envoyé chercher, arriva pour être témoin de mon désespoir. Il vint à moi et m'embrassa :

— Cela va bien. Mais, que diable aviez-vous donc à regarder toujours le bout de vos pieds, tout à l'heure?

Et comme je n'avais qu'une idée fixe dans ce moment-là, je le regardai d'un air consterné en lui disant :

— Je ne puis pas mettre mes bottes.

— Vous n'avez pas vos bottes! s'écria-t-il en jurant comme un charretier embourbé, vous n'avez pas vos bottes!

Dans le même instant, le valet de chambre de mon mari, qui devait m'apporter un très petit sabre que j'avais fait faire, frappa à la porte de ma loge et, passant un sabre grand comme le damas de Mahomet, il me dit, dans son jargon allemand, que mon sabre n'était pas prêt, mais qu'il m'apportait le plus petit de ceux du *chénéral*, que seulement il fallait prendre garde, parce qu'il coupait comme un rasoir.

— Ah! mon Dieu! en voici bien d'une autre! m'écriai-je.

— Eh! ne vous inquiétez pas, dit Dugazon en faisant un saut de trois pieds en l'air; tout est bien. Vous avez une redingote, donnez-vous garde de mettre des souliers noirs, gardez vos souliers blancs. Agathe est folle, ce n'est pas un déguisement. Tous ceux qui sont autour d'elle dans la pièce savent qu'un accès de folie vient de la prendre et qu'elle a endossé un habit militaire parce que sa tête n'est plus à elle. Eh bien? ses souliers blancs sont restés. En vérité, mon honneur, cela n'est pas mal.

Il me poussa sur la scène, en me disant cela, et il fit bien, car mon tour était arrivé, et jamais je n'aurais eu le courage de paraître ainsi en officier de dragons et en souliers blancs. Je me

donnais bien garde de jeter les yeux sur la loge du premier consul. Si je l'avais vu rire ou froncer le sourcil, j'étais muette. Le résultat de cette belle histoire fut que je jouai cette dernière scène comme une vraie folle. Mais tout entière à mes malheureuses bottes, j'oubliai le sabre turc et son tranchant, et lorsqu'à la fin, Agathe se met à espadonner autour des oreilles d'Albert et finit par se trouver mal, le malheureux damas entra de pointe dans mon soulier blanc et me fit au pied une entaille assez profonde dont je porte encore la marque.

Mais aussi, je le demande, vit-on jamais quelqu'un arriver sur un théâtre en habit de dragons et en souliers blancs ?

Le premier consul fut impitoyable, pendant plus de six mois, pour ces malheureux souliers blancs. Je crois qu'il en aurait parlé à propos de la bulle *Unigenitus*.

Ce fut, je me le rappelle à présent, ce même jour, que, parlant à table du plaisir qu'on trouvait à jouer la comédie à la campagne, le premier consul dit à Cambacérès, qui semblait encore y être, « que ce n'était sûrement que par ouï-dire, car bien sûrement jamais il n'avait joué la comédie ». Cambacérès prit un air piqué et répondit d'un accent fort plaisant, avec sa figure triste et sévère :

— Et pourquoi, citoyen premier consul, ne me jugez-vous pas assez *plaisant* pour jouer la comédie ?

— Mais, citoyen Cambacérès, répondit Napoléon, parce qu'en effet vous n'avez pas l'air plaisant du tout.

— Eh bien ! j'ai joué très souvent la comédie, non seulement à Montpellier, mais à Béziers, chez l'une des amies de ma famille, où six mois de l'année le théâtre était en activité, et l'un des rôles dans lesquels j'avais un grand succès était celui de Renaud d'Ast.

— Comment vous chantiez ? s'écria M^me^ Bonaparte.

Et tout le monde se mit à rire. Mais, sans se mettre en peine de notre hilarité, Cambacérès poursuivit :

— Et comme tous les rôles me convenaient également, j'ai joué également bien le Montauciel du *Déserteur*.

Pour le coup, on n'y tint pas et le rire fut universel. Mais ce n'était pas pour en sortir d'abord, que Cambacérès s'engageait dans une route plaisante et, une fois qu'il eut commencé à raconter les histoires de coulisses, les petites noirceurs, les jalousies, les intrigues de sa troupe, il n'y eut pas moyen de l'en faire sortir d'une grande demi-heure ; d'autant plus que Napoléon, le coude

appuyé sur la table, l'écoutait avec une attention qui ne m'étonnait pas, parce que je savais à quel point il portait celle qu'il nous accordait dans les mille événements qui surgissent pendant la répétition d'une pièce. Il faut avoir vu le premier consul dans ses fonctions d'*impresario*, pour le connaître sous un aspect tout à fait étranger à ses portraits connus.

— Le premier consul à la Malmaison, le premier consul à Saint-Cloud, le premier consul aux Tuileries, me disait M. Fox, ce sont trois hommes formant bien toujours *ce tout* idéal de grandeur admirable. Mais je voudrais savoir peindre, poursuivait-il, pour faire son portrait dans ces trois différents endroits, parce que j'aurais trois visages ressemblant au même homme avec trois physionomies.

Et l'homme d'État avait raison. Je l'avais remarqué avant lui et je fus heureuse que cette nuance forte et sensible se fût laissée apercevoir à l'homme que j'appréciais le plus en Angleterre, à cette époque. Moi aussi, dans ce temps, j'avais pour notre sauveur cette admiration profonde qui tenait du fanatisme. J'aurais voulu voir le monde à ses pieds, et l'Angleterre me semblait lui prêter hommage dans une aimable parole de M. Fox. Je lui prêtais au reste bien plus de charme qu'elle n'en avait réellement. Quoi qu'il en soit, elle était vraie, et Bonaparte à la Malmaison était admirablement beau d'une immense simplicité.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, la troupe était fort bien montée dans l'origine. Un des meilleurs acteurs surtout était Isabey, peut-être même dirai-je le meilleur, la reine Hortense exceptée. Il cessa de faire aussi souvent partie de notre corps comique plus que dramatique, et la raison en fut obscurément expliquée.

Un jour le premier consul descendait de cheval. Traversant la petite galerie qui suit le salon du milieu à la Malmaison, il s'arrêta pour regarder un cahier de gravures qu'on avait déposé sur une table, au bout de la galerie du côté du parc. On dit qu'Isabey entra en ce moment, venant du théâtre et par la porte opposée, du côté de la cour.

A cette époque, le premier consul était fort mince et portait l'uniforme des guides ou chasseurs à cheval de la garde, cet uniforme chéri, dont la vue seule fait encore aujourd'hui battre le cœur, Eugène Beauharnais, comme on le sait, était alors colonel de ce beau régiment de chasseurs à cheval.

Isabey, qui n'avait pas entendu rentrer le premier consul, voyant

au bout de la galerie un personnage petit, svelte, revêtu de l'uniforme des guides, remarquant les deux épaulettes, prend ce personnage pour Eugène avec lequel il était fort lié et se dispose à lui faire une *surprise*. Adroit, léger et moelleux dans ses mouvements comme un vrai chat, il avance doucement sans faire même crier le parquet sous ses pas. Puis, prenant son élan, il saute d'un seul bond sur le premier consul et retombe à cheval sur son cou. Napoléon croit que la maison s'écroule, ou que le diable est venu l'étrangler. Il se relève, se dégage avec force de son étrange collier, qu'il jette à son tour sur le carreau et présente aux regards stupéfaits d'Isabey un visage qu'il ne s'attendait certes guère à trouver.

— Que signifie cette plaisanterie? lui dit-il d'un ton sévère.

— Je croyais que c'était Eugène, balbutia le bon jeune homme.

— Et quand c'eût été Eugène, répliqua le premier consul, fallait-il lui briser les épaules?

Et il sortit de la galerie.

Le bruit de cette histoire courut bientôt le monde, quelque soin qu'on prît de la cacher. Le premier consul avait trop le tact des convenances pour ne pas comprendre qu'il était le plaisant de l'aventure et qu'elle devait faire rire tous ceux qui l'apprendraient. Isabey le comprenait de son côté encore bien davantage, et tous deux auraient voulu en garder le silence. Mais soit que l'un, dans le premier moment de sa frayeur, ait été conter la chose à Eugène lui-même, soit que le premier consul ait dit dans son mécontentement quelques mots à M^me^ Bonaparte, l'affaire fut ébruitée.

Je sais bien que, peu de temps après, on dit que ce n'était pas vrai. En tous cas, si elle fut cause du départ d'Isabey et de son retranchement de notre troupe, je dirai que c'était une injustice et une injustice sans résultat, car bien certainement il faudrait être descendu en droite ligne et sans aucune mésalliance de Timon ou d'Héraclite pour ne pas rire à la pensée d'Isabey escaladant ainsi le premier consul.

J'avais beaucoup d'amitié pour le consul Cambacérès. Je la lui ai conservée lorsqu'il devint archichancelier de l'empire et cette amitié a résisté à l'absence, à l'éloignement et il l'a retrouvée de même lorsqu'il vint me voir à son retour de Hollande. Mais je ne puis m'empêcher de dire que sa maison avait le pouvoir de frapper d'une sorte de léthargie, provoquée par un air tout imprégné d'ennui que l'on respirait aussitôt que l'on mettait le pied sur le

perron de l'hôtel. Il était impossible cependant d'être plus poli, plus prévenant envers toutes les personnes qui allaient chez lui. Cette prévenance dans l'accueil se rencontrait, comme cela se voit toujours, jusque dans le suisse de la porte qui montre un bon visage au nez des chevaux, parce que le maître est poli et gracieux envers ses convives Je dois mieux qu'une autre parler de cette bienveillance générale de la maison du second consul.

Eh bien, malgré cela, c'était l'ennui le plus profond, une sorte de sommeil s'emparait de nos yeux, comme si l'on fût entré dans le palais de Morphée. Au surplus, Cambacérès n'était pas exigeant. A peine le café était-il pris qu'il vous voyait sans peine vous glisser derrière les groupes serrés de juges, de suppléants, de greffiers, d'employés à tous les parquets de la France, qui se seraient crus bien plus dignes d'être pendus que ceux qu'ils jugeaient tous les jours s'ils avaient manqué un samedi ou un mardi de faire leur révérence au second consul.

Que de figures originales ont passé devant mes yeux ! Que de mécomptes j'ai éprouvés ! Quelquefois j'entendais annoncer un nom bien fameux dans nos annales révolutionnaires. Je l'examinais. Je trouvais d'abord un extérieur repoussant. J'ai été souvent pendant tout le temps du dîner à côté du même personnage, et ce temps n'était jamais court chez Cambacérès. Je causais avec ce monsieur, je l'écoutais parler et je demeurais stupéfaite en trouvant une nullité complète dans l'énonciation de la plus simple des choses. Cela me surprit.

— Je dois me tromper, dis-je à Cambacérès un jour, après avoir exécuté pendant une demi-heure plus de balourdises qu'un homme n'en peut dire.

— Pas du tout, me répondit-il. La réputation de cet homme a été faite par le hasard. Il s'est trouvé à côté de l'occasion et, par une sorte d'instinct, il l'a prise aux cheveux. Mais à présent il n'est plus bon qu'à être greffier dans une justice de paix, et cependant il a de hautes prétentions, il veut être préfet. Ce moment est un de ceux qui nous donnent le plus de mal, ajouta-t-il. *Nous passons au crible.*

— Eh bien, lui dis-je après avoir regardé attentivement cet homme, voilà un ennemi pour le gouvernement consulaire ! Il est sot et il a l'air méchant. C'est un caractère à rancune.

Cambacérès prit son lorgnon — il n'y voyait pas à quatre pas — et se mit à rire après avoir considéré mon monsieur.

— Vous avez raison, me dit-il.

Cet homme a figuré dans la conspiration de George deux ans plus tard.

C'était un homme remarquable comme jurisconsulte, ainsi que tout le monde sait ; mais ce qui est moins connu, c'est qu'il était d'une rare amabilité. Il contait avec grâce et mettait dans sa narration un tour neuf et gracieux qu'on ne s'attendait guère à trouver dans les phrases sortant d'une bouche de pain d'épices comme la figure à laquelle elle appartenait. Cambacérès était un homme aimable enfin. On a beaucoup parlé de sa conduite pendant la Révolution. Je ne chercherai pas à l'excuser. Je n'aime pas les années sanguinaires auxquelles se rattache son nom. Je hais même tout ce qui peut les rappeler, mais je voudrais, quelque difficile que cela soit, que Cambacérès pût être justifié du reproche que peuvent mériter les hommes de cette époque. Napoléon n'aimait pas non plus 93 et j'ai entendu son opinion à cet égard, relativement à Cambacérès et à son fameux vote. Napoléon l'excusait en disant que la condamnation du roi une fois prononcée, l'intérêt de la France et surtout de Paris, était que la sentence fût exécutée aussitôt. Il était fortement contre la sentence par exemple, et cela bien avant qu'il eût la moindre pensée que sa cause à lui-même serait un jour celle des souverains. Et jamais je ne l'ai entendu prononcer le nom de Louis XVI sans qu'il y joignit l'épithète de *malheureux roi* ! Il disait seulement, je le répète qu'une fois la chose faite, c'est-à-dire la condamnation prononcée, le salut de la France dépendait de la conclusion de ce terrible drame. Mais il était contre cette même résolution « prise, disait-il, injustement envers un homme qui n'était coupable que du crime des autres ». Je transmets ici son opinion, parce que je pense que sur une matière aussi grave et qui tient d'aussi près à ses destinées, puisqu'elle influe encore sur celles de la France aujourd'hui même, après trente-huit ans d'intervalle, elle doit être pour nous d'un intérêt qu'il est difficile de décliner.

Mais tout en respectant beaucoup les opinions générales de Napoléon, parce que son vaste génie m'impose l'admiration et la docilité lorsqu'il s'agit de décider sur des sujets à une portée à laquelle ma faible vue ne peut atteindre, je me réserve le droit d'être moi-même dans des circonstances où mon cœur, mon âme servent de fanal à mon jugement. Ainsi donc il m'est impossible de partager son opinion lorsqu'il parle de la nécessité d'accélérer un évé-

nement déjà bien malheureux. Je laisse de côté toutes les considérations politiques, je n'en veux voir aucune. Que des hommes égarés par un fanatisme pur, un amour de la sainte liberté, aient été entraînés, comme Valazé, Vergniaud, Fonfrède, à donner leur voix dans le jugement de Louis XVI, ils étaient jeunes, enthousiastes, ils rêvaient une utopie et croyaient y arriver par un sacrifice, un holocauste dont ils gémissaient en l'offrant. Mais que d'autres, plus sérieux dans l'emploi de la vie, abusent du droit que Dieu leur a donné d'exercer leur pouvoir d'homme pour rendre irréparable la perte d'un infortuné, voilà ce qui me trouve sévère, voilà ce qui me trouble et m'afflige, car il m'est impossible de séparer cette pensée du jugement que je porte sur un homme que j'aime et dans lequel mon œil sans prévention a reconnu de grandes et belles qualités. Pourquoi les a-t-il ternies par une seule heure de sa vie ? On dit qu'il a eu de cruels remords. Oui, je le crois. Je crois que, dans la solitude silencieuse de ses nuits, il devait frémir lorsque trois coups venaient à sonner près de son lit ! Ils lui rappelaient cette veillée sinistre où, s'élançant à la tribune, il asséna le coup sur la tête de la victime en demandant l'exécution du décret de mort dans les vingt-quatre heures.

Sa figure était extraordinairement laide. Elle avait une expression unique dans son genre. Mais ce qui était plus original, c'est-à-dire moins connu — car le mot original ne lui va pas, il donne l'idée d'une chose piquante, et ce n'est pas cela ; c'est plutôt une chose habituelle à l'œil — je veux parler de son ensemble général. Cette démarche lente, régulière, cette parole accentuée par cadence, quoique méridionale, tout jusqu'au regard mettant trois fois le temps des autres pour arriver au même but, tout allait admirablement avec sa longue figure dans laquelle se trouvait un long nez, un long menton, et puis cette peau jaune sans nulle apparence qu'il y eût circulation d'une matière tant soit peu rouge sous son tissu cellulaire. Il existait ensuite autour de Cambacérès une conformité avec lui-même, dont certainement il est à croire que jamais il ne s'est occupé, mais qui ajoutait d'une manière fantastique à l'effet qu'il produisait. C'était la coupe et la couleur de son habit, la forme de sa perruque, ses manchettes, dans un temps où cela était tellement inusité, ainsi qu'un jabot, qu'il fallut en donner fort au long explication à la jolie M^me^ de V... le jour où elle lui fut présentée. C'était sa maison, ses salons remplis de gens qu'on ne rencontrait jamais que là. C'était sa personne elle-

même, se promenant gravement dans les galeries du Palais-Royal, qui alors était le palais *Égalité* et, par cette raison, recevait sous ses arcades toutes les personnes joyeuses ou tristes qui voulaient bien y venir. C'était, lui, Cambacérès, le second consul, ayant l'habit brodé, la manchette, la culotte courte, les bas de soie, le soulier ciré au verni anglais, fermé de la boucle d'or, le chef couvert d'une perruque à queue et recouvert d'un chapeau à trois cornes, bien planté, bien établi et narguant de là les titus et les petits chapeaux des incroyables.

Le premier consul avait quelquefois de l'humeur de ce qui lui revenait à l'égard de Cambacérès. Je l'ai vu même une fois en colère en écoutant la traduction d'un passage des journaux anglais. On ridiculisait le second consul et, du second au premier la distance n'étant pas longue, le journaliste ennemi ne l'avait pas regardée comme obstacle. Le premier consul frappa du pied et dit à Joséphine :

— Il faut te mêler de cela, entends-tu? Il n'y a qu'une femme qui puisse dire à un homme qu'il est ridicule. Si je m'en mêle, je lui dirai, moi, qu'il est fou.

Je ne sais si M^me^ Bonaparte a réussi à bien dire au consul Cambérès qu'il était ridicule. Mais ce que je sais, c'est que, tout en étant toujours un homme fort distingué par son savoir, sa politesse et ses dîners, il est toujours demeuré ce qui fâchait si fort le premier consul.

Il venait d'arriver à Paris un Portugais nommé don Alexandre de Souza, qui allait en ambassade à Rome ou bien qui en venait. Je ne me rappelle pas bien cette partie de sa position politique. Il me souvient bien mieux de celle dans laquelle je l'ai vu.

M. de Souza dînait un samedi chez le consul Cambacérès, et le général Mortier et Duroc y dînaient ainsi que nous. M. de Souza portait un magnifique habit de drap de Ségovie brodé en or dans une perfection que nous ne pouvons atteindre en France. Un jabot de fine batiste sortait d'une manière imperceptible par le haut de l'habit, à la mode anglaise et sur sa tête on voyait une perruque faite à *la Pitt*, pour bien mettre en principe que le Portugal était non seulement le très humble serviteur de l'Angleterre, mais encore qu'il serait bien fâché de ne pas être servilement celui du ministre.

M. de Souza était assis à table à côté de moi et de M^me^ Jolivet, femme d'un conseiller d'État. L'étranger voyageur, malgré toutes

les politesses dont il était comblé, ne se livrait pas le moins du monde. Il était phlegmatique par *raisonnement* dans la maison où il se trouvait. L'ennui qu'il paraissait éprouver sur cette terre républicaine se communiquait autour de lui sans faire néammoins participer à sa nature. J'étouffais des bâillements en répondant à quelques questions assez ridicules et j'étais bien loin de me douter que le dîner se terminerait plus gaiement lorsqu'un incident que Cambacérès n'avait, certes, pas mis sur le menu de son maître d'hôtel, changea la tournure que prenaient les choses. Il était temps, car avec le *gourmage bonhomme* du second consul, d'un côté, et le *gourmage courtisan* de M. de Souza de l'autre, c'était pour tourner à la mort.

Le consul Cambacérès avait depuis longtemps mis sa maison sur un pied respectable de représentation. Ses domestiques avaient tous la grande livrée des consuls et les maîtres d'hôtel avaient eu dans le commencement des habits noirs habillés, comme les valets de chambre et les huissiers. Mais depuis quelque temps Cambacérès avait augmenté de magnificence et ses maître d'hôtel portaient un habit de drap marron avec des boutons guillochés en or. Cette remarque est de rigueur pour l'intelligence de ce qui suit.

Il y avait toujours deux services chez le second consul, et comme chaque service se composait de dix-huit ou vingt entrées ou entremets, on conçoit que le bras du maître d'hôtel passait et repassait bien des fois entre chaque convive pour enlever les plats. Lorsqu'il arrivait à Junot, à Duroc ou bien au général Mortier, par exemple, il passait entre eux et non par-dessus. Mais M. de Souza était tellement petit, qu'on ne pensait seulement pas qu'il se trouvât là. Le premier service fut enlevé sans événement mais l'entremet fut plus orageux. En passant au-dessus du Portugais, l'*officier de bouche* rase d'un peu trop près la tête de l'étranger, l'un des boutons guillochés du parement de son habit, qui se trouvait défait, accroche la perruque de l'ambassadeur dans le toupet *à la Pitt* et, ramenant le couvre-chef, avec un gros nougat qu'il avait été chercher, le maître d'hôtel laisse M. de Souza comme un enfant de chœur de cinquante ans.

Il est impossible de rendre le changement subit de la physionomie de cette petite figure sèche et morose, devenant tout à coup effarée, anxieuse et, par conséquent, tout à fait bouffonne, le coup de théâtre fut rapide, mais il eut un effet complet. Cependant tout

le monde se serait encore assez décemment comporté, si M. de Souza s'était levé de table pour aller remettre tranquillement son gazon dans la pièce voisine ; mais au lieu de suivre sa perruque dans son ascension, il se mit à regarder où elle pouvait être et ce qu'elle était devenue ; pour y parvenir il regardait en l'air, et, s il faut dire la vérité, la perruque avait été comme tirée par un hameçon ; personne n'avait vu comment elle avait ainsi changé de place et ce ne fut qu'après avoir fait quelques pas que le maître d'hôtel lui-même s'aperçut de son larcin involontaire. Pendant le court espace de temps employé par M. de Souza à chercher en l'air du côté du lustre, comme si la perruque avait pris son vol, les yeux de trente personnes qui n'avaient aucune raison pour être bienveillants, s'attachèrent sur cette figure effarouchée et finirent par lui donner un embarras qui acheva de le rendre burlesque. Il voulait être digne dans son infortune et crut imposer probablement beaucoup, en disant au maître d'hôtel qui venait en toute hâte s'excuser.

— Monsieur, voulez-vous me rendre ma perruque !

Et il se mit en devoir de la replacer. Mais le trouble où il était, quoiqu'il fît le brave, l'empêcha de bien juger de la place qu'il fallait donner à la huppe *à la Pitt,* et voilà la perruque remise à la grâce de Dieu et pour mon éternelle joie tout à fait de travers, de manière que la huppe se trouvait juste à l'oreille droite. J'avais évité de regarder mon mari et surtout le général Mortier, j'étais sûre d'éclater. Mais enfin, il fallait ou mourir ou rire, c'était un vrai supplice. Il paraît que ce besoin dominait tous les convives, car aussitôt que l'éclat que je contenais à grand'peine fit enfin explosion, un rire fou, inextinguible, partit de tous les coins de la table. Mais celui qui était au-dessus de tous les autres fut le général Mortier. Enfin cela vint au point qu'il fut obligé de se lever de table. Junot le suivit et j'avoue que ce ne fut qu'avec le secours de toute ma raison que je pus modérer cette joie folle produite par la vue extraordinaire de M. de Souza. Enfin sa voisine, M^me^ Jolivet, avec cette autre figure que nous lui avons tous connue et qui n'avait nul besoin de n'avoir pas de perruque pour être extraordinaire, lui dit avec une expression encore plus maussade que de coutume, parce qu'elle avait de l'humeur de l'incivilité de son voisin qui ne lui avait pas adressé une seule parole depuis qu'il l'avait conduite à table :

— Monsieur, votre perruque est de travers.

Et tout en lui disant cela d'un ton bourru, pour l'obliger elle porta la main à la tête du petit homme, qui fit un bond qui faillit me jeter à terre.

Toute cette petite scène est longue à décrire et tout s'est passé en deux minutes. Pendant ce temps-là le second consul, dont la vue était presque celle d'un quinze-vingts, n'avait pas pu juger de la bouffonnerie de la chose. Il se contentait de lorgner très attentivement. Seulement, lorsqu'il sut ce que c'était, il fit des excuses sans nombre à M. de Souza, que j'entendais souffler de colère comme un requin, tout en s'inclinant pour répondre que ce n'était rien. Mais la malheureuse perruque était toujours de travers, malgré les soins officieux de Mme Jolivet, et les révérences de M. de Souza n'en étaient que plus bouffonnes. Mais c'était surtout son sérieux qui augmentait le comique et diminuait la dignité du caractère d'étranger que nous aurions respectée s'il avait seulement voulu rire un moment avec nous. Il ne nous plaît pas d'être *narqués*, mais faire *foin* de notre gaieté, oh ! nous ne le pardonnons pas, c'est un crime !

Puisque j'ai parlé du général Mortier, il faut que j'achève de tracer un portrait *ami*. Le général Edouard Mortier, à l'époque où je l'ai connu, en 1800, avait l'âge de tous les officiers généraux de l'armée. Cet âge, à peu d'années près, était le même pour tous, et cela est tout simple, parce que la même époque vit partir de leurs foyers et entrer au service les jeunes gens qu'embrasaient l'amour de la patrie et le désir de la défendre.

Il logeait dans un grand hôtel, rue des Capucines, avec sa femme, sa belle-sœur et toute une jeune famille intéressante. Il y avait dans la même maison Mme César Berthier dont le mari était sous les ordres du général Mortier.

Le général César Bertier, frère du ministre de la guerre, pouvait être un fort bon militaire, un bon sabreur, je ne me mêle pas de ces jugements-là. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il avait une fort gentille et fort aimable femme qu'il rendait malheureuse avec si peu de mystère, que j'en parle ici tout aussi naturellement que lui-même en parlait devant moi, qu'il connaissait à peine. Mme César Bertier était sœur de Mme Léopold Bertier.

Les deux frères étaient différents dans leurs manières. Léopold avait plus d'aménité dans le langage et plus d'intention de plaire que César. Il ne paraît pas cependant qu'il ait eu beaucoup de pouvoir sur le cœur de Mme Léopold, car elle divorça avec lui pour

épouser le général Lasalle, le plus amusant comme le plus brave des *hussards mauvais sujets*. Léopold avait de l'esprit, César en avait peu et la bredouillerie, la brusquerie de sa parole altéraient encore ce qu'il en avait.

La réputation militaire du général Mortier n'a nullement besoin de ma plume pour que son lustre soit dans toute sa pureté. L'estime que j'ai pour lui me fut d'abord inspirée par mon mari. Junot portait une haute considération au général Mortier. Il tenait en grande estime et son caractère civil et ses talents militaires. Sa probité et son honneur s'alliaient avec ses autres qualités. Quelquefois Junot qui était rétif au frein et ne savait obéir qu'à un seul homme, se trouvait en discussion avec son chef. Cela le désolait. Souvent, je le voyais repentant après avoir écrit une lettre et, avec la noble franchise de son caractère, la désavouer le moment d'après. Eh bien, j'ai été constamment témoin de la bienveillance de caractère du général Mortier. Quoique jeune, il l'était moins que Junot et cette légère différence l'autorisait seulement à lui faire en riant quelques remontrances fraternelles et à lui épargner auprès du premier consul quelques désagréments provoqués par sa tête chaude et grandement accrédité par des hommes comme Bourrienne, Fouché et quelques autres, qui, par leur position près du premier consul, arrivaient directement à son oreille pour nuire à tous ceux qu'il aimait. Le général Mortier pouvait beaucoup par sa place et jamais il n'a été nuisible à qui que ce fût.

CHAPITRE XX

Le général Mortier. — Portrait ami. — Paix de Lunéville et joie générale. — Etat des partis. — Bonaparte abandonne celui de la Révolution. — Menaces et surveillance. — La police de Junot et celle du premier consul. — M. de Cobentzel. — Histoire contée par Bonaparte. — La comtesse d'Escarbagnas et l'Imperatrice de Russie. — Le Vaudeville se remet à chanter. — Des larmes au rire. — M. de Spengporten. — Le charme de Mme Récamier. — Les étrangers reviennent. — Leurs appréhensions. — La princesse O'''. — Les mystifications. — Les membres de l'Institut chez la princesse.

Une suite continuelle de nos triomphes avait enfin déterminé l'Autriche à conclure la paix. Elle fut signée à Lunéville (1) par le comte Louis de Cobentzel pour l'empereur d'Allemagne et le corps germanique d'une part, et par Joseph Bonaparte au nom de la république française, qui alors pouvait encore se dire une et surtout indivisible. Tout ce qui avait fait partie du congrès vint à Paris afin d'y prendre part aux fêtes que le premier consul ordonna, pour que le peuple pût à son gré témoigner sa joie et commencer un mouvement, une circulation d'argent qui devait alimenter le commerce en faisant travailler cette foule d'ouvriers qui, au nombre de plus de cent mille individus, n'existent dans Paris que par le travail de leurs mains, acheté par la classe supérieure, et dont le travail, qui ne consiste souvent qu'en objets de luxe, est cependant composé de choses dont cette classe ne pouvait pas, à cette époque, se passer, plus que l'autre ne pouvait se passer de pain. Les fêtes que le gouvernement donnait étaient un signal non seulement pour Paris, mais pour le reste de toute la France, de bals, de dîners, de réunions de tous les

(1) 9 février 1801.

genres. Il en résultait dans Paris, à cette époque, une vie, un mouvement qui du reste ne s'est arrêté qu'en 1814. Chaque jour on avait dix invitations pour occuper sa soirée. Le luxe oriental, que depuis l'empereur exigea dans sa cour, n'était pas encore connu. Mme Bonaparte, qui possédait dans une réelle perfection l'art de se bien mettre, donnait l'exemple de la plus extrême élégance. Rien n'était charmant à voir comme un bal à la Malmaison, composé de cette foule de jeunes femmes que la famille militaire du premier consul venaient de mettre dans le monde et qui formaient dès lors, sans qu'elle en eût encore le nom, la cour de Mme Bonaparte. Toutes étaient jeunes. Beaucoup étaient jolies, et je n'en connais qu'une seule qui fût laide au point de mériter cette épithète. Et lorsque cette belle troupe était vêtue de robes de crêpe blanc, garnies de fleurs, coiffée de guirlandes aussi fraîches que le teint de ces jeunes visages riants, gracieux, et beaux de gaîté et de bonheur, c'était un charmant et remarquable coup d'œil de voir la danse animée et joyeuse dans ces salles que parcouraient en même temps le premier consul et les hommes avec lesquels il pesait les destinées de l'Europe. Les toilettes se renouvelaient souvent. Aussi la première année du consulat n'était pas écoulée que les villes manufacturières de la France refleurissaient et devenaient de nouveau l'honneur de la patrie. Sans doute les hommes en place accumulaient de moins grosses sommes ou achetaient moins de rentes, mais les marchands vendaient, les domestiques étaient placés, les ouvriers étaient occupés, parce que, lorsque dans un hiver il y avait huit mille, dix mille bals dans Paris, cinq ou six mille dîners, il suivait tout naturellement, de cette manière de vivre, que les marchands de soieries avaient vendu un million d'aunes de satin ou de florence, du crêpe et du tulle en proportion, que les cordonniers faisaient des souliers. Enfin toutes les branches de commerce se trouvaient plus heureuses, car, pour la toilette d'une femme élégante, le fleuriste pour les fleurs, le coiffeur et la couturière pour leur industrie, le parfumeur pour ses gants, ses éventails et ses essences, sont également appelés à y concourir. L'argent qui leur sera donné passera en grande partie de leurs mains dans celles des ouvriers qu'ils emploient. Il en est de même dans la classe plus élevée du commerce, les bijoutiers, les orfèvres, les marchands de porcelaines, de cristaux, les tapissiers, les ébénistes, toute cette immense partie de la population de la grande ville, tout cela est

plus heureux quand la classe supérieure reçoit du monde et dépense sa fortune honorablement. J'ai vu le bonheur du peuple des faubourgs au temps où il était occupé et lorsque, dans sa laborieuse vertu, il ne demandait pour être paisible que de l'ouvrage, et il lui était abondamment fourni. C'est peut-être la partie la plus riche en vertus, la plus noble en sentiments, que la classe ouvrière à Paris. Jamais, dans le cours de la Révolution, elle ne s'est soulevée que forcée par le malheur ou par la faim.

La faim, le plus impérieux de tous les besoins! celui qui rend aveugle et sourd à toutes les considérations, et ne produit que les fruits semés par un gouvernement imprévoyant : le désespoir et la révolte.

Mais à l'époque à laquelle nous sommes maintenant dans ces Mémoires il n'en allait pas ainsi, tout prospérait. La paix de Lunéville (1), comme je viens de le dire, avait été signée et la gloire que le premier consul répandait sur la France, en lui assurant pour limite le Rhin jusqu'au territoire hollandais, était vivement sentie par une nation reconnaissante. Les cessions stipulées à Campo-Formio entre le général Bonaparte et le même plénipotentiaire, M. le comte Louis de Cobentzel (2), y furent confirmées de nouveau. Tout était gloire pour nous.

A tous ceux de mon âge je dirai : « Rappelez-vous. » Aux plus jeunes, je dirai : « Étudiez l'histoire du temps passé et comparez-la à celle de nos jours. » Alors nous trouverons la France environnée, sous le consulat et l'empire, d'ennemis acharnés, excités par la vengeance et la haine, contraints à la paix. Mais, lorsqu'ils la signent, c'est avec une main cachant derrière leur dos et la torche et le poignard. Non seulement ces ennemis entourent la France du couchant au levant et du nord au midi, mais dans son intérieur elle renferme des éléments de mort et de destruction. Il faut détruire, pour parvenir à un but, le gouvernement ferme et vigoureux qui vient de s'établir. Les successeurs de Babœuf sentent qu'aujourd'hui il faut autre chose pour ramener les beaux jours anarchistes, que de monter à cheval et de s'en aller au camp

(1) C'était, comme on le sait, la cession des Pays-Bas à la France ; le duché de Milan, Mantoue, Modène, à la république Cisalpine, et les îles Ioniennes à la France.

(2) C'est M. le comte Louis de Cobentzel qui était le plénipotentiaire pour l'empereur d'Allemagne, au traité de Campo-Formio.

de Grenelle ou à tout autre, en criant : « *Vive la liberté !* » Les royalistes qui ont une plus grande capacité que cette foule révolutionnaire qui ne veut que le trouble, jugent encore plus certainement que le général Bonaparte est en ce moment le plus grand obstacle au retour de leurs maîtres. L'Angleterre, l'Autriche la Prusse et la Russie voient à cette heure au pouvoir un homme qui jusqu'alors les a vaincues sans avoir l'autorité exclusive.

Que fera-t-il donc maintenant qu'il a la puissance ? C'est ainsi que par TOUS le premier consul est considéré comme un obstacle à la volonté de chacun en particulier. Son ascendant, tout en ayant prévalu, est redouté et attaqué. Le seul parti qui sache l'apprécier est précisément celui dont il se méfie le plus et qu'il redoute, tandis que lui-même sorti de ses rangs, lui-même fils de ce parti, il aurait multiplié sa force au point d'en faire le levier du monde, s'il se fut rallié à ce parti, qu'il eût accepté son amour et justifié sa confiance. Ce parti était celui de la Révolution, restes infortunés du parti républicain ; mais républicain pur et sans rien de ces idéologies terribles dans leurs essais, plus terribles encore dans leur résultat. Le général Bonaparte influencé par ses souvenirs (1), peut-être par une autre cause que je n'ose deviner, fit la faute immense d'abandonner son plus ferme appui. Cette faute lui fut comptée bien cher !

Mais je m'éloigne de mon sujet. Je dois revenir à cette époque que je retraçais à l'instant où la France, couronnée tout à la fois de lauriers et d'oliviers, n'en était pas moins entourée d'ennemis voulant sa perte, et cherchant à ébranler, à renverser le colosse qui déjà lui communiquait ses forces.

C'est ainsi que de toutes parts le danger s'infiltrait en France, et s'y présentait sous toutes les formes. Il tentait le passage par toutes les voies. Peu lui importait pourvu qu'il atteignît Bonaparte. Est-ce donc un crime à lui lorsqu'il avait en son âme cette ferme conviction que la France était convoitée comme une proie par tous les vautours qui planaient autour d'elle et que lui SEUL pouvait la sauver dans ce pressant danger? Est-ce donc un crime à lui d'avoir fait jouer tous les ressorts que la puissance lui donnait alors? Il fallait prévenir le partage de la France. Il était arrêté,

(1) Tous ses généraux, la plus grande partie des officiers supérieurs de l'armée, jusqu'aux colonels et chefs d'escadrons, avaient acquis leurs grades dans les guerres de la Révolution, et leur opinion était connue.

il était immanquable, il devait avoir lieu si la coalition était entrée en France en 1799. Nous étions épuisés à cette époque fatale ; le vertige tournait encore nos têtes. Nous avions une infamie habituelle, une honte sanglante qui devait nous rendre de facile conquête pour qui alors aurait bien voulu nous prendre. Mais 1814 nous trouva retrempés, et cent victoires glorieuses faisaient peur à qui voulait mettre la main sur nous.

Une extrême surveillance était donc d'absolue nécessité dans ces temps orageux. Et M. de Bourrienne, que sa position près du premier consul mettait plus qu'un autre en mesure de tout considérer d'un œil impartial, s'il l'eût voulu, ne peut prononcer un tel jugement sur l'organisation que le premier consul forma en 1800, et surtout en 1801 après la machine infernale.

Certes je suis loin de chercher à faire l'apologie, à défendre même ce système inquisitorial qui s'établit sous l'empire et par les soins de Fouché. Honte éternelle sur lui ! Non jamais ma voix ne s'élèvera sur un tel sujet que pour prononcer anathème sur tout ce qu'il a d'infâme. Il a produit des crimes inconnus jusqu'à lui, il a provoqué des sentiments, des passions dont l'odieux était considéré comme fable. On a vu des hommes portant les insignes de l'honneur, plus coupables que le brigand dont on se méfie, violer l'entrave sacré de la loi à l'abri de l'impunité. Rien ne peut excuser les indignités commises lorsque le système despotique une fois établi, les esclaves les plus volontaires crurent de leur devoir de lutter de bassesse et de cruauté.

Que d'actions commises au nom de l'empereur, tandis qu'il ignorait quelquefois l'offense de la victime (1) ! Mais faut-il donc abuser de la connaissance que nous avons de quelques turpitudes pour intervertir l'ordre des temps, pour accuser qui n'est pas coupable?

Junot n'était chargé d'aucune police. Il savait beaucoup de faits, d'événements, parce que le commandant militaire d'une grande ville doit chaque matin recevoir un rapport sur l'état intérieur, et sur l'ordre ou le désordre. Le commandement de Berne, celui de New-York, de Philadelphie sont dans la même obligation. La police de Paris ne concernait Junot en aucune façon. C'était M. Dubois qui en était chargé et qui, certes, s'en acquittait de manière

(1) Des scellés enlevés sans les formalités requises. Je raconterai cette histoire plus tard. Elle m'est personnelle.

à n'avoir nullement besoin d'un surveillant. Seulement, je le répète, la police militaire que l'état-major de la place était chargé d'exercer, ouvrait à Junot une infinité de portes par lesquelles bien souvent il ne regardait même pas. Que de fois j'ai vu de ces rapports faits par le vieil adjudant de place Laborde et que Junot faisait transcrire pour en enlever quelques noms, quelques mots, pouvant compromettre ceux qu'ils concernaient, et n'étant d'aucune importance pour la sûreté du premier consul ! Je citerai à ce sujet une petite anecdote.

Une femme fort importante dans la bonne société se trouva compromise à l'époque d'une conspiration sous le consulat. Je ne me rappelle pas bien si c'était celle de la machine infernale ou bien celle de Chevalier. Le fait est seulement que cette femme, parfaitement innocente, se trouva compromise par l'étourderie d'un jeune fou qui alla lui demander asile. Le jeune homme était lieutenant dans le régiment du colonel Fournier. Il était fortement compromis et, loin de le faire connaître à la personne qu'il compromet en lui confiant son sort, il lui cache le motif politique de sa proscription. La gendarmerie était sur ses traces. Elle l'eut bientôt atteint et le prit sous *l'aile* de Mme de Montesson, car telle était sa protectrice. Aussitôt qu'elle sut la vérité, elle s'empressa de prier Junot de passer chez elle. Le premier consul la considérait beaucoup. Mme Bonaparte l'aimait. Elle-même voulait mériter la bienveillance qu'on lui témoignait et la pensée qu'elle pouvait voir son nom dans une affaire dont les tribunaux auraient à connaître lui parut fort pénible. Junot vit aussitôt qu'elle n'avait en effet aucun tort. Le rapport fut changé et le nom de Mme de Montesson n'y parut même pas, attendu qu'il était inutile qu'il y fût. Le jeune homme était arrêté, voilà ce qu'il fallait. A quelque temps de là le premier consul demanda à Junot :

— Dans quelle maison le jeune lieutenant du douzième fut-il arrêté ?

Junot fut d'abord interdit, mais il se rappela qu'il avait fait mettre sur le rapport qu'il avait été pris se promenant dans les Champs-Élysées. Il le dit au premier consul. Ce dernier se mit à rire.

— Tu n'as pas une bonne mémoire, Junot, lui dit-il en lui tirant l'oreille.

Et alors Junot n'eut pas peur.

— C'est chez Mme de Montesson qu'il a été arrêté.

Puis cessant de rire :

— Mon cher Junot, tu as fort bien fait d'écouter la demande de Mme de Montesson. C'est une femme que je considère. Tu pouvais donc très bien te dispenser de mettre son nom dans ton rapport, mais il fallait ne pas l'oublier et me le dire verbalement.

Ici l'on reconnaît le caractère de Napoléon, qui voulait toujours TOUT savoir, et se blessait du moindre mystère. Junot voulut connaître celui qui était son dénonciateur. C'était Fouché.

Le comte Louis de Cobentzel, qui venait de signer, à Lunéville, le traité de paix avec l'Autriche, était le plus grand amateur de spectacles, de fêtes, de divertissements joyeux que j'aie rencontré de ma vie. Certes, l'empereur, son maître, avait habilement choisi en le nommant pour signer un traité de paix. Il aurait volontiers demandé à connaître les plans des fêtes ordonnées, pour en jouir d'avance, en donnant son avis sur les préparatifs. Je le voyais fort souvent, et comme il aimait passionnément le spectacle et que j'avais une loge à chaque théâtre, il préférait y venir avec moi et Junot, *en polisson*, comme il le disait, que d'aller s'ennuyer en grande représentation dans la loge du ministre des affaires étrangères.

Un soir le premier consul nous raconta que M. de Cobentzel avait fait construire un petit théâtre dans le palais de l'ambassade d'Autriche à Pétersbourg, et l'on pense bien que c'était surtout pour y jouer lui-même. On était en l'an de grâce 1796, tout au milieu des victoires répétées du général Bonaparte en Italie, lesquelles victoires le même comte Louis de Cobentzel devait quelques mois après aller lui-même sanctionner à Campo-Formio. Un jour l'ambassadeur d'Autriche devait jouer le rôle de la comtesse d'Escarbagnas. L'impératrice devait venir à la représentation, et le comte-*comtesse* s'était habillé de fort bonne heure pour être prêt à monter en scène aussitôt que la czarine serait entrée dans la salle. Elle arrive, on cherche l'ambassadeur. On ne trouve *ni lui ni la comtesse :*

Agnès et le corps mort s'en sont allés ensemble.

Enfin, après bien des recherches, on finit par découvrir le comte dans son cabinet, mais en pouf, en culotte et en souliers à talons. Il était dans une telle fureur qu'il pouvait à peine articuler cette seule phrase : « Pendez-moi ce coquin-là ! »

Et il montrait un homme qui priait tous les saints du paradis,

parce qu'il se croyait avec un fou. Le fait, c'est que cet homme était un courrier de Vienne, venu en toute hâte pour apporter à l'ambassadeur d'Autriche des dépêches fort importantes avec l'ordre spécial de ne les remettre qu'à l'ambassadeur lui-même (1). Ce courrier était un jeune homme attaché depuis peu aux affaires étrangères et ne connaissant nullement le comte de Cobentzel, qu'il n'avait même jamais vu. Il arrive, il était sept heures du soir ; le comte venait de terminer sa toilette de Mme la comtesse d'Escarbagnas et n'attendait que l'impératrice pour monter en scène. Il se regardait complaisamment dans une grande glace qui lui donnait le reflet d'une figure dont peut-être la seconde ne s'est jamais vue depuis, souriait à ce visage hétéroclite, ajoutait une mouche, jouait de l'éventail, élargissait encore ses paniers et répétait les passages les plus marquants de son rôle. C'est alors qu'on vint lui annoncer l'arrivée du courrier de Vienne. Il répondit qu'il le verrait le lendemain matin que, quant à présent, il était bien autrement occupé ; qu'il lui conseillait de s'aller coucher et au lendemain les affaires.

Mais le jeune homme était un nouveau venu dans la partie, il faisait son devoir en conscience. Son ordre portait de faire diligence et d'arriver à Pétersbourg, à quelque prix que ce fût, tel jour avant minuit. Ce jour c'était celui où il se trouvait. Il était arrivé et il voulait parler à l'ambassadeur. Il le dit très haut et fit du bruit. Un des secrétaires de l'ambassadeur fut le dire à M. de Cobentzel.

— Ah çà ! que veut donc cet entêté-là ? Il a donc le diable au corps ? Eh bien ! faites-le entrer.

Le secrétaire d'ambassade, accoutumé aux folies de son ambassadeur, ne fit pas un seul instant la réflexion qu'il fallait prévenir l'homme qu'il introduisait dans un cabinet, en lui disant : « Voilà M. l'Ambassadeur », et qui se trouve en face d'une femme habillée comme les portraits de ses grand'mères, qui s'avance vers lui en minaudant et qui, tout en mettant une mouche sur une grosse joue couverte d'un pied de rouge, lui dit, en avançant l'autre main :

(1) Catherine II n'avait nul scrupule de violer non seulement le secret des lettres de ses sujets, mais cette inquisition ou plutôt ce vil espionnage s'étendait sur les étrangers et même sur les ambassadeurs, malgré leur caractère diplomatique, bouclier sacré défendant de toute injure, même chez les peuples les plus sauvages. M. de Bausset, ambassadeur de France, eut gravement à se plaindre de cette atteinte au droit des gens.

— Eh bien, monsieur, voyons les fameuses dépêches !

Le courrier se retourne au lieu de répondre, car il veut l'explication de l'étrange spectacle qui s'offre à lui. Mais le secrétaire est sorti après l'avoir introduit, la porte est refermée et il se trouve seul avec la burlesque vision.

— Je veux parler à l'ambassadeur, s'écrit le jeune homme dont la tête, échauffée par la fatigue de plusieurs jours d'une course rapide, est au moment de se perdre en voyant un masque se jeter sur le paquet ministériel et tenter de le lui arracher en criant :

— Le voilà, l'ambassadeur ! C'est moi qui suis l'ambassadeur !

Et il le tirait à lui de toutes ses forces.

Le jeune Viennois était robuste. Il tint ferme et défendit le dépôt qui lui était confié. Mais, commençant à s'effrayer, il appela au secours, voulant toujours son ambassadeur et refusant opiniâtrément de le reconnaître sous cette mascarade. C'est en vain que le comte de Cobentzel courait après lui dans le cabinet, en lui expliquant pourquoi il avait mis ce jour-là sa belle robe de brocart et sa jupe de gros de Tours, l'autre aurait plutôt compris du grec. Enfin, le comte désespéré lui dit :

— Eh bien, tu vas le voir, entêté, ton ambassadeur !

Et passant dans sa chambre à coucher, il se fit ôter sa robe et sa jupe et revint trouver l'obstiné courrier en bas de soie blancs, souliers à talons, culotte noire et pouf en tête. C'était vraiment bien une autre affaire que mon uniforme de dragon et mes souliers blancs. Aussi le jeune courrier, persistant plus que jamais à croire que cet homme était fou, retint encore plus fortement le paquet impérial et l'ambassadeur se fâcha sérieusement. Ce fut alors que pour achever de le mettre en fureur, on lui annonça l'arrivée de l'impératrice. Le secrétaire d'ambassade expliqua au courrier diplomatique tout ce que la scène qui venait de se passer avait d'étrange et le détermina enfin à remettre au comte Louis de Cobentzel les dépêches dont il était chargé. Le comte les lut et, certes, elles faisaient un singulier prologue à la comédie qui allait être jouée. On lui annonçait que Beaulieu et Wurmser n'avaient pas un meilleur sort sur le Tessin que le prince Charles sur le Rhin. Le général Bonaparte, alors âgé de vingt-six ans, s'emparait de l'Italie, n'ayant avec lui que trente-six mille Français et battait le général Beaulieu malgré et peut-être bien à cause de ses soixante-seize ans, quoiqu'il eût cinquante mille hommes sous ses ordres. On prévenait aussi l'ambassadeur qu'il était de

la plus haute importance de faire enfin déterminer la czarine à effectuer ses promesses et à mettre à la disposition des puissances ennemies de la France les armements de terre et de mer qu'elle promettait depuis si longtemps. On recommandait à l'ambassadeur de ne pas perdre une seule minute en retards inutiles, pour communiquer les nouvelles importantes à l'impératrice et aborder en même temps la question de l'armement.

Il n'y avait pas moyen de reculer devant un tel ordre. Le comte de Cobentzel le sentit, et je puis dire douloureusement. Mais le curieux de l'affaire, ce fut la façon dont il s'en tira. Il fit demander le ministre d'Angleterre, qui était, autant que je puis me le rappeler, le chevalier Withworth. L'Angleterre était alors au moment de signer avec la czarine un traité de subsides et d'alliance avec la Russie. L'Autriche avait un intérêt intime à ne rien faire qui blessât la Grande-Bretagne et malgré toute la capacité de M. le comte de Cobentzel, il était bien aisé de montrer une sorte de déférence à son noble confrère.

Mais pour avoir une juste idée de cette entrevue, quelque rapide qu'elle ait été, il faut avoir connu les deux personnages. L'un, lord Withworth, était grand, parfaitement beau et bien fait, et avait une tournure et un visage de la plus noble distinction. Je n'ai jamais connu d'homme représentant mieux que lui un état grand, prospère et impertinent. Toujours magnifiquement vêtu, même à la cour consulaire, on doit penser de quelle recherche il devait user à celle de Catherine II, dont le luxe oriental était presque magique.

Ce fut donc un étrange contraste à opposer à M. de Cobentzel, dont certes beaucoup d'entre nous se rappellent aujourd'hui la figure et la tournure un peu burlesques, le tout embelli, pour la joie de ceux qui étaient présents à cette conversation, de l'agrément du costume de la comtesse d'Escarbagnas.

Lord Withworth reçut la communication de M. de Cobentzel avec la froideur polie qui lui était habituelle et, l'engageant à ne pas faire attendre l'impératrice, il fut la rejoindre pour lui expliquer la cause d'un retard qui n'était pas explicable à moins de dire la vérité. Je crois, sans en être bien sûre, que l'impératrice, dans son impatience d'apprendre plus en détail les nouvelles seulement ébauchées par l'ambassadeur d'Angleterre, fit demander le comte de Cobentzel et qu'il arriva avec sa robe, son pouf et ses paniers dans le cabinet où elle le fit appeler. Mais je ne puis l'affirmer.

On pense bien que le jour où le premier consul parla à M. de Cobentzel de son histoire de la comtesse d'Escarbagnas, ce ne fut pas d'une manière aussi détaillée que je viens de l'écrire. Il la rappela seulement comme gaîté. Et je crois qu'il connaissait bien l'homme, car je ne m'aperçus pas que M. de Cobentzel en fût le moins du monde embarrassé.

C'est une chose remarquable que le changement qui s'est opéré dans les petits théâtres de Paris. Ce changement tient particulièrement à l'époque. C'est aussi une partie de la littérature que les vaudevilles et les opéras. Quant aux pièces d'un ordre plus relevé, la chose ne fait pas un doute. Il est donc essentiel de faire observer les nuances d'abord, puis le changement absolu survenu dans la littérature théâtrale depuis 1799. Sans doute, nous venions de passer par des épreuves bien difficiles. Mais ce n'était qu'une effrayante fantasmagorie, un cauchemar fatigant, et nous n'épousions aucune des positions qui s'offraient fugitives à nous. Lorsqu'elles devinrent plus riantes en 1800, 1801 et 1802, nous nous retrouvâmes dans l'état heureux que nos pères connaissaient et que nous aspirions à partager. Le Vaudeville se remit à chanter, mais il reprit son couplet, son refrain interrompu et n'alla pas se mettre en quête pour trouver des sujets dans Plutarque et Tite-Live et dans les *Causes célèbres*.

Je sais bien qu'après tant de secousses, après des scènes dont la gravité se communique aux nourrices et aux *mies* et rend chaque jour le sourire plus rare même sur les lèvres de l'enfance, il faut que la littérature du théâtre, comme la haute littérature, nous donne des émotions capables de remuer l'âme engourdie sous les coups d'affections véritables ; et souvent les horreurs qu'un journal du matin vous ont fait connaître vous font paraître bien fades la potence, les chevalets et même la roue de Mandrin. Je sais tout cela, mais je n'en dirai et je n'en répéterai pas moins que la chose est fâcheuse. Jusqu'à ce jour — il faut remarquer ce fait fort important — jusqu'à ce jour, nous avons toujours ri. N'importe dans quelle position, notre caractère, que nos envieux appelaient léger, ce caractère dominait tous les périls, narguait tous les dangers et riait au nez camard de la mort (1). Certes, les trois années de

(1) Je trouve qu'à cette époque désastreuse cette gaieté courageuse et presque insouciante était coupable. C'est à ce calme des victimes que leurs bourreaux devaient leur plus grande force. Un homme de ma connaissance, assez mal-

la Révolution sanglante appelée les révolutions de 93 nous devaient apprendre à pleurer, ou il fallait y renoncer. Et en descendant les marches du tribunal révolutionnaire et sur les planches sanglantes, M. de Champcenetz demandait *si l'on pouvait se faire remplacer, comme à la garde nationale, pour vingt-quatre heures seulement.* Or donc, on riait sous les haches rougies de sang. On riait, comme la victime dormait à Venise sous les fers brûlants qui interrompaient son sommeil. Le Français doit rire pour vivre, comme l'homme doit dormir et manger Ah ! qu'il faut qu'ils soient profonds, les malheurs qui l'ont ainsi changé ! Car il ne rit plus, le joyeux Français, et s'il eut jadis des journées heureuses *et plaisantes*, son soleil de gaieté est couché... Quand doit-il se relever ?

A l'époque de 1801, tous les étrangers qui arrivaient alors en France, à Paris, me faisaient cette remarque avec une sorte de respect, du moins ceux dont l'esprit leur faisait comprendre la vérité du caractère national français. Je n'ai vu que les Anglais persister à juger notre gaieté par un côté mauvais.

Le premier effet de l'impression favorable qui ramenait à nous le souverain le plus puissant de l'Europe fut d'établir une voie de communication entre le cabinet des Tuileries et celui de Pétersbourg. Paul envoya le général Sprengporten en France, avec une lettre de remerciement pour le général Bonaparte, pour ses bons procédés envers ses sujets faits prisonniers en Hollande. Mais M. de Sprengporten n'était revêtu d'aucun caractère diplomatique. Il remit sa lettre en audience particulière le 4 nivôse an IX au premier consul, en y ajoutant verbalement tout ce qui pouvait établir de bonnes relations entre les deux puissances. Il logeait sans aucun appareil à l'hôtel Grange-Batelière, qui était alors un hôtel garni. Beaucoup de Russes l'accompagnaient, mais ce n'était nullement une ambassade.

Je n'avais jamais vu Mme Récamier. Ce fut chez M. de Sprengporten que je la rencontrai pour la première fois. J'en avais fort entendu parler et j'avoue que ma mère avait un peu influencé mon

heureux pour se trouver surpris par la foule cruelle qui revenait de l'exécution de Mme Dubarry, entendait deux femmes du peuple dont l'une disait à l'autre : « Comme elle a crié celle-là !... s'ils criaient tous comme ça, je n'y viendrais plus !... » Il y a tout un volume de réflexions profondes dans ce mot dit avec toute l'insouciance de la barbarie.

jugement sur elle, en se persuadant et me persuadant, par cette raison que mon opinion suivait presque toujours la sienne en ce qui regardait le monde, que Mme Récamier était ce qu'on appelait alors *une merveilleuse*, c'est-à-dire une personne exagérée en ce qui regarde la mode et son cortège bruyant et insensé. Combien je fus surprise en apercevant ce charmant visage si frais, si enfant et pourtant si beau ! Mais combien je le fus plus encore en jugeant de la peine timide qu'elle éprouvait de son triomphe ! Je l'admirai avec la sensation qu'on éprouve devant une œuvre vraiment belle ; depuis je me suis demandé compte de cette impression. C'est que toute sa personne était un composé de grâce naïve, de finesse et de bonté ; et tout cela uni ensemble, accordé par cet attrait qui forme seul le charme pour lequel on est aimée; souvent je lui ai trouvé de la ressemblance avec les madones des pieuses peintures de l'Italie ; mais cette ressemblance était tout intellectuelle et ne venait pas de la régularité de ses traits. C'était son âme qui animait ses yeux et s'y montrait à travers de longues paupières baissées, ainsi que sur le front rougissant sous le bandeau de linon, seule parure, pendant de longues années d'une si charmante tête. Dans le sourire qui entr'ouvrait si souvent ses lèvres rosées, il fallait également voir la joie naïve d'une jeune et ravissante créature, heureuse de plaire, heureuse d'être aimée, ne voyant que des joies dans la nature et répondant au salut d'amour qui l'accueillait en tous lieux par une expression de tacite bienveillance. Elle remerciait la vie d'être si belle et si joyeuse.

Lorsque Mme Récamier fut en Angleterre, elle y trouva le même enthousiasme ; partout la foule sur son passage. C'est que ce charme, dont je signalais tout à l'heure la puissance, est magique chez tous les peuples. Il y a dans la grâce, dans la bonté, un pouvoir exercé sans appel.

On ne trouvera pas toujours, dans les temps à venir, une femme comme elle, une femme dont la beauté a fait mettre à ses pieds tous les hommes dont les yeux se fixaient sur elle ; une femme dont l'amitié a été recherchée des talents les plus remarquables du siècle ; une femme dont l'amour fut l'objet des vœux de tous et dont pourtant la vertu demeura pure, une femme dont la réputation justement parfaite ne reçut aucune atteinte des attaques de la basse envie, de la sotte jalousie ; une femme, enfin, qui ne perdit aucune des affections qui lui avaient été vouées, parce que, dans les jours radieux de sa belle vie, elle eut le mérite de sacrifier leurs

joies à la souffrance et que la douleur d'un ami malheureux la trouva toujours prête à lui porter une parole consolante, fût-ce au prix du repos de sa vie et même de son avenir.

Adieu, lui dit Mme de Staël dans l'une de ses lettres — vrais chefs-d'œuvre de ce beau génie, car c'est l'abandon du cœur, tout le désordre de la confiante amitié — *adieu. Je baise avec respect votre charmant visage.*

Pour le monde, Mme Récamier est une femme célèbre. Pour ceux qui ont le bonheur de l'apprécier en la connaissant, c'est un être à part que la nature a formé dans l'un de ses plus beaux jours de fête.

Depuis le 18 brumaire la société se réunissait, se groupait autour du gouvernement qui lui offrait enfin une perspective non seulement de salut, mais de prospérité. La paix avec l'Allemagne, celle qu'on allait conclure avec la Russie, les préliminaires déjà fort avancés entre la France et l'Angleterre ; tout cet horizon lumineux d'espérance, remplaçant ces nuages gros et lourds qui pesaient sur la poitrine de chacun au point d'empêcher de respirer et tout pleins d'inquiétudes, d'alarmes, non seulement pour ses biens, mais pour sa vie et le bonheur de tous les siens. Un tel changement d'état amenait nécessairement une révolution dans les mœurs et dans tout le gouvernement social. Car il est bon de dire et d'écrire, pour une partie de la génération qui existe et surtout pour celle qui s'élève, que la société, à l'époque dont je parle, était un royaume ayant ses lois, ses coutumes, ses usages, sa langue même, et tout cela sans porter aucun préjudice aux autres états ses voisins. Les femmes étaient les souveraines de cet empire. Leur joug n'était pas pesant et ce qu'elles exigeaient de leurs sujets, certes elles le rendaient avec largesse dans le charme qui se répandait les lieux soumis à leur administration. Tout cela avait souffert du long bouleversement de chaque chose. De jolies femmes avaient coiffé le bonnet rouge, et aux jours de belle liberté on n'avait pas celle de changer de linge. Mais si dans ce monde tout doit avoir une fin, c'était bien certainement cette heureuse époque. On commença à se réunir de nouveau pour baiser la main de la vieille grand'mère aux jours solennels de l'année. On ne craignit plus de marcher en troupe joyeuse vers la chambre d'une mère, pour lui porter un bouquet de roses le jour de Marie ou d'une autre sainte. Puis on s'enhardit, et les bals particuliers commencèrent. Enfin, vint le consulat, et l'on nous ordonna de nous divertir. Oh ! pour

ce commandement-là, nous sommes toujours très obéissantes ! Et tout aussitôt que l'on ne craignit plus d'être condamné à mort pour avoir dansé le jour anniversaire de la perte d'une bataille et que le gouvernement donna l'exemple ainsi que tous les ministres et les autorités, Paris redevint encore une fois le séjour enchanteur des plaisirs et de la joie.

Mais dans les deux premières années du consulat, les plus belles fêtes, si l'on excepte le gouvernement, les ministres et les premières autorités, ne se donnèrent que chez les banquiers les plus riches, tels que M. Récamier, M. Perregaux, deux ou trois autres, puis MM. Séguin, Hainguerlot et quelques millionnaires de leur force, qui rendaient en plaisirs à la France ce qu'elle leur avait donné en fortune.

Bientôt ces fêtes reçurent un nouvel éclat de la présence d'une foule de personnages de distinction qui accoururent en France aussitôt qu'ils furent libres de voyager. L'Italie, l'Angleterre, la Suisse, furent désertées pour cette belle France, l'orgueil de ses enfants, l'amour de tous et les délices de l'étranger, qui recevait d'elle avec largesse, en échange de son or, joies, bonheur et plaisirs.

La Révolution française avait eu chez les puissances étrangères la plus terrible célébrité. Sans doute, elle était justement frappée d'une sorte d'anathème dans ce qui concernait les malheurs qu'elle avait apportés. Mais sans entrer ici dans une discussion qui me mènerait hors de mon sujet, quant à présent je prendrai le côté plaisant de la chose pour dire que dans les pays étrangers on était parfaitement et sérieusement convaincu que tous les hommes portaient des moustaches, des chapeaux ronds en cérémonie, mais habituellement des bonnets de police ou des bonnets rouges, des carmagnoles et des pantalons ; puis, qu'ils juraient, et fumaient, et buvaient, enfin, étaient de vrais saltimbanques ; que les femmes s'en allaient en chemise par les rues, faisaient le rôle de la déesse Raison, juraient au besoin comme les hommes et disaient à un ministre quand elles parlaient le beau langage :

— Citoyen ministre, vous nous donnez là un fameux fricot !

A quoi le ministre répondait :

— Citoyenne, ce n'est pas le Pérou (1).

(1) Ce joli mot fut dit en effet par un homme qui n'en disait guère que de spirituels, surtout par l'à-propos. Il répondit ce que je viens de rapporter à Mme Lefebvre. C'est M. de Talleyrand.

Vous voyez qu'il y avait là des éléments pour faire un beau bacchanal.

On me dira que je charge le tableau. Je le sais bien. Mais, en revenant à la parole purement textuelle, il est de fait que quelques femmes parlant comme la dame au fricot avaient servi de modèles et posé pour faire peindre d'après elles toute la génération féminine de l'époque de 1801 et des années environnantes ; que quelques hommes, tels que nos armées en renfermaient véritablement beaucoup dans ce temps-là, donnaient la mesure d'après laquelle on jaugeait la pauvre France. Mais s'il en était ainsi au temps de ses malheurs, ce fut bien autre chose vraiment lorsqu'elle se releva de nouveau jeune et fraîche, belle et parée, portant une robe brillante, coiffée de beaux lauriers ! De quoi s'avisait-elle ? Ce n'était qu'une dévergondée, vivant avec de vrais sapajous et des femmes au milieu desquelles *la reine de Hongrie* (1) eût été une élégante.

Ainsi la princesse D... entrant dans votre société ne faisait une prévenance qu'en hésitant. Il était en elle d'être polie, mais elle l'était froidement, se contentait d'abord de faire une révérence, même sans sourire, et ce n'était qu'après avoir acquis la certitude qu'elle trouverait ce qu'elle désirait, qu'elle s'avançait gracieusement en vous offrant la main.

Elle avait été très liée avec Rivarol, qui était mort dans ses bras à Berlin, et dans ceux de deux ou trois autres dames russes ou polonaises dont elle était la plus jeune (2). L'abbé Delille l'avait

(1) On appelait ainsi autrefois la fruitière orangère la plus riche de la halle. C'était elle qui conduisait la députation de la halle, qui avait jadis le droit d'entrer chez la reine et le dauphin le jour de la saint Louis et d'embrasser le roi. La reine de Hongrie, morte en 1776, a laissé une fortune de 250.000 francs ; mais elle n'en jurait pas moins, n'en buvait pas moins et n'en pensait pas plus.

(2) Elle était encore belle, selon quelques personnes, c'est-à-dire qu'elle était grande, bien faite ; mais au-dessus de cette taille était une tête dont l'expression dure et sévère était presque repoussante. Potemkin en fut pourtant très amoureux. Étant au siège d'Oczakoff, il lui en donna une preuve qu'il n'est pas au pouvoir de tous les amoureux d'offrir. Elle s'ennuyait et se repentait fort d'avoir accompagné son mari : Potemkin fit donner l'assaut. Je crois qu'il perdit huit ou dix mille hommes, ce qu'il n'aurait pas fait s'il eût attendu quelques jours. Ensuite les versions sont différentes, et même considérablement différentes. On dit que le prince fit tirer le canon, mais comme un signe de réjouissance convenu avec ses officiers pour un certain triomphe qu'il lui fut particulier ; car *lui aussi* avait été fort ennuyé d'attendre.

aussi beaucoup connue dans son émigration. M. de la Harpe, qui alors était tout en Dieu, la voyait également souvent. Enfin, de tout cela il lui était tombé sur les épaules une réputation de femme non seulement d'esprit — la chose eût été toute simple — elle en avait — mais de femme savante, et Dieu sait que rien n'est plus effrayant ! Cela, ajouté à ses révérences à la première position, à ses rares sourires, lui avait donc mérité une attention spéciale. Or, à cette époque du renouvellement du siècle, il existait une mode dont les différentes nuances servaient journellement à l'amusement de la société. C'était les mystifications.

Le premier consul, qui avait ce genre de divertissement en aversion, le fit tomber en témoignant combien il lui déplaisait.

La princesse D... (1) était arrivée à Paris, dans le moment où ces sortes de divertissements étaient encore fort à la mode, quoique la peur du premier consul les rendît beaucoup plus rares. Quelques jeunes gens ou quelques femmes ennuyées de l'air cérémonieux de la belle noble étrangère dont la fierté était mal venue dans un pays où la liberté et surtout l'égalité, — le vrai, le véritable vœu des Français, — était dans toute son ardeur et son activité, résolurent de lui faire remplir un rôle dans une mystification. On connaissait ses prétentions à l'esprit. Ce fut le texte sur lequel on travailla.

Un jour, qui n'était pas celui des réunions ordinaires, il était cinq heures et demie, la princesse, très fatiguée de plusieurs courses de curiosité de voyageuse, venait de rentrer chez elle et se reposait sur son divan, lorsque les deux battants de la porte de son salon s'ouvrent, et son valet de chambre annonce M. de Lacépède.

Or, M. de Lacépède eût été mille fois le bienvenu chez moi, chez ses amis, parce qu'il y était connu et apprécié, mais la princesse ne l'avait jamais vu et, malgré sa réputation *de savante*, il n'est pas sûr qu'elle connût ses ouvrages. Quoi qu'il en fût, le voilà entré, et comme il était, ainsi qu'on le sait, le plus poli des hommes, les compliments ne faillirent point en leur lieu. Lui n'était pas du tout embarrassé. Mais la princesse trouvait qu'il prenait une heure étrange pour faire ses visites. Quelques

(1) La princesse D... était fille de la princesse de Nassau-Usingen. Catherine l'avait donnée pour femme à son père comme récompense après la révolution de 1762.

minutes n'étaient pas écoulées que la porte s'ouvre de nouveau, pour laisser entrer M. de Lalande. Bientôt arrive M. Suard. Enfin dans l'espace d'un quart d'heure, tout ce que l'Institut avait de plus respectable par l'âge, de plus étranger au monde par la solitude à laquelle les obligeaient leurs études scientifiques, arriva dans le petit salon de la princesse D... Bientôt la foule commença à devenir inquiétante. Et le plus remarquable c'est que, dans le nombre, les auteurs du coup monté s'étaient bien donné garde d'inviter les hommes de lettres que connaissait la maîtresse de la maison, dont la position devenait de plus en plus embarrassante. Il n'était pas question de grands airs ni de ces regards accablants qui déconcertent des personnages inférieurs. Ici, ce n'était ni le lieu ni le cas. La princesse avait de l'esprit, et sans s'expliquer ce que sa position avait d'étrange, elle comprit parfaitement que, quel que fût le but de cette réunion vraiment bizarre, elle n'en était pas moins chez elle et devait prouver que son humeur n'était pas toujours aussi désagréable qu'on le voulait bien dire. Cependant l'entretien devenait de plus en plus difficile à soutenir. Un des savants avait élevé une discussion sur les ivoires fossiles, trouvés je ne sais où, et il en appelait sans cesse à la princesse, qui ne savait où donner de la tête, lorsque enfin un visage connu s'offrit à elle. Millin fut annoncé.

— Comment ! dit-il à la princesse en lui baisant la main avec tout le respect qu'il aurait mis dans son salut à une sultane favorite, comment ! C'est par un singulier hasard que j'apprends que vous avez reçu les plus rares curiosités de vos terres du Nord !... Comment, moi le plus fidèle, le plus dévoué de vos serviteurs ! Ah ! princesse, princesse !

Elle le regardait avec des yeux égarés. Enfin elle se fait expliquer la chose rapidement et à voix basse. Et elle apprend que, l'avant-veille, la plus grande partie de l'Institut, un choix, enfin, dans toutes les sections les plus abstraites et les plus savantes, avait reçu une invitation à dîner en son propre et privé nom. Une note au bas de l'invitation disait que les objets les plus rares en histoire naturelle étaient arrivés à la princesse de ses possessions en Sibérie — où peut-être elle n'en avait pas — et qu'elle désirait non seulement les soumettre aux estimables savants de la France, mais leur en faire un hommage qu'elle désirait qu'ils voulussent bien accepter. Il n'avait pas été nécessaire d'ajouter un mot pour faire dresser l'oreille à toute une troupe savante.

La princesse avait été ce que nous appelons *mystifiée*. Pour qui la connaissait bien, la chose était plus qu'une mystification. Ce qu'on appelle vulgairement le *qu'en dira-t-on* était pour elle d'une excessive importance. Cette importance se manifestait surtout dans celle qu'elle mettait à répéter que tout lui était égale. Quoi qu'il en soit, une partie des personnes qui avaient accepté cette malheureuse invitation furent attrapées au moins si elles ne furent pas mystifiées, car il était six heures, et tout aussitôt que la chose circula dans les différents groupes, la plus grande partie de ceux qui les formaient prirent leurs chapeaux et gagnèrent la porte. A cette époque les restaurateurs étaient moins nombreux qu'aujourd'hui et les vieux garçons eurent de la peine à trouver à dîner, car l'heure était avancée.

Cette aventure fut peu connue et manqua en partie le but dans lequel on l'avait imaginée et entreprise. Les amis de la princesse — et elle en avait — se gardèrent de la défendre, car toutes les réfutations sont les plus maladroites choses du monde lorsque vous ne prouvez pas, avec les faits, que ce que vous niez est faux. Mais ils évitèrent une explication. Millin donna à la princesse le meilleur des conseils, ce fut d'aller à la campagne pour une ou deux semaines. Pendant ce temps on oublia la course de l'Institut, car que n'oublie-t-on pas à Paris? Et en bien moins de jours encore! Plus tard on nia formellement la chose lorsque l'on vint à en parler, et c'était le mieux. Quant aux savants, ils furent les premiers à se taire.

CHAPITRE XXI

Le premier consul est triste. — Envoi de Rapp et de Junot. — La mauvaise nouvelle. — Nous avons perdu l'Egypte. — « Mes projets comme mes songes, l'Angleterre a tout détruit ». — Le sourire. — Linois et Troude à Algésiras. — Haine de Bonaparte contre l'Angleterre. — La flottille de Boulogne. — Nelson et les coquilles de noix. — Le premier consul ne rit pas. — « Terminons la guerre. » — « Dans aucun cas ne traitez avec cet homme. » — Pitt et la caricature. — Le cabinet de Saint-James met en panne. — Finesse du premier consul. — Son unique éclat de rire. — *Armide* et *les trois Sultanes*.

Dans une belle matinée de l'été de 1801, nous vîmes arriver Rapp qui venait nous demander à déjeuner et apportait à Junot l'ordre d'aller à la Malmaison, ainsi qu'une invitation pour moi d'y passer la journée. Nous partîmes en sortant de table. Rapp retournait à la Malmaison. Nous lui donnâmes une place dans notre voiture et nous fîmes la route ensemble.

A peine étions-nous à la barrière de l'Étoile que Junot, après avoir considéré le visage de Rapp, reçut de sa physionomie assombrie, un reflet également triste, et nous n'étions pas arrivés à Nanterre que prenant la main de son brave frère d'armes, il lui dit :

— Rapp, il y a quelque chose là-bas... Le général...

Et son œil, attaché sur l'excellent homme, semblait craindre une réponse affirmative. Rapp inclina la tête d'abord sans répondre, puis il dit, en serrant fortement la main de Junot :

— Je ne sais rien, mais il est certain que le général a reçu quelques nouvelles qui lui font de la peine. Je le connais à présent comme si je ne l'avais jamais quitté, vois-tu, et lorsque son front se plisse, que ses yeux se couvrent... — et il fronçait les sourcils comme Napoléon, lorsqu'il était fortement préoccupé. — Et puis

ensuite, lorsqu'avec cet air tout triste, il repousse son déjeuner, sa chaise, jette sa serviette, se promène, demande trois tasses de café dans une heure, je me dis qu'il doit avoir quelque chagrin. Et voilà la vie qu'il a menée toute la journée d'hier, et ce matin, la même chose a recommencé. Aussi je retourne à la Malmaison, quoique j'aie fini mon service depuis midi. Mais je serais trop tourmenté si je restais à Paris.

Junot prit la main de Rapp et la serra : c'était si bien sa pensée que le brave homme venait d'exprimer ! Je les regardai tous deux Junot avait les yeux humides. L'autre regardait par la portière, il était honteux de son émotion.

— Mais... leur dis-je à tous deux, vous êtes, permettez-moi de vous le dire comme deux enfants. Comment ! Parce que le premier consul a peut-être de l'humeur, vous lui croyez du chagrin, au point d'en ressentir vous-mêmes un assez fort pour en être presque honteux comme hommes ! Vous n'avez pas plus de raison que deux enfants, je vous le répète.

Ces deux jeunes têtes se tournèrent l'une vers l'autre, comme pour se mirer respectivement. Je me mis à rire. Rapp se fâcha.

— Je puis être ridicule en manifestant mon inquiétude trop vivement, dit le bon jeune homme, mais moi qui ai bien vu la physionomie toute changée de mon général... Tu sais, Junot !

Et il recommençait à se grimer comme le premier consul.

— Moi qui l'ai vu, je sais que ce n'est pas de l'humeur qu'il a, c'est du chagrin, c'est de la peine. Hier matin, après ce déjeuner qu'il n'a pas mangé, il a demandé ses chevaux. Nous sommes sortis du parc par la porte de Bougival. Nous étions seuls avec Jardin. Tant que nous fûmes en vue du château, le général alla au pas, mais, une fois que nous eûmes gagné et dépassé la grille, il lança son cheval, lui enfonça ses éperons dans le ventre et la pauvre bête monta au galop de chasse cette route pierreuse de Bougival, dans laquelle il pouvait dix fois se tuer, car le cheval, rencontrant une des pierres rondes et polies dont ce chemin est rempli, aurait roulé tout en bas de la route, sans qu'il pût le retenir. Lorsque nous fûmes en haut, là, sous ces beaux arbres qui commencent le bois, alors il s'arrêta. Le cheval soufflait à ne pouvoir plus faire un pas. J'arrivai après le général, il était seul. Jardin était encore loin. Alors je ne songeai plus que le cheval pouvait tomber. Mais je vis dans ce bois tout sombre, tout désert, des assassins attendant, guettant mon général au passage.

Je vis que la surveillance du dévouement ne peut être tellement active que le danger ne puisse arriver avant elle, car enfin il était là depuis deux minutes, seul ! Les malheurs qui auraient pu être accomplis en si peu de temps se présentèrent si vivement à moi que, dans le premier moment, je me suis peut-être oublié. J'ai pris la liberté de dire au premier consul qu'il allait comme *un fou* et ne savait ce qu'il faisait.

— « Que diable, mon général, lui ai-je dit, on ne fait pas ainsi de la peine aux gens qui nous aiment. »

— Comment ! tu lui as parlé comme cela ? demanda Junot en riant d'un air étonné.

— Certainement, répliqua Rapp ; et pourquoi ne l'aurais-je pas fait ? Ils m'ont déjà fait la peur, là-bas, d'avoir déplu au premier consul en lui parlant aussi franchement. Mais je ne puis le croire. Il sait que c'était le cœur qui agissait.

Mais pour revenir à ce que je te disais tout à l'heure relativement au chagrin du général, lorsque je lui fis remarquer la solitude qui nous entourait, il sourit comme ça (1).

Et Rapp fit un sourire de dédain et d'amertume, accompagné d'un mouvement de tête tout à fait particulier à Napoléon, et que peuvent seuls comprendre et se figurer ceux qui l'ont connu.

— Et puis il me dit :

« Le danger ne me fait pas peur, colonel Rapp. Il y a même des instants où je l'appelle, car il est des jours où la vie est lourde à porter. »

Et là-dessus, le voilà reparti toujours avec son galop enragé.

— Mais cette fois, ajoutait Rapp avec un air satisfait, nous étions, sinon en plat pays, au moins en chemin convenable pour suivre le général. Aussi Jardin et moi nous ne l'avons pas quitté et la tête de nos chevaux soufflait sur la queue du sien. Nous avons fait au moins six lieues, je crois, et lorsque nous sommes rentrés, la physionomie du premier consul était beaucoup plus calme qu'au départ.

Lorsque nous arrivâmes à la Malmaison, le premier consul était dans son cabinet. Il fit aussitôt entrer Junot. Il demeura plus

(1) Rapp accompagna cette phrase d'une suite de mots fort énergiques que je me dispense de placer ici. Son langage n'avait cependant rien de grossier, mais souvent il plaçait en manière d'interjection ou d'exclamation des mots assez difficiles à rapporter fidèlement.

d'une heure enfermé avec Napoléon. Quelque temps avant le dîner, nous les vîmes se promener dans l'allée qui conduisait alors à la grille du côté de La Jonchère (1) et de Bougival. Junot était sérieux et paraissait écouter le premier consul avec un grand intérêt. Parfois on apercevait le visage de Napoléon qui s'animait et semblait s'éclairer d'une sorte de lumière. Une fois, étant arrivés au bout de l'allée du côté du château, il s'arrêta et, comme il voulait expliquer démonstrativement à Junot ce qu'il lui disait, il traçait plusieurs figures sur le sable avec son pied. Je me rappelle que, trouvant probablement la chose trop difficile ainsi, il demanda à Junot de lui donner son épée dont il se servit, sans l'ôter du fourreau, pour continuer à tracer ces figures stratégiques.

Lorsque nous nous rendîmes dans la salle à manger, le premier consul était déjà à table. Il me fit mettre à côté de lui et me parla tout aussitôt de choses tellement indifférentes qu'il était évident que ce n'était que pour éviter un silence complet qu'il entreprenait une conversation à laquelle il ne prêtait aucune attention. Je l'examinai et je vis qu'en effet il était sous le poids d'une vive impression. Hélas ! le sujet n'en était que trop grave. Nous avions perdu l'Égypte !

En revenant à Paris, Junot était vivement affecté. Il me parla de tout ce qu'il avait appris du premier consul. Il lui avait communiqué ce qui allait être public et ce qui l'était même probablement déjà, parce que le commerce devait avoir reçu des nouvelles par l'Angleterre, toujours intéressée à nous faire connaître nos désastres. Le premier consul avait paru tellement affecté à Junot, que lui-même souffrait de la peine qu'il voyait peser sur une âme dont aucune affection n'était faible ou médiocre.

— Il y a si longtemps que je connais les projets qu'il formait relativement à cette belle Egypte ! me disait Junot. Lorsque nous nous promenions sur les boulevards neufs, dans l'une de ces soirées d'été dont la beauté du temps faisait alors notre plus grand plaisir, lorsque nous étions à Paris, malheureux et sans emploi enfin, eh bien, alors le premier consul me parlait de l'Orient, de l'Égypte, du mont Liban, des Druses, et lorsque ensuite ses rêves

(1) La Jonchère n'était pas encore au prince Eugène à cette époque. L'allée dont je parle existe même toujours, elle répond à l'extrémité du château dans aquelle se trouvent les deux cabinets de l'empereur.

brillants se changèrent en une réalité glorieuse, lorsque le général Bonaparte se vit enfin chef d'une puissance pouvant exécuter de grandes choses, je sais, poursuivit Junot, que cet instant fut l'un des plus beaux de sa vie. J'ignore ceux que le ciel lui réserve, mais je puis affirmer que faire de l'Égypte un lieu d'où pouvait un jour partir la foudre qui frapperait la prospérité de l'Angleterre était son plan, et que ce plan était au moment de recevoir son exécution. Aussi, dès qu'il m'a dit aujourd'hui : « *Junot..., nous avons perdu l'Égypte!* » j'ai pensé à la douleur, oui, la douleur qu'il a dû ressentir lorsqu'il a reçu la nouvelle qu'en effet *on avait perdu l'Égypte !* et mon cœur s'est serré avec angoisse. Rapp avait bien raison ! Mon général souffrait cruellement hier matin !

Le premier consul n'a peut-être montré à aucun de ceux qui l'entouraient à quel point la blessure que venait de lui faire l'Angleterre était vive et saignante. Junot seul devait comprendre la souffrance. Aussi est-il à remarquer que, avant de le voir, il n'avait pas parlé du sujet qui paraissait causer son inquiétude et son agitation. Ce n'est qu'aux yeux de celui qui avait reçu si souvent les confidences rêveuses de son amitié, qu'il voulut lever le voile qui cachait son cœur souffrant.

— Il voulait, me disait Junot, élever un tombeau à Sulkowsky, à Julien. Il voulait ériger au pied du mont Thabor une colonne qui aurait porté les noms des trois cents braves que je commandais à Nazareth. Nous aurions ainsi bravé les siècles, et la postérité aurait trouvé également notre gloire dans les déserts de la Syrie. Mais, comme mon général le disait, poursuivit Junot : « Mes projets comme mes songes, tout, oui, l'Angleterre a tout détruit. »

Après la tristesse, la joie. Pour ceux qui ont souvent approché Napoléon, il est un souvenir qui est inséparable de sa personne, c'est la lumière qui se répandait sur tous ses traits lorsqu'il souriait, mais avec la connaissance de son sourire. Alors ses yeux, vraiment fort beaux, son regard incomparable s'adoucissaient et, pour peu que le sourire fût provoqué par un noble sentiment, alors sa physionomie avait une expression surhumaine. C'était dans de tels moments que l'homme n'était plus homme.

Un jour je me rappelle qu'il eut un de ces instants fugitifs, mais sublimes. En racontant lui-même le fait qui lui donnait de l'émotion, il se complaisait dans chacune de ses paroles et l'étude de sa figure était alors vraiment remarquable. J'en parlai à ma mère le même soir, et je ne sais si je mis dans ma narration tout

ce que j'avais ressenti une heure avant, mais il est de fait qu'elle-même fut émue. Il n'était pas facile de lui remuer l'âme au nom du premier consul. Aussi regardai-je cela comme une sorte de victoire.

Le combat d'Algésiras était bien fait pour émouvoir sa grande âme. La conduite admirable du contre-amiral Linois devait trouver un écho de gloire près de Napoléon, surtout lorsque sa valeur habile faisait triompher notre pavillon aux trois couleurs de celui de léopard. Le contre-amiral Linois se trouvant dans la baie de Gibraltar, devant Algésiras, avec son escadre forte de deux vaisseaux de quatre-vingts canons, un de soixante-quatorze, une frégate de quarante, combattit sir James Saumarez, qui avait sous ses ordres deux vaisseaux de quatre-vingts canons, quatre de soixante-quatorze, une frégate de trente-six et un lougre. Les batteries de terre appuyaient bien un peu les Français, mais ce n'était qu'un faible secours si l'on veut considérer que notre amiral prit un des quatre vaisseaux de soixante-quatorze, appelé *l'Annibal*. Cette belle affaire, dont le contre-amiral Linois eut toute la gloire — car l'Espagne ne les secourut que par quelques coups de canon qu'envoyèrent les batteries de terre — cette belle affaire était une joie au cœur du premier consul. Elle eut une suite également brillante. Le capitaine Troude, montant un des deux vaisseaux français de la petite escadre du contre-amiral Linois, *le Formidable*, de quatre-vingts canons, se trouva séparé de son chef quelques jours après l'affaire d'Algésiras. Il rencontre sir James Saumarez, encore tout meurtri du combat, et surtout honteux de sa défaite. Il n'avait avec lui que trois vaisseaux de soixante-quatorze. Mais le capitaine Troude était seul avec son vaisseau de quatre-vingts et n'avait plus pour ses huniers que ses mâts de perroquet. Toutefois le Français ne recula pas. Il livra bravement bataille et, après une heure et demie de combat, il démâta un des vaisseaux de sir James Saumarez et le contraignit à l'abandonner.

Voilà les faits. Je crois pouvoir affirmer qu'ils sont certains, car je les tiens non seulement d'une source révérée, mais encore d'une autre qui ne peut être révoquée en doute. Mais ce que je ne puis rendre, c'est l'expression de Napoléon racontant ces deux événements et donnant avec des yeux humides des bénédictions — si je puis employer ce mot — au contre-amiral Linois pour avoir attaché un prénom de gloire à nos mâtures. Les victoires navales

étaient rares à cette époque. Le premier consul sentit vivement tout le bonheur de celle-ci. Je l'ai vu et je puis l'affirmer. Je l'ai vu lorsqu'il n'était que le premier du gouvernement, pas encore consul à vie, pas encore empereur. Oh oui, oui, alors il était bien toujours le général Bonaparte, le vainqueur d'Arcole, de Lodi, de Marengo, l'homme de la patrie, celui qui alors heureux d'être le premier de ses fils, ne voulait pas d'autres titres ! Il aimait cette patrie, il l'a toujours aimée !

Le contre-amiral reçut la seule récompense qui fit alors battre un cœur français, c'était un sabre d'honneur. Mais la patrie reconnaissante multipliait à l'infini cette récompense par les louanges qu'elle donne encore à celui qui fit triomper notre drapeau.

Depuis le traité de Lunéville. Napoléon avait rendu toute leur activité à ses idées relatives à la descente en Angleterre. Il les avait laissé reposer pour traiter de plus graves questions. Mais depuis que la pacification presque générale de l'Europe était certaine et que l'Angleterre paraissait être le seul empêchement à la paix universelle, le premier consul disait hautement qu'il voulait tout tenter pour l'amener à traiter enfin avec la république française. C'est surtout à cette époque qu'il faut placer la véritable origine de la haine qui s'est élevée entre le premier consul et le gouvernement britanique. Je dis le gouvernement parce que je ne confonds pas la nation avec le cabinet de Saint-James. Il est en Angleterre, plus qu'ailleurs peut-être, de nobles cœurs, de vastes et beaux talents aux conceptions fortes et hardies, des âmes ardentes qui conçoivent et rêvent le génie. Ceux-là ont compris le grand homme. Leur hommage suffit. Il vaut à lui seul plus que mille louanges. Un mot de lord Byron frappe de mort la vie politique de tel individu que je ne veux pas nommer, tandis qu'un seul mot aussi de ce même Byron ajoute des rayons à une auréole.

Tous ceux qui ont étudié de près le caractère de Napoléon ont pu voir que la pensée dominante de cette grande âme fut l'abaissement de l'Angleterre. Elle aurait dû sinon l'aimer, au moins l'estimer pour sa haine elle-même et son désir de victoire. Ce fut sa plus constante étude et je puis affirmer que, dans les quatorze années où il a eu la puissance et pendant lesquelles je l'ai sûrement beaucoup et bien vu, j'ai vu aussi la volonté immuable de cette vaillance, toujours avide de gloire. Il croyait qu'il pourrait donner à la France celle de vaincre une rivale qui ne combat jamais avec d'égales armes ; et toutes ses mesures tendaient vers ce but.

Boulogne fut désignée, dès l'époque de 1801, comme le chef-lieu de la grande entreprise de la descente en Angleterre. Dans tous les ports des côtes de la Manche, on vit tout à coup la plus grande activité ; on y construisait une foule de petites embarcations. Des divisions de bâtiments légers sont organisées, des camps se forment sur tout le littoral de la Manche, à Boulogne même. *La flottille*, ainsi qu'on l'appelait, créée avec le plus grand appareil, tous ces préparatifs faits avec fracas et avec intention, portent en effet le trouble, répandent l'alarme sur l'autre rivage. Le gouvernement britanique se détermine à faire une vigoureuse attaque. Nelson, ce hardi partisan de la marine anglaise, promet au ministère de foudroyer en passant cette réunion de bateaux de cartes qu'on nomme *une flotte*. Il vient devant eux, et plus il en a ri, plus il doit avoir de honte ; car, malgré ses bombardes et ses brûlots, il est contraint à la retraite sans avoir obtenu de résultat. Il se fâche et reparaît bientôt à la tête de huit vaisseaux de ligne et douze frégates. Des péniches, des chaloupes canonnières, des bombarbes, des brûlots, des bricks couvrent le détroit de leurs voiles. Nelson, guidant lui-même cette armée navale, s'avance avec confiance. On sait combien il était brave et même téméraire de sa personne. Il joignait à cette valeur bien reconnue une haine qui ne l'était pas moins, contre nous, et surtout contre le premier consul. Il était donc animé par trois motifs réunis qui devaient le faire vaincre ; et il faut ajouter aux deux premiers celui peut-être le plus fort des trois, le désir d'effacer un non-succès. Mais, hélas ! cette fois ce fut une défaite d'autant plus réelle que les préparatifs de Nelson étaient reconnus par lui-même, dans son propre rapport, comme devant lui donner tout avantage sur ceux qu'il attaquait. Notre flottille était embossée, fixée sur ses ancres à quatre ou cinq cents toises du rivage. Nelson se rappela que la flotte d'Aboukir fut perdue par une semblable disposition (1), et dirigeant son attaque avec habileté et courage, il se présenta lui-même pour tourner les embarcations et passer contre elles et la terre. Mais si l'attaque fut bien faite, la défense le fut aussi. Protégée par les forts et les batteries de la côte, la flotille fut sauvée ; la perte de Nelson fut immense, et lui contraint de s'éloigner en rugissant de cette proie qu'il avait promis de dévorer.

(1) 1er août 1790. Lorsqu'il brûla et ruina toute la flotte qui avait porté l'armée française en Orient.

Quelques mois après je fus à Boulogne. Le commandant du port me montrait tout ce qu'il y avait de remarquable, et dans ce temps-là il y avait beaucoup de choses remarquables dans un lieu tel que Boulogne, ce dépôt des grands desseins, des vastes projets d'un grand homme. Le commandant me racontait ce qu'il appelait les *merveilles* de cette attaque nocturne par Nelson ; cet homme n'était pas éloquent et pourtant il le devenait aussitôt en faisant cette narration, en parlant surtout de cet accord unanime qui régnait entre nos marins et nos soldats. Ce visage aux traits durs, aux muscles peu pliants, ce visage s'animait et devenait presque beau. Et puis, ce ciel au bleu d'ardoise sur lequel s'élançaient des milliers de gerbes de feu, ces éclats de bombes, ces cris des combattants : il peignait tout et avec vérité. Cet échec fit à Nelson, ainsi que je l'ai su d'un officier qui depuis fut quelque temps à son bord, une peine d'autant plus sensible qu'il avait annoncé son triomphe et qu'à Londres, il y avait des préparatifs faits par ses amis pour célébrer sa victoire.

Cette flottille de Boulogne était formée de petites embarcations extrêmement légères et tellement petites qu'en plaisantant, à Paris — où toujours on plaisante, on les nommait des coquilles de noix. Un jour Brunet, qui à cette époque était vraiment bien drôle et bien comique, jouant dans je ne sais quelle pièce, mangeait des noix dont il façonnait ensuite les coquilles et les lançait sur l'eau contenue dans un baquet.

— Que fais-tu là? lui demandait l'acteur qui était en scène dans ce moment avec lui.

— Je fais des *péniches* (1), lui répondait Brunet.

La réponse ne plut pas et le pauvre Brunet fut passé vingt-quatre heures en prison. Le lendemain de sa sortie on donna la même pièce. Lorsque Brunet en fut au moment de la réplique, il garda le silence. L'autre acteur recommença et lui demanda de nouveau ce qu'il faisait là. Soit qu'il improvisât, soit qu'il eût le mot d'avance, il dit à Brunet avec un air d'impatience en voyant qu'il ne répondait pas :

— Tu n'en sais peut-être rien ?

— Oh ! que si fait ! répondit Brunet. Je sais très bien ce que je fais. Mais, ajouta-t-il plus bas, je ne veux pas le dire.

(1) Nom des petites embarcations qui allaient avec les chaloupes canonnières. Celles-ci étaient plus fortes et plus grandes.

Les applaudissements et les rires furent universels. Et, pour dire la vérité, Brunet était parfaitement drôle et bien comique ; sa seule figure excitait une hiralité générale. Il eut aussi, vers la même époque, une correction paternelle de la main du préfet de police pour lui apprendre à faire son thème autrement que sur des choses touchant au gouvernement. Il expliquait à sa mère, sa sœur, son frère, je ne sais plus quel nom avait le compère, ce que c'était que le tribunat. Après l'avoir fait de cette façon claire que nous lui connaissons, mais qui est bien la plus plaisante chose que j'aie jamais vue, il finissait par dire :

— Enfin, vois-tu, si je suis tribun, ces petit gars-là...

Et il montrait ses petits enfants en se frottant les mains :

— Si je suis tribun, toi tu es tribune, et puis ceux-là seront des petits tribunaux.

Le premier consul aurait dû rire tout le premier de ces mauvaises plaisanteries qui peuvent n'avoir pas toute l'élégance d'une phrase d'excellent ton, et néanmoins le fait est qu'il faut rire en les écoutants, et qu'il aurait dû le faire.

Quoique à cette époque Bonaparte n'aimât pas les Anglais, il ne voulait alors d'autre branche de laurier ajoutée à sa couronne triomphante, que celle qu'il y attacherait le jour de la paix avec l'Angleterre. C'est pour arriver à ce but qu'il écrivit au roi Georges cette lettre remarquable dans laquelle il le sollicite, pour le *bonheur du monde*, de ne pas se refuser à la paix.

«... Terminons la guerre, lui dit-il ; depuis huit ans elle ravage les quatre parties du monde. Doit-elle être éternelle ? N'est-il donc aucun moyen de s'entendre ? »

Et lorsqu'il écrivait ces paroles de paix, la blessure faite à son cœur, par la trahison d'El-Arisch, saignait encore. Le sang de Kléber fumait au Caire et les insultes de M. Pitt retentissaient dans le parlement d'Angleterre. Si Napoléon avait eu le caractère de Louis XI, j'appellerais cette conduite la dissimulation et même de la fausseté. Mais il ne marchait pas ainsi dans la vie et, parce que ses ennemis trouvent deux ou trois faits à mettre en travers de son char de gloire, ils s'imaginent qu'ils lui donneront de la ressemblance avec plusieurs rois de France, dont les règnes sont remplis jour par jour de crimes et de forfaits sanglants. Il me paraît au contraire bien grand lorsqu'il peut être vainqueur de lui-même au point de se rendre, non pas suppliant, mais premier solliciteur de la paix entre les deux nations ennemies.

La France entière était militaire et le général Bonaparte, en criant aux hommes de le suivre pour aller porter la guerre en Angleterre, aurait été suivi par plus de cent mille volontaires. Qu'on remarque seulement ce qui eut lieu lors de la campagne de Marengo et, pourtant, une guerre avec l'Autriche était bien moins nationale qu'une guerre avec la Grande-Bretagne. Ce n'était donc pas pour imposer, *par un langage emphatique*, comme le dit M. de Mongaillard, *et dans l'impossibilité de faire la guerre pour abuser l'Europe par de vaines paroles*, que Napoléon employait ces formes solennelles. Ce n'est point du côté de la France qu'est venue l'impossibilité de les rendre plus réelles. C'est l'Angleterre, elle-même qui, après avoir repoussé les voies d'accommodement, tant que M. Pitt est demeuré au ministère, tremblera enfin le jour où elle verra qu'elle peut être écrasée par la main surhumaine qui conduit les destinées de la France.

— Dans aucun cas, ne traitez avec *cet homme*, s'est écrié M. Pitt, à la chambre des communes.

En effet, le profond machiavélisme de M. Pitt avait besoin du bouleversement de deux empires pour continuer sa route ténébreuse. En repoussant les propositions du premier consul, il crut faire une chose habile, il se trompa. Son rival sourit. Lui aussi avait ses projets. Ce refus les servait. Il voulait arriver sans doute à la paix, mais ce qu'il rêva pendant quatorze années, il le pensait alors et, en voyant autour de lui frémir tant de jeunes âmes avides de gloire et de conquêtes, il ne doutait pas que l'Angleterre ne fût à lui, si son expédition pouvait réussir. Plus tard, la conquête du monde lui fut offerte par la fortune, et cette armée que le maréchal Soult lui dressait à Boulogne fut employée à porter des coups plus indirects, mais tous aussi meurtriers, à l'Angleterre.

Quoi qu'il en ait été, M. Pitt fit en effet une faute, en brisant aussi brusquement tout espoir de rapprochement entre la France et l'Angleterre, lorsque le premier consul fit les premières démarches.

— J'ai fait ce que j'ai pu, dit le général Bonaparte aux Français, mais le ministère britannique repousse mes propositions.

Et la république entière offrit alors *des soldats, de l'argent et du fer*.

Mais c'est en vain que l'Angleterre veut résister. La Russie l'abandonne, même après le meurtre de Paul Ier. Lord Withworth

a pu triompher, mais passagèrement. M. Pitt, après avoir fomenté les troubles de l'Europe, augmenté ses malheurs, versé le déshonneur sur sa nation par la honte de traités violés et de plusieurs actions qui ne peuvent être accordées avec la gloire et l'honneur d'un État, M. Pitt abandonne le gouvernail, maintenant trop difficile à diriger. Il se retire, sous le prétexte spécieux qu'il ne veut pas traiter avec le général Bonaparte. Lord Melville, lord Grenville suivent son exemple, en disant qu'ils ne veulent pas être les instruments qui doivent exécuter des choses honteuses et nuisibles à la nation. Cette crainte pudique, cette pensée timorée viennent bien tard à ces hommes qui n'ont pas craint de signer la défense d'exécution du traité d'El-Arisch et l'expédition de Quiberon.

Le jour où la nouvelle de la retraite de M. Pitt fut publique, le premier consul causa fort longuement de cette circonstance. Il y avait quelques conseillers d'État, des ministres, les deux consuls, des personnes étrangères parmi lesquelles se trouvaient plusieurs membres du corps diplomatique. Après avoir longtemps parlé sur l'Angleterre et le nouveau ministère, ainsi que sur l'ancien, le premier consul dit en souriant, à la fin de l'entretien :

— Au surplus, M. Pitt était un homme habile, surtout en fait de haine, et la France peut le certifier. Il l'est aussi en fait de perfidie, et le pauvre Kléber le saurait bien dire. Quant à moi, ce dont je puis être caution, c'est qu'il est, de tous les hommes, le plus incapable, le plus ignorant, pour diriger une entreprise militaire et réussir, et cela était pourtant sa marotte.

Dans le sourire de Napoléon il y avait une expression de malice qui faisait monter l'incapacité militaire de M. Pitt au plus haut point où elle pouvait arriver. Et lorsque je parlai de ce fait à Junot, il me dit que M. Pitt avait une grande prétention à savoir deviner, commander tous les détails militaires d'une expédition lointaine ; ce qui souvent mettait en fureur le héros de l'Angleterre, ce Nelson que même ses ennemis admiraient.

Le nom de M. Pitt et le ridicule répandu sur ce nom, pour sa prétention aux talents militaires me rappellent une drôle de caricature faite, à Londres même, relativement à lui. Il s'agissait d'un duel qu'il eut à une certaine époque — je crois que c'est avec M. Windham. Dans la gravure, les deux champions étaient sur le terrain. M. Pitt s'effaçait. Il était grand et fort maigre, comme chacun sait. M. Windham le couchait en joue, et sur la banderolle de rigueur qui lui sortait de la bouche on lisait :

Je ne tire pas assez bien pour couper la balle sur une lame de couteau.

Le bombardement de Copenhague par Nelson, qui eut lieu après le ministère de M. Pitt, fut un des fait les plus remarquables de cette partie de l'année. L'Angleterre souffrit presque autant que le Danemark, et les pertes furent immenses des deux côtés. Je crois que cet événement avança les dispositions que le nouveau ministère avait à traiter avec nous. Non pas qu'il fût plus disposé à nous accorder une longue union. Elle est ou du moins paraît impossible entre la France et cette nation, vraiment envieuse et haineuse relativement à nous. Le cabinet de Saint-James « *mettait en panne* », comme le disait un homme d'esprit. Il voulait prendre le temps de réparer ses avaries et se disposer à une nouvelle croisière.

Quoi qu'il en soit des dispositions qu'il avait alors, les préliminaires de paix furent enfin signés à Londres, entre la république française et la Grande-Bretagne, dans le mois de vendémiaire an X (octobre 1801) et la cessation immédiate des hostilités fut la première preuve de cet accord apparent qui ne devait pas durer deux années.

Je possède une relation, que j'estime fort, d'un entretien qu'eut à cette époque le premier consul, et dans lequel il relève avec assez de finesse et même de malice, des erreurs, ou plutôt des mensonges faits avec une entière connaissance des choses par la cour de Londres, et répandus en profusion non seulement dans toute l'Europe, mais encore dans le nouveau monde.

— Ce n'est pas en Amérique que je les crains, disait-il en parlant des Anglais, ce n'est pas auprès de la tombe encore ouverte de Washington que le cabinet britannique fera entendre des accents mensongers pour être écoutés. Ce n'est pas davantage dans une grande partie de l'Europe que l'on croira que la crainte m'a fait faire la paix. La mort de Paul Ier a bien pu amener la dissolution de la confédération du Nord, mais...

Et ici il s'arrêtait en souriant :

— Mais elle peut se former de nouveau, cette confédération du Nord ; et si, pour l'empêcher, l'Angleterre, prodigue de son or au point de s'engager elle-même dans une route de dangers dont le commencement peut être connu, mais non la fin, eh bien !...

Et il s'arrêtait de nouveau, souriait et reprenait sa promenade, se frottait le front, recroisait ses mains derrière son dos, mais

tout cela, en donnant à ceux qui l'examinaient le reflet de pensées aussi grandes que glorieuses. Son front paraissait s'éclairer de ce sourire, toujours admirable chez lui lorsqu'il était vrai. Et dans ces pensées, dont quelques jets seulement s'élançaient au dehors, il y avait surtout celle de faire la France la reine du monde.

Peu de temps après, on apprit la signature des préliminaires de paix entre la Porte ottomane et la république française. L'alliance des deux nations remontait à 1534, au traité conclu entre Soliman II, et notre chevaleresque François Ier, et depuis cette époque reculée, jamais elle n'avait été interrompue jusqu'à l'expédition d'Égypte. Cela me rappelle qu'un jour le premier consul, tenant à la main plusieurs journaux anglais qu'on venait de lui traduire (1), dit au second consul, en entrant dans le salon de la Malmaison où l'on était réuni avant le dîner :

— Citoyen Cambacérès, savez-vous pourquoi je suis allé en Égypte ?

Cambacérès le regarda fixement. Mais ne comprenant pas quel pouvait être le but de cette question faite d'une façon aussi imprévue, il garda le silence.

— Oui, poursuivit le premier consul, je vous demande si vous savez bien positivement pourquoi je suis allé en Egypte ? Junot, Duroc, Berthier et vous tous, et toi, mon pauvre Rapp, vous ne vous doutez guère que c'est pour *flatter les idées de certains savants enthousiastes des temps antiques, qui sacrifieraient une armée pour avoir un marbre de Palmyre, ou bien une momie de Thèbes.*

Et il frappait du dos de la main sur le journal anglais où cette plate sottise était rapportée.

— Il est vrai, reprit-il, que dans un petit alinéa, on ajoute que c'était aussi pour me faire roi de Jérusalem ! En vérité, c'est une très amusante chose que de lire de pareilles folies !... Roi de Jérusalem !

Et il fit un éclat de rire bruyant, le *seul* peut-être que je lui aie *entendu* faire pendant les vingt années que je l'ai connu. Jamais sa gaieté ne se manifestait avec fracas. Il en était de même de sa colère, toute terrible qu'elle était. Elle pouvait foudroyer un homme sans

(1) Il ne savait pas encore assez bien lire l'anglais pour comprendre la finesse des allusions qui se mettaient souvent contre lui. Comme on les lui cachait, il voulait apprendre l'anglais pour lire lui-même les journaux dans l'original ; mais il ne put y parvenir que très tard.

que les personnes qui étaient dans la pièce voisine entendissent les paroles qui tombaient, sur le patient, avec le poids d'une massue ou le tranchant d'un glaive.

Cambacérès, voyant l'intention du premier consul, ramassa la balle, et répondit en homme d'esprit qu'il était. J'ai déjà dit qu'il était loin d'avoir, et dans sa parole et dans ses discours, rien qui pût rappeler sa physionomie habituellement triste et sévère. Lui et M. de Lafayette sont les deux personnes les plus trompeuses que j'aie connues à cet égard-là.

— Eh bien, général, dit à son tour Regnault de Saint-Jean-d'Angely qui se trouvait ce même jour à la Malmaison, eh bien, je ne vois pas ce qu'il y a de si ironique dans ce journal? Il est vrai que les Anglais ont eu l'intention de faire de la malice, mais ils sont loin de compte. Pourquoi donc Godefroy de Bouillon aurait-il eu seul le droit de prendre sa récompense?

Je ne sais pas quel est le sentiment qui fut touché par les paroles de Regnault, mais le front du premier consul s'obscurcit à l'instant. Ses pensées n'étaient-elles pas encore tournées vers l'absolu pouvoir ? Ne voulait-il pas qu'elles fussent ignorées en admettant qu'elles existassent? Voilà ce que je ne puis décider, mais l'expression de ses yeux et du plissement de son front, le changement de sa physionomie étaient trop frappants pour ne pas donner le sujet d'une réflexion à ceux qui le regardaient. Au surplus, ce nuage fut passager, ses traits reprirent à l'instant même leur accord habituel et, regardant Regnault en souriant :

— Vraiment dit-il, vous nous placez bien haut, nous autres soldats républicains, en nous comparant aux paladins des croisades. Qui sera le Renaud de l'aventure ? poursuivit Napoléon en regardant autour de lui. A toi, Bertier ! A toi la vraie palme. Mais non, pardieu ! *son Armide* n'était pas en Egypte. Junot, et toi qui cours toujours après les jolies femmes. Ah ! Mme Junot est là, il ne faut rien dire. Il faut pourtant qu'elle sache qu'elle n'a pas épousé un cœur tout neuf. Savez-vous bien que là-bas votre mari avait un vrai sérail, madame Junot ?

— Il me l'a dit, général. J'ai même à la cheminée de ma chambre un très agréable portrait de *Jaunette* (1).

(1) Ce portrait, qui fut fait sur un mauvais dessin ou plutôt d'après des indications données, était l'ouvrage de M. Bardin, aide de camp de Junot et aujourd'hui M. le général Bardin. J'ai déjà parlé de son agréable esprit, de

Le premier consul marchait assez vite en ce moment. Au mot de *Jaunette*, il s'arrêta tout court et, me regardant avec une expression presque comique, il me dit :

— Vous avez le portrait de Xraxarane ?

— Oui, général, et pourquoi non ? Oh ! il n'en serait pas ainsi, je vous prie de le croire, si Xraxarane ressemblait à une odalisque favorite qui revient aussi d'Egypte et que j'ai vu hier même à la Comédie-Française. Celle-là ne ressemble pas du tout à une orange mûre ; elle a de blonds cheveux, une peau de satin, des perles pour dents, une main...

Il me jeta un regard indéfinissable. Puis, reprenant sa promenade rapide, il passa dans le jardin en me disant :

— Est-ce qu'on donnait *les trois Sultanes*, hier ?

ses manières polies et de son charmant talent poétique. On voit que les sœurs du Parnasse ont en lui un frère soigneux, et le résultat de ces soins est toujours précieux à ses amis. Le général Bardin fait non seulement des portraits et des ouvrages charmants à la manière si gracieuse d'Isabey, mais il dessine à la plume d'une façon tout à fait remarquable. J'aurai plusieurs fois dans ces Mémoires occasion de citer de lui des choses qui prouveront que mon éloge n'est pas dicté par la prévention d'un ancien patronage.

CHAPITRE XXII

« J'ordonne ! » — La royauté possible — Mme de Lucchesini et les pamphets. — Louis XIV. — Envoi de pamphlets à la famille de Permon. — Explications avec le premier consul. — Toujours le salon des ennemis. — Fouché dans l'ombre. — Scène avec Junot. — L'ancienne blessure. — Attendrissement et réconciliation. — Préventions contre Bonaparte et les pamphlets. — Question du tutoiement. — Un bon homme. — Le candidat à polytechnique et le premier consul.

Une grande faveur populaire entourait à cette époque non seulement Napoléon, mais son gouvernement. Plus les convulsions politiques avaient agi violemment sur la France, plus le besoin de se rallier à une chose qui présentait une apparence certaine de force et de repos se faisait sentir au cœur de chacun. Les anciennes impressions renaissaient en foule. Plus le bruit nous avaient assourdis, plus nous voulions du calme. Plus le désordre nous avait désorganisés, plus nous aspirions à une régularité de mœurs, de lois, d'arrangement social, tant il est vrai que l'ordre est dans la nature ! Il est dans le cœur de l'homme, c'est une tendance vers laquelle le portera toujours un sentiment impérieux qu'il ne pourra réprimer.

La France, toute éplorée et malheureuse, s'était jetée dans les bras du général Bonaparte avec tout l'abandon de ceux qui, après avoir longtemps souffert, voient enfin un terme à leurs maux. On crut alors, et cela devait être, que le soldat le plus brave, le guerrier le plus illustre devait être celui qui administrerait avec le plus de justice, et nous ferait en même temps respecter au dehors. Napoléon entrevoyait déjà l'immortalité des grands hommes. Nous pensâmes qu'il en voudrait jouir pendant sa vie, comme ce demi-dieu de l'Amérique dont nos drapeaux mutilés avaient porté

le deuil, dont nos vieilles bandes avaient pleuré et honoré la mort, par l'ordre et à l'exemple de celui qui donnait ainsi la pensée qu'il voulait l'imiter.

« *Washington est mort*, dit le premier consul dans un ordre du jour qui fut envoyé à toutes les troupes de la république et donné spécialement à la garde consulaire, toute fraîche encore d'une nouvelle révolution, *Washington est mort. Sa mémoire sera toujours chère au peuple français, comme à tous les hommes libres des deux mondes, et particulièrement aux soldats de la République qui, comme lui et les Américains, se battent pour la liberté et l'égalité. Le premier consul* ordonne *que, pendant dix jours, des crêpes noirs seront suspendus à tous les drapeaux et guidons de la République.* »

Je me rappelle, à propos de cet ordre du jour, d'avoir entendu remarquer le mot : *Le premier consul ordonne.*

Il m'arriva, vers cette époque à laquelle nous sommes parvenus, un événement assez singulier. Il se rattache à d'autres faits, qui donnent une grande couleur au temps d'alors. Ce sont les pamphlets. Il en courut un si grand nombre dans la deuxième année du consulat, que le général Bonaparte finit par avoir une humeur violente contre Fouché, et cette humeur éclata dans plusieurs scènes qu'il lui fit. Ces scènes étaient d'autant plus désagréables pour le ministre qu'elles n'étaient pas entre le premier consul et lui seulement, mais bien devant quinze ou vingt personnes, ainsi que j'en fus témoins moi-même un jour à la Malmaison et l'autre jour au Tuileries. Cette dernière avait pour but de frapper sur les étrangers, au fait, beaucoup plus que sur Fouché, car il faut dire que la Prusse travaillait l'opinion d'une manière indécente par l'opposition des révérences, des paroles obséquieuses de M. de Lucchesini, qui apportait à Paris tout ce qu'il fallait pour déplaire à l'homme qui gouvernait alors. Il avait un profond mépris pour les principes libéraux, sous, quelque forme qu'ils se présentassent. La Révolution ne lui apparaissait qu'escortée, ou précédée de 93 et de ses horreurs. C'était une résolution arrêtée chez lui de ne pas vouloir comprendre, de ne pas vouloir admettre les bienfaits immenses que ces mêmes malheurs nous avaient légués. Je dînais un jour avec lui chez Mme Divoff, une Russe établie à Paris et aimant la France comme sa patrie.

M. de Lucchesini était dans une de ses dispositions de franchise

que les diplomates *pratiquant* la diplomatie doivent regarder comme des minutes fugitives. Junot, dont c'était l'état habituel, fut tout étonné de se trouver en rapport avec un homme dont la manière de voir était pourtant loin d'être la sienne, mais avec qui du moins il pouvait discuter. On parla beaucoup des différents traités qui venaient d'être signés. Le Concordat surtout, le Concordat fut le sujet d'une discussion d'autant plus bizarres que M. de Lucchesini était le défenseur du premier consul contre Junot. Il approuvait également *la nomination du roi d'Étrurie*, que Junot de son côté, et dans ses principes républicains, regardait comme le premier coup porté à nos libertés. Il faut avoir vécu à cette époque pour savoir quel était le langage des serviteurs les plus dévoués du grand capitaine dont l'épée et la bannière nous avait d'abord ralliés. Lannes, Junot et plusieurs autres n'avaient pas même l'idée d'une royauté *possible*. Ils y furent amenés par les degrés que l'homme habile fera monter à celui qu'il voudra dominer. Il y avait, dans la force de Napoléon, une force attractive impossible à vaincre. On n'y songeait même pas. A l'époque dont je parle, elle agissait déjà activement et ceux qu'elle soumettait n'en avait pas l'idée. Ce fut le texte de la conversation de M. de Lucchesini. Quoique extrêmement sobre, il se laissa entraîner par delà les bornes que portaient sûrement ses instructions et il y eut *plus* que de l'abandon. Junot, de son côté, franc et ouvert, comme il l'était toujours, dit beaucoup de paroles qui eussent été plus à leur place dans son cabinet que dans un salon étranger, remplie de nos ennemis.

C'était là vraiment un curieux spectacle que cette dispute entre ces deux hommes dont l'un, le séide de Bonaparte, le blâmait de ses dispositions à régner, et l'autre, son ennemi, se réjouissait de le voir s'engager dans la route des sceptres et des couronnes.

Sa joie semblait prévoir que ses pas s'embarrasseraient dans cette confusion de jouets et de hochets et qu'il trébucherait contre eux !

Quoi qu'il en soit, je suis certaine que M. de Lucchesini ne fut pas tout à fait oublieux de cette conversation singulière. Il y a même plusieurs personnes qui croient que cette gaieté, cette franchise, ce laisser-aller, tout cela n'était que plaisanterie.

Le premier consul apprit tout l'entretien dès le jour suivant. Ce ne fut que quelques mois après que Junot sut que son général avait été mécontent et du dîner et de la conversation. Il n'aimait pas plus être blâmé par un ami que par un autre Napoléon,

et ce dîner eut des suites. Les pamphlets dont j'ai parlé plus haut étaient en grande partie rédigés par des étrangers du corps diplomatique, alors à Paris. Le plus curieux de la chose, c'est que Mme de Lucchesini était, disait-on dans le comité dirigeant.

Un de ces pamphlets était surtout infâme ; il avait pour titre : *Une quinzaine du Grand Alcandre*. Il paraissait en effet tous les quinze jours, mais celui-là n'était pas imprimé comme celui dont j'ai oublié le nom, et qui d'ailleurs était tout à fait un journal, méchant à la vérité, mais non pas dans le genre de l'autre. Le plus curieux, c'est que le premier consul y était accusé de dépenser des sommes folles pour ses maîtresses. La pauvre bellilote y était traitée avec une rigueur que certes elle ne méritait pas. Mais il y avait des sottises si plates, tellement absurdes, qu'en vérité il n'y avait ni de quoi rire, ni lieu à se fâcher, mais bien à être indigné jusqu'au dégoût de tant de turpitudes.

Lorsque le premier consul le sut pour la première fois, ce fut au retour d'un voyage qu'il fit dans les provinces du Nord. Les accents d'amour et de reconnaissance dont le son le poursuivait encore formaient une contre-partie bien dissonnante avec ces glapissements de la haine impuissante. Il n'y fit pourtant pas grande attention, si ce n'est pour demander ce que c'était que le *Grand Alcandre*. Lorsqu'il sut que c'était Louis XIV, il se mit en colère et fort sérieusement.

— A Louis XIV ! s'écriait-il. Eh, bon Dieu, ces gens-là ne me connaissent donc pas pour me comparer à lui ! A Louis XIV !

Et il reprenait le libelle, le lisait et répétait en frappant du pied :

— Louis XIV !

Il fallut lui expliquer où et comment *le Grand Roi*, qui n'était pas *grand*, avait reçu le surnon de *Grand Alcandre*. Il n'avait jamais lu les œuvres de Bussy de Rabutin. Il les fit demander et les lut dans une nuit. Cette lecture le révolta. Le lendemain matin à son déjeuner, il en parla dans ce sens à Junot ?

— *Ton* comte de Bussy-Rabutin, lui dit-il, était un méchant homme.

La spécialité du pronom venait de ce que Junot est né dans le village dont Bussy-Rabutin était seigneur (1). Son château subsiste

(1) Il y avait encore une tourelle dans laquelle était une galerie de portraits plutôt badigeonnés que peints, mais fort curieux par le fait même de leur réunion. C'étaient toutes les femmes de la cour de Louis XIV avec un emblème

toujours, et même en fort bon état. Du moins l'était-il lorsque je l'ai vu en 1802.

J'étais un jour dans mon bain, lorsque la baigneuse qui me servait habituellement appela ma femme de chambre pour lui remettre un paquet de papiers qui venait d'être apporté pour moi. C'était une immense enveloppe, de celles qui servent à renfermer des papiers comme dossiers. Dessus il y avait pour toute inscription : *A madame Junot la jeune*. Je le fis décacheter par ma femme de chambre et tout aussitôt il s'échappa par la chambre une foule de petits papiers grand comme une feuille à billet, recouverts sur les quatre côtés d'une écriture fine et serrée, extrêmement lisible et fort soignée. Nous nous mîmes d'abord à rire, car tous ces papiers s'envolaient comme s'il y eût eu de la magie dans le fait. On aurait dit la petite boîte de Gracieuse et Percinet. Mais il n'était rien de tout cela. C'étaient, tout ennuyeusement, des exemplaires de trois différents pamphlets écrits à la main et quelques-uns d'un journal royaliste qui s'imprimait alors clandestinement et dont j'ai oublié le nom. Mon bon ange, je crois, me dit d'aller chercher Junot sans perdre de temps, et c'est ce que je fis.

Il m'embrassa, prit avec lui tous les papiers contenus dans l'enveloppe et partit aussitôt pour les Tuileries. Dès que l'*ordre* fut donné, il demanda un entretien au premier consul et lui raconta l'histoire avec simplicité. La première parole de Napoléon fut, ainsi que je l'avais prévu, une sorte d'accusation contre ma mère et moi.

— Il est impossible, dit-il à Junot, qu'on ait envoyé ces papiers à ta femme sans avoir la certitude qu'elle les recevrait bien, quand ce ne serait que pour en divertir sa mère.

Junot ne répondit rien. Il connaissait la prévention ou plutôt l'erreur dans laquelle il était à l'égard de ma mère. Il voulait prouver au premier consul qu'elle n'avait, pas plus que moi, de tort, même d'*attraction* dans cette sotte affaire.

composé par Bussy-Rabutin. Cet ouvrage fut fait par lui pendant son premier exil, du moins commencé et terminé du six au septième. Mme de La Vallière avait sa violette ; Mme de Montespan, une partie des sept péchés capitaux ; Mme de Sévigné cousine de Rabutin et à laquelle il n'a jamais pardonné de lui avoir résisté, était représentée en buste et dans une balance. De l'autre côté était un gros joufflu de zéphyr soufflant tant qu'il pouvait et faisant pencher la balance dans laquelle il était. Au bas était écrit : *Plus légère que le vent.*

Junot me voyant affectée au point d'en être triste et souffrante, se résolut enfin à en parler à ma mère, pour qu'elle me grondât. Mais quel fut son étonnement, lorsque ma mère lui dit :

— J'en ai reçu tout autant que Laurette, mon cher enfant.

— Voyons, s'écria Junot ! montrez-moi le paquet, chère maman, pour que je compare l'enveloppe avec la nôtre.

— Le paquet ! dit ma mère. Croyez-vous donc que j'ai gardé ces sottises ordurières, vraies conceptions de femmes de chambre mal apprises ? Vraiment non !

— Et qu'en avez-vous fait ? dit Junot, tout charmé d'entendre ainsi parler ma mère.

— Je les ai brûlés.

Junot baisait les deux petites mains de ma mère.

— Que je vous aime, chère maman, d'avoir été si bonne !

Ma mère le regarda avec un doux sourire.

— Ce n'est pas pour vous que vous me remerciez, mon ami, lui dit-elle, c'est pour Bonaparte. Mais pourquoi seriez-vous étonné que j'eusse détruit des choses injurieuses à sa gloire et surtout d'une entière fausseté, du moins le peu que j'en ai vu était-il ainsi ? Me croyez-vous une haine injuste pour le général Bonaparte ? Vous vous tromperiez étrangement. Je n'ai pas pour lui cette admiration qui vous transporte dans des régions où personne ne peut vous suivre... pas même *lui*, ajoutait ma mère en souriant, mais je le juge grand, *et même bon*... Seulement, ses intérêts lui font oublier ou négliger les intérêts des autres... Pourquoi ne lui pardonnerais-je pas ? N'est-ce pas l'histoire du genre humain ? Eh bien ! il est comme tous les hommes, mais ne venez pas me dire qu'il est au-dessus d'eux.

C'était toujours ainsi que ma mère parlait du général Bonaparte depuis mon mariage. Elle en était venue au point de ne plus lui reprocher la malheureuse affaire du cousin qu'indirectement comme on le voit.

Junot revint chez lui préoccupé, mais tout heureux d'avoir à raconter au premier consul l'expédition de ma mère contre les pamphlets.

Tout en parlant, en discutant une raison pour, une raison contre la soirée s'écoula et Junot ne put aller aux Tuileries. Le lendemain était, je crois, un jour de parade, et ces journées-là étaient consacrées. Elle le fut pour nous d'une manière bizarre.

Un courrier nous arriva de Marseille, où mon frère était com-

missaire général de police, un des trois qui étaient alors en France. Ce courrier nous apportait une lettre de mon frère avec un paquet des bienheureux ou malheureux pamphlets et journaux, le tout écrit à la main. A peine Junot eut-il lu la lettre d'Albert qu'il fit un saut de joie en pensant à son triomphe.

— Je ne pourrais dormir, me dit-il, si je ne voyais le premier consul. Il n'est pas trop tard, d'ailleurs, pour lui demander un moment d'entretien. Et puis, toute cette affaire est fort compliquée, et la lettre d'Albert doit être lue par le premier consul.

J'approuvai fort sa résolution et il s'en fut aux Tuileries. Il était onze heures. Le premier consul, fatigué de la revue du matin, allait se mettre au lit, mais Junot fut admis sur-le-champ. A peine était-il entré que Napoléon remarqua l'air d'hilarité répandu sur sa physionomie. Junot mit la lettre de mon frère sous ses yeux sans répondre. Il la lut rapidement, elle le frappa sans doute beaucoup, car il la relut deux fois. Il la posa sur la table, puis se promena quelque temps. Il reprit la lettre, la parcourut encore, se frotta le front. Enfin, s'arrêtant tout à coup devant Junot, il lui dit :

— Me donnes-tu ta parole d'honneur que ta belle-mère n'est pour rien dans tout cela ?

— Ma belle-mère ! s'écria Junot, ma belle-mère !

Et il raconta au premier consul l'histoire des papiers brûlés. A mesure qu'il parlait, Napoléon prenait un air attentif. Tout à coup, il se mit à marcher rapidement dans son cabinet et son front devenait menaçant. Junot ne le comprenait pas.

— Si l'opinion de Mme Permon n'était pas si connue, dit-il avec amertume, on ne lui ferait pas de tels envois, regarde si l'on en a envoyé à Mme Guéhéneuc, ou à telle autre belle-mère de mes généraux... A Mme Hulot peut-être bien... Oh ! celle-là en aura eu sûrement cinq cents de ces pamphlets. Mme Permon ne m'aime pas... on le sait, et on part de là... Il y a dans son salon des gens qui me détestent, des gens qui étaient enfermés au Temple, avant mon retour d'Égypte, pour opinion... Eh bien, ce sont ses amis ! Elle allait les voir. Et toi, grand imbécile, tu en fais tes amis aussi, toi, de mes ennemis.

Junot regardait le premier consul d'un air stupéfait. Lui, voir des ennemis de son général, en faire ses amis ! Il croyait rêver.

— De qui voulez-vous donc parler, mon général ? lui demanda-t-il enfin.

— Eh ! parbleu, de M. d'Orsay.... celui qu'ils appellent le beau d'Orsay. N'a-t-il pas été au moment d'être fusillé comme Clichyen ? et puis mis au Temple ? Fouché me disait l'autre jour que c'était un homme dangereux.

Junot sourit amèrement.

— Mon général, vous venez de me faire entendre, avec deux syllabes, à qui je dois la faveur d'un tel moment, et je saurai l'en remercier. Je commencerai par vous dire que le citoyen Fouché a menti en disant qu'Albert d'Orsay était un homme dangereux et un conspirateur. C'est la plus loyale, la plus honnête des créatures. Il est plein d'honneur et, si en rentrant en France, il a donné sa parole d'être fidèle au gouvernement établi, il la tiendra. J'aurais pensé, mon général, poursuivit Junot d'une voix altérée, que puisque Fouché lui avait donné le nom de mon ami, vous deviez le juger digne de votre estime en tout ce qui tient à l'homme d'honneur, car je n'ai jamais donné mon amitié à un être qui n'en aurait pas. Mais c'est surtout *votre ennemi,* mon général, que vous n'auriez jamais dû croire *mon ami.*

Et Junot passait la main sur son front, il était baigné de sueur. Napoléon le connaissait trop bien pour ne pas savoir combien il souffrait. Il s'approcha de lui et lui prit la main en la lui serrant avec affection. Junot suffoquait :

— Allons ! tu es un enfant. Voyons. Tais-toi. Que diable ! je ne te parle pas de toi, mon plus fidèle ami. Ne m'as-tu pas prouvé ton attachement lorsque j'étais dans les fers ? Ne voulais-tu pas me suivre en prison ?...

— Je vous aurais suivi sur l'échafaud ? s'écria Junot en frappant de son poing fermé sur la table, de manière à faire sauter par terre tout ce qui était dessus.

Napoléon se mit à rire.

— Eh bien ! tu vois donc qu'il est impossible que je te dise une seule parole qui puisse aller à ton cœur et le blesser *monsieur Junot.*

Et il lui tirait l'oreille, et le nez et les cheveux. Junot fit un mouvement.

— Ah ! je t'ai fait mal ! dit Napoléon en se rapprochant de lui.

Et posant sa petite main blanche sur la chevelure blonde de Junot, il le caressait comme s'il eût voulu apaiser la douleur d'un enfant.

— Junot, lui dit-il en le regardant avec une inexprimable dou-

ceur, te rappelles-tu un jour au palais de Serbelloni, à Milan (1), tu venais d'être blessé, là, à cette place ?

Et la petite main frappait doucement la profonde et large cicatrice.

— Je tirai tes cheveux, et ma main revint à moi pleine de ton sang...

Le premier consul pâlit à ce seul souvenir.

— Oui, poursuivit-il en faisant un mouvement comme pour réprimer un frisson, oui, j'avoue qu'en ce moment je sentis qu'il était en nous une faiblesse inhérente à notre humaine nature et que les femmes possèdent d'une manière plus développée et plus exquise... J'ai compris ce jour-là qu'on pouvait s'évanouir. Je n'ai pas oublié cette époque, mon ami. Je l'ai mise en bon lieu pour le souvenir et le nom de Junot, depuis ce temps-là ne s'unira jamais dans ma pensée avec une apparence même de perfidie. Ta tête est vive, trop vive, mais tu es un loyal et brave garçon, toi. Lannes, Marmont, Duroc, Berthier, Bessières...

Et à chaque nom, Napoléon prenait une prise de tabac, et se promenait en faisant quelquefois une pause et souriant au nom qui lui rappelait un serviteur fidèle.

— Mon fils Eugène... Oui, voilà des cœurs qui m'aiment. Je puis compter sur eux. Lemarrois, voilà encore un fidèle, celui-là. Et ce pauvre Rapp, il n'y a pas longtemps, qu'il est auprès de moi, et pourtant il m'aime au point de me brusquer. Sais-tu qu'il me gronde quelquefois ?

Tout en parlant, le premier consul avait pris le bras de Junot et se promenait en s'appuyant sur lui. Arrivés près de la fenêtre, il dégagea son bras et le posant sur l'épaule de mon mari, il le contraignit presque à se pencher pour lui permettre de s'appuyer.

— Parmi tous ces hommes et même ces femmes qui passent au bas de cette fenêtre, dit Junot en souriant, combien en est-il qui donneraient des années de leur existence pour être *là* où je suis, près de vous, mon général, soutenant ce bras qui peut soulever le monde ! Oui, je crois qu'il en est qui feraient de grands sacrifices, seulement pour pouvoir le dire. Mais il n'est pas dans Pa-

(1) Une particularité assez singulière c'est que peut-être dix fois dans le cours de son règne ou de sa puissance, Napoléon me parla de cet événement de Milan, et jamais sans qu'aussitôt le seul souvenir de cette main tachée de sang ne le fit tressaillir et pâlir.

ris, tout entier même, un cœur qui soit aussi heureux que le mien dans cet instant.

Napoléon dégagea son bras, regarda Junot en souriant, avec ce sourire auquel il a dû tant de victoires avec un seul mot, et lui dit : Eh bien ! mon *vieil ami*, ne parlons plus de cette sotte affaire des pamphlets. Mais, écoute, que veux-tu que je pense lorsque je sais que tu vois des gens qui sont mes ennemis, que ta femme, ta belle-mère connaissent intimement une foule de personnes qui me haïssent et voudraient plus que ma chute ! Elles voudraient ma mort. Elles l'ont bien prouvé.

— Mais mon général, je pourrais bien vous répondre que parmi ces personnes dont vous parlez, il n'en est pas *une seule* qui même avant le mariage de ma femme, eût osé devant elle se permettre une parole contre vous. Quant à ma belle-mère, je l'ai bien souvent entendu parler de vous, mon général, et jamais dans des termes qui m'auraient blessé. Mme de Permon aime trop tendrement Mme Bonaparte la mère, tous vos frères...

— Oh ! Lucien surtout, interrompit le premier consul avec un sourire assez amer. Lucien est son préféré. C'est une merveille selon elle. Elle n'est pourtant pas républicaine, Mme Permon ! Comment donc s'arrangent-ils !

— Je ne crois pas avoir entendu ma belle-mère parler deux fois politique, depuis que je suis son gendre, répondit Junot. On cause littérature, on fait de la musique, on parle de mille *riens* importants, de ces affaires du monde de la société. Et pour ce talent-là, il faut avouer que cette société d'autrefois s'entend mieux que nous à le mettre en œuvre. Et puis, mon général, si vous saviez dans quel état est Mme de Permon, ce n'est pas une femme qui touche de la main son cercueil qui pense à de pareilles misères !

Ici je dois rendre entière justice à Napoléon. Au moment où Junot parla de ma mère, il était éloigné de lui de quelques pas ; il s'en rapprocha vivement et, lui serrant le bras avec force :

— Hein ! que dis-tu là ? Mme Permon est très mal ?

— Mourante, mon général. Tous les médecins que nous avons appelés près d'elle s'accordent sur son danger.

— Il faut y conduire Corvisart.

Il sonna.

— Qu'on aille sur-le-champ dire au citoyen Corvisart que je veux lui parler. Comment — et il se promenait d'un air fort agité — comment cette femme si fraîche et si belle, il n'y a pas

encore quinze mois ! Pauvre Mme Permon, pauvre Mme Permon.

Et se laissant tomber dans son fauteuil, il mit ses deux mains sur ses yeux et demeura longtemps sans parler. Puis se levant, il marcha de nouveau avec cette rapidité qu'on remarquait alors dans ses mouvements lorsqu'ils était affecté.

— Il faut aussi y conduire Desgenettes, Ivan. Il est impossible que la Faculté ne trouve pas le moyen de guérir une personne saine et fraîche comme une rose.

— Mon général, lui répondit Junot, la maladie de Mme de Permon est d'un affreux genre dans l'histoire de l'art de guérir. Elle échoue contre tous les secours.

Et là dessus il raconta au premier consul le mot de Baudelocque.

Lorsque Junot, inquiet pour la vie de sa belle-mère, lui demanda son avis :

— Général, lui répondit l'homme habile, celui qui peut se vanter d'avoir guéri une maladie comme celle de Madame votre mère, se vante d'avoir recollé une tête coupée (1).

Napoléon, en écoutant cet arrêt, parut de nouveau bouleversé. Mais chez lui les impressions, quelque fortes qu'elles fussent, ne paraissaient jamais que fugitivement sur son visage. Il se remit bientôt et, lorsque Junot prit congé de lui, il était calme en apparence. Ceux qui prennent texte de tout pour frapper sur sa mémoire diront qu'il l'était en effet. Moi, je ne le crois pas. Je l'ai vu trop attaché à ma mère et lui en donner des preuves positives pour pouvoir mettre en doute la moindre probabilité à ce sujet.

Les étrangers connaissaient peu l'intérieur de notre France et surtout les véritables relations du général Bonaparte avec tout ce qui l'entourait. C'est une des parties les plus importantes de son histoire et d'après laquelle il a été jugé dans plusieurs pays où l'on ne se donnait pas la peine de savoir, d'une façon positive, tout ce qui avait quelque rapport immédiat, en bien ou en mal, avec un tel homme. Je crois que la prévention défiante était quelquefois tout aussi exagérée en bien comme en mal. Le fait réel

(1) Baudelocque parlait pour le temps où il vivait et aussi pour le nôtre. M. Récamier a rendu à l'humanité l'immense service de donner une chance de salut à la malade que le fléau de cette cruelle maladie, que nous connaissons seules nous autres pauvres femmes, a frappée. Mais la chose est toujours si cruellement douloureuse qu'on en a vu préférer la mort à la guérison.

de la vie de Napoléon, cette vie elle-même, une œuvre grande et belle, doit-être jugée telle qu'elle s'est écoulée.

Parmi les étrangers qui alors abondaient en foule à Paris et dans toute la France, plusieurs étaient infatués des plus burlesques préjugés soit contre Napoléon, soit en sa faveur. L'un croyait qu'il prenait une tasse de café par heure, qu'il passait un jour entier dans le bain. Un autre, qu'il dînait debout. Enfin, cent rêveries, plus absurdes les unes que les autres. Une chose assez remarquable, c'est que les plus extraordinaires versions venaient d'Angleterre. Les émigrés qui, après leur rentrée, ont eu plus de vergogne et de fausse honte que les autres, et sont demeurés plus longtemps éloignés de la cour consulaire, ont eu de Napoléon une opinion tellement différente de celle qu'ils devaient réellement prendre de lui, que j'en connais un dont l'étonnement fut extrême lorsqu'il le vit. Les notions qu'il avait reçues ne lui avaient donné aucune idée, même éloignée, de la figure, du physique du premier consul (1).

Il en était de même des scènes que l'on disait avoir lieu entre le général Lannes et le premier consul. Rien n'est plus faux. L'un des pamphlets dont je parlais, intitulé *le Miroir du cabinet de toilette d'une ancienne directrice*, racontait une scène des plus ridicules entre Napoléon et le général Lannes, et à l'époque citée le premier était à Lyon pour la consulte. Ce pamphlet, écrit à la main et mal rédigé, ne contenant que des injures sans esprit, aurait pu dire que les querelles qui ont eu lieu entre le général Lannes et le premier consul sont d'une époque plus avancée. Et, puisqu'il prenait Mme Bonaparte pour but de sa satire, il pouvait ajouter à son texte, déjà passablement méchant, que la première dispute un peu vive entre Lannes et Napoléon eut pour objet Mme Bonaparte elle-même.

Ce fut à l'époque de l'affaire de la caisse de la garde que le général Lannes, qui était loin d'avoir dans cette affaire tous les torts qu'on lui a prêtés et sachant que Mme Bonaparte avait voulu, à

(1) J'ai connu une Anglaise, une mistress Marschall, qui croyait que le premier consul mettait tous les jours une culotte neuve, et toute son ambition était d'en posséder une. Mais son embarras pour prononcer le terrible mot technique de la chose mit souvent des entraves à la réussite du marché et je suis sûre que, lorsque Junot lui eut dit qu'on s'était moqué d'elle, elle eut plus de joie de n'avoir plus à dire : « Avez-vous une culotte du premier consul à vendre ? que de chagrin d'abandonner sa chimère.

ses dépens, disculper ceux qui étaient les vraies coupables s'emporta contre elle dans le cabinet du premier consul et fut même plus loin qu'il ne convenait peut-être à un ami d'aller dans un pareil sujet. Il lui dit qu'au lieu d'écouter des *caquetages de femmes*, et surtout de *vieilles femmes*, il ferait mieux d'en prendre une plus jeune. Et les mots piquants et même injurieux ne furent pas épargnés. La scène fut vive. Le général Lannes se laissa aller jusqu'à des termes blessants pour Mme Bonaparte, et il s'emporta véritablement ce jour-là ; mais il est faux qu'avant cette époque il fît *des scènes* au premier consul. La chose n'était pas facile.

C'est comme le tutoiement. Il a pu exister, je ne le nie pas, quoique intimement persuadée du contraire, mais je réponds, s'il a eu lieu, qu'aussitôt après le retour d'Égypte il a cessé.

Je n'ai jamais entendu personne tutoyer le premier consul. Lui c'est différent. Il est plusieurs de ses fidèles qu'il tutoya toujours, et Junot le fut par lui jusqu'à la dernière année de sa vie. Ce n'est qu'à l'époque de l'empire qu'il cessa d'employer ce mode familier de parler à ses anciens amis, en public seulement ; dans l'intimité il y eut toujours les mêmes rapports de sa part envers le général Lannes, Junot, Berthier, Duroc et deux ou trois autres.

Napoléon avait dans son être une singulière organisation. Si cet homme étonnant fût resté dans une condition privée, il eût été le meilleur père, le plus digne chef de famille, un bon homme enfin, dans l'acception véritable du mot. Mais vint ensuite l'ambition et son escorte, les vastes pensées, les hautes conceptions, et tout ce qui était bon, tendre, aimant fut de bonne heure étouffé sous le poids immense de cette grande existence. Les bons sentiments furent contenus, mais non détruits, et surtout ne furent pas remplacés par de méchants.

Il avait mauvaise opinion de la nature humaine. Avait-il tort ? C'est une question qui se fait, et à laquelle on ne répond jamais que relativement.

Il existe de lui une foule de traits dont la bonté est tout entière dans un premier mouvement du cœur. Si la prévention contre lui n'y veut voir que de la vanité, alors on peut en dire autant de toutes les actions de Henri IV. Et lorsqu'il disait au paysan béarnais : « Imbécile, dis donc des fromages de vache ! », cette bonhomie parfaite du meilleur, du plus grand roi qu'ait eu la France, peut aussi, par la malveillante méchanceté, être appelée *envie de paraître grand*.

Mon Dieu ! ce désir-là devrait bien travailler un peu plus les souverains et ceux en général qui gouvernent, quitte ensuite à les absoudre du péché d'orgueil et de vanité.

Un jour, le premier consul allait partir pour la chasse. L'aide de camp de service, en traversant la cour de la Malmaison, trouve un jeune homme d'une jolie figure, d'une tournure distinguée, bien mis, ayant dans toute sa personne l'apparence d'un homme bien né et bien élevé.

Il lui dit : Eh bien ! monsieur, que voulez-vous au premier consul ? Je puis me charger de votre demande, si elle est raisonnable. Je suis l'aide de camp de service.

— C'est un secret.

Lacuée regarda le jeune solliciteur. Il était là devant lui, les yeux étincelants, lui pressant la main à la briser, avec la poitrine palpitante, la respiration pressée. Mais son regard était pur, il y avait de l'âme et une belle âme dans ce regard-là.

— Ce jeune homme n'est pas dangereux, se dit Lacuée.

Et, le prenant par le bras, il le fit entrer dans la cour intérieure. Au moment où ils passaient la grille, Duroc revenait de Paris, où il avait été le matin. Junot l'accompagnait. Tous deux étaient à cheval. Ils s'arrêtèrent et mirent pied à terre pour dire bonjour à leur camarade. Il leur raconta sa petite aventure.

— Comment ! lui dirent aussitôt Junot et Duroc, tu vas introduire ce jeune homme sans même savoir son nom ?

Lacuée avoua qu'il ne le lui avait pas demandé.

Junot s'avança vers le jeune homme et lui dit que le premier consul était fort accessible, mais qu'encore fallait-il savoir quel motif faisait désirer de le voir et qu'enfin il était impossible à ceux qui l'entouraient de lui annoncer un solliciteur par un nom en trois étoiles.

Le jeune homme rougit comme une jeune fille.

— C'est juste, mon général, répondit-il en saluant respectueusement, mais avec toute l'aisance d'un homme en bonne compagnie.

Et, se nommant (1), il ajouta :

(1) Ma mémoire, qui a conservé cette histoire dans toutes ses particularités, n'est pas aussi fidèle pour le nom du jeune candidat à la science. Dans la crainte de ne pas mettre ce nom tel qu'il est, j'aime mieux le laisser en blanc. Si ce livre tombe dans les mains du héros de cette aventure, je le prie

— Mon père vit à la campagne. Ses connaissances sont assez étendues pour qu'il ait jugé inutile de me mettre au collège et de me faire suivre des cours auxquels lui-même pouvait suppléer. Il m'a donné une instruction dirigée vers le but auquel tendent ses vœux et les miens, mon admission à l'Ecole polytechnique. Jugez, mon général, de son chagrin, du mien surtout, lorsque, nous étant présentés devant l'abbé Bossu, qui est celui qui, à ce qu'il paraît, doit décider si je suis ou non recevable, il a refusé de m'examiner lorsqu'il a su que j'avais été enseigné par mon père *seul* et qu'aucun professeur n'avait été mon maître.

— « Que vous importe, lui dis-je, si je sais ce qu'il faut savoir ? »

Mais il a été inflexible, et rien n'a pu le décider à me faire seulement une seule question.

— Mais, lui dit alors Duroc avec sa douceur et sa politesse ordinaires, que voulez-vous que puisse faire le premier consul à celà? C'est la règle, et une règle observée par tous les arrivants. Que voulez-vous de lui ?

— Qu'il m'examine, répondit le jeune homme, avec une expression naïve toute charmante. Je suis sûr que, lorsqu'il m'aura questionné, il me jugera digne de partager les travaux des jeune gens dont il veut faire des officiers capables d'exécuter ses grandes pensées.

Les trois camarades se regardèrent en souriant, Duroc et Junot pensèrent, comme Lacuée, que ce jeune homme, à la parole brûlante, au regard de feu, ne pouvait être qu'agréable au premier consul et Duroc passa chez lui. Napoléon se mit à sourire de ce sourire lumineux et doux qu'il avait pour les moments qui lui plaisaient.

— Et il veut que ce soit moi qui l'examine, ce jeune fou ? dit-il à Duroc. Mais comment cette idée lui est-elle venue ? C'est une chose singulière !

Et il se frottait le menton en souriant toujours.

— Quel âge a-t-il ? demanda le premier consul après avoir marché quelque temps sans parler, mais dans un gracieux silence.

— Je ne sais pas, mon général, mais il paraît avoir à peu près dix-sept à dix-huit ans.

de faire parvenir à moi-même le nom que j'ai oublié après tant d'années, ce qui me rend excusable. Je crois être certaine pourtant qu'il se nommait Eugène de Kervalègue.

— Fais-le venir.

Duroc introduisit le jeune solliciteur. L'expression de sa physionomie était admirable. Le bonheur dans sa plénitude la plus entière s'y peignait en traits de feu. Son regard s'élançait sur le premier consul. Il le couvrait, l'enveloppait de toutes parts. Il semblait que son existence dépendît du premier mot que Napoléon allait lui dire. Je l'ai déjà fait remarquer souvent, mais je ne puis trop répéter combien la figure de l'empereur était inconcevablement différente d'elle-même lorsqu'il était déterminé à plaire. Il avait alors une douceur, un charme ineffables.

— Eh bien, jeune homme ! dit-il en s'avançant avec un gracieux sourire vers le jeune enthousiaste, vous voulez donc être examiné par moi ?

Le pauvre enfant tremblait de joie et ne pouvait répondre. Il regardait le premier consul et ne parlait pas. Napoléon n'aimait ni la hardiesse insolente, ni la timidité peureuse. Mais ce qu'il avait devant les yeux n'était silence que parce que l'âme parlait trop haut, et il le comprit.

— Remettez-vous, mon enfant. Vous n'êtes pas assez calme pour me répondre en ce moment. Je vais m'occuper de quelques affaires, puis nous prendrons la vôtre.

— Vois-tu ce jeune homme-là ? dit le premier consul à Junot en l'amenant dans l'embrasure d'une fenêtre, si j'en avais *mille* comme lui, la conquête du monde ne serait qu'une promenade.

Et il tournait la tête de côté pour examiner le jeune homme qui, plongé dans ses méditations, repassait probablement dans sa tête tout ce qu'on pouvait lui demander. Au bout d'une demi-heure, Napoléon commença l'interrogatoire dont le postulant se tira à merveille.

— Et vous n'avez pas eu d'autre instituteur que votre père ? demanda le premier consul avec étonnement.

— Non, mon général ; mais il a été un bon maître, parce qu'il élevait un citoyen pour qu'il fût un jour utile à son pays et qu'il pût surtout suivre les grandes destinées que vous lui promettez.

Junot m'a dit qu'ils avaient été tous trois étonnés de l'expression presque prophétique de ce jeune homme en prononçant ces dernières paroles. Le premier consul en parut surtout frappé.

— Je vais vous faire donner un mot qui vous donnera l'entrée du sanctuaire, mon enfant, dit le premier consul.

Et il fit signe à Junot d'écrire. Puis, se ravisant :

— Non, dit-il, je vais écrire moi-même.

Et prenant une plume, il traça quelques mots et remit le papier au jeune homme qui emportait du bonheur pour *cent ans*, *comme Chérubin*, mais dont l'âme était plus délicieusement émue.

En arrivant à Paris, il courut chez l'abbé Bossu. A peine celui-ci l'eut-il aperçu :

— Que venez-vous chercher? lui cria-t-il. Il n'y a rien pour vous ici.

Mais le jeune homme tenait un talisman qui valait une baguette magique. Il le portait au-dessus de sa tête pour le faire bien voir. Puis il le donna à l'abbé Bossu qui lut :

« M. Bossu recevra M***. Je l'ai examiné moi même, et je le juge capable d'être admis.

« Bonaparte. »

Ce jeune homme est devenu un élève distingué de l'École polytechnique. Son avancement fut d'abord rapide. Mon frère l'a connu à Toulon, où il était attaché aux ponts et chaussées. Son attachement pour Napoléon était une idolâtrie.

CHAPITRE XXIII

L'ananas de la Malmaison. — Joséphine devineresse et les patiences. — Pari de Bonaparte avec elle. — Désarroi de Junot. — Il court aux Tuileries. — « Ah! les femmes! les femmes! » — Amitié sincère de Bonaparte. — « Va embrasser ta fille! » — Rétablissement des trônes. — Le roi, la reine et le prince royal d'Etrurie. — Fêtes en leur honneur. — A la Comédie Française. — « Encore un pauvre roi! » — L'eau de Seine. — « Pauvre Toscane! » . — Les listes de notabilités pour les élections. — Opposition du premier consul. — « La souveraineté du peuple est inaliénable! »

J'étais alors enceinte de mon premier enfant, et fort souffrante de ma grossesse. Entourée de soins, gâtée, pour ainsi dire, par ma famille et celle de mon mari, ma mère, ainsi que ma belle-mère, me firent connaître, par excès de zèle et d'attachement, un supplice, je puis dire, que je n'avais pas éprouvé, bien que je fusse grosse de plusieurs mois. Ce fut ma mère qui commença un jour où je dînais chez elle.

— Ah! mon Dieu, me dit-elle tout à coup en posant sa fourchette et me regardant d'un air consterné, ah! mon Dieu! je n'ai pas songé à te demander quelle était *ton envie!*

— Mais je n'en ai pas, lui répondis-je tout naturellement.

— Tu n'as pas d'envie! me dit ma mère aussi surprise que si je lui eusse annoncé que je portais mon enfant d'une autre manière que les femmes ne les portent ordinairement. Tu n'as pas d'envie! Mais cela ne s'est jamais vu! Tu te trompes. C'est que tu n'y fais pas attention. J'en parlerai à ta belle-mère

Et voilà mes deux mères consultant entre elles pour deviner ce qui pourrait me plaire.

— Ensuite, disait ma mère, ce qui est inquiétant dans cette affaire-là, c'est que Laurrette ne faisant pas attention, dans son ignorance, à l'inconvénient de ne pas satisfaire *une envie*, cette petite femme-là est capable de nous faire un enfant à face de chouette. Mme de la Reynière en a bien fait un à pattes d'écrevisse.

Et voilà Junot de son côté qui dans la terreur que je n'aille lui faire quelque enfant à hure de sanglier, ou bien avec une orange au bout du nez, comme un faiseur de tours, me demandait tous les matins :

— Laure, de quoi as-tu donc envie?

Ma belle-sœur qui revint de Versailles où elle habitait habituellement le château, ajouta au chœur de questions, mais ce fut d'une manière plus effrayante. Ce qu'elle avait vu de personnes défigurées par des envies non satisfaites ne se pouvait nombrer.

Enfin, un jour, il m'arriva de réfléchir, en mangeant une pastille d'ananas, qu'un ananas devait être une bien excellente chose. J'avais bien mangé des pastilles, des glaces à l'ananas, mais le fruit, jamais je ne l'avais vu, même je crois, sur une table. A cette époque, la culture de ce fruit était bien plus difficile à soigner que maintenant. C'était une rareté qu'un ananas ; et les bâches où il vient chez nous étaient comptées dans les environs de Paris (1). J'en avais donc peu ou point d'idées. Mais une fois que je me persuadai que j'avais *envie* d'un ananas, j'éprouvai d'abord un désir très vif. Puis il augmenta lorsque Corcelet déclara que, bien que les ananas vinssent dans une serre chaude, ils avaient cependant une époque pour reproduire leur couronne, et que ce n'était pas dans le moment où l'on était.

Oh ! alors j'éprouvai cette souffrance qui tient de la rage et qui vous met sous la condition de mourir ou de la satisfaire. Junot, affairé pour cette malheureuse envie, comme un homme qui est père pour la première fois par une femme qu'il aime, courait avec une bonté parfaite, offrant vingt louis d'un ananas, sans pouvoir le trouver.

Junot était un jour sans moi à la Malmaison. La serre n'était pas

(1) L'hortensia a éprouvé une variation plus sensible encore dans sa culture. J'ai vu le temps où un hortensia, donné à Mlle de Beauharnais ou à Mme Marmont, était une chose vraiment curieuse ; mais cela fut court et maintenant un portier donnera un hortensia à sa commère pour le jour de sa fête en y joignant un pot de basilic ou de pensées.

encore construite mais il y avait une orangerie-serre chaude, dans laquelle Mme Bonaparte avait fait construire et bâtir des bâches pour trois cents ananas, ce qui lui en donnait cent par an (1). Junot, dans son affliction de me voir refuser tout ce qu'il m'offrait, dit que je n'avais d'autre refrain que : « Je voudrais un ananas ! » Mme Bonaparte envoya sur-le-champ pour s'informer si quelque ananas n'était pas bon à lever dans sa bâche :

— S'il y en a un, dit-elle à Junot, vous le porterez à Mme Junot.

Il y en avait un !

Junot, en le recevant des mains de Mme Bonaparte, crut un moment que ce présent le concernait, lui, directement, et qu'il avait envie de l'ananas. Il la remercia avec effusion et revint à Paris en recommandant à son cocher de crever les chevaux, mais d'arriver.

Je venais de me mettre au lit, triste, *geignante* et toute prête à pleurer de n'avoir pas d'ananas, car cette idée était devenue dominante à un tel point que j'en parlais toujours.

— Pauvre Loulou, me disait ma mère, *je te l'avais bien dit que tu aurais une envie.* On ne fait pas un enfant sans cela. Vois ce qui était arrivé à ta sœur, parce que j'avais eu envie de manger des cerises au mois de janvier !

C'était vrai. Ma sœur avait une cerise parfaitement coupée par la moitié et placée dans un endroit dont, par exemple, la physionomie ne fut pas dérangée par l'absence du petit fruit et, quand une soie en fit l'affaire, on aurait bien pu l'y laisser.

Lorsque Junot, triomphant, heureux comme s'il m'offrait une couronne véritable, déposa sur mon lit celle de l'ananas à laquelle tenait encore son fruit, j'avoue que j'éprouvai un vrai bonheur. J'embrassai mon mari avec reconnaissance, avec joie. Je dévorais des yeux ce fruit tant souhaité, et je remerciai mille fois dans mon cœur Mme Bonaparte de son cadeau, que j'estimais plus en ce moment qu'un beau collier de perles : je sonnai pour demander du sucre. Junot m'arrêta et me dit que Corvisart était présent au moment où Mme Bonaparte m'avait donné l'ananas et que, ayant appris que j'étais grosse, fort souffrante, il me faisait défendre de manger une seule tranche de cet ananas le soir.

— C'est extrêmement froid et lourd, dit-il à Junot. Si Mme Junot

(1) On sait que l'ananas ne porte que trois ans plus tard, en replantant sa couronne.

est dans l'état *d'envie*, il ne faut pas qu'elle y touche ce soir, parce qu'une bouchée fera passer tout le fruit.

Et il ajouta ce peu de mots en disant à Junot :

— J'ai vu des effets affreux d'indigestion dans une grossesse, LA MORT s'ensuivre aussitôt. Mon cher général, ne montrez votre beau fruit que demain.

Junot en avait la volonté, mais, en songeant à mon bonheur, il n'eut pas la force de me le refuser, y mettant seulement pour condition que je ne toucherais à l'ananas que le lendemain matin.

Je le promis et, mettant le beau fruit sur ma table de nuit, je passai la nuit à le prendre, le toucher et me faire une double jouissance en anticipant le moment où je pourrais enfin manger le bienheureux ananas.

Le lendemain matin, à peine était-il jour que je fis lever Junot pour que l'on pût entrer dans ma chambre et arranger mon *envie*. Lui-même s'en chargea, coupa le fruit par tranches fines, le mit dans une jatte de belle porcelaine, le saupoudra de sucre bien blanc et bien fin et vint lui-même le placer devant moi. Puis il s'assit sur le pied de mon lit pour juger de toute ma joie, car ce n'était pas moins que de *la joie*.

— Eh bien, me dit-il enfin, pourquoi donc ne manges-tu pas?

Je le regardai avec une expression qui devait être burlesque, car j'avais en même temps envie de rire et de pleurer. Mais Junot était vif et, reprenant l'assiette, il me dit :

— Je l'ai peut-être mal arrangé. Pourquoi ne le dis-tu pas?

— Mon Dieu, il est bien, lui répondis-je, mais...

Et en même temps je repoussais l'assiette loin de moi.

— Mais... je ne sais ce que j'ai, je ne puis manger de l'ananas.

Junot ouvrit de grands yeux et, avec bien plus d'étonnement que ma mère, lorsque je lui avais dit que je n'avais pas d'envie, il répéta, en y mêlant toutefois un ornement oratoire que j'avais omis :

— Comment! Tu ne peux pas manger ton ananas! Mais, Laure, regarde-le donc! C'est par contradiction.

Et il me ramenait le nez sur la maudite assiette. Ce qui provoqua une assertion positive que je ne pouvais pas manger de l'ananas. Il fallut non seulement l'emporter, mais ouvrir les fenêtres, parfumer ma chambre, pour enlever jusqu'au moindre vestige d'une odeur qu'une seconde avait suffi pour me rendre odieuse.

Hélas ! c'est l'histoire de bien des choses en notre vie ; mais la morale, comme tout en ce monde, se décolore par l'usage qu'on en fait. On a mille fois dit, à la vérité, que la satiété produisait le dégoût, mais on ne voit pas ce dégoût précéder la possession.

J'étais déjà fort avancée dans ma première grossesse. Mme Bonaparte était parfaite pour toutes les jeunes femmes qui étaient dans mon état et s'inquiétait avec un soin extrême de tout ce qui pouvait nous être agréable. C'est en agissant ainsi qu'elle était adorable, car alors sa bonté était instinctive, et on le sentait. En apprenant l'histoire de l'ananas, elle me dit :

— Vous aurez une fille.

Et, à l'appui de son assertion, elle me proposa de faire une *patience*. Je savais par expérience ce que valaient ces malheureuses *patiences*. Il y avait mille fois de quoi la perdre. Cependant je n'osai refuser et malgré toute mon incrédulité, je fus obligée de m'asseoir contre la table de jeu, et là, de couper de la main droite, de la main gauche et de nommer des jours, des heures, des mois ; enfin c'était une véritable bonne aventure.

On sait que l'impératrice Joséphine avait à cet égard une croyance tout à fait superstitieuse. Le fait est que j'ai été témoin de deux faits que je rapporterai plus tard (en 1808 et 1809) et qui sont fort extraordinaires. Ce jour-là elle me tint sur la sellette pendant une grande heure et finit par me prédire que je ferais une fille.

— Ou un garçon, dit le premier consul qui entrait alors et se moquait toujours des cartes de Mme Bonaparte. Il est certain que Mme Junot fera l'un ou l'autre. Et si j'étais de toi, Joséphine, je ne compromettrais pas ma réputation de sorcière par une prédiction décidée.

— Elle fera une fille, répétait Mme Bonaparte. Eh bien, Bonaparte, veux-tu parier quelque chose avec moi ?

— Je ne parie jamais, dit le premier consul. Si on est sûr de son fait, on est malhonnête homme, si la chose est douteuse, on est aussi fou que celui qui va perdre son argent au jeu.

— Parie des bonbons.

— Et toi, que me donneras-tu ?

— Je te brôderai un tapis pour mettre sous tes pieds, dans ton bureau.

— Ah ! c'est parler, cela ! Voilà du moins qui servira à quelque chose. Eh bien, je parie que Mme Junot fera un garçon. Ah çà, me

dit-il, en se retournant de mon côté, n'allez pas me faire perdre, au moins.

Et me regardant, il se mit à rire :

— Si vous faisiez un garçon et une fille, que deviendrait le pari ?

Il y avait dans le fait lieu à croire que la chose pût arriver, car j'étais énorme.

— Eh bien, général, savez-vous ce qu'il faudra faire ? Me donner à moi les deux paris.

Cette idée de faire un garçon et une fille leur parut à tous si bouffonne, que le rire gagna jusqu'à moi-même. Je ne trouvais pas cependant du tout plaisant de me voir ainsi à la tête d'une famille toute faite pour commencer et ma mine consternée fut, je pense, ce qui fit rire autant le premier consul, ainsi que mon mari et tous ceux qui étaient là, dont Mme Lefebvre faisait partie, ce qui n'augmenta pas peu la joie commune, parce que dans de telles occasions elle avait toujours quelque bonne gaieté, bien entière, bien drue surtout, et jamais elle ne manquait la riposte en pareil cas.

La couche, quoique naturelle, présentait de grandes difficultés. Il fut question un moment de sacrifier l'enfant pour me sauver la vie. Ma belle-sœur, effrayée, laissa échapper quelques paroles que j'entendis et compris. Je ne puis même aujourd'hui rendre ce que j'éprouvai dans ce moment. Mais toutes les mères me comprendront.

Mes cris étaient déchirants. Nous demeurions alors dans la rue de Verneuil, à l'hôtel de Montesquiou (1). Notre appartement était composé de pièces formant l'enfilade. Aucun détour ne rompait ce bruit de ma voix, criant avec angoisse et parvenant ainsi aux oreilles de Junot. Il se sauva d'abord dans le bureau, qui était de l'autre côté de l'escalier. Mais la maison faisait retour et il entendait d'une manière plus sourde, mais plus sinistre, ce bruit qui lui déchirait l'âme. Ensuite il revint dans un petit salon sur la rue, dont les fenêtres donnaient en face de l'atelier de Renette, le fameux armurier, dont les cyclopes frappaient de façon à étouffer mes plaintes sous leur enclume. Mais leur vacarme fut insuffisant. Enfin, vers midi, il ne put soutenir l'état d'agitation dans lequel il était. Ayant entendu quelque bruit vers mon appartement, il y courut, puis n'osa pas y entrer. Dans ce moment, un

(1) C'est-à-dire une maison appartenant à M. de Montesquiou.

gémissement plus douloureux parvint jusqu'à lui. Il crut y distinguer un accent tellement plaintif que sa tête se perdit. Il saisit un chapeau rond qui se trouvait sous sa main et, descendant un escalier dérobé qui donnait de mon appartement à celui de mes femmes, il gagna la cour, la rue du Bac, le Pont-Royal et, se trouva à la porte des Tuileries sans savoir comment il y était arrivé.

— N'importe! se dit-il, après avoir regardé son habit gris, je suis sûr de trouver là un cœur qui comprendra ce que souffre.

Et montant l'escalier du premier consul, il arriva dans la pièce qui précédait son cabinet et surprit tous ses camarades qui s'y trouvaient alors par le bouleversement de sa physionomie et le désordre de sa toilette. Mais pas un n'eut la pensée d'en rire et, dès que le premier consul sut que Junot demandait à le voir, il le fit entrer à l'instant.

— Eh! bon Dieu! qu'as-tu donc, Junot? s'écria-t-il avec surprise.

Et en effet la figure de Junot devait être étonnante.

— Mon général, ma femme accouche et je ne puis rester dans ma maison. Ses cris me font un mal.

Et l'excellent homme avait la voix tellement étouffée dans les larmes qu'il ne pouvait parler.

— Et tu es venu près de moi pour prendre du courage? C'est bien, mon ami. Pauvre Junot! Comme te voilà renversé! Ah les femmes! les femmes!

Et il se fit raconter *tous les événements*, comme les appelait Junot, qui s'étaient passés depuis la veille, et qui se réduisaient à ces affreuses douleurs venant à éclore au milieu d'un éclat de rire. Le plus sérieux, et ce que Junot pressentait sans le savoir positivement, c'est que ma vie était en danger. A peine eut-il raconté tout ce qui s'était passé au premier consul, que Napoléon vit la chose à l'instant même et sa conduite, dans cette heure d'anxiété où son œil plongeait dans une sorte d'horreur mystérieuse, fut celle du plus tendre, du meilleur des frères.

— Mon *vieil* ami, dit-il à son serviteur fidèle et dévoué, mon *vieil* ami!

Et il lui serrait la main, caresse excessivement rare chez Napoléon.

— Tu as bien fait de venir à moi dans cet instant, et je veux te le prouver.

Il sortit aussitôt de son cabinet pour aller dans la salle où était placée la statue du grand Condé, et là, s'appuyant sur le bras de Junot, il se promena avec lui en lui parlant de ce qui l'occupait, car Napoléon était trop habile dans le maniement du cœur humain pour interroger des cordes qui seraient demeurées muettes dans un tel moment, et il demanda à Junot comment il était venu aux Tuileries.

— A pied, lui répondit mon mari.

Et il lui raconta comment le redoublement de mes cris l'avait comme lancé hors de cette maison où cependant il était tout entier.

Jamais Napoléon n'a même entrevu une question, quelque légère qu'elle fût pour lui, sans la voir tout entière et dans ses conséquences.

— Et puis-je te demander alors, dit-il à Junot, pourquoi tu regardes dix fois par minute par cette fenêtre pour voir si quelqu'un passe le guichet ? Comment veux-tu qu'on vienne te chercher ici, lorsque tes gens ne savent pas où tu es, lorsque tes officiers t'ont vu sortir en habit bourgeois ? D'après tout ce que tu viens de me dire, ils auront tous pensé que tu allais plutôt te jeter à l'eau.

Il appela.

— Qu'un valet de pied aille à l'instant chez Mme Junot. Qu'on s'informe de ma part si elle est accouchée. Si elle ne l'est pas, on dira que le général Junot est près de moi.

Et reprenant le bras de mon mari, il continua de s'entretenir avec lui, avec une bonté si touchante, si doublement touchante dans un tel moment, que Junot fut attendri jusqu'aux larmes. Sans doute, il aimait son général, sans doute il aimait cet homme prestigieux qui commandait l'admiration. Mais, dans de tels moments, la conduite de Napoléon lui devait conquérir le cœur, lui assujettir tout l'individu dont il accueillait ainsi les affections souffrantes, quand cet homme ne lui aurait pas été déjà dévoué, corps, sang et âme. Cette journée *riva*, si l'on peut dire, le lien qui attachait Junot à Napoléon.

Mais Junot avait aussi près de lui des êtres qui lui étaient attachés par l'affection et le dévouement. En le voyant sortir dans un état voisin de l'égarement, son valet de chambre allemand Heldt, honnête et fidèle créature, s'il en fut jamais, l'avait suivi d'abord de l'œil, puis lui voyant prendre le chemin du Pont-

Royal, il avait couru après lui sans son chapeau et n'était revenu à l'hôtel qu'après avoir vu son *chêneral* entrer aux Tuileries et l'avait dit aussitôt au chef d'escadron Laborde, premier aide de camp de Junot.

Il y avait trois quarts d'heure que Junot était avec le premier consul et qu'il était retenu par son bras qui, s'appuyant sur le sien, le contraignait à demeurer en panne, tandis qu'il aurait voulu reprendre le large et venir savoir ce qui était résulté de tant de souffrances et d'inquiétudes. Le valet de pied ne pouvait pas encore être de retour lorsque Junot, que la bonté du premier consul enhardissait dans un pareil moment, le supplia de le laisser aller s'informer si le valet de pied était revenu.

— On me l'aurait dit, répondit le premier consul. Demeure tranquille. Et l'entraînant encore plus loin, ils furent bientôt dans la galerie de Diane. Là, l'inquiétude de Junot devint tellement violente que Napoléon le regarda avec une sorte d'étonnement et répéta avec un accent impossible à rendre :

— Oh ! les femmes ! les femmes !

Enfin, au moment où Junot allait s'échapper sans vouloir rien entendre, on vit tout à coup paraître M. de Laborde au bout de la galerie. Il avait couru d'une telle vitesse qu'à peine il pouvait parler. Sa figure était joyeuse.

— Mon général, s'empressa-t-il de dire, Mme Junot est accouchée et se porte à merveille.

— Allons, va embrasser TA FILLE, dit le premier consul en appuyant sur le mot *fille*, si ta femme avait fait un garçon, on te l'aurait dit d'abord ; mais avant tout embrasse-moi.

Et il le serra dans ses bras avec effusion.

Junot riait, pleurait et s'en allait sans son chapeau, lorsque Napoléon lui dit :

— Eh bien, étourneau, ne vas-tu pas courir les rues sans ton chapeau ?

Il retourna dans le cabinet du premier consul où il avait laissé son chapeau, car alors nous n'étions pas encore au temps où le prince de Neufchâtel n'arrivait auprès de l'empereur, même à trois heures du matin, qu'en habit boutonné, bottes à manchettes et chapeau à plume sous le bras.

— Tu feras mes amitiés (1) à ta femme, Junot, tu lui diras que

(1) Ce mot *Tu feras mes amitiés* était une locution fort souvent employée par Napoléon avec les gens qu'il aimait.

je suis doublement fâché contre elle, d'abord parce qu'elle n'a pas fait un soldat pour la république et puis qu'elle m'a fait perdre mon pari avec Joséphine. Mais je n'en serai pas moins son compère et le tien, mon vieil ami.

Et une seconde fois il serra amicalement la main de Junot.

Nous allons atteindre une nouvelle époque, fameuse dans notre histoire, c'est celle du rétablissement des trônes et de la religion. La fondation de plusieurs républiques fut l'ouvrage du général Bonaparte, lorsque, simple chef d'une armée dont il n'était pas le maître, il s'élevait encore plus haut par sa modération que par ses victoires. Maintenant que par sa main, plus puissante encore que par le passé, il dirige la France et ses destinées, cette main, comme celle d'un imberbe, s'essaie à soulever une chétive couronne, un sceptre d'enfant, pour le remettre aux mains d'un homme incapable de régner ; comme s'il voulait dire à la France entière, déjà désaccoutumée de la souveraineté.

— Voyez ce que c'est qu'un roi ! n'en ayez pas peur.

Ce roi, qui en effet prêtait plus au ridicule qu'au respect, était le nouveau roi d'Etrurie, don Louis, infant de Parme, et mari de l'infante Marie-Louise Joséphine, fille de Charles IV. Ils vinrent à Paris, au mois de mai 1801, pour remercier le premier consul de leur nomination à la couronne d'Etrurie, car c'était par suite d'une clause stipulée dans le traité conclu entre la France et l'Espagne le 21 mars à Madrid. Par ce traité, la France acquérait les états de Parme et cédait la Toscane au prince de Parme, en lui donnant pour indemnité de l'héritage paternel celui de son oncle que nous lui avions enlevé. Mais le roi Louis Ier était capable de ne pas savoir quel était le souverain de la Toscane avant que ce malheureux royaume lui tombât en partage. Et l'eût-il su, il ne m'est pas démontré qu'il l'aurait refusé.

Jamais je n'ai vu deux figures plus extraordinaires que celles de ces nouveaux souverains. Ils portaient le nom de comte et de comtesse de Livourne et menaient avec eux un *contino* de Livourne qui, bien qu'il n'eût pas trois ans accomplis, valait à lui seul ses illustres parents. Mais qui ne l'a pas vu en habit habillé, chapeau à plumet sous le bras, épée à gros nœud de rubans à la garde, sa pauvre petite chevelure frisée, crêpée, retapée et enfermée dans une bourse ; tandis que le royal petit personnage roulait dans les rues de Florence, dans une voiture de gala, seul, dans le fond du carrosse, attaché sur son coussin, attendu que Sa Majesté, n'ayant

que cinq ans, roulait de droite à gauche comme une petite boule ; et la reine douairière, sa mère, sur le devant, dans l'attitude la plus respectueuse : qui n'a pas vu ce spectacle n'a rien vu de ces bonnes scènes bien ridicules qui vous font rire à en avoir de la souffrance.

Quant à l'époque dont je parle, comme le roi son père vivait encore, le prince royal d'Etrurie se contentait de vous donner sa petite main à baiser, que vous la lui demandassiez ou non, puis de vous montrer fort indécemment ce qu'on est convenu de cacher, et cela « parce qu'il avait la colique », disait son père. Quant à celui-ci et à la reine, j'ai déjà parlé de leur singulière tournure et, en vérité, tous ceux qui, comme moi, se rappelleront leur arrivée et leur séjour à Paris en 1801 conviendront combien ils étaient dissemblables aux autres humains, surtout si l'on comparait Sa Majesté la reine à une jolie femme, et le roi à un homme ayant *seulement une pensée*.

Leur entrée dans Paris aurait seule suffi pour leur donner un manteau et une couronne de ridicule au lieu des insignes royaux qu'ils y venaient chercher. Une fois vêtu et coiffé de la sorte, ce n'est pas chose facile de s'en défaire chez nous. Le Français, et le Parisien surtout, possède une arme terrible dans sa blessure : c'est bien pour elle, tout autant que pour la *camarde*, que Malherbe a dit que :

... La garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois !

Et s'ils sont ridicules, le trône sur lequel ils se croient élevés n'est qu'un lieu où ils sont juchés pour y être plus en vue, et plus vite reconnus habiles ou malhabiles.

Lors du traité de Madrid entre l'Espagne et la république française, signé le 21 mars 1801, les Etats de Parme avaient donc été cédés à la France, et la France s'était dessaisie de la Toscane en faveur de l'infant don Louis, prince de Parme, et neveu par sa mère de la reine Marie-Antoinette (1).

Le couple royal arriva à Paris dans une belle soirée de printemps. La bonne compagnie allait encore beaucoup chez Garchi

(1) Les filles de Marie-Thérèse étaient mariées, l'une au roi de Naples, l'autre au roi de France, l'autre au duc de Parme ; et, si j'ai bonne mémoire, je crois que la quatrième l'était au duc de Saxe-Teschen.

et au pavillon de Hanovre. Il y avait précisément grand monde à Frascati ce même soir et nous eûmes le plaisir de voir défiler devant nous des voitures qui, certes, durent être l'objet d'une curieuse étude pour Ariether, Goëthing et Le Duc (1). C'étaient bien sûrement les mêmes équipages qui avaient emmené M. le duc d'Anjou lorsqu'il avait été à Madrid prendre le nom de Philippe V. Mais il y avait de plus ce que le prince français et ses écuyers ne connaissaient pas encore avant leur entrée en Espagne, les mules, les sonnettes, le zagal, le majoral, enfin *le coche de Coglièras* complet. Ce *drelin-dindin* des clochettes muletière nous semble aujourd'hui un bruit fort naturel, parce que la longue guerre de la Péninsule nous l'a rendu familier; mais il est de fait qu'au milieu de Paris, en réponse au son clair et argentin de nos grelots de folie, ce glapissement nous parut étrange; et d'autant plus que l'attelage des mules, la tournure des conducteurs, et plus encore celle des maîtres et la figure étrange de la reine qui souriait à la foule badaude qui entourait le carrosse royal, tout cela formait une entrée si burlesquement imposante que les Parisiens en demeurèrent fort amusés.

Le premier consul voulait connaître l'homme qu'il venait de donner à un peuple spirituel et nourri de beaux et de doctes souvenirs. Mais à cet égard il n'eut pas besoin de plusieurs entretiens pour juger le personnage. Il était inepte. Il se joignait à son incapacité naturelle un autre inconvénient, qui fit dire à Napoléon, en fronçant les sourcils, lorsqu'il apprit la chose :

— Hum ! Si j'avais su cela, il serait resté où il était.

C'est qu'un jour, le roi d'Etrurie ayant été engagé à dîner à la Malmaison, il se trouva mal en descendant de voiture et de la plus étrange manière Je traversais le vestibule à colonnes pour me rendre dans le salon, lorsque je me trouvai au milieu du tumulte qu'occasiona cet événement. La reine paraissait fort en peine et voulait cacher son mari; mais il n'y avait pas moyen de dérober à tant de personnes attentives la figure d'un roi, quelque insignifiant qu'il soit, lorsqu'il tombe du haut mal et le malheureux prince était, à ce qu'il paraît, attaqué de cette affreuse maladie.

M. de Talleyrand fut le premier des ministres qui donna une

(1) Selliers alors fort en vogue. Les voitures dont je parle, et que j'ai, du reste, retrouvées dans leur *simplicité primitive* en Espagne lorsque j'y suis allée avant la guerre, seront plus tard décrites par moi, car elles méritent une page d'examen.

fête aux nouveaux souverains. On était alors au mois de juin, la campagne était dans son plus beau moment de parure. Aussi M. de Talleyrand donna-t-il sa fête à Neuilly. L'ordonnance en avait été dirigée avec goût et avec esprit tout ensemble. Mais le goût et l'esprit furent perdus pour ceux qui auraient dû en jouir plus que nous. La fête se donnait à Florence, quoique nous fussions à Neuilly, et l'illusion était complète.

La plus belle des fêtes fut celle du ministre de l'intérieur, qui vint après celle de M. de Talleyrand. Le ministre de l'intérieur était, à la vérité, celui de tous les ministres qui pouvait avoir le plus de moyens à sa disposition pour donner une fête, mais Chaptal en profita avec une habilité remarquable. Cette soirée fut une vraie féerie. Toutefois, il en fut encore comme à Neuilly, toutes les gracieusetés faites en l'honneur des souverains ne furent appréciées que par la reine. Le malheureux roi ne savait pas trouver une parole pour remercier de tant de frais mis en œuvre pour le flatter et lui plaire.

Un jour, pendant le temps que le roi d'Étrurie passa à Paris, le premier consul fut avec lui à la Comédie-Française. On donnait *Œdipe*. La salle était pleine à ne pouvoir y jeter une épingle. Tout Paris voulait voir à côté l'un de l'autre le général Bonaparte qui avait fondé et créé des républiques étant simple particulier, et ce roi qu'il couronnait aujourd'hui qu'il était lui-même chez de la plus puissante république qui fût au monde. La tournure du nouveau roi était encore plus plaisante auprès de celle du premier consul, toujours calme et sérieux et bien fait pour servir de but à des milliers de regards. Mais l'autre s'agitait, se remuait dans tous les sens et ne présentait aux spectateurs que la vue d'un enfant ennuyé d'être si longtemps sur la même chaise. Il y eut un moment où la salle retentit tellement du bruit des applaudissements que l'effet en était presque effrayant. Ce fut lorsque Philoctète dit ce vers :

J'ai fait des souverains et n'ai pas voulu l'être.

La salle entière fut ébranlée sous les piétinements, les cris du parterre et même des loges, qui ordinairement dans ces circonstances ne se mêlent guère des applaudissements. Mais dans un tel moment c'était la patrie qui prenait et donnait sa voix à tout ce qui entourait Napoléon pour lui exprimer un sentiment qui, au

fait, était dans tous les cœurs. Quant au nouveau roi, il fit d'abord un bond de deux pieds sur son fauteuil, et puis il se mit à rire comme un bienheureux en voyant toutes ces mains du parterre, toutes les têtes des loges se diriger du geste et du regard vers la loge dans laquelle il était avec le premier consul. Mais la joie de ceux qui le connaissaient fut complète lorsque, voyant les applaudissements se prolonger, il crut qu'il était de la politesse de rendre une marque d'attention à « des preuves si positives d'un intérêt qu'il était tout fier d'inspirer à un si grand peuple », disait-il ; et il se leva en pied pour faire une belle révérence. Le premier consul a dit de lui un mot qui n'est rien, mais qui était *tout* par l'accent qu'il y mit :

— C'est ENCORE un pauvre roi ! dit-il en levant à demi les épaules.

Après un séjour de quelques semaines, le roi et la reine d'Etrurie quittèrent Paris, après avoir été l'objet de la plus somptueuse hospitalité. Lorsqu'elle fut partie de Paris et en route pour l'Italie, elle écrivait assez souvent à M^me^ Bonaparte, et dans un style plus que fraternel. Je sais bien que, plusieurs années plus tard, beaucoup de ses *correspondants* auraient voulu ravoir ces lettres, preuves d'une amitié plus témoignée qu'effectivement ressentie. Mais je les ai vues à l'époque où elles furent écrites, ces lettres, et je sais qu'il en est un grand nombre qui, au reste, n'abusèrent jamais celle qui les recevait. La reine d'Etrurie avait dans les siennes un abandon tout à fait touchant dans une jeune mère. Son fils, alors âgé de trois ans environ, avait, en partant, des coliques occasionnées par l'eau, qui, comme on le sait, produit un effet étrange sur ceux qui ne sont jamais venus à Paris. Le petit prince royal subit l'impôt et paya le tribut à la nymphe de la Seine. Je me rappelle que sa mère écrivit à M^me^ Bonaparte une longue lettre relative à cet événement, qu'elle relatait dans *tous ses détails*, rappelant même que Sa Majesté le digne roi don Louis I^er^ avait également été atteint de ce maudit fléau, qu'elle-même s'en était ressentie, et enfin toute la lettre ne traitait que de ce sujet. M^me^ Bonaparte nous la lut et, comme il n'en fallait pas tant pour provoquer de bons rires, nous ne fîmes faute à une si belle occasion.

— Tu devrais communiquer cette lettre au citoyen Cambacérès, Joséphine, dit le premier consul, il s'entendrait mieux que toi à y répondre (1).

(1) On sait que l'archichancelier, quoique d'ailleurs fort aimable, avait la

Le résultat de ce voyage fut de donner à Napoléon, plus de circonspection dans le choix qu'il ferait, au premier roi qu'il nommerait. Celui-ci justifia parfaitement l'opinion que tout Paris en avait conçue, c'est-à-dire d'un homme complètement nul.

— La jeune génération qui s'élève maintenant ne savait pas quelle figure avait un roi, dit le premier consul un jour en riant, eh bien, nous lui en avons fait voir un.

Mais sa physionomie redevint sérieuse à l'instant même, et il ajouta :

— Pauvre Toscane ! pauvre Toscane !

A peu près vers cette même époque, un conseiller d'État, fort républicain, vint dîner chez moi. Il était de nos amis, et tout à fait en harmonie de pensées avec Junot et avec moi. Il sortait du conseil d'État, et le premier consul avait parlé, nous dit-il, de manière à transporter de joie les vrais amis de la patrie, ceux qui aimaient la France, son sol, sa beauté aussi parfaite que toute œuvre du créateur à cette époque, et qui l'aimaient pour elle surtout et sans aucun sentiment personnel. Ce conseiller d'État était contre une mesure qui se discutait alors fort vivement, c'était celle des listes de notabilités relativement aux élections. Je n'irai pas soulever un coin du voile de l'avenir pour trouver peu de coïncidence entre la conduite de Napoléon, trois ans plus tard, et les discours, je dirai même la conduite qu'il tenait à l'époque dont je parle. Je ne me permets pas d'émettre un jugement sur une aussi immense question. Dans l'intervalle qui s'est écoulé entre l'an X (1801) et l'an 1804, époque de la création de l'empire, il a pu se présenter une foule d'événements L'ambition elle-même s'est fait plus vivement sentir. Il y a eu peut-être une force surgissante qui a dominé tous les autres sentiments. C'est ce que nous examinerons en marchant lentement dans cette route si couverte d'incidents, de circonstances et de grands événements s'enchaînant les uns aux autres, ayant leur correspondance, leurs rapports qu'il ne faut pas briser si l'on veut, après avoir posé un raisonnement parti de sa base, le suivre et arriver à une solution ou plutôt à une conclusion.

Il faut étudier la nation elle-même, lorsqu'elle s'est trouvée en face de Napoléon. Car il ne suffit pas aujourd'hui de l'accuser con-

terrible habitude de toujours raconter, à la personne qui était à côté de lui à dîner, tout ce qui lui était arrivé dans la matinée, quel qu'eût été son genre de souffrance.

tinuellement lui-même, de parler toujours de l'époque de ses fautes, et jamais d'un temps antérieur. Il est des années de sa vie sur lesquelles l'on passe comme s'il avait été enchanté dans quelque lieu du monde. Ceux qui veulent bien lui acorder une gloire militaire en parlent à l'armée d'Italie, un peu à l'armée d'Égypte, et puis tout est dit jusqu'à Austerlitz. On saute à pieds joints sur les quatre années qui ont été l'intervalle entre le 18 brumaire et l'empire. Sans doute, je charge le tableau en parlant d'un silence absolu, mais je ne dis que la vérité, par exemple, en avançant que les détracteurs de Napoléon affectent de ne le prendre, pour le *démontrer* à la postérité aujourd'hui, qu'à l'époque où le despotisme de sa volonté fit faire de si grandes choses à la France. Ce despotisme a eu ses déviations comme tous les despotismes du monde. Je demanderai seulement ce que le sien avait de plus dur ou de plus humiliant que celui du comité de salut public, lorsqu'il disait à un général en chef : « Gagnez vos batailles, ou la guillotine est là. » La conscription a pris beaucoup d'hommes à leurs familles ! La réquisition n'y allait pas de mainmorte à la levée en masse. La réquisition permanente faisait bien, tout comme la conscription. Mais cette question si vaste sera le sujet de plus d'un chapitre dans le cours de cet ouvrage. Maintenant je reprends le sujet que j'avais entrepris à propos des listes de notabilité discutées fort vivement à cette époque dans le conseil d'État. Je mets ici avec d'autant plus de détails ce que je me rappelle à cet égard, que les journaux d'alors ne parlaient pas avec une entière liberté de tout ce qui se disait et se faisait au tribunat, au conseil d'État, et au corps législatif. La chose était-elle bonne ? était-elle mauvaise ? voilà encore une des cordes qui demeurent muettes lorsqu'on les touche, ou bien qui rendent des sons si confus qu'il est impossible d'y rien comprendre.

Mon conseiller d'État était enchanté d'une phrase surtout du premier consul. Il avait écouté avec beaucoup d'attention un discours fait par ce conseiller d'État, tendant à prouver que cette loi, bien qu'établie par la Constitution, était mauvaise, défectueuse de toutes manières, et il terminait en demandant au reste qu'on fît un appel aux préfets dont pas un, il en répondait, ne dirait un mot à sa louange.

Il s'agissait du renouvellement du tribunat et du corps législatif. L'aspect de ces listes offrait une sorte d'aristocratie destinée aux places dans l'administration et dans le gouvernement, et devait

nécessairement offusquer des yeux très peu faits encore à une lumière telle que celle allumée par un homme qui nous fit bien du mal alors, et qui en fit également à Napoléon et à son frère Joseph. Mais il est inutile de parler maintenant de cet homme. Au surplus, *le Moniteur* est là, et son nom ne s'y fait que trop lire. L'ami, qui racontait ce qui s'était passé au conseil d'État ce même jour, éprouvait une sorte d'indignation en parlant de cet homme qui osait, en s'adressant au premier consul et traitant une question peut-être de vie et de mort pour les libertés générales, plaisanter, en riant, de *la naïveté de la Constitution*.

Cambacérès, chose étrange, se prononça fortement pour que ces malheureuses listes, qui n'avaient été que le fruit d'une cabale intrigante dans beaucoup de départements, fussent maintenues. Il s'en était expliqué et le premier consul et lui avaient eu, à ce sujet, une discussion assez prolongée. Napoléon disait que ces listes avaient été faites d'après un méchant système et surtout d'après des principes faux et erronés.

— La France est une grande puissance, avait-il dit, mais cette puissance, C'EST LE PEUPLE qui la compose... Cette loi, quoiqu'elle fasse partie de la Constitution, n'en est pas moins mauvaise et absurde. Ce n'est pas soixante, cinquante ou bien cent hommes, qui se grouperont dans un moment tumultueux, qui auront le droit de faire une constitution et d'aliéner les droits du peuple. SA SOUVERAINETÉ EST INALIÉNABLE

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I

Pourquoi Mme la duchesse d'Abrantès est la seule personne qui connaisse parfaitement Napoléon Bonaparte. — Elle est issue de David II dernier empereur de Trébizonde. — *Calomeros* et *buona parte*. — Origine grecque de Bonaparte. — Union des deux familles. — Naissance de Napoleone Bonaparte. — Naissance de Laure de Permon (Mme d'Abrantès). — Mort de Charles Bonaparte. — Misère de la famille Bonaparte. — Napoléon à l'école militaire. — Marianne Bonaparte à Saint-Cyr. — Amertumes. — « Si j'étais le maître »! — Sous-lieutenant. — Le Chat botté 1-22

CHAPITRE II

Opinion de Napoléon sur les États généraux. — Mirabeau et la reine. — « Un ministère! un ministère »! — « Je n'ai pas fait la faute et j'en suis responsable ». — 14 Juillet. — Le sectionnaire Thirion et Bonaparte. — « C'est une infamie »! — 10 Août. — Massacres de Septembre. — La tête de la princesse de Lamballe. — La Terreur à Toulouse. — Appel de Mme de Permon au représentant Salicetti. — Mort de Louis XVI. 23-39

CHAPITRE III

Avertissement de Salicetti. — Opinion de Mme de Saint-Ange sur Napoléon. — Bonaparte et le pot-de-vin. — Son uniforme de général à Toulon. — Mise en état d'arrestation de Bonaparte. — Napoléon orateur de clubs. — Son séjour en Corse et à Gênes. — Au siège de Toulon. — Sa rencontre avec Junot. — Bonaparte

jouant et trichant toute une nuit. — Opinions politiques de Napoléon. — Le chaud patriote. — Projet d'évasion. — Défense de Bonaparte. — Mis en liberté, mais rayé du tableau des officiers généraux. — Bonaparte et les hommes de la Révolution . . . 40-61

CHAPITRE IV

Après la Terreur. — Bonaparte en civil. — Son étoile ! — 9 Thermidor. — Bonaparte et les muscadins. — Ce qu'il pense de la constitution de 1793. — Bonaparte monologuiste. — Les pierres de la place Bellecour. — Malheur et misère de Bonaparte. — Les galions de Bourgogne. — Echange de confidences amoureuses. — Projet d'émigration. — 12 germinal, l'émeute des femmes. — Un mouvement spartiate 62-78

CHAPITRE V

Le 1er prairial. — Inquiétudes de Bonaparte, sa rancune. — Salicetti, décrété d'accusation, demande asile. — La dette acquittée par Mme de Permon — Un dîner gai. — Soupçons de Bonaparte. — Son enquête — « *Napoleone quest' e troppo !* — Hémorragie de Salicetti. — Difficultés pour le faire échapper. — Supplice des accusés de prairial. — Scène atroce. — Mauvaise joie de Salicetti. — Singulière conversation de Bonaparte, paroles mystérieuses. — Fuite de Salicetti. — Lettre admirable de Bonaparte. — Ingratitude de Salicetti. — Arrivée à Bordeaux. — Une déclaration ! — On respire 79-102

CHAPITRE VI

Bonaparte à la veille du 13 vendémiaire. — Ses craintes. — Son attachement à ses amis. — Le sectionnaire. — Une nuit d'angoisses. — Mort de M. de Permon. — Changement dans la personne de Bonaparte et dans son existence. — Il devient un personnage. — Distribution de secours. — Napoléon veut marier sa sœur au fils Permon, son frère à la fille et lui-même à la mère. — Eclats de rire de Mme Permon. — Arrière-pensée orientale. — Bonaparte vexé. — Colère de Mme Permon. — Bonaparte rougit. — *Se non sono corsa, sono nata in Corsica.* — Brouille mortelle entre eux. 103-120

CHAPITRE VII

Mort de Mme de Geouffre. — Bonaparte épouse Mme de Beauharnais. — M. de Perigord et son domestique. — Bonaparte en Italie. — Retour d'émigrés. — Froissements entre les deux sociétés. — Drapeaux apportés par Murat. — Imprudence de Murat. — Junot apporte des drapeaux. — La blessure se rouvre. — Notre-Dame des Victoires et Notre-Dame de Septembre. — Joséphine. — Rivalité de Lannes et de Permon. — Bonaparte à Paris, enthousiasme général. — Haine du Directoire contre Bonaparte. — Union des classes dans la victoire. — Bal chez M. de Talleyrand. — Rencontre de Mme de Permon et de Bonaparte. 121-140

CHAPITRE VIII

Sans-culottes et clichyens. — 18 Fructidor. — Augereau. — Coup de cloche sonné par Bonaparte. — Joseph Bonaparte, sa femme et sa belle-sœur. — Lucien Bonaparte et sa femme Christine. — Brutus à Marathon. — Madame Mère. — Madame Bacciochi. — Annunciata Caroline. — Mme Lecler et Caroline. — Jérôme et Louis. — Bonaparte et sa famille. — Joséphine et ses inconséquences. — M. de Caulaincourt. — On redevient gai. — Mme de Contade et Mme Leclerc. — Le maître à danser. . . . 141-159

CHAPITRE IX

« Que pensez-vous de l'Orient? » — « Je représente l'armée et l'armée est puissante. » — Guerre à mort à l'Angleterre. — Louis Jérôme et Eugène de Beauharnais partent pour l'Egypte. — Le père de Junot et le petit général. Embarquement du frère de Junot. — « Je le veux! » — Entêtement de Bonaparte. — La mort de l'enfant. — Junot en Egypte, — Duel aux flambeaux. — Paroles remarquables de Napoléon. — La souveraine d'Orient. — Bellilote et le général Dupuy. — Fourès en Mission. — Divorce. — Abandon en Egypte. — Fin de l'histoire. 160-182

CHAPITRE X

30 prairial. — Hoche accusé, sa défense, sa mort. — Retour aux anciens usages. — Louis Bonaparte. — La France au bord de l'abîme. — Championnet destitué. — Les hussards de Scheckler. Honneurs funèbres à Joubert. — Souvarow. — Victoire de Masséna. — Louise Bellet. — Réapparition de Salicetti. — Menées des frères Bonaparte. — Fêtes nationales. — Bonaparte est en France. — Emoi causé par ce retour. — Inquiétude de Joséphine. — Elle prend les devants. — Réconciliation amenée par Hortense et Eugène. — Fureur de la famille — Jérôme et Hortense. — Le duc de Lauraguais crie Vive Bonaparte ! — Mot amer de M. de Lostanges. 183-205

CHAPITRE XI

18 Brumaire. — La mère des Gracques. — Moreau geôlier. — Un mot de Napoléon. — Gohier et Moreau. — Mme Lætitia et sa belle-fille. — Au théâtre Feydeau. — Annonce au public. — Accusations portées contre Bonaparte. — Dangers qui l'avaient menacé. — Vengeance de Gohier. — Neuvième révolution en 7 ans. — « A bas le dictateur ! » — Tentative d'assassinat imaginaire et la marche en zigzags. — « Enfin nous avons un gouvernement ! » — Lucien à l'intérieur. — Fouché acharné à sa perte. — Le Plessis-Charmant. — La famille Petitval et la légion de police. — Affaire classée. — Mémoire au premier consul. — Il se dérobe. — Opinion faite. 206-225

CHAPITRE XII

1800. — Passage du Saint-Bernard. — Marengo. — Délire du peuple de Paris. — Nous verrons plus tard. — Mort de Desaix et de Kléber. — Mme Bonaparte prend des attitudes de souveraine. — Moreau bat les Autrichiens. — Le corps des serins. — Mort de Mme Lucien. — Plus que du dévouement. — Rancune de Bonaparte contre Kléber. — Il tire l'oreille de Junot et lui donne le commandement de Paris ; mais il faut qu'il se marie. — Souvenirs d'Egypte. — A la recherche d'une femme. — Chez Mme de Permon. — Bruits de mariage. — Dites : oui ou non ; Loulou se

sauve. — Et le premier consul ? — Il fait un saut. — « Je te donne cent mille francs ». — La conspiration. — Murat et Caroline. — Jalousie de Joséphine. 226-251

CHAPITRE XIII

Fouché et Mlle des Rosiers. — Les portes du Séminaire. — Le réseau gouvernant. — L'armée de Condé. — Les conspirateurs. — Parlons de l'Opéra. — N'y allez pas. — Hourra pour Bonaparte ! — Froideur de Mme de Permon. — Départ précipité. — Conspiration de Ceracchi et d'Arena. — Et Fouché ? — *Cattiva vendetta.* — Un jeu d'enfant. — « *Siamo schiavi* ! » — Bien jeune pour nous diriger. — M. d'Avernes et Arena. — Pas de délation. — Le représentant du poignard. — Les engagements du 19 brumaire et la centralisation du pouvoir 252-273

CHAPITRE XIV

Mariage de Loulou, Laure de Permon avec Junot depuis duc d'Abrantès. — Générosité du frère. — Mémoire du premier consul. — Se marier à l'Eglise n'est d'aucune nécessité. — Concessions mutuelles. — Le trousseau et la corbeille. — Sœur Rosalie et l'abbé Lusthier. — Mariage de minuit. — Lendemain de noces. — Choc entre l'ancienne et la nouvelle société. — Lannes, Duroc, Bessières, Eugène de Beauharnais, Rapp, Berthier, Marmont. — M. de la Vallette et sa femme. — La famille Bonaparte. — M. de Caulaincourt terrorisé par Rapp et par Lannes. — Paroles sacramentelles. 274-298

CHAPITRE XV

Présentation à Mme Bonaparte et au premier consul. — « La tête de la mère ! » — Opinion du premier consul sur Mirabeau. — « Je n'ai pas plus peur d'eux, que des autres. » — Invitation au bal. — Hortense. — Le premier consul n'est pas dupe. — Anniversaire du 18 Brumaire. — Il tire l'oreille à Mlle Loulou. — Histoire ancienne. — Entrée de Bonaparte au bal. — Mme de Permon ne désarme pas. — Napoléon insiste. — Les frasques de Jérôme. — La réconciliation impossible. 299-318

CHAPITRE XVI

Le premier consul aux Tuileries. — Parades et revues. — Le général Bonaparte et le petit tambour. — M. de Launay. — La cour consulaire. — Apparence de vertu. — Les pistolets de Moreau. — Lucien envoyé en Espagne. — Les instructions pour l'Egypte. — Bonaparte et l'Orient. — La fuite de l'Egypte. — « J'ai manqué ma fortune. » — « Tu n'es pas rancuneux. » — Mission de M. de Geouffre. — Instruction de Lucien. — Trop tard 319-336

CHAPITRE XVII

Les conspirations se multiplient. — La machine de Chevalier. — Les enragés. — Pêcheurs en eau trouble. — Tout voir, tout entendre, tout oublier. — Garat et la création d'Haydn. — Attentat de la rue Saint-Nicaise. — Explosion de la colère nationale. — Bonaparte se méfie du salon de Mme de Permon. — Tout émigré est un enfant paricide. — Opinion de Bonaparte et de Fouché. — « Joséphine, laisse-moi tranquille. » — Altercation entre Bonaparte et Fouché. — Triomphe de Fouché. — La pierre de touche. Moment mal choisi. — Hohenlinden et le hasard. 337-355

CHAPITRE XVIII

La Malmaison. — Joséphine et M. Charles. — Gohier parle de divorce. — Napoléon et M. Charles. — Le plein air et le froid. — La vie à la Malmaison. — Probité de Bonaparte. — « Jouons aux barres ». — Le militaire retraité et Napoléon capitaine de recrutement. — Le premier consul en robe de chambre. — « *Felice notte signora Loulou* ». — Le Butard. — Frayeur de Joséphine, entêtement de Napoléon. — « Je n'ai jamais aimé les remontrances ». — Il dépouille sa correspondance dans la chambre de Mme Junot. — Ambition souveraine. — Bonaparte flirte. — La porte close et le passe-partout. — Junot reste à coucher. — Le rire qui ne rit pas. — Explication orageuse en calèche. — Toujours la mère ! — Séparation 356-386

CHAPITRE XIX

Le théâtre de Malmaison. — *Le Barbier de Séville* et les *Folies Amoureuses*. — Le premier consul impitoyable sur la question des bottes. — Napoléon impresario. — La méprise d'Isabey. — Cambacérès acteur. — Le second consul chez lui. — « Nous passons au crible ». — Malheureux roi. — Portrait non flatté. — Le palais Egalité. — M. de Souza et sa perruque à la Pitt. — Gourmage bonhomme et gourmage courtisan. — Le fou-rire . . . 387-402

CHAPITRE XX

Le général Mortier. — Portrait ami. — Paix de Lunéville et joie générale. — Etat des partis. — Bonaparte abandonne celui de la Révolution. — Menaces et surveillance. — La police de Junot et celle du premier consul. — M. de Cobentzel. — Histoire contée par Bonaparte. — La comtesse d'Escarbagnas et l'Impératrice de Russie. — Le Vaudeville se remet à chanter. — Des larmes au rire. — M. de Spengporten. — Le charme de Mme Récamier. — Les étrangers reviennent. — Leurs appréhensions. — La princesse O***. — Les mystifications. — Les membres de l'Institut chez la princesse 403-421

CHAPITRE XXI

Le premier consul est triste. — Envoi de Rapp et de Junot. — La mauvaise nouvelle. — Nous avons perdu l'Egypte. — « Mes projets comme mes songes, l'Angleterre a tout détruit ». — Le sourire. — Linois et Troude à Algésiras. — Haine de Bonaparte contre l'Angleterre. — La flottille de Boulogne. — Nelson et les coquilles de noix. — Le premier consul ne rit pas. — « Terminons la guerre. » — « Dans aucun cas ne traitez avec cet homme. — Pitt et la caricature. — Le cabinet de Saint-James met en panne. — Finesse du premier consul. — Son unique éclat de rire. — *Armide* et *les trois Sultanes*. 422-437

CHAPITRE XXII

« J'ordonne ! » — La royauté possible. — Mme de Lucchesini et les pamphlets. — Louis XIV. — Envoi de pamphlets à la famille de Permon. — Explications avec le premier consul. — Toujours le salon des ennemis. — Fouché dans l'ombre. — Scène avec Junot. L'ancienne blessure. — Attendrissement et réconciliation. — Préventions contre Bonaparte et les pamphlets. — Question du tutoiement. — Un bon homme. — Le candidat à polytechnique et le premier consul 438-454

CHAPITRE XXIII

L'ananas de la Malmaison. — Joséphine devineresse et les patiences. — Pari de Bonaparte avec elle. — Désarroi de Junot. — Il court aux Tuileries. — « Ah! les femmes! les femmes! » — Amitié sincère de Bonaparte. — « Va embrasser ta fille ! » — Rétablissement des trônes. — Le roi, la reine et le prince royal d'Etrurie. — Fêtes en leur honneur. — A la Comédie Française. — « Encore un pauvre roi ! » — L'eau de Seine. — « Pauvre Toscane ! » — Les listes de notabilités pour les élections. — Opposition du premier consul. — « La souveraineté du peuple est inaliénable ! » 455-471

Vannes. — Imprimerie LAFOLYE Frères, 2, place des Lices.

Universitas
Bibliotheca
Ottaviensis

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottawa
Date due

For failure to return a book on or before the last date stamped below there will be a fine of five cents, and an extra charge of one cent for each additional day.

150275

DEC 12 2006

UMAR 21 2007

a39003 001466852b

0078337-01-1 CE

DC 198 .A27M4 1910
ABRANTES, LAURE SAINT-
MEMOIRES DE LA GENERAL

CE DC 0198
.A27M4 1910
COO ABRANTES, LA MEMOIRES DE
ACC# 1069013